



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

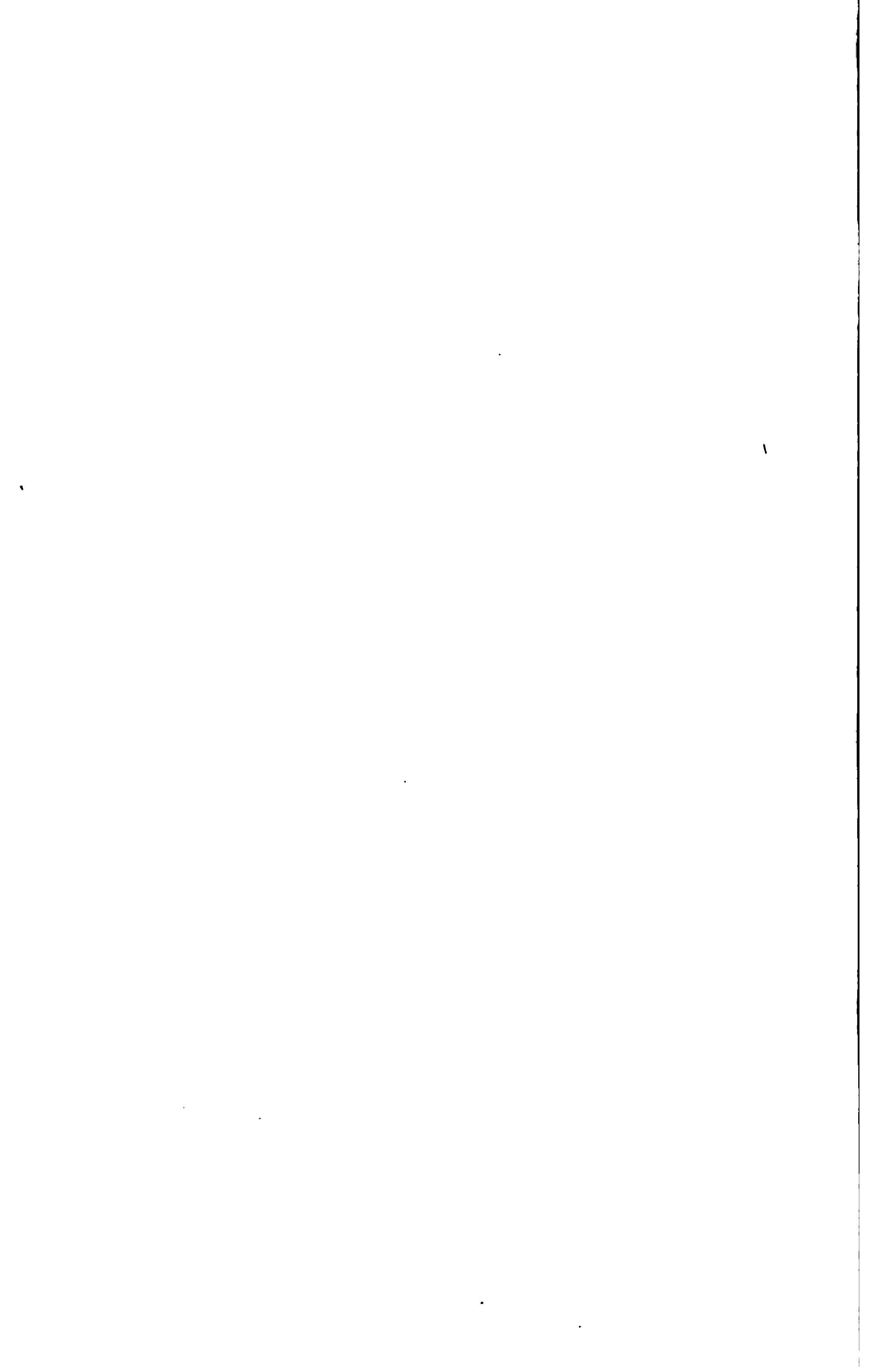
À propos du service Google Recherche de Livres

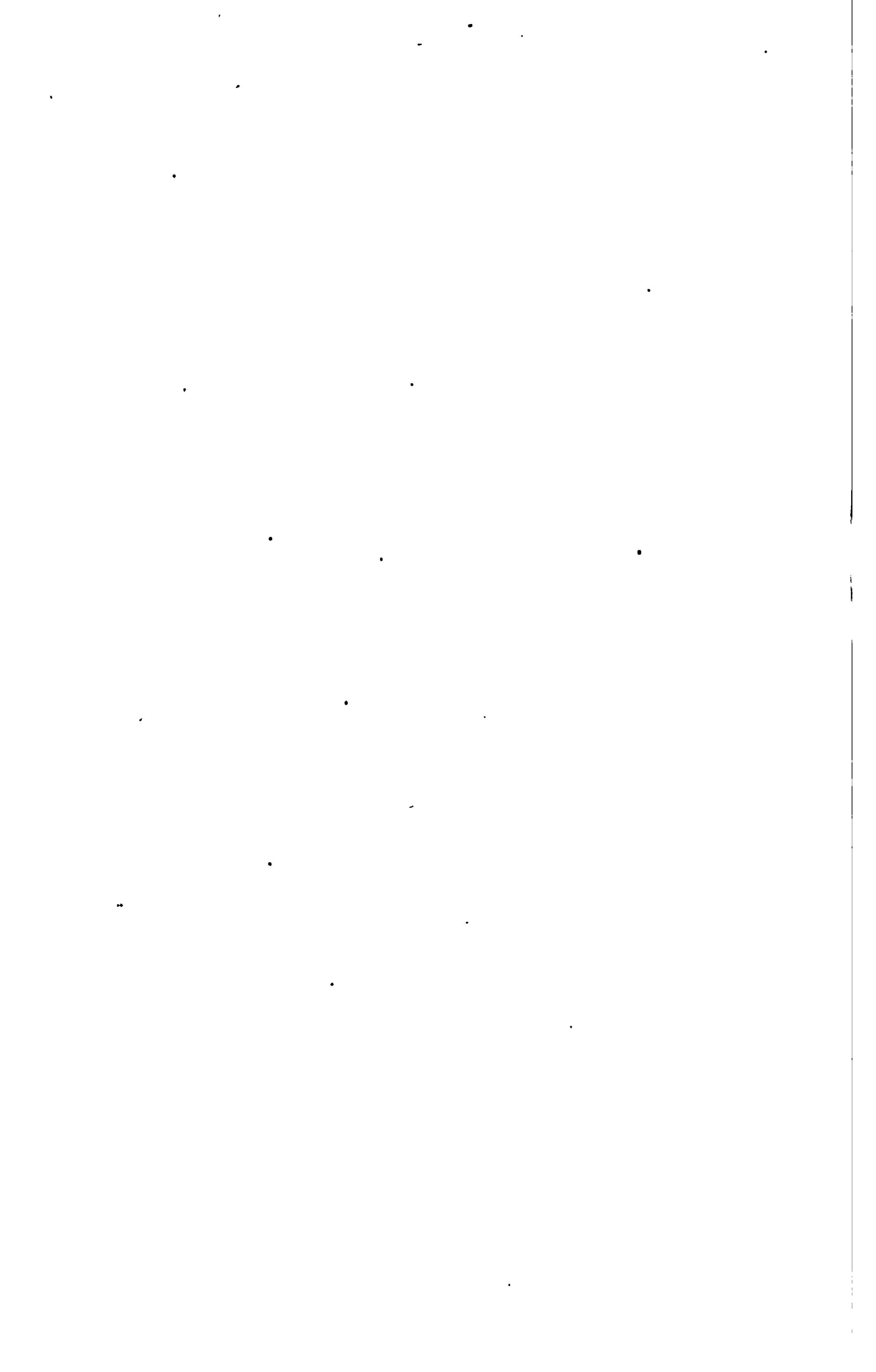
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

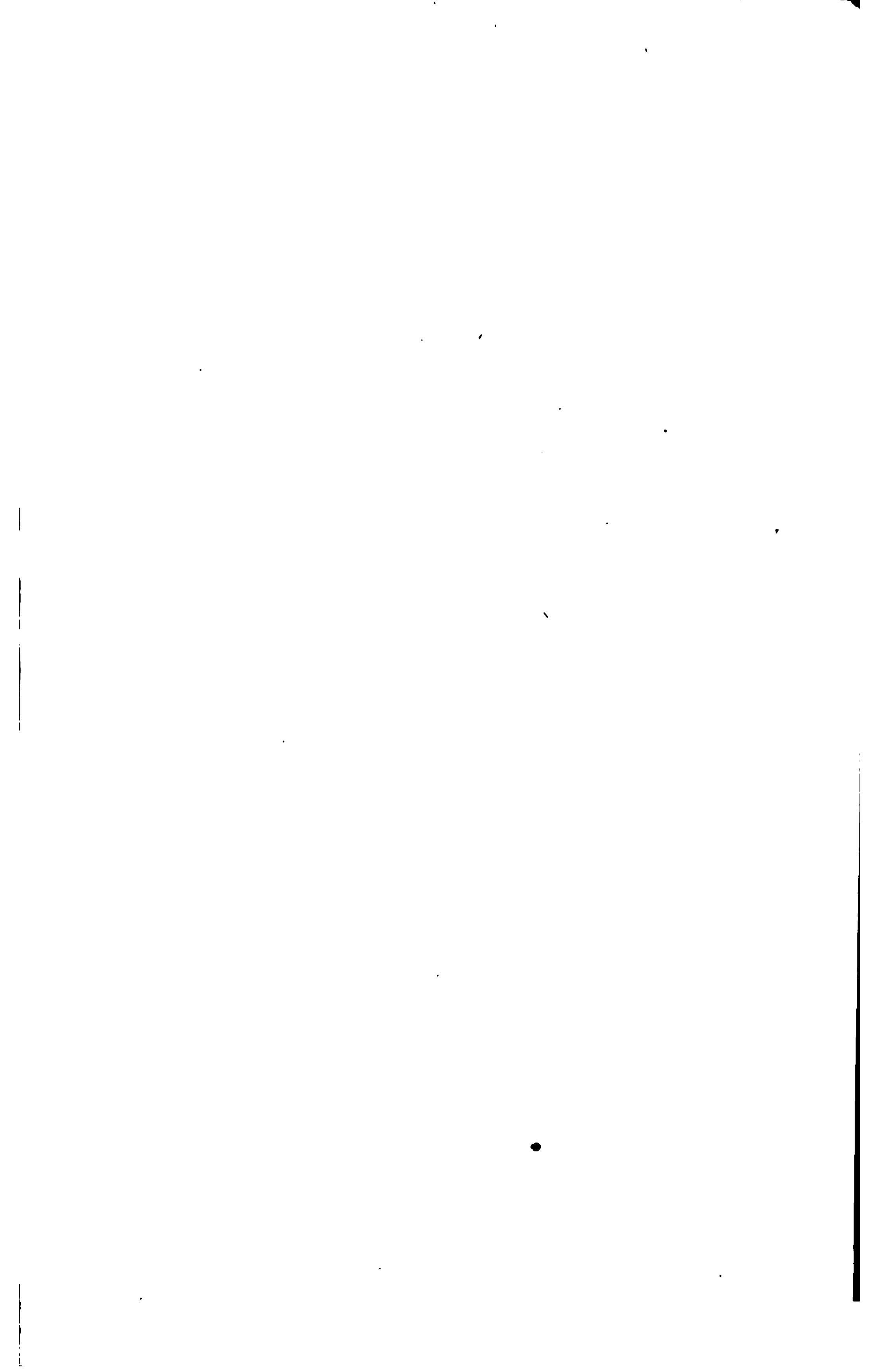


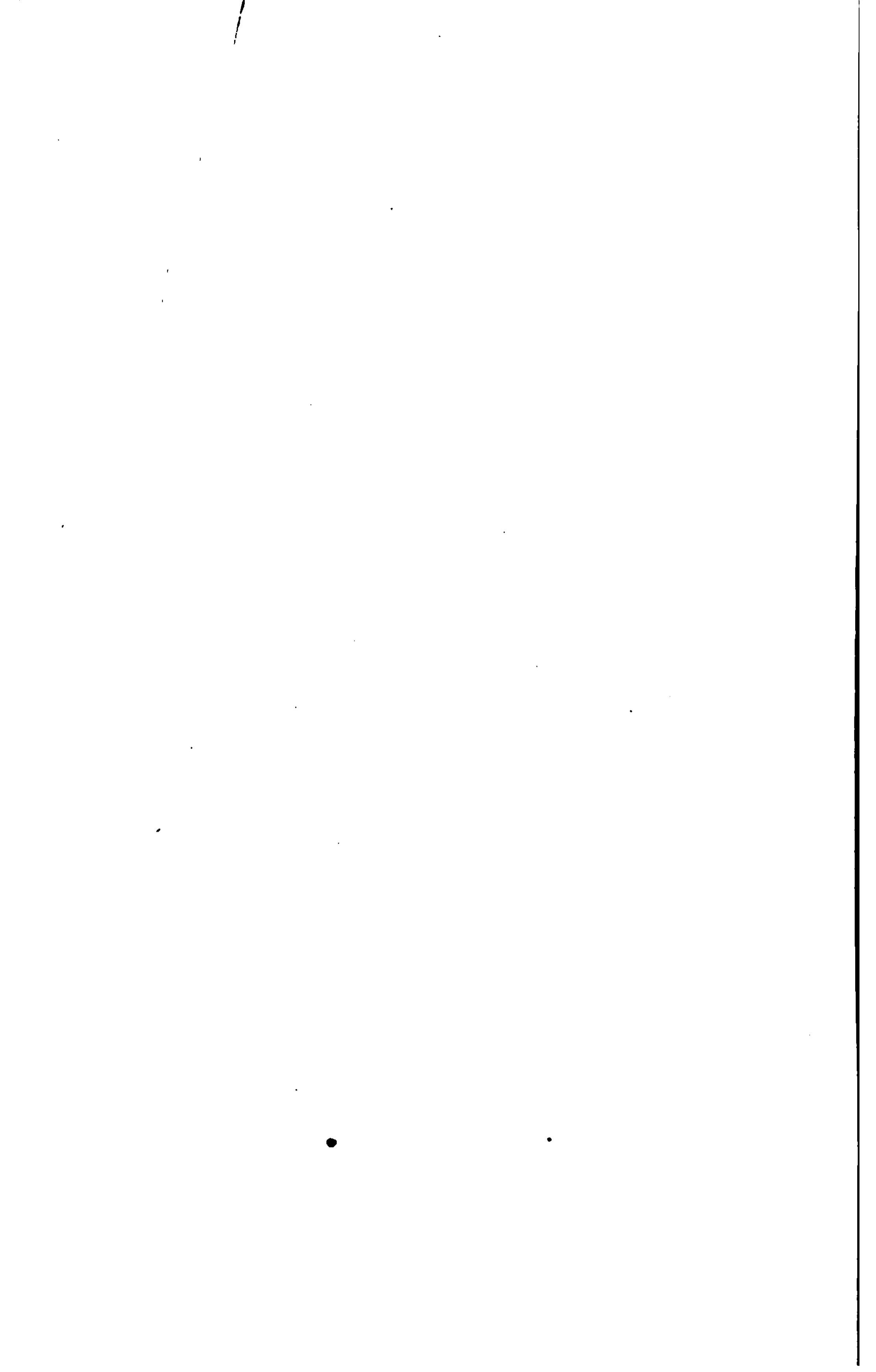




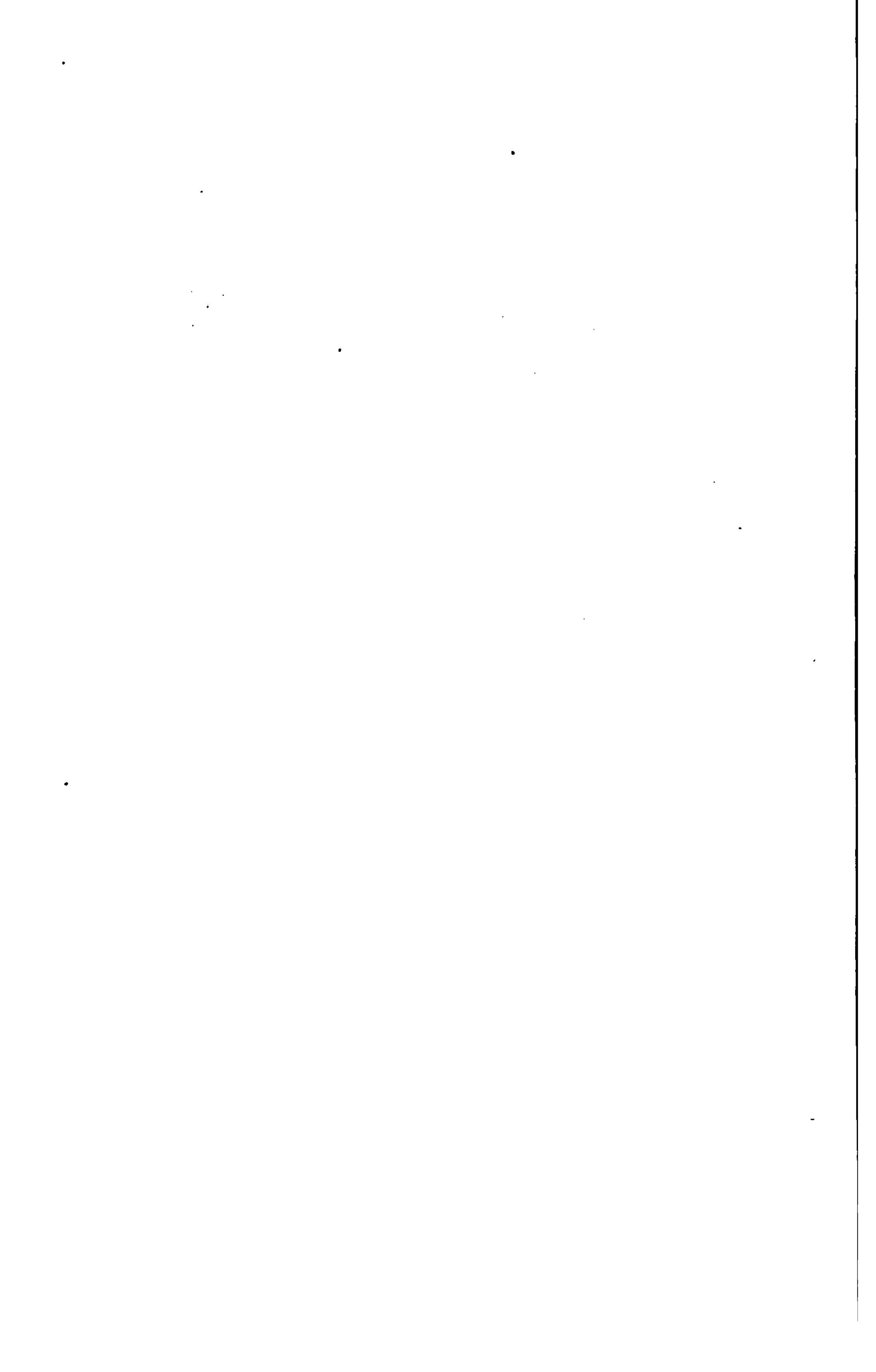








**GRAMMAIRE COMPARÉE
DES DIALECTES BASQUES**

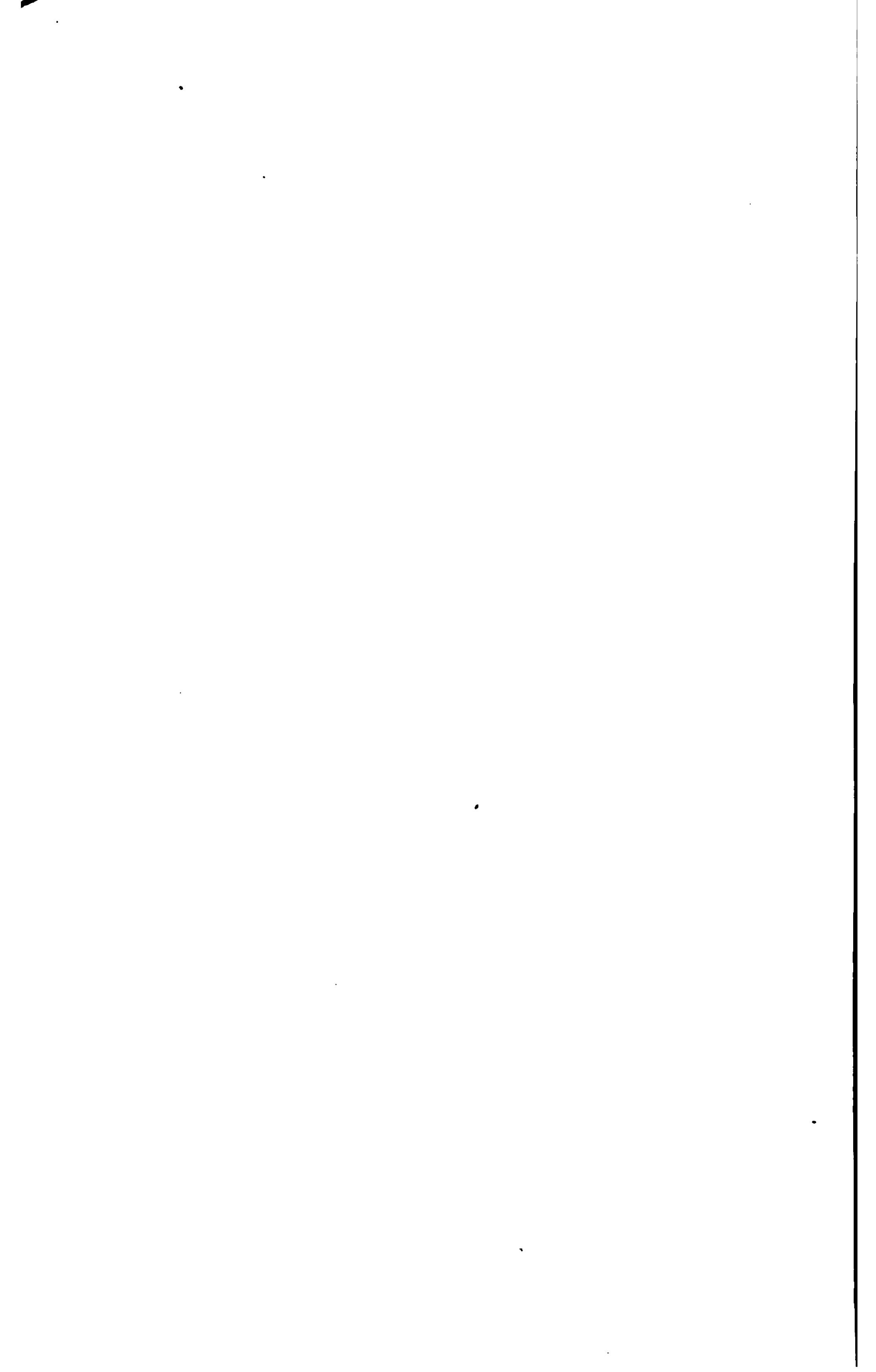


PH 5031
E9

ERRATA

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE	LISEZ
28	18	<i>emakemeak</i>	<i>emakumeak</i>
53	26	L'élation du <i>t</i>	L'élation du <i>k</i>
63	10	(pour <i>lurreki</i>	(pour <i>lurreri</i>
69	7	<i>gadulko</i>	<i>galduko</i>
101	22	<i>duguec</i>	<i>duquec</i>
101	note	<i>bai-dara</i>	<i>bai-darak</i>
154	12	<i>horekila</i>	<i>norekila</i>
154	note	<i>Bihoa daut bithiere</i>	<i>Bihoç daut bethiere</i>
162	30	temps primitifs	modes primitifs
200	9	te dis	le dis
279	7 (col. 2)	—	<i>gagik</i> (nous à toi)
279	9 (col. 2)	—	<i>dagikez</i> (ils à toi)
282	14	<i>az</i>	<i>araz</i>
326	11	<i>zitzaqeyan</i>	<i>zitzakeyan</i>
436	8	<i>naurauanac</i>	<i>narauanac</i>
461	1	<i>zunde, zunte</i>	<i>kunde, kunte</i>

N583142



AVANT-PROPOS

Pendant les dix années qui se sont écoulées depuis la publication de notre *Essai* (2^{me} édition, 1867), un grand nombre de faits, passés inaperçus jusqu'à présent, sont venus éclairer d'un nouveau jour les questions d'analyse grammaticale; & notre *Essai* du dialecte guipuzcoan ne pouvait guère être complété, qu'en devenant une étude comparative des dialectes différents.

Plus on étudie le basque, & plus on voit diminuer l'abîme, qu'on croyait exister entre le basque & les autres langues. Dans notre *Essai* nous avons réussi, croyons-nous, à substituer à un grand nombre de théories hasardées, un nombre égal de faits, qui n'ont rien d'extraordinaire, & dont l'exactitude a été généralement reconnue. Nous espérons que le présent travail contribuera à faire disparaître, en grande partie, ce qui restait de rêveries grammaticales.

L'admiration naïve pour des phénomènes imaginaires fera place à une admiration intelligente, basée sur la connaissance des faits. L'admiration, par exemple, pour la déclinaison & pour la conjugaison, cessera nécessairement, ou changera de nature, le jour où l'on verra que la déclinaison n'existe pas, & que la conjugaison basque a été soumise aux mêmes lois de la logique que celle des autres langues, c'est-à-dire qu'elle exprime dans ses flexions le sujet, le verbe & l'objet. Si je dis en basque nakuszu (de n-ikuf-zu) „vous voyez moi”, je m'exprime de la même façon qu'en français; seulement la syntaxe française veut qu'on dise „vous me voyez”;

& l'habitude basque veut qu'on écrive ces trois parties du discours en un seul mot. Ou bien si je dis : emon-deutsut „je vous l'ai donné”, je m'exprime exactement comme en espagnol ; emon est „donné”, & deutsut est formé de d-euts-zu-t „je-vous-tiens-le”. En espagnol „tenir” correspond à „avoir”. Ces deux exemples expliquent toute la conjugaison ; c'est là la véritable base de la flexion basque, & s'il se rencontre des flexions difficiles à expliquer, ou qui ne s'expliquent pas pour le moment, il faut s'en prendre à l'ignorance du grammairien, & non pas aux particularités de la langue basque.

Une autre cause qui a fortement contribué à perpétuer le caractère d'étrangeté qu'on croyait découvrir dans la langue basque, c'est la préférence pour les explications extraordinaires, furnaturelles, quand l'explication naturelle se trouvait sous la main. Avant que nous ne l'eussions fait remarquer dans notre *Essai* (pour ne citer qu'un exemple), on ne s'était pas aperçu, que le basque, comme un grand nombre d'autres langues, se servait d'un pronom personnel pluriel, pour un singulier honifique („vous” pour „tu”) exactement comme en français) ; & même dans un des derniers numéros de la Revue de Linguistique (1), cette question est encore discutée, dix ans après qu'elle a été prouvée d'une façon irréfutable !

Aussi les études d'analyse grammaticale ne marchent-elles pas à pas de géant. Il nous serait difficile de citer beaucoup d'écrits, qui aient avancé nos connaissances d'une façon sensible depuis la dernière dizaine d'années. En vérité nous serions embarrassé d'en citer un seul. Pas une des difficultés signalées dans notre *Essai*, n'a été relevée ; on dirait qu'en dehors du verbe, la langue basque n'offre aucune difficulté. Pronoms, suffixes, conjonctions, tous ces mots passent inaperçus, engloutis qu'ils sont, les uns dans ce que l'on croit être la déclinaison, les autres dans ce que l'on croit être la conjugaison. Ce ne sont plus des mots ; souvent tout ce qu'on leur permet, c'est d'être des lettres, adventices ou redondantes & quand elles gênent, inutiles.

Mais quoi qu'il en soit des études basques, il est certain que l'intérêt pour la langue & pour les origines basques s'est réveillé, & nous croyons

(1) Tome X, p. 220.

pouvoir dire, sans trop de prétention, que nous avons contribué notre petite part à attirer dans le camp des Basquisans, le doyen de la philologie comparée, le professeur Pott, qui a publié une petite brochure intéressante sur les noms propres basques.

Il serait inutile d'entretenir le lecteur plus longtemps de généralités plus ou moins intéressantes. Nous aimeraisons seulement indiquer ici sommairement les innovations introduites dans notre *Essai*, tout autant pour pouvoir embrasser d'un coup d'œil le chemin parcouru, que pour d'autres raisons personnelles. Chacun, en faisant son inventaire, fait ce dont il est responsable. Nous ne citerons que les faits principaux :

Le système phonétique.

L'article ou le pronom était primitivement ar.

La déclinaison n'existe pas.

Le pronom zu est un pluriel; hi, seul est singulier; zuek est le pluriel de zu.

Le superlatif est le génitif pluriel.

Le pronom possessif est le génitif du pronom personnel.

Il y a des suffixes composés.

Le futur périphrastique est rendu par le génitif de l'adjectif verbal.

Il y a plus d'un auxiliaire.

Plusieurs des innovations qu'on trouvera dans ce volume-ci avaient déjà été indiquées dans notre Etude sur les Verbes auxiliaires.

Nos théories subversives ont jeté dans le camp des Basquisans un certain émoi, qui s'est traduit par un langage qui brille surtout par la violence. Nous nous attendons bien à de nouvelles attaques, & il en a déjà paru une sous la forme d'une critique sur notre Théorie du Verbe ; le prince L.-L. Bonaparte a cru utile de publier ses impressions dans la Revue anglaise „The Academy“. L'accueil bienveillant qu'a rencontré notre *Essai*, pourrait peut-être nous dispenser de répondre à ces articles du prince Bonaparte, mais d'un autre côté, les Basquisans auxquels nous avons répondu dans le temps (voir notre Dictionnaire), pourraient nous accuser d'une sévérité toute particulière à leur égard.

Les questions spéciales seront discutées en leur lieu & place ; nous citerons ici quelques théories du prince Bonaparte, comme réponse à ses deux articles, l'un aussi violent & aussi insignifiant que l'autre.

Nous dirons donc que :

Quand on croit, comme le prince Bonaparte, que les flexions verbales, que la langue basque possède comme toutes les autres langues, sont des „terminatifs” ; quand on croit qu’une flexion avec la conjonction (p. ex. que j’ai), de „terminatif” qu’elle était, devient une „forme régie” ; quand on prend une flexion du verbe „pouvoir” pour une flexion du verbe „être” [liteke & balitz (1)] ; quand on prend des mutations phonétiques pour des mots isolés (eta & ga), allouant au premier une signification locale, ce qui n’est pas seulement contraire à la grammaire basque, mais au bon sens (où est l’idée de localité dans gizonetaz „par les hommes”) ; & laissant dériver le second de l’italien ; quand on a de pareilles théories & d’autres encore, il serait plus prudent d’être modeste & réservé en critiquant les autres, de peur de montrer ce que l’on ignore & ce que l’on croit savoir.

Pour donner un échantillon des explications grammaticales du prince Bonaparte, nous citerons un petit paragraphe, auquel nous avions fait allusion dans notre Etude sur les Auxiliaires, & qui contient autant d’erreurs que de propositions. Le voici : „Le n final, en effet, n’a pas sa „raison d’être dans ce temps (imparfait) ; quand au mode subjonctif „laezcoan le termine par n... C’est bien pour cela que dezan & „dezala „qu’il l’ait” ne se rencontrent jamais autrement que sous ces „deux formes, tandis que zue & ze se transforment en zuela & zela” (1).

1^e proposition & 1^e erreur. „Le n final n’a pas sa raison d’être dans „ce temps”. — Le n final est la caractéristique constante de l’imparfait dans tous les dialectes. Dans deux sous-dialectes, inconnus à peu près, & sans littérature on prononce zue & ze pour zuen & zen, & ce sont ces dialectes qui auraient seuls conservé la forme correcte ; & pourquoi ? parce que le prince Bonaparte ignorait que n s’élide devant l, & qu’il explique de cette façon zuela & zela. Il ne suffit pas de noter la prononciation d’un peuple. Une grammaire française où l’on enseignerait qu’il faut prononcer collidor & chartutier ne laisserait pas que d’être amusante. Une lettre qui n’a pas sa raison d’être, c’est une de ces théories qui sont déjà condamnées, croyons-nous, à priori.

(1) Voir les détails ch. XXIV, § 14.

(2) Formulaire de Prôle conservé dans l’Église d’Arbonne..., par le prince L.-L. Bonaparte.

2^{me} proposition & 2^{me} erreur. „Quant au mode subjonctif, l'aezcoan le termine par n”. — 1^o Il n'y a pas de subjonctif; 2^o même pour ceux qui ont examiné trop superficiellement le verbe pour ne pas savoir que le subjonctif n'existe pas, l'observation est tout-à-fait insignifiante; ce n'est pas seulement l'aezcoan qui termine le subjonctif par n; ce sont nécessairement tous les dialectes, car sans n il n'y a pas de soi-disant subjonctif.

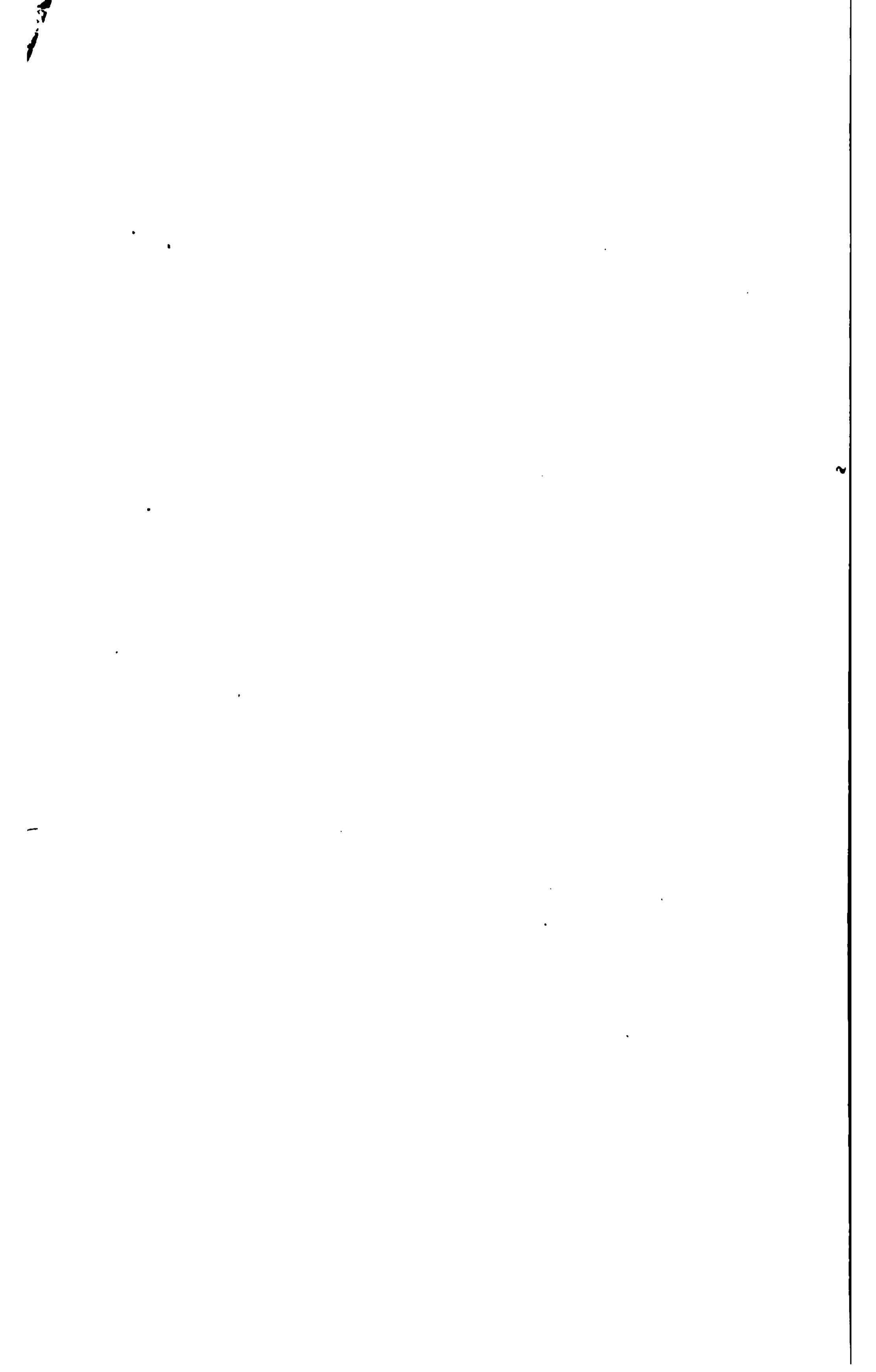
3^{me} proposition & 3^{me} erreur. „C'est bien pour cela que dezan & „dezala „qu'il l'air” ne se rencontre jamais autrement que sous cette „forme”. — Le prince Bonaparte paraît ignorer que deza est la 3^{me} personne du singulier du présent de l'indicatif de ezan; & deza suivi de n ou de la fait dezan & dezala. C'est là la raison, & il n'y en a pas d'autre.

*4^{me} proposition & 4^{me} erreur. „Tandis que zue & ze se transforment en zuela & zela”. — Il n'y a pas de transformation ici. Zuen „il avait” & zen „il était”, suivis de la, deviennent zuela & zela parce que le n est élidé devant le l. C'est là l'unique raison; mais comme le prince Bonaparte n'a pu apprendre ces lois phonétiques que dans notre *Essai*, qui a paru après son „Prône”, nous ne pouvons pas être trop sévère de ce qu'il n'a pas mieux su expliquer ces derniers exemples. Nous n'aurions pas même été sévère sur tous les autres points si le ton des articles du prince Bonaparte ne nous y eût contraint. Quand on a plus d'un demi-siècle derrière soi, ces boutades extra-scientifiques émeuvent très peu; mais on nous accordera, croyons-nous, qu'on ne peut réprimer trop sévèrement ces espèces de critiques, où le ton d'autorité paraît devoir suppléer à tout, aux connaissances requises & aux formes, généralement observées par les gens bien élevés.*

San Remo, août 1878.

W. J. VAN EYS.

N. B. — Nous devons avertir le lecteur que les flexions des verbes qui manquent dans les tableaux, existent cependant dans la langue; mais nous n'avons voulu citer que celles que nous avons trouvées chez les auteurs basques.



GRAMMAIRE COMPARÉE

DES DIALECTES BASQUES.

CHAPITRE PREMIER.

§ I.

Les dialectes basques.

Les dialectes basques peuvent se diviser en différents groupes, & dans ces groupes se trouveront des nuances plus ou moins marquées. Pour notre but, la répartition de la langue basque en six grands dialectes sera suffisante, savoir :¹ le biscaïen, ²le guipuzcoan, le labourdin, le³ bas-navarrais, le navarrais espagnol & le souletin. Encore ne faut-il pas s'exagérer la valeur de la différence de ces dialectes, & en ne prenant que les quatre principaux, le biscaïen, le guipuzcoan, le labourdin & le souletin, on trouvera les grands traits distinctifs qui séparent un dialecte d'un autre. Le navarrais espagnol formera souvent, dans le verbe du moins, le chaînon qui relie le biscaïen au labourdin & au bas-navarrais ; par contre, le dialecte guipuzcoan a autant de formes qui rappellent le biscaïen que le souletin, & penche même plutôt vers le souletin dans plusieurs temps du verbe.

Sauf les différences caractéristiques, les dialectes basques sont souvent pareils ; des emprunts se font faits de part & d'autre, ou des influences ont agi également chez les uns & chez les autres. Une langue dont tous les dialectes ont adopté en commun la totalité des lois phonétiques ne présentera guère des variations bien grandes ; cependant il ne faudrait pas conclure de ce que nous venons de dire que ceux qui parlent un dialecte différent se comprennent sans difficulté.

Sans vouloir dire que le dialecte biscaïen se soit conservé plus pur que les autres, il faudra cependant y reconnaître, dans plusieurs cas, un caractère plus archaïque. Jusqu'à présent les tentatives de comparaison des dialectes entre eux ont dû être nécessairement imparfaites & souvent nulles, puisqu'on ne connaît ni les lois phonétiques, ni la nature & la formation du verbe; mais peu à peu la lumière s'est faite, & nous ne croyons pas exagérer la valeur des résultats obtenus en les considérant comme suffisants pour pouvoir se permettre de poser les fondements d'une grammaire comparée de la langue basque.

Nous jetterons un coup-d'œil rapide sur les différents dialectes, & signalerons leurs points caractéristiques.

§ 2.

Le dialecte biscaïen.

Le dialecte biscaïen se sépare nettement de tous les autres dialectes par les auxiliaires du verbe transitif. La conjugaison avec deux régimes, p. ex. „je vous le donne” a pour auxiliaires, en biscaïen, trois verbes: *eusi* „tenir” pour l'indicatif; *egin* „faire” pour le subjonctif; *edin* „pouvoir” pour le potentiel. Tous les autres dialectes se servent des verbes *euki* & *ezan*. Cette différence suffirait déjà pour rendre le biscaïen inintelligible à ceux qui parlent un autre dialecte.

Un autre point caractéristique, mais pas si exclusivement biscaïen que celui que nous venons de citer, c'est la mutation de la voyelle finale primitive quand suit l'article *a*. Ces mutations se retrouvent dans quelques autres dialectes (en souletin & en bas-navarrais), mais rarement & sans ordre; plutôt par exception. *Seme* „fils” fait *semia* „le fils”; *arno* „vin” fait *arnua* „le vin” (1).

(1) On a voulu retrouver cette prononciation dans le labourdin. Mais M. Duvoisin dit que le beau labourdin, celui qui fait autorité, prononce *semea* & *arnoa*. Etudes sur la langue basque. — Aussi cette orthographe ne se voit ni chez Axular, ni chez Haramburu, ni chez Chourio.

Un autre trait propre au dialecte biscaïen, c'est la prédilection marquée pour l'hiatus, & en général pour les voyelles doubles & triples ; p. ex. *zaar* pour *zahar* ; *leengo* pour *lehengo* ; *debekau* pour *debekatu* ; *semiaen* pour *semiaren*. Ce n'est pas ici la tendance à élider des consonnes (*h*, *r*), qui est spécialement biscaïenne ; le guipuzcoan en fait autant ; mais ce dialecte ne tolère pas l'hiatus & dit : *zar*, *lengo*.

L'élation des consonnes est cependant plus fréquente en biscaïen, puisqu'on n'est jamais arrêté par la crainte de produire un hiatus ; l'élation de *r* est surtout très-commune ; *semiaen* pour *semiaren* ; *no* pour *nor* ; *ze* pour *zer*. L'élation du *r* du génitif se trouve surtout chez Olaechea ; p. ex. *Eguneango cristinaubaen exercicia* „exercices journaliers du chrétien”. *Tangoicoaen semiari* „au fils de Dieu”. *Taunaen gracia* „par la grâce de Dieu”. Il ne peut pas y avoir de confusion entre le génitif singulier & le génitif pluriel, puisque l'article qui s'est maintenu au singulier (*gizonaren* ou *gizonaen*), s'est perdu au pluriel ; de façon qu'il ne reste de l'article que la voyelle de liaison *e* qui le liait au suffixe *n* : *cristinaubaen*, sing. ; *cristinauben*, plur.

Zavala (1) compte quatre variétés dans le dialecte biscaïen :

1° Celle de Marquiña & de ses environs, jusqu'au Guipuzcoa ; c'est celle qui se distingue par la mutation de la voyelle finale ;

2° Celle de la Merindad de Arratia, où l'on prononce le *a* final comme *e* ; p. ex. *dire* pour *dira* ; *de* pour *da* ; *deu* pour *dau* ; *deutsen* pour *deutsat* ;

3° Celle du centre de la Biscaye, qui combine les deux particularités mentionnées ci-dessus ;

4° Celle d'Orozco, qui est comme celle du centre ; seulement elle ajoute *b* après *o* : *doba* pour *doa* ; par contre, au lieu d'introduire le *b* après *u*, selon la règle, on change le *a* en *i* : *menduin* pour *menduban*, & *e* précédent *e* devient *i* : *daudie* pour *daudee*.

Outre ces différences grammaticales, le biscaïen se sert de formes & de mots inconnus aux autres dialectes ; p. ex. le présent de l'indicatif de *içan* est *naç*, *aç*, *da*, &c. ; tandis qu'il est *naiç*, *aiç* ou

(1) *Verbo vasc.*, p. 55.

niȝ, hiȝ dans d'autres dialectes. Ceci sont des variantes d'une même forme; mais on trouve des mots entièrement différents & seulement en usage en Biscaïe; p. ex. *gura* pour *nai* ou *nahi*.

§ 3.

Le dialecte guipuzcoan.

Ce dialecte a un caractère moins accusé; il se trouve entre la Biscaïe & le Labourd, & se ressent de sa position géographique; il participe de l'un & de l'autre dialecte; mais quant au verbe, qui est toujours un trait distinctif, le guipuzcoan est beaucoup plus rapproché du labourdin que du biscaïen : il n'emploie ni *eufsi*, ni *egin*, ni *joan* comme verbes auxiliaires, ce qui est extrêmement remarquable, le guipuzcoan étant un dialecte basque d'au-delà des Pyrénées; faudra-t-il en conclure que le guipuzcoan & les dialectes basques français ont formé autrefois un groupe homogène, séparé du biscaïen, mais toujours dans une relation de dialectes, ou faudra-t-il envisager le biscaïen comme un dialecte plus ancien? Il ferait peut-être prématûré de se prononcer sur cette question d'une manière décisive, mais il nous semble que le dialecte biscaïen pourrait être considéré comme l'aîné de la famille.

§ 4.

Le dialecte labourdin.

Le dialecte labourdin n'a pas de caractère distinctif, pas plus que le guipuzcoan; comme celui-ci, il se sert des mêmes auxiliaires que les autres dialectes basques français. Les flexions du verbe ont souffert; elles ont leurs formes particulières, il est vrai, mais il n'y a qu'à remonter deux siècles pour trouver chez Axular, Haramburu, Etcheberry, ces mêmes flexions dans toute leur pureté ou à peu de chose près. Si de nos jours on dit *dautazu* „je vous l'ai”, on di-

5

fait au XVII^e siècle *derautazu* ou *derotazu*. *Dior*, „je le lui ai” s'écrivait encore, au temps des auteurs mentionnés ci-dessus, *deraukar* ou *derokar*. Plus on remonte, & l'on ne peut guère remonter plus de trois siècles, plus les différences diminuent, ce qui est surtout sensible dans le dialecte souletin; mais le labourdin aussi s'est fortement altéré, comme on le voit par les exemples donnés.

Malheureusement nos ressources pour la critique des dialectes de ces temps-là sont très-insuffisantes; souvent il ne nous reste qu'un seul livre représentant la littérature de tout un siècle, p. ex. le N. T. de Liçarrague pour le bas-navarrais du XVI^e siècle; les poésies de Dechepare pour le souletin de ce même siècle. Il serait par conséquent très-risque de critiquer tel ou tel dialecte, puisque souvent tout point de comparaison manque. Il ne serait pas prudent de dire que la langue de Liçarrague est un mélange de bas-navarrais & de labourdin. La traduction du Nouveau Testament de Liçarrague est l'unique livre qui reste de cette époque & le labourdin du XVI^e siècle est totalement inconnu. On a avoué que *ukan* est bas-navarrais, mais à regret, à ce qu'il paraît, car on ajoute „*ukan* aurait pu être labourdin”. — Sans doute, & *ukan* aurait pu être aussi biscaïen ou guipuzcoan. Les flexions du verbe auxiliaire qui ont été citées comme se rapprochant plutôt du bas-navarrais que du labourdin moderne, prouvent au contraire très-peu pour la pureté de la langue de Liçarrague. *Draukar*, „je le lui ai” est tout aussi bien labourdin que bas-navarrais; Axular, Haramburu, Etcheberry, tous Labourdins, écrivent *draukar*.

Un trait distinctif, mais propre à tous les dialectes basques français, c'est la double forme du pluriel, une pour l'agent, une autre pour le patient, tant pour le nom que pour le pronom.

§ 5.

Le dialecte souletin.

Le dialecte souletin a assez souffert en général; ce n'est pas seule-

ment le verbe, comme en guipuzcoan, qui porte les traces d'une corruption phonétique très-violente, c'est aussi sa prononciation qui s'est modifiée; le *u* est devenu *u* français, comme règle, & s'amincit jusqu'à *i* par la mutation; *duzu* se prononce *düzü* (*u* français), & *duzute* en perdant le *t* est devenu *düzie*, pour *duzuye*.

Heureusement pour l'étude du dialecte souletin, il y a quatre livres précieux : les poésies de Dechepare, 1545 ; le Prône souletin, 1676; le Catéchisme de Belapeyre, 1696, & l'Imitation de Jésus-Christ, 1757. On peut donc suivre pendant trois siècles les modifications qu'a éprouvées ce dialecte.

Les comparaisons sont surtout importantes pour les flexions des verbes auxiliaires, qui du temps de Dechepare ne s'éloignaient que très-peu de celles employées par Axular, Haramburu, Labourdins qui vivaient un siècle plus tard. A cette époque on trouve le Prône souletin où ces flexions ont déjà cette forme syncopée qui ira toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on vienne à notre époque, où elles sont à peine reconnaissables, & où elles ne sont dépassées que par celles du dialecte guipuzcoan.

Dechepare, en 1545, écrit *deraut* „il me l'a”, comme les Labourdins. Ce *deraut* devient *derit* dans le Prône de 1676; & *deit* dans le souletin d'aujourd'hui.

Au nombre des traits caractéristiques de ce dialecte, on pourra citer :

1° L'emploi de *ukhen* „eu” pour *iñan* des autres dialectes; particularité qu'elle partage avec le bas-navarrais, qui écrit *ukan*.

2° Le datif pluriel en *r*. Quelques localités du Labourd s'en servent aussi.

3° La mutation de *r* en *l* dans le suffixe *ra*: *herriala* pour *herriira* (1).

4° Le pluriel régulier *hurak* de *hura* „ce-là”. Ce pluriel n'existe nulle part.

(1) La mutation de *r* en *l* n'a rien d'extraordinaire en elle-même; ce qui est extraordinaire, c'est que le suffixe *ra* en soit atteint.

§ 6.

Les autres dialectes.

Les autres dialectes comme le navarrais espagnol, le bas-navarrais & les variétés labourdines, guipuzcoanes & autres, subissent, croyons-nous, généralement, l'influence de leur position géographique ; & bien que quelques-uns présentent peut-être des phénomènes isolés, les quatre grands dialectes nous donnent la totalité des traits principaux, essentiels, qui suffisent à expliquer cette langue intéressante. Nous ne prétendons en rien diminuer la valeur de ce que les sous-dialectes pourront encore livrer pour combler les petites lacunes ; mais même sans eux nous avons assez pour apprécier la langue basque dans toute son étendue, & avant de nous absorber dans des détails qui pourront compléter l'édifice, il faudra assigner les bases sur lesquelles on pourra l'élever.

CHAPITRE II.

§. I.

L'Alphabet.

Jusqu'à aujourd'hui l'alphabet primitif basque est inconnu, & la seule chance de le retrouver sera peut-être sur les monnaies à inscriptions dites ibériennes ; mais jusqu'ici la lecture de ces inscriptions est si incertaine, qu'il n'y a rien à préjuger soit pour, soit

contre la théorie d'identité du basque & de l'ibérien. Personne, autant que nous sachions, n'a nié la possibilité de la parenté du basque & de l'ibérien ; mais encore de nos jours cette parenté n'est qu'une hypothèse pure & simple, sans aucun fait positif pour l'appuyer. Il ne fallait pas un grand effort d'imagination pour formuler cette hypothèse, et l'homme de génie dont le nom ne paraît pas pouvoir s'en séparer (& sans raison), a heureusement, croyons-nous, de meilleurs titres à notre admiration ; l'hypothèse devait se produire d'elle-même ; tout concourrait à faire envisager les Ibériens comme les ancêtres des Basques ; aussi cette théorie n'est-elle pas du tout nouvelle, & Humboldt n'a fait que répéter ce qui avait été déjà dit par Larramendi. Abrité sous le nom du célèbre philologue allemand, on a répété de confiance ce qu'on ne se trouvait pas en état de vérifier (1).

Ce qui a été nié, & à bon droit, c'est la certitude de la parenté du basque & de l'ibérien. S'il est prudent de ne rien admettre que sur preuves, quand il s'agit de langue basque, il est absolument nécessaire d'être pour le moins aussi prudent quand c'est la langue ibérique qui est en question ; pour la raison très-simple qu'on ne fait rien de la langue ibérique, ou si peu du moins qu'il n'est pas question d'argumenter d'une langue ibérique pour prouver une parenté quelle qu'elle soit, basque ou autre (2).

L'opinion contraire se réduit à néant par la seule question : où sont les preuves ? Vouloir comparer une langue dont on ne sait pas lire l'écriture à une langue qu'on ne connaît presque pas, est un tour de force qui ne peut guère donner un résultat sérieux.

Nous ignorons si l'historien peut se contenter de la probabilité de

(1) Un de nos amis, M. N. van der Tuuck, un des juges les plus compétents en fait de langues polynésiennes, nous écrit : « La grammaire Kawi de Humboldt fourmille de fautes. »

(2) Une légende est souvent déchiffrée de quatre manières différentes, p. ex. Chalman Ucsaman — Celsitan — Heleoscan. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder la question de la numismatique ibérique ; mais nous croyons pouvoir dire que le déchiffrement des légendes laisse nécessairement énormément à désirer. M. Heiss trouve treize variantes correspondant à *k* & quatre à *q*. *Description générale des Monuments antiques de l'Espagne* p. 21.

l'hypothèse, mais le philologue doit exiger plus, surtout quand la question est tranchée si péremptoirement qu'elle l'est chez Humboldt : « Les termes de peuples parlant ibérien & de peuples parlant basque, ont la même valeur (1). »

L'alphabet dont les Basques se servent de nos jours est celui des langues romanes ; les Basques espagnols ont par conséquent l'alphabet espagnol & les Basques français l'alphabet français.

EXPLOSIVES.				CONTINUES.			SEMI-VOYELLES.
NON ASPIRÉES.		ASPIRÉES.		NASALES.		SIFFLANTES.	LIQUIDES.
Fortes. Douces.		Fortes. Douces.					Fortes. Douces.
Gut.	<i>k</i>	<i>g</i>	<i>kh</i>	<i>h</i>	<i>j</i>	<i>n</i>	
Pal.	<i>ch</i>					<i>ñ</i>	<i>s</i>
Dent.	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>th</i>			<i>n</i>	<i>z</i>
Ling.	—					—	<i>r</i>
Lab.	<i>p.</i>	<i>b</i>	<i>ph</i>			<i>m</i>	<i>l.</i>
							<i>y</i>
							<i>v</i>

SONS MIXTES.

ll, ñ, tt. — y, ts, tζ.

VOYELLES.

a, e, i, o, u & ü souletin.

Quelqu'imparfait que soit cet alphabet pour exprimer tous les sons basques, il n'est peut-être pas plus imparfait qu'un autre alpha-

(1) So sind Iberische Völker und Vaskisch redende gleichbedeutende Ausdrücke. Prüfung, &c., p. 177.

bet; &, comme nous l'avons dit dans notre Dictionnaire (1), il ne nous paraît pas nécessaire de doubler le nombre de caractères, comme cela a été fait, afin de rendre toutes les nuances des sons basques.

§ 2.

La prononciation.

La prononciation ne diffère pas beaucoup d'un dialecte à l'autre ; elle a été influencée légèrement par l'espagnol & par le français ; mais ce qui rend un dialecte inintelligible à l'autre c'est plutôt, en grande partie, croyons-nous, l'emploi de flexions verbales différentes.

La lettre qui diffère le plus dans sa prononciation est le *j*, & la lettre qui diffère le plus comme usage est le *h*.

Les explosives *k*, *t*, *p*, se prononcent toutes de la même manière dans tous les dialectes.

Le *g* a toujours le même son guttural devant *a*, *e*, *i*, *o*, *u*.

Les basques espagnols continuent à écrire *gu* devant *e* & *i*, ainsi *guizon* ou *guiçon*. On écrit maintenant *gizon*.

Les deux autres explosives douces *d* & *b* se prononcent comme en français dans tous les dialectes, excepté le *b* médial, qui, dans les dialectes basques espagnols & aussi en souletin, a une tendance à être prononcé *v*, comme c'est le cas avec le *b* espagnol.

La consonne palatale représentée par *ch* se prononce à l'espagnole dans tous les dialectes ; *eche*, „maison“ se prononce *etche*. Il est quelques rares exceptions où *ch* est prononcé à la française dans les dialectes basques espagnols. En souletin on écrit *tch* (2).

Les consonnes aspirées représentées par *kh*, *th*, *ph*, se prononcent comme *k*, *t*, *p*, suivi d'une légère aspiration ; *ph* n'est jamais pro-

(1) Introduction, p. xxii.

(2) Inchauspe, *Verbe basque*.

noncé *f*. Ces lettres aspirées appartiennent spécialement au dialecte bas-navarrais actuel.

Le *h* se prononce comme une légère aspiration dans les dialectes basques français, mais cette consonne est muette dans les dialectes basques espagnols & s'est tout-à-fait perdue en biscaïen.

Le *j* se prononce en guipuzcoan comme la *jota* espagnole, en labourdin comme *y* français, & aussi comme *d* mouillé (*dostatu* ou *iostatu*) ; en souletin comme *j* français & en biscaïen à peu près comme en français.

ꝑ guttural se prononce dans tous les dialectes comme en français. Bien qu'il n'existe pas de lettre spéciale pour cette lettre, nous avons cru devoir répéter le *n* dans le tableau.

ꝑ palatal est écrit *ñ* dans les dialectes basques espagnols ; il était représenté autrefois par les groupes *nh*, *hn*, *in*, *ni*. Le son correspond à *gn* dans „agneau”. Cette lettre est inconnue au dialecte bas-navarrais. Comparez ce que nous avons dit dans notre dictionnaire, page xlv.

Ꝕ se prononce comme en français ou en espagnol.

S a à peu près le son de *s* français ou espagnol, mais plus gras, plus nourri. Ce n'est plus *s* & pas encore *ch* ; mais toujours plus près de *s* que de *ch*. Si l'on ne fait pas la bonne prononciation, on fera mieux de prononcer *s* que *ch* ; on est compris quand on dit *sagarra* (la pomme) & non pas quand on dit *chagarra*.

Z remplace le *c* & le *ç* de l'ancienne orthographe ; il se prononce comme le *c* français dans „ce”, & jamais comme le *z* français dans „zèle”, excepté quelques rares exceptions en souletin.

R. Cette lettre a deux sons : l'un dur, l'autre doux. Entre deux voyelles, ce son est si doux qu'il est difficile pour un étranger de le prononcer : *ura*, *ara*, *ere*. On croirait entendre quelquefois un *d*. En labourdin, on prononce & on écrit généralement *ai* pour *ari* ; *zoi* pour *zorhi* ; *zihî* pour *ziri* ; *sahais* pour *sarais* ; *baatchuri* pour *barachuri*. A la fin d'une syllabe, & suivi d'une consonne, le *r* se prononce comme en français. Deux *r* se prononcent très-fortement : *lurra* „la terre”.

L se prononce comme en français ; *ll* se prononcent dans les

dialectes basques espagnols comme il mouillés dans les dialectes basques français.

Y. Cette lettre a deux sons : 1^o comme „y” français dans „ayant”; 2^o comme „die” dans Dieu ; c'est un son mouillé, qui répond exactement au hongrois *gy*. Ainsi *oya*, „le lit”; *turmoya*, „le tonnerre”; *amoraya*, „la truite”, se prononcent *odia*, *turmodia*, *amoradia*. Quand même on écrit *i* (en guipuzcoan) comme dans *andia*, „le grand” (& non *andy*, puisque le *i* n'est pas entre deux voyelles), on prononce tout de même *and'dia*; & *erdia*: *erd'dia*; *mendia*: *mend'dia*; *aia*, mieux *aya*: *adia*. Ce son mouillé de l'*y* a produit une double orthographe : *dostatu* & *jostatu* (mieux *yostatu*). Comparez notre dictionnaire, aux lettres *J* & *Y*.

Ts & *tz* se prononcent comme *t* + *s* & *t* + *z*.

LES VOYELLES.

Les voyelles se prononcent comme en espagnol ; le *u* est prononcé comme «ou» français, excepté en souletin, où il a pris le son de „u” français.

Les diphthongues n'existent pas plus en basque qu'en espagnol ou en italien ; chaque voyelle se prononce.

Le *o* nous a paru avoir une tendance à être prononcé comme le *o* dans „rocher”.

Ces quelques indications suffiront pour donner une idée de la prononciation basque. C'est tout ce que nous pouvons donner pour le moment. Une étude approfondie sur la prononciation basque demanderait un séjour prolongé dans le pays même, tant en-deçà qu'au-delà des Pyrénées.

CHAPITRE III.

LE SYSTÈME PHONÉTIQUE BASQUE.

§ 1.

Les consonnes.

Le système phonétique de la langue basque est assez simple; il n'y a pas beaucoup de règles & il y a peu d'exceptions. Bien que la langue basque ait produit, peut-être six, & certainement quatre dialectes assez différents pour être considérés comme des dialectes séparés, il n'en est pas moins vrai que tous ont adopté, en grande partie, les mêmes lois phonétiques.

Il y a très-peu de lois qui appartiennent spécialement à un seul dialecte; c'est plutôt telle loi qui est appliquée avec plus ou moins de rigueur dans tel dialecte ou dans tel autre; ce qui est une loi immuable dans un dialecte (comme la mutation de la voyelle finale primitive en biscaïen) se retrouve comme exception dans un autre.

Nous n'avons pas trouvé, par conséquent, beaucoup à changer au système phonétique, écrit il y a dix ans, & qui se trouve dans la deuxième édition de notre *Essai*. Il faut sans doute le compléter, mais les traits fondamentaux restent intacts. L'addition la plus importante est celle de la mutation de *k* en *t* ou bien son élision; deux faits d'une immense portée pour l'étymologie basque.

GUTTURALES.

K. Quand *k* final primitif est suivi d'un suffixe, il devient médial, & dans ce cas il est converti en *t* ou bien il est élidé. Quelquefois le *k*

se maintient au milieu du mot, mais c'est très-rare. Quand il provient d'un *h*, le *k* médial est toléré.

K final, primitif, suivi d'un suffixe, est élidé dans tous les dialectes.

Le dialecte biscaïen, avec sa préférence pour l'hiatus, élide le *k* sans le remplacer : *aek + n*, „ceux-là” devient *aen*, „de ceux-là”; les autres dialectes ne tolèrent généralement pas l'hiatus & le font disparaître en intercalant un *y*: le guisp. dit *ayen*; le soul. *hayen*; le lab. *heyen*. *Gizonak + n* fait *gizonen* pour *gizonaen*; l'hiatus a été évité ici en élevant aussi le *a*. *Gizonak + i* fait *gizonai* & *gizonei*; l'hiatus a été admis ici par tous les dialectes (1). L'élation du *k* n'est pas limitée aux noms & aux pronoms; on en trouve de nombreux exemples dans le verbe: *dezadak*, „tu me l'as” suivi de la conjonction *n*, „que” devient *dezadakan* (2). En labourdin le *k* s'est maintenu, ce qui est rare, & l'on écrit *diezadakan*; le guipuzcoan a élidé le *k* & a laissé l'hiatus: *diezadaan*; le souletin a évité l'hiatus en intercalant *y*: *dizadayan*. Le bas-navarrais élide le *k* & laisse subsister l'hiatus: *Nor da hiri drauan guiçon hura?* Jean v, 12. Qui est cet homme qui l'a dit? *Drauan* est pour *drauk + n* relatif. — *Hiruretan vkaturen nauäla*, Matth. xxvi, 34. Tu me renieras trois fois; de *nauk-la*. — *Eztey arropa eztuala*. Matth. xxii, 12. Sans que tu aies robe de noce; de *eç-duk-la*. En souletin *neçak + la* devient *neçayala*. — *Pensa eçac handuyala recibitu fedia* (3). Songe que là tu as reçu la foi. *Has*, „là”, *duk*, „tu as” *la*, „que”. *Ecin dateyela salbu* (4) qu'il ne peut être sauvé; *dateke-la*, pour *daiteke-la*. *Zaiteke* lab. correspond à *zaiteye* soul. „vous pourrez”. *Nindukan*, l. = *ninduan*, g. = *ninduyan*, souletin.

Si *k* n'est pas primitif, mais s'il provient de *h*, *k* est de rigueur: *eman + hume* fait *emakume*. Il se présente des cas où il faut conserver la lettre *k*, sans toutefois la garder au milieu du mot, ce qui paraît fortement déplaire à l'oreille basque, surtout biscaïenne; c'est

(1) Excepté le souletin; ce dialecte dit *gizoner*; *ai* est devenu *er* corruption inexplicable pour le moment.

(2) Nous donnons ici à *ejan*, pour plus de clarté, la signification de „avoir”.

(3) Dechepare, *Poëties*, p. 8.

(4) Même ouvrage, p. 18.

ce qui a eu lieu dans l'auxiliaire ; p. ex. „tu l'as” se dit *dok* en biscaïen ; & „tu les as” ferait régulièrement *dokaζ*, *dok* + ζ ; le biscaïen s'est tiré de la difficulté en transposant le *k* et *dokaζ* est devenu *doζak*. Si le *k* avait été élidé, on aurait perdu la caractéristique de la deuxième personne du singulier.

Quand *k* final est suivi d'un des suffixes suivants *n* (locatif), ζ, *ko*, *dik*, *ra*, *ronζ*, il est converti en *t*.

Eche + *k* + *n* ne fait pas *echekan* mais fait *echeetan*.

Egun + *k* + *ko* „ „ „ „ *egunakeko* „ „ „ „ *egunetako*.

Eche + *k* + *ra* „ „ „ „ *ecekara* „ „ „ „ *echeetara*.

Il y a de très-rares exceptions à cette règle, & elles se trouvent surtout en biscaïen ; dans tous les dialectes *giζon* + *k* + ζ fait *giζonetaζ* „par les hommes” ; mais le biscaïen a gardé le *k* : *giζonakaζ* ; de même *eurak* „eux” fait *eurakan* „en eux”.

Il y a encore quelques localités où le *k* s'est conservé dans la prononciation & où l'on dit *giζonaken* „des hommes” ; ce sont les environs d'Irun & de Fontarabie.

Le *k* a dû s'écrire autrefois dans tous les dialectes, comme c'est prouvé par le biscaïen qui l'a conservé dans quelques locutions ; plus tard ces formes auront paru dures & le *k* aura été élidé, s'il n'était pas absolument nécessaire, & aura été converti en *t*, quand il a paru nécessaire d'en conserver la trace. Malheureusement *k* a été élidé quelquefois, quand il aurait fallu le conserver ou bien en garder le souvenir ; p. ex. le bisc. *dagidan* „que tu me le fasses” pour *dagi-dakan*, de *dagidak* + *n* conjonction. Maintenant cette personne se confond avec la troisième personne : „qu'il me le fasse”. Le biscaïen qui aime l'hiatus, aurait surtout pu ou dû dire *dagidaan*.

Il sera superflu de faire remarquer l'importance de cette loi phonétique, qui explique un si grand nombre de formes restées mystérieuses jusqu'ici, tant dans le nom que dans le verbe : surtout la forme du nom pluriel avec *t* pour *k*. Toutes sortes de théories ont été faites pour expliquer ce groupe *eta* ; plusieurs auteurs ont gravement déclaré que *eta* avait un sens local. Qu'avec des notions superficielles on n'arrive pas à expliquer des difficultés de la grammaire basque, cela se conçoit ; mais de trouver une idée de localité

exprimée dans *era*, p. ex. *guizoneiaç* „par les hommes” cela se comprend moins bien, qu'il s'agisse de basque ou de toute autre langue.

La mutation de *k* en *t* n'a rien d'extraordinaire en elle-même ; elle se retrouve aussi dans d'autres langues. Le signe de pluralité est *k* en hongrois & *t* en finnois, deux langues de la même famille. Mais les cas de mutation sont si nombreux & si bien établis, en basque, qu'ils suffisent à décider la question.

La mutation & l'élation se rencontrent encore dans les variantes *kunkur* = *runtur*; *onazkar* = *oñaztar*, *ebaki* = *ebai* & d'autres.

H. L'aspiration s'est conservée dans les dialectes basques français ; elle s'est à peu près perdue dans le guipuzcoan, & elle a tout à fait disparu du biscaïen. Le pronom *hi* „tu” est devenu *i*.

Le bas-navarrais n'a pas seulement le *h*, mais encore les explosives aspirées *kh*, *th*, *ph*.

H comme lettre finale se durcit en *k*. C'est ainsi que nous croyons pouvoir expliquer que toutes les flexions qui ont le pronom *h* pour *hi* „tu”, à la fin, se terminent en *k*. *Dakark* „tu le portes” est formé de *d-ekar-h*. Que le *h* se trouve ici pour *hi* est prouvé par la flexion de la deuxième personne du pluriel *dakarzu* „vous le portez” de *d-ekar-zu*. — *Hi* & *zu* sont incontestablement les pronoms de la deuxième personne.

H initial placé, par suite de la composition ou de l'agglutination au milieu d'un mot, se convertit en *k* ou bien est élidé (1).

1° *Ari + hume* fait *arkume* „agneau”. *Arç + haçal* fait *arçkaçal* „ongle”. *Zora + heria* fait *zorakeria* „la folie”.

2° Quand le *h* est élidé le même fait se présente que quand le *k* est élidé ; c'est-à-dire sa chute produit un hiatus ; p. ex. *daroa-ho-t* devient en biscaïen *daroakot* „je le lui emmène” selon la règle que *h* initial devient *k*; & *daroayot* selon la règle que le *h* s'élide & est remplacé par *y* pour éviter l'hiatus. Nous n'aimerions pas décider si

(1) Cette règle a trouvé des contradicteurs ; *h* serait primitivement *k*; supposition qui ne se fonde sur aucun fait. Nous en attendons depuis dix ans la preuve. Encore, en 1875, M. Vinson s'exprimait ainsi : (*Revue de Ling.* vol. VII, p. 330) J'espère lui démontrer une autre fois son erreur.

cet *y* provient directement de *h*, ou si le *y* est introduit pour éviter l'hiatus; mais puisqu'il y a des dialectes qui préfèrent l'hiatus, on pourrait peut-être en conclure que la chute de l'*h* a précédé l'intercalation de l'*y*. Comparez *sayers* g. = *sahex*, bn. „côté”. *Sihua* = *seyua* „suif”. *Sinhexi* = *siñistu*: ici le *ñ* contient le son *y*. *Bohatu* = *buyaru* „enfler”. Une flexion (& il y en a plusieurs) comme *nindukan*, l. „tu m'avais” de *n-indu-h-n*, a *k* pour *h* en labourdin; cet *h* s'est perdu en guipuzcoan *ninduan* & a été remplacé par *y* en souletin *ninduyan*.

DENTALES.

T. Cette lettre s'élide devant *k*. *Bat* „un” & *kide* „pareil” font *bakid* „commun”. *Tzat* „pour” & *ko* „de” font *tzako*. Il y a quelques rares exceptions comme *uikirzea* „le goût”, mot employé par Axular. Comp. notre Dict.

N. Devant les labiales *b*, *p* devient *m*: *nombait* pour *non bait*; *giżombat* pour *giżon bat*. (Liçarrague); *lembiżiko* pour *len-biżiko*, &c.

Devant *k*, *l*, *r*, *t* le *n* est élidé; *nora* de *non-ra* „vers où”; *żala* de *żan-la* „qu'il était”; *giżonarekin* de *giżonaren-kin* „avec l'homme”; *airżiitik* pour *airżin-tik* „au contraire”; *emetik* de *emen-tik* „d'ici”; ou si l'on veut conserver le *n* *emendik*: de même *egoju* ou *egondu iżatu* ou *iżandu*, *egorju* ou *egondu*; mais cette mutation n'est pas toujours applicable; on dit *erżatera* pour *erżantera*; mais on ne pourrait pas garder le *n* & dire *erżandera*; *erżan* fait *erżate*, substantif verbal indéfini: ici le *t* ne peut jamais changer. — *Ara* de *an-ra* „vers là”.

Z, se convertit en *t* devant *ż*: *eż żan* devient *erżan* „il n'était pas”. Z s'élide quelquefois; *naiż* „je suis” précédé de *eż* fait *enaiż* „je ne suis pas” dans quelques dialectes.

LABIALES.

P & B n'offrent rien de remarquable.

M. Aucun mot ne finit en *m*. Dans les noms propres le *m* est converti en *n*; est-ce par l'influence de la langue espagnole? Les noms bibliques ont tous en espagnol un *n* au lieu d'un *m* (1): Adan pour Adam.

M remplace souvent *b* dans les mots d'emprunt; *maino* de *baño* esp., „bain”. D'un dialecte à l'autre on trouve *m* pour *b* & *b* pour *m*: *miga* = *biga*; *bilgor* = *milgor*; *Miarritz* = *Biarriz*.

LINGUALES.

R. Cette consonne ne se trouve jamais au commencement d'un mot.

Dans les mots d'emprunt où le *r* est initial, on le fait précédé d'un *a* ou d'un *e*: *arrañoya* de l'espagnol *razon*; ou bien on retranche le *r*: *recommendar* a donné *gomendatu*. A la fin d'un mot, quand le *r* est dur, il est toujours redoublé quand suit un suffixe qui commence par une voyelle; *lur* fait *lurra*; *ondar* fait *ondarra*.

Il n'y a que peu de mots dont le *r* soit doux à la fin, p. ex. *ur*, *or*, *zur* qui font *ura*, „l'eau”; *ora*, „le chien”; *zura*, „le bois”. Cet *r* se perd souvent dans les mots composés; p. ex. *ubiñiak* de *ur-biñiak*; *zuarri* de *zur-arri*; *zuola* de *zur-ola*.

V, est une consonne rare en basque, généralement remplacée par *b*; & dans les mots d'origine latine par *m*; p. ex. *mendekatu* de *vindicare*, „venger”; *mentura* de *ventura*, „hasard”; *magina* de *vagina*. Il est possible que ce soit par l'influence de la langue espagnole qui a fait de *vimén*, *mimbre*; de *vilano*, *milano*. La difficulté qu'éprouvent les Espagnols à distinguer *v* & *b* a dû influencer le basque

(1) Diez, *Gram.*, vol. 1, p. 200.

espagnol où l'on écrit *avek* & *abek* pour *auek*; c'est surtout dans le dialecte biscaïen que l'on trouve *u=v=b*. Comme nous n'admettons pas le *v* dans l'alphabet, nous écrivons partout *b* ou bien *u*.

Le nom verbal pour „placer” parcourt toute la série de labiales : *ibeni, ipini, imini, ifini*.

F. Il est admis que cette lettre n'est pas basque. Nous ne connaissons qu'un seul mot dans les dialectes basques espagnols avec *f*: *farra*, „rire” substantif dont l'origine est inconnue.

Les dialectes basques français ont adopté un assez grand nombre de mots avec *f* initial, &, bien qu'il soit difficile pour le moment de rendre compte de quelques-uns d'entre eux, il est plus que probable qu'ils sont tous d'origine étrangère.

Le *f* des mots empruntés est quelquefois conservé & quelquefois remplacé par une labiale; p. ex. force est devenu *boricha*. Il est curieux que le verbe „prouver” ait donné *frogatu*; le *f* qui n'existe pas & le groupe *fr*, qui ne devrait pas être toléré, ont été choisis pour rendre un mot étranger où le *f* ne se trouvait pas & où la rencontre de *f* & *r* aurait pu être évitée. Ailleurs, nous avons attiré l'attention sur le caprice des langues, du moment qu'il s'agit de mots étrangers.

LES VOYELLES.

Les voyelles basques sont *a, e, i, o, u*.

En partant du principe que *a, i, u* sont les voyelles primitives, on trouvera qu'il est difficile d'assigner un vocalisme plus ancien à un dialecte qu'à un autre. Peut-être la balance penchera-t-elle un peu en faveur du dialecte biscaïen, qui a conservé des *a* où les autres dialectes ont des *e*; p. ex. *alkar = elkar*; *baltz = beltz*; *barri = berri*; *azur = eur*; *charri = cherri*.

Comme toute comparaison est limitée aux dialectes entre eux, il n'est que probable qu'une forme est plus ancienne qu'une autre, & nous n'arrivons jamais à une certitude; p. ex. quelle forme est plus ancienne *euli* bisc. ou *uli* guip., *euri* ou *uri*, *geure* ou *gure*?

Le *a* se retrouve comme *e*, *i*, *o*; *a* devient *e* dans *elkar* pour *alkar*; *i* dans *erzin* pour *erzan*; *o* dans *emon* pour *eman*. Dans un tel état de variabilité nous craindrions de prendre pour des règles ce qui n'est dû qu'au hasard. On a tenté d'expliquer ces mutations par la phonétique des langues aryennes, mais nous ignorons si ces lois sont absolues & générales, au point de pouvoir les appliquer indifféremment à toutes les langues; & nous préférons, pour le moment, laisser cette question à de plus compétents que nous. Il y a cependant quelques lois certaines. La plus importante est celle qui règle la mutation de la voyelle finale.

Le dialecte biscaïen change toutes les voyelles finales, sauf le *a*, quand elles sont suivies par une voyelle & surtout par un *a*. Le *a* suivi de *a* reste *a*, & souvent les deux *a* s'écrivent; *e* devient *i*; *i* devient *y*; *o* devient *u*; *u* devient *ub*. *Aita* + *a* *aitaa*; *eche* + *a* *echia*; *andi* + *a* *andiya*; *guraso* + *a* *gurasua*; *buru* + *a* *buruba*. Cette loi se fait surtout sentir dans la variété de Marquiño (1). Elle n'est pas inconnue dans quelques localités de la Basse-Navarre & de la Soule. Cette loi est applicable non-seulement au nom, mais aussi aux flexions du verbe; c'est une loi de phonétique générale. Nous nous expliquons le lab. *ninduban* „il m'avait” = *ninduan*, bisc. par l'influence de cette loi.

Aucun mot basque ne se termine par une explosive douce. La plupart se terminent par une voyelle: *arreba*, sœur; *alde*, côté; *arri*, pierre; *arno*, vin; *buru*, tête; par une des dentales *l*, *n*, *t*, *z*; par *r* & *s*; quelques-uns par une explosive forte, comme: *bat*, un. (Exception.)

Deux consonnes ne se suivent jamais, ou très-rarement du moins, dans une même syllabe. Dans les mots d'origine étrangère on intercale une voyelle ou bien on retranche une des consonnes pour éviter la rencontre de deux consonnes: *eleiza*, de *iglesia*; *apirilla*,

(1) Zavala, *Verbo vasc.* p. 54, n° 130.

avril. Il y a quelques exceptions: *single*, usé; *lambro*, brouillard. Deux consonnes dans deux syllabes différentes peuvent se suivre; les consonnes finales d'une syllabe sont toujours une des dentales: *l*, *z*, *t*; le *r*; ou les nasales *n*, *m*.

Quand donc deux consonnes se rencontrent dans deux syllabes différentes, elles sont soumises aux règles suivantes:

Les explosives fortes après un son sibilant, après *r* & les voyelles.

Les explosives douces après *l*, *m*, *n*.

De là il suit que:

1° Les explosives fortes *k*, *t*, *p*, sont remplacées par leurs correspondantes douces *g*, *d*, *b*, après *l*, *m*, *n*; p. ex. *eldu* & non *eltu*, arrivé; *Olondarra* & non *Olontarra*, habitant d'Oloron; *ongi* & non *onki*, bien; *jango* & non *janko*; *emengo*, *emendik* & non *ementik*, d'ici; on peut dire, en élidant le *n*: *emerik*; *iȝatu* pour *iȝandu*; *egotu* pour *egondu*, &c. Cette règle a aussi été observée pour les mots d'origine étrangère; de voluntad esp. est venu *borondate* (*d* pour *t*); de intelligentia; *endelguya*, (*d* pour *t*); de tempore, *dembora*. Ajoutons encore *herreka* du provençal *renc*; *n* élidé, *e* prosthétique; *h*, aspiration propre au dial. bn.

Les explosives douces *g*, *d*, *b*, sont remplacées par leurs correspondantes fortes *k*, *t*, *p*, après *r*, les sons sibilants & les voyelles; p. ex. *Burgosko*, de Burgos. *Ortheztarra*, habitant d'Orthez (mais *Olorondarra*); *eȝtut* pour *eȝ dur*, je n'ai pas; *baita* pour *bai da*; *baitu* pour *bai du*; *artuko*, mais *jango*; *lurpean*, sous la terre; *maipian*, sous la table, *eȝpedi* pour *eȝ bedi*. *Baikara* pour *bai-gara*. Marc x, 35. *Lekizkun* soul. „qu'ils étaient à nous” pour *lekiȝgun*.

On écrit souvent *eȝdiu*, *eȝdituzu*, &c.; cependant Oihenart ne s'écarte pas de la règle & écrit *eȝtitu*.

Ces mutations ne sont que grammaticales; étymologiquement la langue basque paraît moins s'en soucier; p. ex. *berdin*, égal; *erbal*, faible; *burdin*, fer.

Les exemples de transposition de lettres (métathèse & hyperthèse) sont très-fréquents en basque: *gabe* & *bage*; *igaro* & *irago*; *irudi* & *iduri*; *eriden* & *ediren*, &c.; puis dans les dérivés; de *ots*, bruit, *ostiga*, tonnerre; de *itȝ* (*hitȝ*), parole, *hiȝtuna*, orateur, &c.

T A B L E A U
DES PERMUTATIONS DES CONSONNES DANS LES MOTS
BASQUES DE DIFFÉRENTS DIALECTES.

GUTTURALES.

K.	<i>s. z. ch.</i> <i>Karamitcha</i> = <i>zaramika</i> . <i>Kirten</i> = <i>zirtoin</i> . <i>Kunkur</i> = <i>zunkur</i> . <i>Kiskaldu</i> = <i>chichkaldu</i> . <i>t.</i> <i>Gizonakaż</i> = <i>giżoneraż</i> . <i>Kunkur</i> = <i>tuntur</i> . <i>s z.</i> <i>Gale</i> = <i>zale</i> . <i>Gapar</i> = <i>zapar</i> . <i>Itoġin</i> = <i>itożin</i> . <i>h.</i> <i>Iges</i> = <i>Ihes</i> . <i>Igar</i> = <i>iħar</i> . <i>Ego</i> = <i>eho</i> . <i>Olgatu</i> = <i>olħatu</i> . <i>Chingurri</i> = <i>chinhaurri</i> . <i>Gardois</i> = <i>hardois</i> .
G.	<i>j.</i> <i>Echagun</i> = <i>echejaun</i> . <i>Gan</i> = <i>joan</i> . <i>Igaż</i> = <i>yə</i> (pour <i>jaż</i>). <i>d.</i> <i>Chingar</i> = <i>chindar</i> . <i>Biga</i> = <i>bida</i> . <i>Gupela</i> = <i>dupela</i> . <i>Gino</i> = <i>dino</i> . <i>Aisegin</i> = <i>Aiseden</i> . <i>t.</i> <i>Berondo de begi-ondo</i> . <i>Marranga</i> = <i>marħanta</i> .
r. v. R.	
m v. M.	
b. v. B.	
ñ ou nh.	<i>Ihes</i> = <i>iñes</i> . <i>Ihar</i> = <i>inħar</i> (nh port. = <i>ñ</i>). <i>Ginhar</i> = <i>giñar</i> . <i>Chinhaurri</i> = <i>iñurri</i> .
H.	<i>y</i> <i>Boħatu</i> = <i>buyatu</i> . <i>Sahers</i> = <i>sayers</i> . Peut-être influence de l'esp. comme <i>hiema</i> = <i>yema</i> .
V. note à la fin du tableau.	

DENTALES.

T.	<i>k.</i> v. K. <i>g.</i> v. G. <i>n.</i> <i>Gazta</i> — <i>gafna</i> (exception). <i>p.</i> <i>Aizta</i> = <i>aiʒpa</i> . <i>Aitatu</i> = <i>aipatu</i> . <i>Seta</i> = <i>ʃepa</i> .
D.	<i>g.</i> v. G. <i>h.</i> <i>Chindurri</i> = <i>chinhaurri</i> . <i>r.</i> <i>Ideki</i> = <i>ireki</i> (v. <i>Egundaño</i> dans notre Dictionnaire). <i>z.</i> (?) <i>Bidar</i> = <i>biʒar</i> . <i>d.</i> <i>Elur</i> = <i>edur</i> . <i>Belar</i> = <i>bedar</i> . <i>r.</i> <i>Irzulbide</i> = <i>itzurbide</i> . = <i>Holrədar</i> = <i>hortədar</i> . <i>L.</i> <i>Zahalo</i> = <i>zaharo</i> . <i>Zamalduna</i> de <i>zamari</i> . <i>Haliko</i> de <i>hari</i> . <i>Juale</i> = <i>juare</i> . <i>Olitə</i> = <i>oritə</i> .
N.	<i>n.</i> v. N. <i>l.</i> <i>Xarru</i> = <i>larru</i> . <i>Lahar</i> = <i>nahar</i> . <i>Ulizə</i> = <i>unizə</i> . <i>r.</i> <i>Belhaun</i> = <i>belhaur</i> (exception).

LABIALES.

P.	<i>t.</i> v. T. <i>m.</i> <i>Parra</i> = <i>marra</i> .
B.	<i>g.</i> <i>Ebiakoirza</i> = <i>egiakoirza</i> . <i>Burhaso</i> = <i>gurhaso</i> . <i>Burdi</i> = <i>gurdi</i> . <i>Erbal</i> = <i>ergal</i> . <i>Habuin</i> = <i>hagun</i> .
M.	<i>m.</i> <i>Bilgor</i> = <i>milgor</i> . <i>Biga</i> = <i>miga</i> . <i>Ibeni</i> = <i>imini</i> . <i>p.</i> v. P. <i>h ou f.</i> <i>Mun</i> , <i>hun</i> ou <i>fun</i> dans <i>burumun</i> (exception). Sans cela permutation avec les autres labiales : <i>ibeni</i> = <i>imini</i> = <i>ipini</i> = <i>ifini</i> .

PALATALES.

Ch.	<i>tç.</i>	<i>Itchuli = itçuli.</i>
	<i>ts.</i>	<i>Itchafo = itſafo.</i> (Plutôt différence d'orthographe que de prononciation.)
	<i>d (?)</i> .	<i>Ichuri = iduri.</i>
N.	<i>h.</i> v. <i>H.</i>	
Z, S.	<i>t.</i> <small>l'apres chute de r!</small>	<i>Zirçil = tiriil.</i> <i>Zunkur = tuntur.</i> <i>Orçegun = ostegun.</i> <i>Orçirala = ostirala ; borç ou borç = boſt ; berçe = besté.</i>

LINGUALES.

R.	<i>d.</i> v. <i>D.</i>
	<i>l.</i> v. <i>L.</i>
	<i>n.</i> v. <i>N.</i>
	<i>g.</i> <i>Ernari = ernagi.</i> <i>Buruçari = buraçagi.</i> <i>Argiçari = argiçagi.</i> <i>Iritai = igitai.</i>

NOTE.

ñ ou nh. La nasale palatale (ñ) paraît avoir été exprimée dans les dialectes basques français par le groupe *nh* comme en portugais. Pouvreau écrit *guinharra* & on écrit & on prononce *giñarra*; *senhar*, bn. vient de l'esp. *señor* & ainsi on trouve les variantes *chinhaurri* = (*ch*)*iñurri*. L'*h* ne donne pas seulement ce son mouillé à l'*n*, mais aussi à l'*l*; comp. *zilhar* = *zillar*; *zilhegi* = *zillegi*. La question se présente donc si l'orthographe n'a pas influencé la prononciation & si le *h*, qui était simplement pour indiquer la

prononciation, n'a pas été considéré à tort, comme une lettre organique. Nous ignorons si le *h* est prononcé dans *senhar*, mais ceci importe peu pour le moment ; il est possible que l'usage ait adopté cette prononciation, & alors il faut l'admettre ; mais il est clair que l'*h* est inorganique ici ; combiné avec *n* il représente le son *ñ*. Comparez encore *iñara* qui s'écrit *inhara* ou *enhara* ; *nh* évidemment pour *ñ*. Il y a cependant une difficulté. Comment se sont formés des mots comme *iges* = *ihes* = *iñes* ? *Iñes* devrait être la forme primitive, écrite plus tard *inhes* (qui ne se trouve pas) puis *ihes*, puis *iges* ; comme *giñar* = *ginhar* = *gihar*; (*ch*)*iñurri*, *inhaurri*. Il serait, sous quelques rapports, plus logique de renverser la série, puisque probablement le *g* a précédé le *h*, & le *h*, l'*n*. Nous aurons alors *iges*, *ihes*, *iñes* ; mais le *ñ* ne s'explique pas de cette façon ; il ne provient pas de *h*, selon toute apparence. Nous pouvons plutôt conclure, par analogie, à une forme intermédiaire en *y*, qui en effet se retrouve pour quelques mots. Le *y* indique ce son particulier, que nous avons appelé mouillé, le *y* hongrois ; ce son en basque rappelle un peu celui de *ñ* & à cause de cela Larramendi & Lardizabal ont employé l'une & l'autre orthographe (v. *jardun*). On devra donc établir l'ordre suivant : *iges*, *ihes*, *iyes* (hypothétique), *iñes*. Nous pouvons citer un mot qui a parcouru toute la série, c'est *igar*, sec, *ihar*, étincelle, *eyar*, sec, *inhar*, étincelle ; *inhar* aurait pu s'écrire *iñar*. Il faudra alors admettre que dans quelques cas le *ñ* procède de *nh* qui est pour *y* & que dans d'autres cas c'est le contraire qui a lieu ; c'est *nh* qui procède de *ñ*, comme dans *senhar*. Le *n* a toujours une grande tendance à changer de place ; comp. *iñor* = *nior* ; *hanitz* = *anhitz* · *bedeinkatu* = *benedikatu*.

CHAPITRE IV.

§ 1.

L'article.

L'article est en basque, comme dans plusieurs langues, un pronom démonstratif. En allemand „der“ est pronom démonstratif

& article ; & l'article français „le” dérive du pronom latin *ille* (1).

Le pronom démonstratif *a* „ce-là” est devenu l'article dans tous les dialectes.

Le dialecte biscaïen est le seul qui ait conservé *a* comme pronom & comme article. Comme pronom les autres dialectes l'ont remplacé par *hura*.

L'article, comme les suffixes, s'unit au nom, & *gizon* „homme” accompagné de l'article, s'écrit *gizon a*, „l'homme”.

§ 2.

Le pluriel de l'article.

On pourrait être tenté de se demander si l'article au pluriel existe ; si *gizonak* „les hommes” est *gizona + k* ou bien *gizon + ak*. Comme l'article ne se rencontre qu'uni au nom, & qu'il est impossible de l'en séparer, on pourrait se dire que *gizonak* est le pluriel de *gizona*. Aussi pourquoi ne pas admettre que *gizonak* est *gizona + k*? Nous tâcherons d'exposer clairement notre idée, qui est que l'article *a* a un pluriel *ak*.

K est un signe indépendant de pluralité, & c'est là, croyons-nous, le point essentiel de la question. *ak* est le pluriel de *a*, comme „maisons” est le pluriel de „maison” ; & non pas comme l'article pluriel allemand „die” est le pluriel de „der”. L'article *a* est aussi un mot indépendant ; c'est le pronom démonstratif dont la forme s'est corrompue ; que l'article soit uni au nom ne change rien à sa nature ; l'agglutination est ici, comme dans beaucoup d'autres cas (dans tous?), le fait de la prononciation ; que j'écrive *gizon bat* ou *gizonbat*, *bat* sera toujours un mot indépendant, un nom de nombre, même quand l'agglutination est si intime, que les lois

article ... n'existe pas plus en basque qu'en latin. M. Duvoisin, *Courrier de Bayonne*, 1868. Article reproduit dans l'introduction de notre Dictionnaire. — L'article *a* en basque. — Gèze, *Éléments de gram. basque*, p. 6, Bayonne, 1873.

phonétiques commencent à se faire valoir, comme dans *giżon bat* que Liçarrague écrit *giżombat*. Que l'on écrive *giżonak* ou *giżon ak*, ceci n'est qu'une question secondaire, qui n'a aucune importance pour l'origine de *ak*; aussi le dialecte biscaïen écrit-il *ak* uni au nom, si c'est l'article, & séparé du nom si c'est le pronom. *ak* est donc le pronom pluriel sous une forme corrompue (pour *arek*), & qu'on s'est habitué à unir au nom; *ak* est le pluriel de *a*.

Le pluriel du nom est toujours exprimé, sous quelques rapports, de la même manière; c'est toujours le mot qui définit ou qualifie le nom, qui indique le pluriel. Le nom n'a pas de forme plurielle; un pluriel indéfini p. ex. „hommes” n'existe pas en basque, ou s'il existe ce n'est qu'exceptionnellement, & dans un seul cas, comme nous verrons plus tard (1). Le pluriel du nom est toujours défini, soit par l'article, soit par un pronom, soit par un nom de nombre: *giżon ak* „les hommes”; *giżon oriek* „ces hommes”; *giżon bi* „deux hommes”. Dans le premier exemple l'usage a prévalu d'unir les deux mots: *giżonak*, & c'est ce qui donne aux noms pluriels la physionomie des pluriels de nos langues; mais si l'on écrivait en français „homme les”, comme en basque *giżon ak*, on verrait de suite que c'est l'article qui est au pluriel.

Il était important de fixer cette question, afin de pouvoir analyser la forme des noms pluriels suivis de suffixes.

Nous avons dit que *ak* est le pronom pluriel sous une forme corrompue; c'est-à-dire que le pronom *a* (pour *ar*) ayant été une fois adopté comme article, on ne s'est plus soucié, à ce qu'il paraît, de sa forme comme pronom pluriel, & *giżona* est devenu *giżonak*. Il se peut aussi que l'usage fréquent de l'article soit la cause de la chute de l'*e*; *giżon-arek* „ces hommes” après la chute de *r* *giżonaek*, puis *giżonak*. *Giżonak + n* est devenu *giżonaen* après la chute régulière du *k*; mais le *a* s'est aussi perdu & l'on dit *giżonen* „des hommes”. *Giżonak + i* après la chute du *k* est devenu *giżonai*, dans les dialectes basques espagnols, & *giżonei* dans les autres dialectes.

(1) Voir le suffixe *ik*.

CHAPITRE V.

LE NOM.

§ 1.

Les différents noms.

La langue basque distingue entre le nom substantif, le nom adjetif & le nom verbal ; *gizon*, „homme” ; *handi*, „grand” ; *joan*, „aller”.

L'un peut servir pour l'autre ; le nom verbal & l'adjectif peuvent devenir des substantifs ; le substantif & l'adjectif peuvent devenir des noms verbaux ; mais ils sont distincts à l'origine, aussi haut du moins que nous puissions remonter (1).

§ 2.

Les modifications du nom.

LE GENRE ET LE NOMBRE.

Le genre n'est pas connu en basque.

Le nombre est ou singulier ou pluriel.

Le pluriel est indiqué par le suffixe *k* ; *gizona*, „l'homme” fait *gizonak*, „les hommes” ; *emakumea*, „la femme” fait *emakemeak*, „les femmes”.

(1) En théorie tous les substantifs ont commencé par être des adjectifs pris substantivement. M. Bréal, Gram. de Bopp, vol. III, p. vi de l'introduction.

La langue basque n'exprime pas le pluriel indéfini du nom ; on ne peut pas dire „hommes”, „femmes” sans l'article, bien qu'il semble qu'on aurait pu dire *emakume* + *k* ou *emakumek*, *giȝon* + *k* ou *giȝonek*.

Il y a cependant une exception, croyons-nous, & c'est quand le nom est suivi du suffixe *ik*, qui n'est autre chose, selon nous, que le signe de pluralité *k* précédé de *i*.

Les autres modifications du nom, qui dans d'autres langues sont exprimées par des cas ou par des prépositions, sont indiquées en basque par les suffixes ; la langue basque ne possède pas de déclinaison.

Dans la deuxième édition de notre *Essai*, nous avons admis la déclinaison à trois cas (nominatif, génitif, datif) ; mais seulement à titre de concession faite à la routine, voir p. x & 42, la note. Déjà en 1866 nous avons émis notre opinion sur cette question si rebattue, voir *Revue critique d'Histoire & de Littérature*, 19 mai 1866. Onze années se sont écoulées & nos études continues de cette langue intéressante ont venues confirmer de plus en plus que le basque ne connaît pas de déclinaison.

Nous n'allons pas recommencer la controverse, engagée sur ce point (sur presque tous les points) de la grammaire basque, espérant & croyant avoir fait des partisans. Ceux qui pour une raison ou pour une autre, préfèrent fermer les yeux à l'évidence, ceux-là ne seront jamais convertis ; ils continueront à faire leur nomenclature de cas, dont le nombre, flottant entre 3 & 23 ou plus encore, dénote déjà assez la solidité de leurs théories.

La langue basque étant une langue agglutinante, ne saurait se plier aux règles des langues qui appartiennent à une autre classe ; aussi n'y a-t-il aucune nécessité d'expliquer la langue basque par la grammaire latine ou arabe, pas plus qu'il n'y en aurait à vouloir expliquer le latin ou l'arabe par le basque ; au contraire la grammaire basque a beaucoup souffert d'avoir été expliquée par la grammaire latine, française ou espagnole. Débarrassée de sa déclinaison qui n'était pas faite pour elle, la langue basque reprend son caractère propre. Le cadre étroit où l'on avait voulu l'enfermer & d'où elle

éclatait de tous côtés, ne la gêne plus, & elle reparaît dans sa simplicité & dans son unité primitives. L'arbitraire ou l'ignorance qui prétendait fixer que *gizon* avec le suffixe *n* était un cas & que *gizon* avec le suffixe *ko* n'était pas un cas, disparaît & la seule règle, vraie & invariable, qui se dégage de ce chaos de contradictions & de niaiseries, c'est que le nom est modifié par le suffixe ou le qualificatif qui le suit : *Zaldi-a* le cheval ; *zaldi-ka* à cheval ; *zaldi-ko* de cheval ; *zaldi-bar*, un cheval ; *zaldi-ar-n* de le (du) cheval ; *zaldi handia* le grand cheval, &c., toujours en lisant à rebours (1).

On nous permettra d'employer les termes de nominatif, génitif, &c., que tout le monde connaît. La concision & la clarté y gagneront sans faire aucun tort à la grammaire. Quand p. ex. il faudra dire que le suffixe *kin* „avec” s'ajoute au nom, suivi du suffixe *n* ayant la valeur de „de”, il sera plus simple de dire que *kin* régit le génitif.

Le nom accompagné de l'article *a* est appelé défini ; quand le nom est sans article on l'appelle indéfini.

Le nom indéfini se trouve avec les suffixes, tout aussi bien que le nom défini ; à l'exception du suffixe de pluralité *k*. Ainsi *gizon + n* fait *gizonen* „d'homme” ; *gizon + i* fait *gizoni* „à homme” ; *buru + z* fait *buruż* „par cœur” ; mais comme nous l'avons déjà dit on ne peut pas dire *gizon + k*, signe de pluralité.

§ 3.

Le nom adjetif.

Comme le genre est inconnu en basque & que le nombre est indiqué par l'article suffixé au nom substantif ou adjetif, ou par le pronom, ou par un nom de nombre, il y a fort peu à dire sur l'adjectif.

(1) Comp. encore la Syntaxe, ch. xxii, § 1.

Les suffixes s'unissent de la même manière aux adjectifs qu'aux substantifs ; on observe les mêmes règles phonétiques : *handi* + *n* (génitif) fait *·handiren* „de grand”, comme *seme* fait *semeren* „de fils”.

§ 4.

Les degrés de comparaison.

Le comparatif est exprimé dans tous les dialectes par *go* (voir ce suffixe), suffixé au nom défini : *ederrago* „plus beau” de *eder* „beau”; *orzago* „plus froid” de *orz* „froid”.

La conjonction „que” qui suit le comparatif est rendue par *baño*, ou *baino* ou *beno* selon les dialectes : *Churiago elurra baño*, plus blanc que la neige, *zu baño obeago*, meilleur que vous (aujourd’hui toi). Le souletin préfère la dernière manière de construire la phrase : *giżouna bena handiago* „plus grand que l’homme”. — *Erżarete quec anhixżek hec baino excellentago?* Matth. vi, 26. N’êtes-vous pas beaucoup plus excellent qu’eux? Ce n’est pas seulement l’adjectif qui est capable d’exprimer la comparaison ; ce sont aussi le substantif, le verbe, l’adverbe ; p. ex. *giżonago naiż hura baño*, je suis plus homme que lui. *Egun oro ederżenago da*, chaque jour se fait plus beau. Ainsi on forme de *alboratu* „approché” le comparatif *alboragotu* „plus rapproché” & un superlatif *alborageitū* „trop rapproché” (1). — *Eftikiago* „plus doucement”. Le comparatif d’égalité se rend par *beżan* ou *beżain* postposé (mais non lié) à la personne ou à la chose à laquelle on compare : *Zu beżain ederra da*, il est aussi beau que vous (aujourd’hui toi). „Autant que” se rend par *adina*, *aimbeste*, *beżan*, *beżambat*, *beżambeste*, *hambat*.

Nous ne connaissons qu’un seul adjectif dont le comparatif ne soit pas formé d’une façon régulière. Le comparatif de *on* „bon” est *obe*

(1) On retrouve aussi cet usage dans les langues romanes : *fratellissimo*, *asinnissimo*, &c. Diez, Gram., vol. III, p. 15.

„meilleur”. Cependant on trouve aussi *obeago*. Lardizabal dit : *Zembat andiago amba! obeago*, d'autant plus grand, d'autant meilleur. Et Chourio (*Imit.*, p. 43). *Hañirzean aditu dui hobeago dela... minzatzea baiño entzutea*, „souvent j'ai entendu qu'il est mieux d'écouter que de parler”. Ceci sera une corruption ; les irrégularités disparaissent souvent dans la bouche du peuple (1). Ce comparatif *obe* peut être suivi, comme tout autre adjectif, de n'importe quel suffixe ; p. ex. *obeko degu guk esatea*, g. il sera mieux que nous disions. *Obeko degu* est le futur, & est formé comme *ikusiko degu*, „nous verrons”. La traduction littérale est impossible.

Obe sert aussi comme adverbe ; p. ex. *obe da nik dagidan*, il est mieux que je le fasse. Cependant l'adverbe *obeki* existe ; voir l'exemple f. v. *obe* dans notre Dictionnaire.

LE SUPERLATIF.

Le superlatif absolu est rendu par le génitif pluriel suivi de l'article *a*. *On* „bon” fait *onen* „des bons” & *onena* „le ou celui des bons” = le meilleur. Ce superlatif régit le génitif pluriel, ou plutôt régit le suffixe *n* „de” ou *dik* „de” ; p. ex. *gizonen andiena* ou *gizonezatik andiena*, le plus grand des hommes. On peut aussi se servir du suffixe *ik* ; c'est même le seul suffixe admis par les dialectes basques français qui ne se servent jamais de *etatik*. Ceci nous semble une erreur ; erreur qui remonte aussi haut que nous puissions remonter, mais qui n'en est pas moins, croyons-nous, une erreur ; nous l'avons discutée en détail en parlant des suffixes *dik* & *ik*, auxquels nous devons renvoyer le lecteur. Bien que les dialectes basques espagnols se servent généralement, soit de *n* soit de *etatik*, on trouve aussi *ik* ; p. ex. *Xere nekearen saririk nayena izango dana*, „la plus voulue des récompenses de mon travail sera...” *Alik ongienna moldatu dui... hau*. Mendiburu. „J'ai fait le mieux possible celui-ci...”

(1) A San Remo le peuple dit : più buono „plus bon”.

Le dialecte souletin se sert encore du suffixe *ko*: *giçounetako hounena*, „le meilleur des hommes” ; & s'exprime aussi à la façon des langues romanes : *giçoun hounena*, „le meilleur homme”.

Le superlatif relatif se rend par des adverbes qui correspondent à l'adverbe „très”; *chit*, *chitez*, *guçiz*, *gustiz*, *agiz*, *haniz*, *eçinago*.

On exprime aussi ce superlatif en répétant l'adjectif & en laissant le premier indéfini ; p. ex. *choil choilla berori dago*, Pouvreau. „Il demeure tout fin seul”. *Ber bera*, le même ; esp. *mismísimo*; angl. *the very same*.

CHAPITRE VI.

L'AGGLUTINATION.

§ I.

Ce que c'est que l'agglutination.

L'agglutination consiste à unir un mot à un autre mot, de façon à former un tout plus ou moins homogène ; p. ex. *giçon*, „homme” & *a*, „le” font *giçona*, „l'homme”. Ce même mot uni à *gandik*, „pour” fait *giçonagandik*, „pour l'homme”. L'agglutination est très réglée ; ce n'est que le caprice de l'auteur qui le fait s'écartez de la règle généralement adoptée & selon laquelle tous les suffixes s'unissent aux mots qu'ils modifient. Haramburu écrit *gan* & *gatik*, séparés du nom ; par contre, Liçarrague & quelques autres (l'auteur de l'*Imitation en dialecte souletin*) écrivent le nom de nombre *bat* uni au nom ; chez Liçarrague l'union est si parfaite que la loi phonétique exerce son influence & *giçon bat* devient *giçombat*. L'auteur souletin unit quelquefois les deux mots par un trait d'union. Le procédé de ces deux derniers auteurs est parfaitement en harmonie avec le ca-

ractère de la langue basque ; tandis que la façon d'écrire de Haramburu, Olaechea (qui écrit *semea en* pour *semeaen*) & autres, ne peut se justifier, croyons-nous, d'aucune façon.

Il va sans dire que l'agglutination est beaucoup plus forte dans la langue parlée que dans la langue écrite, & quelques auteurs n'ont trouvé aucune objection à écrire comme l'on prononçait. Axular écrit, p. 18, *eζpaitira* de *eζ bai dira*; *eζquiribatucoitur*, de *eζquiribatuco ditur*. Ces contractions se retrouvent d'ailleurs dans beaucoup de langues ; en hollandais on dit „hy'm gezien” pour „hebt gy hem gezien”. L'as-tu vu?

§ 2.

Comment se fait l'agglutination.

L'agglutination se fait toujours au nominatif du nom ; ce n'est que par exception que deux ou trois suffixes régissent le génitif, comme l'on verra au chapitre des suffixes.

La rencontre de deux mots met quelquefois en contact des lettres incompatibles, & dans ces cas-là les lois phonétiques indiquent le moyen par lequel il faut éviter cette rencontre ; soit par l'élation, soit par la mutation de l'une des lettres, soit par l'intercalation d'un *e*. Dans ce dernier cas les mots restent intacts, n'étant pas autrement influencés par les lois phonétiques ; p. ex. *zillar* + *z* fait *zillarez* „d'argent”, *gizon* + *n* fait *gizonen* „d'homme”. Par contre, *orain* & *ko* font *oraiko* (élation) & *oraingo* (mutation) „d'à présent, récent”.

§ 3.

Voyelles intermédiaires.

En dehors des lois phonétiques, il y a une autre cause qui règle le choix de la voyelle qui précède le suffixe. La langue basque, par

un procédé très-simple, dû en partie au hasard, distingue entre la forme définie, indéfinie singulière, indéfinie plurielle & exclusive. On dirait qu'elle s'est choisi une voyelle spéciale pour une catégorie différente d'idées (1).

Ces voyelles sont *a*, *e*, *i*, *o*.

Le *a* étant l'article, la forme définie était trouvée.

La caractéristique de l'indéfini singulier est *e*.

La caractéristique de l'indéfini pluriel est *i*.

La caractéristique de l'exclusif est *o*.

Ainsi :

1° *Giżona etorri da* „l'homme est venu”.

2° *Hunela dio San Thomasiek* (& non *Thomasak*) „ainsi dit saint Thomas”.

3° *Giżonik ageri eżja* „il n'est pas venu d'homme”.

4° *Giżonok joango gera* „nous autres hommes nous irons”.

§ 4.

Voyelles intermédiaires a & e.

Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le *a* qui précède le suffixe est toujours l'article, excepté dans les très rares mots qui finissent en *a*, comme *aita* „père” *alaba* „fille”, etc. La forme définie est par conséquent indiquée invariablement par la voyelle *a*.

Le *e* qui précède le suffixe est la caractéristique de l'indéfini, en tant que cette voyelle indique que le mot n'est pas défini ; elle a par conséquent une valeur toute négative & on pourrait la considérer comme simple lettre de liaison. *Ba* + *a* fait *bata* & comme agent *batak* „l'un” ; mais *ba* sans l'article *a*, & avec le *k* pour l'agent ferait *bak*, ce qui ne peut se prononcer ; il faut *batek* „un”

(1) Nous disons „on dirait”, puisque *a* n'est pas *a*, mais primitivement *ar*, voir notre Dictionnaire, p. xxxv ; & *o* n'est pas *o* ; mais probablement *o* + *k* est la syncope de *oyek* ou *oek*.

(& non *batak*, ou *batik*, ou *batok*). La voyelle *e* pourrait être appelée tout aussi bien (ou mieux?) voyelle de liaison, ou voyelle neutre. La voyelle *e* sert donc, 1^o à indiquer qu'un mot n'est pas défini; 2^o à distinguer deux formes qui sans cela seraient pareilles; 3^o comme signe phonétique, pour empêcher la rencontre de deux lettres incompatibles.

Par conséquent, les mots qui, de leur nature, se refusent à être définis par l'article, comme par exemple les pronoms & les noms de nombre, ces mots-là ont tous un *e*, s'il s'agit, pour une raison ou pour une autre, d'y intercaler une lettre. Ainsi le pronom *a* (primitivement *ar*) suivi de *k* fait *ark* „celui-là” & *arek* „ceux-là”, uniquement pour distinguer deux formes pareilles ; dans le premier exemple, le *k* est la caractéristique de l'agent; dans le second exemple, le *k* est le signe de pluralité. *Baina Scipion capitain famatu harc.* Axular, p. 10. „Mais Scipion ce capitaine fameux”. *Zer* „que, quoi” n'a pas de pluriel; *zerk* ne pouvait donner lieu à aucune confusion; *zerk* est le sujet agent. Un pronom comme *norbait* „quelqu'un” fait *norbaitek*, non pas pour le distinguer d'une autre forme, mais parce que *i* & *k* ne peuvent se suivre; *e* est ici un signe phonétique. *Zu* „vous” fait *zuk* sujet agent, & *zuek* „vous” au pluriel. Le pronom relatif *n* est toujours précédé de *e* quand il est suffixé à la 3^e pers. sing. de l'indicatif *du* „il a”, probablement pour distinguer *duen* de *dun*, aujourd'hui une terminaison, mais au fond le même mot & signifiant „qui a”.

Dans les dialectes basques espagnols, les flexions du verbe qui finissent par une voyelle, ont généralement le *n* suffixé, sans *e* intermédiaire; *dabiliꝝa* fait *dabiliꝝan*, en reportant l'accent de la première sur la dernière syllabe, ce qui indiquera la chute d'une lettre. Les flexions en *o* font une exception & prennent un *e* ou un *a*; ainsi *dago* fait *dagoén* ou *dagoán*; voir Larramendi, Arte, p. 282. Il nous semble que le *e* est ici la voyelle qu'il faut; le *e* est la voyelle de liaison par excellence, à l'exclusion des autres. Mais la confusion de voyelles s'explique, croyons-nous, par le fait que la conjonction est *n*, & que la terminaison de l'imparfait est aussi *n* (pour *an*). Ainsi *néngoan* „je restais”, *némbillen* g. & b., *nebilan*, soul. „je mar-

chais". On était donc habitué à entendre les flexions se terminer d'une manière & de l'autre, & comme la valeur de ces terminaisons était inconnue, il est très admissible qu'elles aient été employées indistinctement l'une pour l'autre, l'oreille étant l'unique guide.

Dans les dialectes basques français la voyelle de nos jours est aussi *e* ou *a*; mais Dechepare & Axular, &c., écrivent *ye*, non-seulement quand l'*n* suit, mais plutôt en général comme lettre de liaison après une voyelle, pour éviter l'hiatus (1); p. ex. *duyen* pour *duen*; *duguya* pour *dugu-a* (interrogatif) *datekeyen* pour *datekeen*. *Heldu behar duyen gauzan eza ezañacerik* (2). Dechepare, *Poésies*, p. 58. „On ne peut échapper aux choses qui doivent arriver". *Nik ogenik egnuyela*. Mêmes poésies. „Puisque je n'ai pas de faute". *Eta begira diferentziarik ahal datekeyen okhasino guztiatarik*. Axular, p. 111. „Et se garder de toute occasion de différent possible". *Orai behar duguya conquista berri*. Dechepare, p. 56. „Nous faut-il aujourd'hui une nouvelle conquête"? *Ehork urzi ezañala eskuyetan duyen* (*eskuetan duena*), Dechepare, p. 49. „Que nul n'abandonne ce qu'il a dans les mains".

§ 5.

Voyelle intermédiaire i. Suffixe ik.

Le suffixe *ik* est très-obscur comme origine & très varié comme emploi. Nous commencerons d'abord par examiner l'usage qu'on fait de ce suffixe; peut-être sera-t-il possible ensuite de découvrir ce qu'il est.

Le suffixe *ik* est employé quand le substantif auquel il est uni, est pris dans un sens indéfini. Dans les autres langues ce substantif,

(1) Les étrangers qui apprennent le français sont enclins à prononcer théâtre comme si ce mot était écrit avec un *y*: théyatre.

(2) *Gauzan* ne paraît pas être correct, ce qui n'a pas d'importance ici. L'édition de 1875 a *gauzen*. Le *c* avec cédille est une erreur.

étant indéfini, n'est précédé ni d'une préposition ni d'un article, excepté en français ; la syntaxe française veut que ce nom soit précédé de la préposition „de” & quelquefois encore de l'article défini „le, la, les”. — *Baña kongregatio egunetako eñ dute bear lukeen euskarasko libururik.* „Mais les congrégations de (nos) jours n'ont pas de livres basques, comme il le faudrait”. En hollandais, en anglais, en allemand, on dirait : n'ont pas livres basques. *Eñ dago gloriariak Jaungoikoaren aginduak gordegabe.* „Il n'y a pas de gloire sans l'observance des commandements de Dieu”. *Ark biderik asko bañuen.* „Il avait beaucoup de motifs”. *Eta haren obrarzeko gutiñiarik sentitu gabe.* Chourio. „Et sans sentir de désir (sympathie) pour ses œuvres”. *Entzun daite galbide andiagoko gauzarik?* Zavala, verbo vasc. p. 31, n° 39. „Peut-on entendre des choses plus scandaleuses”? *Bururik eñtu,* Larr. Arte, p. 8. „Il n'a pas de jugement”. *Badezu ogirik.* „Vous avez du pain”. Larr. Arte, p. 9. *Gizonik il da?* „Un ou quelque homme est-il mort”? *Mutillik badator?* „Est-il venu un garçon,,? Lardizabal.

Excepté dans les deux derniers exemples, qui sont rendus aussi par „un” ou par quelque autre pronom indéfini, les langues que nous venons de citer ne font pas usage de la préposition „de”, ni surtout de l'article défini. On dira : il n'y a pas gloire; il avait beaucoup motifs; & sans sentir désir; il n'a pas jugement, &c., &c.

La grammaire française, qui est assez confuse ici, dit que le substantif est pris dans un sens partitif, qu'il y a ellipse; & quand on dit : vous avez du pain, on veut dire : vous avez une portion de pain. Quoi qu'il en soit de cette question de grammaire française, que nous ne pouvons pas discuter ici, il nous semble que cette règle a beaucoup trop d'exceptions pour pouvoir être formulée comme règle. Quand on dit : J'ai des amis, on ne parle pas d'une portion d'amis; on parle d'amis en général, d'une façon indéfinie, & de là dans les autres langues ce que nous appellerions le pluriel indéfini, c.-à-d. le pluriel pur & simple sans être modifié ni par une préposition, ni surtout par un article défini, comme c'est le cas en français. Encore si l'on dit : Il ne faut rien confier aux enfants, il n'est pas question d'une portion d'enfants; au contraire, il est question de tous les enfants, des enfants en général. Dans les langues que nous

avons citées on dirait : j'ai amis ; il ne faut rien confier à enfants.

Ik, par conséquent, à ceux qui expliquent le basque par la langue française, a paru correspondre à „de”. Mais *ik* correspond plutôt à un pluriel indéfini. Dans la plupart des cas, l'indéfini est un pluriel ou peut s'expliquer par un pluriel & *ik* n'est pas un suffixe correspondant à la préposition „de” ; *ik* est, croyons-nous, le signe de pluralité *k* précédé de *i*.

Ailleurs (1) nous avons déjà cru reconnaître que l'indéfini est exprimé en basque par le pluriel, & ces deux cas se donnent un appui réciproque.

Il nous semble que même dans les phrases où l'on rend l'indéfini par l'article indéfini (ou nom de nombre) „un”, c'est toujours le pluriel qui est sous-entendu ; p. ex. *Sueriez ere neurri ederra genduke, hizketarako besterik ezpagendu* (2). „de cette façon nous aurions une belle mesure si nous n'en eussions une (ou quelque) autre”. De quelque manière que l'on rende la phrase dans une autre langue, soit avec „un” soit avec „quelque”, le basque se servira invariablement de *ik*. Aussi le singulier „un” en français n'est qu'apparent ; „quelque” donne le même sens & n'est pas un singulier si absolu. Un autre exemple ; si l'on dit „il n'y a pas de cheval qui résiste à ce travail”, il est clair qu'on pense à plusieurs chevaux ; la comparaison ne pourrait pas s'établir s'il n'y en avait qu'un seul.

La langue basque rend donc la phrase comme les langues que nous venons de citer, c.-à-d. par un pluriel, & elle ne s'accorde pas avec le français qui fait une exception à la règle générale.

Il en est de même, croyons-nous, du partitif, aussi exprimé en basque par *ik*. Du moment qu'il y a partage, il y a pluralité ; p. ex. *Espaňako Euskaldunik geyenak* „la plupart des Basques espagnols”. Les autres langues emploient d'habitude la préposition ;

(1) Voir le suffixe *k*, où se trouve expliqué le groupe de pluralité *era*, ainsi que le pluriel des pronoms.

(2) Lettre de Larramendi à Mendiburu. — En espagnol *uno* „un” peut s'employer au pluriel *unos* comme pronom indéfini „quelques”. *De Madrid a Zaragoza hay unas cincuenta y cuatro leguas*. De Madrid à Saragosse il y a à peu près, ou, il y a quelque cinquante-quatre lieues.

,,de'' français ; ,,von'' ou ,,der'' allemand ; ,,of'' anglais. Cependant, dans ce cas-ci, on dirait en allemand exactement comme en basque, sans préposition : die meisten spanischen Basker. Ainsi même pour le partitif, le basque n'est pas isolé.

Avant de parler d'une difficulté qui se présente dans une forme plurielle de *ik*, nous voudrions encore citer quelques exemples pour démontrer la concision & la précision de la phrase basque : *Buña erdiko onenik jatea zorrortz debekatu zion*. Lardizabal. „Mais le manger quelques (fruits) de celui (arbre) du milieu, il le leur défendit péremptoirement”. — *Onen* est le génitif singulier „de celui-ci” ; en ajoutant l'article *a*, nous aurons *onena* „le de celui-ci”, & au pluriel *onenak* „les (fruits) de celui-ci”. Mais au lieu du pluriel défini *onenak*, l'auteur écrit *onenik* „quelques de celui-ci”. — *Norberak daukanerik bere emon biardau*. Olaechea, p. 79. „Chacun doit donner ce qu'il possède”. — *Dauka* „il possède” ; *daukan* „qui possède” ; *daukan + ik* & avec le *r* euphonique *daukanerik* „ce qu'il possède”, ou mieux en anglais, puisqu'on ne peut pas exprimer l'indéfini en français : anything he possesses. *Daukanak* aurait été le pluriel défini, *daukan + a + k*, ce (les choses) qu'il possède.

La difficulté dont nous parlions tout à l'heure est celle-ci. Si *ik* est un pluriel & sert comme un pluriel, pourquoi avoir formé un pluriel de ce pluriel? pourquoi faire usage de *etarik*?

Nous avons discuté l'origine de la forme *eta* & nous croyons avoir démontré qu'elle n'a plus rien d'obscur (1). Il faut donc en arriver à prouver que notre théorie est fausse, que *ik* n'est pas un pluriel, ou bien que la forme *etarik* est vicieuse. Nous croyons avoir démontré que *ik* est un pluriel, & il nous reste, par conséquent, à démontrer que *etarik* est une forme fautive.

L'erreur date d'aussi loin que nous puissions remonter; nous la trouvons chez Dechepare, Liçarrague & Axular, & elle est encore en vigueur dans les dialectes basques français. Larramendi cite, il est vrai (Arte, p. 326) *lore etaric*, *baratze taric*, mais, autant que nous sachions, on ne trouve jamais cette forme en guipuzcoan comme

(1) Voir le suffixe de pluralité *k* & la lettre *k* au ch. III.

pluriel de *dik* ou *tik*. Bien que la forme *etarik* nous paraîsse fautive, on n'en fait du moins pas un emploi fautif. *Loreetarik*, *barazetaric* se trouveront apparemment, mais alors après un superlatif; p. ex. la plus belle des fleurs, le plus beau des jardins.

Dans les dialectes basques français *etarik* est considéré comme le pluriel de *dik* ou *tik*; & *etatik*, le seul pluriel correct est inconnu; p. ex. *Ioannesen baptisma cerutic cen, ala guiconeitaric?* Marc xi, 30, T. R. Le baptême de Jean venait-il du ciel ou des hommes? *Baina ahotic ilkiten diradenac bihorzetic partitzen dirade*. Matth. xv, 18. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur. — *Hura resuscitatu içan du hiletaric*. Il est ressuscité des morts. *Eta othoy beguireçan perilgucietaric*. Dechepare, *Poésies*, p. 6. Et prie de te préserver de tout danger. Pour le besoin du vers, Dechepare se sert de *etaric* pour le singulier (v. p. 10). *Alteratu gabetaric* (pour *gaberic*) çure fede saynduyan. Sans rien changer à votre sainte foi.

Les dialectes basques espagnols auraient écrit : *Hura resuscitatu içan du illetarik* (1), & avec raison; *ill + k + tik* fait *illekrik*, & après mutation régulière de la médiale *k* en *t*: *illetazik*. *Etarik* ne nous semble avoir rien à faire ici. Si *badut adiskiderik* signifie „j'ai amis” (ou comme on dit par exception en français „j'ai des amis”) alors il va sans dire que *hura resuscitatu içan du hiletaric* signifie „il est ressuscité morts”, ce qui n'offre aucun sens. D'un autre côté, il n'y a rien, sinon l'habitude, qui explique le rejet & la perte de la forme *etarik* dans les dialectes basques français. La régularité de la grammaire est telle qu'on pourrait peut-être se fonder sur cette irrégularité seule pour prouver l'erreur dans la forme & dans l'emploi de *etarik*.

Si *etarik* était le pluriel régulier (2) de *ik* ou *rik*, Mendiburu n'aurait pas pu dire : *Espaniako Euskaldunik geyenak*, ou bien : *Emen arkitzen diran gauzarik geyenak*; il aurait fallu *euskaldunetarik* & *gauzetarik*. Qu'il considère ces noms comme des pluriels est prouvé par le verbe

(1) *Eta piztu illen arterik*, Luc, 24, 46. Guip. Et ressuscité d'entre les morts.

(2) Nous disons pour plus de concision „pluriel régulier”; nous savons que le *t* de *tik* ou *era* est *k*, signe de pluralité, changé en *t* & appartenant au nom. Voir les suffixes.

qui est au pluriel; dans le premier exemple *arkirzen dira*; dans le second *arkirzen diran* (1).

Cette confusion entre *dik* ou *nik*, „de, hors de”; l’allemand „aus” & *ik* signe de pluralité, s’explique peut-être par les langues romanes qui n’ont que la préposition „de” pour traduire l’une & l’autre de ces expressions.

Il est probable aussi que la signification plurielle de *ik* s’est perdue depuis longtemps, depuis des siècles; au moins déjà depuis trois siècles. La signification secondaire de l’indéfini s’est conservée seulement, & c’est ainsi que nous nous expliquons comment un suffixe, qui à l’origine était un signe de pluralité, puis un signe de l’indéfini, en est arrivé à être uni aux noms verbaux, tant aux formes fléchies que non fléchies; *jan* devient *janik* en mangeant, ou, tandis que je (tu, il, &c.) mange. Une fois que ce suffixe exprimait l’idée rendue par „tandis” ou „pendant” la voie était tracée pour le suffixer aux flexions & *duz* „vous avez” devient *duzula* „que vous avez” & *duzularik* „tandis que vous avez”. — *Obraren handitas-funera eta dignitatera beharzenago duçularic*. Dédicace de Liçarrague. „Tandis que vous considérerez plus la grandeur & la dignité de l’œuvre”.

Ik devient tellement le suffixe de l’indéfini, que Liçarrague l’unit au pronom interrogatif, sans doute pour donner plus de force à l’expression. *Eta ceric da huna eman içan çayon sapientia haur?* Marc vi, 2. Et qui est-ce qui lui a donné cette sagesse? — On le voit, *ik* n’est plus qu’un signe, déjà du temps de Liçarrague.

L’usage de ce suffixe est si varié qu’il n’est pas toujours facile d’en rendre un compte exact, surtout s’il se trouve dans des locutions adverbiales comme *halarik ere* „toutefois”; *baižik* „sinon”, &c.

L’emploi de *ik* pour exprimer le gérondif (*janik* „mangeant”) ne se borne pas aux noms verbaux; on trouve chez Dechepare le vers suivant (2): *Erregeri gaižki saldu geriuč ogen gaberik*, „Evidemment vendu au roi sans (avoir commis des) fautes”. *Gabe* est un nom

(1) *Jesuſen Compañaco, Iracurleari.*

(2) *Poéſies*, p. 58.

signifiant „manque” ; & bien que *gabe* soit en usage comme suffixe correspondant à „sans”, on retrouve ce nom avec sa signification propre. *Ogen gabe* serait „sans fautes”, mais *ogen gaberik* nous paraît signifier littéralement „ayant manque” ou „manquant de fautes”.

§ 6.

Voyelle intermédiaire o.

La voyelle *o* qui précède le signe de pluralité *k* est la caractéristique de l’exclusif; p. ex. *goazen biok*, „allons nous autres deux”; *giżonok joango gera*, „nous autres hommes nous irons”; *atożte hirurok*, „venez vous autres trois”; *iñarrusfi bear genduke gužiok* (& non *gužiak*) *hiżjario erausle motel au* (1), „nous tous nous devrions secouer ce hâbleur bavard & stupide”; *amoria nor iżan da gure bion* (& non *bien*) *artian* (2). „Mon amour, qui est-ce qu'il y a entre nous autres deux”? *Artian*

Cette voyelle se retrouve même dans les flexions du verbe dans ce même sens d’exclusion : *çuey ençuten duçuenoy*. Marc IV, 24. „A vous autres qui écoutez”. *Ençuten duçueney* serait „à vous qui écoutez”.

On voit, par ce dernier exemple, que la voyelle *o* est considérée comme étant la caractéristique de la forme exclusive. Il n'est pas question du *k*; le *o* aura été transporté du nom dans le verbe, & on a cru reconnaître dans le nom où se trouvait le *o* que cette voyelle contenait la signification admise.

Il nous semble plutôt qu'il faut prendre *o + k*, & cet *ok* se retrouve comme pluriel d'un des pronoms démonstratifs, soit *hori* dont le pluriel est *hoyek* & *oek*, soit *hau* dont le pluriel est *hauk*. La forme *hok* pour un de ces deux pluriels se retrouve même comme pronom;

(1) Larramendi, Introd. dict., p. cxcii, nouv. éd.

(2) Dechepare, Poésies, p. 50, éd. de 1847 a *bien*; l'éd. de 1874 a *bion*. Cette dernière édition est faite avec beaucoup plus de soin.

Dechepare dit (1) : *Hoc beguira diçagula salva guiten hegatic.* „Observez-les (commandements) pour qu'ils servent à nous sauver”.

Atoȝte hirurok sera donc pour *atoȝte hirur hok*.

Cet *o* se retrouve encore, croyons-nous, dans les pronoms possessifs : *baina beguira eieȝue ȝuec ceuron buruey*. Marc XIII, 9. „Mais prenez garde à vous-mêmes”. Cependant *ceuron* n'est pas clair ; si *ceuron* est le génitif *ceuren*, „de vous” avec *o* pour *e*, que fait alors *ȝuec* dans la phrase ? La traduction littérale est : mais prenez garde aux têtes de vous autres. „De vous autres” correspond donc à *ceuron*. Mais *ȝuec* ? Ce pronom appartient-il au verbe ? *Begira eieȝue ȝuec !* prenez garde, vous (?) !

CHAPITRE VII.

LES SUFFIXES.

§ I.

Ce que sont les suffixes.

Les suffixes indiquent les relations qui dans les langues aryennes sont exprimées par les cas, par les prépositions & en partie par les conjonctions & les adverbes.

Comme leur nom l'indique, ils sont placés après le mot qu'ils

(1) *Poëties*, p. 20.

(2) En Mallicollo, en Annatom, langues de l'Amérique méridionale, on retrouve ce même procédé, voir A.-H. Sayce, *Principles of comparative philology*, p. 264.

définissent. On dit *nigabe* de *ni-gabe* „moi sans” ; *argatik* de *ar-gatik* „cela pour” ; *zaldia* de *zaldi-a* „cheval-le” ; *giżonen* de *giżon-n* „homme de”. Dans nos langues on dit généralement „sans moi”, „pour cela”, „le cheval”, „d’homme”. Cependant la façon basque de s’exprimer n’est pas encore si étonnante : pour ce qui regarde l’article, il est placé après le nom en danois, en suédois, en valaque, en albanais ; & si l’on dit en français „pour cela”, on dit au contraire „cela pour”, en anglais, en hollandais, en allemand : therefore, daarom, darum. De même *onara* „vers ici”, se dit en holl. & en allem., exactement comme en basque : hierheen, hierhin, ici vers. L’allemand „zweifelsohne”, „doute sans”, est pour ohne zweifel „sans doute”. L’agglutination a été même appliquée ici ; „zweifelsohne” s’écrit en un mot. Seulement ce qui est la règle dans les langues agglutinantes est l’exception dans les langues aryennes.

LISTE DES SUFFIXES.

<i>k</i> , caractéristique de l’agent.	<i>dik</i> , <i>tik</i> , de.
<i>k</i> , signe de pluralité.	<i>baithan</i> , en.
<i>n</i> , dans, en ; de.	<i>beithan</i> , en.
<i>i</i> , à.	<i>pean</i> , sous.
<i>z</i> , par, de, avec.	<i>gan</i> , en, dans.
<i>ik</i> , de, quelque.	<i>gana</i> , chez.
<i>ko</i> , <i>go</i> , de.	<i>gandik</i> , de chez.
<i>korżat</i> , pour.	<i>garik</i> , pour.
<i>kin</i> , avec.	<i>ra</i> , vers.
<i>kiko</i> , pour, à l’égard.	<i>rako</i> , devers, pour.
<i>rżat</i> , pour.	<i>raño</i> , jusqu’à.
<i>rżako</i> , pour.	<i>romż</i> , vers.
<i>każ</i> , <i>gaż</i> , avec.	<i>ka</i> , à, par.
<i>ño</i> , jusque.	

§ 2.

Comment les suffixes s'unissent aux noms.

Les suffixes ne s'unissent pas tous au nom de la même manière.
Il y en a :

- 1° Qui s'unissent aux noms indéfinis & définis.
- 2° Qui s'unissent seulement aux noms indéfinis.
- 3° Qui s'unissent seulement aux noms définis.

SUFFIXES QUI S'UNISSENT AUX NOMS DÉFINIS ET INDÉFINIS.

Ces suffixes sont : *k* (sujet-agent) ; *n* „,de” (génitif) ; *i* „,à” ; *z* „,par” ; *kin* „,avec” ; *tzat* „,pour”. Le *e* qui précède le suffixe est une voyelle de liaison ; voir ch. vi, § 3.

<i>Gizon-k</i>	fait <i>gizonek</i> , homme.
<i>Gi zona-k</i>	„, <i>gizonak</i> , l'homme.
<i>Gi zon-z</i>	„, <i>gizonez</i> , par homme.
<i>Gi zona-z</i>	„, <i>gizonaz</i> , par l'homme.
<i>Gizon-n</i>	„, <i>gizonen</i> , d'homme.
<i>Gi zona-n</i>	„, <i>gizonaren</i> , de l'homme.
<i>Gizon-i</i>	„, <i>gizioni</i> , à homme.
<i>Gi zona-i</i>	„, <i>gizonai</i> , à l'homme.
<i>Humiltasun-kin</i>	„, <i>humiltasunekin</i> , avec humilité.
<i>Humiltasuna-kin</i>	„, <i>humiltasunarekin</i> , avec l'humilité
<i>Lagun-tzat</i>	„, <i>laguntzat</i> , pour compagnon.
<i>Laguna-tzat</i>	„, <i>lagunarentzat</i> , pour le compagnon.
<i>Bilbao-n</i>	„, <i>Bilbaon</i> , dans Bilbao.
<i>Echea-n</i>	„, <i>echean</i> , dans la maison.

SUFFIXES QUI S'UNISSENT AUX NOMS INDÉFINIS.

Ce sont *ra*, „vers” ; *ronz*, „vers” ; *rako*, „devers” ; *raño*, „jusqu'à” ; *ko*, „de” ; *dik* ou *tik*, „de” (ex.) ; *ik* indiquant le partitif ; *ka*, „à”. Les suffixes dérivés, comme *rako*, *raño*, suivent la règle pour les suffixes primitifs.

Eche-ra fait *echeera* & jamais *echeara*.

Eche-ronz, „*echeronz*.

Eche-ko, „*echeko*.

Giżon-ik, „*giżonik*.

Zaldi-ka, „*żaldika*.

Eche-tik, „*echetik*.

SUFFIXES QUI S'UNISSENT AUX NOMS DÉFINIS.

Ce sont *k* (signe de pluralité), *gan*, *gana*, *gandik*, *baithan* ou *beithan*, chez ; *n* (locatif), excepté avec les noms de lieux.

Echea-n fait *echean*, „dans la maison”. *Fainkoagan* fait *Fainkoagan*, „en Dieu”.

Si les mots auxquels ces suffixes devraient être unis ne possédaient pas une forme définie, comme par exemple les pronoms, les noms propres, &c., il faut bien les ajouter à l'indéfini ; *norgana*, „chez qui” ; *nigan*, „en moi” ; *Bilbaon*, „à Bilbao”.

§ 3.

Les suffixes avec le nom pluriel.

Quand les suffixes sont ajoutés au nominatif des noms pluriels, il est très rare que le *k*, signe de pluralité, se maintienne. Il est généralement converti en *i* ou en *y* (voir le suffixe *k*), ou bien il est élidé. Nous parcourrons la série des suffixes, les détails suivront.

<i>Hauk</i> , ceux-ci, suivi de <i>k</i> (agent) fait <i>hauyek</i> pour <i>haukek</i> (1)	
<i>Gizonak</i> , les hommes, „ „ „ „ <i>n</i>	„ <i>gizonen</i> „, <i>gizonaken</i>
<i>Gizonak</i> , „ „ „ „ „ <i>i</i>	„ <i>gizonai</i> „, <i>gizonaki</i>
<i>Gizonak</i> , „ „ „ „ „ <i>z</i>	„ <i>gizonetaz</i> „, <i>gizonaka</i> (2)
<i>Echeak</i> , les maisons „ „ „ „ <i>ko</i>	„ <i>echeetako</i> „, <i>echeak-ko</i>
<i>Oriek</i> , ceux-là „ „ „ „ <i>tik</i>	„ <i>orietatik</i> „, <i>oriektik</i>
<i>Buruak</i> , les têtes „ „ „ „ <i>n</i> (locatif) „ „ <i>buruetan</i> „, <i>buruakan</i> (2)	
<i>Echeak</i> , les maisons „ „ „ „ <i>ra</i>	„ <i>echeetara</i> „, <i>echeakra</i> .

Quelques autres suffixes s'unissent au génitif; il n'y a donc pas de *k* à convertir ni à éliser; un autre suffixe (*ik*) est un pluriel lui-même & s'unit au nominatif singulier, & les suffixes comme *korzat*, *rako* suivent leur primitif *ko* & *rza*, dans la façon dont ils s'unissent au nom.

§ 4.

La valeur des suffixes.

En expliquant le basque par une seule langue, on court risque, en trouvant des divergences, de les attribuer au basque, tandis qu'il se peut que ce soit l'autre langue qui est irrégulière. En traduisant *echera* par „vers la maison” on écrit une phrase correcte en français, mais qui n'est pas la traduction littérale du basque; *echera* se compose de *eche* „maison” & *ra* „vers”, & ne dit donc rien de plus que „vers maison”. C'est ici que le français fait une exception, car dans beaucoup d'autres langues on dit „vers maison”; p. ex. en italien „a casa”; en espagnol „a casa”; en hollandais „naar huis”; en allemand „nach haus”, comme en basque. Il en est de même du suffixe *ko* „de”. *Ko* s'unit toujours au nom indéfini; & bien qu'on traduise *aireko egañtiak* par „les oiseaux de l'air”, il faudrait traduire par „les oiseaux d'air”. C'est encore ici la langue française qui fait

(1) *Haukiek* est resté en usage.

(2) Le *k* est resté en biscaïen, voir les suffixes *z* & *n*.

une exception, qui est capricieuse, car l'on dit „les outils de travail” *laneko tresnak*; mais par contre „le maître de la maison”; en basque *echeko jauna*, tout comme en ital. il padrone di casa.

Il y a la même observation à faire pour le suffixe *dik* ou *tik* „de” „hors de”. *Irten naiç echetik* „je sors de la maison”, mais il faudrait „je sors de maison, comme en hollandais „uit huis” ou en italien „da casa”. Nous insistons sur cette question puisqu'on a fait une grande confusion à ce sujet & souvent encore sans la moindre nécessité.

§ 5.

Il nous semble, en outre, que la connaissance imparfaite de la signification des suffixes a fait établir une différence entre le singulier indéfini & le pluriel qui n'existe pas; différence qui est basée sur une erreur. On nous dit *ogiko* est le singulier, *ogitako* l'indéfini, *ogietako* le pluriel (1). Or, *e* n'est jamais un signe de pluralité. Mais si *echera* ou *ogiko* est l'indéfini, dira-t-on, qu'est-ce donc que *echetara* ou *ogitako*? Nous répondrons: c'est le pluriel, employé pour correspondre à l'indéfini de nos langues, & la distinction qu'ont faite quelques auteurs est imaginaire. Si en basque l'on dit: *iñongo echeran sartu eznaiç* „je ne suis entré dans aucune maison”, on se fert, selon nous, du pluriel, bien que „maison” soit au singulier en français.

Le *e* de *ogietako* n'en fait jamais un pluriel; *ogi + k + ko* fait *ogitako* après mutation régulière de *k* en *t* & le *e* n'a rien à y faire, si ce n'est dans quelques cas, que comme lettre de liaison; p. ex. *lur + k + ra* fera *lurretara*.

Il est inutile de rechercher à qui nous devons cette règle; nous la trouvons aussi chez M. Duvoisin (2), mais elle n'est pas appliquée avec rigueur; l'auteur écrit *exay* (*eisai*) — *tan* ou *etan*, *tarik* ou *etarik*,

(1) *Guide élémentaire*, Bayonne 1873. Sans nom d'auteur.

(2) *Étude sur la déclinaison basque*, Bayonne 1866. — *Éléments de gram. basque*, dialecte souletin par M. Gèze, 1873. *Hountaco & hunetaco*, *huntara & hunetara*. — Le *e* aurait dû se trouver partout; *t* ne peut suivre *n*; on a pris une erreur de phonétique pour une catégorie grammaticale.

tara ou *etara* pour l'indéfini & le pluriel ; cependant *exay* paraît être une exception, selon l'auteur, puisque dans tous les autres exemples la règle est maintenue. •

Larramendi & Lardizabal n'ont pas reconnu en basque que le nom était quelquefois défini par l'article & quelquefois indéfini ; mais ceci n'empêche pas les Guipuzcoans de faire usage du défini ou de l'indéfini des noms ; & la distinction du pluriel par la voyelle *e* est inconnue dans les dialectes basques espagnols. Mais quand même cette distinction se retrouverait chez les Basques espagnols, nous croyons avoir démontré que c'est une erreur, causée en partie par la voyelle de liaison *e*, qui se trouve dans quelques mots, & en grande partie par le manque d'analyse des suffixes.

Une difficulté surgit quand il s'agit d'expliquer comment le pluriel *en* est venu à être suffixé aux pronoms singuliers. Nous avons vu que le *k*, signe de pluralité, quand il est médial, est converti en *i*; *eche + k + ra* devient *echetara*, & ainsi *oriek + ra* fait *orietara* pour *oriekerak*, „vers ceux-ci”. Ceci est parfaitement régulier. Mais le singulier de *oriek* qui est *ori* suivi de *ra* fait *orreterara* (la chute de *i* radical ne nous importe pas ici). Il en est ainsi de tous les pronoms, des noms de nombre, de tous les mots enfin qui, par leur nature, se refusent à prendre une forme définie : *ni + ra* fait *nitara*, „vers moi” ; *ni + z* fait *nizaz*, „par ou de moi” *bat + n* (locatif) fait *bateran*.

Cette irrégularité apparente trouve son explication dans le fait que la langue basque se sert du pluriel pour exprimer l'indéfini, laissant incertain si cet indéfini est pluriel ou singulier. L'emploi d'un pluriel du nom pour exprimer l'indéfini (sans notion de nombre) est parfaitement justifié, croyons-nous (1). La signification de *k*, signe de pluralité, se sera bientôt effacée devant celle de l'indéfini, & les groupes *tara*, *tako*, *tatik*, &c., auront été suffixés à tout mot qui ne supportait pas la forme définie.

Nous l'avons déjà fait observer ailleurs, le substantif verbal, qui est un nom au locatif, a aussi la forme indéfinie & par conséquent plurielle *iltzen*, *artutzen*, de *il + i* (pour *k*) + *n*; *artu + i + n*.

(1) Voir le suffixe *ik*.

§ 6.

Le suffixe k (agent).

K. Cette lettre est la caractéristique qui distingue le sujet-agent du sujet-patient : *nik badakit*, „je le fais” ; *ni etorri nai*, „je suis venu”. Pour plus de concision nous dirons à l'avenir agent & patient.

L'agent porte toujours la caractéristique *k*, même avec le verbe passif (voir la syntaxe, ch. xxii, § 1).

Le *k* est suffixé sans lettre intermédiaire ; *ni, nik; aita, airak; nor, nork; Pedro, Pedrok*. Mais du moment que le *k* viendrait en contact avec une lettre incompatible, les lois phonétiques se font valoir, & il faut intercaler la voyelle de liaison *e* : *gizon* fait *giżonek*; *bat* fait *batek*; *zein* fait *zeinek*, &c., parce que *n* & *k*, *t* & *k* ne peuvent se suivre ; v. ch. III.

Cette différence entre le nominatif agent & le nominatif patient est exprimée seulement au singulier dans les dialectes basques espagnols ; mais les dialectes basques français font la même distinction au pluriel, tant du nom que du pronom.

Dans le nom, le pluriel agent se termine en *ek*, le pluriel patient en *ak*; p. ex. *Legeko doktorek bererżat hartu żinużten*. Test. zahar. Larregui, Bayonne, 1777. „Les docteurs de la loi prirent pour eux”. *Haurrak joan dire*. „Les enfants sont arrivés”.

Dans les pronoms cette différence est indiquée dans quelques dialectes basques français, soit par l'accent (*hekiek*, pat. *hekiék ag.*), soit par un *k* (*hek*, pat. *hekek*, ag.), soit par un *y* (*hek*, pat. *heyek ag.*). Cette particularité des dialectes basques français n'a jamais été relevée, autant que nous sachions. Elle est cependant extrêmement remarquable, & donne un précieux appui à la règle par rapport à la mutation du *k* ou à son entière élision.

Il va sans dire que la différence de la voyelle qui précède le signe de pluralité *k* dans le nom (*doktorek, haurrak*), ne peut avoir indiqué primitivement la différence entre l'agent & le patient. L'analyse des

pronoms pluriels nous met sur la voie pour expliquer le pluriel des noms, qui nous paraît être formé exactement de la même manière que celui des pronoms & influencé de la même manière par les lois phonétiques.

Le *k* a été employé primitivement pour indiquer l'agent, au pluriel comme au singulier, dans le nom comme dans le pronom. Comme *gizonak* est formé de *gizon-a-k* pour le patient, il faut ajouter encore un *k* pour l'agent, ce qui donnera *gizon-a-k-k* ou bien *gizonakek*, forme parallèle à *hekek*. Comme nous savons aujourd'hui que le *k* se perd au milieu d'un mot (v. ch. II), qu'il s'est perdu dans le pronom *hek*, variante de *hekek*, on admettra qu'il s'est perdu aussi dans le pluriel agent du nom, & que *gizonakek* est devenu *gizonaek*, puis *gizonék*. L'accent tombe au pluriel sur *ek*, *gizonaék* (1) au singulier sur le nom, ce qui a peut-être contribué à obscurcir la prononciation de l'*a*.

Les dialectes basques espagnols n'ont laissé aucune trace de cette différence dans le nominatif pluriel du nom ; nous croyons cependant en retrouver un dernier vestige dans les pronoms.

§ 7.

Le suffixe k (pluriel).

K. Cette lettre est aussi la caractéristique du pluriel. Selon les circonstances elle se convertit en *i* ou bien elle est élidée, quand elle se trouve au milieu du mot. *K* médial n'est généralement pas toléré quand il est primitif; mais *k* médial, qui provient de *h* initial, comme c'est souvent le cas dans les mots composés, est de règle.

Le *k*, signe de pluralité, se convertit en *i* quand suit un des suffixes : *n* (locatif), *z*, *ra*, *tik*, *ko*, *ronz*. *Eche* „maison” fait *echeak* „les maisons” ; mais *echeak + n* „dans” ne fait pas *echeakan*, mais *echeeran* „dans les maisons”. *Oneek* „ceux-ci” suivi de *n* fait *oneeran* & non *oneekan*. *Buruak* „les têtes” ne fait pas *buruaktik*, mais

(1) Voir Inchauspe, *Verbe basque*, p. 440.

buruetatik (c'est-à-dire *buru-t-rik*) „des têtes”. *Echeak + ko* fait *echeētako* (*eche-t-ko*), „des maisons”. *Echeak + ra* fait *echeetara*, „vers maisons”. Ces suffixes ne s'unissent qu'à l'indéfini au singulier; on ne peut pas dire *echeara*; il faut dire *echera*, „vers maison”. Il est donc nécessaire d'appliquer cette même règle au pluriel; & bien que le pluriel indéfini ne soit pas en usage, il sera plus correct d'analyser ces noms ainsi: *eche-k-ra* devient *eche-t-ra*; & puisque *t-r* ne se suivent pas dans la même syllabe, il a fallu intercaler une voyelle, qui cette fois-ci est *a*: *echetara* ou *echeetara*; & ainsi *eche + k-ko* devient *eche-t-ko* ou *echeetako*. Les pronoms pluriels, qui ont nécessairement la forme indéfinie (sans article), confirment l'exactitude de notre analyse; *oneek-n* devient *oneet-n* ou *oneetan*, „dans ceux-ci”. *Oyek + ra* devient *oyet + ra* ou *oyetara*, „vers ceux-ci”. Le pronom *a* (autrefois *ar*), „ce-là”, fait *aek* au pluriel en biscaïen, & *hayek* en labourdin. Ce *hayek* s'est contracté dans ce même dialecte en *hek*, & *hek + n* est devenu *hetan*, „dans ces-là”. *Egun hetan*, „dans ces jours-là”.

Il est rare que le *k* se maintienne au milieu du mot; il s'en trouve cependant des exemples qui peuvent être considérés comme des exceptions, bien qu'il soit très probable que le *k* s'écrivait ou plutôt se prononçait primitivement, & qu'il n'a été éloigné, plus tard, que pour cause d'euphonie.

En biscaïen on dit *gizonakaz* de *gizonak-ż*, „par ou avec les hommes”; *eurakan*, „en eux” de *eurak-n* (1). Les autres dialectes diraient *gizonetaż*, *euretan*, *heuretan*.

L'élation du *t* est beaucoup plus fréquente que la mutation de *k*. Le verbe, surtout en souletin, & les pronoms nous en offrent de nombreux exemples. Ainsi le démonstratif *a*, autrefois *ar*, „ce-là” fait au pluriel *areek* bisc., *hayek*, soul. & *hekiek* ou *heyek*, lab.. Le biscaïen *areek* a perdu le *k* médial *arekek*, & l'hiatus, pour lequel ce dialecte a une préférence marquée est resté; les autres dialectes, au contraire, ne tolèrent généralement pas l'hiatus, & le souletin y

(1) „*Aitakaz*, *aitakeż* n'existent pas”. Vinson, *Notes complémentaires sur l'Essai de M. Ribary*, p. 102. — Au suffixe *gan* on trouvera d'autres exemples avec *k*.

échappe régulièrement en introduisant un *y* comme lettre de liaison. • Le pluriel agent de *hek* (var. lab.) ferait *hek + k* ou *hekek*; le *k* en tombant, il reste *heek* qui devient *heyek* avec le *y* de liaison.. De même en guipuzcoan où *arekek*, forme primitive, est devenue *areek*, après la chute de *k*; *aek* après la chute de l'*r*, & finalement *ayek* pour éviter l'hiatus.

Le souletin surtout, & aussi l'ancien labourdin, se servent de *y* pour éviter l'hiatus quelle qu'en soit la cause. On n'a qu'à ouvrir les poésies de Dechepare pour trouver de nombreux exemples : *munduyan* pour *munduan*; *duyen* pour *duen*; *endelguyaꝝ* pour *ondelguaꝝ*. Ici le *y* correspond au *b* que le biscaïen introduit après *u*; *u + a* devient *uba* dans ce dialecte. — Dans le verbe nous citerons les 3^{mes} personnes qui ont presque toutes perdu le *i* comme en biscaïen; *dute* guip. fait *daue* bisc. & *die* (pour *duye*) soul. — *Lukete* guip. *lukee* bisc.; *lukeye*, soul. *Diezadakan*, lab. „que tu me l'aies”; *diezadaan*, guip., le *k* est élidé & l'hiatus est resté; *diezadayan*, soul. où l'hiatus est évité.

§ 8.

Y a-t-il un pluriel indéfini?

Les exemples que nous venons de citer démontrent en outre que le *k* est le signe indépendant de pluralité; *a „le”* est devenu *ak „les”* comme *ori* est devenu *oriek* (*e* lettre de liaison). Nous insistons sur ce point, puisque la langue basque n'exprime généralement pas le pluriel indéfini; elle ne dit pas „hommes” bien qu'elle possède un signe de pluralité indépendant. On aimerait savoir pourquoi une langue qui possède ce signe de pluralité, ne s'en sert pas dans un grand nombre de cas, où il doit nous paraître indispensable. Lardizabal, par exemple, s'exprime ainsi : *Eta Adan eta Eva lurriꝝ egiňak, Jainkoaren serbirzari, bera iżan żan baño, leyalagoak iżarea egin eraman zuen.* Et il (le diable) ne pouvait supporter qu'Adam & Eve, faits de terre, serviteurs de Dieu, fussent (en basque l'infinitif, comme en

italien „l'essere più“) plus fidèles que lui. — Notons d'abord une irrégularité ou une erreur de Lardizabal, qui fait accorder *egiñak* avec son sujet (ce qui paraît correct, le sujet étant pluriel), & qui ne fait pas accorder *zerbirzari*, également l'apposition de „Adam & Eve“. *Zerbirzari* cependant est correct, selon la grammaire basque. Le sens de la phrase n'admet pas l'emploi d'un pluriel défini (*zerbirzariak*), & la langue basque ne permet pas qu'on exprime l'indéfini, qui aurait pu être exprimé, dirait-on : *serbirzari + k* & alors *zerbirzarik*.

Dans sa critique (1) de notre *Essai de Grammaire*, M. Duvoisin dit : „L'indéfini dans le nom n'a pas de nombre; comment en aurait-il, puisque le nombre le renverse“? Et ailleurs, en relevant à bon droit la traduction de l'auteur anonyme d'un guide, du mot *elgar* par „tous deux ensemble“ M. Duvoisin s'exprime ainsi : „C'est un „contre-sens. Il ajoute une erreur quand il dit que ce mot est singulier; *elgar* n'est ni singulier, ni pluriel, parce qu'il est indéfini, „c'est-à-dire, sans nombre. *Elgar maite dute* „ils s'entraînent“ (2). M. Duvoisin paraît ne pas s'apercevoir que s'il écrit *dute*, il considère *elgar* comme un pluriel. En outre il faut qu'un mot soit l'un ou l'autre, singulier ou pluriel; un mot sans nombre est une impossibilité, & le fait est que *elgar* est incontestablement un singulier comme forme, mais que, comme nom collectif, il veut le verbe au pluriel. Du reste, M. Duvoisin prend l'effet pour la cause, quand il dit que le pluriel renverse l'indéfini; cela n'est vrai que comme forme, bien entendu; le pluriel indéfini existe dans plusieurs langues, & aurait pu être exprimé en basque également bien; *buru + k* aurait pu faire *buruk* „têtes“. Le pluriel ne renverse rien du tout; c'est l'article *a* „le“, précédant le signe de pluralité *k*, qui empêche le nom d'être indéfini; sans le *a* il serait indéfini. Au contraire, l'indéfini implique l'idée de pluralité, en tant qu'il s'agit de choses auxquelles le nombre peut être appliqué. Il nous semble que l'unité pourrait difficilement exprimer l'indéfini, excepté en métaphysique, & le basque, comme beaucoup d'autres langues, rend l'indéfini par le

(1) Voir la reproduction de cette critique dans notre *Dictionnaire*, page xxvii.

(2) Examen critique du *Guide élémentaire de la conversation française basque...* Actes de la Société philologique, tom. iv, n° 2. Mai 1874.

pluriel (1), quand même le nom n'en porte pas le signe, comme dans l'exemple cité *elgar maite dute* où le verbe indique le pluriel; & encore mieux, puisqu'il s'agit ici d'un nom collectif, dans la phrase de Lardizabal où le sens & le verbe indiquent suffisamment que *zerbitzari* est un pluriel, bien que ce nom soit formellement un singulier.

La seule cause que nous sachions assigner à cette irrégularité, c'est la confusion que pourrait produire cette forme d'un pluriel indéfini, qui serait toujours identiquement la même que celle du sujet agent; p. ex. *giżonek*.

On pouvait peut-être d'autant plus facilement sacrifier ce pluriel indéfini, qu'il paraît ne pas être de toute nécessité. La langue française, qui peut exprimer le pluriel indéfini, préfère, dans la plupart des cas, ne pas s'en servir; quand, dans d'autres langues on dit „j'ai amis” la langue française veut qu'on dise „j'ai des amis”.

Il nous semble cependant que la langue basque, dans le dernier cas que nous venons de citer „j'ai amis” se sert d'un pluriel indéfini, qui est *ik*, c'est-à-dire *k* précédé de *i*; voir chapitre VI, § 5.

Une certaine irrégularité restera toujours, si nous admettons comme correcte la phrase de Lardizabal; la première apposition *lurrez egiñak* s'accorde avec le sujet, tandis que la seconde apposition *serbitzari* ne s'accorde pas; *egiñak* est un pluriel défini, *serbitzari* est un singulier indéfini.

§ 9.

Le suffixe n.

N. L'emploi de ce suffixe est très-varié; il indique :

- 1° Le locatif;
- 2° Le génitif;
- 3° Le pronom relatif;
- 4° La conjonction „que”.

(1) Comparez le suffixe *ik*.

L'origine de ce suffixe est selon toute probabilité le démonstratif *non*, au sens de localité. *Bilbaon* „dans Bilbao” sera la contraction de *Bilbao-non*. Ce locatif en est arrivé à exprimer le génitif, tout comme en latin (1) & *gizon* + *n* a donné *gizonen* „de homme”.

La syntaxe comparative nous apprend que la phrase relative était unie à la phrase principale sans aucun mot explicatif ; ce n'est que plus tard, pour plus de clarté qu'on s'est servi d'un démonstratif pour indiquer le régime de la phrase relative. On disait donc primitive-ment, comme on dit encore (ou comme l'on peut dire) en anglais : *this is the man I saw* „celui-ci est l'homme je voyais”. Ce démonstratif a perdu peu à peu sa valeur comme démonstratif & a pris celle d'un relatif (2). La même chose est arrivée en basque ; le démonstratif *non* est devenu le pronom relatif, tout comme „that” en anglais (*the subject that was discussed* „le sujet qui fut discuté” ; *that man* „cet homme”). Le démonstratif *non* sert aussi comme conjonction.

N CORRESPONDANT AU LOCATIF.

Comme locatif, *n* correspond à : en, dans, à. *Bilbaon* „à Bilbao” ; dans ce sens-ci qui est celui d'un pur locatif, tous les dialectes s'accordent, tous suffixent simplement *n* au nom. Si ce nom finit par une voyelle il faut intercaler la voyelle de liaison *e* : *Madriden* „à Madrid” ; *Bordelen* „à Bordeaux”.

Mais excepté aux noms de localités, le *n* ne s'unit jamais au nom indéfini ; on ne peut pas dire *echen* de *eche* + *n* ou *burun* de *buru* + *n* ; il faut *echean* „dans la maison” ; *buruan* „dans la tête” (3).

Les noms qui se terminent par *n* & *r* intercalent un *e* dont l'origine

(1) *Lectures, &c.*, vol. 1, p. 222, professeur Max Muller.

(2) A.-H. Sayce, *Principles of comparative philology*, p. 352, 1^{er} édit.

(3) Il paraît qu'on dit en souletin *etchen* ; *etchen da* „il est à la maison” ; Gèze, *Elém. de Gram. basque*, p. 23. L'auteur dit : „Cependant on peut très-bien dire & on dit aussi *etchian da*”. — A en juger par l'uniformité des autres dialectes *etchen* est une exception sautive.

nous est inconnue ; *lur, gañ, airzin* ; ne font pas *lurran, gañan, airzinan* ; mais font *lurrean, gañean, airzinean*. Selon Lardizabal (1) (dial. guip.), il en serait de même des mots en *i*; bien qu'on puisse les écrire sans le *e*; p. *maian* ou *mayean*; *leian* ou *leyean*; *loian* ou *loyean*; *kuian* ou *kuyean*.

Il doit y avoir une raison pour laquelle le *n* n'est pas uni au nom indéfini, il serait possible que ce fût seulement pour distinguer le génitif du locatif.

Pour exprimer le même rapport (locatif), mais au pluriel, on suffixe le *n* au nom pluriel, & le *k*, signe de pluralité, se change en *t*; *eche + k + n* ne fait pas *echekan*, mais fait *echetan* ou *echeetan*, „dans les maisons” ; *hek + n* devient *hetan*, „dans ceux-là”. Voir le suffixe *k*. Il va sans dire que si le nom finit par une consonne il faut intercaler la voyelle de liaison *e*; p. ex. *lan + k + n* fait *lanetan*, „dans les travaux”.

Toujours pour exprimer ce même rapport, mais d'une façon indéfinie, on se sert de la forme plurielle comme nous avons vu, & comme nous verrons encore, que c'est le cas avec les suffixes *ko*, *z*, *ra*, &c.; p. ex. *iñongo echetan sartu naiñ*, „je ne suis entré dans aucune maison”. *Inoizko demboretan esaten badeñu*, „si en aucun temps (jamais) vous le disiez”.

Les pronoms & tous les mots qui ne se prêtent pas à être définis sont toujours suivis de *etan* ou *tan*, au singulier comme au pluriel; *onetan*, „dans ce-ci”; *oretan*, „dans ce-là”; *orietan*, „dans ces-là”, &c.; *hiruretan*, „dans trois”; *bateran*, „en un”, &c.

Cette forme, que nous appellerons pour plus de concision plurielle (2), & qui sert pour l'indéfini, se retrouve encore dans le nom verbal, *ibiltan*, *artuten*, &c.

Le locatif des personnes n'est pas rendu par *n*, mais par *gan*, ou *baithan*; nous devons renvoyer le lecteur à ces suffixes, dont le premier est au fond *n* précédé du signe de pluralité *k* affaibli en *g*; *gizonagan*, „dans l'homme” est pour *gizonak-n*.

(1) Gram., p. 3, la note.

(2) Le suffixe n'est jamais pluriel; le signe de pluralité appartient au nom.

N CORRESPONDANT AU GÉNITIF.

Un cas spécial comme le locatif pouvait se généraliser & devenir un génitif ; mais l'inverse ne saurait avoir lieu (1). Ce qui est arrivé à d'autres langues, est aussi arrivé au basque ; le génitif est exprimé par le locatif.

Bien que *n* exprime deux rapports différents, il ne peut y avoir de confusion.

Le *n*, génitif, est suffixé aux noms indéfinis & définis. *Seme + n* fait *semeren* „de fils” ; le *r* est euphonique, pour éviter l'hiatus. *Semea + n* ou mieux *seme + a + n* fait *semearen* „du (de le) fils”. Le *r* n'est pas euphonique ici ; il appartient à l'article, qui était primitivement *ar*, & reparaît du moment qu'on ajoute un suffixe à l'article ; *a + k* fait *ark*; *a + gañik* fait *argatik*, &c. (2). Le *n* locatif n'est jamais suffixé au nom indéfini, si ce n'est aux noms de localités : *Bilbaon* de *Bilbao-n* „à Bilbao”.

Quand le *n* locatif est suffixé aux noms définis, le *r* est élidé & par conséquent le *e* aussi, qui n'était qu'une voyelle de liaison puisque *r* & *n* ne peuvent se suivre dans la même syllabe. *Eche + a + n* locatif fait *echean* „dans la maison”. Il ne peut donc jamais y avoir de confusion.

L'élation de l'*r* peut paraître une règle assez capricieuse ; a-t-elle été faite ou acceptée seulement pour distinguer le génitif du locatif ? Nous l'ignorons ; mais il est certain que le locatif est invariablement sans *r*.

La perte de l'*r* est sans cela un fait très ordinaire, un grand nombre de mots offrent les variantes avec & sans *r* ; & beaucoup d'autres l'ont perdu entièrement. Le biscaïen l'élide même dans l'article *a*, ce qui ne se fait dans aucun autre dialecte, autant que nous sachions. Olaechea écrit : *Jangoikoaren* (pour *jangoikoaren*) *semiari* „au fils de

(1) Professeur Max Müller, *Lectures*, vol. 1, p. 222.

(2) Comp. chap. VIII, §. 2.

Dieu"; *Jaunaen* (pour *jaunaren*) *grañiaç*, "par la grâce de Dieu"; *ezpada zeure semiaen* (pour *semiaren*) *arpegi*.

Pour exprimer le même rapport d'un génitif, mais au pluriel, on suffixe le *n* au pluriel du mot (nom, pronom ou autre), dont le signe de pluralité *k* s'élide : *giżonak*, "les hommes" suivi de *n* fait *giżonaen*. Le *k* a entraîné dans sa chute le *a*, & dans tous les dialectes on dit *giżonen*, "des hommes"; orthographe regrettable puisque le génitif pluriel & le génitif indéfini ont ainsi la même forme. — *Hauk*, "ceux-ci" suivi de *n* devient *hauen*, "de ceux-ci". *Oyek* + *n* devient *oyen*.

N CORRESPONDANT AU PRONOM RELATIF.

Il a été prouvé par MM. Philippi & Windisch pour les langues sémitiques & par M. Jolly pour les langues aryennes, que le pronom relatif était à l'origine un mot démonstratif (1). L'auteur des *Principles* ajoute : „Il en a été de même dans notre famille aryenne”. Nous croyons pouvoir ajouter qu'il en est de même dans la langue basque.

Le démonstratif *non*, "où" qui s'est conservé comme conjonction se retrouve comme pronom relatif, mais réduit à la seule consonne *n*. La phrase *eroñi duen liburua* aura été primitivement *eroñi du non liburua*, "le livre que il a acheté". *Du non* est devenu *dun* ou comme on l'écrit dans ce cas-ci *duen* (2).

Il est possible que la phrase relative n'ait pas passé par la forme *du-non*; il se peut qu'elle ait été de suite *du-n*; mais ceci n'influence en rien notre explication par rapport à l'origine de *n*.

Le pronom relatif *n* n'est jamais isolé; il est toujours suffixé à la flexion du verbe : *ikusi dedan zaldia*, "le cheval que j'ai vu". *Dedan* est *der* + *n*; le *t* final de la flexion devient toujours *d* quand suit un suffixe.

(1) Voir A.-H. Sayce, *Principles of philology*, p. 352.

(2) Voir pour le *e* intercalé, chap. vi, § 4.

Comme la langue basque ne distingue pas grammaticalement le sujet de l'objet, le nominatif de l'accusatif, le pronom *n* a toujours pu rester *n*; mais ceci ne peut produire aucune confusion puisque le sujet & l'objet sont exprimés par la flexion verbale. Ainsi „l'enfant que je vois” est rendu par *ikusten dedan aurra*; & „l'enfant qui me voit” par *ikusten naun aurra*; *ikusten dei* signifie „je le vois”, & *ikusten nau*, „il me voit”.

Quand la flexion finit par une voyelle comme *du*, „il l'a”; *nau*, „il m'a”; *dira*, „ils sont”, les auteurs basques ne paraissent pas avoir suivi une règle bien fixe; du moins Larramendi écrit *duen*, „qui l'a”; *dituan*, „qui les a”; *naun*, „qui m'a”; & même *diraren*, „qui sont”. Ce dernier exemple est remarquable... *iñon diraren eisai hirzonziak ifiltzeko*, Préface du Dict. de Larramendi, p. CXCII. Pour faire taire les ennemis bavards partout où ils sont, litt. „partout que ils sont”.

On trouve donc dans ces exemples que le *n* est suffixé sans lettre intermédiaire (*naun*), avec *e* (*duen*) avec *a* (*dituan*) & puis, selon la règle du génitif en *n*, en intercalant *r*. Cette dernière manière de suffixer la conjonction nous semble fautive; elle est la conséquence de ce que Larramendi n'a pas distingué *n* employé comme génitif & *n* conjonction. A l'origine, c'est le même mot, il est vrai, ce dont Larramendi ne se doutait pas; mais l'usage a voulu, dans tous les dialectes & sans exception, que le génitif *n* fût précédé d'un *r* euphonique, si le mot auquel il est suffixé finit par une voyelle & que la conjonction *n* fût suffixée sans *r*. S'il fallait, pour une raison ou pour une autre, une lettre intermédiaire, comme dans *duen*, cette lettre serait *e*, voyelle de liaison, voyelle d'une valeur toute négative (voir ch. VI, § 3). — Pour cette raison il nous paraît aussi que *dituan* serait plus correct, étant écrit avec *e* *dituen*.

N CORRESPONDANT A LA CONJONCTION „QUE”.

La conjonction, comme le pronom relatif, a été, à l'origine, un

démonstratif, & la phrase „je crois qu'il viendra” équivaut à : „je crois cela, il viendra (1).

La conjonction est tantôt *non*, *nun*, tantôt *n*. Quand elle se trouve avec le verbe, comme dans le subjonctif, elle est toujours *n* & est toujours suffixée à la flexion; *egin* fait *dagit* „je fais” & *dagidan* „que je fais”; *t* devient toujours *d* à la fin de la flexion & *d-n* ne pouvant se prononcer on introduit une voyelle de liaison, soit *a*, soit *e*. Dans ce cas on peut aussi employer la conjonction *la* „que”: *dagidala*. Mais il faut se garder de confondre *n* relatif avec *n* conjonction, ou plutôt d'écrire *na* pour *la*, comme l'ont fait les auteurs biscaïens. Moguel écrit dans son *Echeco escolia*, p. 19: *Edozenek daki errezagodoana* (pour *dala*) *gauzia ezaaten egiten baño.* „Chacun sait qu'il est plus facile de dire que de faire (une) chose”. *Dana* est composé de *da-n-a* „le qui est”; *dala* de *da-la* „que il est = qu'il est”. Zavala a remarqué aussi cette erreur chez ses compatriotes, & cite cette phrase de Bartolomé de Santa Teresa dans son *Verbo vasc.*, p. 50, n° 166: *Zeuek dakiȝue eȝe era gichi galdu dodaȝana* (pour *dodaȝala*). „Vous savez que j'ai laissé passer peu d'occasions”.

§ 10.

Le suffixe i.

I. Ce suffixe correspond à „à” dans tous les dialectes. Le pronom *a* (autrefois *ar*) fait *ari* „à celui-là”. *Giȝon* „homme” fait *giȝoni* „à homme”; *giȝona* „l'homme” fait *giȝonari* „à l'homme”; *eche* „maison” fait *echeri* avec le *r* euphonique, qu'il ne faut pas confondre avec le *r* de *giȝonari* qui est radical.

(1) En italien, encore de nos jours, la conjonction est omise quelquefois: *Giustizia vuole sì sappia che l'onorevole X e stato presente.* *Fansulla*, 20 nov. 1875. La justice veut (que) on sache. — En anglais le démonstratif „that” ce-là, est de nos jours en usage comme conjonction: *I think that he will come.* Je crois qu'il viendra, & aussi en allemand. Comp. gr. de Bopp, trad. Bréal, vol. II, p. 359, la note.

Quand *i* est uni au pluriel du nom le *k* s'élide selon la règle : *giżonak + i* devient *giżonai* dans les dialectes basques espagnols & *giżonei* dans les dialectes basques français. Dans *giżonai* il n'y a que le *k* d'élidé; dans *giżonei* il y a encore mutation de la voyelle radicale. Est-ce par analogie avec le génitif pluriel *giżonen* pour *giżonaen*? Nous l'ignorons. Puisque *i* est une voyelle, ce suffixe est toujours précédé d'un *r* euphonique si le nom auquel il est joint se termine par une voyelle; ainsi *biri* „à deux”, *bururi* „à tête”, &c.

Le dialecte souletin, par une étrange irrégularité, dit *lurrer* „aux terres” pour *lurrei* (pour *lurreki*); *chorier* „aux oiseaux” pour *choriei*, c'est-à-dire *ei* est devenu *er*.

§ II.

Le suffixe z.

Z. Ce suffixe est de tous les dialectes & correspond à : de, par; & en biscaïen aussi à : avec. C'est le seul suffixe qui soit suffixé tel qu'il est au nom défini & au nom indéfini; p. ex. *buruz* „par cœur” (litt. de tête); *makillaż* „avec le bâton”; *arauż*, ou *arauaż* comme l'écrit Axular „selon”. Quand le nom se termine par une consonne, il faut intercaler la voyelle de liaison *e* (1), ce qui se fait aussi pour éviter la confusion entre deux formes pareilles; p. ex. *lur + z* fait *lurreż*; *bere lurreż* „plein de terre”. *Oñ* fait *oñeż* „à pied”. *Dan* fait *daneż* „comme étant”; formé de *da-n-ż*. *Eta norbere berearekin irien nayeż* „& chacun voulant sortir (litt. par le vouloir) avec le sien”. — *Eta bitarteko bere Aita Eternoagaz iżaten*. Olaechea, p. 46. „Et d'être en attendant avec son Père éternel”. Pour exprimer le même

(1) Chaho se trompe quand il dit (*Etudes gram.*, p. 16): „jaonż par euphonie jaoneż”. — L'euphonie ne s'oppose pas à *nż*; il y a un grand nombre de mots avec *nż*. C'est plutôt pour donner le cachet de l'indéfini que le *e* est intercalé. Comp. ch. vi, § 4. La confusion est grande chez cet auteur; selon lui le *e* est aussi un signe de pluralité; *eqż* serait le pluriel de *ż*. *Jaoneeż* „par les seigneurs”. Cette forme doit être corrompue; *jaoneeż* est pour *jaonetaż*.

rapport, mais au pluriel, on s'y est pris de différentes manières ; mais la façon primitive aura été de suffixer *z* au pluriel du nom ; p. ex. *giżonak* + *z* donne *giżonakaż*, „par les hommes”. C'est ainsi qu'on dit encore en biscaïen *gożotafunakaż*, „par les jouissances” (1) ; mais généralement le *k* est devenu *g* dans ce dialecte & s'est converti, selon la règle, en *t* dans les autres dialectes, & *giżonakaż* est devenu *giżonetaż* (2).

On trouve donc en biscaïen *każ* ou *gaż* au pluriel ; en guip. *żż* & *taż* (Mendiburu) ; en lab. *rzaż* (Axular), & *żzaż* (Haramburu) ; en bn. *taż* & *żzaż* (Liçarrague) ; le soul. seul dit *eeż*.

Il nous semble que ces variations dans la forme plurielle ne sont dues qu'à la confusion qui a très facilement pu se produire dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture.

Les dialectes basques français sont au fond les seuls qui distinguent régulièrement le singulier du pluriel : *giżonaż*, „par l'homme” ; *giżonetaż*, „par les hommes”. Le dialecte guipuzcoan distingue le singulier du pluriel par l'accent ; *liburuáż*, „par le livre” ; *liburuż*, „par les livres”. Ceci revient à dire que ce dialecte a oublié la véritable distinction du singulier & du pluriel, & qu'il y remédie tant bien que mal.

Le biscaïen embrouille signification & forme, & écrit indistinctement *gaż* ou *każ* pour le singulier & le pluriel, pour „de” & pour „avec”.

Le mélange des différentes formes *ż*, *taż*, *każ*, *gaż*, dont on ne se rendait aucun compte, aura fini par produire les suffixes *żzaż* & *rzaż* ; *żż*, en outre, est une variante très commune de *ż*. — *Egin dodalako pekatu pensamendubagaż*, *berbiagaż*, *eta obriagaż* : *neure erruż*, *neure erruż*, *neure erru andiagaż*. Olaechea, p. 12... „que j'ai péché par la pensée, par la parole, par les œuvres : par ma faute (mea culpa) par ma faute, par ma grande faute”. — *Eta bitarreko bere Aita Eternoagżi izaten* ; p. 46. „Et d'être en attendant avec son Père éternel”. *Edo deungaro matrimoniożeko gaużakaż usan dabeneż*, p. 132. — „Et parce

(1) Moguel.

(2) Comp. le suffixe *kan*.

qu'ils ont mal usé avec les choses matrimoniales''. *Nola gure jaungoikoak beztitu baitzituen lurreko animaliak, aireko hegaztinak, itsasoko arrainak eta oihaneko zuhairzak ere, bere beztimendu suerte barzuez : animaliak larruz eta illez, hegaztinak lumaz, arrainak ezkataz eta zuhairzak azalez.* Axular, n. éd., p. 4. „Comment notre Seigneur a vêtu les animaux de la terre, les oiseaux de l'air & même les arbres de la forêt, les poissons de la mer de plusieurs sortes de vêtements ; les animaux (quadrupèdes) de peaux & de laines ; les oiseaux de plumes, les poissons d'écailles & les arbres d'écorces”.

Le pluriel *taż* ou *zaż* sert comme le pluriel *tan*, quand il s'agit de modifier des mots qui ne sont pas susceptibles d'une forme définie ; p. ex. les pronoms & les noms de nombre ; *ni*, *hi*, *gu*, *har* font *nitaż*, *hirtaż*, *gutaż*, *hartaż* en labourdin ; en guip. *niżtaż*, *gużtaż*, &c. Axular écrit *hirżtaż* „par toi” ; *herżtaż* (de *hek-ż*) „par ceux-là” ; Liçarrague se sert de *zaż* & *taż*, *hetaż*, *żerżtaż*. Mendiburu (guip.) *żuraż*. *Eta haučaż goiticoa gaichtotik da.* T. R. Matt. v. 37. „Et ce qu'on dit de plus vient du malin ; litt. & ce (qui est) au-dessus de ceci est du malin”.

Chez Liçarrague se trouve un pluriel assez irrégulier. Matth. 11, 23, l'auteur dit : *Prophetęż erran içan cena compli ledinçat.* „afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes”. *Prophetak + ż* aurait donné *prophetetaż*. Ce sera la forme souletine *eeż*.

§ 12.

Le suffixe dik ou tik.

Dik, tik, di, ti. Ce suffixe correspond, dans tous les dialectes, à : de, dès, depuis.

En biscaïen il a généralement perdu le *k* final. Selon que les lois phonétiques l'exigent, ce suffixe est *dik* ou *tik*. *Dik* indique une idée de mouvement, au propre & au figuré. *Hastetik kontresta egiożu żure bihorżeko jaidurari.* Chourio, p. 48. „Dès le commencement résistez au penchant de votre cœur”. — *Eta haučaż goiticoa gaichtotik da.* Matt. v, 37, T. R. „Et ce qu'on dit de plus (litt. ce qui est au-dessus

ou au-delà) vient du malin. — *Xondik zatoz?*, „D'où venez-vous? ou comme on le traduit maintenant: d'où viens-tu?” — *Toledotik*, „de Tolède”.

Dik n'est pas en usage pour les personnes; on l'unit alors à *gan*: *gandik*; p. ex. *norgandik*, „de qui”; *zugandik*, „de vous”.

Dik comme *ko*, *ra*, ζ s'unit au pluriel du nom ou du pronom, dont le signe de pluralité *k* devient alors *i*. *Eche + k + tik* fait *echeetatik*, „des maisons”. *Oyek*, „ceux-là” fait *oyetatik*, „de ceux-là”. Comme toujours le pronom singulier prend aussi cette forme *tatik* (1). *Bihorz oneratik aterarzen dira*. Mendiburu, p. 80. „De ce cœur-là sont sortis”...

Dans les dialectes basques français, on a confondu, à ce qu'il nous semble, *dik* ou *tik* avec *rik*. — *Rik* est *ik* précédé de l'*r* euphonique, v. ch. vi, § 5. Cette erreur paraît être tout à fait admise; elle se trouve dans plusieurs écrits sur la langue basque, sans donner lieu à la moindre remarque. M. Gèze dit: *Buyonnaric & tic*, ablatif de mouvement. — Puis: *Etcherik elkhi da*, „il est sorti de la maison”. Cependant on peut très-bien dire & on dit aussi *etcherik elkhi da* (2). — M. Duvoisin tâche d'expliquer la confusion, qui n'en est pas une pour lui; il n'y voit qu'une variante, *r* pour *i*. On dit *ogitik* pour *ogirik*, selon M. Duvoisin, „afin de ne pas confondre „avec le directif” (3). — Directif veut dire, dans la nomenclature de cas de cet auteur, un nom suivi du suffixe *ra*. On écrit donc *ogitik* parce qu'on pourrait prendre *ogirik* pour *ogira!* Nous croyons que les Basques ont l'oreille plus délicate. La cause de cette confusion se trouve probablement dans les locutions des langues romanes où le partitif, ainsi que le suffixe *dik* se rendent par „de”. Si *dik* était une variante de *rik*, on trouverait le partitif rendu par *dik*, ce qui n'est jamais le cas. On trouve, il est vrai, après un superlatif (génitif pluriel) les suffixes *etatik* ou *etarik* en guipuzcoan aussi; mais, bien que Larramendi cite deux ou trois mots dans son Arte, p. 326, formés de la sorte, il est rare de trouver *etarik* en guipuzcoan après

(1) Voir ch. VIII, § 4.

(2) *Eléments de Grammaire basque*, page 21 & 23. Bayonne, 1873.

(3) *Sur la déclinaison basque*. Bayonne, 1866, p. 39.

un superlatif. *Etarik* est, croyons-nous, toujours une erreur; *ik* ou *rik* peut être employé & est employé après le substantif. Mendiburu dit: *Espaniako Euskaldunik geyenak*, „la plupart des Basques espagnols”. Ici *ik* ne correspond pas à „de” français; *ik* fait du nom un pluriel indéfini, exactement comme en allemand „die meisten Spanischen Basker. „Die meisten” est un superlatif employé substantivement, tout comme *geyenak* en basque, & „Basques Espagnols” n'est précédé, en allemand, ni d'une préposition (de) ni d'un article. Le basque dit donc indifféremment: *giżonen andiena*, „le plus grand homme” littéralement „le des grands hommes”; ou bien, au lieu du génitif *giżonen*, on peut dire *giżonetatik* qui se rend aussi par „des hommes” en français; mais en allemand on pourrait dire „aus”, c'est-à-dire d'entre les hommes, de parmi les hommes; si l'on voulait faire usage de *ik* il faudrait dire, croyons-nous, *giżonik* & non pas *giżonetarik*. *Giżonik* rend la phrase d'une autre façon, comme *Euskaldunik*; mais *giżonetarik* nous paraît être une forme vicieuse bien qu'admise. *Ik* ou *rik* est pour Mendiburu une forme singulière: *Congregatio egunetako eż dute eużkarażko librurik*; „les congrégations de nos jours n'ont pas de livres basques”. Il va sans dire qu'il s'agit de plus d'un livre, & malgré cela la flexion exprime le régime singulier *eż dute*. Le dialecte souletin se sert encore du suffixe *ko*, *giżounekako andiena*, & imite même entièrement le français en disant *giżoun hounena*, „le meilleur homme” (1). — Comparez le suffixe *ik* où la même question est discutée.

§ 13.

Le suffixe ko ou go.

Ko, go. Ce suffixe est d'un usage très varié & se retrouve dans tous les dialectes.

Le suffixe *go* paraît devoir se rattacher à *go*, „haut”; dans ce sens

(1) Gèze, *Éléments de gram. basque*, p. 40.

go se retrouve dans *gora*, „en haut” de *go*, „haut” & *ra*, „vers” (v. notre dict.); l'allemand „nach oben” en est la traduction littérale. On pourrait encore citer *igo*, „monter”. C'est dans ce sens qu'il faudra expliquer le suffixe de comparaison *go*, „plus”. Sans cela *go* ou *ko* correspond dans tous les dialectes à „de”.

Les diverses acceptations de ce suffixe n'ont rien de très mystérieux, & la distance qui sépare „de” dans : il descend de l'escalier, de „de” dans : le livre de mon frère, est pour le moins aussi grande que celle qui sépare *go* & *go* dans les rapports que nous allons indiquer.

1° *Go*. Suffixe de comparaison correspond à „plus” & s'unit seulement au nom défini. Voir les degrés de comparaison.

2° *Go* correspond à „de”. Selon que les lois phonétiques l'exigent, il faut *ko* ou *go*: *Burgosko*, „de Burgos”; *nongo*, „d'où”; *lurreko*, „de terre ou terrestre”; *goi ζ ko*, „du matin ou matinal”; *ondoko*, „de après ou postérieur”. Par ces derniers exemples on voit que la langue basque a fait comme beaucoup d'autres langues, c'est-à-dire qu'elle a formé des adjectifs avec ce que nous appellerions le génitif; de matin = matinal; de père = paternel; d'ami = amical; d'eau = aquatique.

La place que ces adjectifs occupent dans la phrase indiquerait déjà, si ce n'était leur forme, que ce sont des génitifs; ils précèdent toujours le nom qu'ils qualifient : *Xola gure Jaungoikoak beztitu bair ζ tuen lurreko animaliak, aireko hegaztinak, itsasoko arrainak eta oihaneko zuhair ζ ak ere*. Axular, p. 4, n. éd., „Comment notre Seigneur a vêtu les animaux de (la) terre, les oiseaux de (l')air, les poissons de (la) mer & les arbres de (la) forêt”.

Nous ferons remarquer en passant que ces adjectifs (ces génitifs du nom) sont employés aussi substantivement: *ondoko*, „postérieur” devient *ondokoa*, „le postérieur” & au pluriel *ondokoak*, „les postérieurs” c'est-à-dire les descendants, la postérité.

Ko ne s'unit jamais au nom défini; on ne dit jamais *echeako*; on dit *echeko*, ce que l'on traduit, par habitude, par : de la maison; mais *eche*, „maison” suivi de *ko*, „de” ne peut pas exprimer plus que „de maison”. Comp., chap. VII, § 4.

3° *Go* sert encore, comme „de” en espagnol à exprimer le

futur (1). Les dialectes basques espagnols ont choisi *go* „de”, les dialectes basques français *n* „de”. Cette façon de rendre le futur est probablement un emprunt fait aux langues romanes; en français on se servirait de la préposition „à” au lieu de „de”; *aimerai* = ai à aimer, & en espagnol „de amar”. *Aimerais* = avais à aimer. Comp. la formation des temps, ch. XII, § 4. *Go* devient *ko* quand les lois phonétiques l'exigent: *emango*, *gadulko*.

On emploie aussi *go* ou *ko* pour indiquer le but de l'action exprimée par le verbe de la proposition principale; *go* correspond alors à „de” ou „pour” français; „um zu” allemand; „para” espagnol. *Ta emoten deuifa biżiržia aterako bidea*, b. „Et il lui donna le moyen de se tirer de la vie”. *Eta ordena ciżan hamabi harequin iċateco eta predikarera igorizeco*. Marc III, 14. „Et il en établit douze pour être avec lui, pour les envoyer prêcher”.

Go correspond encore à „dès, depuis”. *Abran Egipton fartu żaneko*. „Dès qu'Abraham entra en Egypte”.

Quand le suffixe *ko*, ainsi que *n* (locatif) *ż*, *ra*, *dik* & *ronż*, s'unit au pluriel, le signe de pluralité *k* se convertit en *t*; *egun + k + ko* ne fait pas *egunakko* mais fait *egunerako* „des jours”; *lur + k + ko* fait *lurretako* „des terres”. *Oriek + ko* fait *orietako* „de ces-là”.

Au chapitre VIII, § 4, nous avons dit que les pronoms singuliers, ont aussi le suffixe sous cette forme plurielle; ainsi *onetako* „pour ceci, à cause de ceci”; *orretako* „de cela, pour cela”.

§ 14.

Le suffixe tzat.

Tżat, żat. Ce suffixe se trouve dans tous les dialectes & correspond à: pour. Il s'unit généralement au génitif du nom, soit singulier, soit pluriel: *gizonarentżat* „pour l'homme”; *gizonenżat* „pour les hommes”.

(1) *Habia de alegrar* (je me réjouirais) correspond à: *me alegraria*. Salva, Gram. castel., p. 460, note D.

Cependant *r̗at* est aussi suffixé au thème pour correspondre à la forme indéfinie des langues romanes; p. ex. *eror̗at daukai*, „je le tiens pour fou”. *Zerr̗at naukate*, „pour qui me prends-tu”? (litt. me prenez-vous?). *Lagunr̗at hartu dut*, „je l’ai pris pour compagnon”. *Lagunarent̗at hartu dut*, „j’ai pris cela pour le (mon) compagnon”. *Eſant̗at daukai*, „je le tiens pour dit”. — *Prophetez erran içan cenu compli ledinçat*. Matt. 11, 23. „Pour que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes”. L’acception de „pour” dans le sens de „au profit de, à l’avantage de” sera l’acception primitive. *T̗at* est un des très rares mots commençant par *r̗*, ce qui éveille le soupçon que c’est un mot corrompu. Quelle qu’ait été sa forme, il est permis de supposer que *r̗at* était primitivement un nom à un certain cas (comme *kin*) & régissant alors le génitif.

§ 14.

Le suffixe kan ou gan.

Kan, gan. Ce suffixe est seulement connu en biscaïen & en guipuzcoan; il correspond aux suffixes *tan* & *baithan* des dialectes basques français.

Il nous semble que *kan* nous offre une forme parallèle à celle de *kaꝝ, gaꝝ*. *Kan* est pour *k-n* & correspond exactement à *tan*, qui est *t-n*; seulement dans *tan* le *k*, selon une loi de la phonétique, est devenu *t*. *Kan* ou *gan* comme *tan* signifie „en, dans”. — Le *k* de *kan* ne s’est maintenu qu’en biscaïen; p. ex. *Bañaz egin eꝝkero* (*egineꝝ gero*) *eurakan dana*, b. „Mais après avoir fait ce qui est en eux”. *Eurakan* est formé de *eurak-n*. *Gan* reste toujours *gan*, en guipuzcoan & en général en biscaïen aussi; comme *baithan* il ne sert que pour les personnes: *giꝝonagan*, „en l’homme”. *Ta Erromako Aita Santubagan*. „Et dans le Saint-Père de Rome”. *Sinisetan dot Espiritu Santubagan*. „Je crois au (dans le) Saint-Esprit”. *Eta miserikordia infinitoagan*. *Olaechea*, p. 13. „Et dans son infinie miséricorde”.

Les dialectes bisc. & guip. ont donc réservé la forme plurielle *kan* pour exprimer le locatif, pris dans un sens abstrait; p. ex. croire „en Dieu”, *Jainkoagan*; & le locatif proprement dit est exprimé par *n*: *Bilbaon*, „dans Bilbao”. *Echean*, „dans la maison”. Le pluriel du locatif proprement dit est rendu par le nom au pluriel suivi du suffixe *n*, seulement avec mutation de *k* en *t*; & *eche + k + n* a fait *echeran*, „dans les maisons”. Comp. le suffixe *n*.

C'est ainsi que Larramendi cite ces pluriels (Arte, p. 8). A la page 332 il revient à parler de ce qu'il nomme les ablatifs pluriels, & cite toujours *etan*. Lardizabal, au contraire, complète ce qu'il croit manquer à Larramendi, & dit, page 3, n° 15: „En ablativo de „plural el articulo *en* pongo de dos modos, *etan*, *acgan*, porque „indiferentemente de ambos modos se usa”. — Or, *acgan* serait *ak + kan*; ce qui ne se peut, & Larramendi a eu raison de ne pas donner la terminaison *acgan*. Nous ne contestons pas que les deux formes aient été ou soient en usage en guipuzcoan comme en biscayen, mais nous croyons que le *k* (le *c* de Lardizabal) est de trop dans *akgan*.

Dès que *gan* a été choisi pour indiquer le locatif des personnes, il a dû être suffixé aux pronoms personnels, & l'on dit en bisc. & en guip. *nigan*, „en moi”; *higan*, „en toi”; *gugan*, „en nous”; *zeingan*, „en qui”; par contre *zerian*, „en quoi”.

Les dialectes basques français disent *nitan*, *hitian*, &c.; mais ils font usage de *baithan* quand il faut s'exprimer respectueusement. Ce suffixe est probablement lui-même un nom au locatif, & de là le génitif qui précède: *aitaren baithan*, „dans le père”; *ene baithan*, „en moi”. Jusqu'à présent l'origine de *baithan* est inconnue.

Gana. Ce suffixe signifie dans tous les dialectes: à, chez, vers. Il est généralement suffixé au nominatif dans les dialectes bisc. & guip., & au génitif dans les dialectes basques français; quoique on le trouve aussi uni au nominatif. Pouvreau dit *Jainkoagana bihorz goitzirzea*, „élèver le cœur à Dieu”. Comp. le Dictionnaire.

Nous avons proposé, dans notre dictionnaire, de considérer *gan* comme étant pour *han*, „là”. Il nous semble que l'explication que nous venons de donner aujourd'hui est préférable. Mais quelle que

soit l'origine de *gan*, il n'est peut-être pas trop risqué de faire dériver *gana* de *gan*. La forme & la signification se tiennent de très près. Une fois qu'on avait oublié comment *kan* ou *gan* était composé, une fois que *kan* s'était pour ainsi dire pétrifié & était devenu un mot indépendant, signifiant „en”, il était possible de se figurer *kan* ou *gan* comme un nom, d'y ajouter l'article *a*, de dire *gana*.

Gandik, g. *ganik*, b. l. bn. Ce suffixe est composé de *gan-dik* & signifie „de chez”. *Norgandik zatoz?* „de qui viens-tu”? *Aitagandik*, „de chez le père”. *Eta erregeak zugandik irtengo dira*, „& les rois sortiront (naîtront) de vous”.

Ganako, b. g. l. bn. f. Ce suffixe est composé de *gana-ko*, „vers-de”, c'est-à-dire „de vers ou envers, pour”. *Nor gizonaganako Jaungoikoaren amorioa ezagutzen duena*, g. „Celui qui connaît l'amour de Dieu pour les hommes”.

§ 16.

Le suffixe gabe.

Gabe, g. l. bn. *bage*, *baga*, b. *gabez*, g. *bagaż*, b. sans.

Au chapitre sur la dérivation des noms, il a été question de ce mot qui est tantôt terminaison, tantôt suffixe. *Gabe* ne s'unit qu'au nom défini; on dit *ogia gabe* & non *ogi gabe*. On peut aussi faire précéder le partitif du nom : *ogirik gabe* & c'est ainsi qu'on s'exprime généralement; mais si le mot auquel *gabe* est suffixé n'admet pas de forme définie, comme les pronoms & les noms de nombre, il faut le suffixer à l'indéfini, p. ex. *nigabe*, „sans moi” de *ni-gabe*.

La règle de construire *gabe* avec le nom défini n'est pas toujours observée; Haramburu écrit : *Aitzin.tu gabe*.

On trouve *gabe* tantôt séparé du nom, tantôt uni au nom, apparemment selon que l'auteur a considéré ce mot comme étant indépendant ou bien comme n'étant qu'une terminaison.

§ 17.

Le suffixe no.

No, ño. Ce suffixe est *ño* en bisc. & guip.; *ño, iño* ou *ino* en labourdin; *no* sans mouillement, en bn. soul. & aussi dans une partie du Labourd; mais, malgré cela, on l'écrit souvent *ino*, ancienne orthographe française, pour indiquer le son palatal de l'*n*. Voir ch. III.

No est rendu par „jusque” ; mais „jusque” est un mot composé, bien qu'on ne puisse pas séparer „jus” de „que” (de *usque*) comme en esp. „hasta que”; ou en ital. „sino que”; ou en angl. „until that”; ou en all. „bis das”. Aujourd'hui que nous savons, ou croyons savoir, que la conjonction *n* est la syncope de *non* „que”, on serait tenté de considérer *no* comme formé de *n-o*. Nous ne connaissons que quelques locutions qui pourraient confirmer cette opinion; p. ex. *artio*, bn. lab. „jusqu'à tantôt”; ou plus correctement en esp. *hasta luego*; de *arte-o*, *luego-hasta*; sans exprimer le „que”. Autre exemple: *eçar dirzaker* „je puis les mettre”; *eçar dirzakedano* „jusqu'à ce que je puisse les mettre”; de *dirzaker-n-o*. Le *i* final de la flexion devient toujours *d* quand suit un suffixe; le *n* est la conjonction „que”; le *o* est *hasta*. Mais qu'est-ce que *o*? Est-ce que *no* ne serait pas plutôt *non*, dont le *n* final, si enclin à se perdre, s'est effectivement perdu. „Que” peut servir pour signifier „jusque”. Si l'on dit, par exemple: Attendez qu'il vienne, on veut dire au fond: „Attendez jusqu'à ce qu'il vienne”. Nous serions plus disposé à admettre cette hypothèse qui explique le *n* & le *o*. Une locution comme *artio* est plutôt une exception; le *n* s'est perdu; *artio* est pour *arteino* de *arte deino*, de *arte da no* (1). Quand *da* est

(1) Axular écrit *daino*. *Hango Biscondeak eta seme gustiak iqatu dira bethiere, egundaino geroz, Erregez emplegatuak. Geroko gero*, p. xiv, n. éd. Les vicomtes de là-bas & tous les fils ont toujours été, de tout temps (litt. dès plus tard jusqu'à ce jour), employés par les rois.

suivi de *n*, le *a* devient *e*: *den*, „qui est”. Ce *deino* est quelquefois *dino* en labourdin & toujours en biscaïen. Dans ce dernier dialecte, *dino* est aussi *gino*, par suite de la mutation de *d* en *g*. Comp. le Dictionnaire. Ainsi *bihar dino*. Manuel, p. 194. „A demain”.

Mais si *no* dérive de *non*, d'où vient la prononciation palatale de l'*n* dans plusieurs dialectes? Les dialectes qui prononcent le *n* sans mouillement ont-ils conservé la prononciation primitive? C'est possible; mais toujours faut-il encore expliquer le mouillement.

§ 18.

Le suffixe ra.

Ra. Voir l'article *ra* au Dictionnaire. Nous n'avons qu'à ajouter que quand *ra* est suffixé au pluriel, le signe de pluralité *k* se change en *t*: *echéetara* pour *eché + k + ra*.

C'est sous cette même forme qu'il s'unit aux pronoms, soit singuliers, soit pluriels; p. ex. *eché orretara*, „vers cette maison-là”, de *or-tara*; *eché orietara*, „vers ces maisons-là”; de *ori-tara*. Voir les pronoms, ch. VIII, § 4, & le suffixe *k* signe de pluralité.

Les dialectes basques français écrivent quelquefois *rat* pour *ra*. Ce *t* serait euphonique selon M. Duvoisin (1); mais cette explication n'est guère admissible. D'abord, un écrivain correct comme Liçarrague ne s'y conforme pas; il écrit ce *t* devant *n* & à la fin de la phrase (2). Ensuite ce serait l'unique exemple d'une lettre euphonique à la fin d'un mot. Aussi, quatre lignes plus bas, l'auteur donne une autre explication. Nous préférions avouer notre ignorance par rapport à l'origine du *t* (3).

(1) *Etude sur la Déclinaison basque*, p. 47.

(2) Comp. les exemples dans notre Dictionnaire.

(3) L'auteur dit: „Le *t* final sert à le (démonstratif de lieu) distinguer du démonstratif de personne. *Hunat*, *horrat*, *harat*, signifient vers ce lieu-ci, là, là-bas, & ne se confondent pas avec *huna*, *horra*, *hara*, voici, voilà, voilà-là-bas”. — Pour ce qui regarde *hunat*, comp. notre Dict. s. v. *ona*. *Hunat* est une forme corrompue.

Dans quelques localités, on dit *la pour ra*, & en souletin on dit *lat*; ce suffixe est uni, contrairement à l'usage accepté partout, au nom défini ; on dit *herrialat* pour *herrilat*, locution très désagréable aux oreilles des autres Basques, selon M. Duvoisin.

§ 19.

Le suffixe kin.

Kin. Ce suffixe correspond à „avec”, & se trouve dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, où il est remplacé par *z*.

Kin s'unit au génitif du nom, soit singulier, soit pluriel, selon qu'il faut exprimer l'un ou l'autre.

Nous avons cru autrefois que *kin*, quand le nom était pluriel, était suffixé au nominatif ; ce qui, au fond, formait une règle assez capricieuse, & il nous semble aujourd'hui qu'il faut formuler la règle comme nous venons de le faire : la signification probable de *kin* s'opposerait à un nominatif.

Ainsi *giżonaren* „de l'homme” suivi de *kin* fait *giżonarekin* „avec l'homme”, avec élision régulière de *n* devant *k* (voir ch. III), & au pluriel *giżonen* „des hommes”, suivi de *kin*, fait *giżonakin*. La chute de l'*n* devant le *k* a entraîné celle de l'*e*, qui, après tout, n'est qu'une voyelle de liaison ; *giżonen* pour *giżonaen* est pour *giżonak-n* (Voir le suffixe *k*). *Bat* „un” fait *baten* „d'un”, & *baten+kin* fait *batekin*, „avec un”. *Har* „il” fait *haren* „de lui”, & *harekin* „avec lui”, &c. Dans *batekin* le *e* se trouve, puisque *i* & *k* ne peuvent se suivre. *Ori esanarekin eżegu eżer aurreratzen*, g. „Nous n'avançons rien en disant ceci”.

Comme *kin* régit un génitif, il est probable que c'est une locution adverbiale, un nom au locatif, comme *aurrean* „devant”, *gibelean* „derrière”, & que comme *aurrean* (pour *aurrea-n*) signifie „dans le devant”, *kin* équivaudra à „dans la compagnie” ou à quelqu'autre expression analogue. Il faudra donc décomposer *kin* en *ki-n*. Le seul

mot que nous sachions dont *ki* puisse dériver, c'est *kide*. Le *d* s'élide assez souvent en basque pour admettre que *kide* + *n* se soit contracté en *kin*, surtout si l'usage fréquent l'a réduit à n'être plus qu'un suffixe, dont la signification s'est très peu éloignée du sens original.

Kide signifie : pareil, semblable, égal, & en est arrivé à correspondre, dans les mots composés, à „cum” latin & à „con” français ; ainsi „consanguin” est rendu par *hauride* & „commun” est rendu par *bakid* de (*bar-kide*). Ces mots (cum, con) expriment participation, & *kide* + *n* pourrait donc signifier „en participation, en compagnie”, & de là le génitif qui précède. *Giȝonarekin* „avec l'homme” voudra donc dire „en compagnie de l'homme”.

Kin en perdant le *n* final a formé un grand nombre d'adverbes ; *eme ki*, „doucement”, de *eme-kin*. Doucement ou avec douceur, fortement ou avec force, sont deux manières différentes de rendre la même idée.

§ 20.

Les suffixes rontz, baithan, ka.

Rontz, g. *rurz*, b. vers. *Norurz jausten garian*, b. „où que nous tombions”.

Baithan beithan, lab. bn. soul. Ce suffixe correspond à „en, dans”, quand il s'agit de personnes. *Eta ni baithan sinhesten duena*. Jean vi, 35... „& celui qui croit en moi”.

Baithan régit généralement le génitif, & peut-être serait-il mieux de toujours observer cette règle. L'origine de ce suffixe n'est pas connue ; mais il est probable que c'est un nom au locatif, *baith* + *n*, & c'est ce qui expliquerait l'usage du génitif, sans cela inexplicable.

Ka. Ce suffixe correspond à „à”; p. ex. *zaldika* „à cheval”; & aussi à „par”; *soka* „par (des) regards”. On dit plutôt en guipuzcoan *zaldiȝ* que *zaldika*; cependant Lardizabal écrit : *eta señarari beri espa eta kejuraka zegokion*, „& elle était toujours à se plaindre à son

mari''. *Kejura-ka* ne peut se traduire ici littéralement ; „à plainte” ou „par plainte” ne signifierait rien. Astarloa écrit *kia* ; *makilakia* (1). Chaho (2) cite *makillata*, „volée de coups de bâton” ; *alzora*, „plein un tablier” ; *muthuria*, „coup de museau” ; & aussi *makillata*, „à coups de bâton”, &c. Cette différence entre *ta* & *ka* existe-t-elle ? Sont-ce des suffixes différents ? ou bien sont-ce des variantes. On dit *churru-pita* & *churruta*, „à torrents”, „à verse”.

Ik, voir ch. vi, § 5.

Kaζ ou *gaζ*, voir le suffixe ζ.

Gan, v. *Kan*.

Gana, v. *Kan*.

Gandik, v. *Kan*.

Ganik, v. *Kan*.

Ganako, v. *Kan*.

§. 21.

Suffixes composés.

Plusieurs suffixes sont composés, exactement comme les prépositions ou les adverbes des autres langues ; p. ex. envers, jusqu'à ; ou en anglais : towards, upon, &c.

Korzaτ, composé de *ko* & *rzaτ*, est quelquefois contracté en *korζ*. Ce suffixe signifie „pour, bien que”. *Eta hers eçaçue açauioζ erratze-corzaτ*. Matth. xiii, 30, T. R. „Et liez-la en gerbe pour la brûler”. *Cain aberais iżatekorζ eskua labur*. „Bien qu'il soit si riche ou pour être si riche, il est peu généreux”.

Zko, composé de ζ-*ko*. Ce suffixe est de tous les dialectes & ne paraît pas signifier plus que l'un ou l'autre des deux suffixes employé seul ; il semble spécialement destiné à former des adjectifs de maté-

(1) *Apologia*, &c., p. 97.

(2) *Etude gr.*, p. 19.

riaux ; *zillar* fait *zillarezko* „d'argent” ; *zur* fait *zurezko* „de bois”. Chez Larramendi *zillarez* est synonyme de *zillarezko*.

Lako, formé de *la-ko* „de ce que, parce que, puisque”.

Tzako, formé de *tzai-ko*, avec élision régulière de *t* devant *k* ; ce suffixe signifie „envers”.

Kiko, formé de *kin-ko* avec élision régulière de *n* devant *k*. Ce suffixe ne se rencontre que dans les dialectes basques espagnols, & signifie „à l'égard de” ; c'est la traduction de l'espagnol „para con”. *Fainkoak eman ezañizun Jesuſen biorzarekiko dezun jayera hori ain vižia* (1). „Si Dieu ne vous eût donné pour le cœur de Jésus cette inclination si vive”.

Rako, formé de *ra-ko*. Ce suffixe signifie littéralement „vers-de” ; il correspond à „vers, pour” ; p. ex. *Norako zoa?* „Où allez-vous” ? *Emendik arako bidastia lueka da*, g. „la distance d'ici à là (vers là) est grande”.

Rakorza „pour”. *Ezen erregek hartarakorza haurat eta iżendatu żini-tuela* (2). „Car le roi vous a nommé & choisi pour cela”.

Rano, *rañoko*, formé de *ra-no-ko*. Comp. le Dictionnaire.

Kilako. I.... *Iaincoaż landan çure anhirż verihuterequilaco autoritate handian sporċu harturic*. Liçarrague. Dédicace. „Prenant appui, après Dieu, dans votre grande autorité avec (ou, comme le traduit L. lui-même, accompagné d'infinites vertus) de nombreuses vertus”.

Gatik, g. l. bn. s. *gaiti*, *gaitik*, b. Ce suffixe correspond à : pour, à cause, malgré. *Zergatik* „pourquoi” ; *argatik* „pour cela”. *Ni huragatik eldu naiż*. „Je suis venu pour ou à cause de lui”. *Zuk esanagatik nik finistuko erzatitui*. „Bien que vous le disiez, je ne vous croirai pas”.

(1) Mendiburu. *Jesuſen Compañaco*. Lettre de Larramendi à l'auteur.

(2) Axular, p. xvi, n. éd.

CHAPITRE VIII.

LES PRONOMS.

§ 1.

Les pronoms démonstratifs.

La langue basque ne possède plus de nos jours que quatre pronoms démonstratifs : *a*, *hura*, *au*, *ori*. Ce nombre doit avoir été autrefois plus grand ; il reste des vestiges d'autres pronoms démonstratifs, dont deux n'ont laissé qu'une seule lettre ; le *d* qui indique le pronom objet „le” dans le présent des verbes transitifs, & le sujet de la 3^e personne dans les verbes intransitifs : *dakust* „je vois le” en lisant à rebours, formé de *d-ikus-t*; *doa* de *d-oa* „il va”. Le basque ne distingue jamais le sujet de l'objet, excepté à la première personne, & même pas toujours, comme l'on verra plus tard. L'autre pronom est représenté par *b* ou *be*; il se retrouve 1^o dans la 3^e personne de l'impératif : *begi* „qu'il fasse” de *b-egi*; 2^o dans le génitif *bere* comme pronom possessif „son”.

Un troisième pronom est *oni* qui se trouve dans *neroni*, & probablement aussi dans le nominatif agent *onek*.

§ 2.

Le pronom démonstratif a „ce-là”.

Nous croyons avoir prouvé ailleurs que le pronom *a* était primitivement *ar* (1). La chute de *r* final est un phénomène très ordinaire

(1) Voir notre Dictionnaire basque & la *Revue de ling.*.. vol. vi, p. 183.

en basque & surtout dans le dialecte biscaïen ; p. ex. *no* pour *nor*, *ze* pour *zer*, & dans les autres dialectes aussi *hirur* = *hiru* ; *laur* = *lau*.

Le dialecte biscaïen est le seul qui ait conservé le pronom *a* comme sujet, & le seul qui s'en serve comme pronom & comme article, exactement comme „*der*” en allemand. *Ak egin dau* „celui-là l'a fait”. Zavala, p. 61.

Les autres dialectes ne s'en servent que comme article ; comme pronom-sujet singulier patient, ils l'ont remplacé par *hura* ; mais il est en usage quand il est suivi d'un suffixe ; p. ex. *hartan* „en lui” ; *hark* „il” sujet agent.

Comme lettre finale le *r* de l'article s'est perdu partout, mais comme lettre médiale il s'est maintenu. En biscaïen cependant le *r* est quelquefois élidé ; p. ex. *Nik une atan egin gura izan neukean gauza ori* (1). „J'aurais peut-être voulu le faire dans cette occasion”. *Atan* est ici pour *artan* ou *hartan*, dans les dialectes qui ont conservé le *h*.

Ainsi, du moment qu'un suffixe est ajouté au pronom *a*, le *r* reparaît : *a + n* fait *aren* ; „de celui-là” ; *a + i* fait *ari* „à celui-là” ; *a + gatik* fait *argatik* „pour celui-là” ; *a + ra*, qui devient *tara*, fait *artara* „vers celui-là” ; *a + k* fait *ark* „celui-là” sujet agent ; & les dialectes qui ont conservé le *h* écrivent *hari*, *hark*, &c.

Le pluriel de *a* (autrefois *ar* ou *har*) s'est conservé pur en biscaïen : *arek* „ceux-là” ; & par suite de la chute de *r* : *aek*. Ces deux formes sont en usage. On remarquera que le pluriel à la voyelle de liaison *e* (*arek*), ce qui distingue le pluriel de l'agent singulier *ark* (2). Le dialecte guipuzcoan dit *ayek* pour *arek* „ceux-là” ; or, puisque la mutation de *r* en *y* n'existe pas, il faut qu'il y ait une autre cause que celle-là, & cette cause nous la trouvons dans les dialectes basques français.

Les dialectes basques espagnols n'ont qu'une seule forme de pluriel ; mais quelques variétés labourdines, ainsi que le souletin d'au-

(1) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 22, n° 43.

(2) Quelques auteurs modernes écrivent *harek* pour l'agent ; mais Axular, Haramburu, &c., écrivent *hark* (*harc*) pour l'agent singulier.

jourd'hui, distinguent au pluriel le pronom sujet agent du pronom sujet patient, exactement comme pour le nom.

Nous n'avons pas encore découvert si Liçarrague, Dechepare ou Axular ont jamais fait cette distinction.

Dechepare écrit (1) : *Manamenduyak hoyek dira Fangoikuak emanik*, „ces commandements sont donnés par Dieu”.

Liçarrague : *Eta hec ichil citecen*. Marc ix, 34. „Et ils se turent (patient). *Eta hec erran cieçoten*. Marc x, 37. „Et ils lui dirent” (agent). Et Axular : *Ordea filosofo hek eman zuten*, „mais ces philosophes donnèrent” (agent).

Bien que nous citions ici les „Classiques basques” il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de l'observation, d'autant plus que ces formes plurielles portent en elles la preuve de leur existence primitive :

PLURIEL DU PRONOM A.

	Patient.	Agent.
Quatre variétés lab.	<i>Hekiek</i> (2).	<i>Hekiék</i> .
	<i>Hek.</i>	<i>Hekik.</i>
	<i>Hek.</i>	<i>Heyek.</i>
	<i>Hek.</i>	<i>Hék.</i>
Soul.	<i>Hurak.</i>	<i>Hayek.</i>
		<i>Hek.</i>

Dans *hekiek* — *hekiék* nous voyons l'accent faire la différence, ce qui au besoin pourrait suffire, comme on verra plus bas; mais on n'en voit pas la cause ici. L'accent ne peut être qu'un signe conventionnel pour distinguer deux mots qui se ressemblent par suite d'une

(1) *Poéies*, p. 20.

(2) Nous citons les pronoms labourdins d'après M. Duvoisin, *Etude sur la Déclinaison basque*, Bayonne 1866, & les pronoms souletins d'après M. Gèze, *Éléments de Gram. basque*, Bayonne, 1874.

erreur ; *hekiek* pour le patient ne l'aurait être correct ; *ar* ou *har + k* fait *harek*, rien de plus, & ne peut jamais contenir deux *k*. *Harek*, par la chute de *r*, est devenu *haek* (*aek* en bisc.) & par syncope *hek* en labourdin ; mais *harek* ne peut jamais devenir *hekiek*. *Hekiek* vient de *hek + k*, & comme le *k* médial est élidé, *hekiek* est devenu *heek*, puis *heyek* avec *y* euphonique (1) & finalement *hék*, dont l'accent est le dernier vestige du *k* élidé ; *heek* en se contractant est devenu *hék*. *Hekiek* est par conséquent une forme à peu près correcte, mais seulement pour l'agent. Pour être entièrement correcte, il faudrait *hekek* ou *heyek* comme la variété labourdine n°3. L'élation du *k* médial & son remplacement par *y* pour éviter l'hiatus, sont conformes aux lois phonétiques, & il faudra peut-être reporter l'orthographe *hekiek* à une date où il n'était pas encore fixé définitivement si *k* serait maintenu ou élidé. Dans le verbe, surtout en labourdin, on trouvera plusieurs exemples de *k* où les autres variétés, ou les autres dialectes, ont *y*.

La distinction que font les dialectes basques français est d'autant plus importante, qu'elle explique les variantes du pluriel en biscaïen & en guipuzcoan, lesquelles seraient sans cela de véritables énigmes. En biscaïen on trouve *arek* ou *aek* ou *areek* pour le pluriel patient & agent, puisque ce dialecte ne les distingue pas. *Arek* ne peut être que le sujet patient *ar + k* & par suite de la chute de *r* : *aek*. Mais d'où vient le second *e* de *areek*? Nous croyons que *areek* est pour *ar + k + k* ou *arekek*, & comme le biscaïen élide toujours le *k* médial & laisse toujours les hiatus, *arekek* est devenu *areek*. *Areek* est donc au fond le pluriel agent ; mais l'usage s'en est perdu, & aujourd'hui l'on ne soupçonne guère que le pronom existe encore & pourrait servir comme en labourdin.

Il en est de même pour le guipuzcoan ; *ayek* „ceux-là” serait une forme inexplicable si nous n'admettions le pluriel agent *ar + k + k*. Ici le *r* s'était déjà perdu & le *k* médial élidé a causé l'hiatus : *aek* ; ce qui a été évité en intercalant *y* : *ayek*.

Toutes ces formes s'expliquent sans faire violence à une seule

(1) Voir ch. VII, § 7.

lettre, en appliquant seulement les lois phonétiques ; elles ont maintenant leur raison d'être & celles qui sont fautives se trahissent d'elles-mêmes.

Il paraît donc que primitivement les deux formes de pluriel étaient en usage ; que les dialectes labourdin & souletin les ont conservées ; qu'il en est resté des traces en biscaïen & que le guipuzcoan n'en a gardé aucun souvenir.

Nous mettrons en regard le pronom primitif hypothétique & le pronom sous sa forme actuelle, pour montrer combien peu la langue basque a souffert.

PRONOM SINGULIER.

PRIMITIF.		ACTUEL.	
Patient.	Agent.	Patient.	Agent.
<i>Har.</i>	<i>Hark.</i>	<i>a, b. g.</i>	<i>ak, b.</i>
			<i>ark, g.</i>
			<i>Hark, l. bn. f.</i>

PRONOM PLURIEL.

<i>Harek.</i>	<i>Harekek.</i>	<i>Arek.</i>	{
		<i>Aek.</i>	
		<i>Areek.</i>	
		<i>Ayek.</i>	bisc.
		<i>Hek.</i>	guip.
		<i>Hek.</i>	<i>Heyek, l.</i>
			<i>Hayek, bn.</i>

Le pluriel bisc. & guip. n'ayant pas de caractère défini, & servant pour le patient & pour l'agent, est placé entre les deux catégories.

§ 3.

Le pronom pluriel avec suffixes.

Les suffixes sont ajoutés aux pronoms pluriels en causant, comme d'habitude, la mutation ou l'élation du *k*.

Le *k* se convertit en *t* (tout comme dans le nom) quand c'est un des suffixes *n* (locatif), *z*, *ko*, *ra*, *dik*, *ronz* qui suit : *ayek + n* (locatif) fait *ayetan*, „dans ceux-là” en guip.; *hayetan* ou *hetan* dans les dialectes basques français. *Hek + z* fait *hetaz*, l. s., „par ceux-là”.

Avec les autres suffixes le *k* est élidé, & l'hiatus qui est produit par cette élision reste en biscaïen, tandis que les autres dialectes intercalent un *y* afin de l'éviter. *aek + n* (génitif) devient en biscaïen *aen*, „de ces-là”; & en guip. *ayen*. *Hek + n* devient *heyen*. *aek + i* fait *aei* bisc.; & *hek + i* fait *hey* ou *hei* pour *heyi*, „à ces-là”.

Les règles phonétiques sont les mêmes partout, peu importe si le mot auquel le suffixe est ajouté est un nom ou un pronom. *Lanak*, „les travaux” suivi de *n* (locatif) devient *lanetan*, comme *aek* fait *aetan*; guidé par les lois phonétiques nous pouvons analyser avec certitude des mots aussi violemment contractés que *hez* lab. & soul. „par ceux-là”; formé de *hek* (pour *hayek*) + *z*.

§ 4.

Une question obscure & pour laquelle nous n'offrons qu'une hypothèse, se présente ici.

Nous savons que quand un nom ou pronom pluriel est suivi des suffixes *n*, *z*, *ko*, *dik*, *ra*, *ronz*, le *k*, signe de pluralité, se convertit en *t*, ce qui donne à ces formes plurielles l'apparence d'être suivies des suffixes *tan*, *taz*, *tako*, &c., comme on se l'était en effet figuré

jusqu'à présent. Nous avons expliqué la forme plurielle qui ne laisse aujourd'hui plus rien d'obscur.

Mais ce qui demande encore une explication, c'est que ces groupes *tan*, *tako*, *taç*, &c. se trouvent être unis aux pronoms singuliers; le pronom *a* (autrefois *ar* ou *har*) suivi de *n* fait *hartan*, „en ce-là, en lui” ; *liburu onetan*, „dans ce livre-ci” ; *liburu oyetan*, „dans ces livres-ci” ; de *on + n* & de *oyek + n*. Pourquoi ne pas dire *onen* puisqu'on dit *Madriden*? pourquoi ne pas dire *niz*, „par moi” puisqu'on dit *buruz*? Nous l'ignorons.

L'emploi du pluriel pour le singulier n'est pas ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette manière de s'exprimer, puisque l'indéfini est rendu par une forme plurielle définie, en basque & aussi en français (1), & comme les pronoms n'admettent point la forme définie, on a peut-être été porté à leur suffixer un groupe qui servait pour l'indéfini; p. ex. *iñongo echeitan sariu eznaiç*, g. „je ne suis entré dans aucune maison”. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la langue basque est beaucoup plus logique que les autres langues; elle exprime ce singulier indéfini par un pluriel; il va sans dire qu'il est question de plus d'une maison. Le pluriel s'expliquerait par conséquent assez bien; mais, nous le répétons, pourquoi le *n* seul ne suffisait-il pas?

Pourra-t-on admettre que c'est pour éviter la confusion que l'on s'est servi de *tan*, *taç*, &c.? Il faut avouer que le *n* locatif, suffixé purement & simplement, n'aurait pas pu être distingué de *n* génitif; dans le nom cette confusion ne pouvait se produire, puisque le nom peut avoir la forme définie, *echea + n = echean*; & du moment que le nom avait la forme indéfinie, ce qui le met sur la ligne des pronoms, on a ajouté la forme avec *ta*, que l'on a appelée: forme indéfinie & que nous avons prouvé être la forme plurielle, *echeetan*; nous avons par conséquent ici le même fait qui se produit pour les pronoms, c'est-à-dire qu'un singulier (apparent) est exprimé par un pluriel.

Il est très probable que pour un Basque, dont les notions gram-

(1) Voir ch. VII, §§, 8, & ch. VI, §§.

maticales n'ont pas été influencées par les grammaires romanes ou autres, ce singulier apparent est un pluriel; mais toujours est-il que ce singulier qui est apparent dans le nom, est singulier en réalité dans le pronom. Il faudra donc en venir à la conclusion que cette forme du pronom aura été admise autant pour éviter la confusion que par analogie.

De même *ni* „moi” suivi de ζ aurait pu donner *ni ζ* , comme *buru + ζ buruz*; mais on dit *nita ζ* ou *ni ζ a ζ* „par moi”, peut-être pour ne pas confondre avec *ni ζ* , lab. „je suis”. Or ou *hor + ra* aurait pu être *horra* „vers celui-là”, mais on dit *orietara* pour ne pas confondre avec *horra* „voilà”. — Nous n'aimerions pas dire que c'est là la véritable raison; & il faudra attendre encore avant de décider la question définitivement.

Les pronoms démonstratifs, dans les dialectes basques espagnols, ont un suffixe spécial *che*, qui correspond au français „même”; *anche*, *onechek* „celui-ci-même”; *oriche*, *orrechek* „celui-là même”; *hurache*, *archek* „celui-là même”. Ce sont alors comme autant de nouveaux thèmes auxquels on peut ajouter les suffixes. Il y a cependant un peu de confusion chez Larrainendi & chez Lardizabal. Chez Lardizabal les suffixes se trouvent régulièrement après *che*; p. ex. *onechen* de *oneche - n* „de celui-ci”. Larrainendi écrit *onenchen* (*onenchena*); de cette façon le *n* s'y trouve deux fois. Le datif est chez les deux grammairiens *oniche*, *i* précédant *che*. Au datif pluriel Larrainendi fait précéder le *i*: *oyeiche*, & Lardizabal le fait suivre *oyechei*. Ces mêmes irrégularités se trouvent aussi dans les autres pronoms.

Le suffixe *che* est écrit *che*, *xe*, *sh*, *ff*, & se prononce comme „che” français & non à l'espagnole (tche). Comme suffixe des adverbes *che* se prononce *tche*: *anche* „là-même”; *emenche* „ici-même”, du moins dans le dialecte guipuzcoan.

§ 5.

Le pronom démonstratif haur, hau, au.

La forme primitive de ce pronom paraît être *haur*, „ce-ci”. La chute de l'*r* final & médial est un fait si commun en basque (comp. *laur* = *lau*; *hirur* = *hiru*; *nor* = *no*; *ze* = *zer*) qu'on devra l'admettre aussi dans ce cas-ci; la présence de l'*r* serait sans cela inexplicable.

Autrefois ce pronom paraît avoir été d'un usage plus général; aujourd'hui il est souvent remplacé par un autre pronom, non pas au nominatif, qui est toujours *hau* ou *au*, mais quand il est suivi de suffixes.

Le dialecte biscaïen est le seul qui dise *auk* pour le sujet-agent; les autres dialectes disent *onek*, g. *hunek*, l. bn. *hounek*, soul. du thème *on* ou *hun + k*. C'est ce thème *on* ou *hun* qui a été choisi par tous les dialectes, du moment qu'il s'agit d'exprimer une relation autre que celle du nominatif patient (*hau*) & du nominatif pluriel (*hauek*); & encore le pluriel bisc. est formé de *on*: *oneek*.

Ainsi „de ce-ci” est rendu par *onen*, b. g. (*on + n*) *hunen*, l. bn. *hounen*, f.; „à ce-ci” par *oni*, b. g. *huni*, l. bn. *houni*, f.; „dans ce-ci” *onetan*, g. b. *hunetan*, l. bn. *hounetan*, f.; & ainsi de suite: *onezaz*, *hunetaz*, &c.

Pour le pluriel le dialecte biscaïen a choisi le thème *on*: *oneek*, „ces-ci”; mais le guipuzcoan & les dialectes basques français forment régulièrement le pluriel de *hau*, *au*. Le *r* de *haur* s'est perdu partout & *hau + k* a donné *hauk*, l. bn. qui est devenu en nav. esp. *auek* & en guipuzcoan *oyek* & *oek*. Le nav. esp. s'écrit aussi *abek* ou *avek* puisque *u = v = b*. Le souletin a *hoik*.

Les dialectes basques français ont les deux formes du pluriel que nous plaçons de nouveau sur deux colonnes:

	Sujet patient.	Sujet agent.
Trois variétés	{	
	<i>Hauk.</i>	<i>Haukek.</i>
	<i>Haukiek.</i>	<i>Haukiék.</i>
lab.	<i>Hauk.</i>	<i>Hauyek.</i>
Soul.	<i>Hoik.</i>	<i>Hoyek.</i>

Les mêmes observations que nous avons faites sur les formes plurielles des autres pronoms sont applicables au pronom *hau*. *Hau + k* fait *hauk*; cette forme est correcte; mais la variante *haukiek* est une erreur; il y a un *k* de trop. Le sujet agent étant formé de *hauk + k*, nous aurons *haukek* & comme le *k* médial s'élide, nous aurons *hauek* & *hauyek* avec *y* pour éviter l'hiatus, deux formes qui se retrouvent. *Haukiék* est une forme corrompue, le *k* s'est maintenu, & malgré cela le *y* (*i*) a été introduit. En biscaïen on trouve *oneek* avec deux *e*, tout comme *areek* de *a*; mais la variante avec un seul *e* ne s'est pas encore trouvée; nous tirons la même conclusion de *oneek* que de *areek*, savoir: que le biscaïen a perdu le *k* (*onekek*), ce qui produit l'hiatus. De même le guip. *oyek*, *hoek*, *oek* sera pour *haukek* (1). La forme de l'agent est restée, comme l'on voit, mais elle a perdu sa valeur & sert dans les deux cas.

Les suffixes s'ajoutent, comme toujours, au nominatif, excepté *kin* & *r̄at* qui sont suffixés au génitif. P. ex. *oneek + n* fera *oneeken* & par suite de l'élation du *k* médial *oneen*; & ainsi le guip. *oyek + n* fait *oyen*; le lab. *hauk + n hauen*, „de ces-ci” . *Oneek + i onei*; *oyek + i oyei*; *hauek + i hauei*. *Oneek + n* locatif fait *oneeran*, après mutation de *k* en *t* (2); *oyek + n oyetan*; *hauk + n hauitan*, „dans ces-ci”. Avec le suffixe *z* on aura *oneeqaz*, *oyeqaz*, *hauqaz* & ainsi de suite. *Era Fauna gauça hauçaç minçatu içan çayenean*, Marc XVI, 19. „Et le Seigneur après leur avoir parlé de ces choses-ci”. *Harma haukin ni eçin higi naiteke*. Axular, p. 263. „Avec ces armes je ne pourrais pas me remuer”.

Le mutation de *k* en *t* a lieu quand c'est un des suffixes suivants *z*, *n* (locatif), *ko*, *dik*, *ra*, *ronz*, qui est suffixé.

(1) Larramendi écrit *oyek*; Mendiburu *hoek*. — Dechepare écrit (*Poësies*, p. 20): *Mandamenduyac hoyec dira Jangoycuac emanic: Hoc beguira diçagula.* „Ces commandements sont donnés par Dieu; observons-les”... Ainsi *hoyec* pour le patient, & *hoc* (pour *hoik?*) pour l'agent. L'inverse de ce que donne M. Gèze; mais l'analyse donne tort à Dechepare.

(2) Voir ch. III, § 1, et ch. VII, § 7.

§ 6.

Le pronom démonstratif on ou hun.

On a vu que *on*, *hun* est le thème du pronom *onek*, *hunek*, „ce-ci”. Nous n'avons pas pu découvrir la raison pour laquelle *au*, *kau* est remplacé par *on*, *hun*; d'un autre côté si *onek* existe, pourquoi ne pas faire usage de *on*? — Nous l'ignorons; nous croyons seulement avoir retrouvé le pronom sujet-patient, qui n'est pas *on*, mais *oni*, forme parallèle de *ori*, „ce-là” du thème *or*. C'est dans *neroni*, lab. „moi-même” composé de *nere-oni*, comme *nerau* de *nere-au*, que ce pronom se retrouve.

On paraît donc être un pronom démonstratif comme *ar* ou *har*, comme *or* ou *hor*; on les retrouve tous les trois dans les adverbes démonstratifs *ona* ou *huna*, „voici”; *horra* ou *orra*, „voilà”; *hara* ou *ara*, „voilà”. Le *a* final est le démonstratif ou l'article comme en italien *ecco-lo*, de *ecco-lo*.

Le *i* de *oni*, comme le *i* de *ori*, *hori*, se perd du moment qu'on ajoute un suffixe; *oni-k* fait *onek*, c'est-à-dire *on + k*, & comme *n* & *k* ne peuvent se suivre, on introduit la voyelle de liaison *e*.

§ 7.

Le pronom démonstratif hori, ori „ce-là”,

Ce pronom doit avoir une origine commune avec l'adverbe *or*, *hor*. Le *i* ne s'explique pas pour le moment, bien que le pronom *oni* offre une forme parallèle.

Le thème de ce pronom est tout autant *or* que *ori*, & ce qui est étonnant c'est que le *r* de *ori* soit doux, & que le *r* de *or* soit dur. Dans tous les dialectes le nominatif patient est *ori*, *hori*, le nominatif agent *orrekk*, *horrek* & le nominatif pluriel *oriek*, *horiek*.

Du moment qu'il faut exprimer une relation autre que celle du pluriel, c'est au thème *or*, *hor* qu'on ajoute le suffixe : *orren* „de ce-là” ; *orri* „à ce-là” ; *orgarikan* „pour cela”. Comme le *r* de *or* est dur il se redouble devant une voyelle.

Le thème au pluriel est toujours *ori*, excepté en biscaïen où il est *or*; *ori + k* fait *oriek* g., *horiek* l.; mais *orreek* de *or + k* en biscaïen.

Si les suffixes sont *z*, *n* (locatif), *ko*, *dik*, *ra*, *ronz*, le *k* du pluriel se convertit en *t*, & *oriek* ou *horiek + n* devient *orietan*, *horietan*; *oriek + dik* fait *orieratik*, & ainsi de suite. Ces mêmes suffixes, unis aux pronoms singuliers, prennent la forme *tan*, *tatik*, *tara*, &c.; voir § 4.

Les dialectes basques français possèdent, comme pour les deux autres pronoms, deux formes différentes pour indiquer le nominatif patient & le nominatif agent. On les dirait calquées les unes sur les autres, tant est grande l'uniformité de confusion & d'erreurs dans les trois pronoms au pluriel.

	Sujet patient.	Sujet agent.
Trois variétés	<i>Hoikiék.</i>	<i>Hoikiék.</i>
lab.	<i>Horiek.</i>	<i>Horiék.</i>
Soul.	<i>Hoik.</i>	<i>Hoyek.</i>
	<i>Hórik.</i>	<i>Horiék.</i>

On retrouve ici, comme dans *hekiék* (comp. le pluriel du pronom *a*), le même accent qui ne signifie rien, *hoikiék*, & le même *k* superflu dans le sujet patient; *hori + k* ne peut contenir qu'un seul *k*; au contraire, l'agent *hori + k + k* fait régulièrement *horikek* ou, comme le *r* s'est perdu dans les dialectes basques français, *hoikek*; ce *hoikek* par la chute du *k* devient *hoiek*, qu'on écrit *hoyek*. La variété labourdine qui fait usage de *hoik* (pour *horik*) sujet pat. & *hoyek* sujet agent, possède par conséquent les seules formes correctes. Le pluriel *horiék* avec l'accent sur le *e* s'explique peut-être, puisque le *i* ne suffit pas à remplacer le *y*, qui à son tour remplace un *k* élidé. Jusqu'à présent l'élation du *k* avait produit un hiatus, ce qui n'est pas le cas ici; *ie* ne constitue pas un hiatus. L'accent qui aurait pu indiquer la chute de l'*y* est de trop.

Le pluriel *horik* du dialecte souletin est fautif & régulier à la fois ; aucun dialecte n'a le pluriel en *ik*, si ce n'est pour le partitif, v. ch. vi, § 5. Il faudrait *horiek*. Ce dialecte a formé de la même façon un pluriel *hurak* ; c'est régulier, mais est-ce correct ? *hura* n'a pas de pluriel régulier dans aucun autre dialecte.

La perte de l'*r* au pluriel donne à ce pronom la forme du pluriel de *hau* qui est aussi *hoyek* en soul. & *oyek* en guip. En bisc. le nominatif plur. *orreek* pourrait être pour *orrekek* ; voir le pluriel de *ar*.

Bien que généralement ce pronom s'écrive sans *h* en guipuzcoan, on trouve chez Mendiburu (Jesufsen compañiaco, p. 10) : *Horietan daudenean baizik onik eñ dutela*, & sur la même page *orientatik*.

§ 8.

Le pronom démonstratif hura ce-là.

Ce pronom existe dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, où le pronom correspondant est *a*.

Hura, à de très rares exceptions près, ne sort que comme le nominatif patient ; le nominatif agent correspondant provient de *a* ; il est *ark*, *hark* ; dès qu'il se trouve être modifié par un suffixe, il est remplacé par le pronom *a* sous sa forme primitive *ar*. Ainsi le sujet agent correspondant est *ark*. On dit en guip. *hura-gatik* & *argatik*, mais *argatik* est la forme la plus usitée.

Pour d'autres langues, on a fait l'observation que les différents pronoms démonstratifs se distinguent uniquement par la voyelle. On serait assez tenté de croire que le même fait s'est produit en basque, en voyant *har*, *hor* & peut-être *hur* pour *hura*. *Hura* pourrait être composé de *hur-a*, & ne serait pas plus extraordinaire que „ce” en français, dérivé de *ço*, *iço*, *ecc'o* de *ecce-hoc*. V. Brachet, Dict. étym.

Hura, dans tous les dialectes, correspond à *a* biscaïen.

Le souletin seul a fait un pluriel régulier de *hura*, qui est *hurak*.

§ 9.

Les pronoms personnels.

Les pronoms personnels paraissent avoir été autrefois plus nombreux; du moins on retrouve une trace d'un pronom de la première personne dans les flexions du verbe; *dur*, „je l'ai”, est formé de *d-u-i*, „je+ai+le”; en lisant à rebours; *dakust*, „je le vois”, de *d-ikus-i*, „je+vois+le”.

Les pronoms personnels sont les mêmes dans tous les dialectes, sauf les différences phonétiques propres à chacun d'eux :

	bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
je	<i>neu, ni</i>	<i>ni</i>	<i>ni</i>	<i>ni</i>	<i>ni</i>
tu	<i>eu, i</i>	<i>hi</i>	<i>hi</i>	<i>hi</i>	<i>hi</i>
nous	<i>geu, gu</i>	<i>gu</i>	<i>gu</i>	<i>gu</i>	<i>gu</i>
vous	<i>zeu, zu</i>	<i>zu</i>	<i>zu</i>	<i>zu</i>	<i>zu</i>

La troisième personne est rendue par un pronom démonstratif. Dans le verbe, la troisième personne s'exprime de différentes manières; au présent des verbes transitifs, elle se fait remarquer par son absence: *dakar* de *d-ekar*, „le porte” pour „il le porte”; à l'imparfait, de même, ou bien elle est indiquée par un *z*: *zenkarren*, „il portait”. Au présent des verbes intransitifs, elle a pour caractéristique un *d*: *dea*; „il vient” (1).

L'usage du pronom *hi* s'est à peu près perdu, probablement par suite de ce que *zu* a pris la signification d'un singulier. Dans les dialectes basques français, le pronom *hi* s'est maintenu beaucoup plus longtemps que dans les dialectes basques espagnols, où il a entièrement disparu, du moins dans les livres.

(1) Voir ch. xi, § 3.

Quand *zu* est devenu un singulier honorifique (1), il a fallu distinguer *zu* singulier de *zu* pluriel, & l'on a remédié à la confusion en traitant *zu* comme un nom, c'est-à-dire en y suffixant le signe de pluralité *k*. Mais comme *zuk* aurait pu être pris pour le sujet-agent *zuk*, on a intercalé la voyelle de liaison *e*, voyelle qui a une valeur toute négative (voir ch. vi, § 4), & l'on a dit *zuek*, „vous”. En soutien, le *u* est devenu *i*: *ziek*.

Les suffixes s'ajoutent régulièrement aux pronoms personnels, comme aux autres pronoms ; *ni* ou *neu* + *k* fait *nik*, *neuk*; *gu* fait *guk*; *ni* + *n* fait *niren* en intercalant *r*, comme *seme*, „fils” fait *semeren*; mais puisque ces génitifs forment les pronoms possessifs, nous en parlerons dans le paragraphe suivant. Ces génitifs se retrouvent avec les suffixes *kin* & *tzat* qui régissent ce cas : *nerekin*, „avec moi”; *neretzat*, „pour moi”; *hirekin*, „avec toi”; *hireretzat*, „pour toi”. Le *n* a dû être élidé devant *k*; voir ch. III.

Les suffixes *n* (locatif), *z*, *dik*, *ra*, *ko*, *ronz*, quand ils sont unis aux pronoms personnels, se présentent sous la forme *tan*, *tar*, *tako*, &c. Voir § 4. *Ni-n* fait *nitan*; *ni-z* *nitzaz*; *gu-z* *gutaz* ou *guzaž*. Le pluriel *zuek* suit en tout les règles pour les mots pluriels; c'est-à-dire que le *k* se convertit en *t* quand suit un des suffixes cités ci-dessus; *zuek* + *n* fait *zuetan*; *zuek* + *ko* *zuetako*, &c. Avec les autres suffixes, il y a élision du *k* selon la règle & *zuek* + *i* fait *zuei*, „à vous”.

§ 10.

La forme intensive des pronoms personnels s'obtient en leur suffixant un pronom démonstratif.

Le pronom personnel reste au nominatif dans quelques dialectes, mais dans quelques autres il paraît être au génitif. Le soutien dit

(1) Il (W. J. van Eys) émet encore une opinion très inattendue sur le singulier *zu*, qu'il suppose avoir été à l'origine le pluriel de *hi*. M. Duvoisin, *Courrier de Bayonne*, 9 février 1868.

nihaur „moi-même” de *ni-haur*; le guipuzcoan dit *nerau* de *nere-au*.

Tous les dialectes n'ont pas choisi le même pronom démonstratif; les dialectes basques espagnols se servent de *au* & de *ori*, & comme de raison, de *onek* & de *orrek* pour le sujet agent, & de *oyek* contracté en *ok* pour le pluriel. Les dialectes basques français ont *haur*, *ori* & *oni*.

SINGULIER.

PREMIÈRE PERSONNE.

	bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
p	—	<i>Nerau</i>	<i>Neroni</i> (1)	<i>Nihaur</i>	<i>Nihaur</i>
a.	—	<i>Neronek</i>	<i>Neronek</i>	<i>Nihaurk</i>	<i>Nihaurk</i>

DEUXIÈME PERSONNE.

—	<i>Herori</i>	<i>Heroni</i> (1)	<i>Hihaur</i>	<i>Hihaur</i>
—	<i>Herorrekk</i>	<i>Heronek</i>	<i>Hihaurk</i>	<i>Hihaurk</i>

PLURIEL.

PREMIÈRE PERSONNE.

p.	—	<i>Gerok</i>	<i>Geroni</i>	<i>Guhaur</i>	<i>Gihaur</i>
a.	—	—	<i>Geronek</i>	<i>Guhaurek</i>	<i>Gihaurk</i>

DEUXIÈME PERSONNE.

p.	—	<i>Zerori</i>	<i>Zeroni</i> (1)	<i>Zuhaur</i>	<i>Ziháur</i>
a.	—	<i>Zerorrekk</i>	<i>Zeronek</i>	<i>Zuharek</i>	<i>Ziháurk</i>

(1) On prononce généralement: *neoni*, *heoni*, *zeoni*. M. Duvoisin, *Etude sur la déclinaison basque*.

PLURIEL DU PLURIEL.

DEUXIÈME PERSONNE.

	bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
p.	—	<i>Zerok</i>	<i>Zerok</i>	<i>Zih Aurek</i>	<i>Zihaurék</i>
a.	—		<i>Zeroek</i>	<i>Zihauriék</i>	

SINGULIER.

TROISIÈME PERSONNE.

p.	—	<i>Bera</i>	<i>Berbera</i>	<i>Bera</i>	<i>Bera</i>
a.	—	<i>Berak</i>	<i>Berberak</i>	<i>Berak</i>	<i>Berak</i>
p.	—	<i>Berori</i>	<i>Berorre</i>		
a.	—	<i>Berorrek</i>	<i>Berorrek</i>		
p.	—	<i>Berau</i>			
a.	—	<i>Beronek</i>			

PLURIEL.

p.	<i>Eurak</i>	<i>Bérok</i>	<i>Berak</i>
a.		<i>Eurok</i>	<i>Berek</i>

Le pronom *haur* est remplacé par *on*, *hun*, pour former le sujet agent *hunek*, *onek*; mais ici *haur + k*, *haurk* se retrouve comme sujet agent dans les dialectes bn. & souletin : *nihaurk* (1) „moi-même”; *hihaurk* (1) „toi-même”.

En labourdin, on dit également bien *nerori*, *herori*, *zerori*, qu'on prononce *neori*, &c. (2). Selon le *Manuel basque*, on dit *nerone*, *zerone*.

(1) Pouvreau écrit *neurk egin dut* „j'ai fait moi-même”; & Dechepare, p. 20, *hiurk*, le *h* est élidé.

(2) *Etude de la Conjugaison basque*, par M. Duvoisin. L'auteur écrit partout *orri*, ce qui sera l'orthographe admise; mais *orri* n'existe pas comme pronom isolé; c'est *ori*.

Le guipuzcoan a *nerau* de *nere-au*, comme *herori* de *here-ori*; *zerori* de *zere-ori*; *gerok* de *gere-oyek*; partout le génitif suivi du démonstratif. Puisque *nire*, *hire*, *zere* sont en usage, il est probable que *gere* est aussi employé en guipuzcoan; mais jusqu'ici nous ne l'avons pas trouvé. — Le bn., qui a pour génitifs *neure* & *eure*, fait *neurori* & *eurori*; v. Jean I, 22.

Au pluriel, les dialectes basques espagnols ne font pas de différence entre le sujet patient & le sujet agent; mais puisque le pluriel *zu* est employé comme un singulier, on trouve *zerori* patient & *zerorrek* agent; c'est-à-dire le pronom personnel pluriel *zu*, suivi de pronoms démonstratifs au singulier. Pour le pluriel, on a formé *zerok* de *zere-oyek*, „vous-mêmes”.

Les dialectes basques français, distinguant le patient de l'agent au pluriel, disent *zerok* patient & *zeroek* agent. Le bn. indique cette différence par un accent, qui ne signifie rien, *zihaurek*-*zihaurék*.

Une des variétés labourdines a ajouté deux démonstratifs aux pronoms personnels; *nihoroni*, „moi-même” de *ni-haur-oni*; *hioroni*, de *hi-aur-oni*, & ainsi de suite. Les pluriels correspondants sont *guhoro*, „nous-mêmes” & *zuhoro*, „vous-mêmes”. Ce pluriel s'explique difficilement; & bien que ces pronoms soient en usage selon toute probabilité, la forme plurielle est évidemment vicieuse.

Le dialecte souletin a fait la même chose; on trouve chez Dechepare (1): *Hayek zer merexi duten zuhaurorrek ikhustzu*. „Regardez vous-même ce que ceux-là méritent”. *Zuhaurorrek* est formé de *zu-haur-orrek*.

La troisième personne est *bera* g. bn. & *berbera*. lab. Larramendi & Lardizabal traduisent ce pronom par *el mismo* (2), „lui-même”; il est donc composé, comme *berau* de *bere-au* & *berori* de *bere-ori*; & il faut alors que ce soit de *bere-a*. Suivi de *n* (génitif), il fait *beraren*; de *kin*, *berarekin*; de *n* (locatif), *beretan*; de *k* (pluriel), *berak* & ainsi de suite. *Berbera* est la réduplication de *bera*, comme en espagnol *mismissimo*.

(1) *Arte*, p. 29. Gr., p. 10.

(2) *Poésies*, p. 59.

§ II.

Les pronoms possessifs.

Les pronoms possessifs sont les génitifs des pronoms personnels. Comme ces derniers se terminent par une voyelle, le génitif a le *r* euphonique intercalé; *neu + n* fait *neuren*, „de moi” ; voir le suffixe *n*.

Il est remarquable que le suffixe *n* se soit perdu & qu'il ne soit resté que le groupe insignifiant *re*, dont la première lettre est une lettre euphonique & la seconde une voyelle de liaison, afin de pouvoir prononcer *rn*. On trouve un autre exemple de la chute de l'*n*, bien qu'il soit la caractéristique de la catégorie, & c'est dans l'imparfait *aezcoan* (1). — En général, le *n* final se perd très souvent, & l'habitude de ne pas le prononcer aura entraîné sa chute dans des mots comme les pronoms possessifs où sa signification n'aura plus été sentie, & où le groupe *re* indiquait assez qu'il s'agissait d'un génitif.

bisc. lab. bn.	bisc.	guip. lab.	soul.
mon	<i>neure</i>	<i>nire</i>	<i>ene</i>
ton	<i>eure, heure</i>	<i>hire</i>	<i>hire, heure</i>
nôtre	<i>geure</i>	<i>gure</i>	<i>goure</i>
vôtre	<i>zeure</i>	<i>zure</i>	<i>zoure</i>

Ces pronoms sont invariables, & puisque ce sont des génitifs, ils précèdent le nom, qui doit être défini: *nere echea*, „ma maison”; *nere echeak*, „mes maisons”; litt. „la maison de moi”; „les maisons de moi”. *Heure ezaguzia*, *Dechepare*, „ta reconnaissance”. *Hire enganatuya*, „ton erreur”; *eure mende gucia*, „tout ton pouvoir”, *Dechepare*, *Poésies*, p. 40, éd. de 1847.

Les dialectes basques français ont une variante, *ene*, pour la pre-

(1) En hollandais, le *n*, signe de pluralité, s'écrit toujours & ne se prononce jamais (dans la conversation); on dit *de paarde* pour *de paarden*, „les chevaux”.

mière personne & disent *ene etchea*, „ma maison”. Le dialecte souletin paraît avoir fixé son choix sur *ene* (1) comme pronom possessif, & *nuria, nouria* sert comme adjectif possessif „le mien” (2).

On a voulu établir une différence entre *ene* & *nere*; mais elle ne nous paraît avoir aucune valeur. A ce propos, M. Duvoisin dit (3): „Le basque tire *ene*, „mon”, du génitif, & *nere*, „mien” du passif „*ni*, „moi”. M. *** ne connaît pas la distinction qui existe entre ces deux formes. Il dit „mien père”, au lieu de „mon père”, *ene*, „*aia*”.

Nous avons relu ce passage différentes fois, mais sans le comprendre. *Ene* dérive du génitif, dit M. Duvoisin. — Mais de quel génitif? D'abord, un pronom possessif ne dérive pas d'un génitif; un pronom possessif est un génitif; mais où trouver le nominatif de *ene*? *Ene* est un mot difficile à expliquer; mais l'explication de M. Duvoisin ne nous avance guère. *Ene* n'a pas la forme d'un génitif; c'est tout ce que nous pouvons en dire. *Ene* est si peu un génitif, que Dechepare forme de *ene* le génitif pluriel *eneyen*; *Izterbegier eneyen*, *Poésies*, p. 58, „aux ennemis de moi”, „à mes ennemis”; & le souletin de nos jours paraît encore posséder un datif *eni*. Au contraire, *nere* ou *nire* est le génitif de *ni* & par conséquent signifie „de moi”, & ainsi *nere aita* veut dire „le père de moi”. Que l'on dise de nos jours généralement *ene* au lieu de *nere*, & que quelques dialectes (le souletin par exemple) aient une préférence pour *ene*, cela est fort possible; mais l'étymologie n'a rien à voir dans l'emploi de ces deux pronoms, qui, au reste, du temps d'Axular & de Haramburu, étaient employés l'un pour l'autre. Le premier de ces auteurs dit dans la préface: *Neure Jaun maitea*, & Haramburu écrit: *Neure baithan, neure contra*. Par contre „mien” qui signifierait *nere*, selon M. Duvoisin, est rendu par Axular par *ene*: *Ordea eneac dira faltac*, *Lettre de recom.*, p. 3, anc. éd., „Cepen-

(1) *Ene ginco hona*. — *Ene faltaz*. — Voir *Prône souletin*, 1676.

(2) M. Gèze (*Eléments de gr. basque*, p. 62) s'embrouille dans la nomenclature & appelle les adjectifs possessifs des „pronoms possessifs”.

(3) *Actes de la Société philologique*, tome iv, mai 1874. Examen critique du „Guide élémentaire de la conversation basque-français, lab., précédé d'un abrégé de grammaire”.

dant, les fautes sont miennes''. Les mêmes auteurs écrivent aussi : *ene arima*, *ene ganik*, &c. Encore quelques exemples : *Neure buruari ungi beharzen badiot*, Chourio. „Si je me considère bien moi-même''. *Baldin neure ausartgoa*, Liçarrague, *Epître dédicatoire du N. T.*, p. xx (voir *Documents*, &c., de M. Vinson). „Si ma hardiesse''... *Hunetan applica ahal deçaquer neure defensionetan*, p. xxii. „Je pourrais faire servir à ma défense''... *Ene manera halaco bacen-ere*, p. xx. „Encore que ma condition soit telle''... On le voit, ces auteurs ne font aucune différence (1).

Le pronom possessif de la troisième personne est rendu par *bere*. Ce *bere* paraît être le génitif d'un pronom *be*, qui ne se trouve plus aujourd'hui, si ce n'est dans la troisième personne de l'impératif ; *ikusi* fait *bekus* „qu'il voie'' de *b-ekus*; *ekarri* fait *bekar* de *b-ekar* „qu'il porte'', &c. *Bere* a donc été *beren*, mais comme les génitifs de tous les autres pronoms personnels, il a perdu le *n* final.

Bere est employé par tous les dialectes & signifie „son''. *Bere echea*, „sa maison''. *Presuna haserretuen artean, bere gogara da deabrua*. „Parmi les gens colères, le diable est à son gré''. Axular, p. 109, n. éd. *Bere adiskideak*, „ses amis''.

Le pluriel „leur'' est rendu par *beren* en b. g., mais dans les dialectes basques français *bere* sert pour „son'' & pour „leur'', ce qui est plus correct ; p. ex. *bere dembora guzta progotchoski emplegarzen zuten*, Chourio, p. 61. „Ils employaient utilement tout leur temps''.

En guip. on emploie *beren* : *Nola ezin adierazo dituzten beren esakariak*. Lettre de Larramendi à Mendiburu, p. 3, recto. „Comme ils (prédicateurs) ne pouvaient faire comprendre leurs discours''. — On se serait plutôt attendu à une seule forme dans les dialectes basques espagnols, puisque la langue espagnole dit „su'' pour son & leur (2). *Bere* étant un génitif comme *nere*, *zure*, &c., aurait dû être aussi invariable.

(1) La différence que fait M. Gèze (*Elém. de Gr. basque*, p. 62) entre *enia* „le mien'' & *neuria* „le mien propre'' n'a aucune valeur étymologique ; l'usage peut avoir sanctionné cette différence en souletin.

(2) Il est étonnant que ni Larramendi ni Lardizabal ne fassent mention de *bere*.

On peut encore rendre le pronom possessif de la troisième personne par le génitif du démonstratif *a*: *aren*, „de lui” = „son”, & *ayen*, „de eux” = „leur”. Ceci est l'usage dans tous les dialectes, & c'est aussi l'usage en espagnol; p. ex. *Don Miguel... certifico que aviendose visto por los Señores de él.* — „Don Miguel certifie que l'ayant vu pour les Seigneurs de lui, c'est-à-dire pour les Messieurs du Conseil. — *Bere debozio guziarekin galdu zen arkenean zeren haren debozio guzia debozio ahalia zen.* Mendiburu, p. 5. „Malgré toute sa dévotion, il s'était perdu à la fin, car toute sa dévotion était (une) dévotion extérieure. (*Ahalia?*)

Le dialecte biscaïen a encore le pronom *euren*, *eureen*, „son, leur”. *Eta eure faltak ixilik aukitia* (1). Olaechea, p. 75. „Et laissent leurs fautes (des parents) cachées”. — *Emenbada erakusten dira arrisku ia arimeen laban arrijak, euri aldendu...* J.-J. Moguel. *Echeco escolia, Berba aurrecoa.* „Ici donc sont enseignés les périls & les sombres glissades de l'âme, le fuir à eux (le moyen de les fuir)”. — *Santa Barbara dago zeruban, ia eureen gurasuak inpernuban.* Moguel, p. 9. „Sainte Barbe est au ciel & ses parents en enfer”. — *Baña egin ezkero (eginez gero) eurakan dana.* Moguel, p. 9. „Mais après avoir fait ce qui est en eux”.

Ce pronom *eureen* a la forme d'un génitif & ferait conclure à un nominatif *eu*, avec la signification d'une troisième personne, „il”; or *eu* est „tu”. Mais il paraît certain que les dialectes basques espagnols ont perdu l'aspiration; *eu*, „tu” est donc pour *heu*, & *eu* pourrait être „il”. Ceci ne nous mène pas encore beaucoup plus loin, mais cependant la régularité des trois personnes est remarquable, *neu*, *heu*, *eu*, *geu*, *zeu*; & nous aidera peut-être à découvrir un jour la véritable signification.

Le pronom possessif *zure*, „votre” étant employé pour „ton”, il a fallu faire un autre pluriel; ou plutôt, comme l'on avait fait un pluriel *zuek*, „vous”, ce *zuek* a donné un génitif *zuen*, c'est-à-dire *zuek + n*; „de vous” = „votre”; p. ex. *Çuen aita ceruetacoac-ere quey barka dierzaquen çuen faliac.* Marc xi, 25, T. R. „Afin que

(1) Nous ignorons la signification de *aukitia*.

votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes”.

En suffixant aux pronoms possessifs l'article, on forme ce que l'on appelle dans nos langues des adjectifs possessifs, *neuria*, *nerea*, „le de moi = le mien”; *hirea*, „le de toi = le tien”; *berea*, „le sien”, *gurea*, „le nôtre”, *zurea*, „le vôtre”, *berena*, „le leur”.

§ 12.

Le pronom réfléchi.

Le pronom réfléchi est rendu en basque par *buru*, „tête”: *Beren buruak billosak ikusi ziran*, „ils se virent nus”. — *Bainan guardi emaize zuen buruei*, lab. *Baina beguira eieçue çuec ceuron buruëy*. Marc XIII, 9. „Mais prenez garde à vous-mêmes”. On voit par cet exemple que *buru* est plutôt considéré comme nom; la traduction littérale du labourdin serait: „Prenez garde aux têtes de vous”; *zuen* est pour *zeuk-n* dont le *k* s'est perdu: „de vous”. *Ceuron* paraît être pour *zeure-one*, „vous-mêmes”, ce qui indiquerait que la phrase est construite d'une autre façon.

Buru ne sert pas seulement pour la troisième personne, mais aussi pour la première & la deuxième du pluriel. Nous n'avons pas trouvé d'exemple avec la première personne du singulier. On dit donc: *Goure buria, zoure buria. Goure buria bezala behaz da proximoa maithatu*. „Il faut aimer le prochain comme nous-mêmes”. *Certan iuya hic vaytaçac eure yzterbegua*, *Hartan condemnacen duguec yhaurc eure burua* (1). D'après l'orthographe moderne: *Zertan iuya hik baytaçak eure iżterbegia, hartan condemnarzen dukek ihaurk eure burua*. „Tu seras toi-même condamné en cela en quoi tu as jugé ton ennemi”. —

(1) Dechepare, *Poësies*, p. 60, éd. 1848. Ces deux vers contiennent plusieurs faits intéressants: 1° l'emploi de *ezan* au présent de l'indicatif *hic iuya bay-daza*, „tu juges”; 2° la chute de l'*h* initial de *hihaurc* (*yhaurc*); 3° la répétition du pronom jusqu'à trois fois, ici peut-être à cause du mètre *hi-haur-eure-burua*.

Ez dužun zure buruaž urgillužko gogoetarik (1). „Que vous n'ayez de pensées orgueilleuses de vous-même”. *Zergatik iruki nai dežu zure buruba besterik baño jakintsuagoržat* (2). „Pourquoi voulez-vous paraître plus qu'un autre quant à (vos) connaissances”?

§ 13.

Le pronom relatif.

Le pronom relatif est exprimé par le suffixe *n*, quand il s'agit du sujet ou de l'objet : *Sagarra min egin didan gažiegi žan*, „la pomme qui m'a fait mal était trop aigre”. *Didan* est formé de *dii* + *n*; *dii* signifie „il a à moi”, & *n* est le pronom relatif „qui”, ainsi „que il a à moi”. La phrase était primitivement, selon toute apparence, *min egin det non gažiégi žan* (3). Non pouvait difficilement exprimer autre chose qu'un cas droit, & pour rendre les cas obliques on s'est servi du pronom interrogatif *zein* „qui” suivi de l'article *a*, *zeina* ou *zeña* „lequel”; p. ex. *eche au zeñaren zu bide žera jabe* (2), „cette maison de laquelle (dont) vous paraîssez être le maître”. *Zeñaren* génitif de *zein*. — *Eliž au zeñari eman žioten gure gurasoak ain beste urre* (4). „Cette église à laquelle nos ancêtres donnèrent tant d'or”. *Zeñari* datif de *zein*.

L'emploi des cas obliques de *zeina* ou *zena* ou *zoina*, selon les dialectes, aura eu, croyons-nous, une certaine influence sur l'emploi du pronom relatif comme sujet ou objet, & de là l'usage exceptionnel dans quelques dialectes, & usuel dans quelques autres, de *zeina* comme sujet ou objet.

Le remplacement de *n* comme sujet ou objet par *zein*, c'est-à-dire

(1) Chourio, *Imit.*, p. 29.

(2) Echeverria, *Imit.*, p. 7.

(3) Voir le suffixe *n*.

(4) Larramendi, *Arte*, p. 273. L'auteur ajoute qu'il n'y a pas d'autre manière de s'exprimer sous peine de parler mal.

d'un pronom relatif (quand bien même démonstratif à l'origine), par un pronom interrogatif, peut paraître inutile ou vicieux; mais il nous semble que l'usage en est décidément vicieux quand, malgré *zein* on ajoute encore le *n* à la flexion verbale, comme le font Larramendi, Moguel & autres. Dans l'exemple cité ci-dessus, Larramendi emploie *zein*: *Sagarra zeinek min egin didan gañiegi zan* (1).

— *Bere argitasun ta buru onaç gañetik eukan errijan osaba Abade on ta jakitun bat zeñek eñ bakarrik emoten eutsazan atarako liburubak...* Moguel. Echeco escolia, p. 6. „Outre son activité & sa bonne tête, il avait dans le village un oncle, abbé bon & savant, qui lui donnait non seulement des livres, mais”...

Ici on ne peut pas prouver que le *n* relatif est sous-entendu, puisqu'il s'assimile avec le *n* final de l'imparfait; mais on a la preuve que le biscaïen fait usage de *zeina* comme sujet.

L'emploi de *zein* ou *zoin*, selon les dialectes, est très commun; chez Liçarrague, dans le Prône souletin (1676), & chez Belapeyre: *zoin sariñatu baitirate Parropiaz* (2) „qui seront récompensés par la paroisse”.

Jusqu'à présent nous n'avons pas réussi à en trouver un exemple chez Dechepare.

On se fert, comme l'on voit, de la forme indéfinie dans les dialectes basques français, *zein* ou *zoin*, & non pas *zeina*.

§ 14.

Les pronoms interrogatifs.

Les pronoms interrogatifs sont: *nor*, b. g. l. bn., *nour*, f. „qui”; *zeñ*, b. g. *zein*, b. g. l. bn. *zoin*, l. *zouñ*, f. „qui, quel”; *zer*, b. g. l. bn. f. „quoi, quel”.

(1) Larramendi, Arte, p. 279.

(2) Belapeyre, Catechima, &c., p. 23.

En biscaïen *nor* perd souvent le *r* ainsi que *zer*. *Zein da gizon haiñ zuhurra?*... Chourio. „Quel est l'homme si sage?”... *Zer da?* „qu'est-ce?” *Zer! hoin laster bañohaz?* l. „Quoi! vous vous en allez si vite?” *Nor da hor?* l. „Qui est là?” *Nork nahi du karroan igan?* l. „Qui veut monter en voiture?” *Zer da haur?* „Qu'est-ce que ceci?” Ax., p. 299.

Les suffixes s'ajoutent régulièrement au nominatif de ces pronoms, excepté *kin* & *r̩at* qui s'unissent au génitif; *nor + k* fait *nork* pour le sujet-agent; en bisc. le *r* se perd *nok*; *nor + n* fait *noren*, „de qui”, avec la voyelle de liaison *e* (v. ch. VI, § 4) *nor + i* fait *nori*, „à qui”; *nor + kin* fait *norekin*, pour *noren-kin*, avec élision de *n* devant *k* (v. ch. III); *zein + k* fait *zeinek*; *zein + i* fait *zeini*, &c.

Comme toujours les suffixes *n* (locatif), *z*, *ko*, *ra*, *ronz*, s'unissent aux pronoms sous la forme *tan*, *tañ*, &c. (v. le suffixe *k*, ch. VIII, § 4). Ainsi *nor + n* (locatif) fait *nortan*; *zein + n*, *zeineran*; *zer + n*, *zertan*; *nor + z*, *norzañ*; *zer + z*, *zerizañ*; *zer + ko*, *zerako*.

§ 15.

Les pronoms indéfinis.

Bai. En biscaïen & en guipuzcoan le nom de nombre *bai*, „un” sert comme pronom indéfini dans le sens de „quelque” & régit le génitif: *gizonen batek ikusi du*, „un homme a vu”. *Gizonen bat dator*, „quelque, un homme vient”. *Etorriko balitz fedearen contra eselsiren bai*. Confes., 89, V. Zavala, Verbo vasc., p. 20, n° 35. „S'il venait une ou quelque persécution contre la foi”.

Barzu est connu de tous les dialectes & signifie „quelques-uns”. Ce pronom est composé de *bai* & *zu*. Dans les dialectes basques français la terminaison a conservé sa signification d'un pluriel; dans les dialectes basques espagnols cette signification s'est perdue & l'on ne trouve plus que *barzuk*, b., ou *barzuek*, g. La différence entre le

patient et l'agent s'est par conséquent perdue, du moins en biscaïen. Mais il y a partout un peu de désordre; Pouvreau écrit : *barzuek diote*, „quelques-uns disent”; puisque *barzuek* est l'agent *barzuk* aurait suffi; mais il est vrai, d'un autre côté, que *zu* pluriel, étant employé pour le singulier & étant devenu *zuek*, „vous” pluriel, le chemin était tout tracé pour adopter cette même forme ici. Il est fort possible & même probable que l'on considérait *zu* comme un singulier, déjà du temps de Pouvreau, sans cela cette erreur ne se serait pas propagée jusqu'à nos jours. — Chourio écrit aussi : *Barzuek on ditugu triste garen demboran*. Imit., p. 66. „Quelques-uns nous plaisent dans les moments que nous sommes tristes”. *Barzen beharra dugu*, „nous avons besoin de quelques-uns”.

La terminaison *zu*, comme signe de pluralité, s'explique difficilement; comp. notre Dictionnaire.

Elibar f., „quelques-uns”. Nous ignorons comment ce pronom est composé.

Bakoch, b., *bakoirz*, g., *bakotch*, l. bn., *bakhoirz*, f., „chaque”. Il est très probable que ce pronom est composé de *bat*, dont le *t* a dû se perdre devant le *k*; mais *koch* nous est inconnu.

Ce pronom est employé substantivement & adjectivement, mais le guipuzcoan se sert plutôt de *oro* adjectivement : *egun oro*, „chaque jour”; *gizon oro*, „chaque homme”. *Ta eskatuten deurfa guztioen egillari berba bakochari ia guztiei iraatsi*. Moguel, Introd. „Et il demande au Créateur de toutes choses de jeter une parole à chacun & à tous”. — *Bakoirza berezi*, „chaque chose pour elle-même, séparée”.

Baibedera, „chacun”. Ce pronom n'est en usage que dans les dialectes basques français, & n'est employé que substantivement. *Bat bedera* correspond à l'expression française, vieillie de nos jours : un chacun; all. *ein jeder*; angl. *every one*. *Bedera* paraît signifier „seul”, voir ci-dessous.— *Eta boritheric baibedera cen perla bederaq*. T. R. Apoc. xxI, 21. „Et chacune des portes était d'une seule

perle''. *Jangoikoak nola duen baibedera formatu.* Dechepare. „Comment Dieu a formé chacun”.

Puisque *bat* reste invariable, il sera préférable d'écrire, comme cela se fait généralement, *baibedera* en un seul mot.

Bedera n'existe, de nos jours du moins, que dans les dialectes basques français. La signification n'est pas bien fixée; dans l'exemple s.v. *baibedera*, *bedera* correspond à „seul”; ainsi que dans le verset suivant: *Diacreac diraden emazte bederaren senhar.* I Tim. III, 12. „Que les diacres soient maris d'une seule femme”. L'idée d'un „singulier” est donc exprimée par *bedera*. Larramendi en forme un adjectif, & dit dans sa lettre à Mendiburu: *Bederako ergelkaria!* „Naïveté singulière” (1)! La version labourdine du N. Testament, Bayonne, 1828, a dans le premier exemple *perla batez*, dans le second *emazte bakhar baten senhar*. L'origine reste inconnue, mais *bedera* sera un adjectif comme *bakhar*. Nous ne trouvons pas *bedera* chez M. Gèze, mais bien *baibedera*; & aussi *bederazka*, „un à un” (2).

Bana. Ce pronom signifie „chaque” dans tous les dialectes, mais avec une signification accessoire distributive & correspondant à un datif: *Emango dizutet eun sagar bana*, „je vous donnerai à chacun cent pommes”. M. Gèze traduit *bana* par „chacun une”, & *banaka* par „un à un”.

Banaka est formé de *bana-ka*, comme *zaldika*, „à cheval” de *zaldi-ka*; *ka* signifie „à, par”; *soka*, „par des regards”, de *so-ka*. *Bana* paraît être formé de *bat* avec l'éisión régulière de *t* devant *n* (voir ch. III); mais la terminaison ne s'explique pas.

Berte, l. bn., *beste*, b. g. f. „autre”. Ce pronom est écrit par Liçarrague *berce*, que nous écririons *berze*, ce qui est aussi l'orthographe nav. esp., nous voulons dire sans le *r*.

(1) Ni le primitif, ni le dérivé, ne se trouvent, autant que nous sachions, dans son Dictionnaire.

(2) *Éléments de Gr. basque*, pp. 66, 268.

Le *r* est une lettre qui se perd très souvent dans tous les dialectes & surtout en biscaïen. Il est par conséquent plus que probable que les dialectes lab. & bn. & nav. esp. ont conservé une forme plus primitive.

Nous avons proposé dans notre Dictionnaire de décomposer *berze* en *ber-ez*, „pas le même = autre”. Comme forme & comme signification, il n'y avait pas d'obstacles sérieux à cette étymologie. Il fallait seulement admettre l'hyperthèse de l'*e*; *berze* pour *berez*.

Nous croyions avoir trouvé une variante dans l'adjectif verbal *berezzi*, séparé. En dépouillant *berezzi* de l'*i*, terminaison des adjectifs verbaux, il reste *berez*, formé de *ber-ez*, „pas le même, distingué, séparé”.

Nous avions pensé un moment que c'était le même mot; *berezzi* avec l'article fait *berezia*, & *berze* avec l'article fait *berzea*, mais peut faire *berzia* par suite de la loi qui veut que *e* devienne *i* quand suit l'article. Ainsi *berezia* & *berzia* pouvaient être comparés l'un à l'autre; mais ici il y a une raison qui empêche de les confondre & qui nous avait échappée; le *i* dans *berezia*, „séparé” est primitif, c'est du moins un élément formatif; tandis que dans *berzia* pour *berzea*, „l'autre” le *i* provient d'une mutation phonétique.

Hanirz, bn., *anirz*, g. bn., *hainirz*, lab., *anhirz*, lab. soul. „beaucoup”. Ce pronom est employé adjectivement & substantivement, & dans le premier cas précède le nom qu'il définit. *Anhirz lekhutan da bere aitaren amoreagatik ongi ethorria*. Axular, p. XIV, n. éd. „Et il est le bien venu dans beaucoup d'endroits pour l'amour de son père. Substantivement: *hainirz dire erraiten dutenak*, „il y en a beaucoup qui disent”. — *Eta ençutzen çutenetaric anhirzec miresten çuten*. Marc VI, 2, T. R. „Et beaucoup de ceux qui l'entendaient, s'étonnaient”.

Hanirz est considéré comme un nom collectif; le verbe se met au pluriel.

Inor, g., *inor*, b., *nihor*, l., *nehor*, l. b., *nihour*, *ihour*, f. „quelqu'un”. *Hirur gutik eta hirur anhirzek galzen dute nehor*. Proverbe

241 de Oihenart. „Trois peu & trois beaucoup gâtent le monde”. Litt. quelqu'un.

Ce pronom, accompagné de la négation *eñ* ou d'un verbe avec un sens négatif, signifie : personne. *Iñor eñ dežu illko*, g. „tu ne tueras personne”. *Nihork ethorri nahi badu ene ondotik*. Chourio, p. 139 (Matt. xvi, 24.) „Si quelqu'un veut venir après moi”. Selon Liçarrague : *Baldin nehor ene ondoan ethorri nahi bada*.

Inor sera probablement composé de *nor* „qui” & de *i*, mais que signifie le *i* initial? Il faut supposer que les dialectes basques français ont une forme corrompue; *hor* ne signifierait rien ici; il faut encore supposer que les autres dialectes ont perdu l'aspiration, & *inor* sera pour *hinor* & par hyperthèse *nihor*. Mais encore *hi-nor* est une forme que nous ne nous expliquons pas. Est-ce que les pronoms personnels auraient pu avoir servi ici pour indiquer le sens indéfini de ce pronom? On le dirait pour *nor bere* „chacun”; litt. „lui qui, lui-même qui”.

Inor ou *nehor* suivent en tout le primitif *nor*.

Les suffixes s'ajoutent toujours, selon les mêmes règles, p. ex. *inor + k* fait *inork*; *nehor + k*, *nehork*; *inor + n* *inoren*; *nehor + i*, *nehori*. Les suffixes *n* (locatif), *z*, *ko*, *ra*, *rontz*, s'unissent, comme toujours, sous la forme *tan*, *taž*, &c., *inoržaž*, g., *nehortan*, l. (?); en guip. *inorgan*. Voir les suffixes *n*, *z*, *gan*.

Norbait, b. g. l. bn.; *nourbait*, f. „quelqu'un”. *Norbeit*, Liçarrague. Ce pronom paraît être formé de *nor-bait*. Ce *bait* transforme les pronoms de définis qu'ils étaient en indéfinis. C'est ainsi que *zer* „quoi” devient *zerbait* & *non*, *nombait*; exactement comme en anglais le mot „some” & en all. le mot „irgend”; p. ex. *irgend einer* „quelqu'un”; *irgend wo* „quelque part”; en angl. *some one*, *some where*. *Norbait* est donc „quelque qui”; mais d'où vient *bait*? Peut-être de *baita* „aussi”. Il nous paraît que *baita* „aussi” dérive de *bai da* „il est oui”, c'est-à-dire „il est en effet”. Cette phrase affirmative pouvait être l'origine de l'adverbe affirmatif „aussi”; comme les locutions dubitatives *quiza*, esp. (qui sait); (il) peut être, sont l'origine des adverbes *quiza* & peut-être. Comment le sens

affirmatif de *baita* en est venu à donner une valeur indéfinie, ne s'explique pas pour le moment; mais l'adverbe allemand auch „aussi” remplit exactement la même fonction: „wer auch”, qui-conque; whoever; „wo auch” où que ce soit, wherever; „wie auch” de quelque façon que ce soit; howsoever. Les analogies ne manquent donc pas.

Les dialectes basques espagnols ont formé un pluriel de *norbait* en y suffixant *zuek*: *norbairzuek*, „quelques-uns”.

Zerbait, b. g. l. bn., *zer ere*, f. „quelque chose”. Ce pronom paraît être formé de *zer*-*bait*. Voir *norbait*. *Zerbait emain dizula, uste dezen regerekin sartze*.

Zembait, b. g. l., *zembaiteit*, bn., *zoumbait*, f. „quelqu'un”(1). Ce pronom paraît composé de *zein*, ou *zeñ*, ou *zoun* & *bait*; comme *n* suivi de *b* devient *m*, on écrit *zembaiteit*. Puisque *zein* ne se dit que des personnes, on s'attendrait à ne pas trouver *zembaiteit* appliqué à des choses; cependant Liçarrague, Lardizabal, &c., s'en servent dans ces cas là. Comp. notre Dictionnaire; *norbait* & *bait* semblent être réservés aux personnes.

Eta han ciradenetaric cembeitec, eztara idoquiric, io cezan... Marc XIV, 47. „Et un de ceux qui étaient là tira son épée & frappa”. *Nik haurk ere ukhen dizit zeynbayt ere amo*. Dechepare, p. 36. „Moi aussi j'ai eu des (quelques) amours”.

Nor bere, g. l. bn., *nor ere*, bn., *nor bera*, b., *nour ere*, f. „chacun, quiconque”.

Le dialecte bisc. écrit aussi *norbera* & place, par conséquent le suffixe à la fin du mot; p. ex. *Norberak daukanerik...* Olaechea, p. 79. „Quiconque possède”. *Dauka*, „il possède”, *daukan*, „qui possède”; *daukanerik*, pluriel indéfini, v. ch. vi, § 5.

Les autres dialectes laissent *bere* invariable & ajoutent les suffixes

(1) Larramendi ne distingue pas entre *zembaiteit*, „combien” & *zembaiteit*, „quelques”; voir Arte, p. 37.

à nor. *Ecen norc ere nahi ukaren baitu bere vicia saluatu.* T. R. Marc VIII, §. „Et quiconque voudra sauver sa vie”.

Chourio fait suivre à *nor bere* le substantif verbal (l'infinitif), ce que nous ne nous expliquons pas. *Vanitate da aberastasun galkhorren ondoan ibiltzea eta hetan nork bere esparanzen emarea.* Imit., p. 27 (1). „C'est vanité de courir après les biens périssables, & de mettre tout son espoir en eux”. *Vanitate dohakabe bat da halaber nork bere artha guziak bizitzé hunitan emarea.* 27 (1). „C'est vanité & aussi un malheur (quiconque) de mettre dans cette vie tout son souci”.

Elkar, g. l. bn., *alkar*, b., *alkhar*, *algar*, f. „l'un l'autre, réciprocement”.

Edozen, b., *edozein*, g. l. bn., *ediozoin*, bn., *edozen*, f. „qui-conque, quelconque”, & aussi „chacun”, du moins Moguel écrit: *Edozenek daki errazago dana* (il faudrait *dala*) *gauzia esaten egiten baño.* „chacun sait qu'il est plus aisé de dire une chose que de la faire”. — *Eta baldin edoceinec replicatū nahi balu.* Dédicace du N. T. de Liçarrague. „Et si quelqu'un voulût répliquer”.

Ezer. Ce pronom correspond de nos jours dans tous les dialectes à „quelque chose”. *Ezer badauka onik* (2). „S'il contient quelque chose de bon”. — Autrefois *ezer* a dû signifier „rien”; comp. notre Dictionnaire pour l'étymologie de *ezer*.

Aujourd'hui pour exprimer „rien” il faut qu'il se trouve dans la phrase encore une négation; p. ex. *eza (ez da) ezer* „il n'y a rien”.

(1) Chourio.

(2) Bartolome. *Euscul errijetaco*, Introd.

CHAPITRE IX.

LES NOMS DE NOMBRE.

§ I.

Noms de nombre cardinaux.

- | | |
|-------------------------------------|--|
| 1. <i>Bat.</i> | 17. <i>Hamaçazpi, amacaçpi.</i> |
| 2. <i>Bi, biga.</i> | 18. <i>Hamaçorriçi, amacorriçi.</i> |
| 3. <i>Hirur, hiru.</i> | 19. <i>Hemererçi, emererçi.</i> |
| 4. <i>Laur, lau.</i> | 20. <i>Hogei, ogei.</i> |
| 5. <i>Boriz, boſt.</i> | 21. <i>Hogeitabat, ogeitabat.</i> |
| 6. <i>Sei.</i> | 22. <i>Hogei eta bi, ogeitabi, &c.</i> |
| 7. <i>Zaçpi.</i> | 30. <i>Hogei eta hamar, ogeitamar.</i> |
| 8. <i>Zorriçi.</i> | 40. <i>Berrogei.</i> |
| 9. <i>Bederarçi, berarçi.</i> | 50. <i>Berrogei eta hamar.</i> |
| 10. <i>Hamar, amar.</i> | 60. <i>Hirurogei.</i> |
| 11. <i>Hamaika, amaika, hameka.</i> | 70. <i>Hirur hogei eta hamar.</i> |
| 12. <i>Hamabi, amabi.</i> | 80. <i>Laur hogei, laurogei.</i> |
| 13. <i>Hamahirur, amairu.</i> | 90. <i>Laur hogei eta hamar.</i> |
| 14. <i>Hamalaur, amalau.</i> | 100. <i>Ehun, eun.</i> |
| 15. <i>Hamaborrç, amabost.</i> | 1000. <i>Milla, mila.</i> |
| 16. <i>Hamasei, amasei.</i> | |

Ce sont les dialectes basques espagnols qui ont perdu le *h* initial & le *r* final : *iru* pour *hirur*. Larramendi cite encore dans son Dictionnaire une variante curieuse de *sei*; dont il donne le pluriel comme *seyac* & *seyrac*. Ainsi *sei* aurait eu aussi un *r* final *seir*.

L'article & les suffixes s'ajoutent aux noms de nombre comme à tout autre nom & selon les mêmes règles.

Bat + k caractéristique de l'agent serait *batk*; par conséquent on intercale la voyelle de liaison *e* afin de pouvoir prononcer le mot : *batek*, „un”. *Bat + a* fait *bata*, „l'un”; *bata + k*, agent, fait *batak*; *bat + n* (génitif) fait *baten*, „d'un”; & *bat + n* (locatif) fait *bateran*, „en un”, & ainsi de suite. *Bi + n* fait *biren*, „de deux” avec *r* euphonique; *bi + ak* fait *biak*, „les deux”, & *biak + n* fait *bien*, „des deux”, exactement comme *gizonak + n* fait *gizonen*.

Bat, peut être pris au pluriel, mais dans ce cas on ne dit pas *batak*. Le pluriel est formé par *zu* dans les dialectes basques français, & par *zuek*, pluriel de *zu*, dans les dialectes basques espagnols. *Barzu* est devenu pronom indéfini avec la signification de „quelques”. Voir les pronoms indéfinis.

§ 2.

Noms de nombre ordinaux.

Les noms de nombre ordinaux sont formés des cardinaux en ajoutant la terminaison *garren*, ou *gerren* en soul., à l'exception de *bat*; on ne dit pas *bargarren*, si ce n'est dans les composés : *ogeitabatgarren*, „vingt & unième”; — on dit *lehenbiżiko*, *lenbiżiko*, *lenengoa*, *lendabiżikoa*, „le premier” de *len-go*, „de-avant”; & *lengoa*, „le de avant” c.-à-d. le premier. Comp. notre Dictionnaire f. v. *len*.

La terminaison *garren* est obscure; nous avons proposé dans notre Dictionnaire de considérer *garren*, *gar + n* comme un superlatif, c.-à-d. un génitif, puisque les nombres ordinaux, dans plusieurs langues, sont exprimés par des adjectifs superlatifs. Comp. notre Dictionnaire.

On dit donc *bigarren*, *hirugarren*, &c.

CHAPITRE X.

LE VERBE.

§ I.

Remarques préliminaires.

Dans une étude spéciale sur le verbe basque (1), nous avons tâché de prouver que la conjugaison basque ne s'éloigne pas autant qu'on l'a cru de celle des autres langues.

Sans vouloir nous disculper des erreurs que contient notre Étude, il nous sera permis de demander s'il est si étonnant que nous n'ayons pas réussi d'emblée à débrouiller dans tous ses détails une conjugaison embrouillée en elle-même & rendue obscure par une foule de théories très peu satisfaisantes. Heureusement, la plus grande erreur que nous ayons commise a été dénoncée dans l'appendice de l'étude même : c'est celle qui fait dériver les flexions *dut*, *duzu*, &c., du nom verbal *eroan*. L'incertitude de la chute du *k* avait été pour nous un obstacle à admettre que *daukar* „je tiens” (de *eduki*), eût pu devenir *daut* „j'ai”; car aussi longtemps que les lois phonétiques ne nous autorisaient pas à admettre cette élision, cette explication n'avait aucune valeur (2).

Aujourd'hui, il n'y a plus de doute ; le *k* médial se perd, &, par conséquent, nous croyons reconnaître dans les flexions de *eduki* „avoir” les flexions de *eduki* „tenir”. Nous pensons cependant avoir contribué à éclaircir la question de la conjugaison basque,

(1) *Etude sur l'origine & la formation des verbes auxiliaires basques.*

(2) Tout concourt à faire admettre *iduki* comme origine de la conjugaison absolue (*dut*, *duzu*, *du*, &c.), seulement la chute du *k* doit être certaine. Voir notre *Etude sur l'origine*, &c., p. 123.

en indiquant *eroan* comme le nom verbal qui a donné les flexions à deux régimes pour l'auxiliaire „avoir”. Ailleurs déjà nous avions entrevu l'origine de ces flexions (1), & plus nous avons étudié le verbe, plus nous nous sommes trouvé en droit de maintenir l'exactitude de notre théorie, qui a été appelée ironiquement „originale théorie”, & que nous demandons la permission d'appeler „théorie originale” (2).

Jusqu'à présent on n'a donné que des tableaux, ce qui n'explique rien ; on chercherait vainement un principe. Ce qu'il fallait, c'était des lois, des règles, une méthode enfin, & bien que nous donnions aussi des tableaux, afin de rendre notre démonstration plus claire, nous croyons que nos règles suffiront, jusqu'à un certain point, à conjuguer tout verbe basque, tout comme les règles de la conjugaison des verbes des autres langues suffisent, jusqu'à un certain point, à faire conjuguer les verbes de ces langues. Sous ce rapport, nous espérons faire rentrer la langue basque dans la famille des langues naturelles, d'où elle était bannie par suite de théories où la fantaisie règne en souveraine. Le *furnaturel* a été & est encore toujours invoqué pour expliquer le verbe basque. Désespérant sans doute de trouver une solution rationnelle à la question de la conjugaison, on s'est jeté dans les bras de la théologie & l'on a voulu expliquer par un dogme chrétien ce qui était une difficulté grammaticale (3).

Conjuguer, c'est assembler, dans un ordre accepté, le sujet, le nom verbal & quelquefois l'objet (4). Cette définition, donnée plutôt en vue des langues aryennes, s'applique parfaitement à la conju-

(1) Voir notre Dictionnaire, p. xxI de l'introduction.

(2) Comme le dit avec raison M. Vinson, dans sa critique de notre Étude, „Nous différons absolument d'avis sur les principes, sur le point de départ même”. — *Revue de ling.*, vol. VIII, p. 154. Et ailleurs : *Daroat* „je l'emporte” n'a rien de commun avec *drautar*. *Revue de ling.*, vol. VII, p. 65. — Nous attendons que M. Vinson fasse connaître ses principes, qu'il nous a promis depuis 1872, en disant : Déjà mes déductions prennent corps & je crois voir l'édifice commencer à s'élever. *Revue de ling.*, vol. V, p. 218.

(3) Voir *Revue de ling.*, vol. V, p. 200.

(4) Littré, Dict., s. v. conjuguer.

gaison basque ; il n'y aurait qu'à changer le „quelquefois” en „toujours”. — Le principe est le même ; *dur* n'est pas plus extraordinaire que „j'aile” ; seulement, en français, on écrit „je-ai-le”, dont la syntaxe a fait „je l'ai”. En basque, on n'écrit jamais *d-u-i*, mais toujours *dur*. Pour le moment, il est impossible de dire ce que la prononciation a fait disparaître ; *d* & *i* ne sont que des représentants de pronoms ; mais il est tout aussi certain, croyons-nous, que le basque *draukat* (bn.) signifie „je l'ai à lui”, que le hollandais „ik heb't'm” (1). Le hollandais est pour : *ik heb het hem, je-ai-le-à lui.* *Draukat* ou *derokat* est formé de *d-eroa-ho-i*, „je-lui-ai-le” en lisant à rebours (2). Nous avons choisi une flexion où les pronoms ne se retrouvent pas bien conservés ; mais les pronoms de la première & de la deuxième personne sont identiquement les mêmes que ceux qui sont employés isolés. Quand donc une flexion est obscure, ce n'est pas la langue qui est bizarre ou divine, ou tout autre qualificatif qu'on voudra lui appliquer, c'est nous qui sommes dans l'ignorance, par rapport à ses lois phonétiques ou à ses particularités de prononciation. Encore un exemple hollandais ; pour dire : le lui as-tu dit ? nous écrivons : *hebt gy het hem gezegd* ? mais nous prononçons *hy't'in gezeid* ? Ainsi avec les e de liaison : *hyetem* = *hebt gy het hem*, as-tu-le-à lui. Les langues aryennes, bien qu'elles ne soient pas agglutinantes, fournissent encore assez de cas d'agglutination exceptionnelle (dans la langue parlée) pour calmer l'étonnement causé par des formes très contractées.

La conjugaison primitive, avec ses trois modes & ses deux temps, ne suffisant pas à exprimer toutes les nuances voulues, la langue basque a eu recours, comme toutes les autres langues, à d'autres verbes servant d'auxiliaires. Le mécanisme de la conjugaison est très simple, comme l'on verra dans la suite, ce qui nous a permis de reconstruire avec pleine certitude, croyons-nous, la conjugaison de tout verbe & par conséquent de tous les auxiliaires qui ne sont plus en

(1) Si nous remplaçons les apostrophes par des e de liaison, comme en basque : *ikhebetem*, le basque & le hollandais n'auront rien à se reprocher.

(2) Voir ch. xi, § 3.

usage aujourd'hui. C'est de là que viendra l'explication de toutes ces flexions si mystérieuses aujourd'hui; p. ex. *ikusi dait*, „je puis le voir”.

Dait est la troisième pers. sing. prés. indic. de *edin*, „pouvoir”, & formée de *d-adi-i*, „je-puis-le”, en lisant à rebours. Heureusement Liçarrague nous a laissé, dans son N. T., un grand nombre de flexions inusitées & inconnues aujourd'hui. Il forme les imparfaits & les parfaits définis avec deux auxiliaires différents; pour le verbe transitif, ce sont *euki* & *ezan*; pour le verbe intransitif, ce sont *iżan* & *edin* (1). Pour le verbe intransitif on s'en était déjà aperçu, du moins dans les cas où ce verbe n'a pas de régime; p. ex. *Orduan Iesus eraman cedin*. Matt. IV, 1. „Alors Jésus fut emmené”. Oihenart est le premier, si nous ne nous trompons, qui ait indiqué l'emploi de l'imparfait de *edin* comme auxiliaire du parfait défini; mais cette forme sautait assez aux yeux pour qu'on dût s'en apercevoir. Les flexions avec deux régimes comme auxiliaires des verbes transitifs sont moins faciles à distinguer; p. ex. *eta bere thesaurac... presentia cierżoten*. Matth. II, 11. „Et ils lui présentèrent les trésors”. — *Cierżoten* vient de *ezan*; c'est la troisième pers. plur. imparf. indic. avec deux régimes „les à lui”, & formée de *ż-iż-a-ho-te-n*.

Ces mêmes flexions se retrouvent aujourd'hui comme auxiliaires du subjonctif, & alors suivies de la conjonction *n*, „que”; ce qui ne change rien ici, puisque l'imparfait se termine par un *n*, & les deux *n* s'assimilent.

Peu à peu les mystères disparaissent & les terminaisons ou terminatifs d'autrefois deviennent des flexions. Il en est de même des modes & des temps. Nous verrons que le futur & le conditionnel ont été formés d'après le procédé suivi par les langues romanes.

Un ouvrage que nous citerons souvent dans le cours de ce chapitre est celui de Zavala: „El verbo regular vascongado del dialecto vizcaino por Fr. Juan Mateo de Zavala, &c. San Sebastian, 1848”.

Nos vues, radicalement opposées à celles de l'auteur, qui ne voit que des terminaisons dans les flexions du verbe, sont cause de nom-

(1) Voir la syntaxe.

breuses observations sur ce travail, très complet dans son genre, mais très confus, malgré l'ordre apparent qui y règne.

Notre critique aurait porté sans doute sur un moins grand nombre de points, si l'on n'avait tenté de nos jours de faire passer l'auteur pour une autorité à invoquer ou plutôt à imposer.

§ 2.

Le verbe en général. Classification du verbe.

Les verbes basques selon leur nature, leur signification & leur conjugaison, peuvent se diviser en deux classes.

1^o Verbes primitifs & verbes dérivés.

2^o Verbes transitifs & verbes intransitifs.

3^o Verbes réguliers & verbes périphrastiques.

Un verbe est primitif comme *ekarri*, „porter” ; *joan*, „aller”.

Un verbe est dérivé comme *appaindu*, „orner” de *appain*, „ornement” ; *garbitu*, „nettoyer” de *garbi*, „propre”.

Un verbe est transitif comme *ekarri*, „porter” ; intransitif comme *joan*, „aller”. Ce n'est pas seulement la signification qui indique qu'un verbe est transitif ou intransitif ; c'est aussi la conjugaison qui est différente, du moins au présent de l'indicatif.

Le verbe primitif est le seul qui ait une conjugaison régulière ; *ekirri* fait *dakari*, „je le porte” ; *joan* fait *noa*, „je vais”.

Les verbes dérivés sont tous conjugués par périphrase ; c'est-à-dire que la conjugaison se compose d'un nom verbal accompagné d'un auxiliaire ; on ne dit pas „je vois” mais „j'ai en vue”, *ikusten dut*. *Ikusten* est le nom verbal (nom au locatif) ; *dut* est l'auxiliaire. Cette conjugaison est d'une date plus récente.

Le verbe régulier correspond à peu près à nos verbes ; c'est un nom verbal fléchi de différentes manières, pour indiquer les différents temps & les différentes personnes.

La conjugaison des verbes réguliers est la conjugaison primitive.

Les verbes auxiliaires sont eux-mêmes des verbes primitifs, réguliers; il s'en suit que sans verbes réguliers, pas d'auxiliaires, & sans auxiliaires, pas de conjugaison périphrastique.

Il n'y a aucune raison pour ne pas admettre que tous les noms verbaux primitifs aient eu autrefois une conjugaison régulière; c'est sans doute la tendance à préférer la périphrase qui est cause de ce que le nombre de ces verbes diminue de jour en jour. On trouve chez Liçarrague, Axular, Larramendi, &c., plusieurs noms verbaux conjugués régulièrement, & qui ne le sont plus de nos jours que par périphrase; p. ex. *ikuſi* qui fait aussi *dakust*, „je vois”.

§ 3.

Nous distinguons trois formes verbales :

- 1° Le thème verbal : *ekar*.
- 2° L'adjectif verbal : *ekarri*.
- 3° Le substantif verbal : *ekarten*.

Il serait risqué, comme nous l'avons dit ailleurs (1), de pousser l'analyse plus loin & de rechercher la racine de ces noms verbaux. Il se peut que le thème, dans quelques-uns des noms verbaux, soit en même temps la racine verbale, comme *as* de *asi*, *ar* de *artu*, *gal* de *galdu*; mais nous ne possédons aucun moyen pour découvrir si nous avons à faire à des formes primitives, simples, ou bien si elles sont simples seulement par suite de dégradation phonétique.

Nous acceptons donc pour thème verbal, ce qui reste de l'adjectif verbal après en avoir retranché la syllabe ou la voyelle formative, qui fait du thème un adjectif verbal. Ce thème se retrouve en outre dans l'impératif des verbes primitifs; la 3^{me} personne du singulier est le thème verbal, précédé de la caractéristique de la personne : *b*. Ainsi *ibilli* fait *bebil*, *b-ebil*; *ekarri* fait *bekar*, *b-ekar*; *ebil* & *ekar* sont donc les thèmes.

(1) Introduction de notre Dictionnaire, p. v.

§ 4.

L'adjectif verbal.

L'adjectif verbal, de tout verbe basque, est connu ; c'est la forme donnée par le Dictionnaire & que, par habitude, on traduit par l'infinitif ; '*erosi*, „acheté” est rendu par „acheter”.

Il y aurait peut-être de la pédanterie à citer le participe passé correspondant, & nous nous conformerons à l'habitude de citer l'infinitif.

L'adjectif verbal se termine en *i*, *du* ou *tu*, quelquefois en *n*; par exception en *e* & *o*.

Les adjectifs verbaux en *e* & *o*, comme *erre*, „brûler” & *eo*, „tisser” sont extrêmement rares, & paraissent être des racines verbales. Encore est-il possible que ces adjectifs verbaux soient arrivés à cet état de simplicité par suite d'élimination.

Les adjectifs verbaux en *n* sont beaucoup plus nombreux, mais il est difficile de décider si le *n* appartient au thème, ou bien si c'est une lettre formative comme le *i*. La tendance de l'*n* à se perdre comme finale, est si grande, & les cas où il faut l'élier, selon les lois phonétiques, sont si nombreux, que les noms verbaux en *n* ne conservent cette lettre que dans l'adjectif verbal non modifié. Devant *k*, *r*, *l*, *t*, le *n* disparaît toujours, ainsi que dans les verbes intransitifs ; p. ex. *joan*, „aller” fait au présent de l'indicatif *noa*, „je vais”; & l'impératif de *eraman* est *berama*, „qu'il emporte”. On se demande par conséquent si le *n* disparaît, parce qu'il se trouve à la fin du mot, ou bien, s'il se perd comme dans *noa*, parce que la lettre formative (quelle qu'elle soit) se perd toujours dans les verbes intransitifs ; p. ex. *ibilli* fait *nabil*, „je marche”, de *n-ibil*; *etorri* fait *naior*, „je viens”, de *n-etor*; &c. Les deux cas sont possibles, & nous ne savons rien qui puisse influencer la décision dans un sens ou dans un autre. Il serait donc prématuré de citer des thèmes verbaux *ja*, *ema*, *eraman*, &c., au lieu de *jan*, *eman*, *eraman*, aussi longtemps que la question

ne sera pas décidée. — Faudrait-il y voir des noms syncopés avec *egin*? *Egin* est *ein* en bisc. & *een* dans *aileen*, de *ais-egin*.

On pourrait croire que le *n* appartient au thème, puisque l'on trouve les variantes *içan* & *içandu*; *egon* & *egondu*; & qu'il n'est pas probable que l'on ait ajouté les deux caractéristiques de l'adjectif verbal *n* & *du*. Mais on trouve *eçagun* & *eçagutu*, *içan* & *içatu*, *egon* & *egotu*; il est donc possible que l'on ait été tout aussi peu renseigné par rapport à l'origine de cet *n*, que nous le sommes aujourd'hui, & que l'on ait ajouté une seconde fois le signe de l'adjectif verbal, la signification du premier s'étant affaiblie ou perdue.

Pour *i* & *du* ou *tu*, il nous semble qu'il n'y a pas de doute; ce sont les véritables caractéristiques des adjectifs verbaux: *erosi* de *eros*; *asi* de *as*; *ariu* de *ar*; *galdu* de *gal*.

Mais il y a une différence marquée entre les deux caractéristiques; *i* ne sert jamais à former des adjectifs verbaux dérivés; c'est toujours *du* ou *tu*; *garbi* „propre” fait *garbitu* „nettoyer”; *erraz* „facile” fait *erraztu* „faciliter” & jamais *errazi*.

Par contre *du* ou *tu* sert, ainsi que *i*, à former les adjectifs verbaux des thèmes verbaux: *eros* fait *erosi* „acheter”; *as* fait *asi* „nourrir”; *ich* fait *ichi* „fermer”; *ar* fait *ariu* „prendre”; *gal* fait *galdu* „perdre”.

Il se présente ici une question assez obscure. Pourquoi est-ce que *i* est d'un usage si restreint en comparaison de *du* ou *tu*, qui s'applique indifféremment au substantif, à l'adjectif, à l'adverbe? Nous croyons pouvoir en donner l'explication.

Chacun a dû s'apercevoir que la terminaison *du* de l'adjectif verbal a la même forme que la 3^{me} personne du singulier de l'indicatif: *du* „il l'a”. On traduit *du* par „il l'a”, mais *du* ne signifie en réalité que „l'a”; le-a, *d-u*. La 3^{me} personne se fait toujours (presque toujours) remarquer par son absence; c'est la personne la plus impersonnelle de tout le verbe, & c'est cette condition qui la rendait peut-être plus propre que toute autre forme verbale à exprimer l'adjectif verbal ou participe passé.

Le verbe en basque, & dans beaucoup d'autres langues, est souvent rendu par un nom accompagné de l'auxiliaire; ainsi *maite* „cher”;

en all. „lieb”, avec l'auxiliaire, fait *maite dut*, „je l'aime”; *maite du*, „il l'aime”; en all. „er hat ihn lieb”. Mais au fond *maite du* exprime seulement l'action d'aimer, le sujet (il) n'étant pas indiqué. Il est vrai que l'objet est exprimé par *d*, „le”; mais les langues de plusieurs peuples démontrent qu'il a été difficile pour quelques-uns d'entre eux de se figurer une action sans objet (ce qui sera peut-être la raison, soit dit en passant, qu'en basque l'objet ne peut souvent pas se séparer de la flexion). Quoique le signe y fût on n'a plus eu conscience de sa signification & *maite du* en sera arrivé à exprimer „aimé”; & par suite de l'agglutination *maite du* est devenu *maitetu*, puis *maitatu*, adjectif verbal au sens de „aimé”.

La signification de l'auxiliaire est si bien oubliée que les flexions sont considérées comme des signes conventionnels, des „terminaisons” ou des „terminatifs” (1), comme disent, de nos jours encore, quelques basquians, qui n'y voient qu'un amas de lettres. Selon Chaho *dut* se compose de *da-houra-t!*

Il reste encore une petite difficulté à vaincre. Il y a des noms verbaux comme *sar*, *sal*, *gal*, *ar*, *asi*, &c., qui ont l'apparence d'être des noms verbaux primitifs & qui cependant paraissent comme adjectifs verbaux, sous la forme *sartu*, *galdu*, *saldu*, *artu*, &c. Comment ces noms verbaux étaient-ils conjugués, eux qui paraissent être primitifs, avant que *du* se fût usé au point de pouvoir servir de terminaison?

La difficulté n'est pas assez sérieuse, croyons-nous, pour renverser notre hypothèse par rapport à la terminaison *du*; & peut-être en trouverons-nous l'explication dans les noms verbaux suivants qui offrent des variantes: *estali* = *estaldu*, *irzali* = *irzaldu*, *kiskali* = *kiskaldu*, qu'on pourrait prendre pour *estal* + *i* ou *du*, *irzal* + *i* ou *du*, &c. Il nous paraît plus probable que *estali* est formé de *este-ari*, & *irzal* de *ich-ari*, & *kiskali* de *kisk-ari*; comme *afaldu* est pour *af-ari-du*; *gosaldu* de *gose-ari-du*, &c. (2).

(1) Il n'est guère facile de saisir la nuance de ces termes qui n'expliquent rien, ni l'un ni l'autre.

(2) Voir notre Dictionnaire basque.

Nous avons donc probablement dans *artu*, *saldu*, &c., des noms corrompus, contractés. Une seule lettre d'élidee change beaucoup un mot; p. ex. *ezagun* en perdant le *g* fait *ezaun*; au présent de l'indicatif *daȝaur*, „je connais”. Un exemple qui semble confirmer notre hypothèse c'est le nom verbal *ari*, „être occupé” qui, accompagné de l'auxiliaire, forme *diardui*. Ce *diardui* a été considéré jusqu'à présent comme une flexion, & personne n'y avait reconnu *diar-dui*, pour *yar-dui* (1), & *yardui* a reparu, après avoir perdu le *i* (qui est le pronom „je”), sous la forme *yardun* comme adjectif verbal, synonyme de *ari*; on avait oublié que la 3^{me} personne de l'auxiliaire s'y était incorporée.

La terminaison de l'adjectif verbal se perd souvent dans les dialectes basques français; p. ex. *ebak*, *atchik*, *idek* pour *ebaki*, *atchiki*, *ideki*.

Les dialectes basques espagnols ne font usage du thème que dans l'impératif, ce qui n'est que juste; l'impératif a été appelé une interjection verbale. Le guipuzcoan dit par exemple: *el akio*, „faisis-le”; *ar ezaȝu*, „prends-le”; litt.: prenez-le.

La tendance à abréger l'adjectif verbal a produit, dans les dialectes basques français des formes incorrectes; p. ex. *hani* de *hantu*, syncope de *handitu*, de *handi*, „grand”; *laker* de *laketu*, *eskent* de *eskentu*, &c. Comme on ne peut avoir formé d'autre adjectif verbal de *handi* que *handitu* dont *hantu* est la syncope, il resterait *han* & non *hani*, si l'on fait tomber la terminaison. Le *i* qui se trouve dans tous les adjectifs verbaux, appartient par conséquent à la terminaison dont la moitié, c'est-à-dire la voyelle, s'est perdue.

Il y a encore une observation à faire par rapport aux noms en *i*. Il ne faut pas confondre les adjectifs en *i* avec les adjectifs verbaux en *i*; dans les premiers le *i* est radical; dans les seconds il est l'élément formatif de la catégorie. Faute d'avoir su cela, l'auteur anonyme d'un „Guide basque” a formé *bustitu* de *busti*, adjectif verbal, signifiant „mouillé”. M. Duvoisin a relevé cette erreur avec raison, dans un article (2), par rapport à ce „Guide”; mais il n'en donne

(1) Voir notre Dict. f. v. *Jardun*.

(2) *Etudes sur la langue basque*, par M. Duvoisin. Paris. 1874.

pas la raison. L'auteur paraît même avoir une autre opinion que nous par rapport à cet *i*. On lit dans un article qui a paru dans le „Congrès scientifique de France, tenu à Pau 1873”, ce qui suit : „Mais si „le radical se termine par un *k* comme dans *ebak* (couper), *atchik* „(tenir), *idek* (ouvrir), un *i* euphonique précède le suffixe : *ebakirze*, *atchikirze*, *idekirze*”. — Le *i*, pour l'auteur, n'a donc pas de valeur, c'est une lettre euphonique; pour nous, au contraire, il est la caractéristique de toute une catégorie de mots; & c'est pour cette raison que *busti* „mouillé” ne pouvait pas devenir *bustiu*; *busti* était déjà un adjectif verbal & ne pouvait pas admettre *iu*, autre caractéristique du nom verbal.

Le *i* n'est jamais euphonique, & *ebaki*, adjectif verbal indéfini, devient *ebakia*, adjectif verbal défini.

Mais comment découvrir que *busti* est *bust-i*, adjectif verbal „mouillé”, & *garbi*, par exemple, adjectif „propre”, dont on forme *garbiru* „nettoyer”? Le sentiment de la langue guidera, sans doute, les Basques; mais le sentiment trompe quelquefois & ce sera, croyons-nous, à l'étymologie à décider la question en dernier ressort.

Liçarrague n'écrit pas toujours l'adjectif verbal en *i*, sans cet *i*; p. ex. *Populu ilhumbean cerzanac argui handi ikussi vkan du*. Matt. IV, 16. „Le peuple qui était assis dans les ténèbres, a vu (litt. a eu vu) (1) une grande ténèbre”. *Eta Jefusec Galileaco iifas aldean çabilala ikus cirzan bi anaye*. Matt. IV, 18. „Et Jésus marchant le long de la mer de Galilée vit deux frères.

§ 5.

Le substantif verbal.

Le substantif verbal est un nom au locatif; il est formé d'un thème verbal ou d'un nom, verbal ou autre, & du suffixe du locatif *n*. Or comme le locatif, quand il est indéfini, s'exprime par *tan* (voir le

(1) Ch. XII, § 11.

suffixe *n*), & que le substantif verbal est aussi indéfini, la terminaison du substantif verbal se trouve être *tan* ou *ten*; *ikus* fait *ikusten*; *adi* fait *adietan*.

Le dialecte biscaïen a conservé la forme en *tan*; mais comme tous les autres dialectes, il a généralement *ten*. Ainsi: *erantetan*, b. „lever”; *asazketan*, b. „se rassasier”; par contre, *ibilien*, *ikusten*, &c.

Du moment qu'on exprimait le locatif singulier indéfini par un locatif pluriel, il fallait faire la même chose pour les noms verbaux, qui, souvent, ne sont que des noms substantifs; & c'est ainsi qu'on a formé du substantif *il* „mort”, le subst. verbal *iltan* „dans mourir”, littéralement „dans les morts”. La terminaison est généralement *ten*, mais il nous paraît qu'on peut admettre que *tan* est la forme primitive (1), comme il s'en est conservé des exemples en biscaïen. Les modifications du nom verbal ont peut-être contribué leur part à la mutation de la voyelle *a* en *e*.

Iltan, pour en rester à cet exemple, est donc la forme primitive; plus tard, quand il a fallu des noms d'actions correspondant à nos infinitifs, on aura retranché le *n*, qu'on savait être le signe du locatif, & c'est ainsi que s'est formé *iltia* ou *iltie* „mourir”, nouveau substantif verbal, qui à son tour était prêt à subir toutes les modifications que les suffixes pouvaient lui faire exprimer; ainsi *iltie* „mourir”; *iltiae* ou *iltia* „le mourir”; *ilteko* „pour mourir”; *iltera* „vers mourir”, &c. Dans la conjugaison, ce nom verbal devait être un locatif; mais du moment qu'il était admis dans la phrase, soit comme sujet, soit comme objet, il pouvait, il devait perdre sa caractéristique de locatif, puisqu'il servait, en réalité, de nominatif ou d'accusatif.

Les noms verbaux comme *iltie*, *ikustie*, &c., sont formés, nous l'avons dit, de *iltan*, *ikusten*, & non *iltan* de *iltie* + *n*, & *ikusten* de *ikustie* + *n*. Nous croyons pouvoir le prouver & par la forme & par la signification. Si *iltie*, correspondant à peu près à l'infinitif „mourir” était le thème de *iltan*, la terminaison *te* ne s'expliquerait pas, tandis qu'elle s'explique parfaitement en la considérant comme la

(1) Selon Zavala, *Verbo vizcaino*, p. 13, n° 27, il faudrait *ten*; mais comme il ne donne aucune raison, son opinion a peu de valeur. On dit *finisetan dor* „je crois”.

terminaison du locatif indéfini, qui est partout & toujours *tan*. Pour pouvoir conjuguer, il fallait un nom au locatif (1), qui devait être nécessairement *tan*, puisque le suffixe *n* se présente invariablement sous cette forme quand il est indéfini. En second lieu, l'idée abstraite exprimée par notre infinitif n'existe pas en basque ; ces formes en *te* ne sont jamais employées pour l'infinitif ; ce mode se rend d'une autre manière ; p. ex. par le locatif du nom : *uztazu jaten*, „laissez-moi manger” ; litt. „laissez-moi dans (le) manger”. Le substantif verbal en *te* ne sert que comme substantif, & il nous paraît qu'étant d'un usage relativement rare, il a dû se produire plus tard. Le nominatif *ilte*, „mourir” dérive donc du locatif *iltzen*, „dans (le) mourir”. La corruption de la terminaison ne s'est pas arrêtée là : *ten* est devenu *tzen*. La variante *tzen* a remplacé généralement *ten*. D'où vient la sibilante ? Zavala dit (Verbo vizc., p. 13, n° 24) que *galdu*, *saldu*, *kendu*, *artu*, *sartu*, & peut-être quelques autres adjectifs verbaux forment leur substantif verbal en *tzen*, *tzean*, *tzoan*, *choan*, *tzaiten*, selon les variétés du dialecte biscaïen ; p. ex. *saltzzen*, *saltzean*, *saltzoan*, *salchoan*, *saltzaiten*. D'abord Zavala embrouille deux espèces de noms : *salzzen*, subst. verbal indéfini, & *salzzean*, subst. verbal défini (2). Mais la question de la sifflante reste, pour laquelle nous n'avons aucune hypothèse à offrir. Lettre adventice, lettre euphonique ou lettre de renforcement, &c., ne serait qu'un euphémisme pour ne pas dire „j'ignore”.

Les dialectes basques français ont encore souvent intercalé un *i* dont l'origine n'est pas claire ; p. ex. *izaiten* = *izaten*, *emaiten* = *ematen*. On en trouve de nombreux exemples chez Axular & aussi dans le catéchisme souletin de Belapeyre & ailleurs. On a expliqué cet *i* comme provenant de *egiten* ; *emaiten* serait la contraction de *eman-egiten* ; & l'explication est plausible ; on fait que *egin* se contracte en *ein* & *eiten* ; mais on se demande comment *izan* & en gé-

(1) Ce n'est pas seulement en basque que l'on rend le verbe de cette façon ; en anglais, „I am going” est formé de la même manière ; *going* est un nom au locatif. V. *Lectures*, vol. II, p. 20, par Prof. Max Müller. En espagnol : *lo tengo en caro*.

(2) Zavala confond même quelquefois le substantif verbal & l'adjectif verbal. Voir la syntaxe du verbe fréquentatif.

néral tous les verbes intransitifs seraient composés avec *egin*? Il est vrai qu'il faut tenir grand compte de l'analogie dans la formation des langues. — Une forme comme *salzaiten*, que cite Zavala (v. ci-dessus), semble prouver que *egiten* se trouve uni au nom verbal déjà modifié; *saldu* (de *sal-du*) est l'adjectif verbal; le subst. verbal est régulièrement *salzen* (pour *salten*?) Le *t* qui s'y trouve est le *t* du locatif indéfini; or, dans *salzaiten* il y a deux *t*. *Salzaiten* sera donc pour *salza-egiten*, forme exceptionnelle.

Par exception, on trouve dans le dialecte guip. des substantifs verbaux formés de l'adjectif verbal; p. ex. *bereturzen* de *beretu*; *baturzen* de *batu*; mais *beretzen*, *barzen* sont plus corrects.

§ 6.

Les substantifs verbaux invariables.

Les noms verbaux dont nous allons parler sont des substantifs & des adjectifs, & le terme de „verbaux” que nous leur donnons, faute de mieux, ne leur revient en aucune façon; ils sont employés comme noms verbaux & sont invariables, c'est tout. Larramendi les nomme „verbos determinables”.

Il n'y a qu'un très petit nombre de ces noms; les voici à peu près tous: *gura* „volonté”; *nai* „volonté”; *al* „pouvoir”; *oi* „coutume”; *bear* „besoin”; *uste* „opinion”; *maite* „cher”; *bizi* „vivant”; *il* „mort”. On dit *gura dor* „je veux”, & non *guratzen dor*; *alder* „je puis”, & non *alizen det*; *behar dut* „j'ai besoin”, &c. — Littéralement *gura dor* signifie „j'ai volonté”, & *alder* „j'ai pouvoir”. L'auxiliaire se conjugue & le nom reste invariable comme en français: j'ai besoin, nous avons besoin; *nai nuen* „je voulais”; *nai zuten* „ils voulaient”; *nai nuke* „je voudrais”; *nai lukete* „ils voudraient”.

Au nombre de ces noms, il y en a qui ont déjà franchi la limite qui les sépare des autres noms verbaux & qui sont employés de

l'une & de l'autre manière, surtout dans les dialectes basques français ; p. ex. *il, biži* & *maite* ; on dit *biži naiž* ou *bižirzen naiž*, „je suis vivant” ; *maite dut* & *maitarzen dut*, „j'aime”. Il n'est pas aisément de dire ce qui a empêché ces noms de franchir, tous, cette limite ; pourquoi ne pas dire *bearzen* ou *bearien dei*, „j'ai besoin”, d'autant plus que *bearko dei* est admis & indique, comme d'habitude, le futur „j'aurai besoin”. Les dialectes basques français ont adopté *nahitu*, *nahitzen*, *beharti*, *beharrzen*, &c.

La manière d'exprimer une action ou un état par un nom accompagné d'un auxiliaire se retrouve dans beaucoup de langues. Le basque *maite dut*, „je l'aime” se traduit exactement en allemand par *ich habe ihn lieb* ; *maite est*, „lieb” ; *d-u-t est*, „ich-habe-ihn” en lisant à rebours.

Le verbe qui accompagne le nom substantif ou adjetif n'est pas nécessairement l'auxiliaire avoir, ni en basque, ni dans les autres langues non plus. En français, le verbe „rendre” suivi d'un adjetif forme, ou peut former du moins, des locutions verbales : rendre mou = amollir ; rendre fort = fortifier, &c. Quelquefois même on n'a pas le choix, & en français, par exemple, il faut dire „devenir (se rendre) malade”, tandis qu'on exprime la même idée en italien par un seul verbe „ammalare”. La langue basque n'en est donc pas plus pauvre parce qu'elle se sert d'une périphrase (1).

L'analogie du basque est encore plus grande avec les langues hollandaise & allemande qui se servent du verbe „maken” holl., „machen” all., „faire”, exactement comme on se sert en basque de *egin* ; p. ex. „dood maken” *il egin*, „faire, rendre mort”, c.-à-d. „tuer”. Nous avons en hollandais les verbes „dooden” tuer ; „sluiten” fermer ; „openen” ouvrir ; mais on s'en sert rarement dans la conversation, ce serait pédant ; on dit plutôt : „dood maken, toe maken, open maken”.

Egin, comme tout verbe basque, peut se conjuguer périphrastiquement, & le présent de l'indicatif est : *egiten doi*, *egiten dauk*, *egiten dau*, &c., „je fais, tu fais, il fait”, &c. Précédé de *il*, „mort”,

(1) La périphrase est déjà connue en latin. Voir Diez, rom. gr., vol. II, p. 110.

nous aurons *il egiten dor*, „je fais ou je rends mort”, c'est-à-dire „je tue”, exactement le holl. „ik maak dood”. Et ainsi *il egiten neban*, „je rendais mort” = „je tuais”, &c.; *il egingo dor*, „je tuerai”, &c., en laissant le nom invariable.

C'est à propos de ces noms verbaux que Zavala dit (Verbo vasc., p. 72) que les bons auteurs des trois dialectes (apparemment bisc., guip. & lab.) emploient souvent *egin* simultanément avec l'auxiliaire, p. ex. *il egiten dau arima*, „il tue l'àme”. *Loisatu egin naiz*, „j'ai honte”. Il ajoute que les biscaïens ne font pas usage de cette façon de s'exprimer autant qu'ils devraient le faire.

Il nous semble que Zavala ne s'est pas rendu un compte exact de la valeur de ces façons de s'exprimer, dont une est tout autant française ou hollandaise que basque. Nous avons vu que *il egiten dau* correspond à „il rend mort”; mais le second exemple *loisatu egin naiz* ne peut pas être comparé au premier. *Il egiten dau arima* ne peut pas se rendre sans *egin*, tout aussi peu en basque qu'en français ou en allemand; *il dau arima* n'a pas de sens. Sans *egin* il faudrait *iltzen* *dau arima*, b. *hiltzen du anima*; le substantif verbal (*iltzen*) avec l'auxiliaire, ce qui est la forme habituelle. Au contraire, *loisatu egin naiz*, me he avergonzado, „j'ai eu honte”, pourrait s'exprimer sans *egin*: *loisatu naiz*, „je suis honteux”.

Il reste une autre question, c'est celle de la valeur des temps. Nous avons donné plus loin (ch. XII, § 7) un tableau des modes & des temps de *euki* comme verbe actif, auquel nous devons renvoyer le lecteur. Nous donnerons ici quelques exemples pour montrer la différence dans la formation des temps. *Maite dut* est un présent „je l'aime”; mais *maitatu dut* est un parfait indéfini „j'ai aimé”; l'explication serait superflue si l'on pouvait traduire *maite dut*, littéralement, comme en allemand, ich habe ihn lieb, „je le tiens cher”, anciennement en espagnol: lo tengo en caro. Du moment que ces noms invariables prennent la forme de véritables noms verbaux, ils en prennent aussi, comme de raison, la signification; *maite* est devenu *maitatu* & *maitatzen*, & par conséquent *maitatzen dut* signifie „je l'aime”; *maitatzen nuen*, „je l'aimais”; *maitatu dut*, „j'ai aimé”. Ce dernier temps, s'il

était rendu par *maite*, serait *maite iżan dei* ou *maite ukan dut*, littéralement en allemand: ich habe ihn lieb gehabt „je l'ai eu cher”. *Ni aitak maite vkan nauen beçala nic-ere maite vkan ʐaituʐter ʐuec.* Jean xv, 9. „Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés”. Si Liçarrague avait voulu employer le nom verbal, au lieu du nom invariable (*maite*), il aurait dit comme Chourio, qui traduit le même passage ainsi : *Aitak ni maitatu nauen beçala, ʐaituʐtek maite* (1). La dernière phrase, *ʐaituʐter* (& non *ʐaituʐtek*) *maite* est le présent „je vous aime” (2); ce temps aurait pu être rendu par *maitarzen ʐaituʐter*; p. ex. *Baiñan ʐembañenaż ʐare estiago, eta gozoago zu maitarzen ʐaituʐtenentzat* (3). „Combien plus doux n'êtes-vous pas à ceux qui vous aiment”. Presque tous les noms verbaux invariables peuvent subir cette transformation, surtout dans les dialectes basques français : *nahitu, behartu*. Larramendi cite aussi *naitu, guratu*; v. Arte, p. 208.

CHAPITRE XI.

LE VERBE RÉGULIER PRIMITIF.

§. I.

Ce que c'est que le verbe régulier.

Les verbes que nous appelons réguliers, ont été nommés irréguliers

(1) *Imitacionea*, p. 221.

(2) Quelques versions ont le présent de l'indicatif.

(3) *Imir.*, p. 167. Chourio.

liers par les uns (1), contractés par les autres (2). Nous les appelons primitifs & réguliers parce qu'ils sont l'un & l'autre ; primitifs selon leur nature, réguliers selon leur conjugaison.

Le nombre de ces verbes à conjugaison régulière est très limité de nos jours; la préférence pour la périphrase en a rendu sans doute la conjugaison de plus en plus inusitée. Quelques-uns sont employés des deux manières: *ikusi*, „voir” a conservé sa conjugaison régulière; on dit *dakust*, „je vois”; mais on dit plus souvent *ikusten dut*.

Un certain nombre de ces verbes était encore en usage du temps de Liçarrague, d'Axular, &c., & ne le sont plus de nos jours ; p. ex. *erran* „dire”. *Badarraçue*. Marc xi, 3. „S'il vous dit”. *Nehori hura eζlerroten harç.iz*. Marc viii, 30. „Qu'ils ne le dissent à personne”. — *Egin* avait déjà perdu l'usage de l'indicatif du temps de Laramendi. De plusieurs verbes il n'est resté que l'impératif, autant que nous sachions ; p. ex. *iguk*, *indak*, *emok*, signifient tous les trois „donne”. *Emok* vient de *emon* „donner”, mais *emon* ne se conjugue que par périphrase.

Pour d'autres verbes comme *erofsi* „acheter”, on ne voit pas pourquoi ils n'auraient pas eu une conjugaison régulière, tout aussi bien que *ibilli*; mais elle n'est pas connue.

Les verbes primitifs, réguliers, qui sont restés en usage, sont :

VERBES TRANSITIFS.

(1) Larramendi, Arte, p. 233.

(2) Inchauspe, le *Verbe basque*, p. 445. Selon l'auteur, pour citer un exemple, *deramit* serait composé de *eraman* & de *dut*, & *nago* de *naiz* & de *egon*. L'auteur ne dit pas comment ; ce qui n'aurait pas été tout-à-fait superflu.

<i>Enzun</i> , b.; <i>enzen</i> , g. l. bn.	répondre.
<i>Erabilli</i> , b. g. l. bn.; <i>erabili</i> , f.	mouvoir.
<i>Erago</i> , b.	être occupé à
<i>Erausi</i> , g.	bavarder.
<i>Erakoisi</i> , g.	bavarder.
<i>Erechi</i> , b.; <i>eritzi</i> , g. l. bn.	s'appeler, paraître.
<i>Eroan</i> , b.	emmener.
<i>Erion</i> , <i>jarion</i> , b.; <i>jario</i> .	couler.
<i>Etorri</i> , b. g.; <i>ethorri</i> , l. bn.	venir.
<i>Eraman</i> , tous les dial.	cimmener.
<i>Eduki</i> , <i>iduki</i> , l. bn. g.; <i>euki</i> .	tenir, avoir.
<i>Eutsi</i> , b.	tenir.
<i>Ezagun</i> , b.; <i>ezagutu</i> , g. l. bn. f.	connaître.
<i>Ezan</i> .	?
<i>Ikuſi</i> , b. g. l. bn. f.	voir.
<i>Inoſi</i> , b.	couler.
<i>Iraakin</i> , b.; <i>irakin</i> , g. l.; <i>erakin</i> , bn. f.	bouillir.
<i>Iraun</i> , b. g. l. bn.; <i>irañ</i> , f.	durer.
<i>Itcheki</i> , l.	tenir.
<i>Irudi</i> , b. g.; <i>iduri</i> , l. bn; <i>uduri</i> , f.	sembler.
<i>Izeki</i> , g. bn.	brûler.
<i>Jakin</i> , b. g. l. bn. f.	savoir.
<i>Jardun</i> , b. g.	être occupé à.
<i>Jarraitu</i> , b. g.; <i>jarraiki</i> , l. bn. f.; <i>garreitu</i> , bn.	suivre.

VERBES RÉGULIERS INTRANSITIFS.

<i>Edin</i> , b. g. l. bn. f.	pouvoir.
<i>Egon</i> , b. g. l. bn. f.	rester.
<i>Ibilli</i> , b. g. l. bn.; <i>ebil</i> , bn. f.	marcher.
<i>Joan</i> , b. g. l. bn. f.	aller.
<i>Izan</i> , b. g. l. bn. f.	être.

Nous classons ces verbes en transitifs & intransitifs, non pas selon la signification, mais selon la forme de la conjugaison. *Irakin*, par exemple, est un verbe intransitif pour nous, mais il se conjugue en basque comme un verbe transitif : *dirakin*, „je bous”, est formé de *d-iraki-t*; le *d* est la caractéristique de l'accusatif. Il faut donc en conclure que *irakin* est rendu par „bouillir”, mais que le sens basque n'y correspond pas tout-à-fait.

§ 2.

La conjugaison du verbe en général.

CONJUGAISON ABSOLUE ET CONJUGAISON RELATIVE.

TRAITEMENTS DIVERS.

- La flexion du verbe, par suite du système d'agglutination, exprime en un seul mot les rapports qui, dans d'autres langues, sont indiqués par des pronoms séparés.

La flexion peut contenir le sujet, le verbe & le régime direct : *dakuſt*, „je le vois”, formé de *d-ikus-t*, „je-vois-le”, en lisant à rebours; *t*, „je”; *ikus* thème verbal, *d*, „le”.

La flexion peut aussi contenir le sujet, le verbe, le régime direct & le régime indirect : *dakarȝut*, „je vous l'apporte”, formé de *d-ekar-ȝu-t*, „je-vous-apporte-le” (1).

Même le pluriel de ces régimes est aussi indiqué & „je vous les apporte” se rend par *dakarȝkiȝut*, le pluriel du régime direct étant indiqué par *ȝk*, voir § 3.

La conjugaison dont les flexions ont le régime direct inhérent, est appelée „conjugaison absolue”.

(1) En Anglo-Saxon on trouve des flexions beaucoup plus contractées ; p. ex. „nif” pour : I did not know. V. Prof. Max Müller, *Lectures*, I, p. 231.

La conjugaison avec les deux régimes est appelée „conjugaison relative”.

Il y a par conséquent six conjugaisons avec le régime direct inhérent, puisqu'il y a trois personnes du singulier : je, te, le, & trois personnes du pluriel : nous, vous, les ; p. ex. „je te vois, tu me vois, &c.”. Comme la deuxième personne du pluriel a été employée comme un singulier honorifique (1), il a fallu faire une autre conjugaison, par conséquent, pour exprimer la 2^{me} personne du pluriel, ce qui porte le nombre de ces conjugaisons à sept.

Les conjugaisons dites relatives sont au nombre de douze, & il faudrait porter ce nombre à seize, si l'on voulait compter les conjugaisons où le régime direct, au lieu d'être la 3^{me} personne „le”, est : me, nous, te, vous ; p. ex. „il m'a emmené à vous”. Ces flexions se sont retrouvées, il est vrai, dans le Nouveau-Testament, traduit par Liçarrague ; mais jusqu'à présent nous n'en connaissons qu'un trop petit nombre pour pouvoir en former des tableaux. Les douze conjugaisons expriment : me le, me les ; te le, te les ; le lui, les lui ; nous le, nous les ; vous le, vous les ; les lui, les leur ; p. ex. „tu me le donne, je te le donne, je le leur donne”, &c.

Chaque flexion a trois formes différentes, selon que l'on parle 1^o d'une façon respectueuse ; 2^o d'une façon familière, à un homme ; 3^o d'une façon familière, à une femme.

Les dialectes souletins & bas-navarrais ont encore une quatrième forme.

La forme respectueuse des dialectes basques espagnols & du labourdin n'a pas été trouvée assez respectueuse ; elle a été reléguée dans une classe incertaine, ni respectueuse, ni familière, & l'on a formé des flexions en y ajoutant la syllabe *zu*. Les flexions respectueuses *dut*, *du*, *dugu*, *duzu*, *dute* sont devenues *duzut*, *duzu*, *duzugu*, &c. „J'ai, il a, nous avons”, &c. La deuxième personne du singulier *duk*, masc., *dun*, fém., est restée, puisque le tutoiement est une façon familière dans toutes les langues ; & elle a été remplacée par la 2^{me} personne du pluriel *duzu*, comme dans tous les autres dia-

(1) Voir les pronoms personnels.

lectes. Pour agir avec conséquence, il aurait fallu fabriquer *duzužu*, puisque l'on ajoutait partout *žu* à la forme respectueuse ; mais ceci a paru choquer l'oreille, & l'on s'en est tenu à *dužu* pour exprimer la 2^{me} personne d'une manière respectueuse & d'une manière incertaine, ni respectueuse, ni familière.

On ne peut se défendre d'avoir l'impression, comme nous l'avons dit ailleurs (1), que cette conjugaison ne soit le résultat d'une erreur. Ayant trouvé la syllabe *žu* dans toutes les 2^{mes} personnes de la conjugaison respectueuse, on a cru pouvoir l'introduire dans toutes les personnes, ignorant que *žu* est le pronom *žu* „vous” ; *dužu* n'est autre chose que „vous-avez-le”, *d-u-žu*.

§ 3.

Les lettres caractéristiques dans les flexions du verbe.

Dans beaucoup de cas les pronoms, comme sujet & comme régime, qui sont exprimés dans les flexions du verbe, se trouvent réduits à une seule lettre ; dans *dakari* „je le porte”, formé de *d-ekar-i*, „je” est rendu par *i* & „le” par *d* ; *ekar* est le thème verbal. En dehors de ces lettres ou de ces pronoms, qui auraient dû suffire, dirait-on, à exprimer le singulier & le pluriel par la différence de leurs formes, la langue basque ajoute des lettres ou des groupes de lettres supplémentaires pour exprimer le pluriel.

Les lettres qui indiquent les pronoms sont, pour la plupart, très claires ; ce sont généralement les initiales du pronom ou bien le pronom lui-même ; *n* de *ni* „je” ; *h* de *hi* „tu” ; *g* de *gu* „nous” ; *ž* de *žu* „vous”. La 3^{me} personne est rendue par *d*, dont l'origine est inconnue.

Ces lettres caractéristiques se trouvent comme initiales :

1° Des flexions du présent des verbes intransitifs : *noa, hoa, doa*, „je vais, tu vas, il va”.

(1) *Etude sur l'origine & la formation des auxiliaires basques.*

2° Des flexions de l'imparfait des verbes transitifs & intransitifs, à l'exception de la 3^{me} personne, qui a ζ comme initiale, ou bien qui n'a pas de caractéristique du tout. L'origine de ce ζ est tout aussi peu connue que celle de *d*.

Le verbe transitif a le sujet suffixé au présent de l'indicatif ; dans *dakari*, „je le porte”, le *i* est le représentant de la 1^{re} personne comme nominatif. Ce *i* ne s'explique pas ; mais les autres nominatifs sont les pronoms mêmes : *dakar-h*, „tu le portes” ; *dakar-gu*, „nous le portons” ; *dakar-ζu*, „vous le portez”. La 2^{me} personne du singulier est devenue *dakark*, parce que le *h* final se durcit toujours en *k* (1). La 3^{me} personne n'a jamais de représentant du sujet.

Nous trouvons ici *d* pour la 3^{me} personne, comme objet, *dakari*, &c. Comme la langue basque ne distingue pas les cas, nous croyons reconnaître dans ce *d* le même *d* qui paraît, comme sujet & initiale, au présent du verbe intransitif : *doa*, „il va”, de *d-oa*. Ce sera probablement le dernier vestige d'un pronom démonstratif perdu de nos jours.

Nous avons dit que la langue basque ne distingue pas les cas ; p. ex. *noa*, „je vais” de *n-oa*; & *nakusζu*, „vous me voyez” de *n-ikus-ζu*. Le *n* pour *ni* est sujet dans *noa*, régime dans *nakusζu*. Il en est de même du régime indirect ; p. ex. *dakari*, „je l'apporte” de *d-ekar-i*; & *dakardaζu*, „vous me l'apportez” de *d-ekar-i-ζu* (2). Le *i* dans *dakari* est le sujet ; dans *dakardaζu* (*d* pour *i*), il est le régime indirect. Comme le pronom sujet a la même place dans chaque conjugaison, il ne peut y avoir de confusion ; le sujet est préfixé dans le présent & l'imparfait du verbe intransitif & dans l'imparfait du verbe transitif, excepté si l'imparfait a pour objet *me*, *te*, *nous*, *vous* ; le sujet est toujours suffixé dans le présent du verbe transitif.

Le pronom ou la caractéristique de la 2^{me} personne du singulier *hi* ou *h* a produit un peu de confusion, surtout dans les dialectes basques espagnols, qui, ayant perdu l'aspiration, n'ont pu écrire *hoa*, „tu vas”

(1) Voir chap. III.

(2) La lettre de liaison, s'il en faut une dans les flexions, est généralement *a* ; *d-ekar-i-ζu* fait *dakardaζu* ; *d-ζu* font *dazu*.

ou *haiȝ* „tu es” ; ils disent *oa* & *aiȝ*. Ici la flexion indiquait assez clairement par elle-même qu'il s'agissait d'une 2^{me} personne du singulier, pour pouvoir se passer, à la rigueur, de l'*h*; mais il s'est trouvé des cas où la flexion n'indiquait pas du tout que c'était une 2^{me} personne du singulier, puisque sans cet *h* elle prenait exactement la forme de la 3^{me} personne du singulier. Ceci est arrivé en biscaïen dans l'imparfait. Dans ce dialecte la 3^{me} personne n'a souvent pas le *ȝ* initial que possèdent les autres dialectes ; par exemple l'imparfait de *eroan* est : *neroan*, *eroaan*, *eroan*, &c. Or, qu'est-ce qui est arrivé ; on a écrit *eroaan*, probablement pour ne pas confondre avec la 3^{me} personne *eroan* ; mais ce second *a* est une faute ; il n'a rien à faire dans la flexion. Le biscaïen n'ayant plus de souvenir de l'*h*, ne se doutant pas que c'est le représentant de *hi* „tu”, n'a pas su se tirer autrement de cette difficulté qu'en ajoutant un *a*, dont nous expliquerons l'origine tout à l'heure. *Eroaan* aurait dû être *heroan*, & puisqu'on n'a plus le *h* en biscaïen, on aurait mieux fait d'écrire *eroan* sans avoir recours à un moyen qui indique une totale ignorance de la langue. C'est une de ces fautes qu'on ne peut considérer comme une corruption naturelle ; on croit y reconnaître la main de quelque puriste, qui malheureusement savait fort peu de sa langue. Le nominatif précède invariablement la flexion à l'imparfait, & le *a* qui se trouve à la fin de la flexion ne signifie rien.

Mais d'où vient le *a*? La conjugaison absolue, avec la 3^{me} personne (sous-entendue) comme accusatif „je le”, &c., forme son imparfait du thème verbal précédé du nominatif ; *nuen* „j'avais” de *n-u-en*; *neroan* „j'emportais” de *n-eroa-n*. Voir § 8. Par contre, quand le régime est „me, te, nous, vous”, c'est ce régime qui précède & le sujet est suffixé ; p. ex. *nunduan* „tu m'avais”; *neroaan* „tu m'emportais”. Ici le régime est rendu par *n* & le sujet *h* (pour *hi*) „tu” est élidé ; *nunduan* est pour *nundu-h-an* & *neroaan* pour *neroa-h-an*. L'élision de l'*h* a produit en biscaïen l'hiatus *aa* : *neroaan*. Comme on n'a jamais analysé ces flexions, on a considéré (tout le verbe biscaïen l'indique) ces deux *a*, ou plutôt l'*a* supplémentaire, comme représentant la 2^{me} personne du singulier, & du moment qu'il a fallu indiquer cette personne on a, sans le moindre souci de l'étymologie,

introduit cet *a* supplémentaire, qui est à sa place dans *neroaan* pour *neroa-h-an*, mais qui ne l'est pas dans *eroaan* (1).

La confusion, dans cette 2^{me} personne, date déjà du temps de Larramendi. Généralement les flexions sont correctes chez cet auteur : cependant on trouve dans l'imparfait de la conjugaison absolue avec *gu* „nous” pour accusatif : *indugun* „tu nous as” pour *ginduen* de *g-indu-h-en*. La 3^{me} personne est *ginduen* „il nous a”. On aura voulu faire une distinction, ce qui nous a valu la flexion *indugun*.

Mais revenons aux caractéristiques. Il en est encore deux dont nous n'avons pas parlé ; c'est le *l* qui se trouve comme initiale des 3^{mes} personnes de l'imparfait du subjonctif, dans quelques dialectes & du conditionnel dans d'autres. L'origine de cette lettre est inconnue, & l'usage, erronné selon nous, qu'on en a fait dans quelques cas, a été discuté au ch. xxiv, §. 10. Il y a encore le *b* préfixé à la 3^{me} personne de l'impératif ; p. ex. *bekar* „(qu')il porte”. Cette lettre fait conclure à un pronom démonstratif *be* dont le génitif *bere* se retrouve comme pronom possessif „son”.

Nous avons vu que le régime indirect se rend par les mêmes caractéristiques que le sujet & le régime direct. Il y a cependant le régime indirect de la 3^{me} personne qui est obscur. Ce datif est généralement *ko* ou *yo* ou *o*. Selon Zavala (2), il est *o*, & est précédé par euphonie d'un *k* (*c* chez Zavala) ou d'un *y*, du moins si la lettre précédente n'est ni un *i*, ni un *r*, ni un *l*; dans ces cas-là il faudrait écrire *o*. — Ces lettres euphoniques, redondantes, adventices, &c., n'ont en général que peu de valeur ; elles n'expliquent rien. Qu'un *o* devienne *ko* & *yo*, par pure euphonie, n'est guère possible ; mais comme nous avons vu que le *h* devient, dans certaines circonstances, *k*, ou se perd & est remplacé par *y*, il faudra admettre un datif *ho*. Il est plus que probable que le pronom de la 3^{me} personne est un démonstratif, tout comme *a*, & il y en a un qui correspond parfaitement, c'est *hau* ; pour l'orthographe *au* = *o*, on peut comparer *daur* & *dor*. Si la caractéristique *o* est le démonstratif *hau*, tout

(1) Zavala dit, p. 62, n° 35, que *a* comme *k* dénote le masculin.

(2) *Verbo vasco.*, p. 64, n° 63.

s'explique : signification d'une 3^{me} personne & modifications phonétiques. Ainsi *datorko*, b., *datorkio*, g. „il lui vient” serait formé de *d-etor-hau*, & le *h* primitif venant au milieu du mot s'est converti en *k* (1). Le dialecte souletin paraît changer *h* en *y*; mais ce changement s'explique mieux par l'élation de l'*h* & l'introduction de *y* pour éviter l'hiatus; à l'auxiliaire *eroan* on trouve *deyor* „je l'ai à lui” correspondre à *dakoi*, lab. & *dior*, g. où le *h* s'est aussi perdu. Si nous ajoutons qu'en biscaïen on est libre d'écrire *o* ou *a*, excepté après *is*, où l'on préfère *o* (2), notre supposition acquiert encore plus de force; l'emploi de *a* sera un souvenir de la forme primitive *hau*. Comparez, pour l'emploi simultané de *a* & *o*, les flexions de l'auxiliaire; p. ex. *daroakoi*, bisc., *darokat*, nav. esp., *dakoi*, lab., *deyor*, souletin; & surtout la conjugaison relative avec la 3^{me} personne au datif du verbe *içan*, qui est au présent *natzako* ou *natzaka*.

Dans les flexions du verbe régulier guipuzcoan *ko* est généralement *kio*. Pourrait-on admettre que la mutation de l'*h* primitif ait flotté entre *k* & *y*, & que finalement tous les deux ont été acceptés? — Quoi qu'il en soit *datorko*, bisc. est *datorkio* en guip. & il en est de même de tous les autres verbes réguliers guipuzcoans.

Le pluriel de la 3^{me} personne est indiqué par *ie*, ajouté à la 3^{me} personne du singulier. Le *i* se perd souvent, & pour éviter l'hiatus, les dialectes basques français intercalent *y*; p. ex. *lukeye*, plur. de *luke*. Le biscaïen avec sa préférence pour l'hiatus dit *lukee* pour *lukete*.

§ 4.

Le pluriel des pronoms-régimes dans les flexions du verbe.

Pour exprimer le pluriel du régime direct (accusatif) & du régime indirect (datif), on se sert de différentes lettres ou de différents

(1) Voir ch. III.

(2) *Verbo vasc.*, page 64, n° 59.

groupes de lettres, dont l'origine est obscure. Le pluriel des pronoms de la 1^{re} & de la 2^{me} personne se distingue par la forme *ni-gu*, *hi-ȝu*; mais l'accusatif de la 3^{me} personne *d* „le”, dont la signification n'est déjà pas claire, reste au pluriel comme il est au singulier, seulement on indique le pluriel par un *it* supplémentaire intercalé; *dut* „je ai le” fait *dirut*, *d-it-u-i* „je ai les”, *deȝat* & *dirȝat* „je puis le & je puis les”. Ce *it* ne se trouve que dans quelques auxiliaires comme signe de pluralité, & non-seulement de la 3^{me} personne, mais même de la 1^{re} & de la 2^{me} personne, où il doit nous sembler que ce signe est parfaitement inutile, attendu que le pronom indique par lui-même qu'il est pluriel. Ainsi *gaituk* „tu nous as” de *g-au-it-k* ou de *g-a-it-u-k*; *it* coupant le thème verbal en deux?

Le procédé d'intercalation est si peu naturel, qu'il sera toujours préférable de chercher s'il ne se trouve pas une autre explication plus admissible. Puisque *dut* est *d-u-i* „je ai le”, en lisant à rebours, il est clair que pour dire „je ai les” il faudra modifier le *d*, qui est probablement le dernier vestige d'un pronom démonstratif, ou qui, en tout cas, en tient lieu ici. Le signe de pluralité étant *k*, la flexion devient *d + k-u-i* & comme le *k* médial s'élide généralement ou bien se convertit en *i*, il serait possible que la flexion fût devenue *d + i-u-i* ou *dirut*. Nous ignorons ce que ce pronom *d* a été autrefois; mais la persistance de *i* dans les flexions du verbe indique peut-être que cette voyelle faisait partie du pronom; il est vrai que quelques dialectes basques français ont *u* pour *i*. En comparant les différents dialectes, nous trouvons p. ex. *gaituk*, g. *gituk*, l. & *gutuk*, f. „tu nous as”. Comment expliquer ici le *it*? Peut-être y arriverons-nous en notant les parties constituantes de la flexion *gu-d + i-u-k = gutituk* & après l'élision de *d* (fait très fréquent dans le verbe) *guituk*; ce *guituk* explique peut-être *gaituk*, *guruk*, *gituk*. Le *it* n'est ici qu'un signe de pluralité supplémentaire; le pluriel de l'objet étant indiqué par la forme du pronom même *gu* „nous”. Comme *d + i* hypothétique, est la forme plurielle de la 3^{me} personne, il s'en suit, si notre supposition est juste, que *d + i* a perdu sa signification de pronom de la 3^{me} personne, & n'est plus qu'un signe.

En biscaïen le signe de pluralité correspondant à *it* est *ȝ*; *dot* „je

ai le'' devient *dodaζ*, „je ai les'' & *gôζak*, „tu nous as'' est formé de *g-au-ζ-k*. Quand la flexion se termine par un *k*, cette lettre, étant suivie par *ζ*, viendrait au milieu de la flexion, ce qu'il faut éviter; en biscaïen on y remédie par la métathèse de *k* & *ζ*: *daidak* + *ζ* fait *daidaζak*, „tu peux me les''. *Tok*, „tu l'as'' fait *yοζak*, „tu les as''.

Pour le verbe régulier le biscaïen a conservé ce *ζ*, mais tous les autres dialectes ont un autre signe de pluralité; le guip. *a ζk* ou *ζki*; le bn., le lab. & le soul. ont *iζ*; p. ex. *dakari*, „je le porte'' fait en bisc. *dakardaζ*; en guip. *dakarζkit*; en bn., lab. & soul. *dakariζat*, „je les porte''.

Ces trois signes de pluralité sont tous obscurs; la simplicité de la forme biscaïenne ne prouverait pas nécessairement sa primitivité; elle pourrait être le résultat de l'élimination; mais le fait que le *ζ* se retrouve dans les groupes *ζk* & *iζ* pourrait faire conclure à un *ζ*, signe de pluralité par excellence, dont la signification affaiblie a été renforcée plus tard par l'addition d'un *k* & d'un *i*. Dans ce cas *ζk* ne serait pas un groupe, mais serait *ζ + k* & *iζ* serait *i + ζ*. Mais la question reste: qu'est-ce que *ζ*?

Le *i* comme signe de pluralité n'est pas rare dans le verbe; toutes les 3^{mes} personnes du pluriel sont formées des 3^{mes} personnes du singulier, en y ajoutant *re*.

Le *i* s'est généralement perdu en biscaïen & en souletin; dans ce dernier dialecte on trouve un *y*, remplaçant le *k* élidé pour éviter l'hiatus, & aussi comme lettre de liaison après *u*: *dau*, bisc. fait au pluriel *daue* pour *daute*; *du* en lab. & bn. fait *dute* & en soul. *duye* qu'on écrit *die*; le conditionnel „tu m'aurais'' fait en bisc. *nindukee* pour *nindukete*; en guip. & en lab. *nindukete* & en soul. *nindukeye*.

On s'est servi aussi de *re* pour indiquer le pluriel de la 2^{me} personne du pluriel, quand celle-ci a été employée comme singulier honorifique; *dezu* a donné *dezute*, & *duzu*, soul., a donné *duzie* après la chute de *i* qui a été remplacé par *y*: *duzuye*, contracté en *duzie*.

Comme exemple d'une flexion dont la signification plurielle paraît s'être affaiblie & puis renforcée, on peut citer la flexion bis-

caïenne *zaitudaż*, „je vous ai”, où le pluriel est indiqué par le pronom même *z*, „vous”, par *it*, & par le *z* final.

Bien qu'il soit difficile de décider si de pareilles formes sont primitives, on pourrait peut-être maintenir que quand une flexion exprime tout ce qu'elle doit exprimer, sujet, verbe & objet, le reste n'est ajouté que plus tard, pour des raisons dont les causes nous échappent pour le moment; p. ex. l'imparfait de *edin* fait à la 1^{re} pers. plur. *gendiżan*, „nous pouvons”; *gendiżan* est formé de *g-edi-an* & aurait dû donner *gedian* ou *gendian*, en ajoutant cet *n*, inexplicable pour le moment, puisqu'on dit en biss. *genduen*, „nous avons” sans *z* supplémentaire. Ne pourrait-on pas admettre que *gendiżan* s'écrivait primitivement sans *z*?

§ 5.

La conjugaison absolue du verbe primitif transitif.

L'IMPÉRATIF.

Les verbes primitifs réguliers ont trois modes : l'impératif, l'indicatif & l'optatif; & deux temps : le présent & le passé.

La 3^{me} personne de l'impératif contient le thème verbal, précédé de *b*, caractéristique de la personne (1). *Ekarri* fait *bekar*, „qu'il porte”; de *b-ekar*.

La 2^{me} personne a la caractéristique suffixée; *ekar + hi* fait *ekark*, „porte”; & *ekar-zu* fait *ekarżu*, „portez”.

La 3^{me} personne contient toujours le thème inaltéré.

(1) Voir les pronoms personnels & le § 3 sur les caractéristiques des flexions du verbe.

§ 6.

L'indicatif. Le présent.

L'indicatif a deux temps : le présent & l'imparfait.

Le présent est formé du thème verbal, précédé du pronom-régime (accusatif) & suivi du sujet. Ceci est la forme la plus simple ; l'accusatif ne peut pas ne pas être exprimé dans les flexions du présent. Ainsi *ekarri* „porter”, dont le thème est *ekar*, fait au présent *dakari* „je le porte” de *d-ekar-i* „je porte le”, en lisant à rebours. L'accusatif „le” est exprimé par *d*, & le sujet par *i*. La voyelle initiale devient *a*, non-seulement dans *ekarri*, mais dans tous les autres noms verbaux, excepté : *irizti* qui fait *deritzat*, *iraun* qui fait *diraut*; *irudi* qui fait *dirudit*, *izeki* qui fait *dizekar*; *ezan* qui fait *dezar* aujourd’hui; mais autrefois *daçat* (1).

Pour pouvoir conjuguer il faut connaître les lettres caractéristiques dont il a été parlé au § 3. Il n'y a qu'à remarquer que le pronom sujet de la 3^{me} personne se fait toujours remarquer par son absence ; *ekarri* fait *dakar* „le porte”, pour „il le porte”, de *d-ekar*.

L'objet „le”, s'il est exprimé, est invariablement préfixé.

Nous faisons suivre le tableau des lettres caractéristiques, dont on trouvera l'explication au § 3.

Régime. (Accusatif)	Sujet. (Nominatif)
<i>n</i>	<i>I^{re}</i> personne
<i>h</i>	<i>2^{me}</i> „
<i>d</i>	<i>3^{me}</i> „
<i>g</i>	<i>I^{re}</i> „
<i>z</i>	<i>2^{me}</i> „
<i>d</i>	<i>3^{me}</i> „

(1) Dechepare écrit *budazagu* & non *budezag*. V. ch. XIII, § 2.

On n'a donc qu'à prendre le thème verbal, p. ex. *ekar*, le faire précéder de l'accusatif, soit *d*, & le faire suivre du sujet, soit *i*, & l'on aura *dakari*, „je le porte”. En continuant avec le même régime, l'on aura *dakar*, „il porte” puisque le pronom-sujet est toujours absent. La 2^{me} pers. sing. sera *dakarh* ou *dakark* (1), puisque le *h* final se durcit en *k*, „tu le portes”. Et ainsi de suite : *dakargu*, *dakarzu*, *dakarie*.

La 2^{me} pers. du pluriel a partout remplacé la 2^{me} personne du singulier, comme un singulier honorifique, & l'on a dû former une autre 2^{me} personne du pluriel, ce qui s'est fait au moyen du signe de pluralité *ie*.

Le *i* s'est conservé en guipuzcoan ; il s'est perdu dans les autres dialectes ; en biscaïen l'hiatus qui résulte de l'élation reste, mais en souletin (2) on l'a évité en introduisant *y*, & *uye* s'est contracté en *ie*. *Dakarzu*, „vous l'apportez” est donc employé comme un singulier & est rendu par „tu l'apportes” ; & *dakarzue*, g., *dakarze*, bisc., *dakharzuye* ou *dakharzie*, soul. signifient aujourd'hui „vous l'apportez”.

Nous avons dû donner partout à cette flexion sa signification primitive, plurielle, puisque „tu” correspond à *hi* & non pas à *zu*.

La 3^{me} personne du pluriel est formée de la 3^{me} personne du singulier au moyen du signe de pluralité *ie*, de la même manière que s'est formée la 2^{me} pers. plur. de la 2^{me} pers. plur. (sing. honorifique).

Les exemples que nous venons de citer ont pour régime la 3^{me} personne. Si le régime était par exemple la 1^{re} personne, représentée par *n*, l'on aurait *n-ekar-zu* ou *nakarzu*, „vous me portez” ; & ainsi *n-ekar* ou *nakar*, „il me porte”. De même si le régime est la 2^{me} pers. du singulier, représentée par *h*, l'on aura *h-ekar-i* ou *hekari*, „je te porte”, &c.

Il faut seulement observer de ne pas faire correspondre deux pronoms, ou leur caractéristique, de la même personne ; ceci donnerait une relation réfléchie (je me, tu te,) ce qui s'exprime d'une

(1) Voir ch. II & ch. XI, § 3.

(2) Voir ch. XI, § 3. Voir les pronoms personnels.

bien *n*; mais si notre supposition est juste, elle devrait toujours être *an* (1).

Reprendons l'explication des flexions. La 2^{me} personne est *hekarren* de *h-ekar-n*.

La 3^{me} personne n'ayant pas de caractéristique pour le pronom-sujet est *ekarren* de *ekar-n*. Cette forme, apparemment primitive, appartient au dialecte biscaïen; tous les autres dialectes préfixent un *z*, dont l'origine est inconnue jusqu'à présent; ils disent *zekarren*.

Ce *z* se trouve aussi exceptionnellement en biscaïen; selon Zavala (2) on dit: *zirudian*, „il paraissait”; *ziñorison*, „il coulait, il pleuvait”; *zirakian*, „il bouillait”; *ziraun*, „il durait”; & Lardizabal, dans sa nomenclature de verbes biscaïens écrit même *irakion* & *iraun* sans *z* initial.

La 1^{re} personne du pluriel est composée de *g-ekar-n*, ce qui donne *gekarren*; mais ce n'est pas la forme généralement admise; on dit *genkarren* en bisc. & mieux en guip. *genekarren*, puisque *n* & *k* ne doivent pas se suivre (3). La forme sans cet *n* intercalé se trouve en biscaïen dans les imparfaits de *eroan*, *erago*, *yarratu*, *erion*, *egoki* (4), auxquels nous ajouterons *erabilli*, *ezagun*, *egon* & aussi *eraman*, quand l'accusatif est „me, te, nous, vous”. On dit donc: *geroan*, „nous emmenions”; *gezaun*, „nous connaissions”, &c., & non *genroan*, *genzaun*.

Il n'est pas clair si c'est uniquement pour des raisons d'euphonie que le *n* ne s'écrit pas ici, ce qui serait fort possible puisque *n* & *r* ne se suivent pas; on dit donc *neramažun*, „vous me portiez (5)” & non *nенramažun*; & il nous semble que *nerambilžun* est pour *nенrabilžun* (de *erabilli*) avec hyperthèse de *n*, qui, placé devant *b*, est devenu *m*. Il semble, par cet exemple, qu'on tenait à conserver le *n*.

Cet *n* n'est jamais intercalé en biscaïen dans les 3^{mes} personnes,

(1) Ch. vi, § 4.

(2) *Verbo vasco.*, p. 60, n° 13.

(3) Chap. III.

(4) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 60.

(5) Aujourd'hui „tu me portais”.

quand l'accusatif est la 3^{me} personne (1), sous-entendue, comme nous l'avons fait remarquer. Ainsi *ekarren*, „il (le) portait” ; *egoan*, „il était, il restait”.

A la 1^{re} pers. du singulier & à la 2^{me} pers. du traitement familier, on est libre d'écrire comme l'on veut : *nendarren* ou *nekarren*, „je portais” ; *netorren* ou *nentorren*, „je venais”. Est-ce que cette liberté d'écrire ne proviendrait pas de ce que les uns ont observé les lois phonétiques & que les autres les ont négligées? — Les sept noms verbaux cités ci-dessus, font une exception & n'ont jamais le *n* intercalé.

L'imparfait sans le *n* intercalé aura été probablement la forme primitive ; elle dit tout ce qu'il fallait dire. Le *n* intercalé ne peut pas représenter l'accusatif „le” qu'on croit découvrir dans ces flexions.

Neroan (2) formé de *n-eroa-n*, „j'emménais”

(H) <i>eroan</i>	,,	,,	<i>h-eroa-n</i>
<i>Eroan</i>	,,	,,	<i>eroa-n</i>
<i>Geroan</i>	,,	,,	<i>g-eroa-n</i>
<i>Zeroan</i>	,,	,,	<i>z-eroa-n</i>
<i>Eroa'en</i>	,,	,,	<i>eroa-t-n</i>

La 2^{me} pers. sing. a perdu, comme toujours, le *h* initial. Zavala écrit *eroaan*; l'hiatus *aa* ferait croire à la chute d'une lettre, ce qui n'est pas ; *eroaan* est une erreur que nous avons expliquée ailleurs, (§ 3, sur les caractéristiques des pronoms dans le verbe); erreur admise sans doute pour distinguer cette personne de la 3^{me} pers. du singulier.

La 3^{me} pers. plur. étant formée de la 3^{me} pers. sing. en ajoutant le signe de pluralité *t*; *eroan* est devenu *eroaten* par syncope *eroaen*.

Comme nous l'avons dit, quand le régime est „me, te, nous, vous”, ce régime est exprimé & précède le thème verbal ; p. ex. „vous me voyiez” se dit *nenkuzun*, de *n-ikus-zu-n*, avec le *n* intercalé

(1) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 60.

(2) Zavala introduit dans cet imparfait un *i* qui ne se trouve pas chez Larramendi, & dont la présence est inexplicable & probablement fautive. Cet *i* ne se trouve pas dans le conditionnel.

enkus pour *ikus*. *Nenkusen*, „(il) me voit” *n-ikus-n*; le sujet est absent, comme toujours (1). De même *ekarri* fait *nenkarzun*, „vous me portiez”, *nenkarren*, „(il) me portait”, avec le régime préfixé à la flexion.

Toutes ces flexions se laissent analyser lettre par lettre; il y en a quelques-unes, il est vrai, dont l'uniformité accidentelle exige un peu d'attention, afin de ne pas se tromper dans l'analyse; ce sont celles où „vous” entre comme sujet ou comme objet. La cause de la confusion provient en partie de ce que plusieurs dialectes ont choisi le *z* pour initiale de la 3^{me} personne; ce *z* représentant ici „il”, coïncide avec le *z* de la 2^{me} pers. plur. qui, pour comble de confusion est en usage comme 2^{me} pers. du singulier. Il y a encore une autre raison, c'est que la langue basque ne distingue pas le nominatif de l'accusatif. Ainsi, par exemple :

<i>Zekarren</i>	il portait	<i>z</i> (il)	<i>ekar-n</i>
<i>Zenekarren</i>	vous portiez	<i>z</i> (vous)	<i>ekar-n</i> (sing. honor.)
<i>Zenekarten</i>	vous portiez	<i>z</i> (vous)	<i>ekar-t-n</i> (plur.)
<i>Zenkarren</i>	il vous portait	<i>z</i> (acc. vous)	<i>ekar-n</i> (sing. honor.)
<i>Zenkarten</i>	il vous portait	<i>z</i> (acc. vous)	<i>ekar-t-n</i> (plur.)
<i>Zenkarten</i>	ils vous portaient	<i>z</i> (acc. vous)	<i>ekar-t-n</i>

Arrêtons-nous encore un moment à cet imparfait, autant pour examiner comment il est formé, que pour voir comment il ne doit pas être formé.

Selon Lardizabal l'imparfait de *ekarri* avec *zu* (vous) pour objet, est en :

Guip.	Bisc.
<i>Zenkardan</i>	<i>je vous portais</i>
<i>Zenkarren</i>	<i>Zenkardan</i>
<i>Zenkargun</i>	<i>Zekardan (2)</i>
<i>Zenkarten</i>	<i>Zenkargun</i>
	<i>Zekarden</i>

(1) Le dialecte guipuzcoan, selon Lardizabal, dit : *nenkuzañun*, „vous me voyiez”; *nenkuzan*, „il me voit”; *genkuzañuen*, „vous (plur.) me voyiez”.

(2) Dans sa Grammaire il y a *cekañdan*, ce qui doit être une faute d'impression; il est curieux que cette même faute se trouve chez Larramendi, v. Traer.

Le dialecte guipuzcoan est correct; le thème verbal au milieu, précédé de la caractéristique de l'objet (*z**u*), & suivi de celle du sujet (*i*); la terminaison est *an*, & de plus le *n* mystérieux est intercalé *-ekar-i-n*; *i* devient *d* dès qu'on ajoute un autre mot à la flexion, & *ekar* est devenu *enkar*.

Mais si le guipuzcoan est correct, le biscaïen ne l'est pas, du moins pas à la 3^{me} personne; *zekardan* ne peut avoir le *d*, puisque le *d* est la caractéristique (*i*) de la 1^{re} personne; il en est de même de la 3^{me} pers. plur. *zekarden*. Comme c'est l'usage en biscaïen, ou chez Zavala, de changer machinalement le *a* en *e* (*den* pour *dan*), il est clair que le *d* est le même *d* dans les deux personnes, & ne peut provenir du *i* de *zekarten*; ce qui serait une mutation entièrement inusitée. Le biscaïen, en outre, n'écrit jamais le *i* au pluriel.

Il est facile, comme l'on voit, de vérifier ces flexions & d'indiquer les erreurs qui s'y trouvent. Prenons par exemple l'imparfait de *eraman* avec *z**u* pour objet en guipuzcoan & en souletin :

Guip. (Lardizabal).

Soul. (Inchauspe).

<i>Zeramadan</i>	je vous portais	<i>Zintaramadan</i>
<i>Zeraman</i>	il vous portait	<i>Zintaraman</i>
<i>Zeramagun</i>	nous vous portions	<i>Zintaramagun</i>
<i>Zeramaten</i>	ils vous portaient	<i>Zintaramen.</i>

Comme l'on voit, le 'guip. est parfaitement correct; mais comment expliquer le souletin? Nous n'avons pas à nous occuper ici de *e* radical qui est devenu *i*; *eraman* est devenu *iraman* & avec le *n* mystérieux *inraman*; mais le *i* qui coupe la flexion est une erreur; il ne signifie rien. La 3^{me} pers. plur. est formée comme en biscaïen par une mutation machinale de la voyelle *a* en *e*; *zintaramen* est pour *zintaramaten*.

Citons encore un autre exemple pour finir :

Nekarren „je portais“ ne se distingue de *nendarren* „il me portait“ que par le *n* intercalé. Lardizabal, dans sa Grammaire, ajoute une note au bas de la page 53, comme commentaire : En el articulo

nencarren y otros análogos, la primera *n* es característica de agente, y la secunda de paciente, cuya circunstancia debe tenerse presente en su formacion; *necarren* quiere decir „yo lo traía” (je le portais) y *nencarren* „aquel me traía”.

Malheureusement tout cela est confusion & erreur. Le premier *n*, l'*n* initial, de *nenkarren* n'est pas la caractéristique de l'agent, c'est la caractéristique du patient, pour *ni* „me”; le second *n* est cet *n* mystérieux intercalé dans l'imparfait de la plupart des verbes. Cet *n*, dont la valeur & l'origine nous échappent pour le moment, ne peut pas indiquer le patient, l'accusatif „me”; cet *n* se trouve dans *genkarren* „nous portions”, formé de *g-enkar-n*; ici il n'y a pas d'accusatif. Admettons pour un moment que *genkarren* exprime l'accusatif „le” & que ce „le” soit rendu par *n*, alors cette lettre serait le représentant de l'accusatif „me” aussi bien que de „le” & de „vous”, puisqu'on dit *zenkardan* „je vous portais”. Ici le patient, l'accusatif, est *z* pour *zu* „vous” toujours initial & le *n* n'a rien à faire avec *zu* représenté par *z*.

§ 8.

Le subjonctif.

Le subjonctif qu'on s'attend peut-être à trouver dans la conjugaison basque, n'a pas de forme particulière; ce mode n'existe pas en basque; on ne dit pas „que je fasse”, on dit „que je fais”. Le subjonctif est rendu par l'indicatif suivi de la conjonction *n* „que”. Ainsi *egin* fait au présent de l'indicatif *dagir* „je fais” & *dagit* + *n* ou *dagidan* correspond au présent du subjonctif „que je fasse”. De même *ekarri* fait *dakari* „je porte” & *dakardan* „que je porte”. Le *t* final devient toujours *d* quand suit un suffixe. Pour d'autres langues il est souvent indifférent de se servir des noms de subjonctif & d'optatif pour le même mode; mais en basque il faut absolument tenir les noms séparés; ce qu'on est convenu d'appeler le subjonctif finit en *n*; l'optatif en *ke*.

On pourrait croire que puisque le subjonctif n'existe pas, il aurait suffi de donner les lois phonétiques qui règlent l'union de la conjonction „que” & de la flexion; mais il nous a paru qu'il était mieux de donner la forme actuelle de ce mode, qui est souvent formé d'anciens indicatifs, qui ne sont plus en usage & dont, jusqu'à ce jour, on n'avait pas même soupçonné l'existence. Comparez surtout les auxiliaires.

§ 9.

L'optatif ou potentiel.

L'optatif ou potentiel a deux temps : le présent & l'imparfait. Ces deux temps sont formés exactement comme ceux de l'indicatif, seulement le thème verbal est suivi de *ke*; p. ex. *euki* fait *dut*, „j'ai” & *duket*, „je puis avoir”, *nuen*, „j'avais” & *nuke*, „je pouvais avoir”. Ces deux temps sont souvent devenus, comme on verra plus tard, le futur & le conditionnel : *duket*, „j'aurai” & *nuke*, „j'aurais”; mais *ke* est primitivement la caractéristique du potentiel; *etorri* fait *nator*, „je viens”, *natorke*, „je puis venir”; *nentorren*, „je venais” & *nentorke*, „je pouvais venir” (1).

Il est difficile de dire quelle a été la signification primitive de la syllabe *ke*; indique-t-elle plutôt un optatif qu'un potentiel, ou bien faudra-t-il admettre, comme pour d'autres langues, qu'à l'origine la signification était flottante, & que, comme le dit le professeur Bréal, „l'optatif ou potentiel présentait le fait sans doute comme simplement possible ou comme souhaitable” (2).

Il est certain qu'en basque les temps du mode en *ke* ont pris, dans certains verbes, & aussi loin que nous puissions remonter, la signification d'un futur & aussi d'un conditionnel, qui n'est au fond qu'un

(1) Lardizabal, Gram., p. 42, n° 5.

(2) Gram. comp. de Bopp, vol. III. Introd., p. lxxv.

optatif; tandis que ce mode est un potentiel dans d'autres verbes. Liçarrague dit : *Ecin dauque etche hura.* Marc III, 25. „Cette maison ne pourra rester”. *Dauke* est la 3^{me} pers. sing. du présent potentiel de *egon*, pour *dagoke* (comme *daude* pour *dagore* „ils restent”). Ce présent est employé par Liçarrague comme un futur. La version française a le futur & il faut supposer que Liçarrague entend aussi écrire le futur (1). De même Axular se sert de l'imparfait du potentiel pour présent du conditionnel; p. ex. *zer orhe zenerrake* (2)? „Qu'en diriez-vous”? — *Zenerrake* est la 2^{me} pers. sing. (au fond plurielle) de l'imparf. du potentiel de *erran* „dire”. Le nom de ce mode importerait peu, si ce n'était que dans quelques cas nous préférerions lui donner le nom d'optatif; p. ex. quand il s'agit du verbe *edin* „pouvoir”. Si nous donnons la signification d'un optatif à ce mode, *dadiker* (aujourd'hui *daiket*) signifiera : „j'espère ou je souhaite pouvoir”. Si, au contraire, nous lui donnons la signification du potentiel, il faudra admettre que *dadiker* signifiait „je puis pouvoir” ce qui paraît peu probable.

D'un autre côté il faudra conserver à ce mode son nom de potentiel, s'il signifie „pouvoir” soit seul, soit comme auxiliaire; p. ex. le potentiel de *ezan*: *dezaker*, &c., est l'auxiliaire qui forme le potentiel de tous les verbes actifs : *ikusi dezaker* „je puis voir”.

§ 10.

La conjugaison relative transitive.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des flexions qui expriment un objet, un régime direct; il y en a, comme nous l'avons dit plus haut,

(1) M. Vinson (*Revue de ling.*, vol. VIII, p. 157) nous renvoie à la version grecque pour élucider une question; mais nous trouvons dans nos papiers une note prise, si nous ne nous trompons pas, dans le verbe du P^o Bonaparte, p. 83, où il est dit (nous répétons : si nous ne nous trompons pas), que le N. T. de Liçarrague est traduit de la version faite par les Docteurs & Pasteurs de l'Eglise de Genève.

(2) *Gueroco guero*, p. 39, n. éd.

qui expriment deux régimes, l'un direct, l'autre indirect; ce qui constitue ce que l'on est convenu d'appeler la conjugaison relative. Comme nous parlerons en détail de ces flexions aux chapitres des auxiliaires, il est inutile de nous répéter ici.

§ II.

Conjugaison du verbe primitif intransitif.

L'IMPÉRATIF.

La conjugaison des verbes intransitifs est, sous quelques rapports, plus simple que celle des verbes transitifs; il n'y a pas de régime direct à exprimer.

Le nombre des modes & des temps est le même.

La 2^{me} personne du singulier de l'impératif contient le thème verbal pur. Dans la conjugaison transitive, il est suivi de la caractéristique de la personne; ici il en est précédé: *hoa*, „vas” de *h-oa*, de *joan*. Le *h* caractéristique (de *hi*) s'est perdu, comme d'habitude, dans les dialectes basques espagnols qui disent *oa*. L'initiale, quand elle est *j*, se perd souvent dans la conjugaison; la finale *n* toujours. *Bijoia*, „qu'il aille”. *Zoaζ*, „allez”. *Bijoaz*, „qu'ils aillent”; de *b-joa*; de *z-oa-ζ* (1); de *b-joa-ζ* (1).

Il arrive que la voyelle initiale de la 2^{me} personne change comme au présent de l'indicatif; p. ex. *etorri* fait *ator*, „viens”; *atoζ*, „venez”, & aussi *atoζie* comme pluriel du pluriel. Mais *betor*, „qu'il vienne”; ici le *e* initial reparaît. *Egon* fait *ago* (pour *hago*), „reste”. *Erzin* fait *arζa*, „couche-toi”. *Ibili* fait *abil* (pour *habil*), „marche”. *Joan* reste *oa*.

(1) V. chap. xi, § 3.

§ 12.

Le présent de l'indicatif.

Le présent de l'indicatif est formé du thème verbal, auquel est préfixé la caractéristique du pronom-sujet. Les caractéristiques sont *n*, *h*, *d*, *g*, *z*, *d* (1). En dépouillant l'adjectif verbal de son élément formatif, on obtient le thème verbal ; *egon* donne *ego* ; *ibili* donne *ibil* ; *etorri* donne *etor*. La voyelle initiale devient toujours *a* ; *egon* fait *nago*, *hago*, *dago*, &c.; „je reste”, &c.; *ibilli* fait *nabil*, *habil*, *dabil*, &c., „je vais”; *etorri* fait *nator*, *hator*, *dator*, &c., „je viens”. Le *h* initial se perd toujours dans les dialectes basques espagnols, & même il s'est perdu quelquefois dans les autres dialectes. Dechepare écrit : *Penza ezak horekila minzo iżan han agoen artian*. Poésies basques, p. 8. „Penses-y, avec qui tu parles, pendant que, ou tandis que, tu es là”. — *Agoen* est pour *hago-n* avec la voyelle de liaison *e* (2).

Les flexions ont conservé généralement leur forme primitive, mais on trouve pour le présent de *egon* des variantes qui sont fortement altérées :

bisc. & guip.

Nago
Ago
Dago
Gagoz, *gaude*
Zagoz, *zaude*, *zaute*, *zaudere*
Dagoz, *daude*

lab. & soul. bn.

Nago
Hago
Dago (3)
Gaude
Zaude, *zaute*
Daude

(1) Voir ch. XI, § 3.

(2) Voir ch. VI, § 3.

(3) *Bihoa daut bithiere nygarreż*. Dechepare, *Poésies*, p. 51. „Le cœur pleure sans cesse”. Il faudrait ici *dau*.

Dans les verbes intransitifs le pluriel de la 3^{me} personne est indiqué par *z*; *dago* fait *dagoz*. Dans les verbes transitifs par *te*.

Les variantes *au* pour *ago*, après la chute du *g* (1); & *au* pour *ao* s'expliquent facilement. Les flexions du pluriel qui ont *te* pour *z* sont très extraordinaires, mais la série des mutations est assez complète pour ne laisser aucun doute à cet égard. *Zagoz*, en perdant le *g*, correspondrait à *zaoz* ou *zauz*, dont on retrouve la forme respectueuse *zauzte*; cette flexion contient donc les deux signes de pluralité *z* & *te*. A *zauzte* se relie *zaute*, puis *zaude*, &c.

Les autres temps présents offrent aussi quelques irrégularités; par exemple la terminaison *rza* dans les personnes du pluriel de *ebili* & de *joan*.

bisc & guip.

soul.

Nabil „je marche”
Abil
Dabil
Gabilrza
Zabilrza
Dabiltza

Nabila
Habila
Dabila
Gabilrza
Zabilrza
Dabiltza

Noa „je vais”
Oa
Doa
Goaz
Zoaz
Doaz

Noa
Hoa
Doa
Goatza
Zoatza
Doatza

(1) Le *g* s'est aussi perdu dans toutes les flexions de *ezugun*.

§. 13.

L'imparfait de l'indicatif du verbe intransitif.

L'imparfait est formé du thème verbal, précédé du pronom-sujet & suivi de la caractéristique *n* (v. § 6). Quelques noms verbaux ont encore un *n* intercalé, comme nous l'avons dit en parlant de l'imparfait des verbes transitifs : *nengoan*, „je restais”, de *n-engo* pour *ego*, & *n*; *nentorren*, „je venais”, de *n-entor* pour *etor-n*. Mais on dit aussi *netorren* (1).

bisc. (Lardiz.)	guip. (Laram.)	bn.	soul.
<i>Nengoan</i>	<i>Nengoan</i>		<i>Nindagon</i>
<i>(H)egoan</i>	<i>Hegoan</i>		<i>Hindayon</i>
<i>Egoan</i>	<i>Zegoan</i>	<i>Zegoen</i>	<i>Zagon</i>
<i>Gengozan</i>	<i>Gegozan, geunden</i>		<i>Ginaunden</i>
<i>Zengozan</i>	<i>Zegozan, zeunden</i>		<i>Zinaunden</i>
<i>Egozan</i>	<i>Zegozen, zeuden</i>	<i>Zeuden</i> (2)	<i>Zauden</i>

Les dialectes bisc. & guip. ont formé ce temps régulièrement. Comme c'est souvent le cas, le biscaïen ne préfixe pas le *z* à la 3^{me} personne. Les 2^{mes} personnes du plur. étant devenues les 2^{mes} personnes du sing., on a formé *zengozen* (3), bisc. & *zengozaen*, guip., pour *zengozien* & *zengozaten*. Le *t*, signe de pluralité, se retrouve dans la 3^{me} personne plur. *zegozten*, g. Comme le pluriel est déjà indiqué, selon la manière biscaïenne, par *z*, le *t* paraît su-

(1) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 60, n° 14.

(2) Marc III, 4.

(3) Zavala indique généralement le pluriel par un changement de voyelle dans la terminaison; *a* devient *e*; il paraît ne pas s'apercevoir que dans ces flexions plurielles il y a un *t* d'élide. Le *e* ou le *a* n'a aucune valeur comme pluriel ou singulier.

perflu dans la 3^{me} personne. Aussi le biscaïen *egozan*, „ils étaient” ne l'a pas. Mais ce *i* est à sa place dans la 2^{me} personne plur. *zegozaten*, puisque cette personne est un pluriel d'un pluriel ; *zengozan* ayant été employé comme un singulier, le signe *i* a formé une nouvelle flexion plurielle *zengoza-in*, *zengozaten*; d'où le *i* s'est perdu comme nous venons de le voir.

Les variantes des trois personnes du pluriel s'expliquent difficilement. Le thème *eu* pour *ego* se retrouve aussi dans la 3^{me} personne plur. de l'impératif *beude* ou *begoz*, „qu'ils restent”. La chute d'un *g* médial n'est pas sans exemple; *egin* fait *ein* en biscaïen, *izagun* perd en bisc. & en guip. le *g* dans toute la conjugaison.

L'imparfait souletin a fortement souffert. Le *d* des deux personnes du singulier est inexplicable; & la 1^{re} & la 2^{me} personne du pluriel ont le *n*, que nous appelons mystérieux, intercalé deux fois; tout ce temps doit paraître barbare aux autres dialectes.

Les imparfaits de *ibilli* & de *joan* se sont mieux conservés :

bisc.	guip.	soul.
<i>Nembillen</i>	<i>Nembillen</i>	<i>Nebilan</i> (1)
<i>(H)embillen</i>	<i>(H)embillen</i>	<i>Hebilan</i>
<i>Ebillen</i>	<i>Zebillen</i>	<i>Zebilan</i>
<i>Gembiltzan</i>	<i>Gembiltzan</i>	<i>Gebiltzan</i>
<i>Zembiltzan</i>	<i>Zembiltzan</i> (2)	<i>Zebiltzén</i>
<i>Ebilitzen</i>	<i>Zebilitzan</i>	<i>Zebilitzan</i>

Le biscaïen, comme d'habitude, ne préfixe pas le *z* à la 3^{me} personne. Le signe de pluralité supplémentaire est cette fois-ci *i*, & cela dans tous les dialectes.

(1) Aussi *nemilan*, *hemilan*, &c. (Voir Inchauspe, *Verbe basque*), avec le *n* intercalé qui est devenu *m* devant *b*.

(2) Larramendi, dans son Dictionnaire, écrit *cenbiltzate*. D'abord, comme le *n* est écrit *m* dans la 1^{re} personne, il serait mieux de s'en tenir à cette orthographe; ensuite la terminaison *ate* est fautive. L'imparfait doit se terminer en *n*. Cette faute semble indiquer que l'emploi de la conjugaison régulière était déjà rare du temps de Larramendi.

Liçarrague écrit (Marc XIV, 1) contrairement à la règle: *çabilizan*; le *e* primitif doit reparaître à l'imparfait; peut-être est-ce une faute d'impression (1).

L'imparfait de *joan* est :

bisc. (Lardizabal)	guip.	soul.
<i>Niñoiān</i>	<i>Nioan</i>	<i>Nindoan</i>
.....	(<i>H</i>) <i>ioan</i>	<i>Hindoan</i>
<i>Joian</i>	<i>Zioan</i>	<i>Zoan</i>
<i>Giñoażan</i>	<i>Ginoażen</i>	<i>Gindoażan</i>
<i>Ziñoażan</i>	<i>Zinoażen</i>	<i>Zindoan</i>
<i>Joażan</i>	<i>Zioażen</i>	<i>Zoażan</i>

Le dialecte guip. est le plus correct; le thème *ioa* précédé de *n* & suivi de *n* fait *nioan*; le biscaïen a introduit le *n* mystérieux *n-iñoiā-n*; & puis le *i* qui suit *o*. D'où vient cet *i*? Le signe de pluralité est *z* en bisc. & en guip., & *iz* en souletin.

L'imparfait souletin a le même d'inexplicable qui se trouve dans *nindagon*, &c.

§ 14.

L'optatif ou potentiel.

L'optatif est formé de la même manière, au moyen de la syllabe *ke*, que le verbe soit transitif ou intransitif. Nous avons vu que *ke* & *re* sont des variantes; & à en juger par le peu de verbes intransitifs dont nous connaissons les potentiels, ces verbes préfèrent *re* à *ke*. *Iżan* fait *nizate*, „je puis être”, aujourd’hui „je serai”, & *nirżate*, „je pouvais être” ou „je serais”. Ainsi nous pouvons reconstruire

(1) Nous citons d'après l'édition de S. Marc, par M. J. Vinson.

par analogie le potentiel de *egon*, qui doit avoir été au présent *nagoke* & à l'imparfait *nengoke*. Nous avons vu, en parlant de l'optatif des verbes transitifs, que *nagoke* a perdu le *g* en bas-navarrais, & comme *re* remplace *ke*, *dagoke* est devenu *daute* pour *daote*, „il peut rester”.

§ 15.

La conjugaison relative du verbe intransitif.

Le verbe intransitif peut avoir un régime indirect ; p. ex. *ibilli*, „aller” fait *nabil*, „je vais”, & *nabilkik*, „je vais à toi”; *abilkit* (pour *habilkit*) „tu vas à moi”; *nabilkio*, „je vais à lui”. C'est ainsi que *iñan*, „être” fait *zaižka*, bn., „ils sont à lui”; p. ex. *eta iffernuco borihac erzaižcala hari garailhuren*, Matth. xvi, 18. „Et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle”; litt. ne vaincront pas à elle. *Erzaižcala de ež-zaižca-la*.

Cette conjugaison a une syllabe *ki*, qui se trouve dans toutes les personnes de tous les temps & dont il est par conséquent très difficile de fixer la signification ; sans cela ces flexions s'analysent très bien ; *nabilkik* est formé de *n*, „je”; *abil*, thème ; *ki?* & *h* (pour *hi*, „te”) durci en *k*, selon la règle. Nous n'avons pas même une hypothèse à offrir pour la signification de *ki*, qui est *ke* chez Dechepare : *Niçugana niatorquežu* (1), „je viens vers vous”. On a voulu reconnaître dans *ki* un datif ; mais cette explication ne nous avance guère ; c'est simplement répéter la difficulté en d'autres termes, car qu'est-ce que le datif *ki* ?

(1) *Poéties*, p. 32. — Le *i* de *niatorkežu* ne s'explique pas ; il semble qu'il aurait fallu *natorkežu*. Dechepare aime à placer cette lettre dans beaucoup de flexions.

CHAPITRE XII.

LA FORMATION DES MODES ET DES TEMPS DES VERBES
AUXILIAIRES.

§ I.

Remarques préliminaires.

Quand on voit un tableau de la conjugaison du verbe basque, tout paraît être d'une régularité admirable; mais dès qu'on examine les modes & les temps un peu soigneusement, on découvre bientôt qu'il y a beaucoup de confusion. Au fur & à mesure que nous avancerons nous trouverons les causes de tout ce désordre; il suffira de dire ici qu'il existe, surtout dans le subjonctif, le potentiel & le conditionnel. La confusion augmente encore selon que le basque est expliqué par une grammaire plus ou moins simple. La langue française n'a qu'un imparfait du subjonctif en *ffe*; mais en espagnol on en compte trois; un de ces trois imparfaits est le présent du conditionnel français. Le basque a dû se plier à toutes ces exigences diverses (1), & l'on en connaît les résultats.

Un traité sur le verbe, que nous aurons souvent occasion de citer, est celui de Zavala. Bien qu'il ait pris ses théories en grande partie, comme il le dit lui-même, dans des manuscrits inédits d'Astarloa, c'est par lui que nous connaissons ces théories, qui forment le fonds de tout ce qui a été répété d'après lui de nos jours. Ce traité sur la conjugaison basque est assez diffus, malgré son apparente régularité;

(1) Selon Larramendi, Arte, p. 76, l'espagnol prit ses temps du basque „El plus quam perfecto tiene tres inflexiones huviera, avria y huvieisse, y les aprendio del Bascuence”.

les divisions & les subdivisions sont très fatigantes, &, pour ne citer qu'un exemple, nous indiquerons le mode conditionnel que Zavala divise en trois temps (*tiempos*), le présent, le présent & le futur ; & en huit temps (*tensos*), le présent, le futur proche, le futur éloigné, le présent imparfait, le présent éloigné, le présent futur, les présents conditionnels potentiels, proches & éloignés !

Et encore ces trois et ces huit temps ne suffisent pas ; on peut, dit l'auteur, les conjuguer absolument & conditionnellement (condicionadamente, c.-à-d. précédés de *ba* „si“). Cette classification en „*tensos*“ & „*tiempos*“ n'a que peu de valeur ; c'est le même mot sous deux formes différentes, & même „*tenso*“ (ce qui n'est plus notre affaire) paraît ne pas être espagnol dans ce sens ; „*tenso*“ pour „*tiempo*“ ne se trouve dans aucun dictionnaire.

Grâce à cette classification nous rencontrons, pour nous guider, des termes comme : présent conditionnel-potentiel, impliquant une affirmation conjecturale & la possibilité d'un potentiel (1). Après un tel luxe de détail, on est étonné & désappointé en même temps de trouver (p. 80) que *ekarriko eban* est traduit par „el lo traeria o lo habria traido“ ; c'est-à-dire que ce temps est employé pour un présent & un passé. Encore pire, que *zer egin nei...* (p. 31 n° 41) est rendu par : que podria, puedo o podré yo hacer ; „que puis-je, pourrai ou pourrais-je faire“. Ou encore : (même page & numéro) *Zelan aqariu neinte pekatu egiten*. Como puedo podré o pudiera atreverme ahora a pecar ?

Ajoutons, pour en finir, que les Espagnols emploient l'imparfait du subjonctif pour le plus-que-parfait du subjonctif (voir Salva, Gr., p. 180, 2^a). P. ex. „quisieran“ pour „hubieran querido“, & l'on conviendra, croyons-nous, qu'il y a là assez d'éléments de confusion.

Afin de procéder régulièrement, nous examinerons chaque conjugaison séparément, bien qu'au fond elles soient pareilles. Nous avons parlé de celle du verbe régulier ; il reste donc celle de l'auxiliaire &, enfin, la conjugaison périphrastique.

(1) Los preteritos condicional-potenciales incluyen la afirmación conjetural de este modo acerca de lo que no ha sido, y la posibilidad del potencial. *Verbo vasc.* p. 21, n° 41.

Nous avons cru bien faire en donnant d'abord la conjugaison des verbes primitifs, qui est au fond très simple. Maintenant qu'on connaît le modèle primitif, il est plus aisé de se rendre compte des variations ou des déviations que le temps & les influences phonétiques ont introduites dans la conjugaison.

Il va sans dire que si, dans le cours de notre examen du verbe basque, il nous arrive de dire qu'une flexion est mal formée, & cela nous arrivera assez souvent, ce n'est pas que nous ayons la prétention de vouloir corriger la langue basque, telle qu'on la parle de nos jours. Il faut qu'une langue ait sa liberté d'agir et nous croyons que toutes les langues en ont usé. Si le français n'était pas une langue littéraire depuis des siècles, tout le monde dirait peut-être „j'avions” ; personne ne trouvera nécessaire de changer l'orthographe de lierre, &c., & bien qu'il nous semble qu'il y ait un assez grand nombre de formes vicieuses en basque, qui dénotent plutôt l'ingérence du pédant que l'insouciance de l'illettré, il faudra laisser aux Basques le soin de purifier leur langue ; mais pour cela il faudra commencer par la connaître.

§ 2.

Modes & temps des verbes auxiliaires.

Les verbes auxiliaires sont des verbes primitifs, réguliers, & la conjugaison est par conséquent toujours la même ; seulement les deux verbes auxiliaires par excellence *iduki* „avoir” & *iざn* „être” n'avaient pas assez à leurs trois modes, & c'est par la combinaison avec d'autres noms verbaux que leur conjugaison s'est complétée, exactement comme dans nos langues, comme „être” en français se conjugue avec „avoir” & en italien avec „être” : j'ai été, sono stato. La ressemblance est encore plus grande avec l'allemand ou le hollandais, qui ont chacun leur auxiliaire pour le futur.

L'impératif, l'indicatif & l'optatif sont les trois temps primitifs ;

deux sont restés ce qu'ils étaient; l'optatif seul a changé de rôle; l'optatif ou le potentiel de *eduki* & de *içan* sert comme futur & comme conditionnel. Ayant perdu leur potentiel, ces deux verbes en ont formé un autre à l'aide d'un auxiliaire, comme nous verrons plus tard; le biscaïen a choisi *edin*, „pouvoir” & a, par conséquent, pu prendre le présent de l'indicatif, p. ex. je puis avoir; mais les autres dialectes qui ont choisi *ezan*, ont dû prendre le potentiel de ce verbe comme auxiliaire.

§ 3.

L'impératif & l'indicatif.

L'impératif n'a qu'un seul temps, le présent (1), formé du thème verbal précédé ou suivi de la caractéristique de la personne. Cet impératif primitif a fait place aujourd'hui à un impératif périphrasique.

L'indicatif a cinq temps, dont deux sont primitifs, le présent & l'imparfait; les trois autres sont composés; le parfait défini, le parfait indéfini, le plus-que-parfait. Ceci est la nomenclature des temps français ou espagnols, qui est admise en basque, bien qu'elle ne soit pas tout-à-fait juste. Nous prendrons pour exemple l'auxiliaire *eduki*.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Dor ou dur ou der „j'ai” (2).

(1) Zavala donne deux temps à l'impératif; le présent & le futur; mais il a été reconnu par des philologues compétents que l'impératif est une interjection verbale. Le futur de Zavala n'est autre chose que le présent avec le suffixe *ke*, la caractéristique du potentiel: *begi* „qu'il fasse” & *begike* futur; litt. „qu'il puisse faire”.

(2) Pour la concision nous disons „j'ai” & non „je l'ai”.

IMPARFAIT.

Neban ou nuen ou nian, „j'avais”.

PARFAIT DÉFINI.

<i>Izan neban ou nuen</i> (1)	{	„j'eus”.
<i>Ukan ou ukhen nian</i> , soul.		

PARFAIT INDÉFINI.

<i>Izan dor, dut, der,</i>	{	„j'ai eu”.
<i>Ukhen dut, soul.</i>		

PLUS-QUE-PARFAIT.

Izan iżan nuen, „j'avais eu”.

Nous donnons ici les temps de l'indicatif selon l'usage accepté; mais il est évident que le parfait défini (preterito perfecto, esp.) n'existe pas en basque.

Puisque *ukhen dut* ou *iżan dut* signifie „j'ai eu”, il faut que *ukhen nian* ou *iżan nuen* signifie „j'avais eu”. Larramendi s'en est bien aperçu (2), mais l'usage a prévalu dans presque tous les dialectes, influencés sans doute par la grammaire des langues romanes qui possèdent ce temps, de considérer ce plus-que-parfait comme un parfait défini; & l'on a formé un autre plus-que-parfait sur-composé en répétant l'adjectif verbal: *iżan iżan nuen*, „j'avais eu”. Si ce temps est rarement usité pour lui seul (p. ex. j'avais eu besoin), bien que Lardizabal le cite, il est en usage pour le verbe périphrastique dans tous les dialectes, excepté en biscaïen. Le dialecte biscaïen se contente d'exprimer un seul temps: *iżan neban*, &c., qui se traduit, selon que nos langues l'exigent, par le parfait défini ou par le plus-que-parfait. Au paragraphe 10 (modes & temps du verbe périphrastique) nous examinerons cette question en détail.

(1) Les dialectes bn. & soul. se servent de *ukan*, *ukhen* au lieu de *iżan*. L'anomalie d'employer *iżan* ne nous importe pas ici.

(2) Arte, p. 64.

§ 4.

Futur & conditionnel. — Optatif ou potentiel.

Nous nommons optatif le mode qu'on est convenu d'appeler conditionnel, c'est-à-dire les temps dont la terminaison est *ke*. On est habitué à considérer les temps en *ke* comme des conditionnels, ce qui n'est que juste, puisque c'est ainsi que les temps correspondants sont nommés dans la plupart des grammaires, françaises, espagnoles & autres.

Mais ce nom est mal choisi. Quand on dit „je voudrais le voir”, on n'exprime aucune condition, on exprime un souhait. L'usage a sanctionné, comme le dit Diez, la dénomination inexacte de „conditionnel, parce que ce temps joue un rôle dans la phrase conditionnelle, mais en réalité ce temps exprime un souhait, & c'est à cause de cela qu'il a été placé par les anciens grammairiens au nombre des temps de l'optatif” (1).

Le véritable temps conditionnel est indiqué, en français comme en basque, par le sens de la phrase, ou bien, & spécialement, par la particule conditionnelle *ba*, „si”; par exemple „s'il était venu, je le lui aurais dit”; ou „supposé qu'il fût venu, je le lui aurais dit”. La flexion ou la phrase qui exprime ici la condition est „s'il était venu” ou „supposé qu'il fût venu”. & le temps de la phrase régie, que l'on a l'habitude d'appeler un conditionnel, n'est pas du tout un conditionnel; „je le lui aurais dit” est une affirmation. On est si habitué à voir dans ce temps un conditionnel, qu'on a de la peine à ne l'y voir pas. Dans les langues où le conditionnel est exprimé par un auxiliaire, comme par exemple en anglais, la difficulté est moins grande: „je le lui aurais dit” se traduirait par „I would have told it to him”. Would est l'imparfait de will „vouloir”. On sent de suite que „je voulais” n'exprime aucunement une condition.

(1) Rom Grani., II, p. 113.

Il faudra donc se défaire (en théorie du moins) de l'idée que le conditionnel est un conditionnel, ce qui sera facile en considérant le basque, non pas à travers des lunettes espagnoles ou françaises, mais à travers des lunettes basques.

On nous dit que *nuke* est le conditionnel de l'auxiliaire; p. ex. *nahi nuke*, „j'aurais envie” *bear nuke*, „j'aurais besoin”.

On nous dit aussi que pour exprimer un conditionnel on fait précéder la flexion de *ba*, „si”, & que le signe caractéristique du conditionnel *ke* disparaît (1). Ainsi *nik gura baneu* (& non *baneuke*) *apaindu*, „si je voulais l'orner”. Par conséquent la grammaire basque enseignerait que la caractéristique du conditionnel est *ke*, & que quand on aura à exprimer le conditionnel on ne fera pas usage de *ke*! La contradiction est flagrante, & cependant elle n'a jamais été relevée; on a considéré ces flexions comme ayant perdu leur terminaison, non pas *ke*, comme on pourrait s'y attendre, mais *n*. On a dit que *banu*, par exemple, était pour *banuen*.

Il arrive que *neuke* se trouve précédé de *ba*, tout aussi bien que le présent *dut* ou l'imparfait *nuen* ou tout autre temps, & il peut arriver que dans quelques cas le *ke* se perde; mais ce *baneu* ou *baneuke* n'est jamais un temps conditionnel parce qu'il a, ou a eu, la finale *ke*; c'est un temps conditionnel, parce qu'il est précédé de la particule *ba*, „si”, & *baneuke* restera un temps de l'optatif employé conditionnellement, tout comme *badut* restera le présent de l'indicatif employé conditionnellement. Puisque l'optatif exprime un souhait & peut se rendre par „désirer”, *neuke* signifiera je désirais avoir = j'aurais, & *baneuke*, si je désirais avoir = si j'aurais. Seulement en français „si” est généralement suivi de l'imparfait de l'indicatif, tandis qu'en espagnol on se sert du conditionnel (comme ici) & des deux imparfaits du subjonctif, de même qu'en italien, où l'imparfait du subjonctif est seul en usage; se avessi potuto „si j'avais pu”. — *Gurako baneunke* ou

(1) Si se conjugan condicionalmente se hazen con el participio compuesta, y las terminaciones del imperfecto abreviadas. Larramendi, Arte, p. 79.. Ainsi des „flexions syncopées de l'imparfait. Selon Zavala, *Verbo vasc.*, p. 19, n° 28. En nuestro idioma se forman sus tensos con los artículos imperfectos de aquel modo (l'indicatif) añadiéndoles *ke* o sincopandolos.

baneu, si yo lo quisiera (1) „si je voudrais”, ou comme on dit en français „si je voulais.” — Toute confusion disparaît, tout s’explique, du moment que nous abandonnons cette dénomination erronée de „conditionnel” & que nous suivons les anciens grammairiens qui ont donné à ce mode le nom qui lui convient, celui d’optatif ou de potentiel.

Comme toute dénomination nouvelle cause une certaine confusion, nous avons laissé le nom de conditionnel dans la conjugaison du verbe, comme auxiliaire, réservant le nom de „optatif ou potentiel” pour les verbes primitifs, qui sont employés comme auxiliaires. L’essentiel est d’avoir signalé l’erreur.

L’optatif ou potentiel est formé comme l’indicatif, seulement le thème verbal est suivi de *ke*; le pronom sujet, comme dans l’indicatif, est suffixé dans le présent & préfixé dans l’imparfait :

Présent.	Imparfait.
<i>Duket.</i>	<i>Nuke.</i>
<i>Dukek.</i>	<i>Huke.</i>
<i>Duke.</i>	<i>Luke.</i>
<i>Dukegu.</i>	<i>Ginuke.</i>
<i>Dukezu.</i>	<i>Zinuke.</i>
<i>Dukete.</i>	<i>Lukete.</i>

Duket, &c., correspond aujourd’hui au futur „j’aurai” & *nuke*, &c., à ce que l’on est convenu d’appeler le conditionnel „j’aurais”. L’optatif, exprimant aussi un souhait, par conséquent un fait ou une action qui doit encore se réaliser, on s’explique que le présent de ce mode ait pu servir à exprimer le futur (2).

La différence entre le futur & le conditionnel, l’un exprimé par un présent, l’autre par un passé, se retrouve dans beaucoup d’autres langues. En allemand, *werden*, „devenir” exprime le futur au pré-

(1) Zavala, *Verbo nasc.*, p. 20, n° 35.

(2) La relation intime entre l’optatif & le futur se retrouve dans d’autres langues. Voir la Gram. de Bopp, traduite par le Pr. Bréal, vol. III, p. 307.

sent : *werde*, & le conditionnel au passé : *würde*. En anglais, will, présent, & would, passé, de will „vouloir”.

Le futur *duket*, &c., a presque disparu, probablement par suite de la préférence pour la périphrase, qui se manifeste dans toutes les langues. *Duket*, &c., est remplacé par *iñango det* ou *dut*, *ukhenen dut*, selon les dialectes. Le suffixe *ko* ou *go* (*iñan-go*) & le suffixe *n* (*ukhen-n*) correspondent tous les deux à „de”, & c'est ainsi que *iñango dut* correspond littéralement au futur des langues romanes, car comme le remarque Salva (1) pour le conditionnel (& par conséquent aussi pour le futur), „habia de alegrar” dit la même chose que „me alegraria”.

Nous citons l'espagnol, puisque dans cette langue on se sert de la préposition „de”, tandis qu'en français la phrase serait construite avec la préposition „à”; p. ex. chanterai = j'ai à chanter. L'espagnol & le basque s'expriment donc exactement de la même manière (2).

Le futur antérieur ou composé „j'aurai eu” est *iñan iñango dor*, *det* ou *dut*, bisc., guip., lab., & *ukhen duket*, souletin.

Le conditionnel, auquel nous rendons ici son nom inexact, est *nuke*, &c., „j'aurais” dans tous les dialectes. *Nuke*, primitivement un imparfait du potentiel ou de l'optatif „je pouvais ou je voulais avoir”, est devenu un présent du conditionnel, ou plutôt est resté ce qu'il était, déguisé sous le nom de conditionnel. Or, comme il fallait pouvoir exprimer un passé du conditionnel, on a suffixé la caractéristique du passé *an*, & *nuke* est devenu *nukean* „j'aurais eu”.

Généralement le futur est formé par périphrase, comme nous l'avons déjà dit, & cette périphrase correspond exactement à la

(1) Gram. esp., p. 460, note D.

(2) Dans ses notes complémentaires sur l'*Essai sur la langue basque*, par M. Ribary, M. Vinson dit, p. 107 : „*Jango* (*jan-ko*) a le sens de : pour manger. Il est important, „pour bien analyser le verbe périphrastique, de ne jamais perdre de vue la signification „propre de chacun des éléments qui le composent”. — Excellente remarque ; mais *ko* n'est pas „pour” ; c'est l'explication de Darrigol (p. 106), qui croyait que le futur s'exprimait par „pour” ; explication que nous avions déjà relevée dans notre *Essai*, p. vii. Dans notre Dictionnaire, nous avons aussi indiqué les différentes acceptations du suffixe *go*.

forme des langues romanes. Ainsi *egingo dut* signifie : j'ai de faire = je ferai. Mais de moment qu'on se servirait de *duket*, &c, la formation ne serait plus régulière ; *duket* est déjà un futur; le futur serait exprimé deux fois. Malgré cela, nous retrouvons cette périphrase, chez Liçarrague ; p. ex. *Egorziren dituqueizte*. Matth. XIII, 50. „Et ils le jetteront”. Au verset 42, même chapitre : *Eta egorziren dituze*, „Et ils le jetteront”. *Eta ilkiren dirade ungui eguin duqueitenac*. Jean v, 29. „Et ils (en) sortiront ceux qui auront fait du bien”. Liçarrague se sert indifféremment, comme on voit, de l'une & de l'autre périphrase ; il faudra donc en conclure que la formation, & par conséquent la signification propre n'étaient déjà plus connues de son temps.

§ 5.

Le subjonctif.

Le subjonctif des auxiliaires *eduki* & *içan* est périphrastique, du moins de nos jours. Comme le subjonctif est au fond l'indicatif, suivi de la conjonction *n* „que”, *dut* „j'ai” suivi de *n* donnerait *dudan* „que j'aie”. Dechepare se servait encore de cette forme ; mais aujourd'hui elle est inconnue.

Eduki, ou mieux *ukhen* & *içan*, comme „avoir”, ont pour auxiliaire *egin* en biscaïen & *eçan* dans tous les autres dialectes. Le présent du subjonctif est donc *içan dagidan*, de *dagir* „je fais” suivi de *n*; & *içan deçadan*, de *deçat* + *n*. L'imparfait est *içan nengian* & *içan neçan* „que j'eusse”.

Le soul. & bn. se servent de *ukhen* & *ukan* pour *içan* : *ukhen deçadan* & *ukhen neçan*.

L'auxiliaire de *içan*, être, est *edin* „pouvoir” dans tous les dialectes : *içan nadin* „que je sois”, & *içan nendin* „que je fusse”.

Nous n'avons pas encore trouvé d'exemple de *naiç* suivi de *n*.

§ 6.

Le potentiel.

Le potentiel ou optatif de *eduki* & de *içan*, servant comme futur (le présent) & comme conditionnel (l'imparfait), on a formé un potentiel périphrastique. L'auxiliaire de ce mode pour le verbe *eduki* est *eçan*, dans tous les dialectes, excepté en biscaïen ; ce dialecte a choisi *edin* pour auxiliaire, tant du verbe „avoir” que du verbe „être” ; *içan dait* (pour *dadii*) „je puis l'avoir” ; & *içan naite* „je puis être”. Les autres dialectes disent *içan deżaker* ou *ukhen deżaker* „je puis avoir” ; & *içan naite* ou *naiteke*, lab., & *ukhen naite*, soul., signifie, comme en biscaïen, „je puis être”.

Il faudra remarquer ici que l'auxiliaire *eçan*, dont la signification primitive n'est pas bien fixée, ne paraît pas signifier „pouvoir”. Le présent de l'indicatif de *eçan* est *deżat*, &c., & le présent du potentiel *deżaker*, &c. Sa valeur, comme mode potentiel, se trouve dans la syllabe *ke* & sa signification propre s'y est résoute. Il n'en est pas de même de *edin*, qui signifie „pouvoir”, & dont le présent de l'indicatif pouvait servir, exactement comme en français, à exprimer le potentiel : *içan dait* (autrefois *dadii*) „je puis avoir”. Par contre, dans *içan naite*, *naite* est le potentiel.

Nous avons vu que le potentiel correspond quelquefois au futur & au conditionnel de nos langues ; & cela explique pourquoi, en labourdin & en souletin, le présent du potentiel & le futur du potentiel se confondent quelquefois. *Ukhen deżake* est rendu par „il peut ou il pourra avoir” (1).

L'usage n'a donc pas encore décidé si *deżaker* sera purement un potentiel, c.-à-d. un présent, ou s'il sera considéré comme auxiliaire, comme *duket*, &c., c.-à-d. comme un futur, & l'une & l'autre signification sont par conséquent restées en vigueur.

La même incertitude a régné pour l'imparfait du potentiel primitif

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 17.

qui, comme auxiliaire, devenait conditionnel ou plutôt restait optatif, déguisé sous le nom de conditionnel. L'imparfait *nuke* est aujourd'hui le temps qu'on est convenu d'appeler conditionnel „j'aurais”; de même l'imparfait du potentiel (ou optatif) de *iざan*: *nin-ざake*, &c., est aujourd'hui le conditionnel „je serais”. De la même manière, *neざake*, &c., aurait pu devenir un conditionnel ou en d'autres termes rester un optatif; tandis qu'en transportant ce temps simplement d'un verbe à un autre, en lui gardant sa valeur de potentiel, *neざake* restait un imparfait. C'est ainsi que s'explique, croyons-nous, l'imparfait du potentiel. Chez Laramendi, *ekarri neざake*, &c., est rendu par l'imparfait du potentiel: *yo podia traer* (1) „je pouvais transporter”, tandis que bon nombre d'auteurs (de nos jours tous?) rendent ce temps par le conditionnel du potentiel „je pourrais transporter” (2). C'est ainsi que Lardizabal traduit *egin al baneざake* par: *se pudieras hacerlo* „si je pourrais (ou en français pouvais) le faire”.

Comme il fallait pouvoir exprimer le passé, on a suffixé la caractéristique du passé *an* à l'imparfait, & *neざake*, &c., est devenu *neざakean*, &c.; p. ex. *ekarri neざakean* „je pouvais transporter”.

Pour plus de clarté, nous résumons les faits en manière de tableau :

TEMPS PRIMITIFS.		TEMPS DÉRIVÉS.	
POTENTIEL.		INDICATIF.	POTENTIEL.
Présent	forme le	Futur	& le Présent.
Imparfait	—	Conditionnel —	Imparfait ou conditionnel. Imparfait formé du temps précédent en suffixant <i>an</i> .

(1) *Arte*, p. 212.

(2) En espagnol on paraît ne pas distinguer si nettement l'imparfait & le conditionnel. Zavalà traduit (*Verbo vasc.*, p. 31, n° 43) *ea ぜla atera leian* par: *como podia o podria sacar...* „Comment il pouvait ou pourrait tirer”. — *Atera leian* est l'imparfait. Est-ce que Zavalà n'est pas sûr de la signification de *leian*?

§ 7.

Conjugaison de cuki comme verbe actif.

Larramendi n'a pas donné la conjugaison de *euki*, „avoir” sans nom verbal. Il a conjugué *jan*, „manger”, dont l'auxiliaire, il est vrai, est *euki*, & il donne par conséquent tous les temps de l'auxiliaire. Mais pour la formation des temps il y a une différence, en basque comme en français, quand le verbe „avoir” est suivi d'un nom & quand il est suivi d'un nom verbal ; p. ex. j'ai soif, j'ai besoin, sont des présents ; mais „j'ai mangé” est un parfait indéfini. La confusion ne serait pas possible en français ; mais elle est possible en basque, puisqu'il y a un certain nombre de noms, employés comme noms verbaux invariables, nommés „determinables” par les grammairiens espagnols (1). Bien que Larramendi & Zavala distinguent ces noms des noms verbaux proprement dits, ils n'y ont pas reconnu de purs substantifs, ce qui produit de la confusion ; p. ex., selon Zavala, le „*preterito proximo*” est formé du „*participio preterito*” (l'adjectif verbal) & des „*articulos*” (flexions) *dau*, *dor* : *Nork neurtu dau Jaungoikoa?* „Qui a mesuré Dieu?” *Au uste iżan dor* „J'ai cru cela” (2). Dans le premier exemple, le parfait indéfini est rendu, comme le dit justement Zavala, par l'adjectif verbal *neurtu*, „mesuré”, & par *dau*, „il a”. Dans le second exemple, l'auxiliaire est composé ; il est *iżan dor*. Or, *iżan dor* seul, sans *uste*, correspond à *neurtu dau* ; selon l'explication de Zavala, on est obligé de conclure que les flexions *dau* & *iżan dor* appartiennent toutes les deux au même temps. Plaçons, pour la clarté, la même personne dans les deux exemples : *neurtu-dor*, „j'ai mesuré” ; *uste-iżan dor*, „j'ai cru”. Par conséquent *dor* & *iżan dor* signifient tous les deux „j'ai”. C'est une erreur.

(1) Chap. x, p. 6.

(2) *Verbo vasco.*, p. 18, n° 16.

Liçarrague s'éloigne de l'usage adopté & écrit : *Uste vkan dute guehiago recibituren çuela.* Matth. xx, 10. La version française a ici l'imparfait „ils s'attendaient....” C'est-à-dire il croyaient... La périphrase de Liçarrague est aujourd'hui celle du parfait indéfini.

Ce que nous disons ici, par rapport à la formation des temps de *eduki*, s'applique aussi, comme de raison, à la formation des temps de *içan*; p. ex. *ongi biçi içatu dena.* Ax., p. 216. „Celui qui a bien vécu”. *Biçi içatu da* est la 3^{me} pers. sing. du parf. indéfini. Si, au lieu de *biçi*, il y avait un véritable nom verbal, p. ex. *etorri*, on dirait : *etorri da*, „il est venu”.

Pour fixer la valeur des temps, le mieux sera de prendre un de ces noms verbaux invariables comme *uste*, „opinion”; *nai*, *gura*, „volonté”; *bear*, „besoin”. *Nai dut*, „j'ai volonté” = je veux; *bear dut*, „j'ai besoin”. Nous choisirons cette dernière locution, qui est rendue en français de la même manière. En anglais ou en allemand, on la rendrait par un verbe : want, anglais; brauchen, allemand.

Bear ou *behar* est de tous les dialectes; pour l'auxiliaire, nous prendrons la variété *dut*.

§ 8.

Tableau des modes & des temps de euki „avoir” comme verbe actif.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Bear dut, „j'ai besoin”.

IMPARFAIT.

Bear nuen, „j'avais besoin”.

PARFAIT INDEFINI.

Bear içan dut (1), „j'ai eu besoin”.

(1) Partout en souletin & bas-navarrais, *ukhen*, où les autres dialectes ont *içan*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Bear iżan nuen, „j'avais eu besoin”.

FUTUR SIMPLE.

<i>Behar duket soul.</i>	}	„j'aurai besoin”.
<i>Beharko dut</i>		

FUTUR COMPOSÉ.

<i>Behar ukhen duket</i> , soul:	}	„j'aurai eu besoin”.
<i>Behar iżanen dut</i> , lab.		
<i>Bear iżango det</i> , guip.		

CONDITIONNEL.

Bear nuke, „j'aurais besoin”.

PASSÉ.

<i>Behar nukean</i>	}	„j'aurais eu besoin”.
<i>Bear iżan neunke</i> , b. f. bn.		
<i>Bear iżan neukean</i> , g.		

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Bear deżadan</i>	}	„que j'aie besoin”.
<i>Bear dagidan</i> , b. sc.		

IMPARFAIT.

<i>Bear neżan</i>	}	„que j'eusse besoin”.
<i>Bear nengian</i> , b. sc.		

Lardizabal écrit : *al deȝadan* (1) para que yo pueda „pour que je puisse”. *Al* & *bear* appartiennent à la même catégorie ; on dira donc *bear deȝadan*, &c.

Puisque *eȝan* & *egin* sont les auxiliaires du subjonctif de *eduki* „avoir”, on se serait attendu ici à *iȝan* ou *ukhen deȝadan*. Le subjonctif d'un nom verbal proprement dit, p. ex. *ikusi deȝadan* „que je voie”, s'explique ; non pas par le français, il est vrai, mais par l'anglais „that I may see”. *Deȝadan* est entièrement supprimé en français, puisque le subjonctif n'est pas périphrastique.

Mais *bear deȝadan* s'explique difficilement. Admettons pour un moment que *eȝan* signifie „pouvoir”, alors il faudra traduire *bear deȝadan* par „que je puisse besoin”, ce qui n'est guère admissible.

Quoi qu'il en soit, *eȝan* paraît suffire en guipuzcoan & probablement aussi en biscaïen ; mais Zavala ne nous apprend rien par rapport à cette question, bien qu'on lise le titre suivant à la page 28, § 5, n° 22 : *Sujuntivos regidos del verbo gura o nai*. Mais là l'auteur parle de *gura* régissant une certaine forme de subjonctif, en quoi il se trompe. Zavala a voulu dire que les flexions du verbe de la phrase régie sont suivies, tantôt de la conjonction *n*, tantôt de la conjonction *la*. C'est toujours le sens de la phrase qui décide cette question, & ce n'est jamais le nom verbal, qu'il soit *gura* ou tout autre. Ces sortes de règles ne font qu'embrouiller la grammaire, qui est beaucoup moins capricieuse qu'on ne le dit. L'observation qui suit est également inutile. L'auteur dit „qu'on laisse la flexion sans ôter le *n*, ni ajouter *la*”. Il va sans dire que si l'on ôtait *n*, ce ne serait plus ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif. On trouvera les exemples de Zavala dans la note, au paragraphe sur la conjonction *n*.

(1) Gram., p. 40.

§ 10.

Modes & temps du verbe périphrastique.

Les modes & les temps de la conjugaison périphrastique sont les mêmes que ceux du verbe auxiliaire. Seulement tous les dialectes n'expriment pas d'une manière uniforme les temps composés; & ensuite le présent & l'imparfait de l'indicatif, qui sont simples dans l'auxiliaire, se conjuguent ici par périphrase comme tous les autres temps (1).

L'indicatif a cinq temps, les mêmes temps de l'auxiliaire, accompagnés d'un nom verbal. Ce nom verbal prend trois formes: 1^o adjectif verbal, par ex. *ikusi*, „vu” ; 2^o substantif verbal en *ten*, p. ex. *ikusten*, „dans le voir”; 3^o adjectif verbal en *go* ou *n*, p. ex. *ikusiko* ou *ikusiren*, „de voir” litt. „de vu” (2). Le substantif verbal forme le présent & l'imparfait de l'indicatif; l'adjectif verbal forme tous les autres temps, à l'exception du futur & du conditionnel qui ont l'adjectif verbal en *go* ou en *n*.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Ikusten dor ou *dut* ou *det*, „je vois”.

IMPARFAIT.

Ikusten neban, nuan, nian, „je voyais”.

(1) Le présent & l'imparfait de l'indicatif de l'auxiliaire peuvent se conjuguer par périphrase; on peut dire *iżaten det*, &c., mais ces flexions expriment alors le fréquentatif „j'ai d'habitude”, du moins dans quelques dialectes.

(2) Voir ch. x, § 3 & 4.

PARFAIT INDÉFINI.

Ikusi dor, dut, det „j'ai vu”.

PARFAIT DÉFINI.

Ikusi neban, nuan, nian „je vis”.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Ikusi iżan nuan, nian „j'avais vu”.

Le parfait défini sert aussi, selon Larramendi (1), comme plus-que-parfait, ce qui est au fond sa signification propre ; *ikusi* est „vu” & *nuan* „j'avais”, & ainsi *ikusi nuan* „j'avais vu”. Nous avons discuté ce point au paragraphe précédent, en parlant des temps de l'auxiliaire.

Le dialecte biscaïen rend le parfait défini & le plus-que-parfait par le même temps : *ikusi neban*. La périphrase *ikusi iżan neban* n'est pas connue (2). *Tan euan Sansonek eżtia.* „Samson mangea du miel”. *Ikusi euan lagunak żelan elehatik urten euan żapo erreskadea arzera biuriu żan* (3). „Le camarade vit ou avait vu comment la troupe de crapauds, qui était sortie de l'Eglise, y rentra ou y était rentrée”.

Tous les autres dialectes font usage du temps sur-composé, mais tous n'y attachent pas la même signification. En guipuzcoan, le temps composé qu'on nomme parfait défini, p. ex. *ikusi nuen*, remplace le plus-que-parfait, ce qui se comprend, puisque *ikusi nuen* est réellement le plus-que-parfait „j'avais vu”; mais l'inverse n'a pas lieu. Le nouveau plus-que-parfait *ikusi iżan nuen* ne remplace pas l'autre temps, ce qui se comprend encore mieux; & cependant quelques dialectes font cette confusion. La fatale influence d'une grammaire étrangère avait déjà produit une irrégularité, en faisant

(1) Arte, p. 64.

(2) Nous écrivons *euan* ou *eban* (*u*=*b*), comme l'écrivent quelques auteurs biscaïens, quand Zavala écrit *evan*, puisque nous n'avons pas admis le *v* dans l'alphabet basque.

(3) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 18, n° 19 & 20.

admettre qu'un temps composé comme *ikusi nuen*, „j'avais vu” correspondit à un temps simple „je vis”; mais quelques dialectes ont encore augmenté l'irrégularité en remplaçant le temps simple par le temps sur-composé; p. ex. *ikusi ukan nuen*, „j'avais eu vu” (car c'est la traduction littérale) correspond à „je vis”. Disons en passant qu'on n'a pas même réussi, en formant ce nouveau temps, à donner un juste équivalent du temps français ou espagnol; ce que l'on nomme maintenant en basque le plus-que-parfait: *ikusi iżan nuen* ou *ikusi ukan nuen*, est ce que les grammairiens français nomment le parfait antérieur sur-composé: „j'avais eu vu”. — Ainsi Liçarrague écrit: *etx bere aita Zebedeo vncian viciric languileguin, iarreiqui ičan çaičcan.* Marc, I, 20. „Et laissant leur père dans la barque avec les ouvriers, ils le suivirent”; on ne peut pas dire ici: ils l'avaient suivi. *Iarreiqui ičan çaičcan*, signifie „ils l'avaient eu suivi à lui”. Dans l'exemple suivant ce temps est correct: *Cein iarreiqui ičan bairčaičcan Iesuſi Galileanic.* Matth. xxvii, 55. „Et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée”. *Eta hunà, Orientean ikusſi vkan çuten ičarra.* Matth. II, 9. „Et voici l'étoile qu'ils avaient vue ou qu'ils virent en Orient”. Litt. qu'ils avaient eu vue.

Nola sarthu ičan cen & ian vkan cituen dans le verset 26 du chapitre II de Marc, pourraient être des plus-que-parfaits, bien que les versions française & allemande aient le parfait défini.

En guipuzcoan, comme nous l'avons dit, il y a les deux temps; mais c'est seulement le parfait défini qui remplace le plus-que-parfait, & le contraire n'a pas lieu. *Askotan aditu iżan nuan aren doctrina, Cardaveraz.* „J'avais souvent entendu sa doctrine”. Zavala cite cet exemple (1) pour prouver que l'on emploie en guipuzcoan ce temps sur-composé pour exprimer le plus-que-parfait, & malgré cela il le traduit par: *oi*, „j'entendis”. Si Cardaveraz avait voulu rendre „*oi*”, il aurait écrit *aditu nuan*, „j'entendis”. L'exemple labourdin est: *era egin zezan Esauk bezala, zeinak iżan hartu bairčituen bia.* Larregui, *Test. Zahar.* p. 76. „Et il fit comme Esaü qui (en) avait pris deux (femmes)”.

(1) *Verbo vasc.*, p. 18, n° 21.

Comme on avait formé ce temps sur-composé avec l'imparfait *ikusi iżan nuen*, le chemin était tout tracé pour en former un avec le présent, ce qui a été fait.

Cette périphrase se rencontre déjà chez Liçarrague, qui s'en sert, si nous ne nous trompons pas, à l'exclusion de celle qui est généralement adoptée ; elle est aussi connue en souletin : *galdu ukhen du* „il l'a perdu précédemment” ; par contre *galdu du* „il l'a perdu présentement” (1). — *Ecen guciek... eman vkan duté*. Marc XII, 44. „Et tous ont donné”. *Ecen hala persecutatu vkan ditużtē.. Propheṭac.* Matth. V, 12. „Car on a ainsi persécuté les prophètes”. *Ençun vkan duçue*. Matth. V, 21. „Vous avez entendu”.

Larramendi fait mention de ce temps & dit qu'il correspond au parfait indéfini (2). M. Inchauspe le traduit par le parfait indéfini, mais l'accompagne de l'adverbe „précédemment”, & Liçarrague s'en sert où la version française a toujours le parfait indéfini. Malgré toutes ces autorités, il est évident que ce temps, traduit littéralement, correspond à ce que les grammairiens français appellent le parfait antérieur, & *galdu ukhen du* devrait se traduire par : „il l'a eu perdu”; *ençun vkan duçue*, par „vous avez eu entendu”. L'adverbe „précédemment” dont la flexion est accompagnée chez M. Inchauspe, donne à cette flexion le sens d'un parfait antérieur, bien que ce temps ait sa forme propre en souletin : *galdurik ukhen du* „il l'a eu perdu”. Cette périphrase composée ne sert donc à rien ; elle n'a pas même de valeur conventionnelle ; elle remplace une périphrase simple & qui disait tout ce qu'il fallait dire ; elle est longue & inexacte.

Dans quelques localités de la Biscaye on se sert au parfait défini de *egin* comme auxiliaire ; p. ex. *yan egian* au lieu de : *yan euan Sanfonek eztia* „Samson mangea du miel”. Il n'y a pas lieu de s'étonner de cet usage, puisque *egin* était autrefois l'auxiliaire de toute la conjugaison, comme on peut s'en convaincre par les Poésies de Dechepare.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 13.

(2) Arte, p. 64.

En souletin le parfait défini a, comme dans les autres dialectes, la forme du plus-que-parfait : *galdu zian*, „il perdit” ; le plus-que-parfait a été formé par un suffixe : *galdurik zian*, „il avait perdu”, & la forme que les autres dialectes ont adoptée pour le plus-que-parfait est appelée passé antérieur, *galdu ukhen zian*, ce temps est rendu par : „il perdit ou il eut perdu”.

§ II.

FUTUR SIMPLE.

<i>Ikusiko dor, det, ikusiren dut.</i>	{	Je verrai.
<i>Ikhousken duket, soul.</i>		

FUTUR COMPOSÉ OU ANTÉRIEUR.

<i>Ikusi iñango dor, det.</i>	{	J'aurai vu.
<i>Ikhouski duket.</i>		

Ces temps n'offrent rien de remarquable, la manière dont ils sont formés a été expliquée au § 4.

Zavala cite encore un troisième temps futur, qu'il nomme „preterito remoto”, formé de l'adjectif verbal en *go* & de l'imparfait (1); p. ex. *ikusiko nuen*, mais ce temps est le présent du conditionnel : je verrais.

La confusion est très grande chez Zavala, dans la nomenclature des temps. D'abord il parle de l'indicatif (n°s 13 & 14); ensuite du futur (n° 15); puis des autres temps de l'indicatif (n°s 16-22). Au 22 il reparle du futur, qu'il considère cette fois comme un mode avec trois temps : *presente futuro* (notre futur simple); *preterito proximo* (notre futur antérieur), & *preterito remoto* (notre présent du conditionnel); p. ex. *Bear bada esango zan*, quizaz se diria o se hubiera dicho ; „peut-être cela se dirait ou cela se serait dit”. *Seme-alabak alperrik iñango eueen gurasoakaç*, los hijos en vano lo hubieran

(1) *Verbo vasco.*, p. 19, n° 25.

solecitado de sus padres; „les enfants l'auraient vainement demandé à leurs parents”. Ce prétérit du futur est donc un présent (dans le premier exemple „diria”) & un passé; & est traduit par Zavala même par le conditionnel présent & passé.

Ce prétendu „*preterito remoto*” ne correspond pas seulement comme signification, mais aussi comme forme, au conditionnel des langues romanes : *esango naiç*, „dire-ai”, *esango ninçan*, „dire-avais”. Il est arrivé en basque ce qui est arrivé en français, en espagnol, &c., c'est que l'usage a voulu, comme le fait remarquer Diez pour les langues romanes (1), que le temps formé de l'infinitif & de l'imparfait de l'auxiliaire (dire-avais), fût employé comme conditionnel, tandis qu'il aurait pu servir pour le futur antérieur, puisque l'infinitif (& en basque le nom verbal) avec le présent de l'indicatif servait à exprimer le futur simple (dire-ai).

Le futur antérieur est comme nous l'avons donné : *Zuk bere egin içango doçuz pekaturen barzuk* (2). „Vous aurez aussi commis quelques péchés”.

§ 12.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab. bn.	soul.
<i>Ikusiko nuen.</i>	<i>Ikusiko nuen.</i>	<i>Ikusiten nuke</i>	<i>Ikusiten nuke.</i>
<i>Ikusiko neunke.</i>	<i>Ikusiko nuke.</i>		

PASSÉ.

<i>Ikuſi neunkean.</i>	<i>Ikuſi içango nuen.</i>		<i>Ikuſiren nian.</i>
<i>Ikusiko neunkean.</i>	<i>Ikusiko neukean.</i>	<i>Ikuſi nukeien.</i>	<i>Ikuſi nukian.</i>
<i>Ikuſi neunke.</i>			<i>Ikuſi nuke.</i>

(1) Gram., vol. II, p. 113.

(2) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 19, n° 24.

Selon Zavala (1), le présent du conditionnel devrait être formé en biscaïen comme il l'est dans les dialectes basques français, c'est-à-dire du substantif verbal en *ten* : *ikusten nuke*; mais ce temps (qu'il nomme „presente absoluto“) est remplacé en bisc. & guip. par ce que Zavala nomme le „futuro absoluto“, formé de l'adjectif verbal en *go* (son „participio de futuro“) : *ikusiko neunke*. — On dit donc en bisc. & guip. *ikusiko neunke* ou *nuke*, & dans les dialectes basques français *ikusten nuke* „je verrais“.

Nous avons parlé, dans le paragraphe précédent, de la variante biscaïenne : *ikusiko nuen*, temps que Zavala nomme „preterito remoto indicativo conjectural“ & qui n'est autre chose que le présent du conditionnel, formé selon la manière des langues romanes; tous les deux ont exactement la même signification; mais l'un a pour auxiliaire l'imparfait de l'indicatif; *ikusiko nuen* signifie littéralement j'avais de voir = je verrais; & *ikusiko neunke* j'aurais de voir = je verrais. La seconde forme paraît être plutôt une tautologie. Suivent quelques exemples afin que le lecteur puisse juger par lui-même (2). *Egingo neunke edozein gauza*, Yo haria cualquiera cosa, „Je ferais toute chose, je ferais n'importe quoi“. *Nai iñanda bere ezingo leuke egin*. Aun cuando el lo quisiera, no lo podria hacer. „Même, s'il le voulait, il ne pourrait pas le faire. *Cerbair esaten baleutsue zeure iñen onaren conira, egingo zintzatekez o zintenez algaraç*. Si ahora te dijesen algo que te hiriera en tu fama, tu estarías riendo a carcajadas (3). „Si je te disais quelque chose de blessant pour ta bonne réputation, tu rirais aux éclats“.

Zavala ajoute encore que la manière de s'exprimer des dialectes basques français est adoptée (tiene un uso corriente), quand le nom verbal est un des „déterminables“ *gura*, *nai*, &c.; ce qui est une erreur.

(1) *Verbo vasco.*, p. 20, n° 31.

(2) *Verbo vasco.*, p. 20, n° 34.

(3) Nous ne possédons pas le livre (*Confesión ona*, J. A. Moguel), dont Zavala prend ce passage; mais il n'est pas probable que Moguel ait écrit les deux flexions. Nous ignorons d'où l'auteur, ou Zavala, prend *zintenez*; apparemment ce sera une faute d'impression; il faudra *zinteket* ou *zeinteket*, cond. du potent. de *edin*.

Gura, nai, &c., sont de purs substantifs. *Gura* signifie „volonté” &, puisque *neunke* signifie „j'aurais”, il va sans dire que *gura neunke* signifie „j'aurais volonté”; ce qui se rend en espagnol par „yo quisiera”, & en français par „je voudrais”. On ne peut pas mettre les noms verbaux invariables (les déterminables) sur une même ligne avec les véritables noms verbaux. Les „déterminables”, qui deviennent quelquefois noms verbaux, sont employés tels qu'ils sont, comme adjectifs verbaux; p. ex. *bizi*, devenu *bizitzen* comme substantif verbal, peut seulement sous cette dernière forme, être comparé à *ikusten*.

Gura, nai, ne peuvent surtout jamais être comparés aux substantifs verbaux en *ten*.

§. 13.

La forme du conditionnel, dans les dialectes basques français, est-elle la meilleure?

Zavala ne dit pas pourquoi il trouve que les dialectes basques français s'expriment d'une façon plus correcte. Mais on peut le deviner; le présent du conditionnel biscaïen est rendu par ce que lui croit être un „futuro absoluto”; il n'est donc pas correct d'employer un futur pour un présent; c'est tout ce qu'il avait à dire.

Mais aujourd'hui on pourrait demander quelle est la différence entre ces deux façons de s'exprimer: *ikusten nuke* & *ikusiko neunke*.

Généralement les temps composés basques s'analysent parfaitement bien; ils sont formés comme en français; participe passé ou adjectif verbal & un temps auxiliaire. *Ikusi „vu”* avec *dut „j'ai”* fait *ikusi dut „j'ai vu”*; & ainsi *ikusi nuen „j'avais vu”*; *ikusiko dut „j'ai de voir = je verrai”*; *ikusiko nuen „j'avais de voir = je verrais”*. Ne possédant pas d'infinitif, le basque se sert ici de l'adjectif verbal *ikusi-ko*, qui du reste est souvent employé comme infinitif régi; p. ex. je voulais voir, se rend par: *nai ninzan ikusi*. *Ikusi-ko nuen n'a*, par conséquent, rien d'extraordinaire.

puisque le *i* final devient *d*. *Dagiker*, &c , étant le présent de l'optatif, signifie au fond „je désire ou je puis faire = je ferai”. On aurait pu traduire, il semble, plus littéralement par „que je ferai” (1); mais Zavala rend ce temps par le présent : *saldu dagikedan*, que yo venda. L'auteur n'a pas pu rendre la nuance de cette expression basque, qui se traduirait mieux dans une langue qui possède des auxiliaires de modes, p. ex. en anglais „that I may sell” ou en allemand „dass ich verkaufen möge”. Zavala a raison d'appeler ce temps un futur, en tant que le présent de l'optatif du verbe primitif devient futur (aussi potentiel) comme auxiliaire; mais cette considération lui était inconnue.

Le subjonctif, chez Larramendi, est calqué sur celui des grammaires espagnoles, & contient beaucoup plus de temps que le subjonctif français. En espagnol on compte d'habitude trois imparfaits du subjonctif: un en „ria”, un autre en „ra” & un troisième en „se”. Le temps en „ria” est le conditionnel français; celui en „se” est l'imparfait du subjonctif en *ſſe* (aimasse); celui en „ra” correspond aux deux temps nommés; tantôt au conditionnel, tantôt à l'imparfait du subjonctif. Le premier est rendu par Larramendi par: *jango nuen*, *yo comeria* „je mangerais”; le second par *jango nezan*, *yo comiesſe* „que je mangeasse”; le troisième par *jango nuke*, *yo comiera*, correspondant au conditionnel français „je mangerais”. Cette division est confuse. Le mode qu'on appelle subjonctif, & qui est rendu par l'indicatif avec la conjonction *n* „que”, doit être tenu séparé. Ensuite il ne faut pas mêler les temps qui ont la terminaison *ke* avec ceux qui ne l'ont pas. Si *jango nuke* appartient au subjonctif, *jango nuen* n'y appartient pas, & si *jan nezan* y appartient, aucun des deux autres ne doit y trouver place. *Jan dezadan* „que je mange” & *jan nezan* „que je mangeasse” sont les deux temps du subjonctif; les autres appartiennent à un autre mode. Le premier, *jango nuen*, *yo comeria*, est le conditionnel; il appartient, comme on voit, à l'indicatif (2); *nuen* est l'imparfait, comme *dur* est le présent; *jango*

(1) L'espagnol possède un futur du subjonctif.

(2) Comme formation; comme signification à l'optatif.

dut étant en usage pour le futur „je mangerai”, *jango nuen* aurait pu servir pour le futur antérieur „j’aurais mangé”; mais l’usage veut que *jango nuen* serve pour ce que l’on est convenu d’appeler le présent du conditionnel. Le second, *jango nezan* est l’imparfait du subjonctif „que je mangeasse”. — Le troisième, *jango nuke* est le présent du conditionnel; c’est une variante de *jango nuen*.

§ 15.

Le potentiel.

Le potentiel périphrastique transitif est formé en biscaïen à l’aide de *edin*, „pouvoir”; & dans tous les autres dialectes, à l’aide de *ezan*; p. ex. *ikusi dezaker*, „je puis voir”; *ikusi nezake*, „je pourrais voir”; *ikusi nezakean*, „je pouvais voir”. En biscaïen, on dit: *ikusi dait*, *ikusi neike*, *ikusi neikean*.

Le potentiel, dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, est formé du potentiel de *ezan*; mais ce n’est pas le potentiel de *edin*, c’est l’indicatif de *edin* qui forme ce mode en biscaïen. La raison en est, croyons-nous, que *edin* a conservé sa signification primitive; *edin*, au fond, n’est pas plus auxiliaire que „pouvoir” en français; *dait*, aujourd’hui *dait*, correspond comme signification & comme emploi à „je puis” & *ikusi dait* à „je puis voir”; tandis que *dezat*, présent de l’indicatif de *ezan*, ne prend la valeur d’un potentiel que par l’addition de *ke*: *dezaker*; *ikusi dezaker*, „je puis voir”. *Dezar*, *dezak*, &c., présent de l’indicatif, n’est plus en usage aujourd’hui & ne l’était déjà plus du temps de Liçarrague. On pourra en conclure que *ezan* ne signifiait pas primitivement „pouvoir”; sans cela *dezat* aurait suffi.

Les deux temps du potentiel de *ezan*, le présent *dezaker*, &c., & l’imparfait *nezake* ont formé le présent & l’imparfait du potentiel périphrastique. L’imparfait *nezake*, &c., est aujourd’hui en usage comme auxiliaire du conditionnel du potentiel, comme nous l’avons

dit plus haut, & l'imparfait a été formé de *nezake*, en y ajoutant la caractéristique du passé : *ikusi nezakean*, „je pouvais voir”. Comparez le potentiel de l'auxiliaire au paragraphe 6.

Le potentiel est beaucoup plus compliqué en biscaïen, du moins chez Zavala (1) ; ou plutôt il y a du désordre : le potentiel & le subjonctif sont mêlés. Pour plus de clarté, nous donnerons d'abord un tableau où l'on verra d'un coup d'œil comment Zavala explique ce mode & comment nous l'entendons.

TABLEAU DU SUBJONCTIF ET DU POTENTIEL

SELON ZAVALA.

SUJUNTIVO.

TENSOS PERFECTOS.

Presente absoluto de sujuntivo.

1. PRESENTE PERFECTO.

Saldu dagidan (2).

Que venda.

3. FUTURO DEL PRES. ABSOL.

Saldu dagikedan.

Que venda cuando puedo.

2. CONDICIONAL.

Saldu badagitar.

Si yo la venda.

4. CONDICIONAL.

Saldu badagiket.

Si yo la vendía.

(1) *Verbo vasco.*, p. 102.

(2) L'auteur cite toujours la 3^e personne ; nous citons la première.

TENSOS IMPERFECTOS.

5. PRESENTE IMPERF.

Saldu nengian.

Que vendiese.

7. FUTURO DEL PRETER. IMPERF.

Saldu nengikean.

Que vendiese.

6. CONDICIONAL.

Saldu banengi.

Si yo lo vendiese.

8. CONDICIONAL.

Saldu banengike.

Si yo lo vendiese.

SELON NOUS:

Nº 1. — Est le présent du subjonctif ; *dagit + n* fait *dagidan* ; *saldu dagidan*, „que je vende”.

Nº 2. — Est le présent de l'indicatif, précédé de *ba* „si”, c'est-à-dire employé conditionnellement en basque, en français & dans toute autre langue. Ce temps, par conséquent, n'est pas à sa place ici & est mal nommé.

Nº 3. — L'auteur paraît avoir senti le sens de ce temps, mais n'a pas su découvrir comment il est exprimé par la flexion. *Dagiketan* est le présent du potentiel de *egin*, suivi de la conjonction *n*, „que” ; *dagiker + n* ou *dagiketan*. *Dagiker* signifie „je puis le faire” ou „je pourrai le faire”. Ce prés. potent. peut avoir pris la signification d'un futur, tout comme *duket*. *Dagiketan* signifie „que je puis le faire”, ou comme on dit en français „que je puisse le faire”. *Saldu dagikedan* ne signifie pas autre chose que „que je puisse le vendre”; ce qui correspond exactement à la traduction de Zavala, seulement chez l'auteur le sens de „pouvoir” n'est donné que comme commentaire & non pas comme étant exprimé par la flexion même. Ce temps est donc le présent du potentiel.

Nº 4. — C'est le présent du potentiel précédé de *ba*, „si” „si je puis le vendre”. Zavala fait du n° 3 un futur & du n° 4 un condi-

tionnel. Pour le n° 3, il a raison ; mais pour le n° 4 il a tort. Le conditionnel est toujours un imparfait du potentiel.

N° 5. — Ce temps-ci est correct comme nom & comme signification ; c'est l'imparfait du subjonctif „que je vendisse”.

N° 6. — Ce temps sera discuté ; c'est plutôt, croyons-nous, un conditionnel tronqué, pour *banengike*, qu'un imparfait tronqué, pour *banengian*.

N° 7. — Est l'imparfait du potentiel & doit se traduire par „que je pusse vendre”.

N° 8. — Est la variante du n° 6.

POTENCIAL.

TENSOS PERFECTOS.

Presente absoluto.

1. PRESENTE.

Bete dait.

Puedo llenar.

2. FUTURO.

Bete daiker.

Puedo o podré llenar.

TENSOS IMPERFECTOS.

3. PRESENTE.

Bete nei.

Podria o puedo llenar.

5. PRETERITO IMPERF.

Bete neian.

Podia o podria llenar.

4. FUTURO IMPERF. REMOTO.

6. PRETERITO REMOTO.

Bete neike o neinke.

Puedo, podré o pudiera llenar.

Bete neikean o neinkean.

Pude o podia, o habia podido llenar.

Pour expliquer clairement le potentiel, il faut représenter le nom verbal *edin*, non pas comme auxiliaire, mais comme verbe indépen-

dant, comme „pouvoir” en français ; *edin* n'est pas plus auxiliaire que „pouvoir” ; seulement le potentiel de *edin*, comme celui de *eduki* & de *içan*, est employé pour, ou correspond, au futur & au conditionnel de nos langues.

Edin accompagné d'un autre verbe.

INDICATIF.

PRÉSENT.

1. *Bete dait.*
Puedo llenar.
„Je puis remplir”.

IMPARFAIT.

5. *Bete neian.*
Podia llenar.
„Je pouvais remplir”.

POTENTIEL OU OPTATIF.

PRÉSENT.

Devenu Futur.

2. *Bete daiker.*
Podré llenar.
„Je pourrai remplir”.

IMPARFAIT.

Devenu Conditionnel.

4. *Bete neike o neinke.*
Pudiera llenar.
„Je pourrais remplir”.

CONDITIONNEL PASSÉ.

6. *Bete neikean o neinkean.*
Habria podido llenar.
„J'aurais pu remplir”.

La théorie de Zavala, avec tous ces noms inusités, a ébloui quelques auteurs, qui ont pris pour de la profondeur ce qui n'était que du désordre, caché sous une apparence de régularité.

Nous connaissons déjà la méthode de Zavala, selon laquelle il y a deux „tensos” (temps?), un parfait & un imparfait; le premier subdivisé en deux temps (*tiempos*), le présent & le futur. Le second

tenso, l'imparfait, est subdivisé en quatre temps : présent, futur, préterit imparfait & prétérit éloigné, comme on le voit sur le tableau. Nous ne nous occupons que du potentiel.

Nº 1. — Le présent est correct, comme dénomination & comme signification : Je puis remplir.

Nº 2. — Ce temps n'est pas un présent ou un futur. L'auteur traduit *Zer egin daiker nik orain?* Que puedo o podré yo hacer ahora? „Que puis-je ou pourrai-je faire maintenant” (1)? Ce temps est un présent du potentiel primitif, employé aujourd'hui comme futur, tout comme *duket*; *duket*, comme *daiker*, est un futur. Zavala explique le basque aux Espagnols, & il fallait sans doute leur dire comment ils devaient rendre ce temps dans leur langue; mais on voit que la nomenclature des temps basques, chez l'auteur, ne repose pas sur la nature du verbe, ni sur la signification des flexions. Zavala indique seulement la manière approximative de rendre les temps basques en espagnol.

L'imparfait est assez embrouillé chez Zavala ; il a quatre temps :

Presente.	Futuro remoto.	Preter. imperf.	Preter. remoto.
<i>ñe</i>	<i>ñeike</i> ou <i>ñeinke</i> .	<i>ñeian</i>	<i>ñeinkean</i>
<i>Ineik</i>	<i>Ineikek</i> „ <i>Einkek</i>	<i>Ineian</i>	<i>Einkean</i>
<i>Lei</i>	<i>Leike</i> —	<i>Leian</i>	<i>Leikean</i>
<i>Ginei</i>	<i>Gineike</i> „ <i>Geinke</i>	<i>Gineian</i>	<i>Geinkean</i>
<i>Zinei</i>	<i>Zineike</i> „ <i>Zeinke</i>	<i>Zineian</i>	<i>Zeinkean</i>
<i>Leie</i>	<i>Leikee</i> —	<i>Leien</i>	<i>Leikeen</i>

Il nous semble d'abord que le nom de „presente” pour un passé n'est jamais bien choisi, mais surtout pas en basque où le caractère du présent, en dehors de la signification, est si nettement marqué dans la conjugaison transitive. *ñe* n'a ni la forme, ni la signification d'un présent. Bartolome de Santa Teresa écrit (2) : *Zer egin nei zor andi onen alderako?* Zavala traduit cette phrase par : Que podria,

(1) *Verbo vasc.*, p. 31. n° 40.

(2) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 31, n° 41.

puedo o podré yo hacer ahora en satisfaccion de este deuda? „Que pourrais-je, puis-je ou pourrai-je faire pour m'acquitter de cette dette”? — Un seul temps qui exprime un présent, un futur & un conditionnel !

Mais d'où vient ce temps employé par les auteurs bascaïens ; p. ex., *Pobreak egin eranzen leioe mesede andi oneei* (1). „Les pauvres ne pourraient pas répondre à ces grandes faveurs”. *Nori, jauna, zeuri, baino besteri eskini negijo nik, kartilla* (2)? „A qui pourrais-je offrir, Seigneur, sinon à vous, cet opuscule”? — La forme de ces flexions nous apprend qu'elles n'appartiennent pas au présent ; l'initiale, dans ce cas, aurait dû être l'accusatif *d*. La forme n'est pas non plus celle de l'imparfait de l'indicatif qui se termine en *n*. Ce temps n'est, croyons-nous, & ne peut être que l'imparfait du potentiel tronqué ; *nei* est pour *neike* ; & c'est ce qui explique la confusion chez Zavala. L'imparfait du potentiel est appelé aujourd'hui présent du conditionnel, & c'est là évidemment la signification que les auteurs basques ont attachée à ce temps, comme l'on voit par les exemples cités. *Leioe*, pour *leikeoe* de *l-edo-ke-o-re* signifie „ils le pouvaient à lui”,, ou plutôt, puisque l'imparf. potent. est en usage comme conditionnel : „ils le pourraient à lui”. Mais la question se présente : Pourquoi ce temps a-t-il perdu la terminaison *ke*? Nous craignons beaucoup que ce ne soit le résultat de la connaissance imparfaite du verbe. La division des temps du subjonctif & du potentiel en temps avec *ke* & sans *ke* n'est pas une théorie nouvelle de Zavala. Astarloa lui a fourni ses données sur le verbe & tous les auteurs bascaïens se servent de cet imparfait qui nous occupe maintenant. Il nous semble donc probable qu'on s'est dit, que, puisque le futur *neike* existait (selon la méthode de ces auteurs), il fallait aussi qu'il eût un présent, qui par conséquent serait *nei* ; on n'a pas vu qu'on embrouillait les temps du subjonctif & du potentiel, ces derniers étant les seuls qui aient *ke*; & la manière toute machinale de former des temps avec *ke* & sans *ke* a produit ici un temps qui est fautif, du

(1) Añibarro, *Lora sorta espiritualia*, p. 3.

(2) Bartolomé Santa Teresa, *Euscal-errijetako*, Introd., p. 3.

moins s'il ne faut pas plutôt le considérer comme une variante du temps en *ke*; *nei* est alors pour *neike*; *nei* serait une forme syncopée très admissible.

Nº 4.— Ce temps est l'imparfait de l'optatif ou potentiel & correspond au présent du conditionnel, *neike* ou *neinke* podria „je pourrais”; Zavala le rend par quatre temps (voir le tableau), & de cette façon il ne court pas grand risque de ne pas citer le vrai temps correspondant. *Edonos biradu leiteke gizona*. En cualquiera hora puede, podrá o podria volverse el hombre (1). „L'homme peut, pourra ou pourrait se convertir à toute heure”. Une telle traduction n'est guère sérieuse; la signification du temps basque ne peut être incertaine à ce degré-là; de plus, il n'y a aucune obscurité dans la grammaire; l'imparfait du potentiel des verbes primitifs est devenu régulièrement, comme auxiliaire, le présent du conditionnel, ou est resté l'optatif déguisé sous le nom de conditionnel. *Zer erantzun neike nik orduan? Que podré yo responder entonces* (en el dia del juicio). „Que pourrai-je (& selon nous : que pourrais-je) répondre alors”?

Nº 5. — Ce temps est rendu par Zavala par l'imparfait & le conditionnel & est nommé prétérit imparfait du potentiel. Selon nous, c'est l'imparfait de l'indicatif. *Egon balitz legez Yangoikoa bere artean, ea zelan atera leian bere eskuetatik gizona*. Como si Dios hubiera estado discurriendo como podia o podria sacar al hombre de sus manos (2). „Comme si Dieu eût été devisant s'il pouvait ou pourrait tirer l'homme de ses mains”. Ce n'est pas pouvait ou pourrait, c'est l'imparfait & ne peut être que l'imparfait : pouvait.

Nº 6. — *Neikean*, &c., est l'imparfait du potentiel & est formé de l'imparfait primitif *neike*, &c. (aujourd'hui en usage comme conditionnel du potentiel), en y ajoutant la caractéristique du passé *an*. *Cristo chito erraz biñtu eikean Lazaro ila*. Muy facilmente pudo o podia Cristo resucitar a Lazaro muerto (3). „Christ pouvait facilement ressusciter Lazare mort (qui était mort)”. *Eikean*, comme

(1) *Verbo vasc.*, p. 31, n° 42.

(2) *Verbo vasc.*, p. 31, n° 43.

(3) *Verbo vasc.*, p. 32, n° 44.

l'écrit Moguel (du moins chez Zavala), est considéré par l'auteur comme un imparfait de l'indicatif. Zavala lui-même, dans ses tableaux, écrit *leikeyan* (1), ce qui est la forme correcte pour le potentiel. Mais *eikean* ou *leikeyan* est toujours un imparfait & ne doit pas être traduit par *pudo*, „il put”. Il faudra rendre ce temps par l'imparfait *podia*, „pouvait”, ou peut-être mieux, croyons-nous, par „aurait pu”; *leikeyan* n'est pas un imparfait de l'indicatif, c'est un imparfait du potentiel, & l'imparfait du potentiel correspond comme auxiliaire au conditionnel (2). Si Moguel n'avait voulu exprimer que „voulait”, indicatif, il aurait pu se servir de *leian*. Mais puisque l'optatif ou potentiel est le mode de doute, de possibilité, il semble que ce mode est ici à sa place.

Nous n'avons rien dit de la formation des flexions qui s'analysent toutes parfaitement bien & peuvent se passer d'explication, à l'exception de *ineiker* ou *einkek* & de *ineik*. Le *i* initial dans ces flexions ne signifie rien; la flexion *ineiker* aurait dû être *heike* de *h-ei-ke*, & puisque le dialecte biscaïen a perdu l'aspiration *eike*; & ainsi *ineikean* aurait dû être *heikean* ou *eikean*. La perte de l'*h* initial paraît avoir été réparée tant bien que mal (les exemples en sont fréquents) par la suffixation d'un *k* parfaitement superflu, apparemment pour distinguer cette 2^{me} personne de la 3^{me} personne.

(1) Même ouvrage, p. 126.

(2) Zavala lui-même traduit ce temps par „habría podido”; voir p. 126, où il donne au haut de la page une variante du futuro imperfecto & du preterito remoto; c.-à-d. *neike* au lieu de *neinke*, & *neikean* au lieu de *neinkean*.

CHAPITRE XIII.

LES VERBES AUXILIAIRES.

§ I.

Notions préliminaires.

La langue basque possède un assez grand nombre de verbes ou de noms verbaux auxiliaires, beaucoup plus grand qu'on ne l'avait cru, puisqu'elle se sert pour la conjugaison de ses verbes, d'auxiliaires des modes, comme le font les langues anglaise, allemande, hollandaise, &c. (1).

Les verbes auxiliaires sont : *eduki*, „tenir” ; *eufi*, „tenir” ; *ukhen* ou *ukan*, „avoir” (tenir?) ; *içan*, „être” ; *egin*, „faire” ; *edin*, „pouvoir” ; *eçan?* ; *eroan*, „emmener” ; *joan*, „aller” ; *ibili*, „aller”.

Nous croyons les avoir nommés tous. *Eduki* ou *euki* correspond en tout à „avoir” & est l'auxiliaire des verbes transitifs. *Içan* est l'auxiliaire des verbes intransitifs. *Egin* & *edin* sont, surtout de nos jours, en usage en biscaïen. *Eroan*, en biscaïen, est l'auxiliaire des verbes fréquentatifs transitifs, comme *Joan* l'est des verbes intransitifs. *Eufi* est spécialement biscaïen & nous n'avons trouvé *ibili* que chez Dechepare & Liçarrague. *Era sacrificadore principalic era scribac çabilçan bilha nolatan hura sinecianz hatsamanic hil leçaqueten.* „Et les principaux sacrificeurs & les scribes cherchèrent comment, l'ayant pris par ruse, ils pourraient le tuer”. *Muthaturic vaçabilça (ba-çabilça) ia aspaldi handian* (2). „Depuis longtemps vous allez en changeant (vous changez)”.

(1) En espagnol il y a plus d'auxiliaires qu'en français : *ser*, *estar*, *haber*, *tener*, *llevar*, *quedar*, *venir*, Salva, p. 164.

(2) *Poëfies*, p. 50.

Les verbes primitifs réguliers, comme le sont tous les auxiliaires, n'ont que trois modes & deux temps. Il fallait donc des auxiliaires pour compléter la conjugaison, & c'est ainsi que *ezan* a été pris pour former l'impératif, le subjonctif & le potentiel de *euki*. Nous appelons donc *ezan* un auxiliaire des modes, puisque, de nos jours, ce nom verbal est spécialement affecté à cet emploi (1).

Pour pouvoir conjuguer un verbe il faut par conséquent connaître tous les verbes auxiliaires, & à cet effet nous avons reconstruit la conjugaison de ces noms verbaux, comme elle a dû être primitive-ment, croyant que c'est la seule manière d'arriver à un résultat satisfaisant. Le mécanisme de la conjugaison est d'une si grande simplicité, qu'on risque peu de se tromper; d'ailleurs il reste, croyons-nous, peu de place pour le doute, puisque les flexions des verbes se font généralement conservées d'une façon extraordinaire; mais il faut avouer qu'il y a des noms verbaux basques, faits expressément, dirait-on, pour embrouiller l'analyse, tels que *iざn* & *eざn* dont la voyelle initiale n'est pas, ou n'est plus, toujours stable; ensuite, *egin* & *edin* qui, tous les deux, ont une tendance à perdre la consonne médiale & à laisser *ein* comme thème, soit de l'un, soit de l'autre nom verbal. Mais, même pour ces deux noms verbaux, le doute a disparu, croyons-nous; il ne reste de l'incertitude que pour les flexions auxiliaires, de ce qu'on est convenu d'appeler le subjonctif, des verbes intransitifs, avec un régime indirect inhérent. Cette incertitude est causée plutôt par la confusion des flexions que par la difficulté de les analyser.

§ 2.

Conjugaison primitive absolue de ezan.

Pour le mécanisme de la conjugaison nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XI, § 4.

(1) Les auxiliaires des modes ne sont pas inconnus en français, mais ce n'est que par exception que l'on s'en sert: p. ex., je vais aller = j'irai; je viens de voir = j'ai vu.

INDICATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Haçat</i>	<i>Daçat</i>	—	<i>Zaçat</i>	<i>Dirçat</i>
<i>Naçak</i>	—	<i>Daçak</i>	<i>Gaçak</i>	—	<i>Dirçak</i>
<i>Naça</i>	<i>Haç'a</i>	<i>Daç'a</i>	<i>Gaç'a</i>	<i>Zaç'a</i>	<i>Dirç'a</i>
—	<i>Haçagu</i>	<i>Daçagu</i>	—	<i>Zaçagu</i>	<i>Dirçagu</i>
<i>Naçazu</i>	—	<i>Daçazu</i>	<i>Gaçazu</i>	—	<i>Dirçazu</i>
<i>Naçate</i>	<i>Haçate</i>	<i>Daçate</i>	<i>Gaçate</i>	<i>Zaçate</i>	<i>Dirçate</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Heçadan</i>	<i>Neçan</i>	—	<i>Zeçadan</i>	<i>Nirçan</i>
<i>Neçakan</i>	—	<i>Heçan</i>	<i>Geçakan</i>	—	<i>Hirçan</i>
<i>Neçan</i>	<i>Heçan</i>	<i>Zeçan</i>	<i>Geçan</i>	<i>Zeçan</i>	<i>Zirçan</i>
—	<i>Heçagun</i>	<i>Geneçan</i>	—	<i>Zeçagun</i>	<i>Ginirçan</i>
<i>Neçazun</i>	—	<i>Zeneçan</i>	<i>Geçazun</i>	—	<i>Zinitçan</i>
<i>Neçaten</i>	<i>Heçaten</i>	<i>Zeçaten</i>	<i>Geçaten</i>	<i>Zeçaten</i>	<i>Zirçaten</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Haçaket</i>	<i>Daçaket</i>	—	<i>Zaçaket</i>	<i>Dirçaket</i>
<i>Naçakek</i>	—	<i>Daçakek</i>	<i>Gaçakek</i>	—	<i>Dirçakek</i>
<i>Naçake</i>	<i>Haçake</i>	<i>Daçake</i>	<i>Gaçake</i>	<i>Zaçake</i>	<i>Dirçake</i>
—	<i>Haçakegu</i>	<i>Daçakegu</i>	—	<i>Zaçakegu</i>	<i>Dirçakegu</i>
<i>Naçakeğu</i>	—	<i>Daçakeğu</i>	<i>Gaçakeğu</i>	—	<i>Dirçakeğu</i>
<i>Naçakete</i>	<i>Haçakete</i>	<i>Daçakete</i>	<i>Gaçakete</i>	<i>Zaçakete</i>	<i>Dirçakete</i>

IMPARFAIT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hezaker</i>	<i>Nezake</i>	—	<i>Zeżaker</i>	<i>Dirżake</i>
<i>Nezakek</i>	—	<i>Heżake</i>	<i>Geżakek</i>	—	<i>Hirżake</i>
<i>Nezake</i>	<i>Heżake</i>	<i>Leżake</i>	<i>Geżake</i>	<i>Zeżake</i>	<i>Lirżake</i>
—	<i>Heżakegu</i>	<i>Geneżake</i>	—	<i>Zeżakegu</i>	<i>Ginirżake</i>
<i>Nezakeżu</i>	—	<i>Zeneżake</i>	<i>Geżakeżu</i>	—	<i>Zinirżake</i>
<i>Nezakere</i>	<i>Heżakere</i>	<i>Leżakere</i>	<i>Geżakere</i>	<i>Zeżakere</i>	<i>Lirżakere</i>

IMPÉRATIF.

<i>Nazak</i>	N'existe	<i>Eżak</i>	<i>Gażak</i>	N'existe	<i>Irżak</i>
<i>Naza</i>	pas.	<i>Beża</i>	<i>Gaża</i>	pas.	<i>Birża</i>
<i>Nazazu</i>		<i>Eżazu</i>	<i>Gażazu</i>		<i>Irżazu</i>

Toutes ces flexions se retrouvent chez Dechepare, Liçarrague & Laramendi.

Le *e* initial devient *a*, selon la règle, au présent de l'indicatif; *ekarri* fait *dakari* „je porte”; & *eżan* fait *dażai*. *Hala sinhet eżtażana* (1) (pour *eż-dażana*) „celui qui ne croit pas”. *Hongi egin badażagu* (2) (pour *ba-dażagu*) „si nous faisons bien”. *Certan iuya hic vaytaçac* (*bay-dażak*) *eure iżierbeguia* (3) „en quoi tu juges ton ennemi”.

En guipuzcoan, l'impératif & le subjonctif ont aussi le *a* initial. En basque, comme c'est aussi souvent le cas en français, l'impératif est au fond l'indicatif, & le subjonctif n'est autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction *n* „que”. On retrouve donc dans ces deux modes l'indicatif, qui n'est plus en usage aujourd'hui. L'impératif avec „me” pour objet, est: *nażak*, *naża*, &c. (4); avec „nous” il

(1) Dechepare, *Poéries*, p. 12.

(2) Dechepare, *Poéries*, p. 12.

(3) Dechepare, *Poéries*, p. 60.

(4) Arte, p. 140.

est : *gaitzak*, &c. Chez Larramendi on trouve encore le „futuro condicional” qui est le présent de l’indicatif, précédé de *ba* „si”: *baazat*, *baaza*, &c., c’est-à-dire : *ba haazat*, *ba haaza*, &c. „si je le puis” ou quelle que soit la signification de *ezan*. Il y a donc assez de temps pour vérifier la forme primitive avec *a* initial.

Du temps de Liçarrague, le *e* initial était aussi toléré; l’auteur écrit toutes les flexions avec *e*, comme cela est généralement le cas aujourd’hui, excepté en guipuzcoan. *Eta baldin erran badezat*, „& si je te dis”. *Baldin ikuż eżpaheçat*. Jean xiii, 8. „Si je ne te lave” (*eż-ba-heżat*). *Jo heżadan*, „que je te frappe”, *heżat + n*.

L’exactitude de notre conjugaison primitive, reconstruite selon le procédé de la conjugaison basque, se trouve par conséquent doublément confirmée; d’abord par les flexions qui se sont encore conservées chez Liçarrague; ensuite par les flexions composées ou dérivées qui sont en usage de nos jours. Ceci donne un grand appui aux cas, très rares il est vrai, où la certitude n’est pas prouvée d’une manière aussi surabondante.

Nous avons donné l’imparfait de l’indicatif, sans le *n* mystérieux; *neżan* & non *nenzan*. Decheparre écrit déjà cet *n*: *Faun erregek meżu nenzan* (1) „le seigneur Roi m’ordonna”. Comme la valeur de cet *n* est inconnue, & que beaucoup d’imparfaits ne l’ont pas, nous avons cru pouvoir l’omettre, sans vouloir dire que cette lettre n’y fût pas à l’origine. Rappelons que l’imparfait sans objet ou, comme on se le figure, avec la 3^{me} pour objet, a le sujet préfixé (2) : *neżan*, c.-à-d. *n-eżan*, „je-thème”; mais quand l’objet est „me, te, nous, vous,” c’est l’objet qui est préfixé. *Heżadan* est formé de *h-eża-i-n*, objet-thème-sujet-terminaison. *Neżakan* est formé de *n-eża-h-n* (3).

Les deux temps du potentiel ont la même forme que ceux de l’indicatif, sauf la terminaison *ke*. Ce qui a été dit par rapport à l’*a* initial, est également applicable à ce mode-ci.

(1) *Poésies*, p. 58.

(2) Voir ch. xi, § 7.

(3) Pour les caractéristiques des pronoms, voir ch. xi, § 3.

§. 3.

La conjugaison absolue de ezan comme auxiliaire des verbes transitifs.

Ezan sert, de nos jours, comme auxiliaire de l'impératif, du subjonctif & du potentiel des verbes transitifs, dans tous les dialectes, excepté en biscaïen.

Puisque le subjonctif n'est autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction „que”, *deżar + n* a donné *deżadan*, après la mutation régulière de *t* en *d*. De même *heżai + n* fait *heżadan*, & *neżak + n* *neżakan* & ainsi de suite. Il n'y a qu'à appliquer les lois phonétiques, &, puisque *k* médial est élidé, *neżakan* devient *nażaan*, 'guip., & *neżayan*, soul. Ce dernier dialecte, comme plusieurs autres, intercale *y* pour éviter l'hiatus. Nous donnerons d'abord les conjugaisons avec „le” & „les” pour objet; ensuite celles avec „me, te, nous, vous” pour objet.

IMPÉRATIF.

Ce mode est resté comme il était à l'origine. Seulement on a ajouté les 2^{mes} pers. plur. en remplacement des 2^{mes} pers. plur. primitives qui sont en usage pour le singulier honorifique. Ces flexions sont : *eżazue* ou *eżazute*, guip., lab., bn. & *eżazie*, soul. Avec l'objet pluriel „les” le souletin dit *erżak* pour *irżak*, *erżarżu* & *erżazie* (1).

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 91.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Objet sing. „le”

Dezai + n donne *dezadan*.
Dezak + n „, *dezakan*.
Deza + n „, *dezan*.
Dezagu + n „, *dezagun*.
Dezazu + n „, *dezazun*.
Dezate + n „, *dezaten*.

Objet plur. „les”

Dirzai + n donne *dirzadan*.
Dirzak + n „, *dirzakan*.
Dirza + n „, *dirzan*.
Dirzagu + n „, *dirzagun*.
Dirzazu + n „, *dirzazun*.
Dirzate + n „, *dirzaten*.

IMPARFAIT.

Nezan + n reste *nezan*.*Hezan + n* „, *hezan*, &c.*Nirzan + n* reste *nirzan*.*Hirzan + n* „, *hirzan*, &c.

Ces flexions sont les mêmes dans tous les dialectes. Il suffira d'indiquer les quelques variations qui s'y trouvent.

La 2^{me} pers. sing. a conservé en labourdin le *k*, ce qui est rare : *dezakan*; mais, comme d'habitude, le guipuzcoan & le souletin l'ont élidé; le premier de ces dialectes a laissé subsister l'hiatus : *dezaan*; le second l'a évité en intercalant *y*: *dezayan*. On trouve chez Lardizabal (guip.) *eukan*. Si cette flexion est en usage, elle est fortement corrompue; l'objet *d* doit précéder le thème au présent. La 2^{me} pers. sing. a toujours été un point faible des basquians espagnols (1).

Quand *dezazun* est devenu le singulier honorifique, on a formé, pour le remplacer, *dezazuten*, g., *dezazuen*, l. bn., *dezazien*, soul. Ce temps est resté, comme l'on voit, ce qu'il était il y a des siècles, ou plutôt ce qu'il a toujours été; ou il faudrait admettre que la langue

(1) Voir chap. XI, § 3.

eût changé & le thème & son procédé de conjugaison, ce qui n'est guère probable.

L'imparfait est le même dans tous les dialectes. Puisque le *n* de la terminaison & la conjonction *n* s'assimilent, il n'y a qu'une seule forme pour l'imparfait dans les deux modes, ou, plus correctement, puisque le subjonctif n'existe pas, l'imparfait suivi de la conjonction *n* ne change pas de forme. Le *n* mystérieux qui se trouve chez Dechepare (voir l'exemple cité plus haut), ne s'écrit plus aujourd'hui; tous les dialectes disent *neζan* & non pas *neneζan*. Seulement les 3^{mes} personnes ont, dans les dialectes basques français, un *l* initial au lieu du *z*. Cet *l* a été considéré par tous les auteurs & grammairiens comme étant le signe distinctif de la 3^{me} pers. de l'imparfait du subjonctif; on dit *leζan* pour *zeζan*. Comme le subjonctif n'existe pas, il y a ici une erreur que nous avons discutée dans la seconde partie de notre grammaire, en parlant de l'emploi des temps (1).

Puisque tous les dialectes basques espagnols ont perdu le *h* de la 2^{me} personne, *heζan* est devenu *eζan*; mais on écrit *eζaan*, par fausse analogie avec d'autres 2^{mes} personnes, où la chute de l'*h* a laissé l'hiatus *aa* (2).

En remplacement des 2^{mes} pers. plur. en usage pour le singulier, on a formé *zenεζaten*, g. l. bn. & *zenεζén*, soul. (2).

En prenant pour nom verbal *ikuſi* „vu”, nous avons donc: *ikuſi deζadan* „que je le voie” & *ikuſi neζan* „que je le visse”, *ikuſi dirζadan* „que je les voie” & *ikuſi niřan* „que je les visse”.

POTENTIEL.

Le présent du potentiel de *eζan* sert comme auxiliaire du présent du potentiel des verbes intransitifs: *ikuſi deζaker* „je puis le voir”; l'imparfait forme l'imparfait: *ikuſi neζake* „je pouvais voir”. Ceci est la signification propre de ce dernier temps; mais depuis Larra-

(1) Ch. xxiv, § 15.

(2) Chap. xi, § 3.

mendi, à ce qu'il paraît, ce temps a changé de signification &, par conséquent de nom ; *ikusi nezake*, que Larramendi traduit encore par l'imparfait, est traduit de nos jours par le conditionnel „je pourrais voir”.

Ce changement de signification s'explique très bien, puisque le potentiel des verbes, qui sont en usage comme auxiliaires, a pris la place du futur (prés. potent.) & du conditionnel (imparf. potent.); comp. *nuke* „j'aurais”; *ninzake* ou *ninzate* „je serais”. *Nezake*, comme verbe indépendant, non-auxiliaire, est un imparfait du potentiel; comme verbe auxiliaire, un conditionnel (1).

Tous les dialectes ont conservé la forme primitive, sauf le *a* initial, qui est *e* de nos jours : *dezaker*, *dezakek*, *dezake*, &c., pour le présent. Le conditionnel est : *nezake*, *hezake*, *lezake*, &c., & l'imparfait qu'on a formé du conditionnel, en y ajoutant la caractéristique du passé, est : *nezakean*, *hezakean*, *lezakean*, &c.

Il n'y a qu'à observer que les dialectes basques espagnols n'ont pas le *h* initial : *ezaque* & *ezaquean*; & que les dialectes basques français disent *ginezake* & *zinezake* pour *genezake* & *zenezake*.

§ 4.

Conjugaison avec „me, te, nous, vous” pour objet.

IMPÉRATIF.

ACCUSATIF „me”.

guip.	lab.	soul.
<i>Nazak</i>	<i>Nazak</i>	<i>Nezak</i>
<i>Naza</i>	<i>Nazala</i>	<i>Nezala</i>
<i>Nazazu</i>	<i>Nazazula</i>	<i>Nezazula</i>
<i>Nazate</i>	<i>Nazatela</i>	<i>Nezatela</i>

(1) Nous devons renvoyer le lecteur au ch. XII, § 4, où la confusion produite par la dénomination de „conditionnel” a été discutée.

ACCUSATIF „te”

guip.	lab.	soul.
<i>Eζa</i>	—	<i>Heζala</i>
<i>Eζate</i>	—	<i>Heζela</i>

ACCUSATIF „nous”.

<i>Gairζak</i>	<i>Gairζak</i>	<i>Girζak</i>
<i>Gairζa</i>	<i>Gairζala</i>	<i>Girζala</i>
<i>Gairζazu</i>	<i>Gairζazula</i>	<i>Girζazula</i>
<i>Gairζate</i>	<i>Gairζatela</i>	<i>Girζela</i>

ACCUSATIF „nous”

<i>Ziζaitζa</i>	<i>Zaitζala</i>	<i>Zitζala</i>
<i>Ziζaitζate</i>	<i>Zaitζatela</i>	<i>Zitζela</i>

L'impératif, comme l'on voit, n'est autre chose que le présent de l'indicatif, accompagné en labourdin & en souletin de la conjonction *la* „que” : *Nazala* „qu'il me” (regarde, voie, batte). La traduction littérale ne peut être donnée, la signification primitive de *eζan* s'étant perdue. En admettant que *eζan* signifie „pouvoir” (ce qui probablement n'est pas) *naζak*, signifierait : „puisse-tu me”; *naζa* „qu'il me puisse”, &c.

Les personnes du pluriel ont encore la caractéristique supplémentaire du pluriel *it* (1). *Gaζak* est devenu *gairζak*; *gaζa*, *gairζa*, &c. La 3^{me} pers. plur. en souletin est fortement corrompue; *girζatela* pour *gaitζatela* est devenu *girζela*, par suite de l'habitude de ce dialecte de considérer le *e* comme un signe de pluralité; *gitζala* sing., *gitζela* pluriel.

Nous n'avons pas découvert, jusqu'à présent, que Liçarrague se serve de *eζan* comme auxiliaire de l'impératif & du subjonctif, quand l'objet est „me, te, nous, vous”. Nous avons donc omis de citer ce dialecte.

(1) Ch. xi, § 3.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

ACCUSATIF „me”.

guip.	soul.	lab.
Neçaaan	Neçayan	Neçakan
Neçan	Neçan	Neçan
Neçazun	Neçazun	Neçazun
Neçaten	Neçen	Neçaten

ACCUSATIF „te”.

Açadan	Heçadan	—
Açan	Heçan	—
Açagun	Heçagun	—
Açaten	Heçén	—

„nous”.

Gairçaan	Girçayan	Girçakan
Gairçan	Girçan	Girçan
Gairçazun	Girçazun	Girçazun
Gairçate	Girçén	Girçaten

„vous” (sing. honor.).

Zairçadan	Zirçadan	Zerçadan
Zaitan	Zirçan	Zerçan
Zairçagun	Zirçagun	Zerçagun
Zairçaten	Zirçén	Zerçaten

„vous” (plur.).

Zairçatedan	Zirçedan	Zerçatedan
Zairçaten	Zirçayen	Zerçaten
Zairçategun	Zirçegun	Zerçategun
Zairçaten	Zirçeyen	Zerçateyen

Ces flexions ont si peu souffert de mutations phonétiques qu'elles peuvent presque se passer de commentaire ; du moins celles qui ont le pronom singulier pour accusatif. Le guipuzcoan a changé la voyelle initiale, selon la règle, en *a*. Les flexions avec la 2^{me} personne comme régime ont perdu, comme toujours, le *h* initial. La 3^{me} pers. soul. *hezén* est la contraction de *hezaren*. Celles qui ont *gu* ou *zu* pour accusatif demandent une explication. On dirait que *gażak* & *żazat* auraient pu donner *gażakan*, ou après la chute du *k* *gażaan*, ou après sa mutation en *y* *gażayan*; mais ce n'est pas le cas ; on trouve *gairzaan*, g., *girżayan*, f.

Ces flexions sont cependant formées très régulièrement. Le pluriel du pronom-sujet est indiqué, en sus du pronom même, par un groupe *it*. Or *etxa*, dont l'initiale est devenue ici *a* (selon la règle) avec *it* intercalé, donne *aitxa*, & précédé de *g*: *gairxa*; & ainsi *gairxa + k + n* fait *gairżakan*. En guip. le *k* aura été élidé comme dans *nażaan* & alors *gairzaan* (1); en souletin il a été converti selon la règle en *y*: *girżayan*. De même *żazat* est devenu *żairżat + n* ou *żairżadan*, g., *żirżadan*, soul.

IMPARFAIT.

,,me".

guip.	soul.	lab.
<i>Nintżakan</i>	<i>Nentżayan</i>	<i>Nintżakan</i>
<i>Nintżan</i>	<i>Nentżan</i>	<i>Nintżan</i>
<i>Nintżażun</i>	<i>Nentżażun</i>	<i>Nintżażun</i>
<i>Nintżaten</i>	<i>Nentżen</i>	<i>Nintżaten</i>

,,te"

<i>Inżaadan</i>	<i>Hentżadan</i>
<i>Inżaan</i>	<i>Hentżan</i>
<i>Inżaagun</i>	<i>Hentżagun</i>
<i>Inżaaten</i>	<i>Hentżén</i>

(1) Larramendi ne cite pas cette flexion ; mais puisqu'il donne *nażaan*, on peut aussi admettre *gairzaan* sans *k*.

,,nous".

guip.	soul.	lab.
<i>Gintzaan</i>	<i>Gintzayan</i>	<i>Gintzakan</i>
<i>Gintzan</i>	<i>Gintzan</i>	<i>Gintzan</i>
<i>Gintzatzun</i>	<i>Gintzazun</i>	<i>Gintzazun</i>
<i>Gintzaten</i>	<i>Gintzén</i>	<i>Gintzaten</i>

,,vous" (sing. honor.).

<i>Zintzadan</i>	<i>Zintzadan</i>	<i>Zintzadan</i>
<i>Zintzan</i>	<i>Zintzan</i>	<i>Zintzan</i>
<i>Zintzagun</i>	<i>Zintzagun</i>	<i>Zintzagun</i>
<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzén</i>	<i>Zintzaten</i>

,,vous" (plur.)

<i>Zintzatedan</i>	<i>Zintzedan</i>	<i>Zintzatedan</i>
<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzen</i>	<i>Zintzaten</i>
<i>Zintzategun</i>	<i>Zintzegun</i>	<i>Zintzategun</i>
<i>Zintzaten</i>	<i>Zintzayen</i>	<i>Zintzateyen</i>

Comme le *n* final de l'imparfait de l'indicatif s'assimile avec la conjonction *n* „que” du subjonctif, ces deux temps sont les mêmes. La seule différence qui pourrait exister pour nous (mais pas en réalité) entre ces deux temps, c'est le *n* intercalé, le *n* que nous appelons mystérieux. Nous ignorons si primitivement il s'y trouvait. Aussi haut que nous puissions remonter il s'y trouve. Dechepare écrit : *Jaun erregek mezu nenzan & non nezan*. „Le seigneur Roi m'ordonna” (1). Si nous intercalons le *n* dans les temps primitifs, ils correspondent, lettre par lettre, avec les imparfaits comme auxiliaires du subjonctif ; *nenzakan* est aujourd'hui *nintzakan*, g. & l. & *nentzayan* (avec *y* pour *k* élidé) en soul. La tendance à prononcer *tz* pour *z* est cause du *t* qui se trouve ici & que Dechepare n'écrivait pas encore, comme on voit ; *nenzan* & non *nentzan*. — Le guip. *inzaadan* est mal

(1) *Poëties*, p. §8.

formé. En restituant le *h* initial nous aurons *hinzadan*. Le second *a* s'y trouve, par une fausse analogie avec une flexion telle que *nezaan* (1). Il va sans dire que le *a* est de trop dans toutes les personnes de l'imparfait *guipuzcoan*; il fallait *inزان*, *inزانون*, *inزاناتن*. Les imparfaits de l'auxiliaire correspondent si bien avec la forme primitive (sauf le *n* intercalé) que toute explication serait superflue. Le souletin *zintzedan* a changé machinalement le *a* de *tza* en *te*. Le guip. montre d'où vient le *e*; *te* est la syncope de *tzate*.

Le potentiel de la conjugaison se retrouve dans quelques dialectes sous sa forme primitive (p. ex. *nażakek*, g., l.), & sert comme auxiliaire du potentiel des verbes transitifs.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

,,me".

guip.	soul.	lab.
<i>Nażakek</i>	<i>Nerżakek</i>	<i>Nażakek</i>
<i>Nażake</i>	<i>Nirżake</i>	<i>Nażake</i>
<i>Nażakeżu</i>	<i>Nirżakeżu</i>	<i>Nażakeżu</i>
<i>Nażakete</i>	<i>Nirżakete</i>	<i>Nażakete</i>

,,te".

<i>Aiżaker</i>	<i>Hitżaker</i>
<i>Aiżake</i>	<i>Hitżake</i>
<i>Aiżakegu</i>	<i>Hitżakegu</i>
<i>Aiżakete</i>	<i>Hitżakete</i>

,,nous".

<i>Gairżakek</i>	<i>Gerżakek</i>	<i>Gairżakek</i>
<i>Gairżake</i>	<i>Gerżake</i>	<i>Gairżake</i>
<i>Gairżakerżu</i>	<i>Gerżakerżu</i>	<i>Gairżakerżu</i>
<i>Gairżakete</i>	<i>Gerżakete</i>	<i>Gairżakete</i>

(1) Voir ch. xi, § 3.

,,vous" (sing. honor.).

guip.	soul.	lab.
Zairzaker	Zirzaker	Zairzaker
Zairzake	Zirzake	Zairzake
Zairzaguke	Zirzakegu	Zairzakegu
Zairzakete	Zirzakie	Zairzakete

,,vous".

Zairzaketer	Zirzakier	Zairzaketer
-------------	-----------	-------------

Généralement toutes ces flexions se sont bien conservées. Il y a cependant en souletin, ce qui semblerait être plutôt des erreurs, que des mutations phonétiques. Les flexions avec l'accusatif „me” sont régulières, excepté le *i* qui s'y trouve; *n-eza-ke-k* ne donne pas *nezakek*. Mais ce qui ne s'explique pas, c'est le *i* du souletin *nizake* pour *nezake*, tandis que *nezakek* & *getzakek* ont *e*. C'est d'abord du désordre; mais ce qui est pire, c'est qu'on est tenté d'y reconnaître cette tendance à vouloir rapprocher des conjugaisons où l'on n'a vu qu'un seul & même thème verbal. Ce même *i* se retrouve aussi en guipuzcoan (voir plus loin le conditionnel). Comme *ezan* & *iyan* ne diffèrent que par l'initiale, cette confusion est déplorable.

CONDITIONNEL.

,,me”

guip.	soul.	lab.
Nintzakek	Nentzakek	
Nintzake	Nentzake	
Nintzatzuke	Nentzakezu	
Nintzakete	Nentzakeye	

,,te”.

guip.	soul.	lab.
<i>Intzaker</i>	<i>Hentzaker</i>	
<i>Intzake</i>	<i>Hintzake</i>	
<i>Intzakeguk</i>	<i>Hentzakegu</i>	
<i>Intzakete</i>	<i>Hentzakeye</i>	

,,nous”.

<i>Gintzakek</i>	<i>Gentzakek</i>
<i>Gintzake</i>	<i>Gentzake</i>
<i>Gintzatzu</i>	<i>Gentzatzu</i>
<i>Gintzakete</i>	<i>Gentzakeye</i>

,,vous”.

<i>Zintzaker</i>	<i>Zentzaker</i>
<i>Zintzake</i>	<i>Zentzake</i>
<i>Zintzaguk</i>	<i>Zentzagugu</i>
<i>Zintzakete</i>	<i>Zentzakeye</i>

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du conditionnel en y suffixant *an*. *Nintzakek* fait *nintzakean*, &c.

guip.	soul.	lab.
<i>Nintzakean</i>	<i>Nentzakeyan</i>	<i>Nintzakeyan</i>

Les dialectes basques français possèdent un mode appelé „votif” que n'ont pas les dialectes basques espagnols. Ce mode a deux temps : le présent & le futur.

PRÉSENT.	FUTUR.
<i>Ainu</i>	<i>Aineζa</i>
<i>Aihu</i>	<i>Aiheζa</i>
<i>Ailu</i>	<i>Aileζa</i>
<i>Aikunu</i>	<i>Aikeneζa</i>
<i>Aiçunu</i>	<i>Aiçeneζa</i>
<i>Ailie</i>	<i>Aileζe</i>

Ces temps sont composés, croyons-nous, de *ai* pour *adi* & de *nu* pour *nuke*, &c., & de *neζa*, &c, pour, *neζake*. Pour ne pas nous répéter, nous renvoyons le lecteur au § 15 où ces temps ont été discutés. Les quelques mutations phonétiques n'offrent pas de difficultés ; le *g* de *geneζake* s'est durci, selon la règle, après la voyelle : *aikeneζa*. *Kunu* pour *gunu* est la forme souletine pour *gendu*; on dit *gunuke* au lieu de *genduke*.

§ 5.

Les conjugaisons primitives, relatives, du nom verbal ezan.

L'indicatif de *ezan*, suivi de la conjonction *n* „que”, se retrouve aussi dans les conjugaisons relatives des verbes transitifs, comme auxiliaire du subjonctif.

Les parties constituantes des flexions relatives se suivent dans l'ordre suivant : accusatif, thème, datif, nominatif. Ainsi *ezan* a donné *d-eζa-i-h* „tu-me-thème-le”, ce qui s'écrit *deζadak*, puisque le *i* devient *d*, quand suit un suffixe, & que *h* se durcit en *k* (1). De même „je-te-thème-le” fait *d-eζa-h-i* ou bien *deζakat*. „Je-vous-thème-le” fait *d-eζa-γu-i* ou bien *deζaqut*; „je-lui-thème-le” fait *d-eζa-ho-i*, ou bien *deζaoi* ou *deζayot*, puisque le *h* s'élide toujours dans ce cas-ci, & que y prend sa place pour éviter l'hiatus.

(1) Voir ch. III & XI, § 3.

Ces flexions (nous en citons seulement une de chaque conjugaison), pour servir d'auxiliaire du subjonctif, sont suivies de la conjonction *n*, „que”, & *dezadak* + *n* donne *dezadakan*, que nous retrouvons en guipuzcoan, avec le *k* élidé, selon l'usage de ce dialecte, comme *diezadaan*; & en souletin avec l'*y* intercalé *diezadayan*. Ainsi: *eman diezadayan*, „que tu me le donnes”.

Dezakat + *n* devient *dezakadan*, & *dezazut* + *n* fait *dezazudan*; la première de ces flexions se retrouve en labourdin avec le *k*, en souletin avec *y*: *dizayadan*; p. ex. *eman dizayadan*, „que je te le donne”.

Puisque le *k* est toujours élidé en guipuzcoan, Larramendi cite *diezaadan*, mais Lardizabal le corrige & écrit *dizadakan*, ne se doutant pas, à ce qu'il paraît, que *dizadakan* signifie „que tu me le”. Si le *k* peut se conserver, il faut qu'il soit à sa place: *diezakadan* (1).

Dezahor + *n* est devenu *diezayodan*; le *h* a été élidé dans tous les dialectes & quelques-uns l'ont remplacé par *y*, pour éviter l'hiatus. Le guipuzcoan dit *diozadan*, en plaçant le datif devant le thème; le souletin a *dizodan*. Toutes ces flexions se trouveront au complet dans les conjugaisons qui vont suivre.

INDICATIF.

PRÉSENT (datif singulier).

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Dezakat</i>	<i>Dezayor</i>
<i>Dezadak</i>	—	<i>Dezayok</i>
<i>Dezat</i>	<i>Dezak</i>	<i>Dezayo</i>
—	<i>Dezakagu</i>	<i>Dezayogu</i>
<i>Dezadazu</i>	—	<i>Dezayo<u>z</u>u</i>
<i>Dezadate</i>	<i>Dezakate</i>	<i>Dezayore</i>

(1) Tout prouve qu'on a toujours ignoré l'origine de ces doubles voyelles, ainsi que celle de la gutturale; comp. chap. xi, § 3.

Dezadak est formé de *d-eζa-t-h*, „tu-me-thème-le”¹. Le *t* final, quand suit une voyelle, devient *d*; & le *h* final se durcit en *k* (1). *Dezakar* est formé de *d-eζa-h-t*, „je-te-thème-le”². Il est possible que le *h* ne soit pas durci en *k*, mais qu'il ait été élidé: *deζaat*. Dans ce cas quelques dialectes auront conservé l'hiatus, & d'autres l'auront évité en intercalant *y*: *Dezayat*. Cependant le labourdin a conservé le *k* dans quelques rares flexions.

Dezayot est formé de *d-eζa-ho-t*, „je-lui-thème-le”³. Le *h* ne s'est jamais conservé; selon la règle il est devenu *k*, ou bien il a été élidé, & l'hiatus a été évité à l'aide de *y*: *deζayot* (2).

Nous avons admis ici la mutation de *h* en *k* dans *dezakar*, & non pas dans *daζahot*, puisque le *k* se trouve, exceptionnellement il est vrai, dans la première de ces flexions, & jamais dans celles qui ont pour régime indirect „à lui”, du moins dans le verbe *eζan*; la mutation en *k* se trouve dans *eroan*; voir ce verbe.

IMPARFAIT.

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Neζakan</i>	<i>Neζayon</i>
<i>Heζadan</i>	—	<i>Heζayon</i>
<i>Zeζadan</i>	<i>Zeζakan</i>	<i>Zeζayon</i>
—	<i>Geneζakan</i>	<i>Geneζayon</i>
<i>Zeneζadan</i>	—	<i>Zeneζayon</i>
<i>Zeζadaten</i>	<i>Zeζakaten</i>	<i>Zeζayoten</i>

L'imparfait est formé, comme toujours, du nom verbal, précédé du pronom-sujet & suivi du régime indirect (datif), auquel est suffixée la terminaison *n*. *Heζadan* se compose de *h-eζa-t-n*, & ainsi de suite. Le *h* devenu *k* dans *neζakan* (*n-eζa-h-n*) peut avoir été élidé: *neζaan*, & remplacé par *y*: *neζayan* (3). L'*h* dans *neζayon* (pour *n-eζa-ho-n*), ne se retrouve pas plus qu'au présent; il est toujours élidé, & quelquefois l'hiatus est évité en intercalant *y*: *neζayon*.

(1) Voir ch. III.

(2) Voir ch. XI, § 3.

(3) Voir ch. XI, § 3.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Dezakekar</i>	<i>Dezayoker</i>
<i>Dezakedak</i>	—	<i>Dezayokek</i>
<i>Dezaker</i>	<i>Dezakek</i>	<i>Dezayoke</i>
—	<i>Dezakekagu</i>	<i>Dezayokegu</i>
<i>Dezakedazu</i>	—	<i>Dezayokezu</i>
<i>Dezakedate</i>	<i>Dezakekare</i>	<i>Dezayokete</i>

Dezakedak est formé de *d-eza-ke-i-h*, avec *i* converti en *d*, & le *h* final durci en *k*. Les autres flexions s'expliquent d'elles-mêmes.

Dezakekar est formé de *d-eza-ke-h-i*, & *dezakek* de *d-eza-ke-h*. Le *h* final de *dezakeh* a dû se durcir en *k*: *dezakek*; mais le *h* de *dezakekar* a pu se convertir en *k* ou bien être élidé. Ce dernier cas est plus probable & a donné en effet en souletin *dezakeyat*; ou bien *dezakear*.

Dezakoker est formé de *d-eza-ho-ke-i*. Puisque nous croyons que *ko*, qui est aussi *o* ou *yo*, dérive de *hau* (1), il est plus probable que la forme primitive était *dezayoker*, &c. La syllabe *ke* peut avoir précédé le datif. Liçarrague écrit, Matt. III, 9. : *dieçaquo* ce que nous écrivons *diezakeyo*.

IMPARFAIT.

le à moi.	le à toi.	le à lui.
—	<i>Nezakek</i>	<i>Nezakeyo</i>
<i>Hezaker</i>	—	<i>Hezakeyo</i>
<i>Lezaker</i>	<i>Lezakek</i>	<i>Lezakeyo</i>
—	<i>Genezakek</i>	<i>Genezakeyo</i>
<i>Zenezaker</i>	—	<i>Zenezakeyo</i>
<i>Lezakere</i>	<i>Lezarekek</i>	<i>Lezakeyore</i>

(1) Voir ch. XI, § 3.

Nous avons appliqué la loi phonétique aux flexions „le à lui” ; comparez celles du présent.

Hezaker est formé de *h-eza-ke-i*.

Nezakek est formé de *n-eza-ke-h*.

Il serait possible que *ke* fût placé à la fin de la flexion, ce qui ferait *h-eza-i-ke* ou bien *hezadake*, & ainsi de suite : *Lezadake*, *zenezadake*, *lezadakete*. De même *nezahake* ou *nezayake* de *n-eza-h-ke* & *nezayoke* de *n-eza-yo-ke*.

INDICATIF.

PRÉSENT (datif pluriel).

le à nous.	le à vous.	le à eux.
—	<i>Dezagui</i>	<i>Dezayotet</i>
<i>Dezaguk</i>	—	<i>Dezayotek</i>
<i>Dezagu</i>	<i>Dezagui</i>	<i>Dezayote</i>
—	<i>Dezagugu</i>	<i>Dezayotegu</i>
<i>Dezaguzu</i>	—	<i>Dezayotezu</i>
<i>Dezagute</i>	<i>Dezagute</i>	<i>Dezayotete</i>

Dezaguk est formé de *d-eza-gu-h*; le *h* final durci en *k*, & ainsi de suite.

Dezagui est formé de *d-eza-zu-i*.

Dezayotet est formé de *d-eza-ho-te-i*. Comp. les flexions „le à lui”. Comme *ho* est pour *hau* (1), il est probable que la forme primitive était *dezayotet* avec *y*, comme on le trouve chez Liçarrague, Matt. XXI, 41, *dierzoyoten* „que il les à lui”.

IMPARFAIT.

le à nous.	le à vous.	le à eux.
—	<i>Nezagun</i>	<i>Nezayoten</i>
<i>Nezagun</i>	—	<i>Hezayoten</i>

(1) Voir ch. XI, § 3.

le à nous.	le à vous.	le à eux.
<i>Zeżagun</i>	<i>Zeżazun</i>	<i>Zeżayoten</i>
—	<i>Geneżazun</i>	<i>Geneżayoten</i>
<i>Zeneżagun</i>	—	<i>Zeneżayoten</i>
<i>Zeżaguten</i>	<i>Zeżazuten</i>	<i>Zeżayoteten</i>

Comparez les imparfaits avec les datifs singuliers. *Xeżahoren* devient, selon les lois phonétiques, *neżayoten*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Deżakeżui</i>	<i>Deżakeyotet</i>
<i>Deżakeguk</i>	—	<i>Deżakeyotek</i>
<i>Deżakegu</i>	<i>Deżakeżu</i>	<i>Deżakeyore</i>
—	<i>Deżakeżugu</i>	<i>Deżakeyotegu</i>
<i>Deżakegużu</i>	—	<i>Deżakeyoreżu</i>
<i>Deżakegure</i>	<i>Deżakeżute</i>	<i>Deżakeyotete</i>

Ces flexions sont exactement formées comme celles avec le datif singulier, seulement la caractéristique du pluriel s'y trouve ajoutée. Il faudrait écrire : *deżakiotet*; *keyo* = *kio*. Liçarrague écrit *dieçaqueola*, „que il à lui”. Il a élidé la lettre que y remplace; *keo* est pour *keyo*, qui est pour *ke-yo* pour *ke-ho*.

IMPARFAIT.

le à nous.	le à vous.	le à eux.
—	<i>Xeżakeżu</i>	<i>Xeżakeyore</i>
<i>Heżakegu</i>	—	<i>Heżakeyore</i>
<i>Leżakegu</i>	<i>Leżakeżu</i>	<i>Leżakeyore</i>
—	<i>Geneżakeżu</i>	<i>Geneżakeyore</i>
<i>Zeneżakegu</i>	—	<i>Zeneżakeyore</i>
<i>Leżakegure</i>	<i>Zeżakeżute</i>	<i>Leżakeyore</i>

La place de *ke* peut être également bien à la fin ; p. ex. *hezaguke*, *nezaguke*. Surtout avec la 3^{me} personne au datif, il y a toujours de l'incertitude.

Pour ne pas trop nous répéter, nous renvoyons le lecteur à la conjugaison de l'auxiliaire *eroan*, § 34, où se trouve l'auxiliaire au complet ; *eroan* pour l'indicatif ; *ezan* pour le subjonctif & le potentiel. Le subjonctif n'étant autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction *n*, il faut y retrouver les mêmes flexions que nous venons de reconstruire ici, suivies de la conjonction *n*, „que” ; p. ex. *dezagut* est, comme nous venons de le voir „je-vous-thème-le”. Le subjonctif de l'auxiliaire doit, par conséquent, être *d-eza-zu-i + n* ou *deza-zudan*, ce qui est exactement la forme actuelle. Et ainsi de suite.

§ 6.

Adin ou edin „pouvoir” comme auxiliaire.

Nous plaçons en tête de ce paragraphe les deux formes *adin* & *edin* ; la première est la seule connue, & *edin* est, selon nous, la seule forme correcte.

La voyelle initiale des thèmes verbaux devient généralement *a* dans le présent ; mais elle se maintient à l'imparfait & dans l'impératif (1). *Egon* fait *nago* „je reste” ; *nengoan* „je restais” & *bego* „reste”. *Etorri* fait *nator* „je viens”, *netorren* „je venais” & *betor* „viens”. Or, comme l'imparfait de *edin* est *nendin* & l'impératif *bedi*, nous en concluons que le thème verbal est *edin*.

La seule chute du *d*, fait si fréquent en basque (2), a rendu *edin* méconnaissable dans ses flexions, & on ne s'est pas aperçu :

1° Que *edin* a conservé sa signification comme verbe indépendant, comme non-auxiliaire ;

(1) Voir ch. xi, § 4.

(2) Le nom verbal *aditu* est *aitu* en biscaïen. *Biduldu = bialdu*. *Biar dor* se prononce en biscaïen *bior*. Comparer surtout les flexions du verbe *iñotsi* : *biñotsat*, &c., pour *badiñorsat*. Le *a* & le *d* ont été supprimés. Voir Dict., p. 408.

2° Que *edin* se retrouve dans les flexions du potentiel, ce que sa signification de „pouvoir” explique.

Le dialecte biscaïen est le seul, autant que nous sachions, qui ait conservé l'emploi de *edin*, comme verbe indépendant. Zavala cite l'exemple suivant, & sans se rendre compte de la valeur du verbe, comme cela ressort de la démonstration de tout son verbe. Ainsi : *Guztia daian Taungoikoa* (1). „Le Seigneur qui peut tout”. — Or, *daian* est la 3^{me} personne du singulier du présent de l'indicatif *dai* pour *dadi* „il peut” avec le relatif *n* „que”.

Déjà du temps de Liçarrague, de Dechepare, &c., *edin* n'est plus qu'un auxiliaire, non pas d'un mode spécial (potentiel) mais de toute la conjugaison. Si sa signification primitive s'est absorbée dans celle d'un auxiliaire, sa forme, au contraire, s'est mieux conservée en bas-navarrais & en souletin. *Baina baldin garza gueçat badadi*. Marc IX, 50. „Mais si le sel s'affadit”. *Gueçat ba-dadi*. — *Ecin dadit nic neure buruz deus*. Jean v, 30. „Je ne puis rien de moi-même”. *Ezin* avec l'auxiliaire *dut* „j'ai” correspond à „je ne puis pas”. Il faut donc que *dadir* „je puis” ne soit considéré par Liçarrague que comme auxiliaire, tout comme dans l'autre exemple que nous citons. — *Bekhatutan hil dadina*. Dechepare, Poésies, p. 12. „Celui qui meurt dans le péché”. *Dadi* „il peut”; *dadin* „qui peut”; *dadina* „lui ou celui qui peut”. Ici *dadina* est purement auxiliaire, il a perdu sa signification de „pouvoir”.

Edin, en basque, comme „pouvoir” en français, peut être accompagné de verbes transitifs & intransitifs; mais puisque la langue basque possède une conjugaison pour les verbes transitifs & une autre pour les verbes intransitifs (du moins au présent), *edin* se conjugue, selon le cas, de l'une & de l'autre manière; *dadir* „je puis” transitif, *d-adi-i* „je-puis-le” en lisant à rebours. *Nadi* „je puis” *n-adi*. Faute d'avoir reconnu la signification de *edin* (2), aussi bien que la formation des flexions, on trouve quelquefois quatre flexions pour une (3); p. ex. *hel naite*, ou *naiteke*, ou *nitake*, ou

(1) *Verbo vasco.*, page 31, n° 39.

(2) M. Inchauspe dit, *Verbe basque*, p. 79 : *dadin - dezan*, seuls, point de signification.

(3) Malgré cela M. Inchauspe dit : „Le verbe basque dans la variété de ses formes..... détermine les temps avec une admirable précision”. Même ouvrage, p. 4.

nadi, „je peux ou je pourrais arriver” (1). Dans une note au bas de la page 410 on lit que „les terminatifs *nadi*, *hadi*, *dadi*, &c., ne sont usités que précédés de *ba*, „si” : *jin banadi*, „si je puis venir”. — Ceci est aussi le cas pour *ezan*. Le présent de l’indicatif *dezat*, &c., n’est plus en usage que précédé de *ba*: *badezat*, tant en guipuzcoan (Larramendi) qu’en bas-navarrais (Liçarrague). On voit donc que *nadi* est le présent de l’indicatif „je puis” (& *ba-nadi*, „si je puis”) dans toute sa pureté, & on ne s’en était pas aperçu. Voilà où mène la théorie des terminatifs. Larramendi traduit *iざn banadi* par : si yo fuere; fuere est le futur du subjonctif, temps qui n’existe pas en français, & qui équivaut quelquefois, en espagnol, au présent de l’indicatif (2); ici *nadi* est auxiliaire.

Zavala (3) nomme ce temps „presente condicionado de subjuntivo”; p. ex. *sartu badebi* (= *badadi* bn.), con tal que entre o si entra. L’auteur traduit cette phrase par „à condition qu’il entre” ou „s’il entre” (subj.), évidemment parce que l’espagnol n’a pas d’autre mode pour l’exprimer; mais *sartu badebi* signifie plus, & ne devrait pas être nommé au nombre des temps du subjonctif, puisque ce mode, en basque, se reconnaît toujours à la conjonction *n*, „que”, qui suit la flexion. Nous reparlerons de ces temps.

§ 7.

La conjugaison primitive de edin „pouvoir”.

FORME INTRANSITIVE.

Pour reconstruire les temps de cette conjugaison, il n’y a qu’à appliquer le procédé adopté pour conjuguer les verbes réguliers intransitifs (4).

- (1) Même ouvage, p. 410.
- (2) Salva, Gram., p. 185.
- (3) *Verbo yasc.*, p. 148.
- (4) Chap. XI, §. 11.

INDICATIF.

PRÉSENT.

IMPARFAIT.

Nəadi formé de *n-edi**Hadi* „ *h-edi**Dadi* „ *d-edi**Gadiż* „ *g-edi-ż**Zadiż* „ *ż-edi-ż**Dadiż* „ *d-edi-ż**Nəedian* formé de *n-edi-an**Hedian* „ *h-edi-an**Edian* „ *edi-an**Gedizan* „ *g-edi-żan**Zedizan* „ *ż-edi-żan**Ediżan* „ *edi-ż-an*

POTENTIEL.

PRÉSENT.

IMPARFAIT.

Nəadike formé de *n-edi-ke**Hadike**Dadike**Gadike**Zadike**Daditeke**Nəedike* formé de *n-edi-ke**Hedike**Ledike**Gedike**Zedike**Lediteke*

Nous examinerons d'abord la conjugaison pure & simple, sans régime aucun.

Les quatre temps primitifs, qui se retrouvent tous, expliqueront toute la conjugaison.

§ 8.

La conjugaison de edin comme auxiliaire.

Edin est de nos jours un nom verbal auxiliaire des modes, dans tous les dialectes ; il sert à former l'impératif, le subjonctif & le potentiel des verbes intransitifs & du verbe *iżan*, „être”.

Les deux temps de l'indicatif, suivis de la conjonction *n* „que”, servent à former le présent & l'imparfait du subjonctif. Ainsi *nadi* + *n* donne *nadin*, & *nendian* + *n* reste *nendian*, & aujourd'hui *nendin*. *Izan nadin* „que je sois”. *Izan nendin* „que je fusse”. *Etorri nadin*.

Le potentiel de *edin* forme le potentiel des verbes intransitifs dans tous les dialectes.

Nous continuerons à nous servir du terme de subjonctif, puisque les flexions ne sont connues aujourd'hui que comme appartenant à ce mode.

SUBJONCTIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>
<i>Adin</i>	<i>Adin</i>	<i>Hadin</i>	<i>Hadin</i>	<i>Adin</i>
<i>Dedin</i>	<i>Dedin</i>	<i>Dadin</i>	<i>Dadin</i>	<i>Dadin</i>
<i>Gadiżan</i>	<i>Gaitezen</i>	<i>Gaiten</i>	<i>Gitian</i>	<i>Gaitezen</i>
<i>Zadiżan</i>	<i>Zaitezen</i>	<i>Zaiten</i>	<i>Zitian</i>	<i>Zaitezen</i>
<i>Ditezen</i>	<i>Ditezen</i>	<i>Daiten</i>	<i>Ditian</i>	<i>Ditezen</i>

Si le dialecte biscaïen avait conservé *dadin* à la 3^{me} personne, comme les dialectes basques français, il n'y aurait pas eu une lettre de changée de la forme primitive.

Le signe de pluralité est *z* en biscaïen, & *t* en labourdin, bas-navarrais & souletin. *G-adi-z-n*, bisc.; *g-adi-t-n*, lab. Le guipuzcoan paraît les avoir pris tous les deux : *g-adi-t-z-n*.

La 3^{me} pers. plur. est toujours formée de la 3^{me} pers. du singulier; *dedin* aurait dû faire *dediten*; mais ici, probablement par analogie avec les autres personnes du pluriel (*gaitzen*, *zaitezen*), on trouve *ditezen*. Le labourdin *daiten* est la forme primitive, moins le *d*, qui se perd très souvent dans ce verbe.

Le dialecte souletin a fortement souffert au pluriel.

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier

honorifique, on a formé : *zadiȝen*, b., *zaiteȝten*, lab. bn. & guip., *ȝireyén*, soul. La flexion *zaiteȝten* contient donc aujourd'hui trois fois le signe de pluralité *i*, *ȝ* & *t*.

Le lab. a encore la variante *ȝiten*, plur. & *ȝiteȝten*, plur. du pluriel.

Le biscaien change *a* en *e*; *zadiȝan* devient *ȝadiȝen*, différence admise, mais conventionnelle; *zadiȝen* est pour *zadiȝaien*. Zavala croit que cette mutation forme le pluriel; c'est au contraire le *i*, qui a été élidé, qui forme le pluriel. Cette mutation de *a* en *e* ne signifie rien du tout; mais dans toute la conjugaison elle a été acceptée comme indiquant les formes singulières & plurielles de la flexion; *a* & *e* ne sont que des lettres de liaison.

Dechepare introduit souvent un *i* (y) dans la flexion : *daydi* pour *dadi*; *naydi* pour *nadi*, voir ses Poésies, p. 44 & 45, où l'on trouve aussi *diroyte* pour *dirote*, particularité qui nous paraît n'avoir aucune importance. Chez Liçarrague on trouve aussi quelquefois cet *i*, sans aucune raison apparente jusqu'ici.

§ 9.

Imparfait.

L'imparfait de l'indicatif sert aujourd'hui à former l'imparfait du subjonctif. Comme la conjonction „que” est *n* & que la terminaison de l'imparfait est *an*, il y a eu assimilation & *nedian* + *n* reste *nedian*. *Nedian* se retrouve seulement, comme nous verrons plus tard, dans la conjugaison transitive de *edin* (voir § 16), après avoir perdu le *d*: *neian*. Dans la conjugaison intransitive, celle qui nous occupe maintenant, *nedian* a pris le *n* mystérieux, que nous n'avons pas donné à notre imparfait primitif, sans vouloir décider s'il ne devrait pas s'y trouver; *nedian* est devenu *nendian* & a perdu en outre le *a* de la terminaison : *nendin*.

bisc.	guip.	bn.	soul.	lab.
<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nindadin</i>
<i>Endin</i>	<i>Endin</i>	<i>Endin</i>	<i>Hendin</i>	<i>Hendadin</i>
<i>Zedin</i>	<i>Zedin</i>	<i>Zedin</i>	<i>Ledin</i>	<i>Zadin</i>
<i>Gendiżan</i>	<i>Gindeżen</i>	<i>Ginteen</i>	<i>Gintian</i>	<i>Ginteżen</i>
<i>Zendin</i>	<i>Zindeżen</i>	<i>Zinteżen</i>	<i>Zintian</i>	<i>Zinteżen</i>
<i>Zediżan</i>	<i>Ziteżen</i>	<i>Ziteżen</i>	<i>Litian</i>	<i>Ziteżen</i>

Il y a à remarquer ici que le biscaïen a adopté le *z* initial à la 3^{me} personne, ce que d'habitude il ne fait pas, & que ce *z* est *l* dans les dialectes basques français, quand ce temps correspond à l'imparfait du subjonctif français. Cet usage, assez bizarre, de distinguer une seule personne dans un temps est basé, croyons-nous, sur une erreur; nous avons examiné cette question dans la syntaxe, ch. xxii, § 15. Les 3^{mes} personnes plurielles sont formées selon la méthode biscaïenne, au moyen de *z*, excepté en soul. où *litian* est une forme irrégulière. Le *d* radical est devenu *t*, excepté en biscaïen. La 1^{re} & la 2^{me} personne du singulier, en labourdin, ne s'expliquent pas bien; elles sont mal formées; la syllabe *da* dans *nindadin* est de trop.

Quand la 2^{me} pers. plur. a été employée comme un singulier honorifique, on a formé *zendizén*, b., *zendeżen*, g., *zindeiżen*, bn., *zinreyen*, f., *zinteżen*, lab.

§ 10.

L'optatif ou potentiel de edin comme auxiliaire du potentiel intransitif.

CONJUGAISON ABSOLUE.

PRÉSENT.

bisc.	soul.	lab.	guip.	bn.
<i>Naite</i>	<i>Naite</i> ou <i>Nitake</i>	<i>Naiteke</i>	<i>Naiteke</i>	<i>Naiteke</i>
<i>Aite</i>	<i>Haite</i>	<i>Hitake</i>	<i>Haiteke</i>	—

bisc.	soul.	lab.	guip.	bn.
<i>Daite</i>	<i>Daite</i>	—	<i>Daiteke</i>	<i>Daiteke</i>
<i>Gaitez</i>	<i>Gaite</i>	<i>Gitake</i>	<i>Gaiteke</i>	<i>Gaitezke</i>
<i>Zaitez</i>	<i>Zaite</i>	<i>Zitake</i>	<i>Zaiteke</i>	<i>Zaiteke</i>
<i>Daitez</i>	—	<i>Ditake</i>	<i>Daitezke</i>	<i>Daitezke</i>

En comparant ce temps avec le présent du potentiel primitif, on verra que la terminaison, au lieu d'être *ke* est *teke*, ou simplement *te*. Il est très probable que ce ne sont que des variantes ; 1° *t* est le représentant de *k*; 2° *te* & *ke* ont la même signification dans les futurs de *içan* & de *eduki*: *niçate* „je serai” & *duket* „j'aurai”; 3° le temps que l'on est convenu d'appeler le présent du conditionnel est toujours indiqué par *ke*; 4° les terminaisons *te* & *ke* se trouvent dans la même flexion &, par conséquent, il n'est guère possible d'admettre que *te* & *ke* expriment deux idées différentes. Mais le meilleur argument c'est que ce temps se retrouve en biscaïen avec *ke* pour terminaison, & précédé de *ba*: *banadike* ou *banaiteke*, &c.; temps que Zavala nomme „futuro condicionado del presente de sujuntivo” (1). Cette flexion ou ce temps, dont nous parlerons plus tard, a conservé le *d* du thème. *Ba-nadike* est donc la forme pure & primitive : „si je pourrais”.

Le *t* a remplacé le *k* d'autrefois, & il paraît que ce n'est pas seulement la forme, mais la signification qui a également faibli; plusieurs dialectes ont ajouté les deux terminaisons *te* & *ke*.

Le dialecte guipuzcoan (2) a une variante aux 3^{mes} personnes, *diteke*, sing., *ditezke*, plur. La première se trouve chez Axular, qui écrit *diteke* & *dateke* sur la même page : *Bada egin hil diteke gaiçki, ongi biçti içatu dena*, p. 76, n. éd. „Or, il ne peut mourir mal, celui qui a bien vécu”. Même page : *Egin datekeyen gaúza desiratzen du*. „Il désire chose qui ne se peut (impossible)”. Dechepare écrit en-

(1) *Verbo vasco.*, p. 150. L'auteur traduit *sartu banadike* par : con tal que entre „supposé que j'entre”; traduction qui n'est ni littérale, ni exacte; *sartu banadike* signifie „si je pourrais entrer, ou, en français, si je pouvais entrer”.

(2) *Larramendi, Arte*, p. 227.

core *daiteye* avec *y* pour *k* élidé, selon l'habitude souletine. Voir l'introduction de ses Poésies : *dayteyela*. Axular écrit aussi cet *y* pour éviter l'hiatus *ee* : *datekeen* de *dateke* + *n*, relatif.

Les 2^{mes} personnes étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé *zaiteze*, b., *zaitezke*, g., *zaiteke*, l., *zaiteye* & *zitakeye*, soul., *zaitezkete*, bn. Matth. x, 19.

Nous avons déjà parlé, § 6, du temps que Zavala nomme „précise condicionado de subjuntivo” : *banadi*, &c., qu'il traduit par le présent du subjonctif : p. ex. *sartu badedi*, con tal que el entre. Nous avons vu aussi que ce temps n'appartient pas au subjonctif ; la conjonction „que” n'est pas exprimée. Zavala donne comme variante de ce temps : *banaite*, *baaitie*, *badaite*, &c. Bien que ces flexions puissent être considérées, de nos jours peut-être, comme ayant la même signification, il n'en est pas moins certain, croyons-nous, que cela n'est pas le cas.

Banaite, &c., est le présent de l'optatif avec *te* au lieu de *ke*, & donne à la phrase un sens différent. L'optatif, comme auxiliaire, a pris la signification du futur (& du conditionnel).

Banaite est par conséquent, selon nous (quel que soit l'usage qu'on fasse de ce temps), une variante de *banadike*. La richesse tant vantée du verbe basque n'a même pas été sentie ici, à ce qu'il nous semble, & les deux temps *banaite*, &c., & *banadi*, &c., doivent être tenus séparés, & ont chacun leur signification propre ; *banadi* appartient à l'indicatif & *banadike*, avec sa variante *banaite*, appartient à l'optatif, au mode du doute. Tous ces temps (selon Zavala, trois ; selon nous, deux) sont rendus, par Zavala, par le présent du subjonctif.

§ II.

Le conditionnel du potentiel.

L'imparfait de l'optatif ou potentiel primitif sert comme auxiliaire de l'imparfait, aujourd'hui conditionnel, du potentiel : *izan nindeke*, g.

,,je pourrais être''. Ce temps qui se termine en *te* ou *teke*, comme le présent du potentiel, a une petite irrégularité dans la forme de ses flexions; le *n* final de *edin* s'est conservé devant la terminaison. *Nedin + te*, après la chute du *d* fait *neinte*. Puisque *n* & *t* sont des lettres incompatibles, l'*n* aurait dû être élidé (ce qui a lieu sans cela avec le *n* final de tous les noms verbaux) ou bien le *t* aurait dû être converti en *d*. Le guipuzcoan est le seul dialecte qui ait observé cette règle & qui dise *nindeke* pour *nintekē* ou *neinteke*.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn. (Salaberry)
<i>Neinteke</i>	<i>Nindeke</i>	<i>Neinteke</i>	<i>Neinteke</i>	<i>Nindaiteke</i>
<i>Einteke</i>	<i>Indeke</i>	<i>Heinteke</i>	<i>Heinteke</i>	<i>Hindaiteke</i>
<i>Leiteke</i>	<i>Liteke</i>	<i>Laiteke</i>	<i>Leiteke</i>	<i>Laiteke</i>
<i>Gintekēz</i>	<i>Gindezke</i>	<i>Gintekēz</i>	<i>Gintake</i>	<i>Gindaiżteke</i>
<i>Zeintekēz</i>	<i>Zindezke</i>	<i>Zintekēz</i>	<i>Zintake</i>	<i>Zindaiżteke</i>
<i>Leizekez</i>	<i>Liezke</i>	<i>Liezke</i>	<i>Litake</i>	<i>Laiżteke</i>

Le bn. *nindaiteke* s'explique par l'imparfait labourdin *nindadin*. *Nindadin + teke* peut devenir *nindaiteke*; mais l'imparfait labourdin ne s'explique pas.

Le biscaïen (1), le souletin (2) & le bas-navarrais (3) ont la variante sans *ke*. Le souletin a même une troisième variante, à peu près comme le bas-navarrais : 1 *nintake*, 2 *hintake*, 3 — ; 1 *gintake*, 2 *żintake*, 3 *litake*. Pour Zavala ce sont des temps différents. En souletin on les considère comme des variantes, & c'est ce qu'elles sont en effet. En souletin la série des personnes n'est pas même complète. Nous les faisons suivre puisqu'elles sont très intéressantes, comme formes intermédiaires qui relient un dialecte à l'autre.

(1) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 158. n° : 59.

(2) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 401.

(3) Liçarrague, Ep. déd. *Accusa ahal neinde*. ,,Je pourrais être accusé''.

TROIS VARIANTES SOULETINES.

<i>Neinte</i>	<i>Neintekē</i>	<i>Nintake</i>
<i>Heinte</i>	—	<i>Hintake</i>
<i>Leite</i>	<i>Leiteke</i>	—
<i>Ginte</i>	—	<i>Gintake</i>
<i>Zinte</i>	—	<i>Zintake</i>
<i>Lite</i>	—	<i>Litake</i>

Ces trois variantes sont rendues par le présent du conditionnel ou par le conditionnel du potentiel, évidemment selon que l'on a considéré ce temps comme primitif, c.-à-d. comme imparfait (ou conditionnel) du potentiel; *hel neinte* ou *neintekē* ou *nintake*, „je pouvais, ou aujourd'hui, je pourrais arriver” ; ou bien comme auxiliaire, &, dans ce cas-là, l'imparfait du potentiel étant devenu notre présent du conditionnel actuel, il faut traduire *hel neinte* par „j'arriverais”.

Zavala voit dans le temps en *te* un „presente imperfecto” qu'il traduit par „podría” o „podrà”; dans le temps en *teke* un „futuro remoto e imperfecto” qu'il traduit par „pudiera” o „podrà”. Cette différence de signification est peut-être admise, mais nous croyons avoir prouvé qu'elle est tout-à-fait conventionnelle, & qu'elle n'est basée que sur une erreur.

TABLEAU DU POTENTIEL INTRANSITIF SELON ZAVALA.

Selon Zavala, tous les modes du verbe basque sont scindés avec une étonnante régularité en temps parfaits & temps imparfaits, subdivisés en deux temps & quatre temps; deux parfaits, & quatre imparfaits (1) :

(1) *Verbo vasco.*, p. 155.

PRESENTE FISICO.

Erre naite, puedo quemar „je puis brûler”.

PRESENTE MORAL, FUTURO PROXIMO.

Erre naiteke, puedo quemar „je puis brûler”.

PRESENTE IMPERFECTO.

Erre neinte, puedo, podré o pudiera quemar „je puis, je pourrai, je pourrais brûler”.

FUTURO IMPERFECTO.

Erre neinteket, puedo, podré o podría quemar „je puis, je pourrai, je pourrais brûler”.

PRETERITO IMPERFECTO.

Erre neintean, podía o podría quemar „je pouvais ou je pourrais brûler”.

PRETERITO REMOTO.

Erre neintekean, pude o habría podido quemar „je pus ou je pourrais brûler”.

Ces six temps étant des variantes, se réduisent donc à trois : *naite=naiteke; neinte=neinteket; neintean=neintekean*. Etymologiquement, nous croyons notre théorie fondée ; mais même l'usage ne nous semble pas avoir pu admettre une telle confusion dans la signification des temps ; la langue basque est plus précise que cela ; un temps qui exprimerait à la fois le présent, le futur & le conditionnel n'est guère admissible. La formation des temps & des flexions était inconnue à Zavala ; il a coordonné le verbe, mais il ne l'a pas analysé. Ceci explique en partie cette confusion,

qui a été prise quelquefois pour de la profondeur, puisqu'on n'était pas en état de vérifier si Zavala avait tort ou bien s'il avait raison.

Nous avons cité le bn. selon Salaberry (1). Chez Liçarrague, nous n'avons encore trouvé que la 1^{re} pers. *neinde* (2) pour *neinte* avec mutation de *t* en *d* après *n*; la 3^{me} *leite*: *enegana hel ahal leitela* (3). „qu'elle pût (pourrait) venir vers moi”; la 2^{me} pers. du plur. *zeindezte*; & encore Matth. xxiv, 43, *leiten*, „qui pourrait”. Dechepare convertit le *t* en *d*: *Andria minza albaycinde* de *al-ba-ȝinde* (3). „Mademoiselle si vous pouviez parler”...

I 2.

L'imparfait.

L'imparfait du potentiel actuel est formé de l'imparfait du potentiel primitif, devenu conditionnel du potentiel de nos jours, en y suffisant la caractéristique de l'imparfait *an*; *nendike* a donné *nendikean*.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nendikean</i>	<i>Nindekean</i>	<i>Ninieken</i>	<i>Neintakian</i>	—
<i>Endiken</i>	<i>Indekean</i>	<i>Hinteken</i>	<i>Heintakian</i>	—
<i>Zedikean</i>	<i>Litekean</i>	<i>Ziteken</i>	<i>Zaitakian</i>	—
<i>Gendikeȝan</i>	<i>Gindeȝkean</i>	<i>Ginteȝken</i>	<i>Gintakian</i>	—
<i>Zendikean</i>	<i>Zindeȝkean</i>	<i>Zinteȝken</i>	<i>Zintaken</i>	—
<i>Zedikeȝan</i>	<i>Liteȝkean</i>	<i>Ziteȝken</i>	<i>Zitaken</i>	—

Ce temps sert à former l'imparfait du potentiel dans tous les dialectes : *etorri nindekean*, „je pouvais venir”; excepté en biscaïen.

(1) Vocabulaire.

(2) Epitre dédicatoire.

(3) Poésies, p. 52, éd. 1847.

Zavala range ce temps (*nendikean*, &c.), au nombre de ceux du subjonctif & le nomme „futuro del preterito imperfecto de sujuntivo”⁽¹⁾, & il le rend par l'imparfait du subjonctif en „se”; l'imparfait du subjonctif français en „sse”. En biscaïen, selon Zavala (2), l'imparfait du potentiel est rendu par *neintean*, &c., & traduit par podria o podia (pourrais ou pouvais), & appelé „preterito imperfecto”. — Ce *neintean* est la même flexion que *nendikean*, seulement la terminaison est *te* au lieu de *ke*, & le *d* radical s'est perdu. Cette variante se retrouve aussi dans le dialecte souletin, qui possède les trois variantes *neintean*, &c., *neintekean*, &c., & *nintakian*, mais elles expriment toutes l'imparfait du potentiel.

On voit la confusion produite en biscaïen par la perte de la véritable signification des flexions; car nous voulons admettre, pour le moment, que Zavala ait raison en donnant les flexions *nadin*, &c., & *naitean* comme des variantes dans le dialecte biscaïen; mais il va sans dire qu'elles ont eu une signification différente. Il ne donne aucun exemple de *naitean*, &c., au lieu de *nadin*. Mais ce qui est une erreur de Zavala (3), c'est quand il dit que ces flexions du subjonctif présent, quand elles sont régies par un autre verbe, deviennent *nadila* & *naitala*. Ces flexions, c'est-à-dire *nadin*, &c., appartiennent au subjonctif, parce qu'elles sont suivies de *n* „que”. Du moment qu'on leur ôte le *n*, elles ne sont plus du subjonctif. Dans l'exemple qu'il cite : *Egiżu... biżi nadila*, & qu'il traduit, à tort, croyons-nous, par : haced vos... que viva, *nadila* est le présent de l'indicatif, *nadi* „je puis” suivi de la conjonction *la* „que”; & *nadila* se rend en français & en espagnol par le subjonctif „que je puisse”. Il fallait donc „que je puisse vivre”; & *nadila* n'a rien à faire avec *nadin*; l'un ne devient pas l'autre.

(1) *Verbo vasc.*, p. 153.

(2) Ouvrage cité, p. 160.

(3) *Verbo vasc.*, p. 28, n° 17.

§ 13.

L'impératif.

L'impératif de *edin* sert à former l'impératif des verbes intransitifs, & est resté comme il était primitivement : *içan adi* ou *hadi*, „sois” ; *içan bedi*, „qu'il soit ; *eiorri adi*, „viens” ; *eiorri bedi*, „qu'il vienne”, &c.

La 2^{me} pers. plur. étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé *zaitez* de *zaite*.

§ 14.

Le votif.

Les dialectes basques français possèdent un mode qui a été appelé „votif”. Les flexions correspondent au français „veuille” suivi du temps du verbe qu'il s'agit d'employer. Ce mode a deux temps (1) :

PRÉSENT.

Ainintz
Ahintz
Ailitz
Aikina
Aizina
Ailite

FUTUR.

Ainendi
Aihendi
Ailedi
Aiginte
Aizinte
Ailite

Nous avons proposé ailleurs (2) de considérer ces temps comme étant composés de *ai* (pour *adi*)-*nintz*, & *ai-nendi*.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 105.

(2) *Etude sur les verbes auxiliaires*.

ai pour *adi* pourrait avoir pris la valeur d'un impératif „puisse” & plutôt en français „veuille”; *ai-ninz* signifierait alors : „veuille que je fusse”, c'est-à-dire : „puissé-je”. *Ninz* est la flexion syncopée pour *ninzake*, imparfait de l'optatif (aujourd'hui conditionnel) de *izan*.

Le futur est exprimé par *ai-nendi* pour *nendin*, ou, ce qui est plus probable, *nendi* est pour *nendike*, „veuille que je serai” ou en français „que je sois”. L'optatif convient mieux pour exprimer un votif que l'indicatif; & de plus la 3^{me} pers. est *ailedi*; or, *ledi* appartient à l'optatif. La chute de l'*n* de l'imparfait est un fait très exceptionnel; la chute de *ke* de l'optatif est un fait très commun dans tous les dialectes.

§ 15.

Les conjugaisons relatives de edin.

FORME INTRANSITIVE.

Jusqu'à présent nous n'avons pas retrouvé les conjugaisons relatives, intransitives de *edin*. Puisque les verbes réguliers intransitifs possèdent ces conjugaisons, p. ex. *egon* fait *nago* „je reste” & *nagokak* „je reste à toi”, — on pourrait s'attendre à ce que *nadi* „je puis” devienne *nadik* „je puis à toi”; *nadizu* „je puis à vous”; *nadio* ou *nadiyo* „je puis à lui”, & ainsi de suite. Comme *edin* est l'auxiliaire de ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif de *izan* & de tous les autres verbes intransitifs, on aurait pu s'attendre encore à trouver *edin* également comme auxiliaire quand *izan*, ou un de ces autres verbes, doivent exprimer un régime indirect; mais ceci n'est pas le cas, comme nous verrons, en parlant du verbe *izan*. Nous n'avons pas encore trouvé ni *nadik*, ni *nadizu*, ni aucune autre flexion avec le régime indirect.

§ 16.

La conjugaison primitive de edin.

FORME TRANSITIVE.

Pour le mécanisme de la conjugaison des verbes réguliers transitifs,
voir chapitre XI, § 5.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Dadi
Dadik
Dadi
Dadigu
Dadiqu
Dadite

Nedian
Hedian
Edian
Gedian
Zedian
Ediaten

OPTATIF.

Dadiker
Dadikek
Dadike
Dadikegu
Dadikequ
Dadikete

Nedike
Hedike
Ledike
Gedike
Zedike
Ledikete

IMPÉRATIF.

Adi
Bedi
Zaire
Biteq (bediie?)

Nous commencerons par examiner cette conjugaison-ci, avec l'accusatif „le” inhérent, qui est la plus connue; les autres avec „me, te, nous, vous” pour objet, suivront. Mais nous la répéterons pour faciliter les comparaisons.

Toute cette conjugaison se retrouve; les flexions ont très peu souffert, surtout en bas-navarrais & en souletin.

Déjà, du temps de Dechepare & de Liçarrague *edin* n'était en usage que comme auxiliaire; sa signification propre de „pouvoir” ne s'est maintenue qu'en biscaïen; dans ce dialecte, par contre, la forme a souffert; le *d* s'est perdu dans toutes les conjugaisons; p. ex. *bete dait* „je puis remplir” (1). Chez Liçarrague & Dechepare, nous trouvons la forme primitive: *Ecin daidit nic neure buruz deus*. Jean v, 30. „Je ne puis rien faire par moi-même”. *Iar caitetze hemen othoirz daididano*. Marc XIV, 32. „Assyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie prié”. *Daididano* est la 1^{re} pers. *daidit + n + o*, jusque-je-le-puis.

Chez Dechepare on trouve ces flexions écrites avec & sans *d*; avec *y* & avec *i*: *cAmoria... ecin dayte goberna* (2) „l'amour, on ne peut le gouverner”. *Tchassoac eñ yraungui erachequi dadina* (2). „La mer ne peut éteindre celui qu'il saisit”. Ce sont ici, comme l'on voit, des flexions auxiliaires; l'idée de „pouvoir” ou ici de „pas pouvoir” est exprimée par *ecin*, & *dayte* est l'auxiliaire, rendu aujourd'hui par les flexions *dut*, &c. Si *dayte* exprimait ici „pouvoir” le sens de *ecin* „pas pouvoir” serait nécessairement annulé.

Ces flexions se sont si bien conservées, qu'il serait superflu de les donner dans leur forme actuelle; il suffira d'indiquer les quelques déviations qui s'y rencontrent.

L'imparfait de l'indicatif *nedian*, &c., après avoir perdu le *d* du thème, devient *neian*, &c., & se trouve en biscaïen comme imparfait du potentiel (3); ce qui est correct, quand on considère *edin* comme auxiliaire.

(1) *Verbo vasc.*, p. 119. L'auteur cite toujours la 3^{me} personne, généralement moins embrouillée, ce qui a été religieusement imité par tous ceux qui l'ont copié.

(2) *Poéfies*, p. 48.

(3) *Verbo vasc.*, p. 128. Preterito imperfecto potencial.

§ 16.

La conjugaison primitive de edin.

FORME TRANSITIVE.

Pour le mécanisme de la conjugaison des verbes réguliers transitifs,
voir chapitre XI, § 5.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Dadii
Dadik
Dadi
Dadigu
Dadi ζ u
Dadi τ e

Nedian
Hedian
Edian
Gedian
Zedian
Ediaten

OPTATIF.

Dadiket
Dadikek
Dadike
Dadikegu
Dadike ζ u
Dadike τ e

Nedike
Hedike
Ledike
Gedike
Zedike
Ledikete

IMPÉRATIF.

Adi
Bedi
Zaire
Bite ζ (bedite?)

Nous commencerons par examiner cette conjugaison-ci, avec l'accusatif „le” inhérent, qui est la plus connue; les autres avec „me, te, nous, vous” pour objet, suivront. Mais nous la répéterons pour faciliter les comparaisons.

Toute cette conjugaison se retrouve; les flexions ont très peu souffert, surtout en bas-navarrais & en souletin.

Déjà, du temps de Dechepare & de Liçarrague *edin* n'était en usage que comme auxiliaire; sa signification propre de „pouvoir” ne s'est maintenue qu'en biscaïen; dans ce dialecte, par contre, la forme a souffert; le *d* s'est perdu dans toutes les conjugaisons; p. ex. *bete dait* „je puis remplir” (1). Chez Liçarrague & Dechepare, nous trouvons la forme primitive: *Ecin dadit nic neure buruz deus*. Jean v, 30. „Je ne puis rien faire par moi-même”. *Iar caitezte hemen othoirz daididano*. Marc XIV, 32. „Assyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie prié”. *Daididano* est la 1^{re} pers. *dait + n + o*, jusque-je-le-puis.

Chez Dechepare on trouve ces flexions écrites avec & sans *d*; avec *y* & avec *i*: *Amoria... ecin dayte goberna* (2) „l'amour, on ne peut le gouverner”. *Tchassoac eñ yraungui erachequi dadina* (2). „La mer ne peut éteindre celui qu'il fait”. Ce sont ici, comme l'on voit, des flexions auxiliaires; l'idée de „pouvoir” ou ici de „pas pouvoir” est exprimée par *ecin*, & *dayte* est l'auxiliaire, rendu aujourd'hui par les flexions *dut*, &c. Si *dayte* exprimait ici „pouvoir” le sens de *ecin* „pas pouvoir” serait nécessairement annulé.

Ces flexions se sont si bien conservées, qu'il serait superflu de les donner dans leur forme actuelle; il suffira d'indiquer les quelques déviations qui s'y rencontrent.

L'imparfait de l'indicatif *nedian*, &c., après avoir perdu le *d* du thème, devient *neian*, &c., & se trouve en biscaïen comme imparfait du potentiel (3); ce qui est correct, quand on considère *edin* comme auxiliaire.

(1) *Verbo vasc.*, p. 119. L'auteur cite toujours la 3^{me} personne, généralement moins embrouillée, ce qui a été religieusement imité par tous ceux qui l'ont copié.

(2) *Poéfies*, p. 48.

(3) *Verbo vasc.*, p. 128. Preterito imperfecto potencial.

L'imparfait de *edin* se trouve sous deux formes : 1° *nendin*, &c., en usage dans tous les dialectes, comme auxiliaire de l'imparfait de ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif des verbes intransitifs ; 2° *neian*, &c., qui nous occupe ici. La forme primitive ayant été *nedian* (*n-edi-an*), les deux variantes s'expliquent ; nous avons vu le *d* thématique se maintenir dans un dialecte, & se perdre dans l'autre. Pour des formes parallèles, avec & sans le *n* mystérieux, on peut comparer *nenkarren* = *nekarren*; *netorren* = *nentorren*, & d'autres encore. Quant à la terminaison *an* = *n* (*nedian* = *nendin*) il nous semble que *an* a dû être la terminaison primitive. Comme thèse générale, la chute d'une lettre est beaucoup plus fréquente que l'intercalation d'une lettre ; mais ensuite le plus grand nombre de noms verbaux en *n* ont encore une voyelle entre le thème & le *n* de la terminaison ; cette voyelle est tantôt *a*, tantôt *e*; &, finalement, si notre théorie est juste, quant à la terminaison de l'imparfait, le *a* est une voyelle organique.

Aujourd'hui, la 2^{me} perf. sing. est *ineian*; & les 3^{mes} perf. ont le *l* initial ; irrégularité dont nous parlerons plus tard.

L'optatif primitif se retrouve aussi en biscaïen. Zavala nomme le présent, p. ex. *bete daiker*, „futuro perfecto y muy proximo, presente moral. Ce nom qui ne laisse rien à désirer, quant à la longueur, laisse encore indécis si ce temps est un présent ou un futur ; mais ceci s'explique quand on sait que le présent de l'optatif, employé comme auxiliaire, fonctionne comme futur (p. ex. *duket*, „j'aurai”), & que l'imparfait de l'optatif fonctionne comme conditionnel (ou mieux reste optatif, déguisé sous le nom de conditionnel) : *nendike* ou *nedike*, „je pourrais”. Au lieu de *nedike*, le biscaïen, qui a perdu le *d* a *neike* & *neinke*, c'est-à-dire : *n-ein-ke*. Ici, malgré la loi phonétique, le *n* s'est maintenu devant le *k* (1).

On pourra, croyons-nous, comparer l'emploi de *edin*, à celui de *will*, „pouvoir” en anglais, qui est tantôt verbe auxiliaire, tantôt verbe indépendant. I will come, „je viendrai” ; mais : I will have it

(1) Ce qui est aussi le cas dans les autres dialectes, qui font également usage de *edin*, pour le potentiel des verbes intransitifs.

done „je veux que cela soit fait”. — Cependant le basque est plus précis que l'anglais, & la confusion n'aurait pas dû exister, en théorie du moins. Le présent de l'optatif *daikei*, &c., ne devrait pas être traduit, comme le fait Zavala, par *puedo*; p. ex. *bete daikei puedo o podré llenar*, „je puis ou je pourrai le remplir”. *Puedo* est „je puis” en français et *dadii* ou *dait* en basque. *Daikei* aura signifié primitivement „je désire pouvoir” & doit signifier aujourd'hui „je pourrai”, tout comme *dukei* a signifié autrefois „j'aime avoir” & aujourd'hui „j'aurai”.

La même confusion s'est produite dans la conjugaison de *ezan*; mais là elle s'explique mieux, puisqu'on fait usage du présent du potentiel *dezaker*, &c., comme auxiliaire du présent du potentiel, p. ex. *ikusi dezaker*, „je puis voir”. Si *ezan* eût signifié „pouvoir”, comme *edin*, on aurait pu se servir du présent de l'indicatif *dezat*, &c., qui n'est plus en usage pour lui seul (1). *Dezaker*, &c., sert donc comme auxiliaire du présent du potentiel, mais n'a pas perdu sa tendance à servir comme futur, & c'est ce qui explique l'incertitude, quant à la signification de ce temps, qui est rendu en souletin par le présent & par le futur; *gal dezake* est traduit par „il peut ou pourra perdre” (2).

Le présent du potentiel est resté en biscaïen ce qu'il était primitivement. Il est donc inutile de le citer ici. Nous dirons seulement que la 3^{me} pers. plur. a perdu le *t*: *daikee* pour *dadikete*. L'imparfait a aussi perdu le *d*, & *nedike*, &c., se retrouve comme *neike*, *ineikek* (pour *hedike*, l'erreur habituelle) *leike*, *gineike*, *zineike*, *leikee*. Zavala cite (3) la variante avec le *n*: *neinke* pour *nedinke*.

Cet imparfait du potentiel, *neinke*, „je pouvais”, sert plutôt aujourd'hui comme conditionnel „je pourrais” (Zavala le traduit par l'un & l'autre de ces temps, p. 31, n° 43), & l'on a formé un imparfait de *neinke* en y ajoutant la caractéristique du passé *an*: *neinkean*, &c.

(1) Précédé de *ba*, ce temps est encore en usage.

(2) Inchauspe, *Verbe basque*.

(3) *Verbo vasco.*, p. 126.

Pour le sixième temps du potentiel (le premier, selon Zavala, p. 123, & nommé présente imperfecto), voir ce que nous avons dit au § 15, p. 187.

§ 17.

Conjugaisons primitives absolues du verbe edin.

INDICATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hadir</i>	<i>Dadir</i>	—	<i>Zadir</i>	<i>Dadidaz</i>
<i>Nedik</i>	—	<i>Dadik</i>	<i>Gadik</i>	—	<i>Dadiżak</i>
<i>Nadi</i>	<i>Hadi</i>	<i>Dadi</i>	<i>Gadi</i>	<i>Zadi</i>	<i>Dadiż</i>
—	<i>Hadigu</i>	<i>Dadigu</i>	—	<i>Zadigu</i>	<i>Dadiguż</i>
<i>Nadiżu</i>	—	<i>Dadiżu</i>	<i>Gadiżu</i>	—	<i>Dadiżur</i>
<i>Nadire</i>	<i>Hadite</i>	<i>Dadite</i>	<i>Gadite</i>	<i>Zadite</i>	<i>Daditez</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hedidan</i>	<i>Nedian</i>	—	<i>Zedidan</i>	<i>Nediaten</i>
<i>Nedikan</i>	—	<i>Hedian</i>	<i>Gedikan</i>	—	<i>Hediaten</i>
<i>Nedian</i>	<i>Hedian</i>	<i>Edian</i>	<i>Gedian</i>	<i>Zedian</i>	<i>Ediaten</i>
—	<i>Hedigun</i>	<i>Gedian</i>	—	<i>Zedigun</i>	<i>Gediaten</i>
<i>Nedizun</i>	—	<i>Zedian</i>	<i>Gedizun</i>	—	<i>Zediaten</i>
<i>Nediaten</i>	<i>Hediaten</i>	<i>Ediaten</i>	<i>Gediaten</i>	<i>Zediaten</i>	<i>Ediaten</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hadiket</i>	<i>Dadiker</i>	—	<i>Zadiker</i>	<i>Dadikedaq</i>
<i>Nadikek</i>	—	<i>Dadikek</i>	<i>Gadikek</i>	—	<i>Dadikezak</i>
<i>Nadike</i>	<i>Hadike</i>	<i>Dadike</i>	<i>Gadike</i>	<i>Zadike</i>	<i>Dadikez</i>
—	<i>Hadikegu</i>	<i>Dadikegu</i>	—	<i>Zadikegu</i>	<i>Dadikeguz</i>
<i>Nadikezu</i>	—	<i>Dadikezu</i>	<i>Gadikezu</i>	—	<i>Dadikezuz</i>
<i>Nadikete</i>	<i>Hadikete</i>	<i>Dadikete</i>	<i>Gadikete</i>	<i>Zadikete</i>	<i>Dadiketez</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hedinker</i>	<i>Nedinke</i>	—	<i>Zedinker</i>	<i>Nedinkez</i>
<i>Nedinkek</i>	—	<i>Hedinke</i>	<i>Gedinkek</i>	—	<i>Hedinkez</i>
<i>Nedinke</i>	<i>Hedinke</i>	<i>Ledinke</i>	<i>Gedinke</i>	<i>Zedinke</i>	<i>Ledinkez</i>
—	<i>Hedinkegu</i>	<i>Gedinke</i>	—	<i>Zedinkegu</i>	<i>Gedinkez</i>
<i>Nedinkezu</i>	—	<i>Zedinke</i>	<i>Gedinkezu</i>	—	<i>Zedinkez</i>
<i>Nedinkeite</i>	<i>Hedinkeite</i>	<i>Ledinkeite</i>	<i>Gedinkeite</i>	<i>Zedinkeite</i>	<i>Ledinkeitez</i>

Comme *dadir*, „je le puis” est formé de *d-edi-i*, „je puis le”, en lisant à rebours, il s'en suit que pour exprimer un autre accusatif, par exemple „te”, on dira *h-edi-i* ou *hadir*, „je puis te”; & *n-edi-h* ou *nadik*, „tu peux me”. De même „tu peux nous” *g-edi-h* ou *gadik*, & „je puis vous” *z-edi-i* ou *zadir*. Aujourd’hui le *d* s'est perdu partout (1) & *dadir* est devenu *dait*; *hadir* fait *hair* ou *air*, puisque le dialecte biscaïen ne connaît pas l'aspiration. Et ainsi *zadir* fait *zair* ou *zaidaz*, puisque le biscaïen (& en général aussi les autres dialectes)

(1) Du temps de Liçarrague & de Dechepare le *d* s'y trouvait encore; mais ces deux auteurs introduisent souvent un *i* (*y*) dans la flexion: *ecin daydir*, „je ne puis” p. 51. *Baruric ecin daidite*. Marc II, 19. „Ils ne peuvent”. *Econ bilobat churi eypa belz ecin daidic*. Matth. V, 36. Car tu ne peux faire devenir un cheveu blanc ou noir.

aiment à répéter le signe de pluralité dans les flexions du verbe (1). *Zaidaz* est pour *zaitz* + *z* avec mutation régulière de *z* en *d*. *Gadik* est devenu *gaik* en perdant le *d*; & en y ajoutant le *z* supplémentaire, *gaik* + *z* aurait donné *gaikaz*; mais puisque *k* n'est pas toléré au milieu de la flexion (1), il y a hyperthèse de *k* & *z*, & la flexion est aujourd'hui *gaiżak*. Ce *z* a été ajouté dans les quatre flexions qui sont de nos jours : *gaiżak*, *gaiż*, *gaiżuż*, *gaięż* (pour *gadież*). De même *żadiz* devenu *żaitz* & par suite de l'agglutination du *z* *żaidaz*; & ainsi de suite : *żaiż*, *żaiġuż*, *żaięż*.

Le *d* s'étant perdu dans toute la conjugaison, l'imparfait *nedian* est devenu *neian* „je pouvais le”. *Hedian* est aujourd'hui *ineian* „tu pouvais le”; mais cette flexion est mal formée. *Hedian*, formé de *h-edi-an*, en perdant le *d* aurait donné *heian*, & en perdant le *h*, inconnu en biscaïen, *eian*; mais *eian* est ou devrait être la 3^{me} personne; nous verrons plus tard (2) d'où vient le *l* qui s'y trouve aujourd'hui : *leian* „il pouvait”; le biscaïen s'est tiré de la difficulté en écrivant *ineidan*. Mais d'où vient cet *in* accolé à la flexion, & qui ne signifie absolument rien? Cette erreur s'explique peut-être ainsi : les flexions de la 2^{me} pers. sing. sont peu en usage dans les dialectes basques espagnols, & la 2^{me} pers. du pluriel est *żineidażan*; or, on savait que le *z* précédant la terminaison *an* est un signe de pluralité, & que le *z* initial est la caractéristique de la personne; en enlevant ces deux *z* on a cru obtenir la 2^{me} pers. sing. *ineidan*. Cette métamorphose de la forme primitive, correcte, est surprenante. Est-il possible d'admettre cette reconstruction, à la fois savante & vicieuse, d'une forme grammaticale? Est-ce que, dans la bouche du peuple, *heidan* ou *eidan* deviendrait *ineidan*?

La 3^{me} personne est *eian*, que Zavala écrit *leian*; les personnes plurielles ont aujourd'hui le *n* intercalé, *gineian*, *żineian*; la 3^{me} pers. plur. est *leien* pour *leiaren*, avec *l* initial, puisque au potentiel on écrit cet *l*, & que l'on a cru que cet imparfait appartenait à ce mode, tandis qu'il appartient, comme on le voit, à l'indicatif.

(1) Voir ch. xi, § 3.

(2) Voir ch. xxiv, § 15.

L'imparfait „tu pouvais me” *nedikan* est devenu *neian*, par suite de l'élation du *k* médial. Si le biscaïen avait adopté la règle souletine d'introduire *y*, nous aurions *nedyan* ou *neyan*, & il n'y aurait pas eu de confusion avec la 3^{me} pers. *neian*, „il pouvait me” & avec *neian*, „je pouvais le”. Ces trois flexions ont maintenant la même forme; toutes les trois *neian* (1).

Les flexions avec l'accusatif pluriel ont beaucoup changé. *Gedikan* en perdant le *d* & le *k* devient *geian*, & en y ajoutant le *n* mystérieux *genian*; maintenant encore le *z* du pluriel & nous aurons *geniazan*; mais cette flexion est aujourd'hui *gineizan*. La 3^{me} pers. sing. de même: *gineizan*, & au plur. *gineiezazan*. Dans cette dernière personne, nous avons de nouveau un de ces exemples de formation machinale qui font toujours croire à un remaniement de la langue. Le *e*, qu'on s'est figuré être une caractéristique du pluriel, a été placé dans cette flexion en dépit du bon sens; au moins aurait-il fallu *gineizaen*.

Le potentiel se retrouve. Puisque *edin* signifie „pouvoir”, on ne voit pas ce que le potentiel peut ajouter à la signification de l'indicatif, si ce n'était que le potentiel fonctionne aussi comme optatif, p. ex. *Ecin far daitela Taincoaren resuman*. Jean III, 5., „Il ne peut entrer dans le royaume de Dieu”. Ici le présent de l'indicatif *daita* pour *dadite*, suivi de *la*. *Nolaran gauça hauc eguin ahal daitezque?* Jean III, 9. „Comment ces choses peuvent-elles se faire”? Nous avons ici la 3^{me} pers. plur. prés. potent. avec accusatif pluriel inhérent, exprimé par *z*: *daitezke* pour *daditeke* (primit. *dadikete*); & avec *z* supplémentaire: *daitezke*. Il faudra traduire ce temps par le conditionnel. Nous avons vu que le conditionnel n'est autre chose que l'optatif déguisé sous ce nom, & puisque „optatif ou potentiel” sont deux termes équivalents, nous pouvons dire que le potentiel doit être rendu par ce que l'on est convenu d'appeler le conditionnel. Nous traduisons donc le texte cité: Comment ces choses pourrait-on (litt. pourraient-ils) les faire?

L'explication d'une conjugaison peut servir pour les autres. Le *d*

(1) *Verbo vasc.*, p. 128 & 129.

s'est perdu partout; *nadikek* est aujourd'hui *naïkek*, & *hadiket* est *aiker*, puisque le *h* est inconnu en biscaïen. *Zadiket* aurait dû devenir *zaiker*, comme *gadikek* aurait dû donner *gaikek*, mais nous trouvons *zaikedaꝝ*, *gaikeꝝak* (1); c'est-à-dire que le signe de pluralité supplémentaire a été ajouté; *zaiker-ꝝ* & le *i* est devenu *d*. *Gaikek-ꝝ* serait devenu *gaikekaꝝ*; mais, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, le biscaïen préfère écrire *k* à la fin de la flexion: *gaikeꝝak*.

L'imparfait du potentiel se retrouve en biscaïen avec & sans le *n* du thème; *neinke* & *neike* (2), pour *nedinke*. L'*h* initial ne se retrouve pas; *hedinker* est devenu *einker* en perdant aussi le *d*.

La 2^{me} pers. sing. *hedinke* (prim.) „tu le peux” est *einkek* chez Zavala (2); l'*h* a dû disparaître, & il a été remplacé par *k* final, afin de donner le cachet de la forme familière; mais c'est une erreur; l'imparfait n'a jamais la caractéristique du sujet à la fin; elle doit être au commencement de la flexion. Sans cela ce temps a peu changé; il faut encore observer que les personnes du pluriel ont le *z* supplémentaire: *gedinkeꝝu* & *zedinkeꝝu* sont devenus *geinkeꝝuz* & *zeinkeꝝuz*.

L'imparfait (*presente imperfecto*) de Zavala (3), que nous croyons être le conditionnel tronqué (*nei* pour *neike*, &c.), a été discuté ailleurs (4). La disparition de la caractéristique de la catégorie n'est pas encore si rare; on dit en souletin *eskent diro* ou *dioke* (pour *diroke*) „il peut offrir”. Ainsi *diro* = *dioke*; voir § 35.

§ 18.

Les conjugaisons relatives, transitives, de edin.

Il serait superflu de donner les conjugaisons primitives; elles ont peu varié, & l'usage s'en est conservé en biscaïen. Nous les retrouvons aussi chez Liçarrague.

(1) *Verbo vasco.*, p. 122.

(2) *Verbo vasco.*, p. 126.

(3) *Verbo vasco.*, p. 123.

(4) Chap. XII, § 15.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à moi	les à moi
<i>Daidak</i>	<i>Daidażak</i>
<i>Dait</i>	<i>Daiżak</i>
<i>Daidażu</i>	<i>Daidażuż</i>
<i>Daite</i>	<i>Daideż</i>

IMPARFAIT.

<i>Ineidan</i>	<i>Ineidażan</i>
<i>Leidan</i>	<i>Leidażan</i>
<i>Zineidan</i>	<i>Zineidażan</i>
<i>Leiden</i>	<i>Leideżan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikedak</i>	<i>Daikedażak</i>
<i>Daiker</i>	<i>Daikedaż</i>
<i>Daikedażu</i>	<i>Daikedażuż</i>
<i>Daikede</i>	<i>Daikedeż</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Einkedak</i>	<i>Einkedażak</i>
<i>Leiker</i>	<i>Leikedaż</i>
<i>Zeinker</i>	<i>Zeinkedaż</i>
<i>Leikede</i>	<i>Leikedeż</i>

IMPARFAIT.

<i>Einkedan</i>	<i>Einkedażan</i>
<i>Leikedan</i>	<i>Leikedażan</i>
<i>Zeinkedan</i>	<i>Zeinkedażan</i>
<i>Leikeden</i>	<i>Leikedeżan</i>

Selon la théorie de Zavala, il n'y a ici qu'un seul mode, le potentiel, divisé en six temps, dont deux parfaits et quatre imparfaits (1). Nous devons renvoyer le lecteur au chapitre XII, § 15, où tout ce désordre a été expliqué. Au lieu des six temps, nous n'en donnons que cinq, puisque le sixième, le présent des temps imparfaits, selon Zavala, nous paraît être un temps tronqué.

Le présent de l'indicatif est formé régulièrement; *d-edi-i-h* fait *dadidak*, & après la chute du *d* thématique: *daidak*; *d* pour *i* & *h* durci en *k* (2). En biscaïen le *d* du thème s'est perdu dans toutes les conjugaisons, mais il s'est maintenu en bas-navarrais: *Uste duc ecin othoirz daidiodala (d-adi-o-i-la) orain neure Aitari*. Matth. xxvi, § 3. „Crois-tu que je ne pourrais pas prier mon Père maintenant”.

Les autres personnes peuvent se passer d'explications.

Pour exprimer l'accusatif pluriel, le biscaïen se sert de *z*, & *daidak* + *z* donnerait *daidakaz*; mais on dit *daidazak*, apparemment pour se conformer à la loi phonétique qui ne tolère pas, dans certaines circonstances, le *k* médial (3). L'imparfait est aussi régulier, excepté à la 2^{me} personne; *ineidan* est mal formé; la syllabe initiale *in* ne signifie rien; il aurait fallu *heidan* de *h-ei-i-an*. Comparez l'imparfait de la conjugaison absolue.

La 3^{me} personne a un *l* initial, qui n'est pas là à sa place. L'erreur provient de ce que *edin* est employé comme auxiliaire du potentiel, or, *l* est l'initiale de la 3^{me} personne du potentiel; mais nous avons ici à faire à l'indicatif. Plus loin nous verrons continuer le désordre; nous trouverons des imparfaits sans *l*, ce qui est correct; mais il aurait fallu se tenir à une règle.

Le présent de l'optatif est formé régulièrement; *d-adi-ke-i-h* donne *dadikedak* & avec le *d* élidé *daikedak*. Pour les caractéristiques des pronoms, voir ch. XI, § 3.

Dans l'imparfait, il n'y a que la 2^{me} personne qui soit mal formée, selon l'habitude; *h-edi-ke-i* aurait dû faire *heiker* ou *eiker*, puisque l'*h*

(1) *Verbo vasco*, p. 118.

(2) Ch. III & XI, § 3.

(3) Ch. III & ch. XI, § 3.

est inconnu en biscaïen. La 3^{me} personne est régulière *l-edi-ke-i*.

Nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois que l'imparfait du potentiel est en usage comme présent du conditionnel; & que, comme il fallait pouvoir exprimer le passé, on a suffixé à cet imparfait, employé comme présent, le suffixe caractéristique du passé *an*. C'est ainsi que *einkedak*, „tu pouvais me le”, ayant pris la signification de „tu pourrais me le”, on a formé : *einkedakan* & après l'élation du *k* : *einkedaan*; ici les deux *a* auraient dû rester, mais l'un a disparu & Zavala écrit *einkedan*. Cette flexion aurait dû être *heikedan* de *heiker + an*. C'est le „preterito remoto potential” de Zavala; voir Verbo vasc., p. 131.

Le dernier temps qui reste à être expliqué, c'est celui que nous n'avons pas donné & qui est appelé par Zavala un „presente de imperfecto”. Il est :

Ineidak

Leit

Zineit

Leite

Ce temps est rendu par „podría (ahora) puede o podrá ser”; c'est-à-dire „il pourrait, il peut, ou il peut être que (il est possible que). Nous ne dirons que deux mots de la forme de ces flexions, en priant le lecteur de comparer ce qui a été dit à la fin du chapitre XII, où se trouve le tableau du subjonctif & du potentiel, selon Zavala & selon nous.

La forme *ineidan* étant donnée, *ineidak* se comprend; mais l'une & l'autre de ces flexions sont fautives. Prenons donc *leit*; cette flexion ne peut être que la contraction de *leiker*; partout, selon nous, la syllabe *ke* s'est perdue.

§ 19.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à toi	les à toi
<i>Daiat</i>	<i>Daiadaq</i>
<i>Daik</i>	<i>Daiqak</i>
<i>Daiagu</i>	<i>Daiaguq</i>
<i>Daiek</i>	<i>Daieqak</i>

IMPARFAIT.

<i>Neian</i>	<i>Neiaqan</i>
<i>Eian</i>	<i>Eiaqan</i>
<i>Gineian</i>	<i>Gineiqan</i>
<i>Eien</i>	<i>Eieqan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikeat</i>	<i>Daikeadaq</i>
<i>Daikek</i>	<i>Daikeqak</i>
<i>Daikeagu</i>	<i>Daikeaguq</i>
<i>Daikeek</i>	<i>Daikeeqak</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Neinkek</i>	<i>Neinkeqak</i>
<i>Eikek</i>	<i>Eikeqak</i>
<i>Geinkek</i>	<i>Geinkeqak</i>
<i>Eikeek</i>	<i>Eikeeqak</i>

IMPARFAIT.

<i>Neinkean</i>	<i>Neinkeaqan</i>
<i>Eikean</i>	<i>Eikeaqan</i>
<i>Geinkean</i>	<i>Geinkeaqan</i>
<i>Eike'en</i>	<i>Eike'eqan</i>

Le présent de l'indicatif est formé régulièrement; *d-edi-h-i* donne *dadiar* ou *daiar* puisque le *d* s'est perdu en biscain. Le *h*, selon l'habitude, a été élidé & l'hiatus est resté. Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes. La 3^{me} personne du pluriel a *e* pour indiquer le pluriel; *daiek* est pour *daik + ie*.

L'imparfait est aussi régulier. *Neian* est formé de *n-edi-h-n*; le *h* est élidé comme toujours. *Eian* n'a pas le *l* initial, ce qui est correct; mais pourquoi écrire *leidan* dans la conjugaison précédente? C'est de la confusion; là nous avons expliqué la cause de la présence de *l*.

Le présent du potentiel est régulier; *d-edi-ke-h-i* donne *dadikeat* après l'élation du *d* & de l'*h*. *D-adi-ke-h* donne *daiek*. Pour les lettres caractéristiques des pronoms, voir ch. xi, § 3.

L'imparfait (aujourd'hui conditionnel) a le *n* mystérieux; cet *n* a été discuté plus haut, à propos de l'optatif de la conjugaison absolue. La 3^{me} personne aurait dû avoir le *l* initial. L'imparfait *neinkean*, „je pouvais te le” est formé du temps précédent en ajoutant *an*.

§ 20.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à lui	les à lui
<i>Daior</i>	<i>Daiodaꝝ</i>
<i>Daiok</i>	<i>Daiοzak</i>
<i>Daio</i>	<i>Daiοz</i>
<i>Daiogu</i>	<i>Daioguꝝ</i>
<i>Daiοzu</i>	<i>Daiοzuꝝ</i>
<i>Daioe</i>	<i>Daioeꝝ</i>

IMPARFAIT.

le à lui	les à lui
<i>Neion</i>	<i>Neioζan</i>
<i>Ineioan</i>	<i>Ineioζan</i>
<i>Leion</i>	<i>Leioζan</i>
<i>Gineion</i>	<i>Gineioζan</i>
<i>Zineion</i>	<i>Zineioζan</i>
<i>Leioen</i>	<i>Leioεζan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.	
<i>Daikeor</i>	<i>Daikeodaζ</i>
<i>Daikeok</i>	<i>Daikeoζak</i>
<i>Daikeo</i>	<i>Daikeoζ</i>
<i>Daikeogu</i>	<i>Daikeoguζ</i>
<i>Daikeoζu</i>	<i>Daikeoζuζ</i>
<i>Daikeoe</i>	<i>Daikeoeζ</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Nleinkeo</i>	<i>Nleinkeoζ</i>
<i>Einkeok</i>	<i>Einkeoζ</i>
<i>Leikeo</i>	<i>Leikeoζ</i>
<i>Geinkeo</i>	<i>Geinkeoζ</i>
<i>Zeinkeo</i>	<i>Zeinkeoζ</i>
<i>Leikeoe</i>	<i>Leikeoeζ</i>

IMPARFAIT.

<i>Nleinkeon</i>	<i>Nleinkeoζan</i>
<i>Einkeoan</i>	<i>Einkeoζan</i>
<i>Leikeon</i>	<i>Leikeoζan</i>
<i>Geinkeon</i>	<i>Geinkeoζan</i>
<i>Zeinkeon</i>	<i>Zeinkeoζan</i>
<i>Leikeoen</i>	<i>Leikeoeζan</i>

Le présent de l'indicatif n'offre rien de remarquable; *daior* est formé de *d-edi-o-i* ou *dadior*. Dans les dialectes basques français on trouve encore un *i* dans la flexion; cet *i* est *y* chez Dechepare. Voir l'exemple avec *i* au § 19.

L'imparfait a quelques irrégularités. *Neion* est régulier & formé de *n-edi-o-n* (1); mais la 2^{me} personne devrait être *heioan* ou *eioan*, de *h-edi-o-an*. Puisqu'on écrit, selon Zavala, la terminaison *an* à la 2^{me} personne, il serait mieux de l'écrire partout. Il est probable que le *a*, pour Zavala, n'appartient pas à la terminaison; sans cela on le trouverait bien à toutes les flexions. Cet *a* est ici, selon toute apparence, par une fausse analogie avec d'autres 2^{mes} personnes. Voir ch. xi, § 3.

La 3^{me} personne a de nouveau le *l* initial, ce qui n'est pas correct; comparez les imparfaits de l'indicatif des conjugaisons précédentes.

On retrouve cette flexion chez Liçarrague: *Eta elkarrequin minço ciraden cer leidioten Iesusi*. Luc vi, 11. „Et ils parlèrent ensemble ce qu'ils pourraient faire à Jésus“. *Leidioten* est, probablement, la 3^{me} pers. plur. de l'imparf. de l'indicatif, formée de *l-edi-o-re-n*, „ils le pouvaient à lui“; elle correspond au bsc. *leioen*. Nous disons „probablement“, puisque Liçarrague écrit un *l* initial à la 3^{me} pers. de l'imparfait quand il croit que ce temps appartient au subjonctif; (comparer chapitre xxiv, § 15, qui traite spécialement de cette question); mais comme toutes les versions ont ici le conditionnel, il est encore possible que *ke* soit élidé, comme cela arrive souvent, & que *leidioten* soit la 3^{me} pers. de l'imparfait de l'optatif.

L'optatif s'explique par l'indicatif; les mêmes observations sont applicables aux flexions de l'imparfait. Il faut ajouter que le *k* final de la 2^{me} pers. sing. est de trop. Il y a toujours de la confusion dans cette personne. La caractéristique du pronom sujet est préfixée; il aurait fallu *heinkeo* ou *einkeo*.

(1) Pour les lettres caractéristiques des pronoms, voir chap. xi, § 3.

§ 21.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à nous

*Daiguk**Daigu**Daigužu**Daigue*

les à nous

*Daigužak**Daiguž**Daigužuž**Daiguež*

IMPARFAIT.

*Ineiguan**Leigun**Zineigun**Leiguen**Ineiguažan**Leiguažan**Zineiguažan**Leiguežan*

OPTATIF.

PRÉSENT.

*Daikeguk**Daikegu**Daikegužu**Daikegue**Daikegužak**Daikeguž**Daikegužuž**Daikeguež*

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

*Einkeguk**Leikegu**Zeinkegu**Leikegue**Einkegužak**Leikeguž**Zeinkeguž**Leikeguež*

IMPARFAIT.

*Einkeguan**Leikegun**Zeinkegun**Leikegüen**Einkegužan (1)**Leikegužan**Zeinkegužan**Leikeguežan*

(1) Il y a une faute d'impression chez Zavala, p. 132, „me podia“ doit être „nos podia“.

Comparez la conjugaison avec le régime singulier „à moi”. Il n'y a que la caractéristique de changée; *gu* pour *i* qui est devenu *d*. *Daiguk* est formé de *d-edi-gu-k*. Il y a les mêmes erreurs dans les 2^{mes} personnes du singulier.

§. 22.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à vous	les à vous
<i>Daiżui</i> <i>Daiżuet</i>	<i>Daiżudaż</i> <i>Daiżuedaż</i>
<i>Daiżu</i>	<i>Daiżuż</i>
<i>Daiżugu</i>	<i>Daiżuguż</i>
<i>Daiżue</i>	<i>Daiżueż</i>

IMPARFAIT.

<i>Neiżun</i>	<i>Neiżużan</i>
<i>Leiżun</i>	<i>Leiżużan</i>
<i>Gineiżun</i>	<i>Gineiżużan</i>
<i>Leiżuen</i>	<i>Leiżueżan</i>

OPTATIF.

PRÉSENT.

<i>Daikeżui</i>	<i>Daikeżudaż</i>
<i>Daikeżu</i>	<i>Daikeżuż</i>
<i>Daikeżugu</i>	<i>Daikeżuguż</i>
<i>Daikeżue</i>	<i>Daikeżueż</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

<i>Neinkeżu</i>	<i>Neinkeżuż</i>
<i>Leikeżu</i>	<i>Leikeżuż</i>
<i>Geinkeżu</i>	<i>Geinkeżuż</i>
<i>Leikeżue</i>	<i>Leikeżueż</i>

IMPARFAIT.

le à vous	les à vous
<i>N</i> einke ζ un	<i>N</i> einke ζ u ζ an
<i>Leikeζun</i>	<i>Leikeζuζan</i>
<i>Geinkeζun</i>	<i>Geinkeζuζan</i>
<i>Leikeζuen</i>	<i>Leikeζueζan</i>

Comparez la conjugaison avec le régime singulier „à toi”. La caractéristique *k* est ici *zu*. Puisque ces flexions sont en usage pour le singulier honorifique, on en a formé d'autres où l'on a intercalé *e*, ou plutôt *ie*, dont le *i* s'est perdu, & *dai ζ ur* est devenu *dai ζ uet* puis *dai ζ uer*. Elles sont si régulières qu'il aurait été superflu de les donner. Nous n'en avons cité que la première personne.

§ 23.

INDICATIF.

PRÉSENT.

le à eux	les à eux.
<i>Daioer</i>	<i>Daioedaζ</i>

IMPARFAIT.

<i>N</i> eioen	<i>N</i> eioe ζ an (1)
----------------	------------------------------

OPTATIF.

PRÉSENT.	
<i>Daikeoer</i>	<i>Daikeoedaζ</i>

IMPARFAIT.

<i>N</i> einkeoe	<i>N</i> einkeoe ζ
------------------	--------------------------

IMPARFAIT.

<i>N</i> einkeoen	<i>N</i> einkeoe ζ an
-------------------	-----------------------------

(1) On trouve chez Zavala, p. 129, *naioe ζ an*; mais la voyelle de l'imparfait est invariablement la voyelle du thème; par conséquent *e*.

Toutes ces flexions sont formées exactement comme celles qui expriment le régime indirect singulier „le à lui” ; seulement il y a la caractéristique du pluriel *re*, qui est intercalée ; *daior + re* aurait dû faire *daioret*, mais le *r* s'est perdu & l'on dit *daioet*. Le penchant du dialecte biscaïen pour les accumulations de voyelles est remarquable ici ; on en trouve jusqu'à cinq qui se suivent : *daioee*, que Zavala écrit *dayoee*, irrégularité inutile. *Daioee* signifie „ils le peuvent à eux”.

Nous n'avons pas voulu changer l'orthographe de Zavala, mais, ayant adopté la règle, suivie par plusieurs dialectes, d'écrire *y* pour *i*, quand cette voyelle se trouve entre deux voyelles, il aurait mieux valu écrire partout *dayot*, *dayok*, & par conséquent aussi *dayat* „je te le puis”. *Daioee* s'écrirait alors *dayoee*, ce qui ne serait plus alors une orthographe exceptionnelle, comme elle l'est aujourd'hui chez Zavala.

§ 24.

Le nom verbal eutsi „tenir”.

L'adjectif verbal *eutsi* signifie „tenu” & n'est connu qu'en biscaïen. Il n'est pas clair si *eutsi* & *euki* ont une même origine ; mais il est pour le moins, prématué de les considérer comme des variantes & de dire, sans la moindre explication, comme un fait prouvé, que „*eduki* ou *euki* sert comme auxiliaire après avoir changé *ki* en *is*” (1).

La signification est la même ; mais la forme est la même ou à peu près, seulement par suite de dégradation phonétique, toujours en admettant que *ki* & *is* n'appartiennent pas au thème, ce qui n'est pas du tout certain. *Eu* de *eutsi* ressemble à *eu* de *euki*, mais

(1) Se vale nuestro dialecto en activa de la radical del verbo *euki* o *iduki*, quitandole la *ki* final y sustituyendo a la *k* una *is* en la conjugaciones de recipiente. Zavala, *Verbo vasc.*, p. 60, n° 16.

euki a perdu le *d*; *eufsi* a donc été *edufsi*, ce dont il ne reste aucun vestige.

Le *i* paraît être la terminaison, c'est-à-dire la caractéristique de l'adjectif verbal; il reste donc *euk* & *eufs*. Mais *euk* & *eufs* n'ont pas l'apparence de noms verbaux; de plus l'impératif qui, sans exception, offre le thème pur, suivi ou précédé de la caractéristique de la personne, est *eu*, sans *k*. Il faudra, par conséquent, en venir à la conclusion que ces deux noms verbaux sont composés, & que leur thème commun est *eu*, primitivement *edu*.

Pour *eufsi* nous proposerions l'hypothèse suivante. Plusieurs noms verbaux sont composés avec *eufsi*, comme on peut le voir dans notre Dictionnaire. *Eufsi*, apparemment de la racine *es*, „fermer, serrer”, est intimement lié aux noms verbaux, de telle façon que, p. ex. *sinefisi*, était considéré comme un seul mot. Quelquefois il en est séparé: *gutti eufsi*, „mépriser”. Dans tous ces noms verbaux *eufsi* a perdu, aujourd'hui du moins, sa signification propre, & *aurefisi*, „choisir”, *onefisi*, „aimer”, *sinhexi*, „croire”, expriment simplement choisir, aimer, croire.

On *eufsi* trouve une forme analogue dans l'espagnol *tener (en) caro*, „tenir cher”. La distance de „fermé” à „tenu” est vite franchie, & *eufsi* a pris la signification de „tenu”; & puisque en basque, comme en espagnol, „tenir” sert comme auxiliaire correspondant à „avoir”, *eufsi* est une espèce d'auxiliaire: *aurefisi*, „avoir choix”, *onefisi*, „avoir cher”, *sinefisi*, „avoir foi”. *Eufsi* serait, par conséquent, *eu-eufsi*, & il resterait à fixer la signification de *eu* qui était primitivement *edu*. Ceci est plus difficile; par induction *eu* doit signifier quelque chose comme „prise” en français, ou „vat” en hollandais, ou „hold” en anglais.

La forme pléonastique du nom ne ferait pas une objection, on en trouve des exemples dans beaucoup de langues, p. ex. *fest halten*, en allemand, signifie „tenir ferme”, mais on l'emploie simplement pour „tenir”. *Eu-eufsi* serait alors „avoir prise”, „vat hebben”, „to get hold”.

Quoi qu'il en soit de l'origine de *eufsi*, sa forme est spécialement biscaïenne. *Eufsi* sert comme auxiliaire des verbes transitifs, quand il y a deux régimes à exprimer; dans ce cas-là les flexions de *eufsi*

correspondent comme usage, à celles de *eroan* pour les autres dialectes. En biscaïen on dit *emoten deutsat*, „je le lui donne”, & dans les autres dialectes *ematen darokat* ou *draukat*. *Eutsi* exprime cependant quelquefois un accusatif seulement, & c'est quand il est employé comme verbe actif; p. ex. *Eutsi, neure Jesus neure anima.*, „Tenez (ayez) mon âme, mon Jésus”. Le dialecte biscaïen a par conséquent *euki* comme auxiliaire de la conjugaison absolue: *ikusten dor* „je vois”; *eutsi* comme auxiliaire de la conjugaison relative, & *eroan*, comme l'on verra plus tard, est l'auxiliaire de la conjugaison fréquentative: *ikusi doroar*, „je vois d'habitude”.

Nº I.

*Conjugaisons relatives de l'auxiliaire eutsi.*1^{re} personne sing. au datif.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deustak**Deustaζak**Deust**Deutsaζ**Deustaζu**Deustaζuζ**Deuste**Deusteζ*

IMPARFAIT.

*Eunstan**Eunstaζan**Eustan**Eustaζan**Zeunstan**Zeunstaζan**Eusten**Eustaζen*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

ACCUSATIF SING.

Eunskedak
Leusker
Zeunsker
Leuskede

ACCUSATIF PLUR.

Eunskedaζak
Leuskedaζ
Zeunskedaζ
Leuskedeζ

PASSE.

Eunskedaan
Leuskedan
Zeunskedan
Leuskeden

Eunskedaζan
Leuskedaζan
Zeunskedaζan
Leuskedeζan

Deustak est formé régulièrement de *d-eust-i-k*, „tu-me-as-le”. Le groupe *is* du thème devient *st*, métathèse non-seulement très fréquente, mais régulière dans les substantifs verbaux basques; p. ex. *eisi* fait *esten*, subst. verb.; *eritzi* fait *eristen*, &c. — Dans *deustak* le *i* du thème & le *i* du pronom se sont assimilés.

L'accusatif pluriel est indiqué comme toujours en biscaïen par *z*, & *deustak + z* aurait fait *deustakaζ*; mais puisque *k* n'est pas toléré dans certaines circonstances au milieu de la flexion, *deustakaζ* est devenu *deustaζak*.

Les 2^{mes} pers. plur. étant en usage pour le sing. honorifique, on a dû former les pluriels *deustaζue* & *deustaζueζ*.

Zavala écrit *deustaζ*. Cette flexion a donc *is* & non *st* comme les autres. L'usage peut avoir consacré cette forme; ou est-ce une faute d'impression?

L'imparfait a le *n* mystérieux intercalé (voir ch. XI, § 7). *Eunstan* est pour *heunstan* de *h-eunst-an*; *eunst* est le thème *eust* (pour *euis*) avec le *n* intercalé.

Comme d'habitude le biscaïen ne préfixe pas le *z*, comme le font les autres dialectes; il se tient à la règle que le pronom de la 3^{me} personne se fait remarquer par son absence.

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier honoriique, on a dû former les pluriels *zeunsten* & *zeunstezan*, selon la règle de Zavala, qui change la voyelle *a* en *e*. *Zeunstezan* s'écarte cependant de la règle & aurait dû être *zeunstazen*, syncope de *zeunstazaten*. *Eustezan* aurait été plus régulièrement *eustazen*, syncope de *eustažaten*. La façon machinale, sans souci de l'étymologie, peut (nous ne disons pas doit) avoir donné lieu à cette irrégularité.

Le dialecte biscaïen ne suffixe pas la syllabe *ke*; il l'intercale. *Eunskedak* pour *heunksedak* est formé de *h-eunst-ke-i-k*; c'est-à-dire *h* pour *hi*; *eunst* de *eust* avec le *n* mystérieux; comp. l'imparfait. Le *i* final de *eunst* a dû se perdre devant le *k*. *Ke* est la caractéristique du temps, & le *i* qui suit est le pronom „me”. Le *k* final est de trop (comparez le même temps & la même conjugaison du verbe bisc. *eroan*). La flexion, pour être régulière, aurait dû être *eunskei* (pour *heunskei*); *eunskedak* est probablement en usage, mais cette flexion est fautive. Les autres personnes sont correctes & peuvent se passer de commentaire; *leuskei* est formé de *l-eust-ke-i*; le thème n'a jamais le *n* intercalé dans la 3^{me} personne, & le *i* de *eust* s'est perdu devant le *k*.

Eunskedaan (pour *heunksedan*), est formé de *eunskei* + *an*. Le second *a* qui s'y trouve est une erreur. Le pluriel de la 3^{me} personne est indiqué, comme toujours, par la substitution machinale de *e* à *a*.

N° 2.

1^{re} personne du pluriel au datif.

ACCUSATIF SING.

le à nous

ACCUSATIF PLUR.

les à nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deuskuk**Deuskuzak**Deusku**Deuskuz**Deuskuzu**Deuskuzuz**Deuskue**Deuskuez*

IMPARFAIT.

ACCUSATIF SING.

tu nous le
Eunskuan
Euskun
Zeunskun
Euskuen

ACCUSATIF PLUR.

tu nous les
Eunskuaζan
Euskuaζan
Zeunskuaζan
Euskueζan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Eunskeguk
Leuskegu
Zeunskegu
Leuskegūe

Eunskeguζak
Leuskeguζ
Zeunskeguζ
Leuskegūeζ

PASSE.

Eunskeguan
Leuskeguan
Zeunskeguan
Leuskegūen

Eunskeguζan
Leuskeguζan
Zeunskeguζan
Leuskegūeζan

Deuskuk est formé régulièrement de *d-eust-gu-k*, „tu-nous-as-le”. Le *t* du thème s'est perdu (comp. la 1^{re} pers. du sing. „tu me l'as”) & le *g* s'est durci en *k* après la sifflante (voir ch. III). Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes. Les 2^{mes} pers. plur. sont devenues *deuskuζue* & *deuskuζueζ*.

Eunskuan est formé de *euns-gu-an* pour *heunsguan*; on retrouve ici le *n* mystérieux intercalé.

Eunskeguk a perdu le *h* initial & est formé de *h-euns-ke-gu*. Le *k* final est une erreur. Comparez le temps correspondant „tu me l'aurais”. Les autres personnes sont formées régulièrement, ainsi que celles du passé.

Nº 3.

2^{me} personne sing., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Deuar**Deuadaz**Deua, deusk**Deuaż**Deuagu**Deuaguż**Deu'e**Deu'ęż*

IMPARFAIT.

*Neuān**Neuāżan**Euan**Euażan**Geuan**Geuażan**Eu'en**Eu'ężan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neunskek**Neunskeżak**Euskek**Euskeżak**Geunżkek**Geunskeżak**Euskeek**Euskeężak*

PASSE.

*Neunskean**Neunskeążan**Euskean**Euskeążan**Geunskean**Geunskeążan**Euske'en**Euskeężan*

Deuaz aurait dû être *deuisaz*, de *d-euis-h-i*, avec élision régulière de l'*h*; comp. *daroaaz* de *d-eroa-h-i*. Aujourd'hui „je le lui ai” se dit *deuisaz*, puisqu'en biscaïen on peut écrire *a* pour *o*: *deuisor* de *d-euis-ho-i*, comme on verra plus loin. La crainte de produire de la confusion aura influencé peut-être cette forme; dans ce cas il eût été mieux d'écrire correctement *deuisor* „je le lui ai”, mais encore n'est-il pas clair pourquoi *is* du thème a été élidé. Dans la conjugaison avec l'accusatif „vous” *is* reparaît.

Deua & *deusk* sont pour *deuisak*, de *d-euis-h*, corruption tout-à-fait inexplicable. *Deuagu* est pour *deuisagu*, & *deue* pour *deuisate*, après l'élision du *k* médial, pour *deuisak-te*.

L'accusatif pluriel est indiqué par *z*: *deuaz* + *z* a donné *deuadaz* avec *d* pour *i*. La 3^{me} pers. sing *deuaz* est pour *deuisakaz*, & la 3^{me} pers. plur., qui est formée en ajoutant *te* au singulier, serait par conséquent *deuisakazte*; mais elle se trouve réduite à *deuez*, contraction violente, mais qui s'explique, cependant; le singulier étant *deuaz*, le remplacement de *a* par *e* suffit en biscaïen à former le pluriel. L'apostrophe que Zavala écrit très consciencieusement, nous paraît ne rien signifier.

L'imparfait, comme le présent, a perdu *is*; *neuan* est pour *neufsan* avec *h* élidé, de *n-euis-h-n*. Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes. Pour les 3^{mes} personnes plurielles, c'est toujours le même procédé machinal; ce qui a produit avec l'accusatif pluriel *eu'ezan*. Pour comble de désordre on a substitué le *e* à un *a* qui devait rester; il aurait fallu au moins *euazzen* pour *euazaten*, pour *euisazaten*.

Le conditionnel est formé plus régulièrement; le *s* thématique reparaît, & le *n* que nous appelons mystérieux, a été intercalé; *neunskek* est formé de *n-euns-ke-h*. Puisque *is* sont élidés, sans raison apparente, il est possible qu'il en soit de même du *i* dans le conditionnel; mais, d'un autre côté, puisque le groupe *is* est devenu régulièrement *st* dans toutes les conjugaisons, le *i* à dû se perdre ici, puisqu'il est suivi de *k*.

Le passé n'offre rien de particulier.

Nº 4.

2^{me} personne plur., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à vous

ACCUSATIF PLUR.

les à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Deufsut

Deufsudaż

Deufsu

Deufsuz

Deufsugu

Deufsuguz

Deufsue

Deufsuez

IMPARFAIT.

Neunisun

Neunisuzan

Euisun

Euisuzan

Geunisun

Geunisuzan

Euisuen

Euisuezan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Neunskeżu

Neunskeżuz

Leuskeżu

Leuskeżuz

Geunskeżu

Geunskeżuz

Leuskeżue

Leuskeżuez

PASSE.

Neunskeżun

Neunskeżuzan

Leuskeżun

Leuskeżuzan

Geunskeżun

Geunskeżuzan

Leuskeżuen

Leuskeżuzan

Toutes les flexions sont parfaitement régulières; seulement la sifflante du thème *s* & celle du pronom accusatif *z* se sont assimilées & sont exprimées par *s*. *Deurzui* est formé de *d-euis-zu-i*, „je-vous-ai-le”.

— *Deuisui* + *z* a donné *deuisudaz* avec *d* pour *i*.

L'imparfait a le *n* mystérieux intercalé; *neunisun* est formé de *n-eunis-zu-n*. Les 3^{mes} personnes, comme toujours, n'ont pas cet *n*; *euisun* est formé de *euis-zu-n*.

Nº 5.

3^{me} personne du sing., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à lui

ACCUSATIF PLUR.

les à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

Deuisat

Deuisak

Deuisa

Deuisagu

Deuisazu

Deuis'e

Deuisadaz

Deuisazak

Deuisaz

Deuisaguaz

Deuisazuz

Deuis'eaz

IMPARFAIT.

Neunisan

Eunisaan

Euisan

Geunisan

Zeunisan

Euis'en

Neunisazan

Eunisaazan

Euisazan

Geunisazan

Zeunisazan

Euis'eazan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

ACCUSATIF SING.

Neunskio
Eunskiok
Leuskio
Geunskio
Zeunskio
Leuskioe

Neunskioz
Eunskiozak
Leuskioz
Geunskioz
Zeunskioz
Leuskioez

PASSÉ.

Neunskion
Eunskioan
Leuskion
Geunskion
Zeunskion
Leuskioen

Neunskiozan
Eunskioazan
Leuskiozan
Geunskiozan
Zeunskiozan
Leuskioezan

Toutes les flexions sont régulières. *Deutsat* est formé de *d-euis-a-i*, „je-lui-ai-le”. Le *a* pourrait s'écrire *o*, dit Zavala (verbo vasc., p. 64, n° 59), p. ex. *deusfo*; mais on écrit généralement *a* après *is*. — Pour Zavala, la caractéristique de la 3^{me} pers. est *o*; pour nous elle est *ho* (voir ch. XI, § 3), & *deusfor* est pour *deutshoi*, après l'éli-
sion habituelle de l'*h* en bascien. Que le *o* soit quelquefois écrit *a* n'a rien d'extraordinaire; comp. *draukat* bn. & *dakor* lab. „je le lui ai”. Les autres personnes s'expliquent de la même manière. La 3^{me} pers. plur. *deus'e* doit être une contraction de *deutsate*.

L'imparfait a éprouvé les mêmes influences phonétiques que le présent. Comme d'habitude le *h* est élidé &, par exception, le *o* s'écrit *a*; *neuntfan* est pour *neunishon* formé de *n-eunts-ho-n*. La 2^{me} personne *eunisaan* (pour *heunisaon*) est formée de *h-eunts-ho-n*. Cette flexion est mal formée; un des *a* est de trop; nous avons dit d'où provient l'erreur, ch. XI, § 3. *Eunisaan* n'est pas pour *euntsakan*; la caractéristique de la 2^{me} pers. sing. ne serait pas là à sa place; le

pronome sujet précède la flexion ; il est *h* (pour *hi*), & alors *heunisan* ou *heunisaan* (comp. *eroadaan*, „tu me l'avais“).

Les autres flexions n'offrent rien de particulier.

Neunskio est formé de *n-euns-ke-ho*. Comparez le conditionnel de la même conjugaison de *eroan*. Il y a ici les mêmes observations à faire ; *eunskiosk* doit être une forme corrompue ; le *k* est de trop. Par conséquent la 2^{me} pers. sing. du passé *eunskioan* est aussi mal formée ; elle devrait être *heunskion*, ou du moins *eunskion*.

Le passé est formé du présent, en ajoutant la caractéristique du passé *an*, ou *n*. Le *a* qui se trouve seulement dans la 2^{me} personne du singulier peut s'y trouver, parce qu'il devrait y être ; p. ex. *nuke* fait *nukean* ; mais alors il devrait se trouver aussi dans les autres personnes ; l'amas de voyelles peut être une raison pour laquelle le *a* a été élidé ; & il se trouvera alors dans la 2^{me} personne du singulier, par fausse analogie, pour correspondre à l'hiatus *aa* qu'on croyait être la caractéristique de cette personne. Mais la caractéristique ici est le *h* initial ; il aurait fallu *heunskion* ou *eunskioan*, si l'*a* de la terminaison est aussi admis dans les autres personnes. (Voir ch. xi, § 3.)

Nº 6.

3^{me} personne du plur., au datif.

ACCUSATIF SING.

le à eux

ACCUSATIF PLUR.

les à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

<i>Deutſet</i>
<i>Deutſeek</i>
<i>Deutſe</i>
<i>Deutſegu</i>
<i>Deutſequ</i>
<i>Deutſee</i>

<i>Deutſedaꝝ</i>
<i>Deutſefak</i>
<i>Deutſeꝝ</i>
<i>Deutſeguꝝ</i>
<i>Deutſequꝝ</i>
<i>Deutſeeꝝ</i>

IMPARFAIT.

ACCUSATIF SING.

le à eux

*N*euntsen
Eunis'en
Euisen
Geunisen
Zeunisen
Eutseen

ACCUSATIF PLUR.

les à eux

*N*euntsezan
Eunisezan
Eusezan
Geunisezan
Zeunisezan
Eutseezan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*N*eunskioe
Eunskioek
Leuskioe
Geunskioe
Zeunskioe
Leuskioee

*N*eunskioez
Eunskioezak
Leuskioez
Geunskioez
Zeunskioez
Leuskioeez

PASSÉ.

*N*eunskioen*N*eunskioezan

Ces flexions sont semblables aux précédentes, seulement on a remplacé la voyelle *a* par *e*, pour indiquer le pluriel du régime indirect. La voyelle *e* n'est plus rien, comme l'on voit, qu'un signe conventionnel. A l'origine *e* servait comme lettre de liaison entre *i*, le suffixe de pluralité & la terminaison qui suivait; p. ex. *zeraukan*, bn., „il le lui avait” fait *zeraukaten*, „ils le lui avaient”. *Du*, „il l'a”; *dute*, „ils l'ont”. Le *i* étant tombé en biscaïen, le *e* a été pris pour le signe de pluralité, & a été placé partout où il fallait indiquer le pluriel. Ici cet *e* remplace le *a* de *deutsat*, lequel *a* est lui-même

pour *o*, & cet *o* est pour *ho*; *e* indique par conséquent ici le pluriel *hote* de *ho + re*. (Voir ch. xi, § 3.)

La 2^{me} perf. *deutseek* n'est pas tout-à-fait correcte; *deutsek* aurait suffi. Il n'y a aucune raison pour écrire deux *e*, du moins si l'on écrit *deutfak* pour „tu le lui as”.

Les 2^{mes} perf. plur. sont devenues *deutseque* & *deutsequez*.

L'imparfait est en tout semblable à l'imparfait de la conjugaison précédente; seulement avec *e* pour *a*, comme au présent.

Comparez le conditionnel de la conjugaison précédente; on y a ajouté partout *e* pour indiquer le pluriel du régime indirect.

Le passé est formé du présent en ajoutant *n*.

§ 25.

Egin „faire”.

Egin est un nom verbal primitif. La conjugaison en est par conséquent régulière, & nous devons renvoyer le lecteur au chapitre xi, pour les détails de la conjugaison.

Autrefois, tous les dialectes avaient adopté ce verbe comme auxiliaire, non-seulement des verbes transitifs, mais aussi des verbes intransitifs, non-seulement pour un mode spécial ou pour une conjugaison spéciale (relative ou absolue), mais pour tous les modes & pour toutes les conjugaisons. Comme emploi, *egin* pourrait être comparé à „do” anglais.

Chez Dechepare & Liçarrague on en trouve de nombreux exemples. Le premier se sert indifféremment de *egin* & de *edin* pour les verbes intransitifs: *joan nendin* (de *edin*) „j'allais” (1). *Joan nengion* „j'allais à lui”. *Nengion* est formé de *n-egi-yo-n* (2). *Albadagik joan* (2) „si tu peux aller”. *Albadagik* est formé de *al-ba-dagik*.

(1) Poëties, p. 58.

(2) Même ouvrage, p. 8.

Dagik est formé de *d-egi-h*, „tu fais le” en lisant à rebours. *Baina deus ahal badaguic.* Marc ix, 22. „Si tu peux quelque chose”. Même flexion que la précédente.

L'usage de *egin* s'est restreint de nos jours. Ce nom verbal est en biscaïen l'auxiliaire de l'impératif & du subjonctif, tant de la conjugaison absolue que de la conjugaison relative. On dit : *saldu dagidan*, „que je le vende”; & *saldu dagiodan*, „que je le lui vende”. Les autres dialectes font alors usage des flexions de *ezan*: *saldu dezan* & *saldu diozan* ou *dezon*, selon les dialectes.

L'usage de l'indicatif s'était déjà perdu du temps de Larramendi, qui dit que *egin* n'a pas „sus anomalos” à l'indicatif. Les „anomalos” de l'auteur sont les flexions *dagit*, *dagik*, *dagi*, *degigu*, *dagiñu*, *dagine*, que nous retrouvons suivies de la conjonction *n*, „que”, & correspondant aux flexions de notre subjonctif. *Dagit + n* fait *dagidan*; *dagik + n* fait *dagikan*; & après l'élation régulière du *k* médial *dagian*; *dagi + n* fait *dagian*, & ainsi de suite.

Egin paraît avoir une variante *ekin*; du moins on trouve les flexions dont le thème est *ekin* ou *eki*, puisque le *n* final se perd toujours; elles servent comme flexions auxiliaires des verbes intransitifs avec un régime indirect; p. ex. *aguer cequion*. Marc vi, 9. „Il apparut à elle”. *Zekion* est formé de *z-eki-o-n*; c'est la 3^{me} pers. sing. de l'imparfait avec le datif „à lui” inhérent. — *Orduan hec has cequizquion bata berceari galde eguiten elkarren artean*. Luc xxii, 23. „Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres”. *Zekizkion* est formé de *z-eki-zki-o-n* (1). Nous devons renvoyer le lecteur au paragraphe sur le verbe *iżan*, où ces flexions ont été discutées.

(1) Pour les lettres caractéristiques des pronoms, voir ch. xi, § 3.

§ 26.

Les six conjugaisons primitives, absolues, de egin.

INDICATIF.

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hagir</i>	<i>Dagir</i>	—	<i>Zagir</i>	<i>Dagidañ</i> (1)
<i>Nagik</i>	—	<i>Dagik</i>	<i>Gagik</i>	—	<i>Dagiñak</i>
<i>Nagi</i>	<i>Hagi</i>	<i>Dagi</i>	<i>Gagi</i>	<i>Zagi</i>	<i>Dagiñ</i>
—	<i>Hagigu</i>	<i>Dagigu</i>	—	<i>Zagigu</i>	<i>Dagiguñ</i>
<i>Nagiñu</i>	—	<i>Dagiñu</i>	<i>Gagiñu</i>	—	<i>Dagiñuñ</i>
<i>Nagite</i>	<i>Hagite</i>	<i>Dagite</i>	<i>Gagite</i>	<i>Zagite</i>	<i>Dagiteñ</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Hegidan</i>	<i>Negian</i>	—	<i>Zegidan</i>	<i>Negiñan</i>
<i>Negikan</i>	—	<i>Hegian</i>	<i>Gegikan</i>	—	<i>Hegiñan</i>
<i>Negian</i>	<i>Hegian</i>	<i>Egian</i>	<i>Gegian</i>	<i>Zegian</i>	<i>Egiñan</i>
—	<i>Hegigun</i>	<i>Genegiñan</i>	—	<i>Zegigun</i>	<i>Genegiñan</i>
<i>Negiñun</i>	—	<i>Zenegian</i>	<i>Gegiñun</i>	—	<i>Zenegiñan</i>
<i>Negiaten</i>	<i>Hegiaten</i>	<i>Egiaten</i>	<i>Gegiaten</i>	<i>Zegiaten</i>	<i>Egiñaten</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Hagiker</i>	<i>Dagiker</i>	—	<i>Zagiker</i>	<i>Dagikedañ</i>
<i>Nagikek</i>	—	<i>Dagikek</i>	<i>Gagikek</i>	—	<i>Dagikeñak</i>
<i>Nagike</i>	<i>Hagike</i>	<i>Dagike</i>	<i>Gagike</i>	<i>Zagike</i>	<i>Dagikeñ</i>
—	<i>Hagikegu</i>	<i>Dagikegu</i>	—	<i>Zagikegu</i>	<i>Dagikeguñ</i>
<i>Nagikeñu</i>	—	<i>Dagikeñu</i>	<i>Gagikeñu</i>	—	<i>Dagikeñuñ</i>
<i>Nagikete</i>	<i>Hagikete</i>	<i>Dagikete</i>	<i>Gagikete</i>	<i>Zagikete</i>	<i>Dagitekeñ</i>

(1) En guipuzcoan : *dagiñkit*, *dagiñkik*, &c., avec *ñ* pour signe de pluralité; & aussi avec *tñ* : *dagiñtis*, &c. (Voir Larramendi, Dicç. f. v. *hacer*.)

IMPARFAIT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Hegidake</i>	<i>Negike</i>	—	<i>Zegidake</i>	<i>Negikez</i>
<i>Negiket</i>	—	<i>Hegike</i>	<i>Gegikek</i>	—	<i>Hegikez</i>
<i>Negike</i>	<i>Hegike</i>	<i>Legike</i>	<i>Gegike</i>	<i>Zegike</i>	<i>Legikez</i>
—	<i>Hegikegu</i>	<i>Gegike</i>	—	<i>Zegikegu</i>	<i>Gegikez</i>
<i>Negikegu</i>	—	<i>Zegike</i>	<i>Gegikezu</i>	—	<i>Zegikez</i>
<i>Negikete</i>	<i>Hegikete</i>	<i>Legikete</i>	<i>Gegikete</i>	<i>Zegikete</i>	<i>Legiketez</i>

IMPÉRATIF.

<i>Nagik</i>	—	<i>Agik</i>	<i>Gagik</i>	—	<i>Agiżak</i>
<i>Nagi</i>	<i>Hagi</i>	<i>Begi</i>	<i>Gagi</i>	<i>Zagi</i>	<i>Begiż</i>
<i>Nagiżu</i>	—	<i>Agiżu</i>	<i>Gagiżu</i>	—	<i>Agiżuż</i>
<i>Nagiie</i>	<i>Hagiie</i>	<i>Begiie</i>	<i>Gagite</i>	<i>Zagite</i>	<i>Begiiez</i>

Toutes ces flexions se retrouvent, en partie, sous leur forme primitive chez Dechepare & Liçarrague. De nos jours le biscaïen s'en fert, mais elles sont suivies de la conjonction *n* „que”, & elles correspondent aux flexions du subjonctif: *saldu dagidan* „que je le vende”. Elles ont peu ou point souffert, & il n'y aurait qu'à appliquer les lois de la phonétique pour les reconstruire; mais il sera plus clair de donner ces conjugaisons comme elles sont en usage aujourd'hui.

Le potentiel que nous avons reconstruit, en plaçant, selon l'habitude de quelques dialectes, le pronom-sujet à la fin de la flexion, pourrait aussi être formé en plaçant la syllabe *ke* à la fin de la flexion; *hagiker* serait alors *hagidake* de *h-egi-i-ke*, &c., &c.

§ 27.

Les six conjugaisons absolues de egin, comme auxiliaires du subjonctif

PRÉSENT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Agidan</i>	<i>Dagidan</i>	—	<i>Zagidačan</i>	<i>Dagidačan</i>
<i>Nagian</i>	—	<i>Dagian</i>	<i>Gagiačan</i>	—	<i>Dagiačan</i>
<i>Nagian</i>	<i>Agian</i>	<i>Dagian</i>	<i>Gagičan</i>	<i>Zagičan</i>	<i>Dagičan</i>
—	<i>Agigun</i>	<i>Dagigun</i>	—	<i>Zagigučan</i>	<i>Dagigučan</i>
<i>Nagičun</i>	—	<i>Dagičun</i>	<i>Gagičučan</i>	—	<i>Dagičučan</i>
<i>Nagien</i>	<i>Agien</i>	<i>Dagien</i>	<i>Gagiečan</i>	<i>Zagiečan</i>	<i>Dagiečan</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Engidan</i>	<i>Nengian</i>	—	<i>Zengidačan</i>	<i>Nengičan</i>
<i>Nengian</i>	—	<i>Engian</i>	<i>Gengiačan</i>	—	<i>Engiačan</i>
<i>Nengian</i>	<i>Engian</i>	<i>Legian</i>	<i>Gengičan</i>	<i>Zengičan</i>	<i>Legičan</i>
—	<i>Engigun</i>	<i>Gengian</i>	—	<i>Zengičučan</i>	<i>Gengičan</i>
<i>Nengičun</i>	—	<i>Zengian</i>	<i>Gengiačučan</i>	—	<i>Zengičan</i>
<i>Nengien</i>	<i>Engien</i>	<i>Legien</i>	<i>Gengiečan</i>	<i>Zengiečan</i>	<i>Legiečan</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.					
—	<i>Agikedan</i>	<i>Dagikedan</i>	—	<i>Zagikedačan</i>	<i>Dagikedačan</i>
<i>Nagikean</i>	—	<i>Dagikean</i>	<i>Gagikečan</i>	—	<i>Dagikečan</i>
<i>Nagikean</i>	<i>Agikean</i>	<i>Dagikean</i>	<i>Gagikečan</i>	<i>Zagikečan</i>	<i>Dagikečan</i>
—	<i>Agikegun</i>	<i>Dagikegun</i>	—	<i>Zagikegučan</i>	<i>Dagikegučan</i>
<i>Nagikečun</i>	—	<i>Dagikečun</i>	<i>Gagikečučan</i>	—	<i>Dagikečučan</i>
<i>Nagikeen</i>	<i>Agikeen</i>	<i>Dagikeen</i>	<i>Gagikečan</i>	<i>Zagikečan</i>	<i>Dagikečan</i>

IMPARFAIT.

me	te	le	nous	vous	les
—	<i>Engikedan Nengikean</i>	—		<i>Zegikedaζan Nengikeζan</i>	
<i>Nengikean</i>	—	<i>Engikean</i>	<i>Gengikeaζan</i>	—	<i>Engikeζan</i>
<i>Nengikean</i>	<i>Engikean</i>	<i>Legikean</i>	<i>Gengikeζan</i>	<i>Zengikeζan</i>	<i>Legikeζan</i>
—	<i>Engikegun Gengikean</i>	—		<i>Zengikeguζan Gengikeζan</i>	
<i>Nengikeζun</i>	—	<i>Zengikean</i>	<i>Gengikeζuζan</i>	—	<i>Zengikeζan</i>
<i>Nengikeen</i>	<i>Engikeen</i>	<i>Legikeen</i>	<i>Gengikeeζan</i>	<i>Zengikeeζan</i>	<i>Legikeeζan</i>

IMPÉRATIF.

<i>Nagik</i>	—	<i>Egik</i>	<i>Gagiζak</i>	—	<i>Egiζak</i>
<i>Nagi</i>	<i>Agi</i>	<i>Begi</i>	<i>Gagiζ</i>	<i>Zagiζ</i>	<i>Begiζ</i>
<i>Nagiζu</i>	—	<i>Egiζu</i>	<i>Gagiζuζ</i>	—	<i>Egiζuζ</i>
<i>Nagie</i>	<i>Agie</i>	<i>Begie</i>	<i>Gagieζ</i>	<i>Zagieζ</i>	<i>Begieζ</i>

Le présent peut se passer d'explication ; *dagit + n* fait *dagidan*; *nagik + n* fait *nagian* après l'élation régulière du *k* médial. *Nagian* est écrit par Larramendi *nagiaan*, ce qui n'est pas correct, puisque *nagikan* en perdant le *k* devient *nagian*. On écrit si souvent deux *a*, quand c'est parfaitement inutile, qu'on aimerait à admettre ici cette orthographe, d'abord pour indiquer la chute du *k*, & ensuite pour distinguer *nagian* de la 3^{me} personne, formée de *n-ag-i-an*.

Dans les flexions plurielles, avec „nous, vous, les” pour objet, on trouve, selon l'habitude biscaïenne, le *ζ*, signe de pluralité supplémentaire ; *gagik* (primitif) „tu nous fais” suivi de *n* devient en biscaïen *gagiζan* pour *gagikaζan* de *g-egi-k-ζ-an*. Les 3^{mes} personnes plurielles ont, comme toujours, un *e* au lieu de *a* pour indiquer le pluriel ; puisque *gagiζan* devrait faire *gagiζaten*, au pluriel, on s'attendrait à trouver *gagiζaen*, mais on trouve toujours la terminaison comme étant *eζan* : *gagieζan*, *zagieζan*, *dagieζan*. L'erreur de considérer *e* comme signe de pluralité (au lieu de *re*, dont le *r* s'est perdu) aura peut-être influencé cette orthographe.

A l'imparfait on retrouve ce que nous appelons le *n* mystérieux; *hegidan*, après la chute de l'*h*, devient *engidan*.

La chute du *k*, n'étant indiquée par rien, on trouve des flexions tout-à-fait pareilles, comme dans le présent; *nengian* pour „tu me faisais” & „il me faisait”; la 2^{me} personne formée de *n-engi-k-an*; la 3^{me} personne de *n-engi-an*.

Le potentiel offre les mêmes variations que l'indicatif; il n'y a que *gagikez̄an* „tu peux nous faire” qui ne nous semble pas correct; il faudrait *gagikez̄an* de *g-egi-ke-z-an*.

Zavala n'a pas vu que ces deux temps appartenaient au mode potentiel; il les classe au nombre de ceux du subjonctif, nomme le premier „le futur du présent du subjonctif” & le traduit par le présent. La valeur de ces temps a été discutée ailleurs.

§ 28.

Les douze conjugaisons relatives de egin comme auxiliaires du subjonctif des verbes transitifs.

Nº I.

1^{re} personne du singulier au datif.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagidan

Dagidaaz̄an

Dagidan

Dagidaaz̄an

Dagidaaz̄un

Dagidaaz̄uz̄an

Dagiden

Dagidez̄an

IMPARFAIT.

ACCUSATIF SING.

le à moi

*Engidan**Legidan**Zengidan**Legiden*

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

*Engidañan**Legidañan**Zengidañan**Legideñan*

IMPÉRATIF.

*Egidak**Begit**Egidañu**Begide**Egidañak**Begidañ**Egidañuñ**Begideñ*

La 2^{me} pers. du singulier *dagidan* est formée de *dagidak + n* & par conséquent *dagidakan*, en perdant le *k* médial, devient *dagidaan* avec deux *a*. Il serait de toute nécessité de conserver l'orthographe correcte ; maintenant on trouve trois flexions pareilles ; ici la 2^{me} & la 3^{me} personne, & dans la conjugaison absolue, la 1^{re} personne : *dagidan* „que je le fasse” formée de *dagit-n*. Ce second *a* s'est conservé dans la flexion *dagidañan* pour *dagidakan*.

Il nous a semblé superflu de donner l'indicatif & l'optatif dont ces conjugaisons-ci sont formées, p. ex. *dagidak* „tu me le fais” ; *dagit* „il me le fait” ; *dagidañu* „vous me le faites” ; *dagidate* „ils me le font”. En ajoutant la conjonction *n* „que”, nous avons *dagidaan*, *dagidan*, *dagidañun*, *dagidaten*. Maintenant que nous connaissons les lois phonétiques & les particularités biscaïennes, l'opération inverse, de retrancher le *n*, nous donnera l'indicatif & le potentiel. Les temps du potentiel suivis de *n* sont considérés par Zavala, ainsi que nous l'avons dit dans la conjugaison précédente, comme appartenant au subjonctif & sont rendus par le présent & l'imparfait du subjonctif, ce qui est évidemment une erreur.

Les temps du potentiel ayant la même forme que ceux de l'indicatif, sauf la syllabe *ke* qui suit le thème, il a semblé également superflu de citer ce mode ; le présent *dagikedak* suivi de *n* „que”, fait *dagikedan* pour *dagikedakan* & ainsi de suite.

Nº 2.

1^{re} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à nous

ACCUSATIF PLUR.

les à nous

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagigüan

Dagigüačan

Dagigun

Dagigučan

Dagigučun

Dagigučučan

Dagigüen

Dagigüečan

IMPARFAIT.

Engigüan

Engigüačan

Legigun

Legigučan

Zengigun

Zengigučan

Legigüen

Legigüečan

IMPÉRATIF.

Egiguk

Egigučak

Begigu

Begigu

Egiguču

Egiguču

Begigüe

Begigue

Comparez la conjugaison précédente. *Dagigüan* est formé de *d-egi-gu-h-an*. La 2^{me} personne sing. de l'imparfait aurait dû être *hengigun*. Le *a* qui s'y trouve chez Zavala, est dans le système de l'auteur la caractéristique de la 2^{me} pers. sing., ce qui est une erreur; le sujet doit précéder le thème dans l'imparfait. Voir ch. xi, § 3.

Nº 3.

2^{me} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagidan

Dagiadačan

Dagian

Dagiačan

Dagiagun

Dagiagučan

Dagien

Dagiačen

IMPARFAIT.

Nengian

Nengiačan

Engian

Engiačan

Gengian

Gengiačan

Engien

Engiečan

IMPÉRATIF.

Begik

Begičak

Begiek

Begiečak

Le présent de l'indicatif était *dagiat* de *d-egi-h-i*, „je-te-donne-le” ; & *dagiat* + *n* fait *dagiadan*.

Nengian est pour *nengikan* de *n-engi-h-an*, après élision de *k*. Voir ch. XI, § 3 & ch. III.

Pour les observations générales, nous devons renvoyer à la conjugaison n° I.

Nº 4.

2^{me} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à vous

ACCUSATIF PLUR.

les à vous

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagiżudan

Dagiżudażan

Dagiżun

Dagiżużan

Dagiżugun

Dagiżugużan

Dagiżuen

Dagiżueżan

IMPARFAIT.

Nengiżun

Nengiżużan

Legiżun

Legiżużan

Gengiżun

Gengiżużan

Legiżuen

Legiżueżan

IMPÉRATIF.

Begiżu

Begiżuż

Begiżue

Begiżueż

Ces flexions sont toutes formées régulièrement. *Dagiżudan* se compose de *d-egi-żu-i-n*, „que-je-vous-fasse-le” ; & ainsi de suite.

Ces flexions sont en usage pour le singulier honorifique, & l'on a formé un pluriel de ce pluriel en intercalant le signe de pluralité *ie* (1). Le *i* s'est perdu & *e* est resté. *Dagiżuedan*, *dagiżuen*, &c. *Dagiżuedażan*, *dagiżueżan*, &c. *Nengiżuen*, *legiżuen*, &c. *Nengiżueżan*, *legiżueżan*, &c.

(1) Voir ch. xi, § 3.

Nº 5.

3^{me} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à lui

ACCUSATIF PLUR.

les à lui

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagiordan

Dagiodačan

Dagioan

Dagioačan

Dagion

Dagiočan

Dagiogun

Dagiogučan

Dagiočun

Dagiočučan

Dagioen

Dagioečan

IMPARFAIT.

Xengion

Xengiočan

Engioan

Engioačan

Legion

Legiočan

Gengion

Gengiočan

Zengion

Zengiočan

Legioen

Legioečan

IMPÉRATIF.

Egiok

Egiočak

Begio

Begioč

Egioču

Egiočuč

Begioe

Begioeč

Ces flexions sont formées régulièrement. *Dagiordan* est formé de *d-egi-o-i-n*, „que-je-lui-fasse-le”, en lisant à rebours. Le *i* est devenu *d* & *o* est pour *ho*; voir ch. XI, § 3. *Dagioan* est pour *dagiokan* de *d-egio-h-n*; mais le *k* est élidé selon l’habitude. *Dagioen*, 3^{me} pers. plur. est pour *dagioren*.

L'accusatif pluriel est indiqué par ζ : *d-egi-ho-i-ζ-n.*

La 2^{me} perf. sing. de l'imparfait est mal formée ; elle est pour *hengion* ou *engion* ; le *a* est de trop ; voir ch. XI, § 3 ; ou bien si l'on veut admettre le *a* comme faisant partie de la terminaison (ce qui n'est pas l'idée de Zavala), il faudrait écrire le *a* partout.

Nº 6.

3^{me} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à eux

ACCUSATIF PLUR.

les à eux

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Dagioedan

Dagioedaζan

IMPARFAIT.

Xengioen

Xengioeζan

IMPÉRATIF.

Egioek

Egioeζak

Ces flexions sont formées comme celles avec le datif singulier ; seulement on y a introduit un *e* pour indiquer le pluriel du datif.

§ 29.

Les six conjugaisons primitives, intransitives de egin, avec un régime indirect.

Nous avons dit (§ 27) que *egin* paraît avoir une variante *ekin*, que l'on trouve comme auxiliaire du subjonctif des verbes intransitifs avec un régime.

INDICATIF.

PRÉSENT.

	à moi	à toi	à lui	à nous	à vous	à eux
—		Nagik	Nagiyo	—	Nagiżu	Nagiyore
Hagit	—		Hagiyo	Hagigu	—	Hagiyore
Dagit	Dagik		Dagiyo	Dagigu	Dagiżu	Dagiyore
—	—		Gagiyorż	—	Gagiżuż	Gagiyore
Zagidaż	—		Zagiyorż	Zagiguż	—	Zagiyore
Dagidaż	—		Dagiyorż	Dagiguż	Dagiżuż	Dagiyoreż

IMPARFAIT.

—	Nengikan	Nengiyon	—	Nengiżun	Nengiyoren
Hengidan	—	Hengiyon	Hengigun	—	Hengiyoren
Egidan	Egikan	Egiyon	Egigun	Egiżun	Egiyoren
—	Gengiżakan	Gengiożan	—	Gengiżużan	Gengiożaten
Zengidażan	—	Zengiożan	Zengigużan	—	Zengiyożaten
Egidażan	Egiżakan	Egiożan	Egigużan	Egiżużan	Egiyożaten

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	Nagikek	Nagikeyo	—	Nagikeyu	Nagikeyore
Hagiker	—	Hagikeyo	Nagikeygu	—	Hagikeyore
Dagiker	Dagikek	Dagikeyo	Dagikeygu	Dagikeyu	Dagikeyore
—	Gagikek	Gagikeyo	—	Gagikeyu	Gagikeyore
Zagiker	—	Zagikeyo	Zagikeygu	—	Zagikeyore
Dagikere	Dagikeyete	Dagikeyore	Dagikeyute	Dagikeyute	Dagikeyoree

IMPARFAIT.

—	Nengikek	Nengikeyo	—	Nengikeyu	Nengikeyore
Hengiker	—	Hengikeyo	Hengikegu	—	Hengikeyore
Legiker	Legikek	Legikeyo	Legikegu	Legikeyu	Legikeyore
—	Gengikek	Gengikeyo	—	Gengikeyu	Gengikeyore
Zengiker	—	Zengikeyo	Zengikegu	—	Zengikeyore
Legikere	Lagikeyete	Legikeyore	Legikegu	Legikeyu	Lekikeyoree

Nous avons donné ici les conjugaisons de *egin* & non de *ekin*, puisque celles de *egin* ont été en usage, & qu'il n'y a qu'à y ajouter la conjonction *n* & à changer le *g* en *k*, pour avoir les flexions en usage aujourd'hui comme auxiliaires du subjonctif des verbes intransitifs. De nos jours on ne trouve que celles de *ekin*, mais elles ont fortement souffert dans quelques dialectes. Nous les avons discutées plus en détail au paragraphe qui traite du verbe *içan*.

Dechepare est le seul auteur où nous ayons retrouvé l'emploi de *egin* comme auxiliaire des verbes intransitifs : *Parti albanenguidio harc eç luque pareric* (1). *Parti al-ba-nengiyo*, „si je pouvais me séparer d'elle”. L'idée de pouvoir est indiquée ici par la forme du temps ; c'est, selon nous, le potentiel, pour *nengiyoke*. (2). C'est le seul exemple, jusqu'à présent, où nous ayons trouvé *d* pour *y*, ce qui ferait supposer que cet *y* est prononcé mouillé. Comparez notre Dictionnaire, la lettre *J*. Les deux éditions ont le *d*; mais il serait possible que ce fût une faute d'impression. Sans cela Dechepare n'écrit ni *y* ni *d*; p. ex. *ioanenguion* pour *joan nengion*.

§ 30.

Le nom verbal eruan ou eroan.

L'adjectif verbal *eruan* ou *eroan*, „emmené” est seulement connu de nos jours en biscaïen ; c'est un nom verbal causatif, formé de *era-joan*. *Eroan* sert en biscaïen comme auxiliaire des verbes transitifs, & leur donne la signification des verbes fréquentatifs : *jan daroai*, „je mange d'habitude”, „j'ai coutume de manger”. La langue espagnole exprime aussi cette idée par un seul verbe „soler”.

Eroan a eu très probablement aussi dans les autres dialectes la même signification, celle d'un auxiliaire fréquentatif ; mais elle s'est

(1) *Poësies, Amorosen partizia.*

(2) Chap. xxiv, §. 14.

perdue, & de nos jours *eroan* ne sert, dans les autres dialectes, que comme auxiliaire correspondant à „avoir” (sans l'idée secondaire de „coutume”), quand l'auxiliaire doit exprimer deux régimes, l'un direct, l'autre indirect. Le dialecte biscaïen, le seul où *eroan* était déjà employé pour „avoir coutume”, ne pouvait s'en servir pour exprimer l'auxiliaire „avoir” avec les deux régimes, & dans ces cas là le biscaïen fait usage des flexions de *eusti*, „tenir”. Ainsi *daroiazu*, nav. esp. „vous me l'avez”, se dit en biscaïen *deustažu*. *Daroiazu* est formé de *d-aro-i-žu*, „vous-me-avez-le” en lisant à rebours; cette flexion est *derautažu* en lab., *drautažu* en bn., *dautažu* en lab., *derautažu* en soul. anc. (1500); *deritažu* (1600); *deitažu* en soul. moderne; & *didažu* en guip. Le biscaïen *deustažu* est formé de *d-eust* (pour *euis*)-i-žu.

La conjugaison absolue (avec „me, te, nous, vous” pour objet) n'est en usage par conséquent qu'en biscaïen; là *eroan* indique le fréquentatif: *yo daroa*, „il a l'habitude de battre” ou „il bat d'habitude”; *yo naroa*, „il me bat d'habitude”, &c.

Les conjugaisons relatives (avec deux régimes), au contraire, intéressent tous les dialectes; en biscaïen elles servent comme auxiliaires des verbes fréquentatifs; & dans tous les autres dialectes comme auxiliaires purs & simples, mais seulement quand deux régimes sont exprimés. Ainsi *emon daroaržui* signifie en biscaïen „je vous le donne d'habitude” & en nav. esp. *ematen daroržui* „je vous le donne”.

Puisque *eroan* est un verbe causatif ou factitif, nous pouvons examiner ici sa forme & celle des autres verbes causatifs, sans trop nous éloigner de notre sujet.

Le verbe factitif est exprimé dans tous les dialectes par *eražo* ou *eraži* ou *araži*; p. ex. *ar*, „prendre” fait *arreražo* ou *hareraži*, „faire prendre”. — *Eta baldin eure beguiac trebuca eraciten bahau*. Marc IX, 47. „Et si ton œil te fait trébucher”. *Irudi bažauržu, imprimieraži dižazun* (1), „pour que vous les fassiez imprimer, si cela vous convient”.

Ce nom verbal se rencontre souvent sous une forme contractée. En guipuzcoan le *e* de *eražo* se perd, & le dialecte biscaïen, qui a

(1) Dechepare, Introd. Poësies.

une si forte tendance à élider les *r*, en a fait *aʒi*; p. ex. *janaʒi* pour *jan eraʒi* „faire manger”; *edanaʒi* pour *edan eraʒi* „faire boire”. Mendiburu (guip.) écrit: *Eta eska biełago aʒiraʒi* (pour *aʒi eraʒi*).

Hura bezala galdu eʒ diiezen gauža onak egiten ditužienak, adiraʒi nai diet (1). „Comme lui, afin que les bonnes choses qu'ils ont faites ne s'oublient pas, je veux leur enseigner”...

Ceci nous donne déjà les trois variantes *eraʒi*, *raʒi*, *aʒi*. La contraction de ce nom verbal ne s'est pas arrêtée là; la corruption phonétique s'est aussi attaquée à la terminaison; *eraʒi* a la forme d'un adjectif verbal, dont l'élément formatif est *i*; cet *i* se perd souvent (toujours à l'impératif), & Chourio écrit par conséquent: *Ahautzaraʒ* (pour *ahautz arazi*) *diētakidatžu munduko gaužak* (2). „Puissiez-vous me faire oublier les choses de ce monde”.

Eraʒi, sous les formes *raʒi*, *aʒi*, *aʒ*, se laissait toujours reconnaître & restait un nom, modifiant, & par conséquent suivant, le nom verbal; mais comme *eraʒi* a perdu deux lettres initiales, ce nom verbal a aussi perdu deux lettres finales, &, après le *i*, le *z* s'est perdu & il n'est resté que *era*. *Era* n'ayant plus rien d'un adjectif verbal qui pouvait régir un autre nom verbal, en est arrivé à être considéré, comme un nom, comme *bear*, *eʒin*, *nai*, &c., & a été placé par conséquent devant le nom verbal uni avec lui, tout comme on écrit généralement *naider*, *eʒindur*, &c. Nous retrouvons cet *era* dans *eroan* formé de *era-joan*.

Nous croyons même reconnaître dans *eʒin* une forme exactement parallèle. *Eʒin* est, croyons-nous, pour *eʒ-edin* „pas pu” = impossible; & puisque le *d* s'est perdu dans toute la conjugaison, *eʒedin* est devenu *eʒin* pour *eʒein*. Dans notre Dictionnaire nous avons décomposé *eʒin* en *eʒ-eigin*; mais le sens & la forme donnent raison à l'étymologie que nous donnons aujourd'hui.

Dans notre Dictionnaire nous avons suggéré la possibilité d'une origine commune de *eraso* „attaquer, battre” & *eražo* „contraindre”, ces deux significations pouvant se confondre dans l'idée de contraindre

(1) *Jesuſen Compañaco*, p. 5.

(2) *Imitac.*, p. 265.

matériellement & moralement. La différence d'orthographe n'a que peu d'importance ici ; mais, de plus, on trouve *eraſo*, „battre” écrit avec un *z* & même *eražo* est écrit *eraži*. Bartholome dit : *ažotetz eratžita* (1). „Battu de verges”. Nous pouvons peut-être aller un pas plus loin & relier *eraži* ou *araži* ou *eražo* à *aražo*, „travail”. De „travail, peine, labeur” à „contrainte” la limite est vite franchie, & le *i* formatif des adjectifs verbaux a pu faire de *araž* ou *aražo*, l'adjectif verbal *araži*, „constraint, obligé à”, & ainsi *artu eraži*, „constraint à prendre, fait prendre”. *I* pour *o* serait une hypothèse risquée, si *eražo* & *eraži* n'étaient pas tous les deux en usage. De cette façon nous avons l'explication des trois différentes formes, *eražo*, *ari* & *era*: *ar eražo* ou *arreražo*, „faire prendre”; *janaži*, „faire manger” & *eroan*, „faire aller”, de *era-joan*.

Quelquefois on trouve *era*, pour ainsi dire, intercalé dans le nom verbal; p. ex. *edaran*, „faire boire” de *edan*, „boire”. Mais *edaran* s'explique mieux comme variante de *eradan*; l'hyperthèse de *r* & *d* n'est pas un fait très extraordinaire; *eradan* est pour *era-edan*; comme *erasan*, „faire parler” est pour *era-esan* (2).

D'autres fois *era* est tout à fait isolé, séparé du nom verbal: *Zeuek dakiżue eże era gichi galdu dodażana*. „Vous savez que j'ai fait passer peu d'occasions...” Bartholome.

Era est par conséquent pour nous la contraction de *eraži*; c'est une forme pétrifiée, pour ainsi dire, comme *eżin*, & qui précède toujours, dans ce cas, le nom verbal.

Quelques auteurs ont voulu considérer *eražo* comme un nom verbal causatif lui-même, & formé de *era-jažo*, „faire arriver”. Comme on n'avait jamais examiné convenablement ce que *era* signifiait, on avait admis que *era* ou *ra* était une syllabe au sens de „faire”, & l'on ne s'était pas aperçu que si *era* donnait un sens causatif au nom verbal, il était parfaitement inutile d'unir *jažo* à *era*. L'idée de „arriver” n'ajoute absolument rien, comme élucidation, à celle de „faire”.

(1) *Euscal errijetako*, p. 4.

(2) Il y a de nombreux exemples d'hyperthèse dans la langue & surtout dans les flexions du verbe.

L'explication de *erazo* par *era-jazo* est de Zavala (1), & a été répétée par plusieurs auteurs, & entre autres par M. Vinson (2), qui s'exprime ainsi : „Mais relativement aux causatifs, je dois ajouter que „*eroan* ne peut être formé de *erazo-joan*, car *erazo*, comme le fait „observer le prince Bonaparte, est lui-même le causatif de *jazo*” . — L'affirmation dont M. Vinson assume ici la responsabilité, n'étant accompagnée d'aucune preuve, n'a que peu de valeur, quand bien même l'auteur cite le prince Bonaparte, qui ne fait que répéter ce qu'a dit Zavala qui, à son tour, copie peut-être Astarloa. Et quelle valeur a la conclusion que M. Vinson tire de la théorie de Zavala ? Il va sans dire que si *erazo* ne peut rendre *joan* factitif, *erazo* ne peut pas rendre factitif non plus *ar* & cent autres noms verbaux. Or, on ne dit pas autrement que *ar erazo*, „faire prendre”.

Que *era-jazo* puisse faire *erazo*, cela est possible, mais ne prouve rien du tout ; il est deux autres noms verbaux *erazo*, dont l'un signifie „faire parler” & l'autre „battre” ; ces noms verbaux ne sont pas formés de *era-jazo*. Il n'est donc pas nécessaire que le nom verbal *erazo* soit composé de *era-jazo*. La formation, selon Zavala, de *eraso*, „faire dire”, est trop curieuse pour ne pas la donner, en passant, ici. L'auteur dit que ce nom verbal dérive de *esan* : de *esan* decir *e-ra-san* o *e-ra-so*” . — Pour l'auteur *ra* est intercalé ; *erasan* s'explique, mais *eraso*? Est-ce que *san* devient *so*? C'est sans doute un détail.

Nous n'aurions pas relevé cette théorie superficielle sur *erazo*, si le prince Bonaparte n'en eût repris la défense dans un article d'une revue anglaise (3), où nous lissons, au milieu de beaucoup de gros mots à notre adresse : „No discussion upon it is possible, the matter is so evident” . — En français : Le sujet est trop évident pour donner matière à discussion. — De cette façon on ne court pas risque de s'embrouiller dans ses arguments. Une autre observation, également superficielle du prince Bonaparte, est celle qui a trait à la place qu'occupe *erazo* dans la phrase. Le prince Bonaparte dit : „*Joan-erazo* is the only possible order of the words” (3). C'est-à-dire : „*Joan-erazo*

(1) *Verbo vasc.*, p. 162, ch. ix, n° 3.

(2) *Revue de Linguistique*, vol. VIII, p. 158.

(3) *The Academy*, 4 sept. 1875.

est le seul ordre possible dans lequel les mots peuvent être placés”.— On a vu plus haut que *era* précède toujours le nom, ce qui est le point en litige pour *eroan* (de *era-joan*); & personne n'a jamais dit que *erazo* précède.

Le ton d'oracle avec lequel le prince Bonaparte débite ses assertions, que nous laissons au lecteur le soin de qualifier, nous oblige à en citer encore deux. Toujours dans ce même article on peut lire : „The syllable *ra*, or the word *era* makes many verbal nouns factitive”; c'est-à-dire que la syllabe *ra* ou le mot *era* rend factitifs plusieurs noms verbaux. — C'est ce que chacun sait. — Et plus loin : „For how could *eroan*, formed of *joan* and of *ra* or *era* (a word which means „time” notwithstanding the bold denial of M. Van Eys, be admitted to be a mere contraction of *erazo-joan*)... C'est-à-dire : „Car comment admettre que *eroan*, formé de *joan* & de *ra* ou de *era*, mot qui signifie „temps”, malgré le déni téméraire de M. Van Eys, ne soit que la contraction de *erazo-joan*”. — On vient de voir comment.— Ainsi *era* est un mot qui rend factitifs les noms verbaux & qui signifie „temps”!

Notre „déni téméraire” est celui-ci. Comme il n'est pas admissible que *era*, mot d'emprunt, & signifiant „temps”, comme le dit le prince Bonaparte, & aussi „air, mode, manière”, comme on peut le voir dans notre Dictionnaire, ait quelque chose de commun avec *era*, formant les verbes causatifs, nous avons dit dans notre Etude sur les auxiliaires, que *era* ne signifiait rien, ayant assez bonne opinion de l'intelligence de nos lecteurs pour leur épargner l'explication que nous sommes obligés de donner maintenant.

Dans un second article (1), valant le premier par le fond & par la forme, sur notre Etude sur les auxiliaires, l'autorité de Zavala est invoquée pour démontrer notre ignorance totale de la langue basque, & le prince Bonaparte ajoute : „I profess the greatest deference for the talent of the P. Zavala”. C'est-à-dire : „J'ai le plus grand respect pour le talent du Père Zavala”. — Nous le croyons sans peine; les deux articles du prince Bonaparte le prouvent surabondamment;

mais son respect pour le talent de Zavala ne prouve pas que Zavala ait du talent; ce sont deux choses entièrement distinctes.

§ 31.

*Les sept conjugaisons absolues du nom verbal eroan ou eruan,
en dialecte biscaïen.*

N^os 1 & 2.

ACCUSATIF SING.

le

ACCUSATIF PLUR.

les

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Daroat**Daroadañ**Daroak**Daroazak**Daroa**Daroaz**Daroagu**Daroaguñ**Daroazu**Daroazuñ**Daroe**Daro'eñ*

IMPARFAIT.

*Neroian**Neroazan**Eroaan**Eroazan**Eroian**Eroazan**Geroian**Geroazan**Zeroian**Zeroazan**Eroi'en**Ero'eñan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neroake**Neroakeñ**Eroake**Eroakeñ**Leroake**Leroakeñ**Geroake**Geroakeñ**Zeroake**Zeroakeñ**Leroakee**Leroakeeñ*

Pour le mécanisme de la conjugaison, nous devons renvoyer le lecteur au chapitre xi.

Cette conjugaison n'offre que les petites irrégularités qui se trouvent dans tous les verbes biscaïens. Les 3^{mes} personnes ont *e* pour *a* dans la terminaison, *daroē* pour *daroa*; il aurait fallu *daroate*, mais on s'est figuré que *e* indiquait le pluriel (1). — *Daro'eζ*, comme l'écrit Zavala, est pour *daroatez*.

Zavala écrit, sans aucune raison apparente, *neroian* pour *neroan*, comme l'écrit Larramendi & comme il nous paraît que c'est la forme correcte; *n-eroa-n*, ne peut faire que *neroan*.

Dans *eroaan* se trouve un *a* de trop; le pronom doit précéder la flexion; il aurait fallu *heroan* ou bien *eroan*. Cet *a* a été expliqué ailleurs (1).

La 3^{me} perf. plurielle *eroeζan* est pour *eroaζaten*; la confusion est ici double; le *a* radical a subi la transformation en *e*. Même au point de vue de la coutume biscaïenne il aurait été plus régulier d'écrire *eroaζen*.

Le présent du conditionnel est l'imparfait de l'optatif. Le présent de l'optatif serait *daroaker*; mais ce temps ne s'est pas conservé en biscaïen, autant que nous sachions. Nous croyons l'avoir retrouvé dans les dialectes bas-navarrais & souletin.

Les 2^{mes} perf. plur. étant en usage pour le singulier, on a formé *daroaζue*, *daroaζueζ*; *zeroien*, *zeroeζan*; *zeroakee*, *zeroakeeζ*.

Le passé du conditionnel est formé en ajoutant la caractéristique du passé *an*, au présent : *neroakean*, &c.

(1) Ch. xi, § 3.

N^os 3 & 4.

ACCUSATIF SING.

me

ACCUSATIF PLUR.

nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Naroak

Garoazak

Naroa

Garoaz

Naroazu

Garoazu

Naroe

Garo'ez

IMPARFAIT.

Neroaan

Geroaazan

Neroan

Geroazan

Neroazun

Geroazuzan

Nero'en

Gero'ezan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Neroakek

Geroakezak

Neroake

Geroakez

Neroakezu

Geroakezuz

Neroakee

Geroakeez

Naroak est formé de *n-eroa-h*; *h* final durci en *k*; l'initiale radicale *e* est devenue *a*, selon la règle. Avec l'objet pluriel „nous” *garoak* aurait suffi, dirait-on; *g-eroa-h*; mais le biscaïen, & aussi les autres dialectes, aiment à indiquer le pluriel une seconde fois, par le signe de pluralité *z*, & *g-eroa-z-h* fait *garoazak*.

Il y a ici la même observation à faire que partout ailleurs pour les 3^{mes} personnes du pluriel.

Neroaan & geroaazan ont un second *a*, qui est ici à sa place.

Neroaan est formé de *n-eroa-h-an*; le *h* devenu *k* au milieu du mot a été élidé & l'hiatus est resté.

Geroakezak est pour *geroakekaζ*; mais dans ces cas-là il y a toujours hyperthèse de *k* & ζ.

N^os 5 & 6.

ACCUSATIF SING.

je te

ACCUSATIF PLUR.

je vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Aroat

*Zaroada-*_ζ

Aroa

*Zaroa-*ζ

Aroagu

*Zaroagu-*ζ

Aro'e

*Zaro'e-*ζ

IMPARFAIT.

Eroadan

*Zeroada-*ζ*an*

Eroan

*Zeroa-*ζ*an*

Eroagun

*Zeroagu-*ζ*an*

Ero'en

*Zero'e-*ζ*an*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Eroaker

Zeroaker

Eroake

Zeroake

Eroakegu

Zeroakegu

Eroakee

Zeroakee

L'aspiration s'étant perdue en biscaïen, *aroat* est pour *haroat*, de *h-eroa-i*, „je-emmène-toi” en lisant à rebours. Avec l'objet pluriel, le pluriel est exprimé deux fois; *zaroat* aurait suffi; mais on dit *zaroada-*ζ, en ajoutant ζ.

N° 7.

Accusatif pluriel „vous” (forme respectueuse).

	INDICATIF.	
PRÉSENT.	IMPARFAIT.	CONDITIONNEL.
Zaro'edaꝝ	Zaro'edaꝝan	Zeroakeet
Zaro'eꝝ	Zaro'eꝝan	Zeroakee
Zaro'eguꝝ	Zaro'eguꝝan	Zeroakeegu
Zaro'eeꝝ	Zaro'eeꝝan	Zeroakee

On voit la façon machinale dont ces flexions sont formées; la voyelle *e* remplace la voyelle *a*; ce qui a fait croire que *e* est un signe de pluralité (1); *zoroadaꝝ* devient *zaroedaꝝ*, &c.

§ 32.

Les douze conjugaisons relatives du nom verbal eroan en dialecte biscaïen.

N° 1.

1^{re} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Daroadak
Daroat
Daroadaꝝu
Daroade

Daroadaꝝak
Daroadaꝝ
Daroadaꝝuꝝ
Daroadeꝝ

(1) Zavala, *Verbo vasc.*, p. 62, n° 31.

ACCUSATIF SING.

le à moi

ACCUSATIF PLUR.

les à moi

IMPARFAIT.

*Eroadaan**Eroadaazan**Eroadan**Eroadazan**Zeroadan**Zeroadazan**Eroaden**Eroadezan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Eroakedak**Eroakedazak**Leroaker**Leroakedaz**Zeroaker**Zeroakedaz**Leroakede**Leroakedez*

Ces flexions sont généralement formées d'une façon régulière. *Daroadak* est composé de *d-eroa-i-h*, „tu-me-emmènes-le”, en lisant à rebours. Pour les caractéristiques des pronoms *d*, *i*, *h*, nous devons renvoyer au chapitre XI, § 3. Le *h* final est durci en *k* (voir ch. III), & *i* est devenu *d*, selon la règle.

Le pluriel de l'objet est indiqué par *z*, & *daroadak + z* devient *daroadażak* avec hyperthèse de *k*, que le biscaïen préfère avoir à la fin de la flexion, comme nous l'avons déjà souvent fait remarquer.

Dans les imparfaits il y a l'erreur habituelle ; l'hiatus *aa* ferait supposer qu'il y a un *k* d'élidé ; ce qui n'est pas. *Eroadaan* devrait être *heroadan* ; de *h-eroa-i-an*. Le sujet (*h*) doit être préfixé. *Eroadaazan* devrait être par conséquent *heroadażan*. Au chapitre XI, § 3, nous avons discuté l'origine de cet *a* superflu.

Au présent du conditionnel, le biscaïen préfère avoir le sujet, ou son représentant, à la fin de la flexion, tandis que les autres dialectes préfèrent généralement avoir le suffixe *ke* à la fin.

La 3^{me} personne *leroaker* est régulière ; elle est formée de *l-eroa-ke-i*. Le sujet de la 3^{me} personne est indiqué par *l* ; *eroa* est le thème ; *ke* la caractéristique de l'optatif, & *i* est le datif „à moi”.

La 2^{me} personne *eroakedak*, „tu me l'emmènerais” est mal composée. Le sujet doit être préfixé; dans la 3^{me} personne il est rendu par *l*; ici il faudrait *h*; ainsi *heroa + ke + i* ou *heroaker*. L'erreur ne s'est pas produite dans la 2^{me} pers. du pluriel *zeroaket*; l'initiale seule devrait faire la différence. Il y a presque toujours de la confusion dans les flexions où la 2^{me} personne est exprimée, soit comme sujet, soit comme objet, apparemment parce qu'elles ne sont plus en usage. Le point de départ des comparaisons a été, & est toujours encore, la 3^{me} personne, & l'on dirait que *leroaker* a servi comme guide pour reconstruire une flexion inusitée. On savait que *l* appartient à la 3^{me} personne & que *k* indique la 2^{me} personne du singulier (1); il n'y avait donc qu'à enlever *l* & ajouter *k* pour former cette flexion.

Les dialectes qui placent la syllabe *ke* à la fin de la flexion, comme, par exemple, le navarrais espagnol, disent *zarodake*, „il me l'aurait” de *z-eroa-i-ke*.

Le conditionnel passé est formé en ajoutant *n* au présent: *eroakedan*, *leroakedan*, &c.

N° 2.

2^{me} personne du singulier, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Daroaat**Daroaadaq**Daroaa**Daroaaq**Daroaagu**Daroaaguz**Daro'e**Daro'eq*

(1) Zavala, *Verbo yasfc.*, p. 69, § 8.

ACCUSATIF SING.

le à toi

ACCUSATIF PLUR.

les à toi

IMPARFAIT.

*Neroaan**Neroaaqan**Eroaan**Eroaaqan**Geroaan**Geroaaqan**Ero'en**Ero'eqan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neroakek**Neroakeqak**Eroakek**Eroakeqak**Geroakek**Geroakeqak**Eroakeek**Eroakeeqak*

Le présent est formé correctement, excepté la 3^{me} personne; *daroaa* devrait être *daroak*, de *d-eroa-h*. Le 1^{re} personne est formée de *d-eroa-h-i* ou *daroakat*, après l'élation régulière de *h*. Cet *h* s'est durci en *k*, venant à la fin de la flexion, dans la 3^{me} personne. La 3^{me} personne du pluriel *daroë* est pour *daroak-te* avec élation de *k* médial.

L'hiatus dans l'imparfait est causé par la même raison, la chute de l'*h*. Ce temps, pas plus que le présent du conditionnel, n'offre rien de particulier.

N° 3.

2^{me} personne du pluriel, au datif (singulier honorifique).

ACCUSATIF SING.

le à vous

ACCUSATIF PLUR.

les à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

*Daroatqui**Daroatquudaq**Daroatzu**Daroatquuz**Daroatzugu**Daroatzunguq**Daroatque**Daroatqueq*

ACCUSATIF SING.

ACCUSATIF PLUR.

IMPARFAIT.

Neroarçun
Eroarçun
Geroarçun
Eroarçuen

Neroarçuzan
Eroarçuzan
Geroarçuzan
Eroarçuezan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Neroakezù
Leroakezù
Geroakezù
Leroakezue

Neroakezùz
Leroakezùz
Geroakezùz
Leroakezuez

Ces flexions sont les mêmes que les précédentes, seulement *iżu* (pour *żu* comme au conditionnel) a remplacé le *h*. *Daroarçui* est formé de *d-eroa-iżu-i*.

Nº 4.

3^{me} personne du sing., au datif.

ACCUSATIF SING.

ACCUSATIF PLUR.

le à lui

les à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

Daroakor
Daroakok
Daroako
Daroakogu
Daroakożu
Daroakoe

Daroakodaz
Daroakożak
Daroakoż
Daroakoguz
Daroakożuz
Daroakoeż

ACCUSATIF SING.

le à lui

ACCUSATIF PLUR.

les à lui

IMPARFAIT.

*Neroakan**Neroakoñan**Eroakoan**Eroakoñañan**Eroakon**Eroakoñan**Geroakan**Geroakoñan**Zeroakan**Zeroakoñan**Eroakoen**Zeroakoeñan*

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

*Neroakio**Neroakioñ**Eroakiok**Eroakioñak**Leroakio**Leroakioñ**Geroakio**Geroakioñ**Zeroakio**Zeroakioñ**Leroakioe**Leroakioeñ*

Cette conjugaison est régulière ; *daroakoi* est formé de *d-eroa-ho-i* ; le *h* s'est durci en *k* (1). Quelquefois on écrit, comme cela se fait régulièrement en souletin, *daroayoi* (2), c'est-à-dire le *h* a été élidé, & pour éviter l'hiatus on a introduit le *y*.

La 2^{me} personne du singulier de l'imparfait offre de nouveau l'erreur ordinaire ; on a intercalé un *a*, que l'on se figure indiquer la 2^{me} personne ; il aurait fallu *heroakan* ou *eroakan*. L'origine de cet *a* a été expliquée au chapitre xi, § 3. La même observation s'applique à *eroakoñan* pour *heroakoñan*.

Le conditionnel *neroakio* est formé de *n-eroa-ke-ho*, & le *y*, qui remplace l'*h*, aurait pu s'écrire : *neroakeyo* ; mais on écrit en biscaïen *neroakio*.

(1) Ch. xi, § 3, & ch. iii.

(2) Zavala *Verbo vasco.*, p. 64, § 3.

La 2^{me} personne est fautive comme d'habitude. *Eroakiok* devrait être *heroakio* de *h-eroa-ke-ho*. *K* ne doit pas se trouver à la fin de la flexion. Le sujet doit être préfixé, & il serait *h*.

N° 5.

3^{me} personne du pluriel, au datif.

ACCUSATIF SING.

le à eux

ACCUSATIF PLUR.

les à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

Daroakoet

Daroakoek, &c.

Daroakoedaꝝ

Daroakoeꝝak, &c.

IMPARFAIT.

Neroakoen

Eroakoen, &c.

Neroakoeꝝan

Eroakoeꝝan, &c.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Neroakioe

Eroakioek, &c.

Neroakioeꝝ

Eroakioeꝝak, &c.

Cette conjugaison est exactement comme celle qui précède, seulement on a intercalé un *e* pour indiquer le pluriel du régime indirect (à eux). Cet *e* est pour *te*; ainsi *daroakotet*; le *t* s'est perdu (1).

Le pluriel du régime direct est exprimé par *ꝝ*; ainsi *daroakoet* + *ꝝ* est devenu *daroakoedaꝝ* après la mutation de *t* en *d*.

(1) Ch. xi, § 3.

§. 33.

Conjugaisons de eroan comme auxiliaire avec deux régimes, correspondant à „avoir”, dans les dialectes lab., soul., bn., guip.

Nº I.

le à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

*Daroadak**Daroat**Daroadaqu**Daroade*

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darotak</i>	<i>Drautak</i>	<i>Dautak</i>	<i>Deitak</i>	<i>Didak</i>
<i>Daroit</i>	<i>Draut</i>	<i>Daut</i>	<i>Deit</i>	<i>Dit</i>
<i>Darotaqu</i>	<i>Drautaqu</i>	<i>Dautaqu</i>	<i>Deitaqu</i>	<i>Didaqu</i>
<i>Darotate</i>	<i>Draudate</i>	<i>Dautate</i>	<i>Deitaye</i>	<i>Didade</i>

La voyelle initiale de *eroan*, qui aurait dû devenir *a*, selon la règle, est restée souvent *e*. Dechepare écrit *erau* & aussi *ara*; Axular, Pouvreau, de la Vieuxville, écrivent le thème avec *e*: *erau*, *era*, *ero*; Chourio *aro*; Liçarrague omet la voyelle. Les voyelles primitives de *eruan* ou *eroan* se retrouvent par conséquent dans *erau*, après métathèse des deux voyelles finales.

Le souletin avait encore le *r*, il y a deux siècles; on disait *derit* pour *deit* (1); & il y a trois siècles on disait *deraut*: *Andre eder gen-*

(1) Voir le *Prône souletin* de 1676, réédité par M. A. d'Abbadie (de l'Institut), & aussi le *Catéchisme de Belapeyre*, 1696.

tilbarek bihoza deraut ebaxi (1). „Une gentille demoiselle m'a ravi le cœur”. A la page 50 Dechepare écrit *daraut*.

Le dialecte guipuzcoan offre souvent des formes encore plus corrompues que le souletin actuel, & il serait difficile aujourd’hui de relier *dit* à *darot*, si la série intermédiaire ne se fût pas trouvée aussi complète qu’elle l'est : *deraut*, *darot*, *derat*, *derot*, *derit*, *deit*, *dit*.

Il y a quelquefois de la confusion chez le même auteur. Axular écrit *deratzut*, & *derauzterzu*. *Bada erran nahi deratzut* (2). „Mais j'ai voulu vous dire”. — *Eta Elizari, Erregeri egin... derauzterzun zerbitzuak* (3). „Les services que vous avez rendus (faits) à l'Église, au roi”.

Jharce, qui donne à Haramburu la permission d'imprimer, écrit : *ero : Eman derokan botherea imprimieratzeko*.

La mutation de *o* en *i* est extraordinaire, d'abord en elle-même, mais aussi en ce qu'elle se retrouve dans deux dialectes si éloignés l'un de l'autre que le guipuzcoan & le souletin.

Les 2^{mes} pers. plur. étant en usage pour le singulier honorifique, les terminaisons sont devenues pour le pluriel *zue*, b., *zute*, g., l., bn., & *zie*, f. pour *zuye*; la chute du *t* ayant produit un hiatus, le souletin introduit d'habitude un *y* euphonique; comme *u* se prononce comme *u* français, *zuye* pouvait facilement devenir *zie* dans la prononciation.

La 3^{me} pers. *deitare* est devenue, pour la même raison, *deitaye*.

IMPARFAIT.

le à moi

Forme primitive biscaïenne.

Eroadaan

Eroadan

Zeroadan

Eroaden

• (1) Dechepare, *Poéries*, p. 48.

(2) *Gueroco guero*, p. 233.

(3) Même ouvrage, p. xvi.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arotan</i>	<i>Herautan</i>	<i>Hautan</i>	<i>Heitan</i>	<i>Idan</i>
<i>Zarotan</i>	<i>Zerautan</i>	<i>Zautan</i>	<i>Zeitan</i>	<i>Zidan</i>
<i>Zinarotazun</i>	<i>Zerautazun</i>	<i>Zinautan</i>	<i>Zineitan</i>	<i>Zinidan</i>
<i>Zarotaten</i>	<i>Zerautaten</i>	<i>Zautaten</i>	<i>Zeitayen</i>	<i>Zidaten</i>

Arotan & *herautan* sont les seules flexions que nous nous soyons permis de former par analogie. Puisque *zarotan* & *zerautan* sont connues, il y a peu de danger à citer ces deux flexions de la 2^{me} perf. du singulier, dont la seconde se trouvera sans doute dans le N.-T. de Liçarrague.

La même série de mutations des voyelles thématiques se trouve dans le présent & dans l'imparfait. Le *t* primitif s'est maintenu partout, excepté en guipuzcoan; ce dialecte l'a converti en *d*.

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier honorifique, on trouve pour le pluriel les terminaisons *zuten*, bn., *raten*, lab., *dažuten*, guip. & *iažien*, soul.

Les 2^{mes} pers. plur. ont souffert, surtout le nav. esp. La syllabe *in* ne s'explique pas bien. *Zerautan* aurait suffi, mais la tendance à exprimer deux & même trois fois le même pronom, a fait répéter *zu* à la fin de la flexion, comme c'est aussi le cas en bas-navarrais.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

Eroakedak
Leroakei
Zeroakei
Leroakede

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arodake</i>	<i>Herautake</i>	<i>Haroker</i>	<i>Heiker</i>	<i>Iker</i>
<i>Zarodake</i>	<i>Lerautake</i>	<i>Laroker</i>	<i>Leiker</i>	<i>Liker</i>
<i>Ziñarodake</i>	<i>Zerautake</i>	<i>Zinarotake</i>	<i>Zeneiker</i>	<i>Ziniker</i>
<i>Zarodakete</i>	<i>Lerautakete</i>	<i>Larokeret</i>	<i>Leikede</i>	<i>Lidakete</i>

Nous avons démontré que la forme biscaïenne de la 2^{me} personne est vicieuse ; il aurait fallu *eroaker*. Les dialectes bisc., soul. & guip. ont le datif „me” à la fin de la flexion, tandis que dans les dialectes navarrais ce pronom suit le thème ; les premiers ont *h-eroa-ke-i* ; les autres ont *h-eroa-i-ke*, avec mutation régulière de *i* en *d*. Le bn. a conservé le *i*, *herautake*.

Les 2^{mes} personnes du pluriel sont devenues : *ziñarodakete*, nav. esp. ; *zinarotazuke* ou, selon M. Inchauspe (1), *zinarotazukete*, lab. ; *zeneikede* ou *zeneikedazie* (2), soul. ; *zinidakete*, guip.

Dans les 3^{mes} pers. du pluriel, en lab., soul. & guip., le *i*, pronom datif, se trouve être suivi de *te*, qui en fait un pluriel ; le *i* s'est perdu en soul. & guip., & le *e* seul est resté ; en lab. la syllabe *te* est intercalée, probablement afin de conserver le pronom datif à la fin de la flexion.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Iezadak</i>	<i>Aiak</i>	<i>Izadak</i>	<i>Zadak</i>
—	<i>Biżat</i>	<i>Biżat</i>	<i>Bieżat</i>
<i>Iezadażu</i>	<i>Eżadażu</i>	<i>Iżadażu</i>	<i>Zadażu</i>
—	<i>Biżater</i>	<i>Biżade</i>	<i>Bieżater</i>

L'impératif, le subjonctif & le potentiel dérivent de *eżan*, mais il a paru préférable de ne pas séparer ces trois modes des conjugaisons de *eroan*, comme auxiliaire, puisque avec *eroan* ils forment les conjugaisons relatives au grand complet. *Eroan* forme tout l'indicatif, & *eżan* les modes que nous venons de dire. Nous ne citons pas ici le dialecte navarrais espagnol. Les flexions données par Lardizabal seront probablement en usage, mais elles sont si corrompues qu'il vaudra mieux les examiner séparément.

Le *e* de *eżan* se trouve assez souvent changé en *i* dans l'impératif ;

(1) *Verbe*, p. 489.

(2) Même ouvrage, p. 291.

ou plutôt le *i* qui précède le *e*, & dont l'origine n'est pas très claire, a supplanté le *e* & est resté seul. En guipuzcoan le *e* même s'est perdu, & *ieȝadak* (pour *eȝadak*) est devenu *ȝadak*, pour *eȝa-i-h*, avec *d* pour *i* & *h* durci en *k*. (Voir ch. III & ch. XI, § 3.)

Mais d'où vient le *i* initial, que l'on trouve déjà chez Dechepare, qui écrit *yaçadaȝu* (1); chez Liçarrague, qui écrit *ieçadaȝu*: *Iaqin eraci iecadaȝue*. Matth. II, 8. „Faites le moi savoir” ; & chez Larra-mendi : *Eȝan bieȝat nork nai* (2). „Qu'il me dise celui qui veut”. On dirait que cette voyelle est essentielle à l'impératif; le *e* thématique se perd, comme l'on voit, mais le *i* s'est maintenu partout. S'il ne s'agissait que de l'impératif, on pourrait peut-être admettre que la forme familière (c'est-à-dire le mouillement exprimé par *i*: *ie* au lieu de *e*) convenait mieux à l'impératif; mais le *i* se trouve aussi dans le subjonctif, c'est-à-dire dans l'indicatif suivi de *n*. Cet *i* n'appartient pas au thème, c'est tout ce que nous pouvons en dire pour le moment.

S U B J O N C T I F.

P R E S E N T.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dieȝadakan</i>	<i>Dizadayan</i>	<i>Dieȝadaan</i>
—	<i>Dieȝadan</i>	<i>Dizadan</i>	<i>Dieȝadan</i>
—	<i>Dieȝadaȝun</i>	<i>Dizadaȝun</i>	<i>Dieȝaȝun</i>
—	<i>Dieȝatedan</i>	<i>Dizaden</i>	<i>Dieȝadaten</i>

I M P A R F A I T.

—	—	<i>Hizadan</i>	<i>Ieȝadan</i>
—	<i>Zeȝakidan</i>	<i>Liȝadan</i>	<i>Zieȝadan</i>
—	<i>Zineȝakidan</i>	<i>Ziniȝadan</i>	<i>Zinieȝadan</i>
—	<i>Zeȝakidaten</i>	<i>Liȝaden</i>	<i>Zieȝatedan</i>

(1) *Poésies*, p. 10.

(2) Lettre à Mendiburu, p. 2.

Le subjonctif dérive de *eȝan*; comparez ce verbe. Il est formé du présent & de l'imparfait de l'indicatif suivi de *n*. *Dieȝadakan* est formé de *deȝadak* + *n*. Le *k*, venant au milieu de la flexion, a été élidé, & l'hiatus produit par cette élision est resté en guipuzcoan, mais il a été évité en souletin en introduisant le *y*. Nous gardons le *k* dans la flexion labourdine, puisqu'il se trouve quelquesfois dans ce dialecte ; mais nous n'avons pas encore rencontré cette flexion.

Les autres flexions peuvent se passer d'explication ; on n'a qu'à prendre les temps de l'indicatif de *eȝan*, les faire suivre de *n* „que”, & appliquer les lois de la phonétique.

Nous retrouvons le *i* dont nous avons parlé plus haut. Quelques auteurs, comme Dechepare (1545) & Haramburu (1635) convertissent, selon la règle, le *e* initial en *a* ; le dernier de ces auteurs ne se tient pas strictement à la règle, il écrit *eman diaȝazun* „qu'il vous donne” ; mais par contre : *eȝteȝala*.

Dans l'imparfait, le *n* de la terminaison, & la conjonction *n* „que”, s'assimilent, & *heȝadan* + *n* reste *heȝadan*, ou comme on écrit *hiȝadan* ou en guip. *ieȝadan* sans *h* initial.

Nous citons le labourdin d'après M. Inchauspe. Le présent est correct, mais l'imparfait présente une irrégularité. Il se trouve une syllabe *ki* dans les flexions de ce temps, qui demande une explication ; cette irrégularité se rencontre dans tous les imparfaits du subjonctif ; nous ne savons en rendre compte autrement qu'en admettant *ki* comme une variante de *ke*, la caractéristique de l'optatif. Comme l'optatif sert dans plusieurs langues à rendre le subjonctif, p. ex. „may” en anglais, il serait possible que l'on eût pris l'optatif, qui est sans cela réservé au potentiel ou à l'optatif. Ceci a dû produire de la confusion ; *zeȝakidan* étant employé comme imparfait du subjonctif, ne pouvait plus servir comme imparfait du potentiel ; & l'on s'est tiré de la difficulté en ajoutant *ke* une seconde fois à ces mêmes flexions ; & c'est ainsi que *zeȝakidan* est devenu *zeȝakidakean*. Si notre supposition est fondée, nous avons en même temps l'explication de la corruption du potentiel.

Si ce *ki* se trouvait régulièrement dans les deux temps du subjonctif,

il n'y aurait pas lieu de s'étonner, mais la présence de *ki* seulement dans l'imparfait, fait plutôt conclure à du désordre.

Puisque l'usage des dialectes basques français est d'écrire un *l* initial à la 3^{me} pers. de l'imparfait, il faudrait l'écrire partout; ici *leżakidan* au lieu de *żeżakidan*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dizakeduk</i>	<i>Dizakedak</i>	<i>Dieżakedakek</i>
—	<i>Dizakedake</i>	<i>Dizakedat</i>	<i>Dieżaker</i>
—	<i>Dizakidażuke</i>	<i>Dizakedażu</i>	<i>Dieżakedażu</i>
—	<i>Dizakidakere</i>	<i>Dizakedé</i>	<i>Dieżakete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	—	<i>Hiżakedat</i>	<i>Jeżaker</i>
—	—	<i>Liżakedat</i>	<i>Zieżaker</i>
—	—	<i>Ziniżakedat</i>	<i>Zinieżaker</i>
—	—	<i>Liżakedé</i>	<i>Zieżakedate</i>

Le potentiel est le potentiel de *eżan*; p. ex. *eman dżakedak*, „tu peux me le donner”. Comparez le verbe *eżan*.

Les flexions, sous leur forme actuelle, ont souffert; mais peut-être faut-il moins s'étonner de ce qu'elles aient souffert, que de ce qu'elles se soient conservées si bien, après tant de siècles. Le souletin *dżakedak*, sauf le *e* initial, thématique, qui a disparu, est correct; cette flexion est formée de *d-eż-a-ke-i-h*; le *i* a été converti en *d*, & le *h* s'est durci en *k* (voir ch. XI, § 3).

La flexion correspondante du guipuzcoan est fautive; *ek* final est de trop. Par contre, la 3^{me} personne est correcte en guipuzcoan & fautive en souletin; *dieżaker* est formé de *d-eż-a-ke-i*; comme toujours le sujet est absent; *ai* est de trop en souletin. La 3^{me} pers. plur. en

soul. est régulière ; il y a *d* pour *t* ; ce qui sera une correction ultérieure ; on a cru qu'il fallait un *d* dans toutes les flexions.

Le dialecte labourdin, que nous citons d'après M. Inchauspe, est fortement corrompu ; pas une flexion n'est correcte. Nous citons la 2^{me} pers. du sing., qui ne se trouve pas chez M. Inchauspe comme elle devrait être ; mais toutes les flexions ont, en sus de *ke*, la syllabe *ki*, dont nous avons parlé plus haut, au sujet de l'imparfait du subjonctif. Il est possible que ces formes vicieuses soient en usage ; mais la forme correcte se retrouve heureusement, par exemple chez Chourio : *Barkha dietzakidatzu* (& non *dizakidañuke*) *ene Iainkoa* (1). „Que vous puissiez me le pardonner”.

Nous avons vu (ch. XII, § 4) que l'imparfait de l'optatif ou potentiel est employé généralement de nos jours comme conditionnel du potentiel. Ce temps s'est le mieux conservé en guipuzcoan ; nous ne l'avons pas encore trouvé en labourdin, ni en bas-navarrais. La 2^{me} pers. du sing. n'est pas de Larramendi ; nous l'avons reconstruite par analogie avec les autres flexions. La 3^{me} personne avec *z* initial, en guipuzcoan, est formée de *z-eza-ke-t*. Le *ai* final, en souletin, est fautif ; cette syllabe ne signifie rien ; elle est de trop dans toutes les flexions.

La 3^{me} personne plur. est la seule correcte ; ce qui est dû au hasard ; *liżakede* pour *liżakere* de *liżaker + te*, avec assimilation des *t*. En guipuzcoan il n'y a pas eu assimilation, & *zięzaker + te* a donné *zięzakedata*, en convertissant, selon l'habitude, *t* en *d*.

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent en y ajoutant la caractéristique du passé *an* : *hiżakedan*, soul. On aurait pu s'apercevoir qu'en retranchant *an*, il reste *hiżaked* ou *hiżaker* pour le conditionnel, & non pas *hiżakedar*.

L'imparfait labourdin est *hiżakidakean*, *ziżakidakean*, &c., ce qui presuppose un conditionnel du potentiel *hiżakidake*, qui n'est pas cité

(1) *Imit.*, liv. III, p. 259.

par M. Inchauspe. Nous trouvons ici cette syllabe *ki*, que nous avons discutée plus haut. Si *hičakidake* est en usage pour le conditionnel, comme *hičakidakean* pour l'imparfait, alors ces deux temps sont mal formés.

Nº 2.

les à moi

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Daročkidak</i>	<i>Draučkidak</i>	<i>Daičtak</i>	<i>Deičtak</i>	<i>Dičtak</i>
<i>Daročkit</i>	<i>Draučkit</i>	<i>Daičkit</i>	<i>Deičt</i>	<i>Dičkit</i>
<i>Daročkidažu</i>	<i>Draučkidažu</i>	<i>Daičtažu</i>	<i>Deičtažu</i>	<i>Dičkidažu</i>
<i>Daročkidaie</i>	<i>Draučkidaie</i>	<i>Daičkidaie</i>	<i>Deičtaye</i>	<i>Dičkidaie</i>

Cette conjugaison ne dérive pas d'une conjugaison primitive biscaïenne. Chaque dialecte a formé les flexions avec l'accusatif pluriel de celles qui ont l'accusatif singulier, employant chacun la caractéristique qui lui est propre ; le biscaïen se sert alors de *č* suffixé (voir *eroan*) ; le nav. le bn. & le guip. de *čk*, le lab. & le soul. de *čt*. *Tč* perd le *t* initial quand un autre *t* suit. Les variantes prouvent que le même dialecte se sert quelquefois de *čk* ou de *čt*. La flexion avec l'accusatif sing. *darotak* est devenue par conséquent *d-aro-čk-t-k*, avec mutation de *t* en *d* *daročkidak*. Le *i* ne s'explique pas bien pour le moment ; on pourrait admettre un groupe *čki* intercalé au lieu de *čk* ; mais ceci n'explique pas davantage le *i*. Comparez la conjugaison „les à lui”, & ch. xi, § 4, où le *i* de *ditut* est discuté.

Le souletin *deičtak* (pour *deričtak*) est formé de *deitak* en intercalant *č*. *Deičtak* se décompose en *d-ei-č-t-k*, „tu-me-plur.-thème-acc.”

Le labourdin s'explique de la même manière ; le groupe *čki* se retrouve dans les 3^{mes} personnes ; ces flexions sont empruntées à différentes variétés, bien qu'elles soient considérées de nos jours comme appartenant à la même variété.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arozkidan</i>	—	<i>Haiçtan</i>	<i>Heiçtan</i>	<i>Içkidan</i>
<i>Zarozkidan</i>	—	<i>Zaiçtan</i>	<i>Zeiçtan</i>	<i>Ziçkidan</i>
<i>Ziñarozkidaçun</i>	—	<i>Zinaiçtan</i>	<i>Zeneiçtan</i>	<i>Ziniçkidan</i>
<i>Zarozkidaten</i>	—	<i>Zaiçtaten</i>	<i>Zeiçtayen</i>	<i>Ziçkidaten</i>

L'imparfait a le même thème que le présent : *aro*, *rau*, *ai*, *ei*, *i*; la 3^{me} pers. est formée de *z-aro-zki-i-n*; *z-erau-zki-i-n*, *z-ai-z-i-n*, & *z-i-zki-i-n*. Ces flexions sont toutes formées régulièrement. Nous avons dû écrire *arozkidan* pour le nav. esp., par analogie avec les autres personnes. Larramendi ne donne pas cette flexion. *Ziñarozkidaçun* devrait être *ziñarozkidan*.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

les à moi

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arozkidake</i>	—	—	<i>Heiçket</i>	<i>Içkiket</i>
<i>Zarozkidake</i>	—	<i>Larozkiket</i>	<i>Leiçket</i>	<i>Liçkiket</i>
<i>Zinarozkidake</i>	—	<i>Zinarozkidarçuke</i>	<i>Zeneiçket</i>	<i>Ziniçkiket</i>
<i>Zarozkidakete</i>	—	<i>Larozkiketet</i>	<i>Leiçkede</i>	<i>Liçkidateke</i>

Nous avons complété le nav. esp. en citant *arozkidake*, ayant cité *arozkidan* à l'imparfait, bien que Lardizabal ne donne pas ces flexions.

Nous avons cité la variété labourdine *hautan* & *haiçtan* à l'imparfait. On pourrait donc s'attendre au conditionnel (formé de la même manière que l'imparfait, sauf la terminaison), *haiçket*, &c. Comme nous n'avons pas encore trouvé ce conditionnel, nous préférions

donner celui qui est cité par M. Inchauspe, la variété avec *aro*. Comp. le condit. de la conjugaison précédente.

La 2^{me} pers. plur. lab. *zinarożkidarżuke* est formée de *ż-aro-żki-i-żu-ke*; avec le *n* mystérieux intercalé dans le thème. Le *d* qui suit *żki* est pour *i*, „me” ; le *i* qui précède *żu* est de trop. La forme guipuzcoanne est plus courte; le *ke* a été intercalé, le régime indirect „me” suit, & le sujet *żu* n'est pas exprimé une seconde fois; on aurait pu faire de la même manière *ż-aro-żki-ke-i* & avec le *n* intercalé *żenarożkiker*.

Les autres flexions s'analysent tout aussi facilement.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Erżadak</i>	<i>Irżadak</i>	<i>Zaiżkidak</i>
—	<i>Birżaqkidat</i>	<i>Birżat</i>	<i>Birżaiżkit</i>
—	<i>Erżadarżu</i>	<i>Irżadarżu</i>	<i>Zaiżkidarżu</i>
—	<i>Birżaqkidatei</i>	<i>Birżade</i>	<i>Birżaiżkidate</i>

Comparez l'impératif avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it*; le guip. a encore ajouté le signe de pluralité supplémentaire *żki*, & *irżadak* (de *irż-a-i-k*), est devenu *irżaqkidak*, que Larramendi écrit *żaiżkidak* avec un *i*, dont l'origine n'est pas claire. Cette flexion est composée de *irż-a-żki-i-h*; le *i* est devenu *d* & le *h* final s'est durci en *k* (1).

La 3^{me} pers. sing. lab. *birżaqkidat* est mal formée; le régime indirect *i*, „me” est exprimé deux fois; *birżaqkit* aurait suffi; *b-irżaq-żki-i*. Par conséquent le pluriel aurait dû être *birżaqkidate*; le *i* final est une erreur. Cette même erreur se trouve chez Larramendi pour *bieżaker*, 3^{me} pers. plur. avec l'accusatif sing. Il est surprenant qu'ici la flexion avec l'acc. plur. soit correcte.

(1) Voir les caractéristiques dans les flexions du verbe, ch. xi, § 3.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Dierżadakan	Ditżadayan	Dierżaiżkidaan
—	Dierżadan	Ditżadan	Dierżaiżkidan
—	Dierżadarżun	Ditżadatżun	Dierżaiżkidayarżun
—	Dierżaredan	Ditżaden	Dierżaiżkidayaten

IMPARFAIT.

—	Hirżaqkidan	Hirżadan	Ierżaiżkidan
—	Zerżaqkidan	Lirżadan	Zierżaiżkidan
—	Zinerżaqkidan	Zinirżadan	Zenierżaiżkidan
—	Zerżaqkidayeten	Lirżaden	Zierżaiżkidayeten

Comparez le subjonctif avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Le labourdin & souletin indiquent le pluriel de l'accusatif par *it* (1); *eża* est devenu *irża* ou *ierża*. Le guipuzcoan ajoute en outre *żki* (1) & *eża* devient *ierżaqżki*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Ditżaqkidak	Ditżakedak	Ditżaiżkidakkek
—	Ditżaqkidake	Ditżakedat	Ditżaiżkidakke
—	Ditżaqkidażuke	Ditżakedatżu	Ditżaiżkedażuke
—	Ditżaqkedakere	Ditżakedé	Ditżaiżkedateke

Comparez le potentiel avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Le pluriel est indiqué comme dans le subjonctif par *it* & par *żki*. Sans cela les mêmes erreurs se retrouvent ici que dans les flexions avec l'accusatif singulier; p. ex. la terminaison *ek* est de trop en guip.

(1) Voir ch. xi, § 3.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Hitzakedat</i>	<i>Itzaižkidake</i>
—	—	<i>Litzakedat</i>	<i>Zitzaižkidake</i>
—	—	<i>Zinirzakedat</i>	<i>Zinirzaižkidake</i>
—	—	<i>Litzakedé</i>	<i>Zitzaižkidakete</i>

Comparez ce même temps avec l'accusatif singulier „le à moi”.

Nous avons reconstruit par analogie la 2^{me} pers. fing. en guipuzcoan. La 3^{me} pers. est formée de *z-itza* (pour *eza*)-*zki-i-ke*; le *i* est devenu *d*.

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent, en ajoutant la terminaison *an*.

N° 3.

le à nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

- Daroaguk*
- Daroagu*
- Daroagužu*
- Daroague*

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darokuk</i>	<i>Draukuk</i>	<i>Daukuk</i>	<i>Deikuk</i>	<i>Diguk</i>
<i>Daroku</i>	<i>Drauku</i>	<i>Dauku</i>	<i>Deiku</i>	<i>Digu</i>
<i>Darokužu</i>	<i>Draukužu</i>	<i>Daukužu</i>	<i>Deikužu</i>	<i>Digužu</i>
<i>Darokute</i>	<i>Draukute</i>	<i>Daukute</i>	<i>Deikuye</i>	<i>Digue</i>

Toutes ces flexions sont formées régulièrement; le *g* de *gu*, „nous” est généralement devenu *k*, excepté en guipuzcoan. *Darokuk* est formé de *d-aro-gu-k*, „tu-nous-as-le”.

La 2^{me} pers. du plur. étant devenue un singulier honorifique, on a formé le pluriel *darokuȝute*, nav.; *daukuȝue*, lab.; *deikuȝie*, soul., & *diguȝute*, guip.

La 3^{me} pers. plur. soul. a *y* pour *i*. (Voir ch. xi, § 3.)

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arokun</i>	—	<i>Haukun</i>	<i>Heikun</i>	<i>Igun</i>
<i>Zarokun</i>	—	<i>Zaukun</i>	<i>Zeikun</i>	<i>Zigun</i>
<i>Zarokuȝun</i>	—	<i>Zinaukun</i>	<i>Zeneikun</i>	<i>Ziguȝun</i>
<i>Zarokuten</i>	—	<i>Zaukuten</i>	<i>Zeikuyen</i>	<i>Ziguten</i>

Ce temps a le même thème que le présent & est formé régulièrement. Comparez les autres imparfaits.

Nous avons formé *arokun* (pour *harokun*), par analogie avec les autres dialectes; cette flexion n'est pas citée par Larramendi.

Zaroguȝun, nav. esp. & *ziguȝun*, guip., ont le *ȝ*, signe de pluralité supplémentaire. (Voir ch. xi, § 3.)

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

le à nous

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arokuke</i>	—	<i>Harokegu</i>	<i>Heikegu</i>	<i>Iguke</i>
<i>Zarokuke</i>	—	<i>Larokegu</i>	<i>Leikegu</i>	<i>Liguke</i>
<i>Zarokuȝuke</i>	—	<i>Zinarokuȝuke</i>	<i>Zeneikegu</i>	<i>Ziniguke</i>
<i>Zarokukere</i>	—	<i>Larokegute</i>	<i>Leikegie</i>	<i>Ligukeie</i>

Le conditionnel est formé comme l'imparfait, sauf la terminaison qui est *ke*; la 3^{me} personne a *l* pour initiale.

Le labourdin *haukun*, &c., aurait donné *haukegu* ou *hauguke*, &c., formes que nous n'avons pas encore trouvées; nous préférons donc citer la variété donnée par M. Inchauspe, qui correspond à un imparfait avec le thème *aro*.

Les 2^{mes} pers. plur. ont le signe du pluralité supplémentaire *z*; *z-aro-gu-z-ke*. Étant employées aujourd'hui pour singulier honifique, on a formé *zarokużukete*, nav. esp.; *zinarokużueke*, lab.; *zeneikegie*, soul.; *zinigukete*, guip.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Iezaguk</i>	<i>Eżaguk</i>	<i>Iżaguk</i>	<i>Zuguk</i>
—	<i>Biżagu</i>	<i>Biżagu</i>	<i>Begigu</i>
—	<i>Eżagużu</i>	<i>Iżagużu</i>	<i>Zagużu</i>
—	—	<i>Biżagie</i>	<i>Begigute</i>

L'impératif est formé par *eżan*. Le guipuzcoan a mêlé ses flexions; les 3^{mes} personnes ont été prises au biscaïen; c'est-à-dire elles sont formées de *egin*: *b-egi-gu*.

En labourdin il y a une variante, *agut* pour *eżaguk*. Des deux voyelles initiales que le bn. a conservées, le lab. a gardé le *e* du thème, & le soul. le *i* prosthétique.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dieżaguan</i>	<i>Dīżaguyan</i>	<i>Dieżaguan</i>
—	<i>Dieżagun</i>	<i>Dīżagun</i>	<i>Dieżagun</i>
—	<i>Dieżagużun</i>	<i>Dīżagużun</i>	<i>Dieżagużun</i>
—	<i>Dieżategun</i>	<i>Dīżagien</i>	<i>Dieżagien</i>

La conjugaison primitive a *dezaguk*, ce qui donne, en ajoutant *n* à la flexion : *dezagukan*; mais le *k* a été élidé partout, & l'hiatus a été seulement évité en souletin, en introduisant le *y*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Hezakigun</i>	<i>Hizagun</i>	<i>Iezagun</i>
—	<i>Zezagun</i>	<i>Lizagun</i>	<i>Ziezagun</i>
—	<i>Zenezagun</i>	<i>Zinizagun</i>	<i>Ziniezagun</i>
—	<i>Zezaguten</i>	<i>Lizagien</i>	<i>Ziezaguten</i>

Comparez, pour la formation des flexions, le subjonctif de la conjugaison „le à moi”.

Nous avons reconstruit la 2^{me} pers. sing. du labourdin *hezagigun*, par analogie avec les autres flexions, que nous citons d'après M. Inchauspe. Nous supposons qu'elles sont en usage, mais elles ne sont pas correctes ; le *ki* nous semble superflu. *Zezagun* aurait été la forme voulue, de *z-eza-gu-n-n*. — Voir, par rapport à *ki*, le potentiel de la conjugaison „le à moi”.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dizakigukek</i>	<i>Dizakeguk</i>	<i>Diezagukek</i>
—	<i>Dizakiguke</i>	<i>Dizakegu</i>	<i>Diezaguke</i>
—	<i>Dizakiguzeke</i>	<i>Dizakegu-żu</i>	<i>Diezaguke-żu</i>
—	<i>Dizakigukete</i>	<i>Dizakegié</i>	<i>Diezagukete</i>

Ce temps est parfaitement régulier (comp. l'optatif de *ezan*), excepté en labourdin où il y a le même *ki* superflu, ainsi qu'au subjonctif. — Larramendi ne cite pas *diezagukek*; les flexions avec la 2^{me} pers. du singulier ne sont pas toutes données.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Hizakegu</i>	<i>Iezaguke</i>
—	—	<i>Liżakegu</i>	<i>Zieżaguke</i>
—	—	<i>Ziniżakegu</i>	<i>Zinieżaguke</i>
—	—	<i>Liżakegie</i>	<i>Zieżagukete</i>

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent en y ajoutant la terminaison *an*.

Nº 4.

les à nous

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darożkiguk</i>	—	<i>Daiżkuk</i>	<i>Deiżkuk</i>	<i>Dizkiguk</i>
<i>Darożkigu</i>	—	<i>Daiżku</i>	<i>Deiżku</i>	<i>Dizkigu</i>
<i>Darożkigużu</i>	—	<i>Daiżkużu</i>	<i>Deiżkugu</i>	<i>Dizkigużu</i>
<i>Darożkigure</i>	—	<i>Daiżkute</i>	<i>Deiżkuye</i>	<i>Dizkigute</i>

Chaque dialecte a formé la conjugaison avec l'accusatif pluriel inhérent, de celle qui a l'accusatif singulier inhérent, en y intercalant la syllabe *żki*, *żk* ou *rż*. Comparez la conjugaison „les à moi”; & ch. xi, § 3.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Arożkigun</i>	—	<i>Haiżkun</i>	<i>Heiżkun</i>	<i>Iżkigun</i>
<i>Zarożkigun</i>	—	<i>Zaiżkun</i>	<i>Zeiżkun</i>	<i>Ziżkigun</i>
<i>Zarożkigużun</i>	—	<i>Zinażkuten</i>	<i>Zeneiżkun</i>	<i>Ziniżkigun</i>
<i>Zarożkiguren</i>	—	<i>Zaiżkuten</i>	<i>Zeiżkuyen</i>	<i>Ziżkiguten</i>

Ces flexions sont les mêmes que celles avec l'accusatif singulier „le à nous” ; seulement elles ont le signe de pluralité propre à chaque dialecte. *Haukun* est devenu *haiżkun*; c'est la seule exception; *u* est devenu *i* dans toutes les flexions.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Harożkiguke(?)</i>	<i>Heiżkegu</i>	<i>Iżkiguke</i>
—	—	<i>Larożkiguke</i>	<i>Leiżkegu</i>	<i>Liżkiguke</i>
—	—	<i>Zinarożkigurżuke</i>	<i>Zeneiżkegu</i>	<i>Ziniżkigukere</i>
—	—	<i>Lerożkigukere</i>	<i>Leiżkegie</i>	<i>Liżkigukere</i>

Comparez le conditionnel de la conjugaison „le à nous”.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Ierżaguk</i>	<i>Aiżguk</i>	<i>Iżaguk</i>	<i>Zaiżkiguk</i>
—	<i>Biżaqżigū</i>	<i>Birżagu</i>	<i>Begiżkigu</i>
—	<i>Eżagutżu</i>	<i>Iżagutżu</i>	<i>Zaiżkigutżu</i>
—	—	<i>Birżagie</i>	<i>Begiżkigute</i>

L'impératif est formé de *eżan*, excepté en guipuzcoan; ce dialecte a mêlé ses flexions, & comme dans la conjugaison précédente (le à nous), il a pris les 3^{mes} personnes au dialecte biscaïen, c'est-à-dire au verbe *egin*. Larramendi cite *żagiżkiguk* „aies-les nous”, ce qui doit être une erreur. Cette flexion est un mélange de *eżan* & de *egin*, & par conséquent n'est ni l'une ni l'autre. *Zaguk* „aies-le nous” pour *eżaguk*, devient, en y introduisant *żki*, *eżaqżiguk*, & en perdant l'initiale *żaqżiguk* ou *żaiżkiguk*, en conservant le *i* dont l'origine n'est pas très claire. La syllabe *gi* qui se trouve chez Larramendi est de trop; les 3^{mes} personnes ont *gi*, puisque *egin* est le thème, & c'est à cela qu'il faudra attribuer la présence de *gi* dans la 2^{me} personne.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

les à nous

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Dierzaguan	Dirzaguyan	Dizkirzaguan
—	Dierzagun	Dirzagun	Dizkirzagun
—	Dierzagurzun	Dirzaguzun	Dizkirzaguzun
—	Dierzaguten	Dirzagien	Dizkirzaguten

IMPARFAIT.

—	Eriazkigun (?)	Hirzagun	Ierzaizkigun
—	Zeriazkigun	Lirzagun	Zierzaizkigun
—	Zeneriazkigun	Zinirzagun	Zinierzaizkigun
—	Zeriazkiguten	Lirzakien	Zierzaizkigun

Le subjonctif est formé de *ezan*. Comparez la conjugaison primitive & celle du subjonctif avec „le à nous”. — *Dirzagu* (prim.) avec la conjonction *n* & le signe de pluralité *z̄k* ou *z̄ki* donne *d-z̄k-iiz-a-gu-an* ou *dizkirzaguan*, guipuzcoan. Le souletin n'a intercalé aucun signe de pluralité supplémentaire. Le *y* souletin est ici euphonique & se retrouve chez Dechepare toujours après un *u*; p. ex. *munduyaden*, *galduyac*, *endelguyaż*, &c.

Haramburu écrit *diatzaguan* au lieu de *dierzaguan*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Dirzazkigukek	Dirzakeguk	Dizaiżgukek
—	Dirzazkiguke	Dirzakegu	Dizaiżguke
—	Dirzazkigurzuke	Dirzakegurzu	Dizaiżgurzuke
—	Dirzazkigukete	Dirzakegute	Dizaiżgukete

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Hitzakegu</i>	<i>Irzai̯gukē</i>
—	—	<i>Litzakegu</i>	<i>Zirzai̯gukē</i>
—	—	<i>Zinirzakegu</i>	<i>Zinitzai̯gukē</i>
—	—	<i>Litzakegie</i>	<i>Zirzai̯guteke</i>

IMPARFAIT.

—	—	<i>Hitzakegun</i>	<i>Irzai̯gukēan</i>
—	<i>Zirzazkigukēan</i>	<i>Litzakegun</i>	<i>Zirzai̯gukēan</i>

Comparez le potentiel de la conjugaison „le à nous”.

Le potentiel est celui de *ezan*. Le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it*; *deza* est devenu *ditza*; malheureusement, comme nous l'avons fait remarquer, ce dialecte a intercalé une syllabe superflue *ki* (voir le potentiel de la conjugaison „le à moi”), même quand l'accusatif est singulier; *dirzazkigukē* est ici parfaitement régulier: *d-itza* pour *eza-žki-gu-ke*, „il nous les”; mais *ki* dans *dižakigukē* (pour *diežagukē*) „il nous le”, paraît superflu.

Faisons cependant remarquer que le *ki* dans *dižakigukē* n'a rien à faire avec *žki* qui est le signe de pluralité. Comme nous l'avons dit, *ki* nous semble être la variante de *ke*, caractéristique de l'optatif; mais toutes ces formes qui se ressemblent auront fini par produire de la confusion.

L'imparfait est formé en ajoutant la caractéristique du passé *an*, au conditionnel. Le souletin ajoute seulement *n*. Le labourdin *zirzazkigukēan* presuppose un conditionnel *zirzazkigukē*, que nous n'avons pas encore trouvé.

N° 5.

le à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

*Daroaat**Daroaa**Daroagu**Daro'e*

.nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Daroat</i>	<i>Drauat</i>	<i>Dayat</i>	<i>Deyat</i>	<i>Dier</i>
<i>Darok</i>	<i>Drauk</i>	<i>Dauk</i>	<i>Deik</i>	<i>Dik</i>
<i>Daroagu</i>	<i>Drauagu</i>	<i>Dayagu</i>	<i>Deyagu</i>	<i>Diegu</i>
<i>Darotee</i>	<i>Draue</i>	<i>Daye</i>	<i>Deye</i>	<i>Ditek</i>

La 1^{re} personne est formée de *d-eroa-h-t*, „je-te-ai-le”. Le *h* a été élidé partout, ce qui a produit l'hiatus qui est conservé en biscaïen, comme d'habitude. Les autres dialectes évitent, à de rares exceptions près, l'hiatus, les uns en élevant la voyelle qui était restée, *daroat* & *drauat*; les autres en intercalant un *y*, *dayat*, *deyat*. Le labourdin, dont nous citons une variété, avait du temps d'Axular, Haramburu, Etcheberry, &c., la forme du bn., ou à peu près : *derauat*. Le souletin, il y a deux siècles, avait encore le *r*, comme on le sait par le Prône souletin, 1676, & par le cathéchisme de Belapeyre, 1696; chez Dechepare, 1545, nous retrouvons les flexions à peu près pareilles à celles du labourdin. Le guipuzcoan offre de nouveau la forme la plus contractée, *dier* = *daroaat*.

La 3^{me} personne est formée de *d-eroa-h*, avec *h* durci en *k* comme finale & signifie „te-a-le”. Le pronom sujet est absent au présent des verbes transitifs.

La 1^{re} pers. plur. peut se passer d'explication.

La 3^{me} pers. plur. a perdu le *k* médial, selon la règle, & *darok + ie* est devenu *daroree*, nav. esp.; *drauk + ie* est devenu *draue* pour *draute*. Le guip. *ditek* est pour *dik + ie*, hyperthèse assez commune en biscaïen (1), afin de conserver le *k*, sans le garder toutefois au milieu du mot où il n'est pas toléré. La variété labourdine que nous citons, & le souletin, élidant régulièrement (le souletin du moins) le signe de pluralité *ie*, *deik + ie* est devenu *deye*, & *dauk + ie daye*. Dechepare écrit *daraye* (Poésies, p. 60, *badaraye*), c'est-à-dire que le *r* thématique s'est conservé.

Les deux conjugaisons que nous donnons „le à toi” & „les à toi” sont celles qui sont en usage quand on parle à un homme. Pour les autres conjugaisons nous avons choisi la forme respectueuse (indéfinie en souletin). Il va sans dire que la conjugaison par laquelle on tutoie, ne peut pas avoir de formes respectueuses; du moment qu'on parlerait respectueusement on ne tutoierait plus; on dirait „vous”, ce qui constitue une autre conjugaison comme dans toute autre langue (2).

IMPARFAIT.

le à toi

Forme primitive biscaïenne.

Neroaan
Eroaan
Geroaan
Ero'en

(1) Comp. *dożak* pour *dokaz* „tu les as”; & *yożak* pour *yokaz* „il les a”.

(2) „C'est ce dernier phénomène (chute du *k*) qui s'est produit dans *drauat* „je l'ai à toi, ô mâle” qui n'est point pour *drauhat*, comme le voudrait M. Van Eys; en effet, les formes de la 1^{re} personne sujet ne diffèrent de celles de la troisième personne sujet que par un *t* final en plus; or, on dit *drauc* „il l'a à toi, ô mâle”. J'espère lui démontrer une autre fois son erreur”. Vinson, *Revue de ling.*, vol. VII, 330. — Nous nous permettrons de dire que de comparer deux flexions n'est pas en donner l'analyse; c'est peut-être suffisant pour dresser des tableaux & indiquer des différences; mais les tableaux n'expliquent rien, & même l'argument n'est pas juste; les 1^{re} & les 3^{me} personnes diffèrent ici plus que par le *t* en lab., soul. & guip. — Nous attendrons que M. Vinson nous démontre notre erreur.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Aroatan</i>	—	<i>Xaukan</i>	<i>Xeyan</i>	<i>Xien</i>
<i>Zaroan</i>	—	<i>Zaukan</i>	<i>Zeyan</i>	<i>Zien</i>
<i>Zaroagun</i>	—	<i>Ginaukan</i>	<i>Geneyan</i>	<i>Ginién</i>
<i>Zaroatarekan</i>	—	<i>Zaukaten</i>	<i>Zeyian</i>	<i>Zieten</i>

Le dialecte labourdin offre ici l'exemple d'un *k* maintenu au milieu d'un mot, ce qui est rare (voir ch. III). *Xaukan* pour *neraukan* (comp. l'imparfait „le à moi“) est formé de *n-eroa-h-an*, & le *h* au lieu d'être élidé comme en biscaïen : *neroaan*, ou converti en *y* comme en souletin : *neyan*, s'est durci en *k*, comme si le *h* venait à la fin de la flexion. Le *k* s'est conservé dans toutes les flexions. Le guipuzcoan est devenu méconnaissable. Il n'est plus resté dans la flexion une seule lettre du thème verbal primitif. Sans les variantes intermédiaires il ne serait pas possible de relier *nien* à *neroaan*.

La 3^{me} pers. plur. soul. se distingue du singulier par un *i* intercalé après le *y*. Le plur. *zeyian* est pour *zeyaten*. Cet *i* ne dit donc absolument rien.

La manière habituelle de ce dialecte est de changer le *a* en *e*; *zeyan* aurait pu devenir *zeyen*.

Nous citons le nav. esp. d'après Larramendi; mais il nous semble peu probable qu'il ait donné les flexions usitées; elles auraient dû être : *zaroan*, *genaroan*, *zaroaten*, en admettant que le *k* ait été rejeté partout. Il se pourrait qu'on eût dit : *narokan*, *zarokan*, *genarokan*, *zarokaren*, ce qui est même plus probable; ce serait alors la forme labourdine avec *aro* pour *au*.

Il est probable que le bn. aura *nerauan*, puisque le conditionnel a *erau* pour thème.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Xarokek</i>	<i>Xeikek</i>	<i>Xikek</i>
—	<i>Zeraukek</i>	<i>Larokek</i>	<i>Leikek</i>	<i>Likek</i>
—	—	<i>Ginarokek</i>	<i>Geneikek</i>	<i>Giñikek</i>
—	—	<i>Laroketek</i>	<i>Leikeye</i>	<i>Liketek</i>

Comme le conditionnel de la conjugaison „le à vous” est *naro-
ruke* en labourdin, il ne nous a pas paru risqué de reconstruire
nrokek, &c., flexions que nous n'avons pas encore rencontrées.
Naukan ferait conclure à *naukek*, &c.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Bizak</i>	<i>Bizak</i>	<i>Biezak</i>
—	<i>Bizake</i> (?)	<i>Bizaye</i>	<i>Biezatek</i>

L'impératif, le subjonctif & le potentiel sont formés de *ezan*. Comparez l'impératif „le à moi”.

Il n'y a que les troisièmes personnes : „qu'il te l'ait” & „qu'ils te l'aient”. Le guipuzcoan pourrait être *begik*, puisque Larramendi cite *begigu* „qu'il nous l'ait” du verbe *egin*. Mais puisqu'il donne pour „qu'il me l'ait” *biezai*, il est permis de donner *biezak* pour „qu'il te l'ait”. De plus Lardizabal cite pour „qu'il vous l'ait” *bizazu*, que Larramendi aurait écrit *biezazu*, ayant toujours conservé le radical.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Diżakadan</i> (?)	<i>Diżayadan</i>	<i>Dieżaadan</i>
—	<i>Diżakan</i>	<i>Diżayan</i>	<i>Dieżaan</i>
—	<i>Diżakagun</i>	<i>Diżayagun</i>	<i>Dieżagun</i>
—	<i>Diżatekan</i>	<i>Diżayén</i>	<i>Dieżatean</i>

IMPARFAIT.

—	—	<i>Niżayan</i>	<i>Nieżaan</i>
—	—	<i>Liżayan</i>	<i>Zieżaan</i>
—	—	<i>Giniżayan</i>	<i>Ginieżaan</i>
—	—	<i>Liżayén</i>	<i>Zieżaaten</i>

Le subjonctif dérive de *ezan* (voir la conjugaison primitive relative). Puisque le présent de l'indicatif est *dezakai* de *d-eza-h-i*, „je-te-ai-le”, le subjonctif est *dezakadan*. Le *k* a été élidé, & en souletin il a été remplacé par *y* afin d'éviter l'hiatus, selon la règle. La 3^{me} pers. plur. du guip. est pour *diezaaten*, pour *diezakaten*.

L'imparfait est également régulier.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Dizakeyat</i>	<i>Diezaaker</i>
—	—	<i>Dizakek</i>	<i>Diezakek</i>
—	—	<i>Dizakeyagu</i>	<i>Diezaakegure</i>
—	—	<i>Dizakeye</i>	<i>Diezaateke</i>

Le potentiel est le potentiel de *ezan*. La forme primitive serait *dezakehai* de *d-eza-ke-h-i*; & ainsi de suite (voir pour les lettres caractéristiques ch. XI, § 3). Le guipuzcoan a préféré placer *ke* après le *h*, excepté dans la 3^{me} pers. sing., & le *h* élidé a causé l'hiatus. En souletin l'hiatus a été évité en intercalant *y* (voir ch. III, lettre *h*). Le *i* de la 3^{me} pers. plur. est généralement tombé, & *y* a été introduit en souletin pour éviter l'hiatus; cet *y* s'est assimilé ici avec le *y* qui remplace le *k*; puisque le singulier est *dizakek* (de *d-eza-ke-h*), le pluriel serait *dizakek + ie*, qui est devenu *dizakeye*.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Nizakek</i>	<i>Niezakek</i>
—	—	<i>Liżakek</i>	<i>Ziezakek</i>
—	—	<i>Giniżakek</i>	<i>Ginieżakek</i>
—	—	<i>Liżakeye</i>	<i>Ziezakerek</i>

Comparez l'optatif de *ezan*. Ces flexions n'ont pas changé.

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du temps précédent en y ajoutant la terminaison *an*; ce qui doit se faire en observant les lois phonétiques; le souletin remplace le *k* élidé par *v*: *niżakeyan*; le guipuzcoan élide le *k*: *nieżakean*

Nº 6

les à toi

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darożkiai</i>	<i>Draużkiai</i>	<i>Dairżiat</i>	<i>Deirżat</i>	<i>Diżkier</i>
<i>Darożkik</i>	<i>Draużkik</i>	<i>Daik</i>	<i>Deitżak</i>	<i>Diżkik</i>
<i>Darożkiagu</i>	<i>Draużkiagu</i>	<i>Dairżiagu</i>	<i>Deitżagu</i>	<i>Diżkiegu</i>
<i>Darożkiate</i>	—	<i>Daiżkie</i>	<i>Deitżaye</i>	<i>Diżkitek</i>

La conjugaison avec l'accusatif pluriel inhérent est formée de la conjugaison avec l'accusatif singulier inhérent, en y intercalant *żki* ou *rż*, selon les dialectes (1).

La 3^{me} pers. plur. est la seule qui demande une explication; comme elle est formée de la 3^{me} pers. du singulier en ajoutant *ie*, le *k* final deviendrait médial, ce que la langue ne tolère généralement pas. Le guipuzcoan s'est tiré de la difficulté par l'hyperthèse, *diżkirek* pour *dizkikte*; le souletin, par l'élation du *k* & la mutation du *i* en *y*, *deitżaye* pour *deitżakie*; le nav. esp. a une forme irrégulièrre; le labourdin a *daiżkie* (pour *daiżkiye*) de *daiżkire*, mutation régulière de *i* en *y*. Les flexions sont mêlées; la première personne *dairżiat*, „je te les ai” a *rż* pour signe de pluralité, & la 3^{me} a *żki*.

Nous n'avons trouvé pour la 3^{me} pers. sing. du bn. qu'un seul

(1) Voir ch. XI, § 4, & ce que nous avons dit du présent de l'indicatif de la conjugaison „les à moi”.

exemple dans Marc v, 19, où elle est suivie du relatif *n*: *drauzquian*, c'est-à-dire *d-rau-żk-h-n*; le *h* a été élidé; de même *draun* (Jean v, 12) „qui a à toi” de *d-rau-h-n*.

La variante *daużkiai*, que cite Larramendi, forme le chaînon entre le navarrais & le labourdin.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Zarożkian</i>	—	<i>Naiżkian</i>	<i>Neitżan</i>	<i>Niżkien</i>
<i>Zarożkian</i>	—	<i>Zaiżkan</i>	<i>Zeitżan</i>	<i>Ziżkien</i>
<i>Zarożkiagun</i>	—	<i>Ginaizkan</i>	<i>Geneitżan</i>	<i>Giniżkiēn</i>
<i>Zarożkidatekan</i>	—	<i>Zaiżkaten</i>	<i>Zeitżeyan</i>	<i>Ziżkieten</i>

L'imparfait est formé de l'imparfait avec l'accusatif singulier inhérent, en y intercalant comme dans le présent *żki* ou *tz*.

Nous avons fait remarquer, en parlant de la conjugaison avec l'accusatif singulier, que le *h* s'est converti en *k* en labourdin & en *y* en souletin: *n-eroa-h-n* est devenu (avec *au* pour thème) *naukan* en labourdin. En introduisant *żk* on aura *n-au-żki-h-an*; ici le *h* ne s'est pas converti en *k*; il a été élidé, ou bien il est devenu *y* & s'est assimilé avec *i*: *naużkian* ou comme l'on écrit: *naiżkian*. Cet *i* qui est pour *y*, provenant de *h*, ou bien qui appartient à *żki*, aurait dû, par conséquent, se trouver partout, & la 3^{me} pers. aurait dû être *żaiżkian* & non pas *żaiżkan*; & ainsi de toutes les personnes.

La 3^{me} pers. plur. du nav. esp. est évidemment fautive; *ż-aro-żki-h-te-n* ne peut donner que *żarożkiaten*.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	—	<i>Neiżkek</i>	<i>Niżkikek</i>
—	—	—	<i>Leiżkek</i>	<i>Liżkikek</i>
—	—	—	<i>Geneiżkek</i>	<i>Giniżkikek</i>
—	—	—	<i>Leiżkeye</i>	<i>Liżkitekek</i>

On pourrait reconstruire ce temps, sans courir grand risque de se tromper ; le nav. esp. serait *narożkikek*; le bn. *neraużkiek* ou *naiżkiek*, puisqu'il dit : *naiżkiżuke* „les à vous” ; le lab. *naiżkikel* ou *naużkikel*, & aussi *narożkikek*, selon les variétés. Le conditionnel a généralement la même forme que l'imparfait, sauf la terminaison. Puisque nous n'avons pas encore rencontré ces flexions, nous préférions laisser ce temps en blanc.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	—	—
—	—	—	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Dirżayadan</i>	<i>Dirżaiżkiadaán</i>
—	—	<i>Dirżayan</i>	<i>Dirżaiżkiaán</i>
—	—	<i>Dirżayagun</i>	<i>Dirżaiżkiagun</i>
—	—	<i>Dirżayén</i>	<i>Dirżaiżkiaten</i>

L'impératif & le subjonctif dérivent de *eżan*. Le présent de l'indicatif *deżahat*, suivi de la conjonction *n* „que”, a donné en soul. *dirżayadan* „que je l'aie à toi”, avec mutation régulière de *h* en *y*; & *dieżaadan*, guip., avec élision de *h*. Puisque le pluriel de l'accusatif est indiqué par *it* (*deżat*, acc. sing. fait *dirżat* acc. plur.), *dirżayadan* (pour *deżayadan*) est devenu *dirżayadan*, & *dieżaadan* aurait dû faire *dit* ou *dierżaadan*; mais le guip. a introduit en sus le signe de pluralité *żki*, & la 1^{re} personne s'analyse ainsi : *d-irża-żki-h-i-n*; le *h* est devenu *y* & le *i* *d*. Les deux *a* dans la syllabe finale nous paraissent être une erreur.

Nous laissons le bn. & le lab. en blanc, ignorant quelles ont été les influences phonétiques; mais la forme primitive, comme nous l'avons dit, doit avoir été *dirżaadan*, de *d-irża-h-i-n*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	Nirzayan	Nirzaiżkian
—	—	Lirzayan	Zierzaiżkian
—	—	Ginirzayan	Giñierzaiżkian
—	—	Lirzayen	Zierzaiżkiaien

Le guip. nous semble avoir un *i* de trop. L'imparfait avec l'acc. sing. *niezaan* est bien formé; *n-ieza-h-an* dont le *h* est élidé. Cette flexion aurait dû être, pour exprimer l'accusatif pluriel: *n-irza-żki-h-an* ou *nirzażkian*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	Dirzakeyat	Dierzaiżkiker
—	—	Dirzakek	Dierzaiżkikek
—	—	Dirzakeyagu	Ginirzaiżkikek
—	—	Dirzakeye	Dierzaiżkirekek

Le guipuzcoan est encore irrégulier; bien que longue, la flexion ne dit pas tout. Elle doit contenir: *d-irza-żk-h-ke-i*, ce qui donne, en admettant la même mutation de *h* en *y*, qui s'écrit *i*: *dirzażkiaker* ou *dirzażkikkeyat* en plaçant *ke* après *h*.

La 1^{re} pers. plur. est tout-à-fait fautive; le sujet représenté par *g* n'est pas à sa place; le *d* est initial dans toutes les flexions du présent des verbes actifs; il aurait fallu: *dirzażkiakegu* ou *dirzażkiaguke*. Le *h*, seul représentant connu jusqu'ici de la 2^{me} pers. sing., a donné lieu à bien des erreurs.

La 3^{me} pers. est régulière, *d-irza-żk-ke-h*, *dirzażkikkek* ou *dierzaiżkikek* comme écrit Larramendi.

Le souletin est régulier.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	<i>Nirzakek</i>	<i>Nierzaizkikek</i>
—	—	<i>Lirzakek</i>	<i>Lirzaizkikek</i>
—	—	<i>Ginirzakek</i>	<i>Genirzaizkikek</i>
—	—	<i>Lirzakeye</i>	<i>Lirzaizkiketek</i>

Toutes ces flexions sont correctes; la 1^{re} pers. guipuzcoane est formée de *n-irza-žki-ke-h*, & le *h* final durci en *k*.

IMPARFAIT.

L'imparfait est formé du conditionnel en ajoutant *an*; le *k* final s'élide : *nirzakeyan*, *zirzaçeyan*, &c.

N° 7.

le à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

Daroaržui
Daroaržu
Daroaržugu
Daroaržue

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darotžui</i>	<i>Draužui</i>	<i>Dauržui</i>	<i>Deižui</i>	<i>Dižui</i>
<i>Darotžu</i>	<i>Draužu</i>	<i>Dauržu</i>	<i>Deižu</i>	<i>Dižu</i>
<i>Darotžugu</i>	<i>Draužugu</i>	<i>Dauržugu</i>	<i>Deižugu</i>	<i>Dižugu</i>
<i>Darotžue</i>	<i>Draužue</i>	<i>Dauržue</i>	<i>Deižuye</i>	<i>Dižuye</i>

Ces flexions peuvent se passer de commentaire. La 1^{re} pers. est formée de *d-aro-żu-i*, „je-vous-ai-le” & ainsi de suite.

Liçarrague, autant que nous sachions, ne se fert, dans le Nouveau Testament, du singulier (*hi*) & du pluriel de la 2^{me} personne ; il n'y avait pas lieu d'employer un singulier honorifique. Ainsi *drauzut* ne s'y trouvera probablement pas. Mais en parlant à la reine, il dit : *Nola eguin eta eguiten-ere baitraucaçu*. *Baitraucaçu* est *bai-draukazu*.

Les anciennes formes souletines *derizut*, *derizu*, &c., se retrouvent dans le Prône souletin de 1676.

IMPARFAIT.

Forme primitive biscaïenne.

Neroatżun

Eroatżun

Geroatżun

Eroatżuen

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Narorżun</i>	—	<i>Naurżun</i>	<i>Neiżun</i>	<i>Niżun</i>
<i>Zarorżun</i>	—	<i>Zaurżun</i>	<i>Zeiżun</i>	<i>Ziżun</i>
<i>Zarorżugun</i>	—	<i>Ginaurżun</i>	<i>Geneiżun</i>	<i>Giniżun</i>
<i>Zarorżuten</i>	—	<i>Zautżuten</i>	<i>Zeiżien</i>	<i>Ziżien</i>

Ce temps est formé comme l'imparfait de la conjugaison „le à toi” ; seulement le *k* est ici *żu*, ou comme quelques dialectes disent *tżu* (1). La 3^{me} pers. soul. *żeiżien* est pour *żeiżuyen*, pour *żeiżuren*. Le nav. esp. *żarorżugun* devrait être *garorżun*.

(1) *Tż* pour *ż* se rencontre très souvent. Comparez l'imparfait de *iżan*.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Narorżuke</i>	—	<i>Narorżuke</i>	<i>Neikeżu</i>	<i>Niżuke</i>
<i>Zarorżuke</i>	—	<i>Larorżuke</i>	<i>Leikeżu</i>	<i>Liżuke</i> (1)
<i>Zarorżuguke</i>	—	<i>Ginarorżuke</i>	<i>Geneikeżu</i>	<i>Ginikeżu</i>
<i>Zarorżukete</i>	—	<i>Larorżukete</i>	<i>Leikeżie</i>	<i>Liżukete</i> (1)

Dans la conjugaison „il à toi” le conditionnel a généralement *ke* intercalé & le pronom accusatif suffixé; ici c'est le contraire, excepté en souletin; dans ce dialecte on dit *neikek*, *n-ei-ke-k*; & *neikeżu* *neike-żu*. Les autres dialectes disent *n-aro-żu-ke*, &c. L'imparfait labourdin *naużun* peut faire conclure à un conditionnel *naużuke*. Comparez le conditionnel de la conjugaison „le à moi”. Axular écrit *lerażuke*; p. ex. *eman balerażu*, p. 233. — *Zarorżuguke* est mal formé; il aurait fallu *g*, le sujet, au commencement de la flexion; il en est de même dans la conjugaison suivante.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Biżaqu</i>	<i>Biżaqu</i>	<i>Bieżaqu</i>
—	<i>Biżaqute</i>	<i>Biżaqie</i>	<i>Bieżaqute</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Dieżaqudan</i>	<i>Dieżaqudan</i>	<i>Diżaqudan</i>	<i>Dieżaqudan</i>
—	<i>Dieżaqun</i>	<i>Diżaqun</i>	<i>Dieżaqun</i>
—	<i>Dieżaqugun</i>	<i>Diżaqugun</i>	<i>Dieżaqugun</i>
<i>Dieżaquen</i> (2)	<i>Dieżaquten</i>	<i>Diżaqien</i>	<i>Dieżaquen</i>

(1) Aussi *likeżu* & *likeżute*.

(2) Luc vi, 31.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Niēzakižun</i>	<i>Nīzazun</i>	<i>Niēzazun</i>
—	<i>Zēzakižun</i>	<i>Līzazun</i>	<i>Ziēzazun</i>
—	<i>Ginēzakižun</i>	<i>Ginīzazun</i>	<i>Giniēzazun</i>
—	<i>Zēzakižuten</i>	<i>Līzazien</i>	<i>Ziēzazutien</i>

L'impératif & le subjonctif sont formés de *ēzan*. Comparez les temps correspondants de la conjugaison „le à toi” ; ils sont tous pareils, mais ici il y a partout *z̄u* pour *h*.

Axular écrit *liāzazuten*, p. 89, & *diāzazuten*, 79. Haramburu, *eman diāzazun*, avec *a*, selon la règle, pour *e*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dizakižuket</i>	<i>Dizakežui</i>	<i>Diēzazuket</i>
—	<i>Dizakižuke</i>	<i>Dizakežu</i>	<i>Diēzazuke</i>
—	<i>Dizakižuketu</i>	<i>Dizakežugu</i>	<i>Diēzazuketu</i>
—	<i>Dizakižukete</i>	<i>Dizakežie</i>	<i>Diēzazukete</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>Niēzazuke</i>	<i>Nīzakežu</i>	<i>Niēzazuke</i>
—	<i>Liēzazuke (1)</i>	<i>Līzakežu</i>	<i>Ziēzazuke (2)</i>
—	<i>Giniēzazuke</i>	<i>Ginīzakežu</i>	<i>Giniēzazuke</i>
—	<i>Liēzazukete</i>	<i>Līzakežie</i>	<i>Ziēzazukete (2)</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Niēzazukean</i>	<i>Nīzakežun</i>	<i>Niēzazukean</i>
---	---------------------	-------------------	---------------------

(1) *Manuel*, p. 113.

(2) Selon Larramendi aussi : *liēzazuke* & *liēzazukete*. Ce serait au fond la forme correcte pour le conditionnel, dont la 3^{me} pers. a toujours un *l* pour initiale. Mais Larramendi écrit partout ailleurs, dans le potentiel, *z̄*.

Le potentiel est le potentiel de *ezan* (voir cet auxiliaire). On peut aussi comparer la conjugaison „le à toi”. *Diezazuket* est formé de *d-eza-za-ke-t*.

Le souletin place *ke* après *eza*.

Le labourdin *diżakiżuket* est légèrement corrompu ; il s'y trouve la syllabe *ki*, qui ne devrait pas y être. Il paraît qu'elle n'y est pas toujours, puisque nous trouvons le conditionnel *lieżazuke*, sans *ki*, dans le Manuel basque, p. 113.

L'imparfait est formé du conditionnel en ajoutant la terminaison *an*.

Selon M. Inchauspe (verbe basque, p. 501), il faudrait : *nieżakiżukean*, lab., avec la syllabe *ki*. Mais nous trouvons dans le Manuel (1) les flexions comme nous les donnons, & qui sont évidemment plus correctes. Nous avons discuté ces formes labourdines au paragraphe sur la conjugaison „le à moi” (voir le subjonctif & le potentiel).

Nº 8.

les à vous

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darożkirżut</i>	<i>Draużkizut</i>	<i>Dairżut</i>	<i>Deirżut</i>	<i>Diżkitżut</i>
<i>Darożkirżu</i>	<i>Draużkizu</i>	<i>Dairżu</i>	<i>Deirżu</i>	<i>Diżkitżu</i>
<i>Darożkirżugu</i>	<i>Draużkizugu</i>	<i>Dairżugu</i>	<i>Deirżugu</i>	<i>Diżkitżugu</i>
<i>Darożkirżue</i>	<i>Draużkizue</i>	<i>Dairżuite</i>	<i>Deirżuye</i>	<i>Diżkitżue</i>

IMPARFAIT.

<i>Xarożkirżun</i>	<i>Xaiżkizun</i>	<i>Xairżun</i>	<i>Xeirżun</i>	<i>Xiżkitżun</i>
<i>Zarożkirżun</i>	<i>Zaiżkizun</i>	<i>Zairżun</i>	<i>Zeirżun</i>	<i>Ziżkitżun</i>
<i>Zarożkirżugun</i>	<i>Ginaiżkizun</i>	<i>Ginairżun</i>	<i>Geneirżun</i>	<i>Giniżkitżun</i>
<i>Zarożkirżuten</i>	<i>Zaiżkizuten</i>	<i>Zairżuten</i>	<i>Zeirżien</i>	<i>Ziżkitżien</i>

(1) *Guide ou Manuel de la Conversation* (sans nom d'auteur), Bayonne, 1861.

Ces temps sont les mêmes que ceux avec l'accusatif singulier inhérent; seulement chaque dialecte a introduit le signe de pluralité qui lui est propre. Les dialectes navarrais & le guipuzcoan, & aussi le labourdin, intercalent *zki*; les dialectes labourdin & souletin *i*; le labourdin change en outre le *u* radical en *i*, ou peut-être le *i* est ce qui reste de *zki*. De la Vieuxville, lab., écrit *darożkirżui*.

En guip. *dizkirżui*, &c., est quelquefois contracté en *dizżui*, *dizżu*, *dizżugu*, *dizżue*, sans le *ki*, ce qui forme le chaînon entre les dialectes lab. & soul. d'un côté, & lab. ancien & nav. de l'autre.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarożkirżuke</i>	<i>Xaiżkizuke</i>	<i>Xarożkirżuke</i>	<i>Xeizkerżu</i>	<i>Xiżkirżuke</i>
<i>Zarożkirżuke</i>	—	<i>Larożkirżuke</i>	<i>Leiżkerżu</i>	<i>Liżkirżuke</i>
<i>Zarożkirżuguke</i>	—	<i>Ginarożkirżuke</i>	<i>Geneiżkerżu</i>	<i>Giniżkirżuke</i>
<i>Zarożkirżukete</i>	—	<i>Larożkirżukete</i>	<i>Leiżkerżie</i>	<i>Liżkirżukete</i>

IMPARFAIT.

Ce temps est formé du présent, en ajoutant la terminaison *an*. Comparez les temps de la conjugaison „le à vous”.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Biżaqkieu</i>	<i>Biżaqatxa</i>	<i>Biżaqkieu</i>
—	<i>Biżaqkirżue</i>	<i>Biżaqatxie</i>	<i>Biżaqkirżue</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

—	<i>Dierżarżudan</i>	<i>Dirżarżudan</i>	<i>Dierżaiżkirżudan</i>
—	<i>Dierżarżun</i>	<i>Dirżarżun</i>	<i>Dierżaiżkirżun</i>
—	<i>Dierżarżugun</i>	<i>Dirżarżugun</i>	<i>Dierżaiżkirżugun</i>
—	<i>Dierżarżuen</i>	<i>Dirżarżien</i>	<i>Dierżaiżkirżuen</i>

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Nerzakirżun</i>	<i>Nirżarżun</i>	<i>Nierżaiżkirżun</i>
—	<i>Zerżakirżun</i>	<i>Lirżarżun</i>	<i>Zierżaiżkirżun</i>
—	<i>Ginerżakirżun</i>	<i>Ginirżarżun</i>	<i>Ginierżaiżkirżun</i>
—	<i>Zerżakirżuten</i>	<i>Lirżarżien</i>	<i>Zierżaiżkirżuten</i>

Comparez l'impératif & le subjonctif des conjugaisons „le à vous”, „le à toi”. La flexion primitive *dirżazui* avec la conjonction *n*, donne *dirżazudan*. De même qu'il a été intercalé dans le présent de l'indicatif un *i* superflu, à ce qu'on dirait : *diżkiżui*, puisque *diżkiżui* suffisait (le bn. n'a pas le *i*), il a été intercalé aussi ici un *i* : *dirżarżudan*. Le guip. n'avait pas encore assez & a intercalé *żki*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dirżazkirżuket</i>	<i>Dirżakéżui</i>	<i>Dirżaiżirżuket</i>
—	<i>Dirżazkirżuke</i>	<i>Dirżakéżu</i>	<i>Dirżaiżirżuke</i>
—	<i>Dirżazkirżukegu</i>	<i>Dirżakerżugu</i>	<i>Dirżaiżirżukegu</i>
—	<i>Dirżazkirżukete</i>	<i>Dirżakerżie</i>	<i>Dirżaiżirżutke</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>Nirżazkirżuke</i>	<i>Nirżakerżu</i>	<i>Nirżaiżirżuke</i>
—	<i>Lirżazkirżuke</i>	<i>Lirżakerżu</i>	<i>Zirżaiżirżuke</i>
—	<i>Ginirżazkirżuke</i>	<i>Ginirżakerżu</i>	<i>Ginierżaiżirżuke</i>
—	<i>Zirżazkirżukete</i>	<i>Lirżakerżie</i>	<i>Zirżaiżirżutke</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Nirżazkirżukean</i>	<i>Nirżakerżun</i>	<i>Nirżaiżirżukean</i>
---	------------------------	--------------------	------------------------

Comparez le potentiel de la conjugaison précédente ; ce sont les mêmes flexions, avec les signes de pluralité intercalés. Larramendi cite la forme labourdine comme variante guipuzcoane ; il y écrit un *i* de plus : *dirzaiżkirzuket*. Nous avons déjà discuté la syllabe *ki*, introduite dans les flexions *guip.* & *lab.*, en parlant du potentiel avec le singulier „le à vous”. Le présent de l'indicatif de la conjugaison primitive est *deżai* avec le singulier „le” „je le puis” & *dirżai* „je les puis”. Le présent de l'optatif est *dirżaker*, & avec *żu* : *dirżakeżui* ou *dirżazuker*. Le souletin est régulier.

N° 9.

2^{me} personne du pluriel, au datif,
remplaçant la 2^{me} personne du pluriel employée pour le singulier
honorifique.

Quand *żu* „vous” a été employé comme un singulier honorifique, il a fallu former un pluriel de *żu* qui est *żuek* (1). Par conséquent la flexion où le pronom *żu* se trouve a dû être changée aussi, & *darorżui*, ou *diżui*, &c., est devenu *darorżuer*, *diżuer*, &c. On a pris le signe de pluralité *ie*, & on l'a ajouté à *żu*; p. ex. *diżu* „il vous a” (aujourd'hui „il t'a”), est devenu *diżuite*. Ce *i* est seulement conservé en guipuzcoan ; dans les dialectes *lab.* & *bn.* il s'est perdu & le *e* est resté ; *darorżu* „il vous a” est devenu *darorżue*. *Darorżui* est devenu *darorżuer* pour *darorżuter*. En souletin le signe de pluralité *ie* a été élidé, & l'hiatus qui en a été la conséquence, a été évité en intercalant *y*; ainsi : „ils vous ont” correspond à *deiżuye*, souletin. Ce *uye* est devenu *ie* en souletin, & c'est ainsi qu'on écrit *dużie* „vous l'avez” pour *dużue*, pour *dużute*. On dirait que *ei* a été considéré comme étant le pluriel de *ue*.

Il suffira de donner les premières personnes.

(1) Voir les pronoms personnels.

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darorȝuer</i>	<i>Drauȝuer</i>	<i>Daurȝuer</i>	<i>Deiȝier</i>	<i>Dizuer</i>

IMPARFAIT.

<i>Narotȝuen</i>	<i>Neraurȝuen</i>	<i>Nautȝuen</i>	<i>Nelȝien</i>	<i>Nizuen</i>
------------------	-------------------	-----------------	----------------	---------------

CONDITIONNEL.

<i>Narotȝueke</i>	—	—	<i>Nelȝezie</i>	<i>Niezue</i>
-------------------	---	---	-----------------	---------------

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Biȝaqe</i>	<i>Biȝazie</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

—	<i>Dieȝazuedan</i>	<i>Dizazuedan</i>	<i>Dizazuedan</i>
---	--------------------	-------------------	-------------------

IMPARFAIT.

—	<i>Nelȝakiȝuen</i>	<i>Niezazien</i>	<i>Niezazuren</i>
---	--------------------	------------------	-------------------

POTENTIEL.

PRÉSENT.

—	<i>Dizakizueker</i>	<i>Dizakeȝier</i>	<i>Dieȝazukeret</i>
---	---------------------	-------------------	---------------------

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	—	<i>Niezakeȝie</i>	<i>Niezazukere</i>
---	---	-------------------	--------------------

IMPARFAIT.

—	<i>Niezakizuekean</i>	<i>Nelȝakeȝien</i>	<i>Niezazukerean</i>
---	-----------------------	--------------------	----------------------

Si l'accusatif est pluriel „je les à vous” on intercale *zki* en guipuzcoan & bas-navarrais *dizkiȝuer* „je les à vous”, en nav. esp. *daroȝkitȝuer*; en lab., en changeant le *u* radical en *i*, *dauȝuer* devient *dairȝuer*; en souletin & bn., en intercalant *i*, *deiȝier* devient *deirȝier*. *Çuey barka dierȝaȝuen çuen faltac.* Marc xi, 25. „Qu'il vous pardonne vos péchés”.

Nº 10.

le à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

*Daroakor**Daroakok**Daroako**Daroakogu**Daroakoȝu**Daroakoe*

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darokat</i>	<i>Draukat</i>	<i>Dakor</i>	<i>Deyor</i>	<i>Dior</i>
<i>Darokak</i>	<i>Draukak</i>	<i>Dakok</i>	<i>Deyok</i>	<i>Diok</i>
<i>Daroka</i>	<i>Drauka</i>	<i>Dako</i>	<i>Deyo</i>	<i>Dio</i>
<i>Darokagu</i>	<i>Draukagu</i>	<i>Dakogu</i>	<i>Deyogu</i>	<i>Diogu</i>
<i>Darokaȝu</i>	<i>Draukaȝu</i>	<i>Dakoȝu</i>	<i>Deyoȝu</i>	<i>Dioȝu</i>
<i>Darokate</i>	<i>Draukate</i>	<i>Dakote</i>	<i>Deyoe</i>	<i>Dioie</i>

La 1^{re} personne *daroakor*, bisc., est formée de *d-eroa-ho-i* (1), „je-lui-thème-le, en lisant à rebours. La série de variantes est com-

(1) Ch. xi, § 3.

plète : *aro, ero, ara, erau, rau* : *darokat, deraukat, draukat*, & après la chute de *r* dans certains dialectes : *dakor*; & après la chute régulière de *k* médial *deyot*, souletin, avec *y* pour éviter l'hiatus. Ce *deyot* s'est contracté en *dior*, guipuzcoan. Le bn. *daracogu* (Prône de l'église d'Arbonne), forme un chaînon entre le bn. que nous citons & le labourdin.

Le souletin avait encore, en 1676 (v. le Prône souletin), *derot* = *deyot* & *derio* = *deyo*, &, dans le XVI^e siècle, *derau*.

Si nous n'avions pas tous les chaînons intermédiaires, il aurait été risqué de relier *dior* à *daroakor*; mais il nous semble qu'il n'y a point de place pour le doute à ce sujet.

Ici, comme dans toutes les conjugaisons, nous avons donné la véritable 2^{me} pers. sing., c'est-à-dire celle qui est considérée comme appartenant au traitement familier. *Draukak*, bn., par conséquent se trouverait relégué dans cette conjugaison-là comme toutes les 2^{mes} pers. sing. que nous citons; tandis qu'on voit par sa forme & par sa signification, que cette flexion a dû être, à l'origine, où nous la plaçons. — Excepté dans cette deuxième personne, la forme familière est indiquée par le mouillement, & „je le lui ai” est rendu par *diarocai* (Matth. VIII, 9). („Tu le lui as” est *draukak*); la 3^{me} pers. „il le lui a” est *diraukak* (I Cor. xv, 38), & *diraukan* (Luc 1, 32). Nous ne nous expliquons pas pourquoi Liçarrague écrit le thème de la 1^{re} personne *iaro* & celui de la 3^{me} personne *irau*.

IMPARFAIT.

Forme primitive biscaïenne.

Neroakan
Eroakoan
Eroakon
Geroakan
Zeroakan
Eroakoen

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Narokan</i>	<i>Neraukan</i>	<i>Nakon</i>	<i>Neyon</i>	<i>Nion</i>
<i>Arokan</i>	<i>Heraukan</i>	<i>Hakon</i>	<i>Heyon</i>	<i>Ion</i>
<i>Zarokan</i>	<i>Zeraukan</i>	<i>Zakon</i>	<i>Zeyon</i>	<i>Zion</i>
<i>Zarokagun</i>	<i>Generaukan</i>	<i>Ginakon</i>	<i>Geneyon</i>	<i>Ginion</i>
<i>Zarokazun</i>	<i>Zeneraukan</i>	<i>Zinakon</i>	<i>Zeneyon</i>	<i>Zinion</i>
<i>Zarokaten</i>	<i>Zeraukaten</i>	<i>Zakoren</i>	<i>Zeyoen</i>	<i>Zioten</i>

Nous citons le nav. esp. d'après Larramendi (Arte, p. 115). Il est possible que la 1^{re} pers. plur. *zarokagun* soit en usage, mais elle n'est pas correcte. Le pronom sujet doit être préfixé à la flexion. La 2^{me} pers. sing. n'est pas donnée par Larramendi, mais il n'y avait aucun risque à la reconstruire ; cependant nous voulons en avertir le lecteur. Ce temps offre les mêmes variantes thématiques que le présent, & la même mutation de *h* en *k* & de *h* en *y*. Nous citons la variété labourdine *nakon*, surtout comme un échantillon de la contraction que quelques flexions ont éprouvée. Axular écrit encore le thème *erau*, Chourio *aro* ; ce thème s'est réduit ici à la voyelle *a*. *Nakon* est formé de *n-a-ho-an* pour *n-erau-ho-an*. En souletin il est resté *e* de *erau* & le *h* s'est changé en *y* : *neyon*, & en guipuzcoan le *e* & le *y* se sont résolus en *i* : *nion*.

Les 2^{mes} pers. plur. étant en usage pour le singulier honorifique on a formé *zeneraukaten*, bn., *zinakoren*, lab., *zeneyoen*, soul., *zinio-ren*, guip.

CONDITIONNEL.

Forme primitive biscaïenne.

Neroakio
Eroakiok
Leroakio
Geroakio
Zeroakio
Leroakioe

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
—	—	Nioke	Neiko	Nioke
—	—	Hioke	Heiko	Ioke
—	—	Lioke	Leiko	Lioke
—	—	Ginoke	Geneiko	Ginoke
—	—	Zinoke	Zeneiko	Zinoke
—	—	Lioskete	Leikoye	Lioskete

Nous avons admis pour l'imparfait la variété labourdine *nakon*, qui montre d'une façon plus claire & plus complète les variétés des dialectes ; ce *nakon* fait conclure à un conditionnel *nako* ou *nayo*, puisque *k* médial n'est pas toléré, & comme le *ke* est quelquefois intercalé au lieu de suffixé : *nakeyo*. Mais cette forme ne se trouve pas, jusqu'à présent ; on trouve *nioke*, ce qui donne pour l'imparfait *nion* exactement comme le guipuzcoan, & c'est cette variété que cite M. Inchauspe dans son „Verbe”.

La forme corrompue souletine *neiko*, &c., ne s'explique pas bien.

Quand on voit qu'Axular (1) écrivait encore, il y a deux siècles : *zeneraukayo* (*ceneraukayo*) „vous le lui auriez”, & que l'on écrit aujourd'hui *zinioke*, il faut avouer que le basque est en voie de se corrompre d'une façon déplorable.

Zeneraukayo sera aussi la forme bn., car l'imparfait est *neraukan*.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
Iezok	Akok	Izok	Zayok
—	Bezo	Biزو	Biżayo (2)
Ezożu	Ezożu (3)	Izożu	Zayożu
—	Bezoite	Biżoe	Biżayote (2)

(1) *Nahi zeneraukayo zkuk gaichoena bulkatu?* Gueroco guero, p. 45, n. éd. 183, a. éd. „Auriez-vous voulu frapper le plus méchant?

(2) Selon Larramendi *biożta* & *biożate* : Arte, p. 113.

(3) Axular, iazozu, Di&t. f. v. ibilli.

L'impératif est formé de *ezan*.

Le guip. a perdu, comme dans tous les impératifs, le *e* initial; le *h* a été converti en *y* (voir ch. XI, § 3), & le *h* final s'est durci en *k*: *eza-ho-h* = *ezyayok*. Les 3^{mes} personnes sont celles qui sont citées par Lardizabal (voir la note 2, p. 338). Les autres dialectes se sont un peu corrompus; le souletin *iżok* est pour *eza-o-k*; ce dialecte écrit partout *i* pour *e*. Dans le labourdin *akok*, le *k* médial provient de l'*h* de *ho*; mais *a* pour *eza* est une contraction violente.

S U B J O N C T I F.

P R E S E N T.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Deżodan</i>	<i>Dizodan</i>	<i>Diożadan</i>
—	<i>Deżokan</i>	<i>Dizoyan</i>	<i>Diożuan</i>
<i>Dieżon</i>	<i>Deżon</i>	<i>Dizon</i>	<i>Diożan</i>
—	<i>Deżogun</i>	<i>Dizogun</i>	<i>Diożagun</i>
—	<i>Deżożun</i>	<i>Dizożun</i>	<i>Diożażun</i>
—	<i>Deżożen</i>	<i>Dizożen</i>	<i>Diożażen</i>

I M P A R F A I T.

—	<i>Nieżon</i>	<i>Niżon</i>	<i>Niżan</i>
—	<i>Heżon</i>	<i>Hizon</i>	<i>Iżan</i>
<i>Lieżon</i>	<i>Zeżon</i>	<i>Lizon</i>	<i>Ziożan</i>
—	<i>Gineżon</i>	<i>Giniżon</i>	<i>Giniżan</i>
—	<i>Zineżon</i>	<i>Ziniżon</i>	<i>Ziniżan</i>
<i>Lieżożen</i>	<i>Zeżożen</i>	<i>Lizoén</i>	<i>Ziożaten</i>

Le subjonctif est formé de *ezan*.

Les flexions du présent ont un peu souffert. Nous avons vu (voir le verbe *ezan*) que la flexion primitive du présent de l'indicatif est *deżakor* ou *deżayor*, ce qui donne, en suffixant la conjonction *n*, „que”, *deżayodan*. Le dialecte guipuzcoan s'est le mieux conservé; il y a eu

ici hyperthèse. Le lab. n'a pas le *i*, qu'on retrouve généralement dans les temps du subjonctif, comme ici en soul. & guip. Axular écrit : *merezi du hain berrze ohore eman diezozun*, p. 207, c'est-à-dire avec l'initiale mouillée *die* & non *de*.

Les autres dialectes ont plus souffert ; *dezayodan* a perdu le *y* & le *a* : *dezodan*.

Nous ignorons si en labourdin le *h* s'est durci en *k*, mais nous écrivons *dezokan*, puisque ce dialecte paraît préférer le *k*.

L'imparfait s'est tout autant corrompu. Larramendi cite heureusement une variante d'une grande valeur : *niezagon*, *ziniezagon*, *ziezagon*, *geniezagon*, &c. En changeant le *g* en *k* nous avons la forme correcte, primitive : *n-eza-ko-n*.

POTENTIEL

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dizakioker</i>	<i>Dizakior</i>	<i>Diozaker</i>
—	<i>Dizakiokek</i>	<i>Dizakiok</i>	<i>Diozakek</i>
—	<i>Dizakiooke</i>	<i>Dizukio</i>	<i>Diozake</i>
—	<i>Dizakiokegu</i>	<i>Dizakiogu</i>	<i>Diozaguke</i>
—	<i>Dizakiokezu</i>	<i>Dizakiozu</i>	<i>Diozakezu</i>
—	<i>Dizakiokere</i>	<i>Dizakioye</i>	<i>Diozateke</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	—	<i>Nizakio</i>	<i>Niozake</i>
—	—	<i>Hizakio</i>	<i>Iozake</i>
<i>Zezaeko</i>	—	<i>Lizakio</i>	<i>Ziozake</i>
—	—	<i>Giniżakio</i>	<i>Giñiozake</i>
—	—	<i>Ziniżakio</i>	<i>Ziñiozake</i>
<i>Zezaeore</i>	—	<i>Lizakioye</i>	<i>Ziozake</i>

IMPARFAIT.

<i>Niezoyon</i>	<i>Nizakirokean</i>	<i>Nezakion</i>	<i>Niozakean</i>
-----------------	---------------------	-----------------	------------------

Le potentiel est formé du potentiel, ou, plus correctement, est le potentiel de *ezan*. Comp. cet auxiliaire. La forme primitive de la 1^{re} pers. est : *d-eza-ho-ke-i* ou *dezahoker*, & après mutation de *h* en *y*: *dezayoker*. Le soul. & bn. placent *ke* après le thème : *d-eza-ke-ho-i* ou *dezakeyor*. En guip. il y a eu hyperthèse & *dezayo* est devenu *dioza* (pour *deyoza*).

Le labourdin a intercalé *ki* (voir ce que nous avons dit par rapport à cette syllabe, en analysant le subjonctif de la conjugaison „le à moi”); sans cela ces flexions sont régulières ; *dezakiokei* est formé de *d-eza-ki-ho-ke-i*. Le *ki* est de trop. L'imparfait est formé du conditionnel en *y* ajoutant *an*, ce qui presuppose un conditionnel lab. *nizakioke*, &c.

Le souletin ajoute simplement *n* & écrit *nezakion*, tandis que le conditionnel est *nizakio*, irrégularité inutile, dirait-on.

La 3^{me} personne s'écrit aussi en guip. avec *l*. (Voir la note 2 du temps correspondant de la conjugaison „le à vous”.)

N° II.

les à lui

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darorżat</i>	<i>Draużkioi</i>	<i>Daiżkor</i>	<i>Deiżor</i>	<i>Diożkar</i>
<i>Darorżak</i>	—	<i>Daiżkok</i>	<i>Deiżok</i>	<i>Diożkak</i>
<i>Darorża</i>	<i>Draużkio</i>	<i>Daiżko</i>	<i>Deiżzo</i>	<i>Diożka</i>
<i>Darorżagu</i>	—	<i>Daiżkogu</i>	<i>Deiżogu</i>	<i>Diożkagu</i>
<i>Darorżazu</i>	—	<i>Daiżkożu</i>	<i>Deiżożu</i>	<i>Diożkażu</i>
<i>Darorżate</i>	—	<i>Daiżkore</i>	<i>Deiżoe</i>	<i>Diożkate</i>

Les variantes sont nombreuses dans tous les dialectes ; les formes sont flottantes ; un dialecte a influencé l'autre, à ce qu'il semble ; les variétés sont mêlées ; dans le même temps on trouve les signes de

pluralité ζk & $\tau \zeta$. Nous donnerons comme échantillon les variantes de la 1^{re} personne „je les ai à lui”.

nav. esp.	bn.	lab.	guip.	soul.
Daror<small>z</small>at	Draut<small>z</small>at	Dai<small>z</small>koi	Dio<small>z</small>kar	Derir<small>z</small>ot
Deraur<small>z</small>at	Drauz<small>z</small>kar	Dio<small>z</small>kat	Diau<small>z</small>kar	Deir<small>z</small>ot
Daro<small>z</small>kior	Drauz<small>z</small>kior	Dior<small>z</small>at	Di<small>z</small>kior	—
—	Darauz<small>z</small>kigu	—	Diraut<small>z</small>at	—
—	Daro<small>z</small>kigu	—	Dirau<small>z</small>kit	—
—	Darar<small>z</small>ogu	—	Diau<small>z</small>kit	—

Les variétés nav. esp. sont données par Larramendi & Lardizabal ; celles du bn. se trouvent chez Liçarrague, du moins les 3^{mes} personnes ; la première variété dans Matth. iv, 8 ; la seconde dans Jean v, 30 ; la troisième dans I Cor. xv, 28 ; les autres se trouvent dans le Prône d'Arbonne (1). Nous citons le labourdin d'après M. Inchauspe, & d'après le Manuel (sans nom d'auteur, Bayonne 1861). Les anciennes formes labourdines dont Axular, Haramburu, Chourio, &c. se servent, se rapprochent des variétés navarraises ; le thème est généralement *erau*, *arau*, *aro* & n'a rien d'obscur. Le guipuzcoan est pris chez Larramendi (voir son Arte, & le Dicc., p. xxvi, éd. Zuaza, & p. xxx, éd. orig.).

Les flexions navarraises peuvent se passer d'explication ; la variété *darozkior* est tout-à-fait pure ; les parties constituantes primitives étant *d-ero- ζk -yo-i* (v. ch. xi, § 3 & 4).

Le lab. & le guip. s'expliquent réciproquement ; l'un & l'autre de ces dialectes ont ζk & $\tau \zeta$ comme signes de pluralité ; il nous semble que *daizkoi* doit s'analyser ainsi : *d-ai- ζ -ko-i*. Nous avons vu dans la conjugaison „les à moi” que le signe de pluralité $\tau \zeta$ perd le *i* quand un autre *i* suit ; *daiztak* est pour *dairztak* de *d-ai- $\tau \zeta$ -i-k*. Nous croyons remarquer le même phénomène quand *k* suit ; *ko* est ici pour *ho*, mutation qui n'est pas rare en labourdin. Le souletin a

(1) *Formulaire de Prône*, réédité par le prince Bonaparte.

aussi le signe de pluralité *tz*, mais, comme toujours, a élidé le *h* de *ho*: *deitzor* de *d-ei-tz-ho-i*. Le labourdin *dakoi* (acc. sing.) est donc devenu *daiżkoi* (acc. plur.). Mais d'où vient le *i*? Le guipuzcoan & le souletin ont généralement changé l'initiale du thème *e* en *i*; *eroa* primitif, qui est *erau* en nav., & *arau* ou *erau* ancien souletin, est devenu *eri*, puis *ei* en souletin, puis *i* en guipuzcoan. Toutes les variantes guipuzcoanes ont cet *i*, & il nous semble que *diożkai* (= *diaużkai* = *diraużkai* = *deraużkai*) a donné par hyperthèse la forme *daiżkoi*. Il était intéressant de rechercher l'origine de cet *i*; mais l'ensemble des faits est assez bien établi, croyons-nous, pour que ce détail, s'il n'est pas juste, n'ébranle en rien l'exactitude de notre théorie.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarorżan</i>	—	<i>Xaiżkon</i>	<i>Xeitżon</i>	<i>Xiożkan</i>
<i>Arorżan</i>	—	<i>Haiżkon</i>	<i>Heitżon</i>	<i>Iożkan</i>
<i>Zarorżan</i>	<i>Zerautżan</i>	<i>Zaiżkon</i>	<i>Zeitżon</i>	<i>Ziożkan</i>
<i>Zarorżagun</i>	—	<i>Ginaiżkon</i>	<i>Geneitżon</i>	<i>Giniożkan</i>
<i>Zarorżaqun</i>	—	<i>Zinaiżkon</i>	<i>Zeneitżon</i>	<i>Ziniożkan</i>
<i>Zarorżaten</i>	<i>Zerautżaten</i>	<i>Zaiżkoten</i>	<i>Zeitżoen</i>	<i>Ziożkaten</i>

Le présent explique l'imparfait, quant aux changements que le thème a éprouvés; toutes les flexions sont formées régulièrement, excepté la 1^{re} & la 2^{me} pers. du plur. du dialecte nav. esp. Comp. l'imparfait de la conjugaison „le à lui”.

CONDITIONNEL.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarożkioke</i>	—	<i>Xiorżake</i>	<i>Xeizko</i>	<i>Xiożkake</i>
<i>Arożkioke</i>	—	<i>Hiorżake</i>	<i>Heiżko</i>	<i>Iożkake</i>
<i>Zarożkioke</i>	—	<i>Liorżake</i>	<i>Leiżko</i>	<i>Liożkake</i>
<i>Zarożkioguke</i>	—	<i>Giniorżake</i>	<i>Geneiżko</i>	<i>Giniożkake</i>
<i>Zarożkiożuke</i>	—	<i>Ziniorżake</i>	<i>Zeneiżko</i>	<i>Ziniożkake</i>
<i>Zarożkiokete</i>	—	<i>Liorżakete</i>	<i>Leiżkoye</i>	<i>Liożkateke</i>

Nous citons le temps nav. esp., que Larramendi ne donne pas, d'après Lardizabal. *Xaroζkioke* présuppose un imparfait *naroζkion*, & aussi un présent *daroζkior*, & ce sont là les temps donnés par Lardizabal. Nous avons donné *darorζat*, présent, & *narorζan*, imparfait, d'après Larramendi; ce qui donnerait, par conséquent, un conditionnel *narorζake*, &c. — *Xaroζkioke* est sans doute une forme plus complète (ce qui ne veut pas dire qu'elle est plus usitée), puisqu'elle contient *io* pour *yo* „à lui”. Cette flexion est formée de *n-a-ro-ζk-io-ke*. — La 2^{me} pers. sing. est formée par analogie avec les autres dialectes; Lardizabal ne la cite pas. Comparez l'imparfait de la conjugaison „le à lui”.

Axular écrit, page 24 : *Hala Jainkoak nahi iζan balu, eman ζerauzkayon*. „Ainsi Dieu, s'il l'eût voulu, aurait donné... (les à lui)”. Puisque l'auxiliaire du passé du conditionnel est le même que celui du présent, sauf le *n* caractéristique du passé, il n'y a qu'à retrancher ici le *n*: *ζerauzkayo* est donc le présent, formé de *ζ-erau-ζk-ke-yo*.

Puisque l'imparfait bn. est *neraurζan*, &c., on peut en conclure que le conditionnel est *neraurζake*. N'ayant pas encore trouvé cette flexion, nous avons préféré ne pas la placer dans le tableau.

La lab. *niorζake*, &c., fait présupposer un imparfait de l'indicatif *niorζan*, & un présent *diorζai*, qui tous les deux existent (voir le présent). Le thème de l'imparfait, qui est généralement aussi celui du conditionnel, ne l'est pas cette fois-ci. L'imparfait *naiζkon* ferait conclure à un conditionnel *naiζko-ke*, ou, en intercalant *ke*: *naiζkeyo* avec mutation de *k* en *y*; mais cette forme ne se trouve pas, autant que nous sachions, en labourdin; on la retrouve dans le souletin *neiζko*. Comp. le conditionnel „le à lui”. Comme l'imparfait guip. est *nioζkan*, le conditionnel est *nioζka-ke*. Ce temps n'offre rien d'obscur.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Aiżkok	Iżok	Zayożkak (1)
—	Berżo	Birżo	Birżaiżka
Ierżożu	Eriżorżu	Iżorżu	Zayożkaiżu
—	Berżoie	Birżoe	Birżaiżkate

L'impératif est formé de *eżan*. Comparez le temps correspondant „le à lui”.

Le guip. a perdu le *e* initial; la forme complète serait *ierża-yo-k*. Les autres dialectes se sont fortement corrompus.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Derżodan	Dirżodan	Diorżaiżkadan
—	Derżokan	Dirżoyan	Diorżaiżkaan
—	Derżon	Dirżon	Diorżaiżkan
—	Derżogun	Dirżogun	Diorżaiżkagun
—	Derżożun	Dirżożun	Diorżaiżkarżun
Dierżoyoten	Derżoten	Dirżoén	Diorżaiżkaren

Le subjonctif est formé de *eżan*; le pluriel de l'objet est exprimé par *it*; *deżayor* est devenu *dirżayor* & *dirżayor + n*, *dirżayodan*. Il y a ici les mêmes élisions que dans la conjugaison précédente. Le guip. a ajouté le signe de pluralité supplémentaire *żk*; le *i* dans *żaiż* est obscur & paraît fautif.

(1) Ou *żaiżkioč*, *żaiżkiorżu*. (v. Larramendi, Arte, p. 117). Ces formes expliquent le labourdin *aiżkok*. — *Zaiżkioč* est pour *eża-żki-yo-k*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Ñerzon	Ñirzon	Ñiorzaižkan
—	Herzon	Hirzon	Iorzaizkan
Lierzon	Zerzon	Lirzon	Ziorzaizkan
—	Ginerzon	Ginirzon	Giniiorzaizkan
—	Zinerzon	Zinirzon	Ziniiorzaizkan
Lierzoren	Zerzoren	Lirzoen	Ziorzaizkaten

L'imparfait de l'indicatif était primitivement *nirzayon*, de *n-itza-ho-n*. La conjonction *n* ne change rien à la forme ; il y a eu assimilation. Le guip. a introduit le signe de pluralité *zki* : *n-itza-zki-ho-n* ou *nirzažkiyon*, & aujourd'hui par hyperthèse *niorzaizkan*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Dirzažkioker	Dirzakior	Dirzaizkioker
—	Dirzažkiokek	Dirzakioek	Dirzaizkiookek
Diežakeo	Dirzažkioke	Dirzakio	Dirzaizkioke
—	Dirzažkiokegu	Dirzakiogu	Dirzaizkioguke
—	Dirzažkiokežu	Dirzakioržu	Dirzaizkiozuke
—	Dirzažkiokete	Dirzakioye	Dirzaizkioreke

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	Ñirzažkioke	Ñirzakio	Ñirzaizkioke
—	—	Hirzakio	Irzaizkioke
—	—	Lirzakio	Zirzaizkioke
—	—	Ginirzakio	Giniirzaizkioke
—	—	Zinirzakio	Ziniirzaizkioke
—	—	Lirzakioye	Zirzaizkiokete

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Niriazkiokean</i>	<i>Nerzakion</i>	<i>Nirzaizkiokean</i>

Le potentiel est celui de *ezan*. Comparez la conjugaison „le à lui” où nous avons parlé de l’introduction de *ki*. Le bn. est régulier, sans *ki*. *Diezakeo* est formé de *d-eza-*(pour *irza*)-*ke-o*. *Ke-o* est pour *ke-yo* (I).

Nº 12.

le à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

Daroakoet
Daroakoek
Daroakoe
Daroakoegu
Daroakoezu
Daroakoee

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Darokatei</i>	<i>Drauer</i>	<i>Diorer</i>	<i>Deyer</i>	<i>Dier</i>
<i>Darokatek</i>	—	<i>Diorek</i>	<i>Deyek</i>	<i>Diek</i>
<i>Darokate</i>	<i>Draue</i>	<i>Diore, daroe</i>	<i>Deye</i>	<i>Die</i>
<i>Darokategu</i>	<i>Drauegu</i>	<i>Dioregu</i>	<i>Deyegu</i>	<i>Diegu</i>
<i>Darokatezu</i>	<i>Drauezu</i>	<i>Diorezu</i>	<i>Deyezu</i>	<i>Diezu</i>
<i>Derokatere</i>	<i>Draute</i>	<i>Diore</i>	<i>Deyie</i>	<i>Dieire</i>

(1) Matth. iii, 9. — Ch. xi, § 3.

Nous avons pris les flexions du nav. esp. chez Lardizabal (Gram., p. 27); elles sont formées régulièrement : *d-aro-ka* pour *ko-re-i*. Le *i*, signe de pluralité, s'est conservé en nav. esp. & en lab. Dans les autres dialectes il s'est perdu; le *e* de liaison est resté; p. ex. *drauer*, bn., pour *drauter*. Le *h* (*ho*) de la 3^{me} personne s'est durci en nav. esp., comme en biscaïen, & a été élidé dans les autres dialectes. Le souletin, ne tolérant pas l'hiatus, a intercalé le *y*, selon l'habitude, & a perdu, comme le lab. & le guip., le *r*; le souletin, il y a deux siècles, avait encore le *r*; dans le Prône souletin (1676) on trouve *deriet* pour *deyer*; & Dechepare écrit (1545) *emanen darayela* „qu'il le leur donnera”. *Daraye* = *draue* bn., avec *y* pour éviter l'hiatus causé par la chute du *r*; de *d-eroa-ho-te*.

Le guip. a atteint les dernières limites de la corruption dans *diet*; sans les formes intermédiaires il aurait été impossible de relier *diet* à *daroakoei*; mais il nous semble que la série des mutations est complète : *die* g. = *deye* f. = *derie* soul. anc. = *daraye* soul. plus anc. = *daroe* l. = *draue* bn. = *daroakoe* bisc. = *darokate*, nav. esp.; qui est la forme la plus pure.

La variété lab. *dioiei* est aussi guipuzcoane; c'est même la forme principale donnée par Larramendi; il ne donne qu'en note *diet*, *diek*, &c. Nous avons cité *diet*, g., afin de donner une plus grande variété.

Les variétés labourdines *dakoi* ou *dior* „je le lui ai”, ainsi que *dayei* (*daiei*) & *diozkar* „je le leur ai”, feraient plutôt croire que le *i* dans *dioi* & *diozkar* indique que ces flexions appartiennent au traitement familier. *Dakoi* a perdu son *r* & est pour *drakoi* (= *draukat*, bn.), & sera probablement la forme respectueuse; tandis que *dioi* sera la flexion du traitement familier.

On trouve en outre les variétés guipuzcoanes & aussi labourdines, *diozkar* ou, par hyperthèse, *diżkior*, g. ou *daiżkor*, l. „je les lui ai”, & *diożkatei* „je les leur ai”, déjà cité plus haut, d'après le Manuel, comme signifiant „je le leur ai”, ceci doit être une erreur. Larramendi dit „je les leur ai”, & il a raison; *diożkatei* est pour *diraużkatei* (en restituant le *r* à la flexion), & est formé de *d-erau-ż-ka*

pour *ho* (1) *te-i*; en commençant par la fin, *i* est le sujet „je” ; *te*, signe de pluralité; *ka*, pour *ho*, caractéristique de la 3^{me} pers., *z*, signe de pluralité; *erau*, thème; *d*, accusatif. Le *i* sera la caractéristique du traitement familier.

IMPARFAIT.

Forme primitive biscaïenne.

Xeroakoen
Eroako'en
Eroakoen
Geroakoen
Zeroakoen
Eroakoeen

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Xarokaten</i>	<i>Xerauen</i>	<i>Xayen</i>	<i>Xeyen</i>	<i>Xien</i>
<i>Arokaten</i>	<i>Erauën</i>	<i>Hayen</i>	<i>Heyen</i>	—
<i>Zarokaten</i>	<i>Zerauen</i>	<i>Zayen</i>	<i>Zeyen</i>	<i>Zien</i>
<i>Zarokategun</i>	—	<i>Ginakoten</i>	<i>Geneyen</i>	<i>Ginien</i>
<i>Zarokatezen</i>	—	<i>Zinakoten</i>	<i>Zeneyen</i>	<i>Zinien</i>
<i>Zarokateien</i>	<i>Zerauezen</i>	<i>Zayeren</i>	<i>Zeyien</i>	<i>Zien</i>

On retrouve dans l'imparfait les mêmes élisions & les mêmes mutations régulières de lettres que dans le présent. Le nav. esp. a converti le *h* en *k* & les autres dialectes en *y*, ou bien ils l'ont élidé. La 1^{re} pers. plur. du nav. esp. *zarokategun* est mal formée; le nom-sujet est toujours au commencement de la flexion dans l'imparfait; il aurait fallu: *garokaten*, & pour la 2^{me} pers. plur. *zarokaten*.

(1) Voir ch. xi, § 3.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Forme primitive biscaïenne.

*Neroakioe**Eroakioek**Leroakioe**Geroakioe**Zeroakioe**Leroakioee*

nav. esp.	bn.	lab.	foul.	guip.
<i>Narokateker</i>	—	<i>Niokete</i>	<i>Neike</i>	<i>Nioteke</i>
<i>Arokateke</i>	—	<i>Hiokete</i>	<i>Heike</i>	<i>Ioteke</i>
<i>Zarokateke</i>	—	<i>Liokete</i>	<i>Leike</i>	<i>Lioteke</i>
<i>Zarokateguke</i>	—	<i>Giniokete</i>	<i>Geneike</i>	<i>Ginioteke</i>
<i>Zarokatezuke</i>	—	<i>Ziniokete</i>	<i>Zeneike</i>	<i>Zinioteke</i>
<i>Zarokateker</i>	—	<i>Lioketeye</i>	<i>Leikeye</i>	<i>Lioteke</i>

Nous citons le nav. esp. d'après Lardizabal. Comparez l'imparfait „le à lui”, pour l'irrégularité des flexions. Ici la 1^{re} personne est aussi mal formée, le *i* final est de trop; le pronom-sujet „je” est indiqué par *n*.

Le labourdin *niokete* (pour *nioteke*) correspond à un imparfait *niorren* & à un présent *diorer*, qui existent tous les deux en lab. & en guip. Ces deux temps peuvent se passer d'explication. Pour plus de régularité nous aurions pu citer, pour le guipuzcoan, la variété *diorer*, présent (au lieu de *dier*), & *niorren*, imparfait (au lieu de *nien*); alors le conditionnel *nioteke* y aurait correspondu. Mais nous avons préféré donner la variété *dier* & *nien*, afin de faire voir dans un coup d'œil les déviations extrêmes de ces flexions. Comparez le conditionnel de la conjugaison „le à lui”.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
Iezek	Akotek	Izek	Zayek
—	Bezoie	Biže	Biżaye (1)
Iezeu	Erozu	Izezu	Zayezu
—	Bezoie	Biżeye	Biżayete (1)

L'impératif est formé de *eżan*. La forme primitive a dû être *eża-ho-re-k*. La caractéristique de la 3^{me} pers. est devenue *yo* & *yo + re* s'est contracté en *ye*. Dans le présent du subjonctif *yo + re* ou *o + re*, en lab., est rendu par un simple *e* en souletin. Comp. l'impératif de la conjugaison „le à lui”, & aussi ch. XI, § 3, & ch. III, lettre *h*. Le lab. *akotek* est remarquable; c'est la forme primitive moins les initiales *eż*; le *h* de *ho* s'est durci en *k*. Le guip. a perdu le *i* initial.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	Deżotedan	Dizedan	Diożatedan
—	Deżotekan	Dizeyan	Diożatean
Deyen	Deżoten	Dizen	Diożaten
—	Deżotegun	Dizegun	Diożaguten
—	Deżozuten	Dizeżun	Diożazuten
Diezen	Deżoteyen	Dieżen	Diożaten

(1) Larramendi donne *bieżu* & *bieżate*.

IMPARFAIT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Nεzoren</i>	<i>Nizen</i>	<i>Niozaten</i>
—	<i>Hezoren</i>	<i>Hizen</i>	<i>Iozaten</i>
<i>Liezen</i>	<i>Zezoren (1)</i>	<i>Lizen</i>	<i>Ziozaten</i>
—	<i>Ginezoren</i>	<i>Ginizen</i>	<i>Giniozaten</i>
—	<i>Zinezoren</i>	<i>Zinizen</i>	<i>Ziniozaten</i>
—	<i>Zezoteyen</i>	<i>Liezen</i>	<i>Ziozaten</i>

Ces deux temps du subjonctif sont pareils à ceux de la conjugaison „le à lui”; seulement on a intercalé partout le signe de pluralité *e*; *o* est devenu *ote*; ou bien, comme en bas-navarrais & en souletin, on a écrit *e* pour *o*. L'opinion que *e* est un signe de pluralité aura peut-être contribué à exprimer le pluriel d'une façon aussi machinale; cependant il est possible que ce soit la tendance à contracter les mots qui est cause de ce pluriel irrégulier. L'imparfait de l'indicatif se retrouve souvent dans le N. T. de Liçarrague : *Iesufen erran ciecen*. „Jésus répondit”.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Dizakiokeret</i>	<i>Dizakier</i>	<i>Diozakeret</i>
—	<i>Dizakiokerek</i>	<i>Dizakiek</i>	<i>Diozakeretek</i>
—	<i>Dizakiokere</i>	<i>Dizakie</i>	<i>Diozakete</i>
—	<i>Dizakiokeretegu</i>	<i>Dizakiegu</i>	<i>Diozakegute</i>
—	<i>Dizakiokeretzu</i>	<i>Dizakeezu</i>	<i>Diozakezute</i>
—	<i>Dizakiokereteye</i>	<i>Dizakieye</i>	<i>Diozakeretke</i>

(1) Aussi : *zizoketen*.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Nizakioteke</i>	<i>Ni-akie</i>	<i>Niozakete</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Nizakiotekean</i>	<i>Ni-akien</i>	<i>Niozaketean</i>
---	----------------------	-----------------	--------------------

Le potentiel est le potentiel de *ezan* (voir cet auxiliaire).

Tous ces temps sont pareils à ceux de la conjugaison „le à lui”; seulement le *re*, signe de pluralité (1), a été intercalé partout.

Nº 13.

les à eux

INDICATIF.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Daroζkater</i>	—	<i>Diorζater</i>	<i>Deitζet</i>	<i>Dieζter</i>
<i>Daroζkatek</i>	<i>Drauζtek</i>	<i>Diorζatek</i>	<i>Deitζek</i>	<i>Dieζiek</i>
<i>Daroζkare</i>	<i>Drauζte</i>	<i>Diorζate</i>	<i>Deitζe</i>	<i>Dieζie</i>
<i>Daroζkategu</i>	—	<i>Diorζategu</i>	<i>Deitζegu</i>	<i>Dieζegu</i>
<i>Daroζkateζu</i>	<i>Drauζteζu</i>	<i>Diorζateζu</i>	<i>Deitζeζu</i>	<i>Dieζeζu</i>
<i>Daroζkate</i>	—	<i>Diorζate</i>	<i>Deitζee</i>	<i>Dieζee</i>

Le nav. esp. est, selon Larramendi, aussi *daroζkioter* ou *derauζkioter*. Cette variante est plus correcte ou plus complète que l'autre; la caractéristique de la 3^{me} pers. *io*, pour *yo* de *ho* (1), s'y trouve: *d-a-ro-ζk-io-re-i*.

Les autres dialectes indiquent le pluriel de l'accusatif par *r̄z*, dont il n'est resté que le *z*, apparemment parce que *i* suivait: *drauζter*

(1) Voir ch. xi, § 4.

& *dieȝter*. *Drauȝter* est pour *d-erau-ȝ-te-i*, *derauȝater*, qui, par suite du changement de *ȝ* en *z*, devient *derauȝter* ou *dauȝter*; les deux *i* (*ȝi-te-i*) se sont assimilés. Axular écrit *derauȝterȝu*, Haramburu & de la Vieuxville écrivent *derauȝtegu*, &c., avec le thème *erau*.

Le lab. a perdu le *r* dans *diorȝater*, ainsi que le souletin (qui le possédait encore il y a deux siècles, *deritȝe* = *deirȝe*, voir le Prône soul.), & ainsi que le guipuzcoan. Pour l'explication de l'*i* en lab., soul. & guip., voir la conjugaison „les à lui”.

On trouve chez Larramendi la variante nav. esp. *darotȝater*, „je le leur”, & dans le Manuel de la Conversation, Bayonne 1861, la variante *dioȝkater* aussi pour „je le leur”. Ces flexions sont probablement en usage dans cette signification, mais l'analyse prouve qu'elles signifient „je les leur”. — *Aro* est *io* en lab.; *ȝ*, nav. correspond à *ȝk* lab.; ce sont donc les mêmes flexions, formées de *d-aro* ou *io-ȝ* ou *ȝk-te i*. Le *te* est le signe de plur. du datif; *ȝk* ou *ȝ* celui de l'accusatif; il faut donc: „les leur”; *dioȝkater* doit être une variante de *diorȝater*.

Larramendi donne aussi *dioȝkater* & *dizkioter*, &c., comme variantes guipuzcoanes „je les leur ai”. On voit que cet auteur donne à *dioȝkater*, qui est aussi labourdin, comme nous venons de le dire, la véritable signification de „je les leur ai”. *Dioȝkater* s'explique facilement par *dior*, „je le lui ai”. *Dior*, avec les deux signes de pluralité *ȝk* & *te*, devient *dio-ȝk-te-i* ou *dioȝkater*.

Les autres personnes s'expliquent d'elles-mêmes.

IMPARFAIT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Naroȝkaten</i>	<i>Nerauȝten</i>	<i>Naiȝten</i>	<i>Nerȝten</i>	<i>Nieȝten</i>
<i>Aroȝkaten</i>	<i>Herauȝten</i>	—	<i>Heirȝten</i>	<i>Ieȝten (?)</i>
<i>Zaroȝkaten</i>	<i>Zerauȝten</i>	<i>Zaiȝten</i>	<i>Zeirȝten</i>	<i>Zieȝten</i>
<i>Zaroȝkategun</i>	—	<i>Ginaiȝkoten</i>	<i>Geneirȝten</i>	<i>Giñieȝten</i>
<i>Zaroȝkateȝun</i>	—	<i>Zinaiȝkoten</i>	<i>Zeneirȝten</i>	<i>Ziñieȝten</i>
<i>Zaroȝkaten</i>	—	<i>Zaiȝteren</i>	<i>Zeirȝeyen</i>	<i>Zieȝten</i>

Ces temps sont formés de ceux qui ont l'accusatif singulier inhérent & n'offrent aucune difficulté. Le nav. esp. présente toujours les mêmes irrégularités (voir l'imparfait „le à lui“). — Toute la syllabe caractéristique de la 3^{me} pers. *ko* ou *yo* s'est perdue, excepté en nav. esp.; du moins on peut croire que le *k* de *ko* s'y est assimilé celui du signe de pluralité *z**k*; *narożkaren* est formé de *n-aro-żk-i-n*, peut-être pour *n-erau-żk-ko-i-n*, surtout, puisqu'on trouve *ko* écrit *ka* (voir ch. XI, § 3).

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

nav. esp.	bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Narożkioteket</i>	—	<i>Niżkioteket</i>	<i>Neiżke</i>	<i>Niożkateket</i>
<i>Arożkioteket</i>	—	<i>Hiżkioteket</i>	<i>Heiżke</i>	<i>Iożkateket</i>
<i>Zarożkioteket</i>	—	<i>Liżkioteket</i>	<i>Leiżke</i>	<i>Liożkateket</i>
<i>Zarożkioteguket</i>	—	<i>Giniżkioteket</i>	<i>Geneiżke</i>	<i>Giniożkateket</i>
<i>Zarożkiotężuket</i>	—	<i>Ziniżkioteket</i>	<i>Zeneiżke</i>	<i>Ziniożkateket</i>
<i>Zarożkiotekete</i>	—	<i>Liżkioteket</i>	<i>Leiżkeye</i>	<i>Liożkateket</i>

Le nav. esp. *narożkioteket* correspond à l'imparfait *narożkoren* & au présent *darożkiorer* (voir le présent). Le *i* final est fautif; comp. le conditionnel „le à eux“.

L'imparfait lab. *naiżien*, qui, pour correspondre au présent, aurait dû être *niorżaten*, n'a pas le même thème non plus au conditionnel. Les variantes se retrouvent dans d'autres dialectes; p. ex. le présent lab. *diorżater* aurait dû être à l'imparfait *niorżaten* (en guip. *niożkaten* *żk* pour *rż*), & au conditionnel *niorżateket*. L'imparfait lab. *naiżien*, que nous citons, presuppose un présent *daiżter*, qui se retrouve en souletin avec *e* pour *a*: *deiżter*. Le conditionnel lab. *niżkioteket*, presuppose un imparfait *niżkoren*, & un présent *dizkiorer*, qui existent tous les deux (voir le présent). *Niżkioteket* est formé de *n-i-żk-yo-re-ke*.

Pour l'explication de l'*i*, qui est tout ce qui reste du thème *eroa*, voir le présent „les à lui“.

IMPÉRATIF.

bn.	lab.	soul.	guip.
<i>Ierzek</i>	<i>Aizkorek</i>	<i>Izék</i>	<i>Zayeżkak</i>
—	<i>Bierzore</i>	<i>Birże</i>	<i>Bierżaiżka</i>
—	<i>Eiżorżu</i>	<i>Iżerżu</i>	<i>Zayeżkarżu</i>
—	<i>Bierzore</i>	<i>Birżeye</i>	<i>Bierżaiżkate</i>

L'impératif est formé de *eżan*. Comparez l'impératif des conjugaisons „le à eux”, „les à lui”, surtout cette dernière conjugaison pour la 2^{me} pers. sing. en labourdin.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Derżoredan</i>	<i>Dirżedan</i>	<i>Dierżaiżkatedan</i> (1)
—	<i>Derżorekan</i>	<i>Dirżeyan</i>	<i>Dierżaiżkatean</i>
—	<i>Derżoten</i>	<i>Dirżen</i>	<i>Dierżaiżkaten</i>
—	<i>Derżoregħun</i>	<i>Dirżegħun</i>	<i>Dierżaiżkategħun</i>
—	<i>Derżoreżun</i>	<i>Dirżeżun</i>	<i>Dierżaiżkateżun</i>
—	<i>Derżoreyen</i>	<i>Dirżen</i>	<i>Dierżaiżkaten</i>

IMPARFAIT.

—	<i>Nerżoten</i>	<i>Nirżen</i>	<i>Niorżaiżkaten</i>
—	<i>Hetżoten</i>	<i>Hirżen</i>	<i>Iorżaiżkaten</i>
<i>Lierżen</i>	<i>Zerżoten</i>	<i>Lirżen</i>	<i>Ziorżaiżkaten</i>
—	<i>Ginerżoten</i>	<i>Ginitżen</i>	<i>Giniorżaiżkaten</i>
—	<i>Zinerżoten</i>	<i>Zinitżen</i>	<i>Ziniorżaiżkaten</i>
—	<i>Zerżoreyen</i>	<i>Lierżen</i>	<i>Ziorżaiżkaten</i>

Le subjonctif est formé de *eżan*. Comparez les temps correspondants des conjugaisons „le à lui”, „le à eux”, „les à lui”. Tous ces temps sont formés de la même façon.

(1) Aussi *diorżaiżkatedan*, &c.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bn.	lab.	soul.	guip.
—	<i>Ditzañkiokeret</i>	<i>Ditzañkiet</i>	<i>Diorzaiñkiokeret</i>
—	<i>Ditzañkioketek</i>	<i>Ditzañkiek</i>	<i>Diorzaiñkioketek</i>
—	<i>Ditzañkiokete</i>	<i>Ditzañkie</i>	<i>Diorzaiñkiokete</i>
—	<i>Ditzañkiokeregu</i>	<i>Ditzañkiegu</i>	<i>Diorzaiñkiokegu</i>
—	<i>Ditzañkiokeretu</i>	<i>Ditzañkietu</i>	<i>Diorzaiñkiokeretu</i>
—	<i>Ditzañkioketeye</i>	<i>Ditzañkieye</i>	<i>Diorzaiñkioketeye</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

—	<i>Nirzakioteke</i>	<i>Nirzakie</i>	<i>Nirzaiñkiokete</i>
—			<i>Nirzaiñkioketean</i>

IMPARFAIT.

Le potentiel est formé de *ezan*. Comparez cet auxiliaire & les temps correspondants des conjugaisons „le à lui”, „le à eux”, „les à lui”.

Le guipuzcoan, que nous citons toujours d'après Larramendi, n'est pas tout-à-fait correct; le *o* dans *dio* est de trop. Pour plus de clarté, nous donnerons la 1^{re} personne du présent dans les quatre conjugaisons.

Ces premières personnes ont dû être :

- 1 *d-eza-yo-ke-i*, „le à lui”.
- 2 *d-itza-ñki-yo-ke-i*, „les à lui”.
- 3 *d-eza-yo-re-ke-i*, „le à eux”.
- 4 *d-itza-ñki-yo-re-ke-i*, „les à eux”.

La 1^{re} : Accusat. - thème - datif - caract. de l'opt. - nominatif.

La 2^{me} : Accusat. - thème - plur. acc. - datif - caract. de l'opt.-nominatif.

La 3^{me} : Accusat. - thème - datif - plur. dat. - caract. de l'opt.-nominatif.

La 4^{me} : Accus. - thème - plur. acc. - dat. - plur.-dat. caract. de l'opt.-nominatif.

Ceci donne : <i>Dezayoker</i> ; selon Larramendi : <i>Diozaker</i> .		
<i>Dirzañkioker</i> ; „ „ „		<i>Dirzaiñkioker</i> .
<i>Dezayoreker</i> ; „ „ „		<i>Diozakeret</i> .
<i>Dirzañkioreker</i> ; „ „ „		<i>Diorzaiñkiokeret</i> .

Puisque Larramendi écrit *dirzañkiokeret*, on se serait plutôt attendu à *dirzaiñkiokeret* qu'à *diorzaiñkiokeret*.

Le signe de pluralité du datif *te* a changé de place avec *ke*, & *kioteker* est devenu, en labourdin aussi, *kiokeret*. Le pluriel de l'accusatif est indiqué par *ir*, *deza* fait *dirza*. *Zki* est le signe de pluralité supplémentaire.

Le conditionnel & l'imparfait s'expliquent par ce que nous venons de dire du présent.

§ 35.

L'optatif primitif de la conjugaison absolue de eroan, conservé probablement dans le potentiel souletin & bas-navarrais.

POTENTIEL OU OPTATIF.

PRÉSENT.

ACCUSATIF „le”.

Forme primitive.	soul.	bn. (Salab.)	bn. (Liçarrag.)
<i>Daroaker</i>	<i>Dioker</i> ou <i>dirot</i>	<i>Dirot</i>	<i>Dirot</i> (1)
<i>Daroakek</i>	<i>Diokek</i>	<i>Dirok</i>	<i>Dirok</i> (2)
<i>Daroake</i>	<i>Dioke</i> „ <i>diro</i>	—	<i>Diro</i> (3)
<i>Daroakegu</i>	<i>Diokegu</i> „ <i>dirogua</i>	—	—
<i>Daroakezu</i>	<i>Diokežu</i> „ <i>dirožu</i>	<i>Dirožu</i>	<i>Dirožu</i> (4)
<i>Daroakete</i>	<i>Diokeye</i> „ <i>diroe</i>	<i>Dirote</i>	<i>Dirote</i> (5)

(1) Matthieu xxvi, 61.

(2) Matthieu v, 26.

(3) Matthieu xxvii, 42.

(4) Marc x, 38.

(5) Matthieu ix, 15.

Comme nous l'avons dit, p. 287, le biscaïen n'a pas conservé, autant que nous sachions, le présent du potentiel de *eroan*, conjugué avec l'objet inhérent. L'imparfait sert comme conditionnel, selon l'habitude, & le présent n'ayant pas d'emploi, se sera perdu. *Eroan* donne en biscaïen un sens fréquentatif au verbe qu'il accompagne ; mais nous savons que ce n'est pas le cas dans les autres dialectes. *Daroaker* est formé de *d-eroa-ke-i*, & signifie „je-puis-emmener-le”, & comme auxiliaire „je-puis-avoir-le”. C'est dans ce sens que l'on trouve en souletin & en bas-navarrais les flexions citées, & qui nous semblent toutes dériver de *eroan*. Le thème est *iro*, dont le *r* s'est perdu dans une variété souletine. Nous ne connaissons aucun autre thème auquel *iro* pourrait mieux se rattacher. Ces flexions sont des flexions auxiliaires, & le seul auxiliaire qui y corresponde est *eroan*. La tendance de l'*e* initial de *eroan* à devenir *i*, est assez bien établie par toute la conjugaison guipuzcoane & aussi souletine, pour ne pas être admise ici. La 3^{me} pers. plur., formée de *dioke* (soul.) pour *diroke + ie*, est de nos jours *diokeye* ; mais Decheparre écrit encore *diroyte* (Poésies, p. 45). En soul. moderne, le *i* a été élidé & l'hiatus a été évité en intercalant *y*. En soul. ancien, *k* paraît avoir été élidé, & *y* intercalé. Le souletin a conservé le mieux la forme primitive ; en bas-navarrais le caractère modal (*ke*), s'est tout-à-fait perdu, sans laisser de trace ; mais heureusement les variantes souletines *dioker* = *dirot* nous permettent de conclure à la forme *dirokter*, avec le *r* d'une flexion & *ke* de l'autre.

Liçarrague écrit, Matth. v, 26 : *renda diroano aqquen pelara* „jusqu'à ce que tu puisses rendre le dernier quatrain”. *Diroano* est pour *dirok-no* (avec élision régulière de *k* médial) ; & *dirok* est pour *dirokek*. Le *a* dans *diroana* n'est pas clair ; on dirait que c'est le *a* thématique, ce qui nous donnerait *diroakek*. Bien qu'on aimeraît à attribuer à *a* cette origine, il ne faut pas oublier que cette voyelle ne se retrouve chez Liçarrague dans aucune des autres flexions ; de plus le *a* est souvent la voyelle de liaison dans les flexions quand *n* suit.

ACCUSATIF „me”.

Forme primitive	soul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Xaroaker</i>	ne se trouve	<i>Niroker</i>	<i>Nirok</i> (1)
<i>Xaroake</i>	pas chez	<i>Niro</i>	—
<i>Xaroakegu</i>	M. Inchaupe	<i>Nirogu</i>	—
<i>Xaroakere</i>	Verbe basque	<i>Nirokete, nirote</i>	—

Liçarrague écrit : *Chahu ahal nirok*. Matth. VIII, 2. „Tu peux me nettoyer”. *Nirok* est pour *nirokek*; la caractéristique du mode s'est perdue. *Niroker*, chez Salaberry, est une erreur; *n-iro-k-h* fait *nirokek*. La 3^{me} pers. sing. aurait dû être *nirote*.

ACCUSATIF „te”.

Forme primitive	soul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Haroaker</i>	—	<i>Hiroker</i>	<i>Hiroker</i>
<i>Haroake</i>	—	—	—
<i>Haroakegu</i>	—	<i>Hirokegu</i>	—
<i>Haroakere</i>	—	<i>Hirokete</i>	—

ACCUSATIF „nous”.

<i>Garoakek</i>	—	—	—
<i>Garoake</i>	—	—	—
<i>Garoakegu</i>	—	—	—
<i>Garoakere</i>	—	—	—

ACCUSATIF „vous”.

<i>Zaroaker</i>	—	<i>Zirokter</i>	—
<i>Zaroake</i>	—	—	—
<i>Zaroakegu</i>	—	—	—
<i>Zaroakere</i>	—	<i>Ziroktere</i>	—

(1) Matth. VIII, 2.

Les quelques flexions trouvées chez Liçarrague suffiraient à reconstruire toutes les autres, ou plutôt, puisqu'elles sont formées régulièrement, il n'y a qu'à appliquer les règles de la conjugaison (voir ch. XI, § 9); mais nous avons préféré les laisser en blanc.

La difficulté est plus grande quand il s'agit d'expliquer l'imparfait. Nous commençons par le citer.

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

ACCUSATIF „le”.

Forme bisc.	soul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Neroake</i>	<i>Niro</i> , <i>Nioke</i>	<i>Nirote</i>	—
(<i>H</i>)eroake	— <i>Hioke</i>	<i>Hiro</i>	—
<i>Leroake</i>	<i>Liro</i> , <i>Lioke</i>	<i>Liro</i>	—
<i>Geroake</i>	<i>Giniro</i> , <i>Ginoke</i>	<i>Gindiro</i>	—
<i>Zeroake</i>	— <i>Zinokeye</i>	<i>Zindirote</i>	—
<i>Leroakee</i>	<i>Liroe</i> , <i>Lirokeye</i>	<i>Lirote</i>	<i>Liroite</i>

ACCUSATIF „me”.

<i>Neroaker</i>	—	—	—
<i>Neroake</i>	<i>Nintio</i> , <i>Nintioke</i>	—	—
<i>Neroakez</i>	—	—	<i>Nindirokez</i>
<i>Neroakee</i>	<i>Nintiokeye</i>	—	—

ACCUSATIF „te”.

<i>Eroaker</i>	<i>Hindioke</i> , <i>Hindiot</i>	—	—
<i>Eroake</i>	<i>Hintioke</i> , <i>Hintio</i> , <i>Hindio</i>	—	—
<i>Eroakegu</i>	<i>Hintiokegu</i> , <i>Hindiogu</i>	—	—
<i>Eroakee</i>	<i>Hintiokeye</i> , <i>Hindioye</i>	—	—

ACCUSATIF „nous”.

<i>Geroakezak</i>	—	—	—
<i>Geroakez</i>	<i>Gintioke</i>	—	—
<i>Geroakezuz</i>	—	—	—
<i>Geroakeez</i>	<i>Gintiokeye</i>	—	—

ACCUSATIF „vous”.

Forme bisc.	soul.	bn. Sal.	bn. Liç.
<i>Zeroaker</i>	—	—	—
<i>Zeroake</i>	<i>Zintioé</i>	—	—
<i>Zeroakegu</i>	—	—	—
<i>Zeroakee</i>	<i>Zintiokeye</i>	—	—

L'imparfait est en usage, comme d'habitude, pour le conditionnel; p. ex. *Nola hura hatzaman liroiten hitzean*. Matth. xxii, 15., „Comment ils pourraient le prendre par ses (dans les) paroles”. *Liroite*, est suivi de *n*, puisqu'on dit *nola-n*, „comment que ils pourraient”.

L'imparfait avec l'accusatif „je” n'est pas plus éloigné de la forme primitive que ne l'est le présent; *leroakee* pour *leroakete*, & *lirokeye* pour *lirokete* n'offrent aucune difficulté; mais quand l'accusatif est „me, te, nous, vous” la flexion a un *n*, dont nous ignorons l'origine.

En souletin ces imparfaits ont assez souffert; mais heureusement on les retrouve dans le N. T. de Liçarrague, & *nintio*, souletin, avec *i* suivant *n*, ce qui est contraire aux lois de la phonétique, & sans *ke*, se retrouvera en bas-navarrais comme *nindiroke*; p. ex. *Sinheis nindiroqueque ni*. Jean v, 46. „Vous croiriez en moi”. Cette flexion qui aurait dû être *nintioζu* ou *nintiokeζu*, en souletin, ne se trouve pas dans le verbe basque de M. Inchauspe, du moins pas comme correspondant à *nindirokeζu*. *Nintiokeζu* se trouve pour la forme respectueuse, correspondant à *nintioke*, „il me pourrait” de la forme indéfinie. On voit une fois de plus le défaut de cette forme respectueuse, qui, comme formation basque, est un contre-sens.

La syllabe inexplicable *in* se trouve déjà, comme l'on voit, chez Liçarrague; mais nous croyons que Dechepare fait usage de ces flexions sans *in*; p. ex. *Exay gayça ginen bayta tentacera orduyan nonic engana niroyen vere arte guciaz* (1). „Le mauvais ennemi viendra certes dans ce moment pour tenter s'il (litt. d'où) peut me trom-

(1) Poësies, p. 10.

per''. *Niroyen* est pour *niroye-n*, & *niroye* pour *niroke* avec élision du *k*, remplacé par *y*. *N-iro-ke* pour *n-eroa-ke*, „(il) peut me''. On fait que quand l'accusatif est „me, te, nous, vous'', c'est l'accusatif qui précède le thème; le sujet est toujours absent dans la 3^{me} personne (voir ch. xi).

L'imparfait du potentiel est formé, comme d'habitude, du conditionnel, en ajoutant *an*, & *nioke*, soul., fait :

Niokian
Hiokian
Ziokian
Giniokian
Ziniokian
Ziokeyen

En rendant à ces flexions le *r* qui se trouve encore dans la variété souletine *niro*, &c., dont celles-ci sont formées, nous aurons, p. ex., la 3^{me} pers. plur. *ziroketen*, en tenant compte de la mutation de *i* en *y*; ce qui nous rapproche de la forme bn. *ziroiten*: *Ecin har bait-ciroizen*. Marc 111, 20. "Ils ne pouvaient pas prendre" (le repos). Nous ignorons si le *i* (pour *y*) n'est pas peut-être le représentant du *k* médial élidé. Ces quelques indications démontrent suffisamment que les flexions obscures s'expliqueront plus tard. On voit déjà que Dechepare s'éloigne moins de la forme primitive, qu'on ne le fait de nos jours.

§ 36.

L'auxiliaire joan „aller”.

Le nom verbal *joan* sert, en biscaïen, comme auxiliaire des verbes fréquentatifs; p. ex. *geyenean yazo doa*, „cela arrive régulièrement ou d'habitude''. Comme tous les verbes intransitifs, *joan* peut être conjugué sans régime & avec un régime indirect.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Sans régime.	à moi	à toi	à lui	à nous	à vous	à eux
Noa	—	Noatas	Noako	—	Noatzu	Noake
Oa	Oat	—	Oako	Oaku	—	Oake
Doa	Yoat	Yoataas	Yoako	Yoaku	Yoatzu	Yoake
Goaz	—	Goataaz	Goakoz	—	Goatzuz	Goakez
Zoaz	Zoataz	—	Zoakoz	Zoakuz	—	Zoakez
Doaz	Yoataz	Yoataaz	Yoakoz	Yoakuz	Yoatzuz	Yoakez

IMPARFAIT.

Niñoian	—	Ninyoataan	Ninoakon	—	Niñoatzun	Niñoaken
Inyoan	Inyoatan	—	Inyoakoan	Inyoakun	—	Inyoaken
Toian	Yoatan	Inyoataan	Yoakon	Yoakun	Yoatzun	Yoaken
Giñoazan	—	Ginyoatazan	Giñoakozan	—	Giñoatzuzan	Giñoakezan
Ziñoazan	Ziñotazan	—	Ziñoakozan	Ziñoakuzan	—	Ziñoakezan
Yoazan	Yoatazan	Inyoatazan	Yoakozan	Yoakuzan	Yoatzuzan	Yoakezan

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Niñoake	—	Niñoakek	Niñoakeo	—	Niñoakerzu	Ninoakeoe
Inyoake	Inyoaker	—	Inyoakeo	Inyoakegu	—	Inyoakeoe
Liyoake	Liyoaker	Liyoakek	Liyoakeo	Liyoakegu	Liyoakerzu	Liyoakeoe
Giñoakez	—	Ginyoakezak	Giñoakeoz	—	Giñoakerzuz	Giñoakeoez
Ziñoakez	Ziñoakedaz	—	Ziñoakeoz	Ziñoakeguz	—	Ziñoakeoez
Liyoakez	Liyoakedaz	Liyoakezak	Liyoakeoz	Liyoakeguz	Liyoakerzuz	Liyoakeoez

Le passé du conditionnel est formé du présent en ajoutant *an*: *niñoakean*, &c. (1).

Le présent du conditionnel était primitivement l'imparfait du potentiel; le présent a dû être *noake*, *oake*, *doake*, &c., mais, jusqu'à présent, nous ne l'avons pas retrouvé.

(1) *Verbo vasco.*, p. 140.

Ces flexions peuvent, en général, se passer d'explications; elles sont formées du thème, précédé du pronom-sujet & suivi du datif; *noako* est pour *n-oa-ho*. Mais celles qui ont la 2^{me} pers. du singulier pour régime indirect, sont, comme d'habitude, irrégulières. Il n'y a aucune raison pour supposer qu'elles aient été formées d'une autre manière que toutes les autres flexions, & spécialement que celles avec le pronom de la 2^{me} pers. plur. Si *noarzu*, „je vais à vous” est formé de *n-oa-žu*, il faut que „je vais à toi” soit formé de *n-oa-h*, ce qui donnerait *noak*. Le *i* dans *noarzu* est évidemment une erreur, erreur ou variété de prononciation (*r̥* pour *ž*), qui se retrouve si fréquemment dans la langue basque. Ce *i* aura peut-être induit en erreur ceux qui ont cru pouvoir faire dériver la flexion avec *hi* de la flexion avec *žu*; car ce *i*, qui n'appartient ni au thème, ni au pronom, se trouve aussi chez Zavala dans les flexions avec *hi*. *Noatx* est une forme barbare; *n+oa+h* ne peut donner que *noak*, „je vais à toi”. *Toak*, „il va à toi”. *Goak*, „nous allons à toi”, ou bien *goakaž* en répétant le signe de pluralité. *Toakaž*, „ils vont à toi”. Ainsi serait la forme régulière de ces flexions.

Les autres dialectes, du moins le guipuzcoan et le souletin, ont des flexions légèrement différentes. Elles ont toutes une syllabe *ki* dans tous les temps & pour toutes les personnes, & échappent, par cela même, à l'analyse; que l'on dise „il va à moi” ou „à lui” ou „à toi”, la syllabe *ki* se trouve toujours dans la flexion; *noakik*, „je vais à toi”. *Noakio*, „je vais à lui”. *Oakit*, „tu vas à moi”, &c. Ce *ki* se trouve dans tous les verbes intransitifs, quand il y a un régime indirect à exprimer; p. ex. *egon*, „rester” fait *nagokik*, „je reste à toi”. Par ces deux dialectes on a la preuve que les flexions, comme notre méthode nous permet de les reconstruire, sont correctes; en enlevant *ki* à *noakik*, il reste *noak*.

CHAPITRE XIV.

LE NOM VERBAL *EDUKI*.

§ I.

L'adjectif verbal transitif eduki „tenu”.

L'adjectif verbal *eduki*, ou *iduki*, ou *euki* „tenu”, est en usage dans tous les dialectes, excepté en bn. & en souletin. Ces dialectes ont *ukan* & *ukhen*. Il est difficile de dire si *eduki* est un nom verbal simple ou bien composé, & ce qui en constitue le thème, dont *ukan* nous paraît être la variante, & dont *eufi* est une variante, selon Zavala.

Zavala dit que *eduki* sert pour auxiliaire de la conjugaison relative, après avoir ôté *ki* & mis *is* à la place (1). Cette façon d'agir est un peu cavalière, & l'on serait tenté de demander si *euki* n'est pas formé de *eufi*, en enlevant *is* & en mettant *ki* à la place. Mais, bien que l'opinion de Zavala soit peu probable, il serait possible que ces deux noms verbaux eussent une origine commune. Dans ce cas *eu* ou *edu* serait le thème; mais qu'est-ce que la terminaison *ki*? Est-elle pour *egin*? ou bien le *i* est-il la caractéristique ordinaire de l'adjectif verbal, & *k* un troisième élément? Il y a quelques noms verbaux en *ki*, ce qui nous permettrait peut-être de considérer *euki* comme étant aussi composé de *eu-egin*; p. ex. *irazeki*, guipuzcoan, est *erazegi*, en biscaïen, probablement de *erazo-izeki*, & *izeki* de *izio-egin*. Nous avons ici *k=g*; il faudra alors admettre la chute de l'*n* final, ce qui n'a rien d'extraordinaire. *Eu* ou *edu* pourrait

(1) Comparez ch. XIII, § 24, où nous avons discuté cette question.

correspondre à „prise”. *Eusfi*, pour *eu-eisfi*, signifierait „avoir prise”, *euki* serait „faire prise”. Tout ceci est très hypothétique, & nous sommes loin de la phrase laconique de Zavala, citée plus haut.

Ukhen ou *ukan* nous paraît être une variante de *euki*; 1° puisque les dialectes, qui font usage de cette forme, ont les mêmes formes fléchies, *daukar* ou *dadukar*; 2° puisque, d'après le mécanisme de la conjugaison basque, *ukan* doit donner *dukar* au présent; 3° puisqu'on trouve d'autres noms verbaux dont la terminaison est tantôt *n*, tantôt *tu*; p. ex. *ezagun* ou *ezagutu*; *iżan* ou *iżatu*; il est vrai que *ukan* se trouve aussi comme *ukatu* ou *ukandu*.

L'adjectif verbal *eduki*, *iduki*, & après la chute du *d*, *euki*, signifie „tenu”. *Iduki dut neure hirza*. „J'ai tenu ma parole”. *Ecen guciek daducate Joannes Prophetaran*. Matth. xxI, 26. „Car tous tiennent Jean pour prophète”. *Daducate* est la 3^{me} pers. plur. du prés. de l'indic. de *eduki*.

Les flexions de *eduki* en basque, comme celles de „tener”, tenir en espagnol, correspondent à celles de „avoir”; & *daukar*, „je le tiens” (de *euki*), se retrouve dans une forme contractée comme *daut* ou *dor*, „je l'ai”. Il serait par conséquent mieux de ne jamais parler de l'auxiliaire „avoir”, mais de l'auxiliaire „tenir”, tout comme en espagnol.

Dans notre *Essai* (1867), nous avons admis, que ce que l'on nomme les terminatifs ou terminaisons, *dut*, *dior*, &c., étaient les flexions du verbe *eduki* (1), sans entrer dans des détails, n'étant pas en état de donner aucun éclaircissement satisfaisant par rapport à la conjugaison du verbe basque. La théorie de „terminatifs” est si absurde, qu'elle ne pouvait venir en ligne de compte, quand même on n'en aurait aucune autre à y substituer; & l'hypothèse que les flexions de *eduki*, „tenu” étaient en usage comme celles de „tenir” en espagnol, pour „avoir”, était si naturelle, que nous l'avons admise sans l'examiner scrupuleusement. Aussi cet examen n'aurait donné,

(1) Ces flexions ou terminaisons *dut*, *dior*, sont évidemment toutes des modifications d'un seul & même nom verbal, de *euki*.

il faut bien l'avouer, aucun résultat satisfaisant, puisque nous ignorions alors la formation des flexions & qu'il nous manquait encore des lois phonétiques, nécessaires à l'analyse du verbe.

Dans notre Dictionnaire, où nous avons tâché de donner l'étymologie des mots, *euki* demandait la sienne ; mais là, moins que dans l'Essai, nous avons exprimé une opinion arrêtée. Un commencement d'examen avait fait naître le doute et nous avons dit : „Pour faire dériver *dai* ou *doi* ou *daut* de *euki*, il faut absolument la chute du *k*, dont il n'y a pas d'exemple jusqu'à présent, autant que nous sachions ; mais du moment qu'elle sera prouvée, l'hypothèse est admissible”...

Finalement, dans notre Etude sur le verbe basque, nous avons cru pouvoir nous décider, & ayant trouvé que l'auxiliaire fréquentatif biscaïen *eroan* (*ikusi daroat*, „je vois d'habitude”) était employé dans tous les autres dialectes comme auxiliaire pur & simple, mais avec deux régimes, nous nous sommes laissé entraîner à considérer les flexions *dai*, &c., comme dérivant aussi de *eroan*, & nous avons dit que *daut*, „je l'ai” venait de *daroat*, „je l'ai d'habitude”, ce qui est une erreur.

Cette étymologie était très possible, très plausible même, puisque le biscaïen *daroadak*, „tu me l'as d'habitude” devient *daurak*, „tu me l'as”, en labourdin. Le thème *eroa* est donc devenu *au* en labourdin. De la même manière *daroat*, „je l'ai d'habitude” aurait pu faire *daut* ou *doi*, „je l'ai”.

Cette explication a été trouvée par le prince Bonaparte : „An assertion which constitutes one of the greatest absurdities, and is quite below criticism”. Nous traduisons pour ceux de nos lecteurs qui ne savent pas l'anglais : „Une assertion qui constitue une des plus grandes absurdités et qui est au-dessous de toute critique”. Et la raison est celle-ci : „As *iduki*, according to M. van Eys meets at the same end with *eroan* (1)”; c'est-à-dire : Puisque *iduki*, selon M. v. E., arrive au même point, ou donne le même résultat, que *eroan*.

(1) Voir *Academy*, nov. 20, 1875.

Nous comprenons l'étonnement du prince Bonaparte, qui ne s'est pas beaucoup occupé d'étymologie scientifique (1), basée sur les lois de la phonétique. Nous citerons donc une langue qu'il connaîtra sans doute grammaticalement, le français; là nous trouvons des exemples de ce même phénomène qui étonne tant le prince; p. ex., vivre & voir se rencontrent dans: je vis, tu vis, il vit. Etre & suivre dans: je suis. Croître & croire dans: je crois, tu crois, il croit.

La signification n'est pas non plus un obstacle en basque, puisque *eroan* est l'auxiliaire biscaïen pour „avoir d'habitude” (wont, anglais), & que *eduki* est employé pour „avoir”. Nous pouvons même citer un troisième verbe (mais ceci sous réserve), arrivant au même résultat, dans la 3^{me} pers. sing. du présent de l'indicatif, & c'est *egon*. *Nigarreñ egon* signifie „pleurer”, litt. „être en (avec) larmes”. *Nigarreñ dago*, „il pleure”. Mais Dechepare écrit: *Uihorza (bihorza)* *dauñ beihiere nygarreñ* (2). „Le cœur pleure sans cesse”. *Dauñ* est une faute d'impression probablement. La 3^{me} personne du pluriel est *dauñe* pour *dagote*; la 3^{me} pers. du singulier est par conséquent *dau* pour *dago*.

Si l'article du prince Bonaparte prouve quelque chose, ce sera qu'il est beaucoup plus facile de dire des grossièretés que d'analyser le verbe basque. Aussi, quand on prend des flexions pour des terminaisons, l'analyse devient un luxe inutile.

Comme nous l'avons dit, nous nous sommes trompé, & aujourd'hui que nous savons que *k* médial s'élide, nous croyons pouvoir dire que *daukar*, qui est lui-même pour *dauki*, est devenu *dauñ*.

(1) Avant la publication de notre *Essai* 1867, rien n'avait été publié sur la phonétique basque, si ce n'est les trois ou quatre observations à ce sujet par W. v. Humboldt.

(2) *Poësies, Amoros gelosia*, p. 51. Nous regrettons qu'il se soit glissé deux fautes dans ce même exemple à la page 154, note 3.

§ 2.

Conjugaison du verbe transitif eduki „tenir”.

Puisque le verbe transitif „tenir” a donné en basque, comme en espagnol, l'auxiliaire pour „avoir”, nous donnerons d'abord la conjugaison du verbe *eduki* „tenir”, qui est parfaitement régulière, & pour les détails de laquelle nous renvoyons au chapitre xi.

Nous citons les deux variantes qui sont toutes les deux en usage, l'une avec le *d* (de *eduki*), l'autre sans *d* (de *euki*).

INDICATIF.

PRÉSENT.

guip.		bisc.
<i>Dadukat</i>	ou	<i>Daukat</i>
<i>Dadukač</i>	,,	<i>Daukak</i>
<i>Daduka</i>	,,	<i>Dauka</i>
<i>Dadukagu</i>	,,	<i>Daukagu</i>
<i>Dadukaču</i>	,,	<i>Daukaču</i>
<i>Dadukate</i>	,,	<i>Daukate, daukee</i>

IMPARFAIT.

<i>Nedukan</i>	ou	<i>Neukan</i>
<i>(H)edukan</i>	,,	<i>(H)eukan</i>
<i>Zedukan</i>	,,	<i>Eukan</i>
<i>Genedukan</i>	,,	<i>Geunkan</i>
<i>Zenedukan</i>	,,	<i>Zeunkan</i>
<i>Zedukaten</i>	,,	<i>Euken</i>

On voit que ces deux temps n'ont rien perdu de leur régularité primitive; *d + eduk + i* doit faire *dadukat* & *n + eduk + an* doit faire *nedukan*. La 3^{me} personne *eukan* est la forme primitive biscaïenne, sans *z* initial, selon le principe que le sujet de la 3^{me} personne se fait remarquer par son absence: *euk-an*.

Les verbes réguliers ont encore l'optatif, mais nous n'en voulons pas reconstruire les deux temps, vu que nous ne savons citer aucun exemple où les flexions se trouvent. Il faut que le présent ait été *dadukaket*, & l'imparfait *nedukake*; mais nous ignorons quelle a été l'influence des lois phonétiques par rapport au *k*.

Ezaguturik dadukai soldaduak! bisc. „Je le tiens pour reconnu, soldats”! — *Iduki dut neure hirza*, l. „J'ai tenu ma parole”. — *Egiten hari ninzanean begietan iduki dut geyenean*. Mendiburu, Introd., p. I. „pendant que j'étais occupé à le faire, j'ai surtout tenu dans l'œil, c.-à-d. j'ai porté toute mon attention”. Nous disons en hollandais exactement la même chose : “In 't oog gehouden”.

§ 3.

Eduki, euki, „*enir*” comme auxiliaire.

Eduki, comme verbe transitif, a déjà perdu le *d*: *euki*; comme auxiliaire il perdra une autre lettre, le *k*. Le thème qui était *eduk* ou *euk*, devient *eu*. Pour la chute du *k* voir chapitre III.

Ce thème *eu* se trouve, comme toujours, dans la 3^{me} personne de l'impératif: *biu*, „qu'il ait”. En retranchant le *b*, qui est la caractéristique de la personne (1), il reste *i* ou plutôt *eu*, puisque *e*, dans le dialecte biscaïen, suivi d'une autre voyelle, devient *i* (2). *Eu* est donc le nouveau thème, le thème secondaire, au lieu de *euk*. On pourrait croire que l'impératif est *biu*, non pas parce que le *e* se convertit en *i*, mais parce que l'initiale de l'adjectif verbal est aussi bien *i* que *e*: *eduki* ou *iduki*. Cependant, comme la voyelle initiale du thème reparaît toujours dans l'imparfait, & que là elle est invariablement *e* (*nedukan*, *neukan*), nous croyons pouvoir en conclure que *eduki* & non *iduki* est la forme primitive.

Dans les dialectes basques français *eu* se dit *au* (3). Il est fort

(1) Voir ch. XI, § 3.

(2) Ch. III.

(3) *Auc bihorz on.* Matt. IX, 2, Aies bon courage.

possible que les différentes formes de flexions se soient influencées réciproquement. Les variantes *eu* & *au* se retrouvent du reste dans le présent d'un seul & même dialecte. Le biscaïen *dau* se dit *deu* dans le dialecte arratiana (1), & même Larramendi écrit *uste deu* (2), pour *uste du*, qui est la forme habituelle du guipuzcoan. Connaissant maintenant le thème, il n'y a rien de plus simple que de former les flexions en prenant le thème pour base, comme cela est la règle. Ainsi, *eu* précédé de *d* & suivi du pronom *i* fera *dau*i**, puisque la voyelle initiale devient toujours *a*: *d + ekar + i* fait *dakari* (voir ch. XI, § 4).

Il semble qu'il n'y a aucune objection à faire à cette analyse; nous nous sommes strictement tenu aux règles & nous sommes arrivé au résultat voulu sans le moindre effort. Et cependant il se présente une observation qui n'est pas du domaine de la grammaire, mais qui, croyons-nous, a sa valeur.

Nous avons posé le thème *eu* comme base des formes verbales qui nous occupent.

Nous voulons au contraire poser le thème *eu* comme produit par ces mêmes formes verbales.

Selon la première théorie, il nous semble qu'il faudrait admettre que la forme du thème, ici *eu* (on dirait pour la facilité des grammairiens futurs), aurait été fixée d'avance, ce qui devra paraître très factice. Nous nous garderons bien de toucher à la question si délicate de la signification primitive des racines; mais ici nous avons à faire à un nom verbal dérivé ou plutôt usé, ayant encore sa signification primitive, bien que modifiée. N'est-il pas plus probable, dans ce cas-ci, d'admettre que l'impératif aussi bien que le présent se sont formés simultanément du présent & de l'impératif primitif, & que les influences phonétiques ayant été égales pour les deux, *dau*kai** soit devenu *dau*i**; & *beuk* ou *beuka* (ou quelle qu'ait été la forme de l'impératif) *biu*?

Puisque nous savons qu'un thème donné, soit *eu*, doit devenir

(1) Voir Zavala, *Verbo vizc.*, p. 55, n° 131.

(2) Voir Larramendi, Introd. du Dicc., p. cxci.

dau à la 1^{re} personne du présent, nous pouvons faire l'opération inverse & dire que le thème de *dau* est *eu*. Si les racines ont eu une signification déterminée, ne nous importe pas ici. Ce thème secondaire, usé, qui nous occupe ici, est une pure abstraction ; si *eduk* a signifié quelque chose, il est évident que *eu* ne signifie plus rien.

Le résultat de ces théories sera le même : *daukar* pour *dauki* (*d-euk-i*) par suite de la chute du *k* devient *dau*.

Pour plus de clarté nous répéterons les deux temps.

PRÉSENT.
du verbe *euki*, "tenir".

Daukar „je tiens”
Daukak
Dauka
Daukagu
Daukaζu
Daukate

PRÉSENT.
de l'auxiliaire *euki*.

Dau ou *dor* „j'ai”
Dauk „*dok*
Dau
Daugu „*Dogu*
Dauζu „*Doζu*
Daue „*dabee*

La seule observation qu'il y ait à faire ici, c'est que la 3^{me} personne du pluriel a perdu le *i*, ce qui est presque toujours le cas en biscaïen. *Davee* ou comme nous l'écrivons *dabee* est pour *daue* (*u=v=b*) pour *daute*.

IMPARFAIT
du verbe *euki*, "tenir".

Nedukan ou *Neukan*
Hedukan „*(H)eukan*
Zedukan „*Eukan*
Genedukan „*Geunkan*
Zenedukan „*Zeunkan*
Zedukaten „*Euken*

IMPARFAIT
de l'auxiliaire *euki*.

Nenduan ou *Neban*
Henduan „*Heuan*
— „*Euan, evan, eban*
Gendukan „— (i)
Zenduan „— (i)
— „*Euen, eud'en*

(1) Les flexions qui manquent peuvent être reconstruites par analogie : *geban* ou *geuan*, *zeban* ou *zeuan*. Elles se retrouvent dans le conditionnel.

On voit qu'en supprimant le *k*, *nedukan* devient *nenduan* & *neukan* ou *neban*, puisque *u=b*.

Seulement *nenduan* a un *n* intercalé; *n* mystérieux qui se trouve souvent dans l'imparfait (voir ch. xi, § 7).

Nous avons dû citer les variantes de *eduki*, avec & sans *d*, puisque l'imparfait biscaïen a choisi dans les deux séries, quatre flexions dans chacune d'elles.

Il n'y a sans cela rien à expliquer; toutes ces flexions sont très claires, à l'exception de la 3^{me} personne du pluriel *eud'en*. Zavala écrit l'apostrophe pour un *e* élidé, comme il se le figure, mais c'est pour *i*, & *eud'en* est pour *euten*.

Sans vouloir attribuer en général au dialecte biscaïen un degré de pureté que n'ont pas les autres, il faudra reconnaître que, dans ce cas, ce dialecte s'est conservé le mieux. Les variations dans les voyelles du thème, dans les dialectes différents, s'expliquent peut-être en partie par la modification que subissent ces voyelles dans quelques flexions; *eu* du thème devient *au* au présent. Le dialecte biscaïen offre lui-même déjà cette variante dans le dialecte „arratiana” qui dit *deu* pour *dau*. Que *au*, qui se prononce souvent *o*, devienne *u* dans la prononciation, est un fait très commun (1).

§ 4.

Conjugaison de euki comme auxiliaire.

Le mécanisme de la conjugaison est toujours le même & nous devons renvoyer le lecteur au chapitre xi, pour les détails.

(1) A San Remo, & il paraît dans toute la Riviera, il y a une grande tendance à prononcer les *o* comme des *u*.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	lab. nav.	bn.	soul.	guip.	
ACC. SING.	ACC. PLUR.	ACC. SING.	ACC. PLUR.	ACC. SING.	ACC. PLUR.
Daur, doi(1) Dodaꝑ	Dut	Ditut	Det	Ditut	
Dauk, dok Doꝑak	Duk	Dituk	Dek	Dituk	
Dau	Diu	Ditu	Du	Ditu	
Daugu, dogu Doguꝑ	Dugu	Ditugu	Dugu	Ditugu	
Dauꝑu, doꝑu Doꝑuꝑ	Duꝑu	Dituꝑu	Duꝑu	Dituꝑu	
Daue	Daueeꝑ (2)	Ditue	Dite	Dituꝑte	

La variété guipuzcoane & le dialecte d'Arratia, qui disent *deu* pour *du*, forment le trait d'union qui lie *daur* à *det*. Le souletin varie légèrement; il a *die* pour *dite*; & avec l'accusatif pluriel il y a *u* pour *i*: *dutut*, *dutuk*, &c.

Les 2^{mes} pers. du pluriel étant en usage pour le singulier honifique, on a formé *doꝑue*, *doꝑueꝑ*, b.; *duꝑue*, *dituꝑue*, l. bn.; *duꝑie*, *dituꝑie*, f.

Le pluriel de l'accusatif est exprimé par *it* & par *z* (v. ch. xi, § 4).

IMPARFAIT.

Avec accusatif singulier.

bisc.	guip.	lab. bn.	soul.
Neban ou Nenduan	Nuen	Nuen	Nian
Eban , , Enduan	Uen	Huen	Hian
Eban , , Euan	Zuen	Zuen	Zian
Genduan	Genduen	Ginuen	Ginian
Zenduan	Zenduen	Zinuen	Zinian
Euen , , Ebeen	Zuten	Zuten	Zién

(1) Selon Zavala (*Verbo vasco.*, p. 6), il faudrait écrire *daut*.

(2) Zavala écrit *daueeꝑ*, (& aussi la variante *dauðeeꝑ*). Nous écrivons *daueeꝑ*, n'ayant pas admis le *v* dans l'alphabet basque.

IMPARFAIT.

Avec accusatif au pluriel.

bisc.	guip.	lab. bn.	soul.
<i>Niruan ou Nenduzan</i>	<i>Niruen</i>	<i>Niruen</i>	<i>Nurian</i>
<i>Iuan ,,, Enduaçan</i>	<i>Ituen</i>	<i>Hituen</i>	<i>Hutian</i>
<i>Zituan ,,, Euazan</i>	<i>Ziruen</i>	<i>Ziruen</i>	<i>Zutian</i>
<i>Genduzan</i>	<i>Ginituen</i>	<i>Gintuen</i>	<i>Guntian</i>
<i>Zenduzan</i>	<i>Zinituen</i>	<i>Zinituen</i>	<i>Zuntian</i>
<i>Ziruen</i>	<i>Ziruzten</i>	<i>Ziruzten</i>	<i>Zutién</i>

On voit que les dialectes guip., lab., bn. & soul. ont plutôt suivi la variante *naban*, dont le *b* est un *u*, durci en *b* devant la voyelle; *naban* = *neuan*. Les dialectes bisc. & soul. ont conservé le *a* dans la terminaison, ce qui nous paraît être la voyelle correcte (comp. ch. xi, § 6).

Le biscaïen & le guipuzcoan ont conservé le *d* thématique, seulement à la 1^{re} & à la 2^{me} pers. du pluriel.

La perte de l'*h* a causé en biscaïen un peu de confusion; *eban* sert maintenant pour la 2^{me} & pour la 3^{me} personne. Cette 3^{me} personne *eban*, c'est-à-dire *euan*, devient au pluriel *euaten*, mais elle s'est contractée en *euen*.

La variante de la 1^{re} personne: *nenduan*, bisc., est formée de *n-edu-an*, avec le *n* mystérieux intercalé. *Neban* pour *neuan*, vient du thème secondaire, sans *d*: *n-eu-an*.

Les 2^{mes} pers. du plur. sont devenues *zenduan*, *zenduezan*, b.; *zenduten*, *zinituzten*, g.; *zinuren*, *zinituzten*, lab., bn.; *zunién*, *zuntién*, f. Le *t*, signe de pluralité, s'est perdu, comme toujours, en biscaïen & en souletin.

FUTUR ET CONDITIONNEL.

Le futur & le conditionnel sont le présent & l'imparfait de l'opératif (1). Le présent *duker* donne le futur; l'imparfait *nuke* le conditionnel.

(1) Voir ch. xi, § 7, & xii, § 3.

Ce futur n'est plus connu que des dialectes basques, français ; les autres dialectes le forment par périphrase.

Le conditionnel est en usage partout.

FUTUR (soul.)

ACC. SING.

Duket
Dukek
Duke
Dukegu
Dukez̄u
Dukie

ACC. PLUR.

Dutuket
Dutukek
Dutuke
Dutukegu
Dutukez̄u
Dutukie

Le bn. a *diruke*, &c. Liçarrague introduit dans ce temps un *i* dont l'origine est obscure ; ce sera une particularité du dialecte. *Eia egotziren diruqueizte*. Matth. xiii, 50. „Et ils les jettent“ . Le pluriel de l'accusatif est exprimé par *z̄* ; nous écririons *dirukez̄te*. — *Orduan huna barz̄u, daquarqueitela*. Luc v, 18. „Alors il survint (litt. voilà) quelques-uns qui (le) portaient“ . *Orduan iustoéc arguituren duqueite*. Matth. xiii, 43. „Alors les justes luiront“ .

La 3^{me} pers. plur. en souletin est *dukié* pour *dukeyé*, pour *dukete*. Le *i* est toujours élidé dans ce dialecte & généralement remplacé par *y* pour éviter l'hiatus. Au conditionnel, avec l'accusatif pluriel, on trouve les variantes *lurukié* & *lurukeye*.

Le futur, dans les dialectes espagnols & en labourdin, est formé par périphrase, & comme ces dialectes ont remplacé, dans les temps composés, *eduki* par *iżan*, on dit *iżango daut* ou *dut* ou *det*.

L'emploi de *iżan* pour *eduki* ou pour *ukhen* ou *ukan*, rend quelquefois l'explication de l'auxiliaire un peu obscure, si l'on ne veut pas répéter chaque fois que les temps composés ont *iżan* au lieu de *eduki*.

Les temps composés de l'indicatif ont été donnés au chapitre xii, § 3, en parlant de la formation des temps des auxiliaires. Le futur antérieur est *iżan iżango doi* ou *dut* ou *det*, & *ukhen duket* en souletin.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

ACCUSATIF SINGULIER.

bn.	guip.	lab. & nav.	soul.
<i>Neunke</i>	<i>Nuke</i>	<i>Nuke</i>	<i>Nuke</i>
<i>Eunkek</i>	<i>Uke</i>	<i>Huke</i>	<i>Huke</i>
<i>Leuke</i>	<i>Luke</i>	<i>Luke</i>	<i>Luke</i>
<i>Geunke</i>	<i>Genduke</i>	<i>Ginuke</i>	<i>Gunuke</i>
<i>Zeunke</i>	<i>Zenduke</i>	<i>Zinduke</i>	<i>Zunuke</i>
<i>Leuke</i>	<i>Lukete</i>	<i>Lukete</i>	<i>Lukeye</i>

ACCUSATIF PLURIEL.

<i>Neunkez</i>	<i>Nituke</i>	<i>Nituzke</i>	<i>Nutuke</i>
<i>Eunkezak</i>	<i>Ituke</i>	<i>Hituzke (?)</i>	<i>Hutuke</i>
<i>Leukez</i>	<i>Lituke</i>	<i>Lituzke</i>	<i>Lutuke</i>
<i>Geunkez</i>	<i>Ginituke</i>	<i>Gintuzke</i>	<i>Guntuke</i>
<i>Zeunkez</i>	<i>Zinituke</i>	<i>Zintuzke</i>	<i>Zuntuke</i>
<i>Leukeez</i>	<i>Litukete</i>	<i>Lituzkete</i>	<i>Lutukeyé</i>

Ce temps, commun à tous les dialectes, est l'imparfait de l'optatif ou potentiel. Sa signification primitive a dû être „je voulais ou pouvais avoir”, & elle est maintenant „j'aurais”. En enlevant à ce temps sa dénomination erronée de „conditionnel”, la signification & l'emploi en deviennent beaucoup plus clairs.

L'imparfait du potentiel est formé du thème verbal, précédé du pronom-sujet & suivi de la syllabe *ke*. En biscaïen on y trouve le *n* mystérieux de l'imparfait, & qui aurait dû être élidé devant le *k*, selon les lois de la phonétique. La 2^{me} perf., *eunkek* est fautive; il aurait fallu *heunke* ou *eunke*; le *k* n'est pas à sa place; il y sera par fausse analogie avec les flexions des temps qui ont le pronom à la fin (1).

La 1^{re} & la 2^{me} perf. du pluriel ont dans tous les dialectes le *n*

(1) Ch. xi, § 3.

mystérieux : *g-eu-n-ke*, & *g-endu-ke*; *zeunke*, & *zenduke*. Les flexions sont un peu mêlées, quant à la forme ; l'une a le *d*, l'autre ne l'a pas, & cela dans le même dialecte.

Le passé du conditionnel a été formé en ajoutant au présent la caractéristique du passé *an* ; *neunke* devient *neunkean*; *nuke* fait *nukean*, g., *nukeien*, lab. & *nukian* en souletin. Le *i* dans le labourdin est plutôt, croyons-nous, la lettre de liaison, & s'écrirait mieux *y* : *nukeyen*, puisque le *y* remplit cette fonction dans tous les cas pareils.

L'IMPÉRATIF.

Le biscaïen n'a pas conservé de flexions pour l'impératif; le guipuzcoan & les dialectes basques français, excepté le souletin, les ont conservées; on les retrouve chez Liçarrague, chez Axular & peut-être chez d'autres.

<i>guip.</i>	<i>lab. bn.</i>
<i>Euk</i>	<i>Auk, aun</i>
<i>Biu</i>	<i>Biu</i>
<i>Euζu</i>	<i>Auζu (auζue, plur. du plur.)</i>

Généralement cependant l'impératif de l'auxiliaire est périphrastique; il est conjugué à l'aide de *egin*, en biscaïen, & de *eζan* dans les autres dialectes.

bisc.	guip. lab.	bn. & soul.
<i>Iζan egik</i> „aies”	<i>Iζan eζak</i>	<i>Ukan ou ukhen eζak</i>
„ <i>begi</i> „ait”	„ <i>beζa</i>	„ „ <i>beζa</i>
„ <i>egizu</i> „ayez”	„ <i>eζazu</i>	„ „ <i>eζazu</i>
„ <i>begie</i> „aient”	„ <i>beζate</i>	„ „ <i>beζe</i>

SUBJONCTIF.

Puisque le subjonctif est rendu en basque par l'indicatif, suivi de la conjonction *n* „que”, *dui + n* a donné *dudan*; mais cette forme

est inusitée & ne se trouve plus que chez Dechepare : *Idazu indar... bekatuyez ukheiteko bide dudan doluya... neure bekatuyez oroz dudan barkamenduya* (1). „Donne (moi) la force que je me repente des péchés... que j'aie le pardon de mes péchés”.

De nos jours on ne fait usage que de la périphrase (même déjà du temps d'Axular), au moyen d'un auxiliaire, qui est *ezan* dans tous les dialectes, excepté en biscaïen ; ce dialecte a choisi *egin*. On dit donc : *iざn dagidan*, b., *iざn deざadan*, g. l., *ukan ou ukhen deざadan*, bn. soul. „que j'aie” ; *iざn nengian*, b., *iざn ou ukan ou ukhen neざan* „que j'eusse”.

Il est inutile de donner un tableau de ce mode ; nous devons renvoyer le lecteur aux noms verbaux *egin* & *ezan*, & au chapitre XII, § 15.

POTENTIEL.

Pour exprimer le potentiel, le biscaïen se sert de *edin* „pouvoir” comme auxiliaire ; tous les autres dialectes ont choisi *ezan* (v. ch. XII, § 6 & 15, pour la signification du mode, & les verbes *edin* & *ezan* pour la forme des flexions).

AUTRE FORME DU POTENTIEL

En souletin & bas-navarrais.

Le souletin & le bas-navarrais paraissent avoir conservé le potentiel de *eroan*, ce qui est intéressant sous plusieurs rapports, puisque nous retrouvons du même coup un temps d'un verbe spécialement biscaïen, & que ce dialecte a perdu, & l'explication d'une forme obscure dans les autres dialectes (voir ch. XIII, § 35).

(1) *Poéfies*, p. 40.

§ 5.

Les conjugaisons absolues de eduki comme auxiliaire avec „me, te, nous, vous” pour objet.

On connaît déjà la conjugaison absolue, qui exprime l'accusatif „le”. *Dau* ou *dui* signifie „je ai le” & est formé de *d-*au-i**; comme *dauk* „tu as le” est formé de *d-*au-k**. Si maintenant l'accusatif est la 1^{re} personne, il n'y a qu'à prendre la 1^{re} personne, représentée par *n* & *n-*au-k** fera *nauk* „tu as moi” ou „tu m'as”. Si l'accusatif est la 2^{me} personne, on prendra la caractéristique de la 2^{me} personne qui est *h* (*hi*, „tu”) & *h-*au-i** fera *haur* „je ai toi” ou „je t'ai” & ainsi de suite.

Il faut seulement remarquer que les pronoms ne sont jamais de la même personne; cela donnerait une relation réfléchie (*je me, tu te*), ce que la langue rend d'une autre manière.

Nous avons dit que *euki* est l'auxiliaire de la conjugaison absolue dans tous les dialectes; mais ceci ne se rapporte qu'à l'indicatif. L'impératif, le subjonctif & le potentiel sont formés à l'aide de l'auxiliaire *ezan*, dans tous les dialectes, excepté en biscaïen; ce dialecte se sert de *egin*, „faire” pour l'impératif & le subjonctif, & de *edin* pour le potentiel.

Nº I.

ACCUSATIF „me”.

INDICATIE.

PRÉSENT.				
bifc.	bn.	lab. & nav.	guip.	soul.
ᜒok	ᜒauk	ᜒuk	ᜒauk, nak	ᜒaik
ᜒau	ᜒau	ᜒu	ᜒau	ᜒai
ᜒoqu	ᜒauqu	ᜒuqu	ᜒaçu	ᜒaiçu
ᜒaue	ᜒaue	ᜒue	ᜒaue	ᜒaie

IMPARFAIT.

bisc.	bn.	lab. & nav.	guip.	soul.
Ninduan	Nindukan	Nintukan	Nindukan	Nunduyen
Ninduan	Ninduen	Nintuen	Ninduen	Nundai
Ninduzun	Ninduzun	Nintuzun	Ninduzun	Nunduzun
Ninduen	Ninduten	Nintuzten	Ninduten	Nundaien

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Nindukek	Nendukek	Nintukek	Nindukek	Nundukek
Ninduke	Nenduke	Nintuke	Ninduke	Nunduke
Nindukezu	Nendukezu	Nintukezu	Nindukezu	Nundukezu
Nindukee	Nendukeite	Nintukeite	Nindukeite	Nundukeye

Ces trois temps, formés de *eduki*, n'ont guère besoin d'explication ; *nauk* est formé de *n-au-h*; & le *h* étant final se durcit en *k*. Dans l'imparfait ce *k* s'est conservé dans quelques dialectes : *nintukan*; il a été élidé en biscaïen, & en souletin ; pour éviter l'hiatus on a intercalé *y*. Le souletin s'est fortement corrompu ; du temps de Dechepare, le *i* n'y était pas encore ; cet auteur écrit *nužu* & non *naižu*.

Dans les 3^{mes} perf. du plur. le *i* s'est perdu en biscaïen ; ce dialecte a encore les variantes *naude* & *nade* avec *d* pour *i*.

Les 2^{mes} perf. du plur. sont devenues, au présent : *nožue*, *naužure*, *nužue*, *nažute* & *naižie* ; & à l'imparfait : *ninduzuen*, *nintuzten*, *nintuzuen*, *ninduzuten* & *ninduzien*.

Le passé du conditionnel est formé du présent, en y ajoutant la caractéristique du passé *an*.

IMPÉRATIF.

bisc.	lab.	guip.	soul.
Nagik	Nazak	Nazak	Neqak
Nagi	Naza	Naza	Neqa
Nagižu	Nazazu	Nazazu	Neqatu
Nagie	Nazate	Nazate	Neqela

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	lab.	guip.	soul.
Nagian	Nezakan	Nazaan	Nezayan
Nagian	Nezan	Nazan	Nezan
Nagiżun	Neżażun	Nażażun	Neżażun
Nagien	Neżaten	Nażaten	Neżen

IMPÉRATIF.

Nengian	Nintżayan	Ninrzaan	Nentżayan
Nengian	Nintżan	Ninrżan	Nentżan
Nengiżun	Nintżażun	Ninrżażun	Nentżażun
Nengien	Nintżaten	Ninrżaten	Nentżen

L'impératif & le subjonctif sont formés, en biscaïen, de *egin*, dans les autres dialectes de *eżan*. Nous devons renvoyer le lecteur à ces deux verbes.

L'impératif n'est autre chose que le présent de l'indicatif primitif, comme c'est le cas avec l'impératif dans plusieurs autres langues. Comme le *e* initial devient *a* au présent de l'indicatif, cette voyelle se retrouve ici; mais quelques dialectes ont *e*, surtout dans le subjonctif, qui est l'indicatif suivi de la conjonction *n*.

Les 2^{mes} pers. du plur. de l'impératif sont devenues: *nagiżue*, *nażażute*, *neżażie*. Dans l'Imitation souletine, p. 187, on trouve encore *nażażu* avec *a*.

Toutes ces flexions ont été expliquées en parlant des verbes *egin* & *eżan*. Nous ferons seulement quelques remarques. Nous écrivons le *k* dans la 2^{me} personne du singulier en labourdin, puisqu'il s'est conservé dans *deżakan*. Le *k* est élidé en guipuzcoan: *nažaan*, & l'hiatus est resté. Cette forme correcte, que Larramendi nous donne, est corrigée chez Lardizabal, qui cite *nażadakan*, forme usitée, nous aimons à le croire; mais c'est un vrai barbarisme; comment *nażakan* en vient à ce *da* est inexplicable.

Dans l'imparfait, la chute du *k* a donné deux flexions pareilles en biscaïen. Larramendi écrit *nintzacaan* pour la 2^{me} pers. du singulier; mais ou le *k* (*c*) ou le *a* est de trop; *n-eζa-h-n* fait, avec le *n* mystérieux intercalé, *nenzakan*, & si le *k* s'élide *nenzaan*, ce qui s'écrit *nintzaan*. Le *t* s'est introduit dans ces flexions, apparemment par euphonie; le son du *z* paraît avoir en basque une forte attraction pour le *t*; *tζ* pour *z* est un fait très commun.

POTENTIEL.

Le biscaïen a pris le potentiel de *edin*; les autres dialectes ont pris celui de *ezan* (voir ces deux verbes).

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.
Νaikek	Νaζakek	Νaζakek	Νerζakek
Νaike	Νaζake	Νaζake	Νirζake
Νaikezu	Νaζakezu	Νaζakezu	Νirζakezu
Νaikee	Νaζakete	Νaζakete	Νirζakeye

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

Νeinkek	Νintzakek	—	Νentzakek
Νinke	Νintzake	—	Νentzake
Νinkezu	Νintzakezu	—	Νentzakezu
Νinkee	Νintzakete	—	Νentzakeye

IMPARFAIT.

Νeinkean	Νintzakeaan	Νintzakeán	Νentzakeyan
Νinkean	Νintzakean	Νintzakean	Νentzakian
Νinkeun	Νintzakeun	Νintzakeun	Νentzakeun
Νinkeen	Νintzakeren	Νintzakeren	Νentzakeyen

Nº 2.

ACCUSATIF „nous”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
Gózak	Gaituk	—	Gituk	Gutuk
Gaituz	Gaitu	—	Gitu	Gutu
Gózuz	Gaituzu	—	Gituzu	Gutuzu
Gaituez	Gaituzte	Gaituzte	Gituzte	Gutie

Le thème verbal est *au*, comme dans *nauk* & *haut*; mais le biscaïen écrit, dans quelques flexions, *ø* pour *au*, comme *døt* & *dau*; *nøk* & *nau*; ce n'est que du désordre; *gaituz* „il nous a” a même un *i* au lieu de *u*; cet *i* qui se retrouve dans les autres dialectes ne s'explique pas bien pour le moment.

Le pluriel de l'objet est exprimé deux fois; on dirait que *g* pour *gu* „nous” indique suffisamment qu'il s'agit d'un pluriel; mais la langue basque aime à ajouter un signe de pluralité supplémentaire (*i*), & *g-au-k* est devenu *g-au-ζ-k* *gauzak* ou comme l'on écrit *gózak*. Ce signe de pluralité est *i* dans les autres dialectes; *g-ai-i-k* ou *gaituk*. Ces flexions ont assez souffert; le biscaïen est le seul dialecte où elles se laissent analyser; & encore les 3^{me} personnes appartiennent à une autre variété. En reconstruisant la forme primitive de *eduki* ou de *euki*, nous aurons *g-eduk-h*, sujet, verbe & objet; l'objet étant pluriel, il y a le *ζ*, signe de pluralité supplémentaire, & *g-eduk-ζ-h* fait *gadukaζak*; la flexion de *euki* fera *gaukaζak*, & la flexion de l'auxiliaire, qui a perdu le *k*, fera *gauzak*, ce qu'on écrit *gózak*. Toutes les flexions qui s'éloignent de cette forme primitive, ont souffert par conséquent, & *gaituz* devrait être *gauz*; si *euki* est le thème: *gaukaζ*; si *eduki* est le thème: *gadukaζ*. Dans ce cas le *k*

(1) Voir ch. xi, § 3 & 4.

viendrait au milieu, ce que le biscaïen n'aime pas, & selon l'habitude, l'hyperthèse tranche la difficulté, & au lieu de *gaukaζ* on dit *gauζka*. Lardizabal donne *gauζka* pour *guipuzcoan* & *gaukaζ* pour biscaïen ; ce qui est peut-être correct ; mais la règle est spécialement biscaïenne.

Dans les autres dialectes les flexions sont obscures. Si le signe de pluralité est *ii*, comme dans *dituz*, alors le labourdin s'explique : *g-ii-u-k*; ce dialecte a *hui* pour *aur*; il n'y a donc pas de doute que *u* dans *gituk* ne soit aussi le thème verbal. Il reste le *a* du *guipuzcoan* & aussi du biscaïen, qui est obscur.

L'intercalation de *ii* est une explication peu satisfaisante, surtout si cette syllabe *ii* coupe la racine en deux ; nous avions cru pouvoir dire que *gaituk* était formé de *g-a-ii-u-k*; mais aujourd'hui nous préférions avouer notre ignorance & attendre une solution plus rationnelle. Comp. ch. xi, § 4.

Les 2^{mes} perf. du pluriel, étant en usage pour le singulier honifique, ont été remplacées par *gozueζ*, b., *gaiτuζute*, g., *gituζue*, l. & *gutuζie*, f.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Ginduaζan</i>	<i>Indugun</i>	—	—	<i>Guntuyan</i>
<i>Ginduζan</i>	<i>Ginduan</i>	—	<i>Gintuen</i>	<i>Guntian</i>
<i>Ginduζuζan</i>	<i>Ginduζun</i>	—	<i>Gintuζun</i>	<i>Guntuζun</i>
<i>Gidueζan</i>	<i>Ginduζten</i>	—	<i>Ginduten</i>	<i>Guntién</i>

Le biscaïen élide le *k*, sans le remplacer ; le souletin l'élide aussi, mais prévient l'hiatus en intercalant *y*, & ainsi *g-indu-k-ζ-an* est devenu *ginduaζan* ; le *ζ* est le signe de pluralité que n'a pas le souletin, qui écrit *guntuyan*, de *g-indu-y-an*. Le *i* biscaïen & *guipuzcoan*, comme le *u* souletin, devraient être *e*, si l'on prend *euki* pour thème, & *i*, si l'on prend *iduki* pour thème.

Le *guipuzcoan*, qui a conservé le *k* sous la forme *g*, a *indugun*, „tu nous as“ ; mais cette flexion est mal formée ; il aurait fallu *gindugan* ; l'objet doit être préfixé (v. ch. xi, § 7).

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Gindukezak</i>	<i>Gindukek</i>	—	<i>Gintuzkek</i>	<i>Guntukek</i>
<i>Gindukez</i>	<i>Ginduke</i>	—	<i>Gintuzke</i>	<i>Guntuke</i>
<i>Gindukezuz</i>	<i>Gindukezu</i>	—	<i>Gintuzkezu</i>	<i>Guntukezu</i>
<i>Gindukeez</i>	<i>Gindukete</i>	—	<i>Gintuzkete</i>	<i>Guntukeye</i>

Les dialectes biscaïen & labourdin ont introduit le signe de pluralité *z*, bien que *g* pour *gu* indiquât que le pronom-sujet est pluriel. Le biscaïen a fait suivre ce *z* à *ke*, le labourdin l'a fait précéder : *gindu-ke-z-k*; *gintu-z-ke-k*.

Les 2^{mes} pers. plur. étant en usage pour le sing. honorifique, on a formé pour le pluriel : *gindukezuez*, b., *gintuzukete*, g., *gintukezute*, l., *guntukezie*, f.

Le passé du conditionnel est formé du présent en y ajoutant la caractéristique du passé *an*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.
<i>Gagiżak</i>	<i>Gairżak</i>	<i>Gairżak</i>	<i>Girżak</i>
<i>Gagiż</i>	<i>Gairża</i>	<i>Gairża</i>	<i>Girża</i>
<i>Gagiżuz</i>	<i>Gairżatżu</i>	<i>Gairżatżu</i>	<i>Girżatżu</i>

L'impératif bisc. dérive de *egin*; celui de tous les autres dialectes de *eżan*. Le présent de l'indicatif sert comme impératif, & explique la forme *ai*.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.
<i>Gagiażan</i>	<i>Gairżaan</i>	<i>Girżakan</i>	<i>Girżayan</i>
<i>Gagiżan</i>	<i>Gairżan</i>	<i>Girżan</i>	<i>Girżan</i>
<i>Gagiżuzan</i>	<i>Gairżatżun</i>	<i>Girżatżun</i>	<i>Girżatżun</i>
<i>Gagieżan</i>	<i>Gairżaten</i>	<i>Girżaten</i>	<i>Girżen</i>

Le subjonctif biscaïen dérive de *egin*; le subjonctif de tous les autres dialectes dérive de *ezan*.

Le bиск. *gagiazan* a perdu le *k*, qui a été converti en *y* en souletin, & dont la chute a laissé en guipuzcoan l'hiatus *aa* (1). Le biscaïen a intercalé le signe de pluralité *z*; *gagiazan* est formé de *g-ag-i* (de *egin*) *k-z-n*. Les 2^{me} pers. plur. sont devenues *gagiżuezan*, b., *gaiżarżu-en*, g., *giżarżuten*, l., *giżazien*, f.

IMPARFAIT.

bиск.	guip.	lab.	soul.
<i>Gengiazan</i>	<i>Gintzaan</i>	<i>Gintzakan</i>	<i>Gintzayan</i>
<i>Gengiżan</i>	<i>Gintżan</i>	<i>Gintżan</i>	<i>Gentżan</i>
<i>Gengiżużan</i>	<i>Gintżatżun</i>	<i>Gintżatżun</i>	<i>Gintżatżun</i>
<i>Gengieżan</i>	<i>Gintżaten</i>	<i>Gintżaten</i>	<i>Gentżen</i>

POTENTIEL.

PRÉSENT.

<i>Gaikeżak</i>	<i>Gairżakek</i>	<i>Gairżakek</i>	<i>Giżakek</i>
<i>Gaikeż</i>	<i>Gairżake</i>	<i>Gairżake</i>	<i>Giżake</i>
<i>Gaikeżuż</i>	<i>Gairżatżuke</i>	<i>Gairżakerżu</i>	<i>Giżakerżu</i>
<i>Gaikeez</i>	<i>Gairżażkeje</i>	<i>Gairżakere</i>	<i>Giżakeye</i>

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Geinkeżak</i>	<i>Gintżakek</i>	—	<i>Gentżakek</i>
<i>Geinkeż</i>	<i>Gintżake</i>	—	<i>Gentżake</i>
<i>Geinkeżuż</i>	<i>Gintżatżuke</i>	—	<i>Gentżakerżu</i>
<i>Geinkeez</i>	<i>Gintżażkeje</i>	—	<i>Gentżakeye</i>

IMPARFAIT.

<i>Geinkeżan</i>	<i>Gintżakękan</i>	—	<i>Gentżakeyan</i>
<i>Geinkeżan</i>	<i>Gintżakean</i>	—	<i>Gentżakean</i>
<i>Geinkeżużan</i>	<i>Gintżatżukean</i>	—	<i>Gentżakerżun</i>
<i>Geinkeezan</i>	<i>Gintżażkejean</i>	—	<i>Gentżakeyeń</i>

(1) Larramendi ne cite pas cette flexion; mais bien celle de l'imparfait du subjonctif *gintzaan*. Il n'y a donc aucun risque à l'écrire comme nous le faisons.

Le biscaïen a pris le potentiel de *edin*, & les autres dialectes celui de *ezan*; c'est à ces deux verbes que nous devons renvoyer le lecteur.

N° 3.

ACCUSATIF „te”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Aut</i>	<i>Aut</i>	<i>Aut</i>	<i>Hut</i>	<i>Hait</i>
<i>Au</i>	<i>Au</i>	<i>Au</i>	<i>Hu</i>	<i>Hai</i>
<i>Augu</i>	<i>Augu</i>	<i>Augu</i>	<i>Hugu</i>	<i>Haigu</i>
<i>Aue</i>	<i>Aute</i>	<i>Aute</i>	<i>Hute</i>	<i>Haye</i>

Le *h* initial, caractéristique de la 2^{me} pers. du singulier, s'est même perdu en bn.; mais il reparaît dès que la flexion est précédée de la particule *ba*: *bahau*. Les variantes guip. que cite Lardizabal: *aukar*, *auka*, *aukagu*, *aukate*, ne peuvent être correctes. Il n'est guère possible d'admettre qu'un peuple corrompe des mots de cette façon; ce n'est pas le degré de corruption qui serait inexplicable, c'est l'espèce de corruption qui est opposée à la nature de la langue; l'accusatif doit précéder; le *k* qui se trouve dans la flexion chez Lardizabal n'y a rien à faire.

Les flexions sont toutes régulières. *Aut* pour *haut* est composé de *h-au-i*, „je-ai-toi” ou „je t'ai”, & ainsi de suite. Larramendi cite une variété sans *u*: *at*, *ak*, *agu*, *aie*. Le *k* final de *ak*, „il t'a” est une erreur.

Les flexions souletines présentent l'étrange mutation de *au* en *ai*; comme c'est aussi le cas pour *naik* = *nauk*. Il est possible que cet *i* se soit introduit naturellement dans ces flexions; mais il ne faut pas oublier la théorie des grammairiens basques qui voudraient considérer *naiȝ* & *dui* comme étant le même mot, modifié de différentes manières.

Il est parfaitement superflu de discuter cette théorie qui a eu son temps.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Indudan</i>	<i>Indudan</i>	<i>Indudan</i>	<i>Hintuan</i>	<i>Hundudan</i>
<i>Induan</i>	<i>Induan</i>	—	<i>Hintuen</i>	<i>Hundian</i>
<i>Indugun</i>	<i>Indugun</i>	—	<i>Hintugun</i>	<i>Hundugun</i>
<i>Induen</i>	<i>Induten</i>	—	<i>Hintuqien</i>	<i>Hundien</i>

Pour la formation de l'imparfait, voir ch. xi, § 7 & ch. xiii, § 3. Ces flexions sont toutes régulières. *Indudan* pour *hindudan*, est formé de *h-indu-i-an*. Le *h* est pour *hi* „toi” ; *indu* est le thème verbal *idu*, avec le *n* mystérieux intercalé ; *i* est le pronom-sujet „je” ; *an* est la caractéristique de l'imparfait. Le thème verbal *idu* est sans cela généralement *edu*, quoique *iduki* existe tout aussi bien que *eduki*.

Il y a la même observation à faire sur les flexions que Lardizabal donne pour le guipuzcoan : *indukadan*, *indukan*, *indukagun*, *indukaten*, que sur celles qu'il a données pour le présent *aukari*, &c. (voir ci-dessus).

Le labourdin *hintuan* a perdu le *d* (pour *i*), caractéristique de la 1^{re} personne ; par conséquent cette flexion & la suivante auraient été les mêmes ; toutes les deux *hintuan* ; on y a remédié en changeant la voyelle *a* en *e*. Pour distinguer une flexion de l'autre, c'est tout ce qu'il fallait ; mais il faut regretter qu'on en soit arrivé à ces moyens-là.

CONDITIONNEL.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Induket</i>	<i>Induket</i>	—	—	<i>Hunduket</i>
<i>Induke</i>	<i>Induke</i>	—	—	<i>Hunduke</i>
<i>Indukegu</i>	<i>Indukegu</i>	—	—	<i>Hundukegu</i>
<i>Indukee</i>	<i>Indukete</i>	—	—	<i>Huntukie</i>

Le conditionnel est formé, comme toujours, du thème, précédé de l'objet & suivi de *ke*; après quoi vient le sujet.

Induket pour *hinduket* est formé de *h-indu-ke-i*.

Le passé du conditionnel est formé du présent en y ajoutant la caractéristique du passé *an*; p. ex. *induket* fait *indukedan*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.
—	—	—	—
<i>Agik</i>	—	—	<i>Hezala</i>
—	—	—	<i>Hezagun</i>
—	—	—	<i>Hezela</i>

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Agidan</i>	<i>Azadan</i>	—	<i>Hezadan</i>
<i>Agian</i>	<i>Azan</i>	—	<i>Hezan</i>
<i>Agigun</i>	<i>Azagun</i>	—	<i>Hezagun</i>
<i>Agien</i>	<i>Azaten</i>	—	<i>Hezen</i>

IMPARFAIT.

<i>Engidan</i>	<i>Inzaadan</i>	—	<i>Hentzadan</i>
<i>Engian</i>	<i>Inzaan</i>	—	<i>Hentzan</i>
<i>Engigun</i>	<i>Inzaagun</i>	—	<i>Hentzagun</i>
<i>Engien</i>	<i>Inzaaten</i>	—	<i>Hentzen</i>

L'impératif & le subjonctif sont formés en biscaïen de *egin*, & dans tous les autres dialectes de *ezan*.

L'impératif est rendu par le présent du subjonctif (indicatif primitif suivi de *n*) (1); p. ex. *hezagun* „que nous te”. Il y a un peu de désordre dans ce temps. Les autres personnes sont rendues par : *hezala* „qu'il te”; de *hezan* + *la* avec élision régulière de *n* devant *l*; & au pluriel *hezela* „qu'ils te”.

(1) Voir ch. XIII, § 2.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.
Aiker	Aitzaker	—	Hirzaker
Aike	Azake	—	Hirzake
Aikegu	Azakegu	—	Hirzakegu
Aikee	Azakere	—	Hirzakete

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

Einker	—	—	Henržaker
Einke	—	—	Henržake
Einkegu	—	—	Henržakegu
Einkee	—	—	Henržakeye

IMPARFAIT.

Einkedan	Intzakedan	—	Hentzakedan
Einkean	Intzakean	—	Zentzakian
Einkegun	Intzakegun	—	Zentzakegun
Einkeen	Intzaketen	—	Zentzakien

Nº 4.

ACCUSATIF de la 2^{me} personne du pluriel.

,,je vous", &c.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	bn.	guip.	lab.	soul.
Zaitudaꝝ	—	Zaitut	Zaitut	Zutut
Zaituꝝ	—	Zaitu	Zaitu	Zutu
Zaituguꝝ	—	Zaitugu	Zaitugu	Zutugu
Zaitueꝝ	Zaituze	Zaitute	Zaituze	Zutie

Le thème verbal est toujours *au* (comparez la conjugaison avec

l'acc. de la 1^{re} pers. plur.), & le pluriel du pronom est indiqué une seconde fois par la syllabe *ii* intercalée. *Z-au-i* aurait suffi, dirait-on ; exprimant „je-ai-vous” ; mais la langue basque ajoute un signe de pluralité, *z-au-i* est devenu *z-a-ii-u-i*. Le biscaïen n'a pas encore été satisfait & a ajouté le signe de pluralité, essentiellement biscaïen, *z* : *z-a-ii-u-i-z*, *zaiturz*, & puisque *i* à la fin de la flexion devient *d*, *zaitudaż*; *a* est voyelle de liaison (voir ch. XI, § 4).

Ces flexions étant en usage pour le singulier honorifique, il a fallu indiquer une fois de plus le pluriel, & c'est ainsi que se sont formées les flexions : 1^{re} pers. *Zaituedaż* ou *zaituet* (pour *zaituedaż*), bisc., *zaituzter*, lab., guip., bn. & *zutiét*, soul.; 3^{me} pers. *zaituez*, *zaituzte*, *zutié*; 1^{re} pers. plur. *zaitueguż*, *zaituztegu*, *zutiégu*; 3^{me} pers. plur. *zaitueeż*, *zaituztee*, *zutiē*.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Zindudazan</i>	<i>Zindudan</i>	<i>Zindudan</i>	<i>Zintudan</i>	<i>Zuntudan</i>
<i>Zindużan</i>	<i>Zinduan</i>	—	<i>Zintuen</i>	<i>Zuntian</i>
<i>Zindugużan</i>	<i>Zindugun</i>	—	<i>Zintugun</i>	<i>Zuntugun</i>
<i>Zindueżan</i>	<i>Zinduten</i>	—	<i>Zintuzien</i>	<i>Zuntien</i>

Ce temps est parfaitement régulier. *Zindudan* est formé de *z-indu-i-n*. Le *i* est devenu *d*, & le lab. & soul. ont changé le *d* radical en *t*, ce qui est, sous le point de vue de la phonétique basque, une erreur. Si le *d* eût été un *i*, il aurait été de règle de le changer en *d* puisque *n* précède.

Le dialecte bisc. a intercalé le signe de pluralité *z*. Comp. l'imparfait.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	bn.	lab.	soul.
<i>Zindukedaż</i>	<i>Zinduket</i>	—	<i>Zinduket</i>	<i>Zuntuket</i>
<i>Zindukeż</i>	<i>Zinduke</i>	—	<i>Zinduke</i>	<i>Zuntuke</i>
<i>Zindukeguż</i>	<i>Zindukegu</i>	—	<i>Zindukegu</i>	<i>Zuntukegu</i>
<i>Zindukeeż</i>	<i>Zindukeie</i>	—	<i>Zindukeie</i>	<i>Zuntukeye</i>

PASSE.

Ce temps est formé en ajoutant *an* au présent : *zindukedaçan*, b., *zindukedan*, g., *zinirukedan*, f., &c.

Le conditionnel est formé comme l'imparfait, sauf la terminaison qui est *ke* & que tous les dialectes ont intercalé, de manière que le pronom-sujet soit à la fin. *Zinduket* est formé de *z-indu-ke-i*. Le bisc. a ajouté le signe de pluralité *z* : *z-indu-ke-i-z*. Le *ke* se trouvera intercalé afin de conserver *i* & *ke* qui ne pouvaient pas se suivre (1).

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	bn.	lab.	sou .
<i>Zagiç</i>	<i>Bizaitza</i>	—	<i>Zaitzala</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Zagidaçan</i>	<i>Zairzadan</i>	—	<i>Zerzadan</i>	<i>Zirzedan</i>
<i>Zagiçan</i>	<i>Zairan</i>	—	<i>Zerzan</i>	<i>Zirzan</i>
<i>Zagiguçan</i>	<i>Zairzugun</i>	—	<i>Zerzagun</i>	<i>Zirzegun</i>
<i>Zagieçan</i>	<i>Zairzaten</i>	—	<i>Zerzaten</i>	<i>Zirzen</i>

IMPARFAIT.

<i>Zengidaçan</i>	<i>Zinirzadan</i>	—	<i>Zinrzadan</i>	<i>Zintzadan</i>
<i>Zengiçan</i>	<i>Zinrzan</i>	—	<i>Zinrzan</i>	<i>Zintzaran</i>
<i>Zengiguçan</i>	<i>Zinrzagun</i>	—	<i>Zinrzagun</i>	<i>Zintzagun</i>
<i>Zengieçan</i>	<i>Zinrzaten</i>	—	<i>Zinrzaten</i>	<i>Zintzaten</i>

L'impératif & le subjonctif biscaïen dérivent de *egin*; ces mêmes modes, dans tous les autres dialectes, sont formés par *eçan*. L'impératif est le présent de l'indicatif primitif; dans quelques dialectes on le fait suivre de la conjonction *la*, „que”. Comp. les auxiliaires *egin* & *eçan*. Le guip. a changé la voyelle initiale, selon la règle, en *a*. Le présent de l'indicatif *zeçai* était donc *zaçai*, & *zaçai + n* donne *zaçadan*; & *zaçadan* avec le *ii* caractéristique supplémentaire du pluriel fait *zairzadan* (2).

(1) Voir ch. III.

(2) Voir ch. XI, § 4.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.
Zaikedaꝝ	Zairꝝaker	Zairꝝaker	Zirꝝaker
Zaikeꝝ	Zairꝝake	Zairꝝake	Zirꝝake
Zaikeguꝝ	Zairꝝaguke	Zairꝝakegu	Zirꝝakegu
Zaikeeꝝ	Zairꝝakete	Zairꝝakete	Zirꝝakie

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

Zeinkedaꝝ (1)	Zintꝝaker	—	Zentꝝaker
Zeinkeꝝ	Zintꝝake	—	Zentꝝake
Zeinkeguꝝ	Zintꝝaguke	—	Zintꝝakegu
Zeinkeeꝝ	Zintꝝakete	—	Zentꝝakeye

IMPARFAIT.

Zeinkedaꝝan	Zintꝝakedan	Zintꝝakedan	Zentꝝakedan
Zeinkeꝝan	Zintꝝakean	Zintꝝakean	Zentꝝakian
Zeinkeguꝝan	Zintꝝakegung	Zintꝝakegung	Zentꝝakegun
Zeinkeeꝝan	Zintꝝaketeng	Zintꝝaketeng	Zentꝝakien

Le potentiel est celui du verbe *edin* en biscaïen; les autres dialectes ont pris celui de *eꝝan*. Le biscaïen aimant à ajouter le signe de pluralité supplémentaire *z*, *zaiker*, (de *z-edi-ke-i*) est devenu *zaiker + z* ou *zaikedaꝝ*. Ces flexions n'offrent aucune difficulté; comparez les deux verbes *edin* & *eꝝan*.

Toute cette conjugaison étant employée pour exprimer un singulier honorifique, on en a formé une autre, pareille à celle-ci, mais avec *e* (pour *ie*) en plus, suivant le caractère modal *ke*; *zaikedaꝝ* est devenu *zaikeedaꝝ*. Il serait superflu, croyons-nous, de répéter ces trois temps qui sont formés très régulièrement.

(1) Il y a une faute d'impression chez Zavala; *zeinkeedaꝝ* est le pluriel du pluriel. L'auteur écrit cependant les deux *e* dans l'un & dans l'autre temps; le futuro imperfecto, p. 126; le preterito remoto p. 130.

CHAPITRE XV.

LE VERBE AUXILIAIRE *IZAN*, „ÊTRE”.

La signification de *izan* correspond généralement à „être”; nous disons généralement, puisque dans quelques dialectes *izan* prend le sens de „avoir”. (Voir la syntaxe.)

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
<i>Naz</i>	<i>Naiž</i>	<i>Niž</i>	<i>Naiž</i>	<i>Niž</i>
<i>Až</i>	<i>Aiž</i>	<i>Hiž</i>	<i>Aiž</i>	<i>Hiž</i>
<i>Da</i>	<i>Da</i>	<i>Da</i>	<i>Da</i>	<i>Da</i>
<i>Gara</i>	<i>Gera</i>	<i>Gire</i>	<i>Gara</i>	<i>Gira</i>
<i>Zara</i>	<i>Zera</i>	<i>Zire</i>	<i>Zare</i>	<i>Zira</i>
<i>Dira</i>	<i>Dira</i>	<i>Dire</i>	<i>Dirade</i>	<i>Dira</i>

Ailleurs (1) nous avons déjà reconnu la difficulté d'expliquer le présent de l'indicatif, & n'ayant aucune hypothèse plausible à offrir, nous devons continuer à avouer notre ignorance, quant à la formation de ce temps.

On a voulu envisager le présent comme temps primitif, d'où les autres temps (l'imparfait surtout) seraient dérivés, ce qui serait possible (bien que nous ne voyions pas comment), mais ce qui n'est pas absolument nécessaire. Il paraîtrait plutôt que l'aoriste a existé dans beaucoup de langues avant le présent (2). L'accumulation d'hypo-

(1) *Etude sur l'Origine des Verbes auxiliaires.*

(2) A. H. Sayce, *Principles of comparative philology*, p. 277.

thèses pour expliquer le présent, est telle, qu'il nous a paru inutile de les mentionner ici.

Les trois personnes du pluriel se terminaient autrefois, en souletin, en *de*: *girade*, *zirade*, *dirade* (1). La 3^{me} pers. plur. *dirade* se trouve aussi en guipuzcoan : *Ezen eguzkiaren jayer aldean diraden hizkerak dakitzan batek* (2). „Car quelques-uns qui connaissent les bavards qui sont dans la patrie du soleil”...

Les 2^{mes} personnes du pluriel étant en usage pour le singulier honorifique, on a formé le pluriel (du pluriel) *zar'e*, b. (pour *zarete*); *zerate*, g., *zarete* l. & bn.; *ziraye*, f., avec *y*, pour éviter l'hiatus causé par la chute du *i*.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	bn.	soul.
<i>Xintzan</i>	<i>Xintzan</i>	<i>Xintzen</i>	—	<i>Xintzan</i>
<i>Ințan</i>	<i>Ințan</i>	<i>Hintzen</i>	<i>Inzen</i>	<i>Hintzan</i>
<i>Zan</i>	<i>Zan</i>	<i>Zen</i>	<i>Zen</i>	<i>Zen</i>
<i>Gintzan</i>	<i>Giñan</i>	<i>Ginen</i>	—	<i>Ginen</i>
<i>Zintzan</i>	<i>Ziñan</i>	<i>Zinen</i>	—	<i>Zinen</i>
<i>Zirean</i>	<i>Ziran</i>	<i>Ziren</i>	<i>Ziraden</i>	<i>Ziren</i>

L'imparfait, au contraire, s'explique sans difficulté; ce temps suit la règle générale; il est formé du thème, précédé de la caractéristique du pronom-sujet, & suivi de la terminaison *an*; il a de plus le *n*, que nous appelons mystérieux & qui se trouve dans l'imparfait de presque tous les verbes (3); ainsi *n-inz* (pour *iñ*)-*an* fait *ninزان* „j'étais”; ce qui est la forme guipuzcoane, encore usitée de nos jours. La 2^{me} personne formée de *h-inz-an* fait *hinزان* ou *inزان*, selon les dialectes.

La 3^{me} personne offre une petite irrégularité. Par analogie avec les autres verbes, on aurait pu s'attendre à *ziزان* ou à *iزان*, puisque le biscaïen n'a souvent pas la caractéristique de la 3^{me} personne,

(1) Voir Dechepare, *Poésies*, p. 30, 59.

(2) Larramendi, Dicc., p. ccxiv.

(3) Ch. xi, § 7.

comme c'est le cas pour les verbes *eroan*, *egin*, *enizun*, &c. (1) Dans ce cas-là le *i* aurait été initial, ce qui est rare; & il nous semble qu'il s'est perdu ici, ainsi que dans les 3^{mes} personnes de l'imparfait des conjugaisons relatives. On retrouve le *i* dans l'imparfait du potentiel, où il est précédé de *l*: *lizate*, „il serait”, & dans ce que l'on croit être l'imparfait du subjonctif, & où les dialectes basques français écrivent un *l* initial; *zen* est devenu *lizen*. *Orduan hec has cequizquion othoiriz eguiten parti licen hayen comarquetaric.* Marc v, 17. „Alors ils se mirent à le prier de se retirer de leurs quartiers”. Comparez encore le verset 18 du même chapitre & ch. iv, 27.

Le *z* de *iżan* est souvent devenu *rz*, surtout quand il est précédé de *n*; ceci est un phénomène très ordinaire en basque; comparez *enżun* = *enizun*; *berże* = *berriże*, &c. Un auteur biscaien écrit même *ržan* pour *żan*: *Semea biži iżan ržan* (2). „Le fils vécut”...

Les 2^{mes} personnes plur. étant en usage pour le singulier honifique, on a formé pour le pluriel: *żinżen* ou *żineen*, b., *żiñaten*, g., *żineten*, lab. bn., *żinien*, f.

PARFAIT DÉFINI.

Iżan ninżan, „je fus”.

PARFAIT INDÉFINI.

Iżan naiż ou naż ou niż, „j'ai été”.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Iżan iżan ninżan (guip.), „j'avais été”.

Iżan se conjugue avec lui-même, comme en italien; on dit: je suis été, & par conséquent le parfait défini *iżan ninżan* signifie „j'étais été”, c'est à dire que c'est le plus-que-parfait. Nous devons renvoyer le lecteur au ch. XII, § 3 & 10, où la formation de ces temps a été

(1) V. p. 146.

(2) L'auteur est indiqué chez Zavala (*Verbo vasco*, p. 18, n° 19) par les initiales D. J. J.

discutée. Liçarrague se sert de la périphrase du plus-que-parfait pour exprimer le parfait défini; p. ex. *Jarreiki iżan zaiżkan*. Marc 1, 20. „Ils le suivirent”.

OFTATIF OU POTENTIEL PRIMITIF (FUTUR ET CONDITIONNEL).

PRÉSENT.	IMPARFAIT.
<i>Niżate</i>	<i>Nintżate</i>
<i>Hiżate</i>	<i>Hintżate</i>
<i>Date</i>	<i>Liżate</i>
<i>Girate</i>	<i>Ginate</i>
<i>Zirate</i>	<i>Zinate</i>
<i>Dirate</i>	<i>Lirate</i>

Ce mode est formé régulièrement, seulement la terminaison *ke* ne s'est maintenue qu'en guipuzcoan, du moins dans l'imparfait; le présent est inconnu. Dans tous les autres dialectes elle est *te* ou *teke*. Nous avons discuté ailleurs (ch. XIII, § 10) la valeur de ces variantes. Le présent est aujourd'hui en usage comme futur, & l'imparfait est devenu conditionnel, ou est resté optatif sous le nom de conditionnel.

Les dialectes basques français sont les seuls qui aient conservé l'usage du futur; ce temps est rendu dans les autres dialectes par périphrase. Le souletin a les deux formes *nizate* & *nizateke*, futur; & *nintżake* & *nintżateke*, conditionnel (1).

La seule irrégularité qui se trouve dans le potentiel est le *r* de la 3^{me} pers. plur. de l'imparfait: *lirate* pour *liżate*. Le biscaïen a conservé le *ż*, qui s'écrit *rż*.

FUTUR.

Iżango naiż, iżanen niż, „je ferai”.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Iżango ninżan ou *iżanen ninżan*, „j'aurai été”.

Et aussi en guipuzcoan, selon Lardizabal, *iżan iżango naiż*.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 360 & 386.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Ce temps, auquel nous rendons ici son nom inexact, est ainsi qu'il suit dans les dialectes différents :

guip.	soul.	bisc.	lab.	bn.
<i>Nintzake</i>	<i>Nintzate</i>	<i>Nintzateke</i>	<i>Nintzateke</i>	—
<i>Intzake</i>	<i>Hintzate</i>	<i>Intzakete</i>	—	—
<i>Lizake</i>	<i>Lizate</i>	<i>Lizateke</i>	—	<i>Lizake</i>
<i>Giñake</i>	<i>Ginate</i>	<i>Gintzatekez</i>	<i>Ginateke</i>	—
<i>Ziñake</i>	<i>Zinate</i>	<i>Zintzatekez</i>	—	—
<i>Lirake</i>	<i>Lirate</i>	<i>Lizatekez</i>	—	<i>Lirateke</i>

PASSÉ.

<i>Nintzakean</i>	<i>Nintzatekian</i>	<i>Nintzatekean</i>	—	—
<i>Intzakean</i>	<i>Hintzatekian</i>	<i>Intzatekean</i>	—	—
<i>Lizakean</i>	<i>Zatekian</i>	<i>Lizatekean</i>	—	—
<i>Giñakean</i>	<i>Gintzatekian</i>	<i>Gintzatekean</i>	—	—
<i>Ziñakean</i>	<i>Zinatekian</i>	<i>Zintzatekean</i>	—	—
<i>Lizatekean</i>	<i>Ziratekian</i>	<i>Lizatekezan</i>	—	<i>Liratekeen(?)</i>

Les dialectes guip. & soul. ont conservé au présent la forme la plus simple & la plus pure; *teke* nous paraît être une tautologie. Le labourdin a perdu, à ce qu'il paraît, toutes les flexions, à l'exception de celle de la 1^{re} personne. Les autres sont remplacées par celle du potentiel de *edin*: *neintekē*, *heintekē*, *laiteke*, *gintezke*, *ziniezke*, *litezke*; on trouve ces flexions écrites : *nintekē*, &c. (1), sans le *e*, distinction conventionnelle (si elle est observée) & sans aucune valeur. Le passé est alors *nintekēan*, ou comme l'écrit M. Inchauspe *ninteken*.

(1) Voir Inchauspe, *Verbe basque*, p. 468, — & le Guide ou Manuel de la Conversation, Bayonne, 1862.

IMPÉRATIF.

Aiżen „sois”
Biż „qu'il soit”
Zaren „soyez”
Biteż „qu'ils soient”

Aiżen, b., *hiżan*, f., „sois”, est au fond la 2^{me} personne du singulier du présent de l'indicatif *aiż* ou *hiż*, „tu es”, suivie de la conjonction *n*, „que”. Il en est de même de *żaren* pour *żare-n*. *Biż* est formé de *b-iż*, comme *begi*, „fais” de *b-egi*.

Le pluriel est formé par *ie*, & *biżie* est devenu *biteż*, apparemment par raison d'euphonie.

La 2^{me} personne du pluriel étant devenue un singulier honorifique, on a formé *żaretən*, bn. (1), & *żirayen*, soul.

D'habitude l'impératif est conjugué par périphrase, & dans ce cas-là c'est *edin* qui est l'auxiliaire. Comparez ce verbe.

Iżan adi
 „ *bedi*
 „ *żaitε*, pour *żadite* (*żaitεżie* plur. du plur.).
 „ *bediż*

Le labourdin a les variantes *żite* & *żiteżie*; le *a* radical s'est perdu.

SUBJONCTIF.

Nous ignorons si autrefois on rendait ce mode par l'indicatif, suivi de la conjonction *n*, „que”, comme c'était le cas avec le verbe *eduki*. C'est assez probable, mais nous n'en avons pas trouvé d'exemple jusqu'à présent.

Le subjonctif, le potentiel &c, comme nous venons de le voir, l'impératif, sont formés à l'aide de *edin* dans tous les dialectes.

(1) *Żaretən bada ȝuec perfect*. Matth. v, 48.

Le présent & l'imparfait de l'indicatif de *edin*, suivis de la conjonction *n* „que”, forment, avec l'adjectif verbal *iżan*, le présent & l'imparfait du soi-disant subjonctif : *iżan nadin* „que je sois”; *iżan nendin* „que je fusse”.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

	bisc.	guip.	lab	soul.	bn.
	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>	<i>Nadin</i>
<i>Iżan</i>	IMPARFAIT.				
	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendin</i>	<i>Nendadin</i>

Comme ces flexions ont été discutées au paragraphe sur le verbe *edin*, il est superflu de citer toutes les personnes. Nous citerons plutôt les variantes biscaïennes du présent & de l'imparfait, ainsi que les deux futurs que Zavala donne encore à ce mode. Les variantes sont :

PRÉSENT.

Naitean
Aiten
Daiten
Gaiteżan
Zaiteżan
Daiteżen

IMPARFAIT.

Nintean
Intean
Zitean
Gintean
Zinteżan
Ziteżan

Est-ce que l'usage aurait admis ces flexions comme variantes de *nadin* & de *nendin*? Nous en doutons; elles paraissent appartenir à l'optatif, & par conséquent elles ne peuvent avoir la même signification que celles du subjonctif. Ensuite si elles appartiennent à l'optatif, elles sont mal formées. L'optatif est *naite*, & *naite* + *n* donne *naiten* & non *naitean*.

Mais citons d'abord tout le subjonctif (les premières personnes seulement), comme Zavala le donne, & nous verrons alors la cause de la confusion.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Sartu nadin ou naitean, „que j'entre”,

FUTUR DU PRÉSENT.

Sartu nadikean ou naitekean, „que j'entre”.

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sartu nendin ou niente, „que j'entrasse”.

FUTUR DU PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Sartu nendikean ou nientekean, „que j'entrasse”.

A l'exception de *nadin*, &c., & de *nendin*, &c., tous ces temps sont embrouillés ou imaginaires; & les exemples que Zavala cite lui-même nous le prouveront; ils ne correspondent nullement avec les flexions comme il nous les donne.

Zavala embrouille d'abord les temps du subjonctif & ceux de l'optatif. L'optatif, comme auxiliaire, correspond au futur & au conditionnel; si *sartu nadikean* ou *naitekean* existe, c'est le présent de l'optatif; *naiteke* ou *nadike* suivi de la conjonction *n*, „que”. Mais ceci aurait donné *naiteken* & non *naitekean* ou *nadikean*, comme l'écrit Zavala. D'où vient le *a*? Ou plutôt d'où vient toute la flexion? ou tout le temps? Zavala, plus que tout autre, aurait dû donner des exemples à l'appui de sa conjugaison; or, il cite pour le futur du présent l'exemple suivant: *yauſi eꝝ zaitekezala* (1). „Afin que vous ne

(1) *Verbo rafsc.*, p. 28, n° 18.

tombiez pas''. *Zaitekezala* est formé de *zaitekez* + *la*; c'est la 2^{me} pers. plur. du présent du potentiel; mais pour Zavala, qui ne s'est pas rendu compte de la formation des flexions, *la* remplace *n* ou *an*, & *zaitekezala* est pour *zaitekezan* + *la*; & si *zaitekezan* est la 2^{me} pers. plur., il s'en suit que *naitekean* (voir le tableau) est la 1^{re} personne. Ce raisonnement nous donne le „futur du présent”.

Pour le futur de l'imparfait l'auteur cite l'exemple suivant : *eguin ceitekeala* (1) „qu'on composât”. Nous avons ici exactement la même erreur que dans l'autre futur. *Zeitekeala* est la 3^{me} pers. de l'imparfait (aujourd'hui conditionnel) du potentiel suivi de *la* „que” : *zeiteke* + *la*. Pour Zavala cette flexion est *zeitekean* + *la*, & par conséquent la 1^{re} personne, sans *la*, est *nintekean*. Il a obtenu comme l'on voit, les flexions qu'il donne, par déduction; mais les auteurs biscaïens qu'il cite ne s'en servent pas.

Il en est de même de sa variante du présent du subjonctif *naitean*, qui n'existe pas non plus. Les auteurs biscaïens font usage de *naiteala*, c'est-à-dire du présent de l'optatif *naite* (pour *nadite*) + *la*, & Zavala en conclut qu'il y a un temps *naitean*, qu'il place encore par erreur au nombre de ceux du subjonctif.

La variante de l'imparfait du subjonctif *ninteana* provient donc d'une flexion *ninteala*, dont il ne donne pas d'exemple, & nous pouvons nous en passer, car *ninteala* sera pour *neinte* + *la*, c'est-à-dire la 1^{re} pers. du conditionnel (autrefois imparfait) de l'optatif.

Les flexions que Zavala donne pour le futur du prétérit *nendikean* ou *nintekean* existent; mais elles appartiennent à l'imparfait du potentiel, formé du conditionnel en y ajoutant la caractéristique du passé *an*. Comparez l'optatif ou potentiel qui suit.

POTENTIEL.

Le potentiel de *içan* étant en usage pour le futur & pour le conditionnel, tous les dialectes ont formé un optatif périphrastique à l'aide de *edin* „pouvoir”.

(1) *Verbo vasco.*, p. 28, n° 20.

Le présent est *nadike*, mais la terminaison *ke* est de nos jours *te* ou *reke* dans tous les dialectes. Comme d'habitude le *d* s'est perdu. Comparez, pour les détails, la conjugaison intransitive de *edin*.

PRÉSENT.

bisc.	soul.	lab.	guip.	bn.
<i>Naite</i>	<i>Naite, naiteke</i>	<i>Naiteke</i>	<i>Naiteke</i>	<i>Naiteke</i>

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

L'imparfait de l'optatif de *edin* est *nendike*, &c., qui se retrouve comme *neinteke*, h., l. & f., & *nindeke*, g.

Nous savons que l'imparfait de l'optatif ou potentiel des verbes primitifs est en usage comme conditionnel ; *içan neinteke* signifie donc „je pourrais être” ; & puisqu'il a fallu pouvoir exprimer l'imparfait, on a suffisé la caractéristique du passé *an*, à ce conditionnel (imparfait primitif) ; ainsi *içan nendikean* signifie „je pouvais être”.

Nous citerons seulement les 1^{res} personnes ; on peut trouver les détails dans le paragraphe sur *edin*.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Neinteke</i>	<i>Nindeke</i>	<i>Neinteke</i>	<i>Neinteke</i>	<i>Nindaiteke</i>

IMPARFAIT.

<i>Nendikean</i>	<i>Nindekean</i>	<i>Ninteken</i>	<i>Nintekian</i>	—
------------------	------------------	-----------------	------------------	---

LE POTENTIEL BISCAIEN.

Le potentiel & le subjonctif biscaïen, selon Zavala, ont le double des temps de ce qu'ont ces mêmes modes dans les autres dialectes, différenciés de la même manière par *te* & par *reke*, tant dans la conjugaison transitive qu'intransitive (comparez le tableau de ces modes, p. 188), & dans le but de distinguer, ce que Zavala nomme,

le présent & le futur. A côté de *naite*, présent, se trouve *naiteke*, futur, quoique ces deux temps ne soient que des variantes ; à côté de *neinte* il y a *neinteket*, & à côté de *neintean* il y a *neintekean*. Ce dernier temps, appelé par Zavala „*preterito remoto*”, est rendu par : *pudo*, *habria podido* & *podria* ; c'est-à-dire par : „*je pus, j'aurais pu ou je pourrais*”. Comme nous l'avons déjà dit, la signification des temps basques n'est pas vague à ce point là ; elle ne l'est même pas du tout.

LE POTENTIEL LABOURDIN.

Le présent & le passé du conditionnel (formé de *iñan*) ne paraissent pas être en usage en labourdin, & ont été remplacés par le conditionnel & l'imparfait du potentiel de *edin*. On exprime le présent „*je serais*” par *ninteket*, & le passé „*j'aurais été*” par *nintekien* (mieux *nintekian*), Manuel, & *ninteken*, Inchauspe.

§ 2.

Les six conjugaisons relatives de l'auxiliaire izan.

Nº I.

Datif de la 1^{re} personne „à moi”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Aiżat</i>	<i>Aiżait</i>	<i>Haiżait</i>	<i>Hiżait</i>	<i>Aiżait</i>
<i>Zat</i>	<i>Zait</i>	<i>Zait</i>	<i>Zait</i>	<i>Zait</i>
<i>Zarżataż</i>	<i>Zarżaiżkit</i>	<i>Zarżaiżkit</i>	<i>Zirżait</i>	—
<i>Yataż</i>	<i>Zaiżkit</i>	<i>Zaiżkit</i>	<i>Zaiżt</i>	—

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Intzatan</i>	<i>Intzaidan</i>	<i>Hintzautan</i>	<i>Hintzeitan</i>	—
<i>Tatan</i>	<i>Zirqadan</i>	<i>Zitzaudan</i>	<i>Zeitan</i>	—
<i>Zintzatazcan</i>	<i>Zintzaiztan</i>	<i>Ziniżautan</i>	<i>Zintzeitan</i>	—
<i>Tatazcan</i>	<i>Zirzažkidan</i>	<i>Zitzaütan</i>	<i>Zeiztan</i>	—

L'ordre dans lequel les parties constituantes de la flexion du verbe intransitif se suivent est celui-ci : nominatif, thème verbal, datif. Ainsi *hirzait*, „tu es à moi” est composé de *hi-iż-a-t*.

Toutes ces flexions ont assez souffert, & ce n'est que par l'appui réciproque qu'elles se donnent qu'on arrive à les analyser. L'origine de l'*i* introduit par tous les dialectes, excepté par le biscaïen, est obscure ; cet *i* devient *u* dans quelques variétés labourdines ; & disparaît dans le conditionnel guipuzcoan. Nous avons déjà fait remarquer que la variante *iż* pour *ż* se rencontre très souvent en basque. Le biscaïen *atżat*, en restituant le *h* initial, *hatżat* est donc une forme régulière : *h-iż-a-t* (1). La voyelle initiale du thème est devenue *a* dans quatre dialectes & s'est maintenue en souletin. *Ażat*, sous ses cinq formes différentes, s'explique parfaitement bien. Ajoutons que Dechepare n'écrit pas le *t* ; on trouve, page 34 : *helçaquiciat*, aujourd'hui *hel żakirżat*.

La 3^{me} personne a un *y* initial, qu'il ne faut pas confondre avec cette même initiale dans la conjugaison familière, où elle correspond au *d* mouillé & aussi au *ż* des autres dialectes, le mouillement de l'initiale, quelle qu'elle soit (2), étant une des caractéristiques de cette conjugaison. Le même fait phonétique s'est produit ici comme dans les conjugaisons familiares, *y* correspond à *ż*. *Tituat*, bisc. = *ditiat* soul. = *żitiat*, bn. *Berce borż talent irabaci ciriat heċaz*.

(1) Larramendi cite *achat* bisc. = *atżat*.

(2) Zavala dit lui-même, *Verbo vasc.*, p. 55, 56, n° 146, que ce qu'il écrit *nayeunkec* se prononce *ñeunkec* ; c'est-à-dire que le *n* est mouillé.

Matth. xxv, 20. „Cinq autres talents, je les ai achetés avec ceux-ci”. La flexion aurait dû avoir le *i* initial *izaít*, *iza + i*; puisque le pronom sujet est absent; mais comme dans l'imparfait *zan*, *zen*, il s'est perdu, & le *z* est devenu *y* en biscaïen.

Les personnes du pluriel ont le signe de pluralité propre à chaque dialecte; en biscaïen *z*: *z-arza-t-z* = *zarzadaz*; en guip. & lab. *z-k*: *zarzaizkii*. Le souletin n'écrit pas le signe de pluralité supplémentaire. *N*eure jaun *Maitea, joan zarzaizkiz lurrerik* (2). „Mon cher Maître vous vous êtes (vous m'êtes) en allé de la terre”. Nous n'avons trouvé malheureusement que bien peu de flexions chez Liçarrague.

L'imparfait est formé du thème, précédé du sujet & suivi du datif, & puis de la terminaison. Nous y trouvons encore ce que nous nommons le *n* mystérieux. *H inza-i-an* donne *hinzadan*, avec les variantes propres à chaque dialecte. La 3^{me} personne a dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, le *z* initial, caractéristique de la personne. *Z-iza-i-an* a donné *zirzadan*. Le biscaïen a conservé le *i*, & a perdu le *z* initial (qui reparaît au conditionnel), par suite de quoi le *z* devient initial & s'écrit *y* comme au présent. Cette forme correspond assez bien au souletin *zeitan*; mais là le *a* thématique est devenu *e*. Cette 3^{me} personne de l'imparfait s'est petit à petit corrompue en souletin d'une façon étonnante dans toutes ces conjugaisons; elle est arrivée à avoir la même forme que les 3^{mes} personnes du verbe *eroan* employé pour „avoir”! Ainsi l'on trouve chez M. Inchauspe les flexions suivantes :

AVOIR.	ETRE.	
„à moi”	<i>Zeitan</i>	<i>Zeitan</i>
„à toi”	<i>Zeyén</i>	<i>Zeyén</i>
„à lui”	<i>Zeyon</i>	<i>Zeyon</i>
„à nous”	<i>Zeikun</i>	<i>Zeikun</i>
„à vous”	<i>Zeizun</i>	<i>Zeizun</i>
„à eux”	<i>Zeyen</i>	<i>Zeyen</i>

(1) Axular, p. 3, anc. éd.; XIII, nouv. éd.

Que croire de pareilles formes? La belle théorie que les verbes „être” & „avoir” ne font qu’un, n’aurait-elle pas aidé à modifier ces flexions. Nous le craignons beaucoup, & personne ne sera surpris que nous considérions ces 3^{me}s personnes, jusqu’à preuve du contraire, comme corrigées, peu importe dans quel siècle & par quel auteur. On aura déjà fait une concession bien large en admettant que dans la bouche du peuple *zerautan* & *zirzadan* en soient arrivés, tous les deux, à aboutir à *zeitan*. Mais admettre que les six flexions indiquées arrivent toutes à un même résultat, comme coulées dans un moule, cela n'est guère possible. Mais ce qui prouve sans conteste l'erreur de ces formes, c'est qu'il y a deux siècles ces flexions n'étaient pas pareilles. Larramendi écrit la 2^{me} personne du pluriel : *zintzaistan*, ce qui sera une faute typographique.

Nous citerons ici ces flexions sous une forme mieux conservée. *Zeitan* sert pour *zerautan* (avoir) & pour *zirzadan* (être). *Zeyan* pour *zeraukan* (avoir) & pour *zirzayan* (être). *Zeyon* pour *zerokan* (avoir) & pour *zirzakon* (être).

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Inrzaket</i>	<i>Inrzaket</i>	—	<i>Hinzteiket</i>	—
<i>Lirzaket</i>	<i>Lirzaket</i>	<i>Lirzaiker</i>	<i>Lirzeiker</i>	—
<i>Zintzakedaz</i>	<i>Zinzaiżkiker</i>	<i>Zintzaiżkiker</i>	<i>Zintzeiker</i>	—
<i>Lirzakedaz</i>	<i>Lirzaiżkiker</i>	<i>Lirzaiżkiker</i>	<i>Lirzeiżker</i>	—

Ce temps, qui est l'imparfait du potentiel propre de *iżan*, est formé régulièrement. *Inrzaket*, b., pour *hinzaker*, est composé de *h-iżan*, & avec le *n* mystérieux *inżan-ke-i*, „je-puis-être-à-toi = je te serais”.

Puisque la 3^{me} personne a le *l* initial, le *i* initial de *iżan* (qui s'est perdu dans la 3^{me} pers. de l'imparfait, & avait laissé le *ż* de *żan*, comme initiale, lequel *ż* s'est corrompu en *y*), a reparu, & le biscaïen correspond de nouveau avec tous les autres dialectes. La

2^{me} pers. plur. a la caractéristique supplémentaire du pluriel; ζ en biscaïen & ζki en guip. & lab. *Zintzakedaζ* est pour *zintzaker + ζ*.

Le souletin s'est fortement corrompu; d'abord *iζ* pour ζ, comme ont les autres dialectes; ensuite le *a* thématique est devenu *e*, & un *i* a été intercalé dont l'origine est obscure. Pourrait-on admettre une variante *hintzeyer*, avec *y* pour le *k* élidé par les uns & conservé par les autres, ce qui aurait fini par produire une forme où se trouve & l'*y* & le *k*? Nous l'ignorons.

Le guipuzcoan & le labourdin ont intercalé dans les personnes plurielles le signe de pluralité supplémentaire *ζki*. *Zintzaiζkiker* est formé de *ζ-intza-ζki-ke-i*. Le *i* qui suit *a* n'importe pas ici; il se trouve souvent en labourdin dans le substantif verbal en *ten*: *iζaiten*; il ne change rien à la flexion. La 3^{me} pers. plurielle „ils me seraient” est *litzaιkiker* de *l-itza-ζki-ke-i*.

Ce conditionnel dont l'origine, tant comme forme que comme signification, s'est perdue, réparaît sous une forme corrompue en guipuzcoan, & sous la même forme en labourdin, comme conditionnel du potentiel. *Litzaiker*, lab., est en usage pour „il me serait” & „il pourrait m'être”. Ce n'est pas ici la première fois que nous voyons le conditionnel reprendre par moment sa signification primitive de potentiel.

· IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akit</i>	<i>Akit</i>	<i>Hakit</i>	<i>Hakit</i>	<i>Hakit</i>
<i>Bekit</i>	<i>Bekit</i>	<i>Bekit</i>	<i>Bekit</i>	—
<i>Zakidaζ</i>	<i>Zakiζkit</i>	<i>Zakiζkit</i>	<i>Zakitzat</i>	—
<i>Bekidaζ</i>	<i>Bekitζat</i>	<i>Bekiζkit</i>	<i>Bekitζat</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Akidan</i>	<i>Akidan</i>	<i>Akidan</i>	<i>Hakidan</i>	—
<i>Dakidan</i>	<i>Dakidan</i>	<i>Dakidan</i>	<i>Dakidan</i>	—
<i>Zakidaζan</i>	<i>Zaιzaiζidan</i>	<i>Zakiζidan</i>	<i>Zakiζadan</i>	—
<i>Dakidaζan</i>	<i>Dakiζidan</i>	<i>Dakiζidan</i>	<i>Dakiζadan</i>	—

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Enkidan</i>	—	—	<i>Henkidan</i>	—
<i>Ekidan</i>	<i>Zekidan</i>	<i>Zakidan</i>	<i>Lekidan</i>	—
<i>Zenkidañan</i>	<i>Zintzaiñkidan</i>	<i>Zintzañkidan</i>	<i>Zintzakidan</i>	—
<i>Ekidañan</i>	<i>Zekiñkidayen</i>	<i>Zitañkidan</i>	<i>Lekiñtan</i>	—

Il est clair que l'impératif & le subjonctif ne sont pas formés de *iñan*, ni de *edin*. Le thème de toutes ces flexions c'est *ekin*. Zavala admet *ekin* (1), en même temps que *egin*, sans dire s'il considère ces deux mots comme des variantes, ce qui nous paraît être probable. *Egin* est „faire” & *ekin* est „faire avec ardeur” (2). Larramendi n'en cite que deux flexions : *akio* & *zakitza*, *zakirzate*, qu'il traduit par : prosigue, proseguid „poursuis, poursuivez”. Ce sont les 2^{mes} personnes de l'impératif, & ce sont les mêmes qui servent comme telles pour l'auxiliaire avec le datif „à lui” inhérent (3).

Il y a, il est vrai, *ekin* qui signifie entreprendre, attaquer, commencer (4), & il ne serait pas impossible que deux noms verbaux, différents à l'origine, fussent venus aboutir à une même forme ; mais il nous semble que *ekin* „faire avec ardeur”, employé par Larramendi dans le sens de poursuivre pour „continuer”, a pu prendre le sens de poursuivre pour „attaquer”. C'est donc toujours le même *ekin*, du moins selon toute probabilité.

Pour la mutation du *g* en *k* (*ekin* pour *egin*), il y a plusieurs exemples à citer ; mais les meilleurs exemples sont ceux où *egin* même a *k* pour *g*, comme dans les mots composés *ogikiña* & *okhinza*.

L'auxiliaire du subjonctif, de l'impératif & du potentiel de *iñan*,

(1) *Verbo yasc.*, p. 5, n° 71.

(2) Hacer con ahinco, v. Larramendi, Dic., p. 417.

(3) Jauna, hel aquio ene incredulitateari. Marc IX, 24. „Seigneur viens (en aide) à mon incrédulité”.

(4) Comp. notre Dic.

quand il n'y a pas de régime indirect à exprimer, est *edin*, comme nous l'avons dit; mais il n'y a aucun doute ici que nous n'avons pas à faire à *edin*; la mutation de *d* en *k* n'existe pas; *ekin* est bien le thème.

L'impératif est formé régulièrement. La voyelle initiale *e* devenue *a*, selon la règle, dans la 2^{me} personne *hakir*, reparaît dans la 3^{me} personne *bekir*. Les personnes du pluriel ont toutes le signe de pluralité supplémentaire adopté par chaque dialecte; *z*, bisc.; *zki*, guip.; *rz*, soul.; — *Zakidaż* est formé de *z-eki-i-z*, bisc.; *z-eki-zki-i*, guip. & lab.; *z-eki-rz-i*, soul. Cette personne étant en usage pour le sing. honorifique, on a formé *zakiżkide*, g., l. & *zakirżade*, soul.

La 3^{me} pers. du plur. en guipuzcoan a *rz*, comme le souletin, au lieu de *zki*; il y a donc ici un mélange de variétés.

Le subjonctif est généralement régulier; mais en guip. & en lab. on trouve la syllabe *rzə* intercalée dans quelques personnes du pluriel. *Zarżaiżkidan*, g., devrait être, comme en labourdin, *zakiżkidan*. Nous devons renvoyer le lecteur, afin de ne pas trop nous répéter, au paragraphe suivant (le potentiel) où ce *rzə*, qu'il ne faut pas confondre avec *rz*, signe de pluralité, a été discuté en détail.

Le signe de pluralité *rz* est devenu *zi* en souletin. L'impératif *zakirżat*, qui est au fond l'indicatif, suivi de *n* „que”, aurait donné *zakirżadan*, mais on trouve *zakiżadan*.

Le labourdin a une autre irrégularité dans les personnes du pluriel; on y trouve *taż* pour *rzaż*, souletin. On se rendra mieux compte de la confusion dans ces flexions en les comparant aux flexions biscaïennes, qui sont correctes. *Zenkidażan* est formé de *z-enki-i-z-n*. En prenant pour signe de pluralité *zki*, au lieu de *z*, on aura *z-enki-zki-i-n = zenkirżadan*; & en prenant *rz*: *z-enki-i-rz-i-n = zenkitżadan*. La flexion actuelle, tant en labourdin qu'en souletin, paraît s'être formée par hyperthèse de *rzə*. L'emploi de *zki*, pour signe de pluralité, aura aussi contribué pour sa part à produire de la confusion dans ces flexions dont le thème est *eki*.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akiket</i>	<i>Akiket</i>	—	<i>Hitakit</i>	—
<i>Dakiket</i>	<i>Dakiket</i>	<i>Dakiket</i>	<i>Ditakidat</i>	—
<i>Zakikedaꝑ</i>	<i>Zarzaiꝑkiket</i>	<i>Zirazkiket</i>	<i>Zitakit</i>	—
<i>Dakikedaꝑ</i>	<i>Dakiꝑket</i>	<i>Dakiꝑket</i>	<i>Ditakiꝑtat</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Einkiket</i>	<i>Intzaiꝑkiket</i>	—	<i>Hintakit</i>	—
<i>Leikiket</i>	<i>Lirzaiꝑkiket</i>	<i>Litzaiꝑket</i>	<i>Leikit</i>	—
<i>Zeinkikedaꝑ</i>	<i>Zinrzaꝑkiket</i>	<i>Zintzaiꝑkiket</i>	<i>Zintakit</i>	—
<i>Leikikedaꝑ</i>	<i>Lirzaiꝑkiket</i>	<i>Litzaiꝑkiket</i>	<i>Leiꝑkit</i>	—

Ce sont sans doute les flexions les plus embrouillées de toutes les conjugaisons basques. Il y a d'abord un auxiliaire peu connu, *ekin*, qui forme le plus grand nombre de flexions; & ensuite il y a une grande confusion, produite par l'emploi simultané du conditionnel, c'est-à-dire de l'imparfait du potentiel proprement dit de *iꝑtan* & de l'imparfait du potentiel de *ekin*, ce qui a fini par donner des flexions très corrompues.

Le thème du présent est *ekin* dans tous les dialectes, excepté en souletin; ce dialecte a *ita*, thème inconnu sous sa forme actuelle.

Le présent est donc formé régulièrement en bisc., lab. & guip.; *akiket*, pour *hakiket*, est formé de *h-eki-ke-i*. La 2^{me} pers. plur. en bisc. aurait pu être *zakiꝑket*, mais le signe de pluralité supplémentaire a été placé à la fin de la flexion: *z-eki-ke-i-z*, & le *i* s'est converti, selon la règle, en *d*: *zakikedaꝑ*.

Pour le souletin, nous n'avons qu'une hypothèse à offrir. Le thème *ita* pour *aki* est inexplicable; mais on trouve une variante de *ita*. Le présent avec le datif „à lui” est *nitakio*, *hitakio*, *daitekio* (& non *ditakio*), &c.; or, *daitekio* peut s'analyser; cette flexion viendra de *edin*,

dont la conjugaison relative, intransitive, nous est (ou nous était, v. p. 233) inconnue. Le présent du potentiel de cette conjugaison a dû être primitivement (si elle a jamais été en usage) *nadikeyo*, *hadikyo*, *dadikeyo*, &c., de *n-adi-ke-ho*, &c. Puisque le *d* s'est perdu dans presque toutes les conjugaisons de cet auxiliaire (v. *edin*), & que *teke* y remplace souvent *ke*, *dadikeyo* est devenu *daitekio*.

Nous obtenons cette flexion de la 3^{me} personne sans faire la moindre violence à aucune règle; nous croyons donc pouvoir l'admettre comme la forme régulière, & nous considérons les autres flexions, avec *ita*, comme des formes corrompues, peut-être par hyperthèse de *a* & *i*, ou par tout autre procédé. Le présent *hitakit* aurait donc été primitivement *hadiker* ou *haiker*, *daiker*, *zaiker*.

Il est certain qu'en dehors de ce qui paraît être une forme irrégulière, il y a des erreurs évidentes dans ces flexions. *Ditakidat* est mal formé; *d-itak-ke-i* aurait dû donner *ditakit* (en ne faisant pas attention que *ki* est pour *ke*); il n'y a pas de place pour *da*; *da* ne signifie rien; *d* initial est pour „il”; *ita* est le thème; *ke*, le caractère modal; *i* est „me”. Comme le potentiel n'est potentiel que par le caractère modal, qui est *ke*, il va sans dire que *ki* est une erreur.

Examinons maintenant la confusion que quelques dialectes ont faite en mêlant les deux potentiels. Nous savons que l'imparfait du potentiel sert comme présent du conditionnel, & que l'on a pris un auxiliaire pour remplacer le potentiel. Cet auxiliaire est *edin*, quand il n'y a pas de régime indirect à exprimer: *eseri naiteke*, „je puis m'asseoir”; & *ekin* quand il y a un régime indirect exprimé. Le présent, *akiker* vient de *ekin*, comme nous venons de le dire. De même l'imparfait biscaïen *einkiker*; mais l'imparfait en guipuzcoan & en labourdin ne peut s'analyser si l'on prend *ekin* pour thème. Le thème, croyons-nous, est *izan*. Cette confusion paraît provenir de ce que l'on a oublié que l'imparfait du potentiel servait (dans les auxiliaires) comme présent du conditionnel (comp. p. 237), & l'on s'est figuré, du moins en guipuzcoan, qu'il y avait deux temps & deux modes distincts, ce qui était probablement le cas autrefois, comme en biscaïen & en souletin.

En biscaïen *ekin* forme le potentiel, & les flexions en sont connues

aussi en guipuzcoan; mais il paraît qu'elles ont été supplantées par celles de *iżan*, qui font double usage, servant comme présent du conditionnel, tout en conservant leur signification primitive d'imparfait du potentiel, sous une forme corrompue, il est vrai, comme nous le dirons à l'instant.

Le dialecte labourdin n'a pas jugé nécessaire de distinguer les deux modes, & on exprime le présent du conditionnel & le conditionnel du potentiel par les mêmes flexions; *ibil laiteke* se traduit par „je marcherais” & „je pourrais marcher”.

La confusion s'est produite en partie, comme l'on voit, par le double emploi du potentiel; mais les divers éléments constitutants de la flexion y auront aussi leur part. La syllabe *ki* de *ekin*, & la syllabe *zki*, signe de pluralité, auront sans doute facilité la méprise.

L'examen des deux temps de cette cojugaison suffira à expliquer tous les autres.

GUIPUZCOAN.

CONDITIONNEL. POTENTIEL.

PRÉSENT.	CONDITIONNEL.
<i>Intzaker</i>	<i>Intzaikiker</i>
<i>Litzaker</i>	<i>Litzaiker</i>
<i>Zintzaiżkiker</i>	<i>Zintzaiżkiker</i>
<i>Litzaiżkiker</i>	<i>Litzaiżkiker</i>

LABOURDIN.

CONDITIONNEL. POTENTIEL.

PRÉSENT.	CONDITIONNEL.
<i>Hintzaiker (?)</i>	<i>Hintzaiker (?)</i>
<i>Litzaiker</i>	<i>Litzaiker</i>
<i>Zintzaiżkiker</i>	<i>Zintzaiżkiker</i>
<i>Litzaiżkiker</i>	<i>Litzaiżkiker</i>

Les deux personnes du pluriel sont pareilles dans les deux temps & dans les deux dialectes; elles ont donc le même thème, & ce thème est *iżan*. *Zintzaiżkiker* est formé de *ż-inża* (pour *iż-a* avec le *n* mystérieux)-*żki-ke-t*. *Z* est le sujet „vous”; *inża*, le thème; *żki*, le signe de pluralité supplémentaire; *ke*, le caractère modal; *t*, „me”. De même *litzaiżkiker* est formé de *l-iż-a-żki-ke-t*.

Le labourdin, comme l'on voit, se contente d'une forme, dont le thème est *iżan*.

A propos de ces temps, M. Inchauspe dit dans son „Verbe basque” (en tête des tableaux, p. 469): „Les Labourdins confon-

dent cette forme (conditionnel passé) avec le potentiel passé". — Ceci est vrai du présent aussi, comme on vient de le voir. Mais nous ne dirons pas que les Labourdins confondent les formes; il n'y a, en réalité, qu'une seule forme, qui fait double emploi, & cette forme est correcte. Ce sont les grammairiens qui confondent les formes, du moins dans le dialecte guipuzcoan.

En parlant du conditionnel guipuzcoan, nous avons vu que sa forme est correcte; mais celle du potentiel ne l'est pas. La 2^{me} pers. du sing. *inrzaikiker* est mal formée; la syllabe *ki* est de trop; elle est à sa place dans *einkiker*, bïsc., de *ekin*; mais *inrzaikiker* est évidemment une forme corrompue pour *intzaker*, de *iñan*. Même observation pour *litzakiker*; il faudrait *litzaker* comme en labourdin.

La confusion existe en guipuzcoan seulement, & elle existe dans la forme des flexions. Dans le „Verbe basque” de M. Inchauspe, la confusion se trouve encore dans les temps. Pour plus de clarté, nous citerons une partie d'un tableau où nous prendrons les dialectes labourdin & guipuzcoan (1).

CONDITIONNEL FUTUR ET POTENTIEL CONDITIONNEL.

LABOURDIN.

„à vous”

GUIPUZCOAN.

Nintzaitzuke

Nintzakizuke

CONDITIONNEL PASSÉ.

Nintzairzen

Nintzazukean

POTENTIEL.

PRÉSENT ET FUTUR.

Nakikezu

Natzakikezu

POTENTIEL PASSÉ.

Nintzakizun

Nintzakizukean

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p 468, 469, 471, 472.

Le conditionnel futur *nintzairzuke* (que Larramendi écrit *nintzakerzu* avec *zu* à la fin) est le présent du conditionnel, primitivement l'imparfait du potentiel. Nous ignorons pourquoi M. Inchauspe nomme ce temps le „futur”; il traduit lui-même *ibil laiteke* par „il marcherait”. Or, ce temps est toujours nommé présent du conditionnel. Mais, en dehors de ceci, nous avons vu que l'imparfait du potentiel, employé comme auxiliaire, sert comme présent du conditionnel, & le présent du potentiel, comme futur. En ajoutant à ce temps la caractéristique du passé *an*, on forme le passé du conditionnel *nintzairzukean*, ou, comme l'on trouve chez M. Inchauspe, *nintzairzukean*.

Le potentiel labourdin est formé, au présent, de *ekin*, & au passé de *iざan*. *Nakikezu* est formé de *n-eki-ke-zu*; l'imparfait, aujourd'hui conditionnel du potentiel, est déjà cité plus haut, il est *nintzairzuke* & aurait dû donner un passé *nintzairzukean* (comme le guipuzcoan), ou, en ajoutant simplement *n*, *nintzairzuken*. Ce temps a été légèrement modifié; il a le pronom *zu* après *ke*: *nintzaikezu*, &, probablement par l'influence du présent, *ke* sera devenu *ki*.

Maintenant le guipuzcoan. Le présent du conditionnel est, selon Larramendi, *nintzakerzu*, forme régulière, de *n-iざa-ke-zu*, & non pas *nintzakizuke*, comme M. Inchauspe cite ce temps; *ki* est de trop. Que *zu* précède ou suive *ke* (*zuke* ou *kezu*) n'importe pas. En ajoutant *an* pour le passé, on aura *nintzazukean*; ce temps est correct.

Le potentiel est mêlé; le présent a une forme indécise; il appartient tout autant à *ekin* qu'à *iざan*; *natzakikerzu*, comme l'écrit Larramendi, est plus près de *nakikezu* (de *ekin*) que de *nizakezu*. L'imparfait (aujourd'hui conditionnel) du potentiel est formé de *iざan*; & la syllabe *ki* est de trop; elle ne s'explique pas, si nous n'admettons qu'elle s'y est introduite par l'influence des autres dialectes qui ont *ekin* pour auxiliaire. *Nintzakikerzu* devrait être *nintzazuke*, comme l'écrit correctement le labourdin. De ce conditionnel a été formé l'imparfait d'aujourd'hui *nintzakizukean*, & mieux, en labourdin, *nintzakiżun* pour *nintzakeżun*, ou avec *ke* après *zu* *nintzazukean*.

Il serait fastidieux d'examiner tous les potentiels qui suivront. Nous espérons que cette analyse aidera le lecteur à les expliquer

lui-même. Nous avons choisi la conjugaison avec *z̄u*, puisque *z̄u* ne change pas. Dans la conjugaison qui nous occupe ici, „à moi” est rendu par *i*, qui devient quelquefois *d*. Ceci aurait pu rendre notre explication moins claire.

Le potentiel biscaïen contient une irrégularité, qui est évidemment une erreur. En voici les premières personnes (1) :

POTENTIEL.

PRÉSENT (físico).

Akit „tu peux à moi”.

PRÉSENT (moral).

Akiker „tu peux à moi”.

TEMPS IMPARFAITS.

PRÉSENT IMPARFAIT.

Einkit „tu peux à moi”

FUTUR IMPARFAIT.

Einkiker „tu pourras à moi”.

PRÉTÉRIT IMPARFAIT.

Einkidan „tu pourrais ou pouvais à moi”.

PRÉTÉRIT ÉLOIGNÉ.

Einkikedan „tu pus ou aurais pu à moi”.

La confusion de tous ces temps a été discutée ailleurs (p. 229); mais il faut faire remarquer que *akit*, pour *hakit*, n'est autre chose que le présent de l'indicatif de *ekin*, conjugué à la façon des verbes intransitifs. *Akit* est formé de *h-eki-i* „tu me fais”; *h* „tu”; *eki* le thème; *i* „me”. On retrouve ces flexions, suivies de la conjonction *n* „que”, & elles correspondent alors au présent du subjonctif, comme c'est invariablement la règle : *akidan*, *dakidan*, &c.

Le seul & vrai potentiel, indiqué par le signe modal *ke*, est *akiker*, &c., présent; *einkiker*, &c., conditionnel.

L'imparfait du potentiel est formé, comme c'est toujours le cas, en ajoutant la caractéristique du passé *an*, au conditionnel du potentiel : *einkikedan*, b., *intzaikikedan*, g., *hintakedan*, f.

(1) *Verbo vasco.*, p. 156.

N° 2.

Datif de la 1^{re} personne du pluriel „à nous”.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Aitzaku</i>	<i>Aitzaiigu</i>	<i>Hirzauku</i>	<i>Hirzaiku</i>	—
<i>Taku</i>	<i>Zaigu</i>	<i>Zauku</i>	<i>Zaiku</i>	—
<i>Zatzagakuz</i>	<i>Zatzaizkigu</i>	<i>Zirzauku</i>	<i>Zirzaiku</i>	—
<i>Takuž</i>	<i>Zaižkigu</i>	<i>Zaiku</i>	<i>Zaižku</i>	—

Comparez le présent de la conjugaison avec le datif „me”.

Gu, est devenu *ku* dans quelques dialectes, & remplace ici le *i* qui se trouve dans la conjugaison avec „me”. — Le *i* est devenu *u* en labourdin, tandis que le *i* radical reparaît dans quelques personnes.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Intzakun</i>	<i>Intzagun</i> (1)	<i>Hintzaukun</i>	<i>Hintzeikun</i>	—
<i>Takun</i>	<i>Zitzagun</i>	<i>Zirzaukun</i>	<i>Zeikun</i>	—
<i>Zintzagakuzan</i>	<i>Zintzaizkigun</i>	<i>Zinirzaukun</i>	<i>Zintzeikun</i>	—
<i>Takužan</i>	<i>Zirzaizkigun</i>	<i>Zirzaikun</i>	<i>Zeižkun</i>	—

Les 3^{mes} personnes du bisc. *yakun*, & du souletin *zeikun* offrent une irrégularité qui a été examinée dans le paragraphe précédent.

(1) Larramendi écrit *intzauzugun*, ce qui est une erreur. Comp. ch. xi, § 3.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Inr̗akegu</i>	<i>Inr̗aike</i>	-	<i>Hinr̗eikegu</i>	-
<i>Lir̗akegu</i>	<i>Lir̗aikiguke</i>	<i>Lir̗aikuke</i>	<i>Lir̗eikegu</i>	-
<i>Zinr̗akegu</i>	<i>Zinr̗aizkiguke</i>	<i>Zinr̗aiizkiguke</i>	<i>Zinr̗eikegu</i>	-
<i>Lir̗akegu</i>	<i>Lir̗aiizkiguke</i>	<i>Lir̗aizkiguke</i>	<i>Lir̗eikegie</i>	-

Comparez le conditionnel avec le datif „me”.

Puisque le conditionnel a la même forme que l'imparfait, sauf la terminaison *ke*, les irrégularités se découvrent de suite. Le guip. *inr̗aike*, si Larramendi nous a donné la forme habituelle, est la syncope de *inr̗aguke*; pour *hinr̗aguке*. Le *k* (*c*) que Lardizabal écrit à la fin : *inr̗agukek* est de trop (1); il devrait être initial, & sous sa forme primitive *h*. La syllabe *gu* se retrouve dans le conditionnel du potentiel, que nous avons prouvé être le même temps sous un autre nom (voir le potentiel de la conjugaison précédente).

Le passé du conditionnel est formé en ajoutant *an* au présent : *inr̗akeguan*, &c.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akigu</i>	<i>Akigu</i>	<i>Akigu</i>	<i>Hakigu</i>	<i>Akigu</i> (2)
<i>Bekigu</i>	<i>Bekigu</i>	<i>Bekigu</i>	<i>Bekigu</i>	-
<i>Zakigu</i>	<i>Zakiżkigu</i>	<i>Zakiżkigu</i>	<i>Zakiżku</i>	-
<i>Bekigu</i>	<i>Bekiżkigu</i>	<i>Bekiżkigu</i>	<i>Bekiżku</i>	-

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Akigun</i>	<i>Akigun</i>	-	<i>Hakigun</i>	-
<i>Dakigun</i>	<i>Dakigun</i>	<i>Dakigun</i>	<i>Dakigun</i>	-
<i>Zakigu</i>	<i>Zakiżkigun</i>	<i>Zakiżkigun</i>	<i>Zakiżkun</i>	-
<i>Dakigu</i>	<i>Dakiżkigun</i>	<i>Dakiżkigun</i>	<i>Dakiżkun</i>	-

(1) Voir ch. III & XI, § 3, par rapport à la chute de *h*.

(2) Marc IX, 22.

IMPARFAIT.

bisç.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Enkigun</i>	<i>Enkigun</i>	—	<i>Henkigun</i>	—
<i>Ekigun</i>	<i>Zekigun</i>	<i>Zekigun</i>	<i>Lekigun</i>	—
<i>Zenkigużan</i>	<i>Zenkiżkigun</i>	<i>Zenkiżkigun</i>	<i>Zintżakigun</i>	—
<i>Ekügużan</i>	<i>Zekiżkigun</i>	<i>Zekiżkigun</i>	<i>Lekiżkun</i>	—

Comparez la conjugaison avec le datif „me”.

Ces flexions sont en tout pareilles à celles avec le datif singulier, seulement la caractéristique du pronom est changée; *i* est remplacé par *gu* „nous”.

La 2^{me} pers. plur. de l'imparfait souletin : *zintżakigun* a un *i*, au lieu d'un *e*, dans cette seule flexion, désordre assez regrettable.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisç.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akikegu</i>	<i>Atżakiguke</i> (1) <i>Hakikegu</i> (?)	<i>Hitakigu</i>	—	
<i>Dakikegu</i>	<i>Datżakiguke</i>	<i>Dakikegu</i>	<i>Ditakigu</i>	—
<i>Zakikeguż</i>	<i>Zatżaiżkiguke</i>	<i>Zitażkigu</i>	<i>Zitakigu</i>	—
<i>Dakikeguż</i>	<i>Datżaiżkiguke</i>	<i>Dakiżkegu</i>	<i>Ditakiżku</i>	—

CONDITIONNEL.

<i>Einkikegu</i>	<i>Iniżakiguke</i>	—	<i>Heinkigu</i> (2)	—
<i>Leikikegu</i>	<i>Litżaiķiguke</i>	—	<i>Leikigu</i>	—
<i>Zeinkikeguż</i>	<i>Ziniżaiżkiguke</i>	—	<i>Zeneinkigu</i>	—
<i>Leikikeguż</i>	<i>Litżaiżkiguke</i>	—	<i>Leiżkigu</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison précédente, qui offre les mêmes difficultés & les mêmes irrégularités.

L'imparfait du potentiel est formé du conditionnel en y ajoutant *an* : *einkikeguan*.

(1) Et aussi : *akiguke*, *dakiguke*, &c.

(2) Il y a une variante : *hintakigu*, *leitekigu*, *zintakigu*, *litakigu*.

Nº 3.

Datif de la 2^{me} personne du singulier.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
Ñarzak	Ñarzaik	Ñirzauk	Ñirzaik	Ñarzaik (1)
Tak	Zaik	Zauk	Zaik	Zaik (2)
Gatzaqak	Gatzaizkik	Girzauk	Girzaik	—
Tazak	Zaizkik	Zaik, zaizkik	Zairzak	Zaizkik (3)

IMPARFAIT.

Ñirzaan	Ñintzayan	Ñintzaukan	Ñintzeiyan	—
Intzaan	Zirzayan	Zirzaukan	Zeyan	—
Gintzaazan	Gintzaizkian	Gintzaukan	Gintzeiyan	—
Intzaazan	Zirzaizkian	Zirzaikan	Zeirzan	—

Comparez l'indicatif de la conjugaison avec le datif „me”. On trouve les mêmes mutations de lettres & les mêmes variantes. Ñarzak, b., .nirzaik, soul., que nous citons ici, puisque ce sont les formes extrêmes, sont formées de *n-iža-h*, & le *h* final s'est durci en *k*.

L'imparfait est formé de *n-intza-h-an*. Le labourdin a converti le *h* en *k*; le biscaïen l'a élidé (4), ainsi que le guip. & le soul., mais ces deux dialectes ont évité l'hiatus en intercalant *y*.

La 3^{me} personne n'a pas d'initiale caractéristique de pronom en biscaïen; *intzaan* est pour *intza-h-an*. Contre l'habitude de ce dialecte, le *n* mystérieux de l'imparfait se trouve dans cette 3^{me} personne, du moins chez Zavala. Tous les autres dialectes ne l'ont pas.

(1) Luc ix, 61.

(2) Matthieu xviii, 16.

(3) Marc ii, 5.

(4) Voir ch. iii & xi, § 3.

Le souletin est fortement corrompu ou contracté. La 3^{me} perf. *zeyan* est pour *zirzayan* de *z-itza-h-an* (1). Le *e* dans la 1^{re} perf. *nintzeiyan* pour *nintzaiyan* est aussi une irrégularité.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bifc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzakek</i>	<i>Nintzakek</i>	—	<i>Nintzeikek</i>	—
<i>Lirzakek</i>	<i>Lirzakek</i>	—	<i>Lirzeikek</i> (2)	—
<i>Gintzakezak</i>	<i>Gintzaiżkek</i>	—	<i>Gintzeikek</i>	—
<i>Lirzakezak</i>	<i>Lirzaiżkek</i>	—	<i>Lirzeiżkek</i>	—

Ce temps est formé régulièrement, excepté en souletin, où le *a* thématique est devenu *ei*. *N-iżan-ke-h* fait *nintzakek* ou *nintzakek*, comme on l'écrit (comp. ch. III & XI, § 3 & 4).

L'IMPÉRATIF.

Datif „te”.

bifc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Bekik</i>	<i>Bekik</i>	<i>Bekik</i> (?)	<i>Bekik</i>	—
<i>Bekiżak</i>	<i>Bekiżak</i> (?)	<i>Bekiżak</i>	<i>Bekiżak</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Nakian</i>	<i>Nakian</i>	—	<i>Nakian</i>	—
<i>Dakian</i>	<i>Dakian</i>	—	<i>Dakian</i>	—
<i>Gakiażan</i>	<i>Gatżaiżkian</i>	—	<i>Girzakeyan</i>	—
<i>Dakiażan</i>	<i>Dakiżkian</i>	—	<i>Dakitżayan</i>	—

(1) Nous avons discuté ces 3^{me} personnes au paragraphe sur la conjugaison avec le datif „me”.

(2) *Lirzeikel*, chez M. Inchauspe ; ce sera une erreur typographique.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nenkian</i>	<i>Nenkian</i>	—	<i>Nenkian</i>	—
<i>Enkian</i>	<i>Zekian</i>	—	<i>Lekian</i>	—
<i>Genkiaçan</i>	<i>Gindeżkian</i>	—	<i>Gintżakian</i>	—
<i>Enkiaçan</i>	<i>Zekiżkian</i>	—	<i>Lekirżayan</i>	—

L'impératif & le subjonctif sont formés de *ekin*. La 1^{re} perf. *nakian* est formée de l'indicatif *nakik* + *n* ou *nakikan*, & après l'élation régulière de *k* médial, *nakian*. Chaque dialecte a son signe de pluralité : *z* ou *żk* ou *rz* (1).

L'imparfait est formé de l'imparfait de l'indicatif & n'offre rien de particulier.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nakikek</i>	<i>Narżakikek</i>	—	<i>Nitakik</i>	—
<i>Dakikek</i>	<i>Darżakikek</i>	—	<i>Ditakik</i>	—
<i>Gakikeżak</i>	<i>Garżakikek</i>	—	<i>Gitakiżu</i>	—
<i>Dakikeżak</i>	<i>Darżaiżkikek</i>	—	<i>Ditakirżak</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Neinkikeak</i>	<i>Nintżakikek</i>	—	<i>Nintakik</i>	—
<i>Einkikeak</i>	<i>Lirżakikek</i>	—	<i>Leikik</i>	—
<i>Geinkikeżak</i>	<i>Gintżaiżkikek</i>	—	<i>Gintakik</i>	—
<i>Einkikeżak</i>	<i>Lirżaiżkikek</i>	—	<i>Litakik</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison n° 1.

(1) Voir ch. xi, § 3.

Nº 4.

Datif de la 2^{me} personne du pluriel.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Narçarizu</i>	<i>Narçarizu</i>	<i>Nirçauzu</i> (1)	<i>Nirçaizu</i>	—
<i>Tarizu</i>	<i>Zarizu</i>	<i>Zauzu</i>	<i>Zaizu</i>	<i>Zaizu</i> (2)
<i>Gariçarizu</i>	<i>Gariçaiçkirizu</i>	<i>Girçauzu</i>	<i>Girçaizu</i>	—
<i>Tarizuz</i>	<i>Zaiçkitzu</i>	<i>Zairzu</i>	<i>Zairzu</i>	<i>Zaiçkizu</i> (3)

IMPARFAIT.

<i>Nintçazun</i>	<i>Nintçarzun</i>	<i>Nintçauzun</i>	<i>Nintçeiçun</i>	—
<i>Tarzun</i>	<i>Zirçarzun</i>	<i>Zirçauzun</i>	<i>Zeïzun</i>	—
<i>Gintçazuzan</i>	<i>Gintçaitçun</i>	<i>Gintçauzun</i>	<i>Gintçeiçun</i>	—
<i>Tarizuzan</i>	<i>Zirçaiçkirzun</i>	<i>Zirçaiçun</i>	<i>Zeïzun</i>	—

Comparez la conjugaison avec la 2^{me} pers. sing. au datif. Les seules flexions irrégulières sont *zeïzun*, f. & *yarzun*, b. Comparez ce que nous avons dit par rapport à ceci au paragraphe sur la conjugaison avec le datif „me”.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintçakerzu</i>	<i>Nintçakerzu</i>	<i>Nintçaitçuke</i>	<i>Nintçeikezu</i>	—
<i>Litçakerzu</i>	<i>Litçakerzu</i>	<i>Litçaitçuke</i>	<i>Litçeikezu</i>	—
<i>Gintçakerzu</i>	<i>Gintçakerzu</i>	<i>Gintçaitçuke</i>	<i>Gintçeikezu</i>	—
<i>Litçakerzuz</i>	<i>Litçaiçkerzu</i>	<i>Litçaiçkirzuke</i>	<i>Litçeiketzu</i>	—

(1) Axular : *natçaitzu*.

(2) Matthieu XIII, 11.

(3) Matthieu V, 44.

Comparez le conditionnel avec le datif „te”. Ici il y a partout *zu* ou *tzu* pour *k* dans l'autre conditionnel. Le souletin & le biscaïen écrivent plus correctement *zu*.

Le passé est formé en ajoutant *an* ou *n* au présent : *nintzakezun*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Bekiżu</i>	<i>Bekiżu</i>	<i>Bekiżu</i>	<i>Bekiżu</i>	—
<i>Bekiżuz</i>	<i>Bekiżkiżu</i>	<i>Bekiżkizu</i>	<i>Bekiżu</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Nakiżun</i>	<i>Nariżakirżun</i>	<i>Nakiżun</i>	<i>Nakiżun</i>	—
<i>Dakiżun</i>	<i>Dakirżun</i>	<i>Dakiżun</i>	<i>Dakiżun</i>	—
<i>Gakiżuzan</i>	<i>Gatżaiżkirżun</i>	<i>Gaiżkiżun</i>	<i>Girżazkeżun</i>	—
<i>Dakiżuzan</i>	<i>Datżaiżkitżun</i>	<i>Dakiżkitżun</i>	<i>Dakiżazun</i>	—

IMPARFAIT.

<i>Nekiżun</i>	<i>Nenkiżun</i>	<i>Nenkiżun</i>	<i>Nenkiżun</i>	—
<i>Ekiżun</i>	<i>Zekiżun</i>	<i>Zekiżun</i>	<i>Lekiżun</i>	—
<i>Genkiżuzan</i>	<i>Genkiżkiżun</i>	<i>Genkiżkiżun</i>	<i>Gintżakiżun</i>	—
<i>Ekiżuzan</i>	<i>Zekiżkitżun</i>	<i>Zekiżkiżun</i>	<i>Lekirżun</i>	—

Le présent de l'indicatif étant *nakiżu*, le subjonctif est *nakiżu + n*. Le guipuzcoan a intercalé une syllabe *tza* (dans toutes les personnes, excepté dans la 3^{me} personne), dont l'origine nous est inconnue. Comparez l'imparfait de la conjugaison précédente.

L'imparfait n'offre rien de particulier.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nakikeżu</i>	<i>Nariżakikerżu</i>	<i>Nakikeżu</i>	<i>Nitakieżu</i>	—
<i>Dakikeżu</i>	<i>Darżakikerżu</i>	<i>Dakikeżu</i>	<i>Ditakieżu</i>	—
<i>Gakikeżuz</i>	<i>Gatżakikerżu</i>	<i>Giażkerżu</i>	<i>Gitakieżu</i>	—
<i>Dakikeżuz</i>	<i>Darżaiżkikerżu</i>	<i>Dakiżkerżu</i>	<i>Ditakirżu</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>N</i> einkike <i>zu</i>	<i>N</i> intzakiker <i>zu</i>	<i>N</i> intzaitzuke	<i>N</i> einkiz <i>u</i>	—
<i>Leikike<i>zu</i></i>	<i>L</i> itzakiker <i>zu</i>	<i>L</i> itzaitzuke	<i>Leiki<i>zu</i></i>	—
<i>Geinkike<i>zu</i></i>	<i>G</i> intzakiker <i>zu</i>	<i>G</i> intzaitzuke	<i>Geneinkiz<i>u</i></i>	—
<i>Leikike<i>zu</i></i>	<i>L</i> itzai <i>zk</i> iker <i>zu</i>	<i>L</i> itzai <i>zk</i> itzuke	<i>Leikit<i>zu</i></i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison n° I.

Le pronom *zu*, „vous” a remplacé le pronom *hi*, „toi”.

Le guip. a une variante, avec le signe modal à la fin : *natzakitzuke*, &c.; les formes biscaïennes sont aussi en usage : *nakikerzu*, &c., présent; *nenkikerzu*, &c., imparfait (1), aujourd’hui conditionnel.

L’imparfait est formé du conditionnel en y ajoutant *an* ou *n*.

Nº 5.

Datif de la 3^{me} personne du singulier.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>N</i> arzako	<i>N</i> arzayo	<i>N</i> irzako	<i>N</i> irzayo	<i>N</i> arzayo (?)
<i>Ai<i>z</i>ako</i>	<i>Ai<i>z</i>ayo</i>	<i>H</i> itzako	<i>H</i> itzayo	—
<i>Tako</i>	<i>Zayo</i>	<i>Zako</i>	<i>Zayo</i>	<i>Zuyo</i> (2)
<i>Gar<i>z</i>ako<i>z</i></i>	<i>Gar<i>z</i>ai<i>z</i>ka</i>	<i>Gitzayo</i>	<i>Gitzayo</i>	—
<i>Zar<i>z</i>ako<i>z</i></i>	<i>Zar<i>z</i>ai<i>z</i>ka</i>	<i>Zitzako</i>	<i>Zitzayo</i>	—
<i>Yako<i>z</i></i>	<i>Zai<i>z</i>ka</i>	<i>Zai<i>z</i>ko</i>	<i>Zair<i>z</i>o</i>	<i>Zai<i>z</i>ka</i> (2)

Ce temps-ci est le même dans tous les dialectes. *N*arzako, bisc., est formé de *n-arza-ho*. Cette fois le biscaïen a converti le *h* en *k*.

(1) Larramendi, *Arte*, p. 229.

(2) Matth. xvi, 18. Matth. xviii, 17. Matth. xlii, 12.

On pourrait aussi écrire *narzaka*, comme le dit Zavala (Verbo vasc., p. 133). On voit que ceci n'est pas seulement le cas pour le biscaïen, mais aussi pour le guipuzcoan. Larramendi donne les personnes du pluriel avec *ka*. *Ka* n'a rien à faire avec le pluriel ou le singulier; c'est seulement du désordre, mais ceci prouve que *ka* était usité (1).

Les autres dialectes ont généralement élidé le *h* & l'hiatus a été évité en intercalant *y*; mais le labourdin écrit capricieusement *girzayo*; tandis que les autres personnes ont *ko* (v. Manuel fr.-basque 1861). Les variétés *narzayo*, *harzayo*, &c., & *nirzayo*, *hirzayo*, &c., existent.

Les 2^{mes} pers. plur. sont devenues *zarzakoze*, b., *zarzaizkate*, g., *zirzazkiore*, l., *zirzayoe*, soul., *zaizkiole*, bn. (Matth. XIII, 14).

Pour le *y* initial biscaïen, voir l'indicatif de la conjugaison avec le datif „me”.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzakon</i>	<i>Nintzayon</i>	<i>Nintzakon</i>	<i>Nintzeyon</i>	—
<i>Intzakon</i>	<i>Intzayon</i>	<i>Hintzakon</i>	<i>Hintzeyon</i>	—
<i>Takon</i>	<i>Zitzayon</i>	<i>Zitzakon</i>	<i>Zeyon</i>	<i>Zayon</i> (2)
<i>Gintzakozen</i>	<i>Gintzaiikan</i>	<i>Gintzakon</i>	<i>Gintzeyon</i>	—
<i>Zintzakozen</i>	<i>Zintzaiikan</i>	<i>Zintzakon</i>	<i>Zintzeyon</i>	—
<i>Takozen</i>	<i>Zitzaiikan</i>	<i>Zitzaiikon</i>	<i>Zeitzon</i>	<i>Zaiikan</i> (3)

Ce temps est parfaitement régulier. Seulement le bisc. *yakon* & le soul. *zeyon* sont fortement contractés. (Voir ce que nous disons sur ces 3^{mes} personnes au paragraphe de la conjugaison avec le datif „me”.)

La voyelle radicale initiale reparaît ici, comme c'est la règle pour tous les imparfaits. Le *i* de *içan* était devenu *a* au présent dans les dialectes bisc. & guip. *Nintzakon* est formé de *n-inça-ho-n*.

(1) Comparez ch. XI, § 3, par rapport à l'origine de *ho*.

(2) Marc XI, 20.

(3) Matth. xxiv, 1. Marc 1, 20. *Iurreiqui içan çaiçcan*. C'est au fond le plus-que-parfait „ils l'avaient suivi”; mais est employé pour „ils le suivirent”.

L'Evangelie de saint Luc, en labourdin, imprimé à Londres, 1871, ainsi que le N.-T. imprimé à Bayonne, 1828, ont *zakon* pour *zirzayon*: *Era Jaunaren Aingerua agertu zakon.* Chap. I, II. Dans la 3^{me} perf. le *i* initial s'est perdu; *i-za-ho-n* est devenu *zayon*, ou *zakon*, &c. En bisc. le *z*, devenu initial, s'est converti en *y* comme au présent.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzakeo</i>	<i>Nintzayoke</i>	<i>Nintzayoke</i>	<i>Nintzeiko</i>	<i>Ninzaykeo</i>
<i>Intzakeo</i>	<i>Intzayoke</i>	<i>Hintzayoke</i>	<i>Hintzeiko</i>	<i>Inzaykeo</i> (1)
<i>Litzakeo</i>	<i>Litzayoke</i>	<i>Litzayoke</i>	<i>Lizzeiko</i>	<i>Liżaykeo</i>
<i>Gintzakeo</i> z	<i>Gintzaiżkake</i>	<i>Gintzaiżkoke</i>	<i>Gintzeiko</i>	—
<i>Zintzakeo</i> z	<i>Zintzaiżkake</i>	<i>Zintzaiżkoke</i>	<i>Zintzeiko</i>	—
<i>Litza</i> keo ^z	<i>Litza</i> iżkake	<i>Litza</i> iżkioke	<i>Lizzeiżko</i>	—

Nintzakeo est formé de *n-intza-ke-ho*. Le *h* de *ho*, qui s'était durci en *k* à l'imparfait, s'est perdu ici (2). En lab. & guip. le caractère modal *ke* vient après le pronom, & le souletin a perdu le *e* de *ke*; *keo* est devenu *ko*. (Voir ce que nous avons dit par rapport à la 3^{me} perf. en souletin, au paragraphe de la conjugaison avec le datif „me“.) Le conditionnel passé se forme en ajoutant *an* ou *n*. Liçarraguc écrit *inçayqueon* (3).

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akio</i>	<i>Akio</i>	<i>Hakio</i>	<i>Hakio</i>	<i>Akio</i>
<i>Bekio</i>	<i>Bekio</i>	<i>Bekio</i>	<i>Bekio</i>	—
<i>Zakio</i> z	<i>Zakirża</i>	<i>Zakiżko</i>	<i>Zakirżo</i>	<i>Zakiżkiore</i>
<i>Bekio</i> z	<i>Bekio</i> te	<i>Bekiżkote</i>	<i>Bekiżto</i>	—

(1) Marc ix, 7.

(2) Nous ignorons si dans la prononciation on entend l'*y* *nintzakeyo*, ce qui est fort probable; et alors il serait désirable de l'écrire, étant le représentant de *h*.

(3) Jean iv, 10.

La 2^{me} pers. sing. est formée de *h-eki-ho*; les personnes du pluriel ont toutes le signe de pluralité supplémentaire; chaque dialecte le sien (voir ch. xi, § 3).

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	.	bn.
<i>Nakion</i>	<i>Nakion</i>	<i>Nakion</i>	<i>Nakion</i>	—	—
<i>Akion</i>	<i>Akion</i>	<i>Hakion</i>	<i>Hakion</i>	—	—
<i>Dakion</i>	<i>Dakion</i>	<i>Dakion</i>	<i>Dakion</i>	—	—
<i>Gakiozan</i>	<i>Gakiżkion</i>	<i>Gaiżkion</i>	<i>Girżakion</i>	—	—
<i>Zakiozan</i>	<i>Zakirżan</i>	<i>Zarżaiżkion</i>	<i>Zakirżon</i>	<i>Zakiżkion</i> (1)	—
<i>Dakiozan</i>	<i>Dakiżkion</i>	<i>Dakiżkon</i>	<i>Dakiżon</i>	—	—

IMPARFAIT.

<i>Nenkion</i>	<i>Nenkion</i>	<i>Nentakion (?)</i>	<i>Nenkion</i>	—
<i>Enkion</i>	<i>Enkion</i>	—	<i>Henkion</i>	—
<i>Ekion</i>	<i>Zekion</i>	<i>Zakion</i>	<i>Lekion</i>	<i>Zekion</i>
<i>Genkiozan</i>	<i>Gengiżkion</i>	<i>Gintażkion</i>	<i>Gintżakion</i>	—
<i>Zenkiozan</i>	<i>Zenkirżan</i>	<i>Zintażkion</i>	<i>Zintżakion</i>	—
<i>Ekiozan</i>	<i>Zekiżkion</i>	<i>Zitażkion</i>	<i>Lekirżon</i>	<i>Zekiżkion</i>

Tous les dialectes sont remarquablement uniformes; & toutes les flexions sont très régulières; *nakion* est formé de *n-eki-ho-n*. Au pluriel il y a un peu de confusion; le biscaïen est correct; le guipuzcoan a *żki* & *iż* comme signe de pluralité; le lab. *gaiżkion* a perdu le *k* radical, que le guip. a conservé; le soul. *girżakion* est fortement altéré, le thème a disparu. Les autres personnes sont régulières.

(1) Matth. vi, 8. *Çaquiżquioten.* plur. du plur.

POTENTIEL.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nakikeo</i>	<i>Nakioke</i>	<i>Nakioke</i>	<i>Nitakio</i>	—
<i>Akikeo</i>	<i>Akioke</i>	<i>Hakioke (?)</i>	<i>Hitakio</i>	—
<i>Dakikeo</i>	<i>Dakioke</i>	<i>Dakioke</i>	<i>Ditakio</i>	—
<i>Gakikeoz</i>	<i>Gakiozke</i>	<i>Giažkioke</i>	<i>Gitakio</i>	—
<i>Zakikeoz</i>	<i>Zakiozke</i>	<i>Ziažkioke</i>	<i>Zitakio</i>	—
<i>Dakikeoz</i>	<i>Dakiozke</i>	<i>Dakokete</i>	<i>Ditakirzo</i>	—

CONDITIONNEL (imparfait autrefois).

<i>Neinkikeo</i>	<i>Nenkiroke</i>	<i>Nintzayoke</i>	<i>Neinkio</i>	—
<i>Einkikeok</i>	—	—	<i>Hintakio</i>	—
<i>Leikikeo</i>	<i>Lekioke</i>	<i>Liržayoke</i>	<i>Leikio</i>	—
<i>Geinkikeoz</i>	<i>Genkiozke</i>	<i>Gintzaižkoke</i>	<i>Geneinkio</i>	—
<i>Zeinkikeoz</i>	<i>Zenkiozke</i>	<i>Zintzaižkoke</i>	<i>Zeneinkio</i>	—
<i>Leikikeoz</i>	<i>Lekiozke</i>	<i>Liržaižkoke</i>	<i>Leižkio</i>	—

Comparez le potentiel de la conjugaison n° 1. Le présent est formé de *ekin* dans tous les dialectes, excepté en souletin où il paraît dériver de *edin*. Ce temps est en tous cas fortement corrompu ; la 3^{me} personne du pluriel est un singulier mélange de syllabes corrompues ; le thème paraît devoir être *adi* ; la caractéristique du mode devrait être *ke* & non *ki* ; le pluriel habituel est *ie*, rendu par *ye* ; mais ici il est *r̄*. La 3^{me} pers. a deux variantes *daižekio* (dans le tableau p. 171) & *dakio*, dans le verbe conjugué, p. 411.

Larramendi cite dans ses tableaux : *natzakiroke*, *atžakiroke*, *datžakiroke*, *garžaižkioke*, *zaržaižkioke*, *daržaižkioke* ; & comme variantes les flexions que nous citons.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Neinkikion</i>	<i>Nenkiokean (?)</i>	<i>Nintzakion</i>	<i>Nintakion</i>	—
<i>Einkikeon</i>	—	—	<i>Hintakion</i>	—
<i>Leikikeon, &c.</i>	—	<i>Ziržakion, &c.</i>	<i>Zitakion, &c.</i>	—

Ce temps est formé du précédent, en ajoutant *an* ou *n*.

Le guipuzcoan, ayant la variante *nintzakioke*, qui est probablement la forme la plus usitée des deux, fait alors *nintzakiokean*, &c. Ce sont les flexions que l'on trouve chez M. Inchauspe.

Le labourdin, ayant *nintzayoke* pour conditionnel, devrait faire *nintzayoken*; mais cette forme est réservée pour le passé du conditionnel. Comme ces temps viennent tous, en labourdin, de *iざn*, cette différence est conventionnelle; il est fort probable qu'on n'ait pas découvert que c'est le même temps sous un autre nom.

Une variété labourdine a la forme souletine, pour ce qui regarde le thème. On trouve dans l'Evangile selon saint Marc II, 2 (dialecte lab., Bayonne 1828), *eζ baicιiaζquen* pour „il ne pouvait à eux”; c'est-à-dire: *bait-ζitaζken*. Le souletin dirait *beirζitakién* ou *beirζitakéyen*. — *Zitaζken*, lab., nous paraît être une erreur; le ζ indique le pluriel du sujet, *ζitaζken* doit signifier „ils pouvaient à eux”, comme *ζitaζkien*, souletin. Il aurait fallu *ζitaken*.

Nº 6.

Datif de la 3^{me} personne du pluriel.

INDICATIF.

PRÉSENT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Ñariζakoe</i>	<i>Ñariζayore</i>	<i>Ñirζayore</i>	<i>Ñirζaye</i>	<i>Ñarζaye</i> (1)
<i>Aiζakoe</i>	<i>Aiζayore</i>	<i>Hirζayore</i>	<i>Hirζaye</i>	<i>Aiζaye</i> (2)
<i>Yakoe</i>	<i>Zayore</i>	<i>Zayore</i>	<i>Zaye</i>	<i>Zaye</i> (3)
<i>Garζakoeζ</i>	<i>Garζaiζkate</i>	<i>Gitζayore</i>	<i>Gitζaye</i>	—
<i>Zarζakoeζ</i>	<i>Zarζaiζkate</i>	<i>Zirζayore</i>	<i>Zirζaye</i>	—
<i>Yakoeζ</i>	<i>Zaiζkate</i>	<i>Zieζaiζko</i>	<i>Zairze</i>	—

Comparez la conjugaison précédente.

(1) Matth. XIII, 13.

(2) Matth. XIII, 10.

(3) Math. XVIII, 17.

Le biscaïen a une variante que Zavala écrit *narzák'e*. C'est la même forme que le souletin *nirzaye* avec le *h* élidé & remplacé par *y*; c'est-à-dire que les flexions avec le datif pluriel ont été formées de celles avec le datif singulier; *narzako* a donné *narzakoe* (pour *narzako'e*); & *narzayo* a donné *narzaye* pour *narzayote*, le *i* étant le signe de pluralité (1). L'apostrophe chez Zavala ne signifie rien.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzaken</i>	<i>Nintzayoten</i>	<i>Nintzakoten</i>	<i>Nintzeyen</i>	—
<i>Inrzaken</i>	<i>Inrzaisten</i>	<i>Hintzakoten</i>	<i>Hintzeyen</i>	—
<i>Taken</i>	<i>Zirzayoten</i>	<i>Zirzakoten</i>	<i>Zeyen</i>	<i>Zekien</i> (2)
<i>Gintzakezan</i>	<i>Gintzayoten</i>	<i>Gintzakoten</i>	<i>Gintzeyen</i>	—
<i>Zintzakezan</i>	<i>Zintzaiisten</i>	<i>Zintzakoten</i>	<i>Zintzeyen</i>	—
<i>Takezan</i>	<i>Zirzayozkaten</i>	<i>Zirzaizkoten</i>	<i>Zeitzen</i>	<i>Zekizten</i> (3)

Comparez l'imparfait de la conjugaison avec le datif singulier. Le pluriel est indiqué généralement par *e*, qui a pris la place de l'*o* pour *ko*. Le lab. & le guip. se sont mieux conservés, & ont ajouté le signe de pluralité *ie*, tout en conservant *ko* & *yo*.

Larramendi cite la variante guip. *nintzayen*, *zirzayen*, *gintzayen*, *zirzaizkaten*. Toutes ces flexions s'expliquent très bien; elles sont les mêmes que celles du dialecte souletin, sauf *a* pour *e*, ce qui est plus correct. Aussi la 3^{me} personne *zirzayen* & non *zeyen*, comme en souletin, a ici la forme correcte. (Voir, pour ces 3^{mes} personnes du dialecte souletin, la remarque à la conjugaison avec le datif „me”).

La 3^{me} pers. du plur. *zirzaizkaten*, que Larramendi cite comme variante, est pour *zirzaizkoren*; *ko* peut s'écrire *ka* (4).

Le labourdin a aussi pour la 1^{re} pers. plur. *ginaizkoten*, & pour la

(1) Voir ch. xi, § 3.

(2) Marc xii, 1.

(3) Marc vi, 33.

(4) Voir ch. xi, § 3.

2^{me} *zinaizkoren* (1), ce qui est une forme très corrompue ; ces flexions étant composées de *g-inza* (pour *iZA*)-*ho-te-n* & *z-inza-ho-te-n*.

Pour la **3^{me}** pers. du soul. *zeyen*, voir ce que nous avons dit par rapport à la **3^{me}** pers. avec le datif „me”.

CONDITIONNEL.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Nintzakeoe</i>	<i>Nintzayotekē</i>	<i>Nintzayoketē</i>	<i>Nintzeike</i>	—
<i>Intzakeoe</i>	<i>Intzayotekē</i>	—	<i>Hintzeike</i>	—
<i>Litzakeoe</i>	<i>Litzayotekē</i>	<i>Litzayoketē</i>	<i>Litzeike</i>	—
<i>Gintzakeoez</i>	<i>Gintzaiżkiotekē</i>	—	<i>Gintzeike</i>	—
<i>Zintzakeoez</i>	<i>Zintzaiżkateke</i>	—	<i>Zintzeike</i>	—
<i>Litzakeoez</i>	<i>Litzaiżkateke</i>	—	<i>Litzeiżke</i>	—

Comparez le conditionnel avec le datif „à lui”.

Le bisc. a perdu deux consonnes : *nintzakeyote*.

IMPÉRATIF.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
<i>Akioe</i>	<i>Akiore</i>	—	<i>Hakié</i>	—
<i>Bekioe</i>	<i>Bekiore</i>	—	<i>Bekié</i>	—
<i>Zakioeż</i>	<i>Zarżakiore</i>	—	<i>Zakirżé</i>	—
<i>Bekioeż</i>	<i>Bekiżkiore</i>	—	<i>Bekirżé</i>	—

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

<i>Nakioen</i>	<i>Nakioten</i>	—	<i>Nakién</i>	—
<i>Akioen</i>	<i>Akioten</i>	—	<i>Hakién</i>	—
<i>Dakioen</i>	<i>Dakioten</i>	—	<i>Dakién</i>	—
<i>Gakioeżan</i>	<i>Gakiżkioten</i>	—	<i>Girżakién</i>	—
<i>Zakioeżan</i>	<i>Zakiżkioten</i>	—	<i>Zakirżén</i>	—
<i>Dakioeżan</i>	<i>Dakiżkioten</i>	—	<i>Dakirżén</i>	—

(1) M. Inchauspe, *Verbe basque*, p. 464.

IMPARFAIT.

bisc.	guip.	lab.	soul.	bn.
Nenkioen	Nenkioten	—	Nenkién	—
Enkioen	Enkioten	—	Henkién	—
Ekioen	Lekioketen	—	Lekién	Zekien
Genkioezen	Genkiżkioten	—	Ginržakien	—
Zenkioezen	Zenkiżkioten	—	Zintžakien	—
Ekioezen	Lekiżkioten	—	Lekiržen	Zekiżkien

POTENTIEL.

PRÉSENT.

Nakikeoe	Naržakiokete	—	Nitakié	—
Akikeoe	Aržakiokete	—	Hitakié	—
Dakikeoe	Daržakiokete	—	Daitekié	—
Gakikeoeż	Garžaiżkiokete	—	Gitakiē	—
Zakikeoeż	Zairžaiżkiokete	—	Zitakiē	—
Dakikeoeż	Daržaiżkiokete	—	Ditakiržé	—

IMPARFAIT (aujourd'hui conditionnel).

Néinkikeoe	Nintžakiokete	—	Néinkie	—
Einkikeoek	Intžakiokete	—	Hintakié	—
Leikikeoe	Litžakiokete	—	Léikie	—
Geinkikeoeż	Gintžaiżkiokete	—	Genéinkie	—
Zeinkikeoeż	Zintžaiżkiokete	—	Zenéinkie	—
Leikikeoeż	Litžaiżkiokete	—	Leiżkie	—

Voyez la conjugaison précédente.

CHAPITRE XVI.

LES CONJUGAISONS RELATIVES AVEC „ME, TE, NOUS, VOUS”
POUR OBJET.

Ces conjugaisons, dont Zavala est le premier à faire mention (1), sont très rarement employées; autant que nous sachions, elles ne se trouvent que dans le Nouveau-Testament de Liçarrague, & jusqu'à présent nous ne pouvons en citer que deux: *Halacorñ ni hiri liuratu naurauanac bekatu handiagoa dic.* Jean xix, 11. „C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est coupable d'un plus grand péché”. *Eure nationeac eta sacrificadore principalec liuratu arautē.* Jean, xviii, 35. „Ta nation & les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi.

Ces flexions inusitées s'analysent, comme les autres, sans la moindre difficulté; comme ce sont des flexions à deux régimes, elles dérivent toutes de *eroan*, & *narauanac*, dépouillé du *c*, caractéristique de l'agent, & de *n* „que”, il reste *naraua* pour *narauba*, de *n-eroa-h* „(il) te-a-à moi” (2). *Araute* pour *haraute* de *h-eroa-t-te* „(ils) me-ont-à toi”. Il y a ici assimilation du *t*, caractéristique de la 1^{re} personne, & du *t* de la terminaison plurielle de la 3^{me} personne.

Ces flexions n'avaient pas encore été remarquées en France, du moins lors de la publication du verbe de M. Inchauspe, &, à la page 205, M. l'abbé dit: „Aucun dialecte ne possède de relations indirectes pour les formatifs qui expriment la première & la deuxième personne comme régime direct. D'après le système de composition des régimes indirects il semble qu'on aurait pu dire: Je t'offre à lui, „eskentzen hayot; tu m'offres à lui, *eskentzen nayok, nayon, nayoqu'*”.

(1) Nous avons dit par erreur, dans notre *Etude sur les Auxiliaires*, que c'était le prince L. Bonaparte.

(2) Nous profitons de l'occasion pour corriger une faute d'impression qui nous a échappé dans notre *Etude sur les Auxiliaires*, p. 7, où il y a *narau* pour *naraua*.

Il est vrai que, les influences phonétiques étant égales, on pourrait peut-être former des flexions de cette manière machinale; puisque *deyoi*, sout., signifie „je l'ai à lui”, *heyoi* (& non *hayoi*) serait la forme correspondante pour „je t'ai à lui”. *Deyok* signifiant „tu l'as à lui”, la forme correspondante pour „tu m'as à lui”, serait *neyok* (& non *nayok*). De même *ditaye* ou *déitaye* est en souletin „ils l'ont à moi” & par conséquent *hitaye* ou *heitaye* serait „ils t'ont à moi”. — Puisque *ditaye* = *ditate* = *dautate* = *darotate*, *hitaye*, en passant par ces mêmes mutations, pourrait être une variante de *araute* pour *haraute*. Bien que la formation manque de méthode, il ne serait pas impossible que la flexion, si elle a jamais été en usage en souletin, eût pris cette forme.

Zavala, en voulant faire la même opération que M. Inchauspe, s'est trompé de verbe. Puisque l'auxiliaire, quand il y a deux régimes à exprimer, est toujours *eroan* dans tous les dialectes, excepté en biscaïen, & qu'en biscaïen il est *eutsi*, il aurait fallu former les flexions qui nous occupent de *eutsi*, & non pas de *eduki*, comme le fait Zavala (1), bien qu'il dise expressément qu'il faut les flexions de la conjugaison absolue; p. ex. *Ak arerioai saldu naiſe*. „Il m'a vendu aux ennemis”. Aujourd'hui que ces flexions ne sont plus en usage, on dirait: *aq arerioai saldu nau*. — *Ik Jaungoikoari eleshan eskiniten gotsazak* ou *gautsazak*. „Tu nous offris à Dieu dans le temple”. Aujourd'hui l'on dirait: *Jaungoikoari eleshan eskiniten gózak*.

On se demande comment *nau* devient *naiſe* & *gózak* *gotsazak*. Nous l'ignorons; l'explication de Zavala n'est pas claire, ou du moins nous ne la comprenons pas; nous la citerons tout à l'heure.

Zavala ne cite aucun exemple tiré d'auteurs basques. *Nau* devient donc *naiſe*; mais pourquoi *a* au lieu de *au*, & d'où vient *is*? Nous croyons que *naiſe* doit être *neiſe* ou *nautſe*, avec *a* pour *e* initial, de *eutsi*. Comme *deutſe* signifie „il le tient (a) à eux”, de *d-eutſ-e* (*e* pour *ore*), de la même manière on a formé, ou l'on a pu former *n-eutſ-e*, „il me tient ou il m'a à eux”. — *Gotsazak* devrait être alors *geutſak*, de *g-eutſ-a* pour *o-k*.

(1) *Verbo vasco.*, p. 8, § 5, n° 23, 24.

Ces conjugaisons sont inconnues de nos jours, & Zavala ne les a jamais entendues, ni vu imprimées, puisqu'il ajoute que quelques personnes lui ont assuré les avoir entendu employer quelquefois (1). Ce n'est donc que par ouï-dire qu'il les connaît, & il est très probable qu'elles auront souffert, en passant de bouche en bouche.

Voici son explication de la formation de ces flexions :

„Sino que a la manera que a los de paciente de 3^{as} personas,
„cuando tienen recipiente, les añadimos despues de la radical la
„caracteristica que indica dicha funcion del nombre, así se añadia
„en igual caso a las de paciente de 1^{as} y 2^{as”.}

Puisque Zavala se figure que *naisé* vient de *nau*, il s'en suit que *ise* doit correspondre à „à lui”. Or *ise* ne signifie jamais „à lui”.

Si Zavala a raison & que nous ayons tort, c'est-à-dire si les flexions qui nous occupent sont formées de *eduki* & non de *eufi*, alors encore elles sont mal formées; *gozak* ne deviendrait jamais *goisazak* comme le veut Zavala; *ifa* n'exprime jamais „à lui”; *ifa* ne signifie rien. *Gozak* pourrait devenir *gozayok* ou *gozaok* en introduisant *ho*, la seule & véritable caractéristique de la 3^{me} personne.

CHAPITRE XVII.

TABLEAU DU VERBE PÉRIPHRASTIQUE CONJUGUÉ.

L'article sur le verbe est déjà long; mais il sera peut-être utile de donner un tableau de la conjugaison transitive & de la conjugaison intransitive, afin de pouvoir voir dans son ensemble la conjugaison complète. Nous ferons précédé un autre tableau qui indiquera les auxiliaires des modes.

(1) Y algunas personas mi han asegurado que le han oido poco o mucho.

VERBES TRANSITIFS.

CONJUGAISON ABSOLUE.

Indicatif.	Auxiliaire <i>euki</i>	tous les dialectes.
Impératif.		
Subjonctif.	{	
Potentiel.	,	
Impératif.	{	
Subjonctif.	,	
Potentiel.	,	

CONJUGAISON RELATIVE.

Indicatif.	Auxiliaire <i>eutsi</i>	{ biscaïen.
Impératif.	,	
Subjonctif.	{	
Potentiel.	,	
Indicatif.	,	
Impératif.	{	
Subjonctif.	,	
Potentiel.	,	

CONJUGAISON FRÉQUENTATIVE.

Indicatif.	Auxiliaire <i>eroan</i>	biscaïen.
------------	-------------------------	-----------

VERBES INTRANSITIFS.

Indicatif.	Auxiliaire <i>iżan</i>	tous les dialectes.
Impératif.		
Subjonctif.	{	
Potentiel.	,	

VERBES INTRANSITIFS AVEC RÉGIME INDIRECT.

Indicatif.	Auxiliaire <i>içan</i>	tous les dialectes.
Impératif.		
Subjonctif.	„ <i>ekin</i> & <i>içan</i>	
Potentiel.		

CONJUGAISON FRÉQUENTATIVE.

Indicatif.	Auxiliaire <i>joan</i>	biscayen.
------------	------------------------	-----------

TABLEAU DU VERBE PÉRIPHRASTIQUE.

DIALECTE GUIPUZCOAN.

TRANSITIF.

INTRANSITIF.

Ikuſi „voir”*Etorri* „venir”

INDICATIF.

PRÉSENT.

Ikuſten det „je vois”*Etorri naiꝑ* „je viens”

IMPARFAIT.

Ikuſten nuen „je voyais”*Etorri ninꝑan* „je venais”

PARFAIT INDÉFINI.

Ikuſi det „j'ai vu”*Etorri naiꝑ* „je suis venu”

PARFAIT DÉFINI.

Ikuſi nuen „je vis”*Etorri ninꝑan* „je vis”

PLUS-QUE-PARFAIT.

Ikuſi içan nuen „j'avais vu”*Etorri içan ninꝑan* „j'étais venu”

FUTUR SIMPLE.

Ikuſiko der „je verrai” *Eitorriko naiꝑ* „je viendrai”

FUTUR ANTÉRIEUR.

Ikuſi iꝑango der „j'aurai vu” *Eitorri iꝑango naiꝑ* „je serai venu”

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Ikuſiko nuen „je verrais” *Eitorriko ninꝑan* „je viendrais”

PASSE.

Ikuſi iꝑango nuen „j'aurais vu” *Eitorri iꝑango ninꝑan* „je serais venu”

IMPÉRATIF.

Ikuſi eꝑak „vois” *Eitorri adi* „viens”

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Ikuſi deꝑadan „que je voie” *Eitorri nadin* „que je vienne”

IMPARFAIT.

Ikuſi neꝑan „que je visse” *Eitorri nendin* „que je vinsse”

POTENTIEL.

PRÉSENT.

Ikuſi deꝑaker „je puis voir” *Eitorri naiteke* „je puis venir”

CONDITIONNEL.

Ikuſi neꝑake „je pourrais voir” *Eitorri nindeke* „je pourrais venir”

IMPARFAIT.

Ikuꝑi neꝑakean „je pouvais voir” *Eitorri nindekean* „je pouvais venir”

Pour les détails nous devons renvoyer aux paragraphes spéciaux.

CHAPITRE XVIII.

LES ADVERBES.

§ I.

Adverbes de lieu (démonstratifs).

<i>Han</i> , l., bn., f., <i>an</i> , b., g	là.
<i>Hor</i> , l., bn., f., <i>or</i> , b., g.	là.
<i>Hemen</i> , l. bn., f., <i>heben</i> , f., <i>emen</i> , b., g. . . .	ici.
<i>Non</i> , g., l., bn , <i>nun</i> , b., g., bn.	où.

Il est superflu de faire remarquer qu'au nombre de ces adverbes il y en a plusieurs qui sont simples, primitifs, comme *han* ou *an*, „là” ; *or* ou *hor*, „là”, tandis qu'il y en a d'autres qui sont composés; ce sont alors généralement des locutions adverbiales, des noms au locatif : *barruan*, *kampoan*, *gibelean* sont formés de *barrua-n*; *kampa-n*; *gibelea-n*; ceci explique le génitif qui les accompagne; *mendiaren ganean*, „sur la montagne” signifie littéralement : dans le dessus de la montagne.

Il arrive quelquefois qu'on n'observe pas la règle, comme c'est le cas avec *pean*, du moins dans quelques dialectes. En guipuzcoan on dit *zerupean* „sous le ciel” ; *maipean* „sous la table”. *Ecen ezenauc digne ene aharbe pean far adin.* Luc vii, 6. „Car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit”. — *Pean* est pour *bean*, de *be-a-n*, „dans-le-bas” = sous, & devrait, dirait-on, régir le génitif. *Pean* paraît plutôt appartenir, en guipuzcoan du moins, au style soutenu ; & *aʒpian*, qui est accompagné du génitif, au style familier : *zeruaren aʒpian* „sous le ciel”. — Est-ce que *aʒpian* ne serait pas composé de l'article *a* & de l'adverbe *pian*, & *pian* au lieu de régir *n* régissant *z*? *Zeruaren aʒpian* serait alors pour *zeruaʒpian*; on a souvent embrouillé ce suffixe *z* avec *n*. *Aʒpian* serait une forme parallèle à *eʒkero*.

Un seul de ces adverbes est formé avec *ra* „vers” : *arabera* „selon”, de *arau-ra* „vers la règle = felon”. On dit aussi *arauz* de

arau-ȝ, „par règle”, & avec l'article, comme on trouve cet adverbe chez Axular, *arauaȝ*: *Hunen arauaȝ ihardeisi ȝuen* (p. 9).

Bertan est une locution adverbiale, elliptique. *Bertan* ne signifie que „dans le même”; le mot „lieu” ou „temps” est sous-entendu. *Eta bertan ilkiten cela uretic.* Marc I. 10. „Et dans le même moment il sortit hors de l'eau”. — Le français „naguère” est une forme parallèle; *ne-a-guère, & temps* est sous-entendu.

Les adverbes *emen*, *or*, *an*, suivis de *che*, correspondent à : ici-même; là-même.

§ 2.

Adverbes de temps.

Noiȝ, g., l. bn., nos, b., nouiȝ, f. „quand”.

Inoiȝ, g., iños, b., nihoiȝ, nehoiȝ, l., bn. „quelquefois”; mieux en angl. ever; all. je; holl. ooit. Le français „jamais” ferait croire que *nihoiȝ* est une négation.

Egundaño, g., egundano, l., bn., f. „jamais”; jusqu'à ce jour; ever, angl.

Noiȝbair, g., l., bn., nosbair, b. „un jour ou l'autre”; le soul. aura apparemment *nouiȝpait*, puisque *nouiȝpaitako* existe avec la signification de „autrefois”.

Noiȝik beñ, g., noiȝik bein, b., noiȝik behin, l., nouiȝik, f. „de temps en temps”.

Noiȝerik noiȝera, l., noiȝerik noiȝ, bn., nouistarik nouiȝtara, f. „de temps en temps”.

Airȝinerik, f. „auparavant, avant”.

Gaur, b., g. „aujourd'hui”, — bn. „cette nuit”.

Egun, f. „aujourd'hui”.

Erenegun, g., areñegun, b., herenegun, l., bn., f. „avant-hier”.

Bigar, biar, b., g., bihar, l., bn., f. „demain”.

Arȝo, b., g., l., bn., f. „hier”.

Eiȝi, b., l., bn., f. „après-demain”.

Erȝi damu, b., g., l., bn., f. „après après-demain”.

Aurten, b., g., *aurthen*, l., bn., f. „cette année”.

Igaζ, b., g., *igeζ*, *iyes*, b., *jaζ*, l., bn., *chaζ*, bn., *tchaζ*, f. „l'année passée”.

Igaranourthia, f. „l'année passée”, *igaran-urtea*, „l'année passée”.

Beti, b., g., *bethi*, l., bn., f. „toujours”.

Berandu, b., g., l., *berant*, l., bn., f. „tard”.

Goiζik, bn., f. „de bonne heure”.

Goiζean goiζ, g., l. „de bon matin”.

Maiζ, g., l., bn. „souvent”.

Sarri, b., g., l., bn., f. „tantôt”. — b., g. „souvent”.

Laburski, f. „bientôt”.

Laster, b., g., l., bn., f. „vite, bientôt”.

Aurki, g. „de suite”, — bn. „ce soir, cette après-midi”.

Bereala, g., *beriala*, b., *berehala*, l., bn., *berhala*, f. „de suite”.

Len, b., g., *lehen*, l., bn., f. „autrefois, jadis”.

Gero, b., g., l., bn., f. „après”.

Orain, b., g., *orai*, l., bn., f. „maintenant”.

Ordian, b., f., bn., *ordea*, g., l., bn. „mais, cependant, maintenant”. Selon M. Gèze (souletin): „quand même, lors même”.

Uſu, *Ardura*, f. „souvent”.

§ 3.

Adverbes de quantité.

Asko, b., g., l., bn. „beaucoup”.

Anitζ, g., *hainitζ*, *anhitζ*, l., bn., *hanitζ*, bn., f. „beaucoup”.

Guchi, *gichi*, g., *gichi*, b., *guti*, l., bn., f. „peu”.

Chit, g., *chito*, b., *tchit*, f. „très”.

Geyago, b., g., l., *geihago*, l., *gehiago*, bn., f. „plus”.

Geyegi, b., g. „trop”.

Haboro, f. „plus”.

Gutiago, f. „moins”.

Sobera, f. „trop”.

Aski, b., g., l., bn., f. „assez”.

Hagirζ, bn., l., agirζ, g. „très”.

Oraino, l., orano, bn., f. „encore”.

Bein, b., g., behin, l., bn., f. „une fois”.

Bakarrik, bereζiro, „séparément, pour soi, en soi, en lui”.

§ 4.

Adverbes de comparaison.

Ala, g., alan, b., hala., l., bn., f., hula, bn., f., ola, b., hola, g., l., bn., f. „ainsi”.

Nola, g., l., bn., noula, f. „comment, comme”.

Ain, b., g., hain, l., bn., hañ, f. „tant”.

§ 5.

Les adverbes d'affirmation, de négation & de doute.

Bai, autrefois bay „oui”, dans tous les dialectes.

*Ba, particule (adverbe) affirmative, préfixée aux flexions du verbe dans tous les dialectes; badut „j'ai”, badakit „je fais”. — Nous avons proposé, dans notre Dictionnaire, de considérer *ba*, particule affirmative, comme forme syncopée de *bai*, ce que la forme & la signification rendent très probable. On trouvera des détails dans la syntaxe.*

*Bada „donc, or”; il nous semble composé de *ba-da*, il est en effet, il est oui. *Bada*, sous le rapport de la composition, est une forme parallèle à *quiza* espagnol, c'est-à-dire „qui fait” pour „peut-être”.*

Chez quelques auteurs *bai* sert comme *ba*; p. ex. de la Vieuxville dit: *Eta erran bai darocute Diocèsa hunetacorζ eguna içan den catechimanic eζ dela*, p. 4 de l'Introd. „Et ils nous dirent en effet qu'il n'y a pas de catéchisme pour ce diocèse”. — Et un peu plus loin: *Haurrac guelditzen bai dire deusic ungui jakin gabe.* „Les enfants restèrent en effet sans rien savoir bien”. Mais généralement dans les dialectes basques français on a fait une différence entre *ba* & *bai*,

différence qui n'est pas connue dans les dialectes basques espagnols, qui ne se servent que de *ba*: p. ex. *bader*, *badakit*, &c.

Baita existe dans les dialectes basques espagnols, & signifie „certainement, oui pour sûr”, mais dans un sens ironique & en niant (1). *Baita* nous semble être *bai-da*, „il est certes”, dont *bada* est la variante. Dans la prononciation le *i* de *bai* se perd souvent: *ba ba*, „oui, oui”. Ce qui, dans une langue ou dans un dialecte, est pris de bonne part, est souvent pris en mauvaise part dans une langue sœur; nous n'avons qu'à citer l'espagnol *hablar*, „parler” & le français „hâbler”. Il nous semble qu'il serait possible que *baita* fût pris ironiquement en *guip.* & *bisc.*, & sérieusement dans les autres dialectes. Il se pourrait que *bai* des dialectes basques français fût la même locution adverbiale, ce qui expliquerait qu'on ne la retrouve pas dans les dialectes basques espagnols, si ce n'est qu'ironiquement. La persistance du *i* dans *bai*, précédant la flexion, & qui peut souvent s'expliquer par la présence d'un *z* suivant (*bairzen*), nous fait hésiter s'il faut prendre *bai* ou *baita* comme forme primitive de *bai*.

Quoi qu'il en soit de l'emploi de *bai*, dont nous parlerons dans la syntaxe, il nous semble plus que probable que *bai* est l'origine de tous ces adverbes ou de toutes ces locutions adverbiales, qui contiennent toutes une affirmation.

Ez, adverbe de négation „non” dans tous les dialectes.

Bearbada, b., g., *ausa*, *ausaz*, *omen*, *bide*, *noaski*, *ore*, g. „peut-être” de *bear-ba-da*, si-il-est-nécessaire.

Balitzate, lab., de *ba-litzate*, „s'il ferait” = peut-être.

Baldin ou *balin-ba*, „si”.

§ 6.

Adverbes de qualités.

Ces adverbes sont formés en général d'un adjectif, auquel on ajoute la terminaison *ki* ou *ro*, quelquefois *kiro*; & aussi *do*; p. ex. *ondo*, „bien” de *on*; *alaikiro*, g. „fortement”; *eriozkiro*, „mortellement”.

(1) Voir Diñ. de Larramendi f. v. *si* & *por*.

Bereziki „particulièrement” de *berez*; *handiki*, *andiro* „grandement” de *handi*, &c.

Souvent on forme une locution adverbiale en répétant le thème : *bete betean* „plein plein”.

CHAPITRE XIX.

LES CONJONCTIONS.

Les conjonctions sont :

Copulatives : *eta* ou *ta*, b., g., l., bn., f. „&”.

Adversatives : *baya*, b., *bañan*, g., *bainan*, *baina*, l., bn., *bena*, f. „mais”.

Ordea, g., l., bn., *ordia*, *ordian*, bn., f. „mais”.

Halarikere, l., *alaere*, g., *alambere*, b. „cependant”.

Disjonctives : *edo*, b., g., l., bn., f. „ou”.

Naiç, g., *nai*, b., *nahiç*, l., bn., f. „soit”.

Causatives : *ezen*, g., l., bn., *eze*, b., *ezik*, g., *ezi*, f. „car, que”.

Zeren, *zergarik* „pour cela, pourquoi, parce que”.

Arren „donc”.

Conditionnelles : *ba*, b., g., l., bn., f. „si”.

Baldin-ba, b., g., l., bn.; *balin-ba*, l., bn., f. „si”.

Ea-n „si”.

Conjonctives : *non*, *n*, *la* „que”, dans tous les dialectes.

Pour la formation de ces conjonctions nous devons renvoyer le lecteur à notre Dictionnaire. L'origine de la conjonction *n* „que” a été discutée plus haut, en parlant du suffixe *n* (p. 56); nous en avions déjà fait mention dans notre Etude sur les auxiliaires (p. 71); elle explique d'un seul coup le pronom relatif, le locatif & le génitif, & rapproche par cela même la langue basque des autres langues, où le même procédé se retrouve.

CHAPITRE XX.
LA FORMATION DES MOTS.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Ce sujet n'a jamais été traité d'une façon un peu sérieuse, autant que nous sachions. M. Duvoisin a publié, il est vrai, un article ayant pour titre : „De la formation des Noms dans la langue basque” (1); mais il est plus question de l'alphabet, de l'orthographe, des suffixes que de la formation des mots. L'auteur n'entend pas par le mot de „formation” ce qu'on a l'habitude d'entendre par ce mot. La formation des mots ne comprend pas les rapports grammaticaux; p. ex. „jusqu'à moi” n'a jamais été considéré comme un mot composé, soit pronom composé, soit préposition composée. Les explications de l'auteur laissent aussi souvent à désirer, quant à la clarté, p. ex. : „Je citerai encore le suffixe *o*, „lequel, du verbe devenu pronom possessif par l'adjonction d'une „première désinence, forme un pronom de temps. Ainsi *dut* (j'ai), „*naiż* (je suis), deviennent *dutan*, *dutana* (ce que j'ai); *naiżen*, *naiżena* „(ce que je suis). Au lieu du déterminatif *a*, placez le suffixe *o*, & „vous aurez *dutano* (tant que, tout le temps que j'aurai), *naiżeno* (tant que je serai)”.

Un verbe qui devient un pronom possessif, est déjà une métamorphose assez surprenante; mais du moins les termes sont connus; il n'en est pas de même quand ce verbe, devenu pronom possessif, devient pronom de temps. Qu'est-ce qu'un pronom de temps ?

(1) *Congrès scientifique de France*, vol. II, p. 369. Pau 1873.

L'auteur a voulu dire que la 1^{re} pers. du présent de l'indicatif *dut* „j'ai” & *naiȝ* „je suis”, suivi de *no* „jusque” fait *dut-no* & *naiȝ-no*, ce que l'on prononce & écrit *dudano* ou *dutano* & *naiȝeno*. Mais *dudano* ou *naiȝeno* n'est pas plus un mot composé que „jusqu'à ce que j'aie” en français.

Nous avons dit deux mots de cet article pour prouver que nous en avons pris connaissance. Nous ne relevons pas la confusion que fait l'auteur & qui n'existe que pour lui, par rapport au suffixe *ko*, dont il aurait pu trouver la signification & l'emploi dans notre Dictionnaire, qui a paru deux ans avant la publication de son article; ni au suffixe *i*, qui est considéré dans un paragraphe comme une lettre euphonique (*ebaki*), & dans un autre immédiatement au-dessous, comme un suffixe (*igorri*).

§ I.

Mode de formation des mots.

La formation des mots est beaucoup plus simple en basque qu'elle ne l'est dans nos langues aryennes. Les mêmes procédés s'y rencontrent, la composition & la dérivation; aussi les mêmes phénomènes s'y retrouvent, principalement phonétiques; mais ces derniers sont moins variés, autant que nous pouvons en juger.

La composition consiste, comme dans toute autre langue, à unir deux ou plusieurs mots pour exprimer une idée; p. ex. *arȝuin* „berger” est composé de *ari* „mouton” & de *ȝain* „gardien”.

La dérivation consiste à suffixer au thème une lettre ou un groupe de lettres, afin d'en modifier la signification; p. ex. *handitazun* „grandeur” est un mot formé de *handi* „grand” & de la terminaison *taȝun*. *Begiratu* „regardé” est formé de *begi* „œil” *ra* „vers” & *tu* terminaison de l'adjectif verbal.

§ 2.

La composition.

Les mots composés sont formés :

1° De deux substantifs : *arrobi* „carrière”, de *arri* „pierre” & *obi* „fosse, caverne”. *Burmun* „cervelle” de *buru* „tête” & *mun* „moelle”.

2° D'un substantif & d'un adjectif : *aitagoya* „le grand père” de *aita* „père” & *goi* „haut”; *arraingorri* „poisson rouge ou doré” de *arrain* „poisson” & *gorri* „rouge”; *burugogor* „entêté” de *buru* „tête” & *gogor* „dur”; *angereder* „belette” de *andere* „demoiselle” & *eder* „joli”; *Echeberri* (nom propre) de *eche* „maison” & *berri* „neuf” Maisonneuve; *dohakaiç* „malheureux” de *dohai* „fort” & *gaiç* „mauvais”.

3° D'un substantif & d'un nom verbal : *buruauis* „casse-tête” de *buru* „tête” & *auis* (1) „casser”; *emakume* „femme” de *eman* „donner” & *hume* „enfant”; *edatoki* „abreuvoir” de *edan* „boire” & *toki* „lieu”.

4° D'un substantif & d'un nom de nombre : *bitarte* „intervalle” de *bi* „deux” & *arte* „espace”.

5° D'un adjectif & d'un nom verbal : *jakingabe* „ignorant” de *jakin* „savoir” (employé substantivement) & *gabe* „dénué”.

La composition peut consister simplement en juxtaposition, p. ex. *urzulo* „mare” de *ur* „eau” & *zulo* „trou”; *aitagoya* de *aita* & *goya*. Ceci sera apparemment le procédé primitif, mais il y a beaucoup de mots composés où l'union des deux mots est devenue plus intime, soit pour des raisons d'euphonie, soit pour d'autres raisons. Dans ces cas-là nous voyons paraître des mots comme *arzain*, de *ari-zain* (chute d'une lettre); ou bien *sukopil*, de *su-hopil* (mutation d'une lettre); ou bien *ażkażal*, de *arż-hażal* (chute & mutation d'une lettre).

Si le mot composé est formé de deux noms substantifs, le nom

(1) Le verbe dans les mots composés n'est pas une forme fléchie, c'est le thème.

attributif doit précéder; c'est cette même règle qui veut que le génitif soit placé devant le nom qui le régit. Ainsi *betañal*, „pau-pière” est formé de *begi-hañal*, „œil-coquille”; *arrobi*, „carrière” de *arri-obi*, „pierre-caverne”; *lursagar*, „pomme de terre” de *lur-sagar*, „terre-pomme”; *arrañsalde*, „soirée” de *arrats-alde*.

Si le mot attributif est un adjectif, il est placé après le nom; p. ex. *eguerdi*, „midi” de *egun-erdi*, „jour-moitié”; *itzaurre*, „avant-propos” de *itz-aurre*, „parole-avant”; l'allemand Vorwort. *Arribiñi*, „écho” de *arri-biñi*, „pierre-vivante”.

La langue basque, comme tant d'autres langues, a formé aussi des mots en répétant le mot, mais en changeant la lettre initiale; p. ex. *nahas-mahas*, „pêle-mêle”; *zadura-badura*⁽¹⁾; *churi-muri*.

On a voulu voir dans cette manière de composition un procédé spécialement basque, sans se douter que beaucoup de langues ont formé de pareils mots: en français pêle-mêle; tohu-bohu; cahin-caha; en anglais helter-skelter; higledy-pigledy; en allemand holter polter, &c., &c.

NOMS VERBAUX COMPOSÉS.

Les noms verbaux composés ne sont pas très nombreux. Ces noms, ou plutôt ces adjectifs verbaux (2), sont composés:

- 1° D'un substantif & d'un adjectif verbal;
- 2° D'un adjectif & d'un adjectif verbal;
- 3° De deux adjectifs verbaux.

SUBSTANTIF ET ADJECTIF VERBAL.

L'adjectif verbal est alors généralement *artu*, „prendre”, *eisi*, „estimer, juger”, *egin*, „faire”.

(1) ... *Ezpada lapiko ustel bat, arbiñ, añañ, chongos, biri zakiñ, hitz batean, zadurdu bideuraz betea*. Larramendi, Introd. Dicc. p. ccxiv. „Si ce n'est un pot pourri plein de navets, de choux, de ..?, de morceaux de poumons, en un mot de tout”.

(2) L'adjectif verbal.

Ainsi *sukartu* „allumer” de *su* „feu” & *hartu* „prendre”; *lokartu* „s’endormir” de *lo* „sommeil” & *hartu*. Le *h* est devenu *k*, selon les lois phonétiques (voir ch. III). *Setartu* „s’obstiner” de *set* „obstination” & *artu*; *sinhetfi* „croire” de *sin* „foi” & *eifsi* „juger, tenir pour, tenir pour vrai”; *autefsi* „choisir” de *aut* „choix” & *eifsi* „tenir”; *afartu* „s’amuser” de *ats* „haleine” & *artu*; *aifeen* „se reposer” de *ats-egin*, prendre (litt. faire) haleine.

ADJECTIF ET ADJECTIF VERBAL.

Ce sont les mêmes noms verbaux *artu*, *eifsi*, *egin* qui forment ces adjectifs verbaux composés; p. ex. *oneifsi* „agréer, aimer” de *on* „bon” & *eifsi*; *edereifsi* „trouver beau” de *eder* „beau” & *eifsi*; *gairzefsi* „hair” de *gairz* „mauvais” & *eifsi*.

ADJECTIF VERBAL ET ADJECTIF VERBAL.

Ces adjectifs verbaux ne sont pas nombreux, ils sont généralement formés de *erazo*, *ari*; p. ex. *arrerazo* „faire prendre” de *ar* „prendre” & *erazo* „faire, causer”; & par conséquent tous les adjectifs verbaux factitifs composés avec *erazo*. *Eftali* „cacher, couvrir” de *es* „serrer, enfermer” & *ari* „faire”. La mutation de *r* en *l* se trouve dans les verbes *askaldu*, *auhaldu*, *afaldu*, *bazkaldu*, *gosaldu*, *kiskaldu*, tous formés de *ari*, selon toute apparence. De même *irzali* „éteindre” de *ich* „arrêter” & *ari* „faire”; ainsi : faire cesser (de brûler)= éteindre. En hollandais on dit pour éteindre „uitmaken” faire sortir, & pour s’éteindre „uitgaan” sortir, litt. aller dehors.

§ 3.

La dérivation.

La dérivation est un procédé beaucoup plus important que la composition. Il va sans dire qu'il ne peut être question en basque que d'une dérivation latérale, c'est-à-dire d'un mot basque d'un autre mot basque. La langue basque étant entièrement isolée jusqu'à présent, la dérivation en ligne directe, s'il est permis d'employer ce terme de généalogie, nous échappe nécessairement pour le moment.

La dérivation se fait à l'aide de terminaisons, que dans d'autres langues on a l'habitude d'appeler suffixes ; mais nous avons réservé le terme de „suffixe” pour ces lettres ou ces mots qui indiquent les différentes relations des mots entre eux. Ce n'est pas en vue de la clarté seulement, & pour distinguer deux espèces de mots, étroitement liés, sous quelques rapports, que nous employons ces deux termes ; c'est puisqu'il y a une véritable différence entre eux ; les terminaisons forment des mots ; les suffixes indiquent des rapports.

La ligne de démarcation que nous tirons entre ces deux espèces de mots nous paraît correcte. Cependant il est possible, bien que ce soit extrêmement rare, qu'un mot puisse être considéré comme appartenant aux deux catégories.

Un mot comme *goizko*, „matinal” n'avait jamais été analysé, & l'on pouvait dire que *goizko* était formé de *goiz*, „matin” & de la terminaison *ko*, tout comme *alifu*, „puissant” est formé de *al*, „puissance” & de la terminaison *ifu*. Mais quand on fait que les adjectifs en *ko* sont, pour ainsi dire, les génitifs du nom (comp. (poule) d'eau = aquatique ; (conseil) paternel = de père), *ko* reprend son caractère propre, *ko* est un suffixe correspondant à „de”. *Goižko* & tous ses pareils sont beaucoup trop visiblement ce qu'on nommerait dans nos langues des génitifs, pour qu'on puisse se méprendre sur leur forme. La place que ces noms occupent dans la phrase vient encore affirmer leur véritable caractère ; le génitif doit précéder,

& l'adjectif doit suivre le nom qu'il qualifie; ainsi *gerlako gizon bat ethorri da*, „il est venu un homme de guerre”. Nous considérons donc *goizko*, comme un nom avec un suffixe, un nom au génitif, correspondant à „de matin” & non pas comme un adjectif correspondant à „matinal”.

Maintenant que ces deux adjectifs sont analysés, leur forme s'explique, & *alisu* est un nom adjectif dérivé, formé de *al* & de la terminaison *isu*, tandis que *goizko*, bien qu'employé comme adjectif, est un nom au génitif, formé de *goiz* & du suffixe *ko*, lequel suffixe fait exprimer à *goiz* le rapport d'un génitif. *Alisu* n'exprime aucun rapport quelconque; c'est simplement un qualificatif. Ces adjectifs en *ko* sont si bien des génitifs du nom que *zeruko*, „de ciel = céleste” est employé par Liçarrague au pluriel *zeruetako*, „des cieux” = céleste; p. ex. *Ene Aita ceruetacoac...* Matth. xv, 13. „Mon Père céleste”. *Ceruetacoac* suit le nom à cause du pronom possessif.

Les exceptions dont nous parlions plus haut se réduisent peut-être à une seule exception, & c'est le mot *gabe*. *Gabe* est un adjectif & signifie „dénue”; il correspond à l'allemand „los”, au hollandais „loos”, tous les deux employés comme terminaisons; p. ex. *kinderloos*, „sans enfants”; *levenloos*, „sans vie”. On dit donc en basque *ezkergabe*, „ingrat” c'est-à-dire dénué de gratitude. *Gabe* a encore gardé sa signification propre, mais malgré cela en est arrivé à être employé comme suffixe avec la signification de „sans”: *nigabe*, „sans moi”; & en même temps comme terminaison, c'est-à-dire sans signification arrêtée, comme dans *ezkergabe*, „ingrat”. Il est probable que *gabe*, comme terminaison, représente tout aussi peu à l'esprit basque la négation de ce que le nom indique, que „loos” dans *roekeloos*, „téméraire” en hollandais. „L'esprit oublie”, comme dit M. Bréal, dans un cas analogue, „quand il veut, la nature adjective ou substantive” (1).

Mais quoique nous puissions ou quoique nous ne puissions pas arriver à découvrir la signification & la forme primitive de toutes les terminaisons, il nous semble qu'il faudra admettre: 1° qu'elles

(1) *Gram. comp.* de Bopp, Introd., p. xxix.

sont toutes des noms, adjectifs ou substantifs, & qu'unies à d'autres noms elles forment des mots dérivés ; 2° qu'elles n'indiquent jamais, excepté *gabe*, les rapports des mots entre eux, & ne peuvent pas être confondues avec les suffixes.

§ 4.

Les terminaisons au moyen desquelles on forme les mots dérivés pourraient être divisées en quatre classes, selon qu'elles servent à former 1° des noms substantifs ; 2° des adjectifs ; 3° des adjectifs verbaux ; 4° des adverbes.

TERMINAISONS DES SUBSTANTIFS.

<i>Ar</i> ou <i>tar</i> .	<i>Hari</i> .
<i>Ari</i> , voir <i>hari</i> .	<i>Keria</i> .
<i>Be</i> ou <i>pe</i> .	<i>Kunde</i> , <i>kunte</i> .
<i>Dura</i> ou <i>ihura</i> .	<i>Le</i> , voir <i>zale</i> .
<i>Era</i> .	<i>Men</i> .
<i>Gai</i> , <i>kai</i> ou <i>gei</i> , <i>kei</i> .	<i>Pen</i> .
<i>Gaillu</i> , <i>kaillu</i> .	<i>Tafun</i> , <i>tarzun</i> .
<i>Gale</i> , voir <i>zale</i> .	<i>Tegi</i> ou <i>teli</i> .
<i>Gin</i> , <i>gille</i> .	<i>Zale</i> .

TERMINAISONS DES ADJECTIFS.

<i>Dun</i> .	<i>Garren</i> .
<i>Gabe</i> .	<i>Garri</i> .
<i>Gor</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Nai</i> .
<i>Gure</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Ti</i> .
<i>Kor</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Tiar</i> .
<i>Koi</i> , voir <i>kur</i> .	<i>Tsu</i> , <i>su</i> .
<i>Kur</i> .	

TERMINAISONS DES ADJECTIFS VERBAUX.

*Du ou tu.**Z.**Ra.*

TERMINAISONS DES ADVERBES.

*Ki.**Ro.**Kizun.*

Lécluse, dans sa grammaire, compte soixante terminaisons, mais la moitié sont des noms. De la façon dont il s'y prend on pourrait considérer, par exemple en allemand, le mot *Alter*, „âge” comme une terminaison, puisqu'on dit *Zeitalter*, „âge”, *Mittelalter*, „moyen-âge”. Il a pris pour des terminaisons les noms dont il ne savait pas rendre compte, & le nombre n'en est pas petit; p. ex. *aldia*, *anza*, *bera*, *eifia*, &c.

§ 5.

Terminaisons qui forment des substantifs.

Ar ou tar. C'est le suffixe de l'ethnique; il est *ar* ou *tar*; le *r* est dur & par conséquent se redouble quand suit l'article. De *Burgos* on forme *Burgostarra*, „l'habitant de Burgos”; de *Oloron* on forme *Olorondarra*, „l'habitant d'Oloron”. Le *t* devient *d* quand les lois phonétiques l'exigent. Si le nom finit par une voyelle c'est l'oreille qui décide, selon Lardizabal, si le *t* sera maintenu ou élidé. *Erroma*, „Rome” fait *Erromarra* ou *Erromatarra*, „le Romain”. *Españarra*, „l'Espagnol”. L'origine de ce suffixe nous paraît être le substantif *ar*, „mâle”; le *t* dont il est précédé est sans doute inexpliqué jusqu'à présent, &, si c'est possible nous ne voudrions pas l'admettre comme

lettre euphonique ou adventice. Comme règle générale, l'élation des consonnes est de beaucoup plus fréquente que leur intercalation. Ces termes de „adventice, euphonique, redondante” n'expliquent rien du tout pour la plupart du temps. Cependant, si notre hypothèse est fondée, le *i* ne peut pas appartenir à *ar*; il faut donc qu'il appartienne au mot précédent; mais comment? Nous l'ignorons; mais il nous semble qu'on arrivera plutôt à un résultat satisfaisant en cherchant l'origine du *i*, soit dans le nom qui précède, soit dans un mot peut-être disparu. En tout cas, il nous semble très peu probable que *tar* soit la terminaison. *Ar* „mâle, homme” explique tout naturellement ces mots composés & trouve des analogies dans plusieurs autres langues. L'allemand *Landsmann* est exactement le basque *erritar*; de même en anglais & en hollandais on dit *englishman*, *engelschman* (un) anglais, *franschman*, *frenchman* (un) français, &c.

Jusqu'à présent nous n'avons trouvé que très rarement le *i* employé comme lettre euphonique : *eitzari*, de *eiz-ari*. Et encore il se pourrait que le *i* de *eitzari* & de quelques autres mots formés de la sorte, fût pour un *k* médial, qui est toléré seulement quand il provient de *h* radical. *Eitzari* est formé, selon nous, de *eiz-hari* & aurait dû faire *eizkari*; il se pourrait que le *k* eût été changé en *i*, selon la loi par rapport au *k* radical.

Ari, hari. Cette terminaison forme les noms d'agent, & correspond au français „eur” dans fileur, pêcheur, tourneur, &c. *Arrainkari*, bn. „pêcheur” de *arrain* „poisson” & *hari* avec mutation de *h* en *k* (voir ch. III). *Gatzkari*, bn. „marchand de sel” de *gatz* „sel”; *gerlari* „guerrier” de *gerla* „guerre”; *mearzari* „mineur” de *mearz* „mine”; *eitzari* „chasseur” de *eitz* „chasse” & *ari*, peut-être de *eiz-tari* avec mutation de *k* en *i*, comme c'est le cas pour le *k* radical.

Ari, hari nous semble être le nom verbal, dont la signification est „être occupé”.

Be signifie „bas” & a formé quelques rares mots : *leorpe*, g. „cabane” de *leor* „sec”; *burupe* „estime de soi-même, présomption” selon Pouvreau (v. Axular, p. xvi de la Gom. carta).

Dura. Cette terminaison qui est *thura* en souletin, se retrouve dans tous les dialectes. Les langues romanes en ont une semblable : *dura*, esp. p. ex. *cortadura*, *cornadura*; *dure* ou *ture* français. Elle leur vient du latin (voir Diez).

Il nous paraît cependant possible & même probable que cette terminaison soit purement basque dans les mots basques. *Du* ou *tu* est la terminaison qui forme les adjectifs verbaux ; *handi* „grand” fait *handitu* „grandi”; *epel* „tiède” fait *epeldu* „attiédi” & *epeldura* „attiédissement”. Or *ra* „vers” indique la „tendance vers” & par métaphore „le devenir”; par exemple *begiratu* „regarder” de *begi* „œil”; *gogoratu* „se rappeler, venir à la pensée” de *gogo*. Ainsi *epeldura* est attiédissement, c'est-à-dire le devenir tiède; tandis que *epeltasun* est tiédeur, de *epel* & *tasun*. *Eztidura* „adoucissement”; mais *eztitasun* „douceur”. *Chipitura* „rappetissement”.

Gay, gai, kai, g., l., bn., gei, b., ekhey, bn., ekai, l. La signification primitive de cette terminaison, qui est un nom, encore employé pour lui seul, est „matière, sujet, étoffe”; ensuite, comme adjectif „apte, capable”. L'expression française „il n'y a pas d'étoffe en lui pour en faire quelque chose” équivaut à „il n'est pas capable”... Comme terminaison ce nom se retrouve avec une signification moins définie, mais indiquant toujours que le nom auquel il est suffixé est rendu „propre à faire”, qu'il a „la faculté de faire”, qu'il est „destiné à faire telle ou telle chose”. Dans ces cas-là nous le retrouvons sous la forme *gai*, *kai*, *gi*, *ki*, p. ex. *agerkai*, g. „document” de *ager*, thème verbal au sens de „paraître, déclarer, manifester”; & ainsi *halgai*, de *hali* pour *hari* „tout ce qui provient du lin”. *Iraugai* = *iraugi* „chaume”. *Oihalki* „lambeau de toile”; *eçurki* „fragment d'os”; *idiki* „viande de bœuf”, &c.

Gaillu, kaillu. Cette terminaison, dont l'origine nous est inconnue, appartient aux dialectes basques français; elle ne se rencontre que rarement. Chaho la rend par „ce qui sert à” (1). Ainsi *handikaillu* „ce qui sert à agrandir” de *handi* „grand”. *Éderkaillu* „ce qui sert à embellir” c'est-à-dire ornement. *Lorgaillu* „bandage” de *lotu* „lier”.

(1) Etude gram.

Este kaillu, „lien” de *es*, „lier”. *Onkha illu*, „fumier” de *on*, „bon”, &c.
Gale, v. *zale*.

Gin, *ghin*, *gille*, *ille*, *ile*. Ces terminaisons sont en usage dans tous les dialectes, & indiquent en général ceux qui font quelque chose, les gens de métier; elles dérivent toutes de *egin*, „faire”. Le *n* de *egin* a dû se perdre devant *l* & *egin + le* est devenu *egile* ou *egille*, d'où *gille*, & par la chute du *g* *eile*. *Gin* ou *ghin* appartient plutôt aux dialectes basques français; p. ex. *zurghin*, l., bn., *zurgille*, l. „charpentier” de *zur*, „bois”. *Itzaghin*, f. „cloutier” de *irze*, „clou”. *Harghin*, f. „maçon” de *harri*, „pierre”.

La terminaison *le* de *egille* ou *egile* paraît être la contraction de *zale* (voir cette terminaison); & *eginzale*, „faiseur, créateur” se trouve comme *egille*. *Egille* à son tour est terminaison, sous une forme syncopée *ille* ou *ile* ou *eile*; *bacherille*, „potier” de *bachero-ille*. *Ehaille*, „tisserand” de *ehai-ille*.

Hari, v. *ari*.

Kai, v. *gai*.

Keria. Cette terminaison est de tous les dialectes & signifie tendance & au fond „mauvaise tendance”. La forme primitive est, croyons-nous, *heri*, „malade” dont le *h* initial, par suite de l'agglutination, venant au milieu du mot, s'est durci en *k*, selon la règle (1). Comparez notre Dictionnaire. L'étymologie explique pourquoi *keria* exprime une tendance mauvaise; p. ex. *ordikeria*, „l'ivrognerie”; mais on a quelquefois oublié le véritable sens de cette terminaison & elle a été appliquée de travers.

Kide. Ce mot signifie: pareil, égal; & aussi selon Pouvreau: compagnon. Le dialecte labourdin écrit *kide*, & le biscaïen *ide*; le *k* initial ne sera probablement pas perdu, & puisque *kide* se trouve aussi écrit *hide*, il est plus probable que le *h* se soit perdu en biscaïen, comme cela est toujours le cas, & que le *h* initial soit devenu *k* comme c'est la règle, pour les mots composés, p. ex. *bakid* de *bat-hide*, „commun”. Dans *aurhide*, „consanguin” le *h* (primitif?) s'est maintenu.

(1) Ch. III.

Zunde, zunte. La première forme de cette terminaison appartient aux dialectes g., b., l., bn.; elle est plus correcte que la seconde, qui est en usage en souletin, puisque *n* & *t* ne se suivent pas en général. Quelquefois le *k* est élidé comme dans *jakiunde*, g. „connaissance“ de *jakin*, sans doute pour éviter la cacophonie, car généralement le *k* reste : *ustekunde* „persuasion, conviction“; *ohikunde* „coutume“.

Men. Cette terminaison paraît être le nom substantif *men*: capacité, puissance, & pourrait être comparée à l'adjectif hollandais : vol „plein“; p. ex. *ahamen* „bouchée“ de *aho* „bouche“; en holl. „mondvol“ de mond „bouche“. *Eskumen* „poignée“ de *esku*; en holl. handvol. — *Nasmen* „mélange“ de *nas* ou *nasi*. *Baimen* „permission“ de *bai*.

Pen. Terminaison qui se trouve dans tous les dialectes pour former des substantifs de noms verbaux : *erospen* „achat“ de *eros-i*; *iduripen* „soupçon“ de *iduri*; *nahastepen* „mélange“ de *nahas-te*; *oroipen* „souvenir“ de *oroi*; *sorriapan* „naissance“ de *sor-rixa* (pour *rxe*); *jauisapen* „chute“ de *jauste*, de *jaus-i*.

Tasun, tarfun. Cette terminaison indique la qualité, la tendance, plutôt bonne, comme *keria* indique la tendance mauvaise : *berdin-tasun* „égalité“ de *berdin*; *aberaftasun* „richesse“.

Jusqu'à présent la signification de *tasun* est inconnue. Astarloa prétend que *tasun* signifie abondance, ce qui a été répété par W. V. Humboldt, & ensuite par tous ceux qui ont copié l'un ou l'autre de ces auteurs; mais il n'y a rien, autant que nous sachions, qui puisse prouver l'exactitude de cette assertion.

Il n'est donc pas possible de décider si le sens de *tasun* implique l'idée de bonté, comme *keria* implique l'idée de défaut, de mal.

La forme *tarzun* appartient aux dialectes bn. & soul.

Comp. le Dict. f. v. *eri* & *tasun*.

Tarzun, v. *tasun*.

Tegi. Cette terminaison se trouve dans tous les dialectes, mais souvent sous sa forme contractée *tei*. C'est un nom substantif signifiant „lieu“, holl. plaats. P. ex. *futei* „foyer“ de *su-tegi*; en holl. *vuurplaats*, ce qui est exactement le mot basque. *Argindeggi* (muta-

tion de *i* en *d* après *n*) „atelier du lapidaire; de *arri-egin-egi*.

Une variante de *egi* est *toki* contractée en *toi*; p. ex. *irat^ztoi*, bn. „fougeraie” de *irat^z-toi*.

Teli. Terminaison du dialecte soul. & indiquant „amas”; p. ex. *elhurieli* „amas de neige”; *harrieli* „amas de pierre”; *gizoneli* „amas d’hommes”.

Tzaille, v. *zale*.

Zale, *gale*. *Gale* & la variante *zale* (mutation de *g* en *z*, voir ch. III) sont des noms substantifs & signifient „envie, désir”. *Ondazun zalea da gizona*. Mendiburu, p. 49. „l’homme est désireux de biens”. *Non du bagea, an da zalea*. Prov. „Où est manque, là est désir”.

Zale se trouve comme terminaison en b., l., bn.; *neka^zale* „ouvrier” de *neke* „travail”; *egin^zale* „créateur” de *egin* „faire”. Mais plus généralement on trouve *tzaille* dans les dialectes basques français : *on^tzaille* „bienfaiteur” de *ona*; *sal^tzaille* „vendeur” de *sal-du*. La variante *z = t^z* se rencontre très souvent *en^zun-en^{t^z}un*. La variante *l = ll* n’est pas non plus rare.

§ 6.

Terminaisons qui servent à former des adjectifs.

Dun. Cette terminaison se trouve dans tous les dialectes; elle est formée de la 3^{me} personne sing. de l’indicatif: *du* „il a” suivi du pronom relatif *n*; ainsi „qui a”; p. ex. *bior^tdun* „courageux” de *bior* „cœur”; qui a cœur. *Aurdun* „enceinte” de *aur* „enfant”; qui a enfant. *Zamaldun* „cavalier” de *zamari-dun*.

Gabe. Nous avons déjà parlé de cette terminaison (v. § 3), qui se trouve sur la limite entre les terminaisons & les suffixes. Dans *nigabe* „sans moi”, *gabe* est un suffixe; il indique un rapport; dans *eskergabe* „ingrat” *ustegabe* „irréfléchi” *gabe* est une terminaison, formant un mot d’un autre mot & n’indiquant aucun rapport, excepté pour le

grammairien qui décompose le mot. Toute classification nous paraît devenir impossible si l'on n'assigne pas pour limite la signification actuelle du mot, puisqu'on ne peut prendre en considération toutes les phases par où le mot a passé. Le substantif verbal, par exemple, est un nom au locatif, mais pour l'étymologiste seulement, car ce locatif n'est plus sensible dans la phrase; bien plus, ce locatif sert comme objet (infinitif) dans la phrase régie.

Gabe a conservé sa signification indépendante, on le trouve séparé du nom & régissant le partitif : *Ogirik gabe*, „dénue de pain”. — *Galdu dira euskarasko librurik gabez euskarasko hirz egite*. Mendiburu. „Il s'est perdu beaucoup de mots basques par le manque de livres basques”. *Gabez* est *gabe* + *z*, c'est-à-dire, „par le manque”. Nous pouvons citer deux suffixes à l'appui de notre théorie de classification; ce sont *kin* & *r̄at*, tous les deux régissant le génitif (voir ces suffixes).

Il est plus que probable que nous connaissons l'origine de *kin*; *kin* est un nom au locatif signifiant „dans la compagnie” & de là le génitif qui précède. Nous connaissons donc tout aussi bien l'origine de *kin* que de *gabe*; tous les deux sont des noms, l'un adjectif, l'autre substantif; & malgré cela *kin* n'est jamais terminaison, & *gabe* peut l'être; *kin* exprime une relation, comme nos prépositions, & n'exprime jamais autre chose qu'une relation, & *gabe* sert à former des mots, & sert aussi comme suffixe; c'est cette aptitude à rendre ce double service qui le place sur la limite de l'une & de l'autre catégorie de ces mots.

Garren. Tous les dialectes font usage de cette terminaison pour former les noms de nombre ordinaux : *bigarren*, *hirugarren*, &c. Plusieurs auteurs anciens écrivent *garren* séparé du nom de nombre; mais jusqu'ici nous n'avons pas pu découvrir la signification de cette terminaison.

Garri. Cette terminaison forme un grand nombre d'adjectifs & leur donne le sens de „porté à, enclin à”. Il nous semble qu'elle dérive de *ekarri*, „porter”. Cette forme d'adjectifs se retrouve en allemand & en hollandais; *dragen*, holl. „porter” fait *haatdragend*, „rancunier” de *haat*, „haine” & *dragend*, part. présent „portant”.

Ainsi *arrogarri* „orgueilleux” de *arro* „vain, gonflé”. *Ahalgegarri* „honteux” de *ahalge*. On trouve chez Larramendi *estimagarri* „appréciable, esp., estimable” ce qui ne paraît pas être une forme correcte; les adjectifs en *garri* devraient avoir une signification active. Mais toutes les langues se permettent de ces licences; en français l’adjectif curieux sert dans les deux sens „un homme curieux” au propre, est un homme qui veut tout savoir; „un meuble curieux” est un meuble rare. — Comp. le Dict.

Gor, v. *kur*.

Gure, v. *kur*.

Kor, v. *kur*.

Kur. La signification primitive de *kur*, *gur*, paraît être „penché, courbé”; & puisque la théorie qui veut que les explosives fortes aient précédé les explosives douces, est probablement correcte, il faut admettre *kur* comme la forme primitive. *Kur* ou *gur* signifie, de nos jours, „révérence” & a donné le nom verbal *khurtu* „s’abaisser”. Comp. le Dictionnaire. *Kur* ou *gur* nous semble se retrouver dans la terminaison *gure* avec la signification de „inclination, désir, volonté”; p. ex. *logure*, g. „envie de dormir”; *azkure* „envie de se gratter”. *Gure* ou *kure* est devenu dans quelques dialectes *gor* ou *kor*, & même cette variété de la voyelle se retrouve dans le même dialecte: *ilkor* „mortel” appartient aux dialectes guip. & lab.; *galkor*, *galkhor*, l. „périssable”.

Nai. Cette terminaison est très rare; nous ne l’avons trouvée jusqu’à présent qu’en guipuzcoan & dans le seul mot *ikasnai*. *Nai* signifie „volonté” & correspond dans ce cas-ci exactement à la terminaison hollandaise *gierig* (de *begeerig*, „qui a envie de, avide”) & *ikasnai* se rend parfaitement par *weetgierig* „avide d’instruction”. La même terminaison se retrouve en allemand; *neugierig*, all. *nieuwsgierig*, holl. „curieux”; litt. avide de nouvelles.

Ti. Terminaison qui se trouve dans tous les dialectes & correspond à la terminaison holl. *achtig*, de *aard* „nature, disposition”. *Gezurii* „menteur”; *egiati* „véridique”; *bekhaiζii* „envieux”.

Tiar. Cette terminaison n’appartient qu’aux dialectes basques français; elle signifie: ami de; p. ex. *David errege Jainkotiar hura*.

Chourio, p. 316. „Ce roi David ami de Dieu, dévoué à Dieu”. La version souletine est : *devota bere indar oroz*; la version nav. esp.: *guztiꝝ devotoac. — Goiztiꝝ „matinal”*.

C'est à tort, croyons-nous, que M. Gèze (1) considère *tiar* & *tar* comme une terminaison & la rend par : qui fréquente, qui habite, qui pratique. Comment cette signification s'applique à „Dieu” ou à „matin” n'est pas dit.

Comme *tiar* a le sens de : ami de, dévoué à, porté à, il est probable que cette terminaison dérive d'un adjectif ou adjectif verbal, ayant cette signification. La seule racine qui conviendrait est *jar* ou *yar* qui signifie „assis”. Comme le *j* (*y*) initial prend quelquefois le son de *dj* (voir Diction. f. v. *f, jerzi* = *deirzi*), *yar* ou *jar* est devenu *diar* puis *tiar*, comme *du* devient *tu*. La forme s'explique donc, croyons-nous ; mais la signification? Comment est-ce que „assis” en est venu au sens de : incliné, penché?

Tsu, su. Terminaison qui se trouve dans tous les dialectes ; elle est écrite *tsu*, *xu*, *su*; *x* étant prononcé *is*, *tsu* & *xu* ont le même son, rendu d'une manière différente; *su* est rare, comme dans *odolsu* „sanguinaire”; *egarsu* „altéré” qui s'écrit aussi *egarisu*. *Lohixu*, f. „luxurieux”; *harrixu*, f. „pierreux”; *alisu* „puissant”, &c.

La langue basque possède aussi quelques terminaisons pour les diminutifs & les augmentatifs.

Le signe distinctif du diminutif paraît être le mouillement. On retrouve le mouillement aussi dans la conjugaison familiale. Il suffit même, dans quelques dialectes, de prononcer la lettre mouillée, sans rien ajouter au mot. Lardizabal dit (Gr., p. 82, n° 5) que *maitea* „cher” se prononce comme terme de tendresse avec *t* mouillé. En général, dans beaucoup de langues, les termes de tendresse, les termes familiers, sont des diminutifs.

Il est difficile de tracer l'origine de ces terminaisons (2) & nous

(1) *Eléments de Grammaire basque*, p. 255.

(2) Ce qui est considéré comme terme d'amitié chez un peuple est souvent une injure chez un autre. En anglais un enfant dira à sa mère : Dear old mama. „Chère vieille maman”. En holl. ou en all. l'enfant qui entendrait appeler sa mère ou sa bonne „vieille” serait très choqué.

ne ferons que les nommer. En biscaïen il y a *ñ*, *ch*, *x*; p. ex. *neska* fait *neskacha*; *aita* fait *aitacho*; *enecho* „mon cher”; esp. *muy mio*. *Giżon* fait *giżoncho*. En soul. il y a *no*, *ño*, *ni*.

Les terminaisons *iżar* & *char* sont, selon toute apparence, formées de *chaar*, *żar* „vieux”. *Giżounchar* „un homme de peu”. *Emażietżar bat* „une vilaine femme”.

En lab. *tcho*, *to*, *sko*, *skoto*, &c.: *Eta canta espirituależco librutcho hau...* Les Noëls de Etcheberry (1630). „Ce petit livre de chants spirituels”...

Les terminaisons pour les augmentatifs sont: *to*, *ko*, p. ex. *giżato*, de *giżon-to*. Pour la mutation de *giżon* en *giża*, comparez les dérivés *giżaldi*, *giżakumeak*, &c. (voir le Diction.). *Murilko*, &c.

§ 7.

La dérivation du nom verbal.

Il y a une grande difficulté à classer les noms verbaux en noms verbaux primitifs & noms verbaux dérivés. Il est impossible de dire où une classe commence & où l'autre finit.

Strictement parlant, on pourrait admettre que tous les noms verbaux sont dérivés; ils sont tous formés d'un thème verbal (peut-être d'une racine verbale), auquel est joint une terminaison, soit *du*, *tu*, *i*, *n*. *Ibil* fait *ibili*; *eros* fait *erosi*; *sal* fait *saldu*. Comme thème (ou comme racine) ces noms se trouvent dans l'impératif; mais il existe cependant une différence marquée entre eux. *Ibili* est un nom verbal qui se conjugue; & *erosi*, bien qu'il ne se conjugue pas, a eu, selon toute probabilité, sa conjugaison régulière comme *ibili*; on a dû dire *darosai*; mais de nos jours on ne conjugue *erosi* que par périphrase: *erosi dut* „j'achète”. Au contraire *saldu*, *artu*, *asi* de *sal*, *ar* & *as* ne se conjuguent pas, & il n'y a aucune raison pour admettre qu'ils aient eu une conjugaison; *asi* pourrait encore se conjuguer, mais pour des noms verbaux comme *far*, *sal*, *ar* & d'autres, il ne

serait pas possible de les conjuguer par analogie avec les noms verbaux connus, comme *ibilli*, *ikusi*, *eiorri*, &c. (1). Comme noms verbaux primitifs, ils auraient dû se conjuguer régulièrement, puisque la conjugaison périphrastique est d'une date plus récente; & cependant on ne voit pas comment ils auraient pu être conjugués régulièrement. De plus, les noms verbaux en *du*, *tu*, sont, croyons-nous, d'une date comparativement récente, ce qui ne s'accorde pas non plus avec la notion de thèmes verbaux primitifs. Comment ces noms verbaux, comme *saldu*, *artu*, *sartu*, &c., étaient-ils conjugués, ou même, comment ces adjectifs verbaux étaient-ils formés, avant que la langue basque eût admis *du* ou *tu* comme caractéristique de l'adjectif verbal? est-ce que *sal*, *ar*, *sar* étaient des thèmes verbaux, ou même des racines verbales en usage comme adjectifs verbaux, comme il arrive avec les adjectifs verbaux en *n*: *jan*, *eman*, *egin*? Jusqu'à présent toutes ces questions restent sans réponse, & nous aimeraisons considérer provisoirement tous ces noms verbaux comme primitifs en réservant le terme de „noms verbaux dérivés” à ceux qui sont dérivés, soit d'un substantif, soit d'un adjectif, soit aussi d'un nom verbal.

Les suffixes à l'aide desquels se forment les verbes dérivés sont: *i*, *ra*, *ka*, *z*, *ki* ou *zki*, *du* ou *tu*.

Nous rangeons donc dans cette classe les noms verbaux qui sont dérivés:

1° D'un substantif: comme *bildurtu* „craint” de *bildur* „crainte”; *apaindu* „orné” de *apain* „ornement”; *buȝtandu* „germé” de *buȝtan* „germe, queue”.

2° D'un adjectif: *handitu* „grandi” de *handi* „grand”.

3° D'un nom soit substantif, soit adjectif, à l'aide d'un des suffixes *ra*, *ka*, *z*, &c. Le suffixe *ra* „vers” a formé plusieurs noms verbaux dans lesquels se trouve exprimé „une tendance vers”; p. ex. de *on* „bon” on forme *oneratu* „porté au bien = amendé”; de *men* „puissance” on forme *menderatu* „amené vers, sous, la puissance = subjugué”. De *begi* „œil” on forme *begiratu* „regardé”. Les

(1) Les noms verbaux comme *sartu*, *saldu*, &c., peuvent avoir pris dans la suite cette forme simple, qui les fait passer pour des noms verbaux primitifs. *Jabaldu* est pour *jabe-ari-du*, *itȝaldu* & *itȝali* pour *itȝ-ari-du*.

adverbes comme *gora* „en haut” & *bera* „en bas” avaient déjà le suffixe *ra* & ont donné *beraru* „abaissé” & *goratu* „élevé”.

Le suffixe *z* „par” a fait de *be* „bas” *beztu* „humilié” de *ichu ichuzkitu*; ici se trouve encore *ki*; pour *kide*?

Le suffixe *ka* a formé de *elhe elhekatu*, de *oska oskakatu*, de *sista sistakatu*.

La terminaison *zer*, selon Larramendi, & *rzer* ou *ter*, selon Salaberry, donne au substantif verbal la signification de „faillir”. — *Hazter niñ oihuç* „j'ai failli commencer à crier”. — *Goseak hilzer daude asko ta asko* (1). „Les affamés ont très souvent failli mourir”. Est-ce que cette terminaison ne serait pas le suffixe *ra* „vers” ajouté à la terminaison du substantif verbal *re* ou *rze*, ce qui expliquerait aussi les variantes *ter* & *rzer* ou *zer*; *hazte + ra*, *ilrte + ra*?

(1) Lettre de Larramendi à Mendiburu, p. 2, verso.

L A S Y N T A X E

CHAPITRE XXI.

L'ARTICLE.

L'usage de l'article est en basque à peu près le même que dans nos langues. Du moment que le nom est défini par un autre mot, soit pronom, soit nom de nombre, soit adverbe de quantité, l'article ne sert plus. On ne dit pas plus en basque qu'en français : *Zer liburua?*, „Quel le livre”? On dit : *Zer liburu?*, „Quel livre”? Et ainsi : *giżon au*, „cet homme”. *Giżon bi*, „deux hommes”. *Ogi asko jan der*, „j'ai mangé beaucoup de pain”; litt. beaucoup pain, comme en all., en holl., en angl., en esp., en ital.

L'article basque a conservé, comme l'article espagnol, quelque chose de sa nature primitive; on peut l'employer là où l'on préfère en français se servir d'un pronom démonstratif. On dira, par exemple, en espagnol : *Nos es lo mismo trazar una grammatica general, que escribir la de una lengua particular* (1). „Ce n'est pas la même chose de composer une grammaire générale que d'écrire celle (& non „la” comme en espagnol) d'une langue particulière”. De même en basque, si l'on dit : *liburu au da semearena*. „Ce livre est celui du fils” on dit au fond : ce livre est le du fils; *semearen-a*. Par conséquent, s'il faut exprimer le pluriel, on prend l'article au pluriel : *liburu oyek dira semearenak*. „Ces livres sont ceux du fils” ou „les du fils”; *seme-ar-n-ak*, les-de-le-fils.

(1) Salva, Gram., Introd., p. xvii.

t da. „Le fils
en écrivant :
mandements
mak dira egia

en caractéris-
et &c même

verbe, dont
ment avec le
oyek utsirik,
as habitué à
berger”. Il
u, &c.

la manière
d'au dernier
désigner ce
nme”; *gl̄on*
aison, *gl̄on*
and; *dieses*
nek esan dlo,
— *Bere echo*
calnduan,
etliburu du
”, *ta aldaren*
ittura yoko

CHAPITRE XXII.

LE NOM.

§ I.

Le sujet & l'objet.

La langue basque n'a pas de déclinaison & ne distingue pas ce que l'on appelle „cas”. Le sujet & l'objet existent, comme de raison; c'est la logique qui le veut; mais la grammaire ne connaît ni nominatif, ni accusatif. Le sujet & l'objet ont la même forme; seulement le sujet, quand il est l'agent, porte la caractéristique *k*; mais du moment que le verbe est intransitif, le sujet n'a pas de caractéristique, & ne se distingue en rien de l'objet; p. ex. *gizonak ikusten du... „l'homme voit...”*; mais *giزona dator „l'homme vient”* & *ikusten dut giزona „je vois l'homme”*.

La caractéristique *k* est si bien le signe de l'agent & non pas celui du nominatif, que le nom porte ce signe, même quand le verbe de la phrase est un verbe passif; p. ex. *Jaungoikoak egiña iزان mundua. „Le monde fut fait par Dieu”*. *Jaungoikoak egin zuen mundua. „Dieu fit le monde”*.

Le sujet avec le verbe passif est appelé dans d'autres langues „le sujet logique” & est toujours rendu par le nom accompagné d'une préposition „par” ou „de”; & c'est ce qui a induit quelques auteurs basques à exprimer de pareilles phrases à l'aide de *garik* ou *gandik* ou *z*; mais Lardizabal (1) & Zavala (2) considèrent cette façon de s'exprimer comme vicieuse: il ne faut pas dire: *Semea*

(1) Gram., p. 67-68.

(2) Verbo vasc., p. 17, note.

maitetua da aitagarik; il faut dire: *Semea aitak maitetua da.*, „Le fils est aimé du père”. Dechepare s'exprime correctement en écrivant: *Manamenduyak hoyek dira Jangoikuak emanik*. „Ces commandements sont donnés par Dieu”. De même *Tainkoak berak esanak dira egia oneek* (1). „Ces vérités sont dites par Dieu même”.

Dans les flexions du verbe, le même pronom (ou son caractéristique) sert indifféremment comme sujet, comme objet & même comme datif (2).

Il paraît que quand le sujet a rapport à plus d'un verbe, dont l'un est transitif & l'autre intransitif, il y a accord seulement avec le premier verbe: *David erzegoan alako soñekoakin oitua, eta oyek uisirik, artu zituen arraizoñekoa*. Lardizabal. „David n'était pas habitué à de tels habits, &, les ayant ôtés, il prit son habit de berger”. Il semblerait qu'il aurait fallu répéter le sujet: *Davidek artu*, &c.

§ 2.

Accord du nom.

La langue basque est extrêmement économique dans la manière d'indiquer les rapports des mots entre eux; ce n'est qu'au dernier mot de la proposition qu'on ajoute le suffixe qui doit désigner ce rapport; p. ex. *echea gizon onen*, „la maison de cet homme”; *gizon* ne change pas. Si la langue basque avait une déclinaison, *gizon* devrait aussi être décliné, comme par exemple en allemand: *dieses mannes*, & non pas: *dieses mann*. De même: *Zer gizonek esan dio*. „Quel homme le lui a dit”; & non pas: *zerk gizonek*. — *Bere eche sainduan*. „Dans sa sainte maison”; & non pas: *echean sainduan*.

Cette règle s'applique aussi aux noms verbaux. Mendiburu dit (Jesufsen compañiaco, p. 14): *Gugatik gizon egite iluze, ta aldearen geldirzea ez da bakarrik guk Jesusi zor dioguna*. „Nous sommes rede-

(1) *Verbo vasc.*, p. 17, note.

(2) Ch. xi, § 3.

vables à Jésus, non pas seulement parce qu'il s'est fait homme, qu'il est mort, qu'il est resté dans l'autel, pour nous''. Cependant Axular écrit, p. 93 : *Aldumeo urzico eta mudaricoitu presoina...*

Il y a pourtant quelques exceptions.

1^o Quand l'adjectif est suivi du pronom démonstratif, tous les deux prennent le suffixe; p. ex. *Ecen gauza hauc guciac eguin behar dirade*. Matt. xxiv, 6. „Car il faut que toutes ces choses arrivent”; litt. soient faites. Ici *hauk* & *guziak* ont tous les deux le signe de pluralité *k*. — *Beraç Davidec berac erran du*. Marc xii, 36. „Mais David lui-même a parlé”. *Davidek* & *berak* ont tous les deux le suffixe *k*, caractéristique de l'agent.

En vertu du principe qu'il ne faut pas exprimer deux fois le même rapport, ou la même circonstance, les noms restent au singulier quand ils sont accompagnés :

1^o D'un nom de nombre. Le nombre suffit à indiquer le pluriel *gizon bi* „deux hommes”.

2^o D'un adverbe de quantité :

Anhiç gauza behar dira iudiçio handian. Dechepare, Poésies, 24. „Il faudra beaucoup de choses dans le grand jugement. — *Berze anhirç deboçinorçko othoirçekin*. Haramburu (titre du livre). „Avec beaucoup d'autres prières de dévotion”.

§ 3.

L'attribut.

Dans quelques dialectes l'attribut s'accorde en nombre avec le sujet; dans quelques autres il n'y a pas d'accord. En labourdin, en souletin & en bas-navarrais l'attribut est invariable, & a la forme indéfinie. *Emaçreak iżikor dire*; „les femmes sont pusillanimes” (1). — *Zeren baskoak baitira abil, animos eta gentil, eta hetan iżan baita* (2)...

(1) Darrigol. *Diff. apol.*, p. 144.

(2) Dechepare, Introd.

,,Puisque les Basques sont habiles, courageux & aimables, & que parmi eux il y en a'... — *Oso diradenéc eztute... baina eri diradenéc.* Marc 11, 17. ,,Ce ne sont pas ceux qui sont sains... ce sont ceux qui sont malades''. — *Ecenene uztiarria aisi da, eta ene carga arin.* Matth. XI, 30. *Haimbeste gira flaku*, ,tant nous sommes faibles''.

En biscaïen & en guipuzcoan l'attribut s'accorde en nombre avec le sujet. *Ez olgeeta guztiaak dira onak* (1). ,,tous les amusements ne sont pas bons''. *Gizonak ilkorraak dira*, ,les hommes sont mortels''.

Il paraît cependant que quand l'attribut est un adjectif verbal il y a accord dans tous les dialectes. *Bereak bere odolaq erosiaak gaitu* (2). ,,Lui-même il nous a rachetés de son sang''. *Tainkoak berak esanak dira egia oneek* (3). ,,Ces vérités sont dites par Dieu même''. *Mai-tatuak gera*, ,nous sommes aimés''.

Pouvreau fait accorder l'attribut : *Baldin zure tristezia eta etsimendua handiaak badire* (4). ,,Et si votre tristesse & votre désespoir sont grands''...

§ 4.

Le nom & son qualificatif.

Le qualificatif, dans l'acception la plus large (adjectif, pronom, nom de nombre, suffixe), suit le nom : *gizonez ederra*, ,le bel homme''; *gizonez au*, ,cet homme''; *gizonez laur*, ,quatre hommes''; *buruñ*, ,par cœur''.

Excepté :

1° Quand le qualificatif est ce que l'on nommerait dans nos langues un génitif; dans ce cas il précède le nom : *nere aitaren echea*, ,la maison de mon père''. Ici nous avons deux génitifs; *aitaren* qui qualifie *echea* & le précède, & *nere* qui qualifie *aitaren* & le précède. — *Gizonak, lurreko abreak, aireko egaztiak.*, ,Les hommes, les ani-

(1) Bartholome.

(2) Axular, p. 137, 8. éd.

(3) Verbo vasco., p. 17.

(4) Gvdu espirituala, p. 23.

maux terrestres, les oiseaux de l'air". *Lurreko & aireko*, comme tous les adjectifs en *ko* „de” prennent la place assignée aux génitifs (1). Comme nous l'avons dit en parlant des adjectifs en *ko*, ce sont trop visiblement des noms au génitif pour qu'on puisse se méprendre sur leur forme.

2° Quand le qualificatif est un pronom indéfini *berri* ou *ber* ou *beste* „autre”; *hanitz*, *anitz*, *anhitz* „beaucoup”. *Eta beste sentidu guztiak* (2). „Et tous les autres sentiments”.

3° Quand le qualificatif est un pronom interrogatif: *zer*, *nor*, *zein*. *Zer gizon?* „quel homme”? *Nor da hor?* „Qui est là?”

Dans les mots composés, si le mot attributif est un substantif, celui-ci est placé le premier: *ugarri* „écueil” de *ur* „eau” & de *arri* „pierre”. Si le mot attributif est un adjectif, il suit le nom: *hirzaurre* „préface” de *hir* „parole” & *aurre* „avant” = avant-propos (3).

Le suffixe est le seul de ces mots qui s'unisse aux noms, &, par exception, le nom de nombre *bat*. Quelques auteurs, surtout les biscaïens, ont écrit séparés du nom quelques suffixes, ce qui n'a pas seulement le désavantage d'être un procédé arbitraire, il est également fautif. Aujourd'hui que nous connaissons la forme des suffixes, ce serait une erreur que d'écrire, comme le fait par exemple Añibarro (Lora sortu, p. 3): *Ta adierazotera guztiak eurac ganaco esqueriazun andia gure alderic.* „Et de témoigner à tous la grande reconnaissance de notre part envers eux”. Le *c* & le *g* ne sont qu'une seule lettre dans *eurac ganaco*, qui devrait s'écrire *eurakanako* ou avec mutation de *k* en *g*: *euraganako*. Deux pages plus loin Añibarro écrit: *Anaje maiteac Jefusegan.* „Frères aimés en Jésus”. On se demande pourquoi *gan* est uni à Jésus, & pourquoi *ganako* est séparé de *eurak*. L'espèce de purisme apparent n'est pas bien fondée & a conduit à la forme erronée que nous venons de citer.

(1) Voir ch. xx, § 3.

(2) Olæchea, *Dotrina*, p. 143.

(3) La facilité de former des mots composés simplement par la position, en même temps que par le signe du génitif, est remarquable dans quelques langues. Nous lisons dans un journal anglais que lord *** a introduit „une députation de l'association des ouvriers (pour l'observance) du repos du jour du Seigneur”. — A deputation from the working men's Lord's day rest association.

§ 5.

L'adjectif.

La langue basque ne connaissant, ni déclinaison, ni genre grammatical, la syntaxe de l'adjectif se réduit à quelques règles par rapport à la place que ce nom occupe dans la phrase, ce qui a été déjà discuté dans le paragraphe précédent. Nous ajouterons seulement que quelques adjectifs font une exception. Ceux en *ko* précèdent le nom, puisqu'ils sont des génitifs; mais si le nom est précédé d'un pronom possessif, l'adjectif en *ko* suit le nom; p. ex. *Ene aita ceruētacoac landatu eziuen landare gucia.* Matth. xv, 13. „Toute plante que mon père céleste n'a point plantée”. Par contre: *Ceren quey eman bairzaiçue ceruētaco resumaco secretuén eçagurzea.* Matth. xiii, 11. „Parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux”; litt. la connaissance des secrets du royaume des cieux.

CHAPITRE XXIII.

LES PRONOMS.

§ 1.

Les pronoms démonstratifs.

Le pronom démonstratif suit immédiatement le nom qu'il accompagne; p. ex. *gizon hau*, „cet homme”, *gauza hauk guziak*, „toutes ces choses”.

· Employé pour „quel, quelle” *au* ou *hau* précède le nom : „quelle chaleur”! *au orza!*, „quel homme”! *au gizon!* Le pronom démonstratif est employé dans ce même sens en allemand : *diese hitze!*

Le pronom démonstratif est toléré, comme en allemand & en hollandais, simultanément avec le pronom possessif: *Ene hirz hauc.* Matth. vii, 26. „Ces miennes paroles”.

Le pronom démonstratif précède le nom quand il sert comme pronom possessif correspondant à „son, leur”, puisque dans ce cas c'est le génitif; exactement l'allemand *dessen* & *deren*; p. ex. *Eta oyen iru seme erraňak.* Lardizabal. „Et de ceux-ci les trois fils & belles-filles”; c'est-à-dire: leurs trois fils, &c. *Oyen* est le génitif pluriel; voir le pronom *au*. — *Abere pisti eta egañtiak oyen mendeian ipiňi zituen.* Lardizabal. „Les animaux, les reptiles, les oiseaux, il les plaça dans le pouvoir de ceux-ci” c'est-à-dire: dans leur pouvoir.

Le pronom qui correspond à la 3^{me} personne, qu'il soit *hura* ou *au*, *hau* ou *ori*, *hori*, s'emploie, quand il se rapporte au régime, pour exprimer son, leur, ses, leurs comme dans les exemples que nous venons de citer; mais si „son, leur” se rapporte au sujet de la phrase, on se sert généralement de *bere*; *bere eehe sainduan*, „dans sa sainte maison”. La règle est peut-être un peu trop absolue; du moins Larramendi même s'en écarte quelquefois. La même règle se retrouve en allemand où „*dessen*” & „*deren*”, génitifs sing. & plur. de „*der*” sont réservés pour l'objet de la phrase.

Quand le pronom démonstratif de la 3^{me} personne est suivi du pronom relatif, c'est toujours le démonstratif *a* qu'il faut employer: *ikusten duena*, „celui qui voit”; *du-n-a*, „lui-qui-a. Au pluriel „ceux qui voient” fait *ikusten dutenak*. Dans les dialectes basques français, qui distinguent aussi au pluriel l'agent du patient, on retrouve la même différence que l'on observe dans le nom; l'agent pluriel se termine en *ek*. *Eta iragaiten ciradenéc.* Matth. xxvii, 39. „Et ceux qui passaient”.

§ 2.

Les pronoms personnels.

Si le pronom personnel est exprimé, il précède généralement le verbe, comme dans toutes les autres langues; mais il est d'un usage comparativement rare, puisqu'il est exprimé dans la flexion verbale même. Quand Axular dit „vous m'êtes en allé de la terre” il exprime „vous m'êtes en allé” par *joan zatzaizkit*; „vous” est rendu par *z* initial & „me” est rendu par *t* final (v. ch. XI, § 3 & 4).

Nous avons vu (ch. VIII) que le pronom de la 2^{me} personne du pluriel *zu* „vous” sert comme singulier, comme dans toutes les autres langues que nous connaissons.

§ 3.

Les pronoms possessifs.

Les pronoms possessifs étant des génitifs, précèdent toujours le nom.

Le pronom possessif, suivi de l'article, devient un adjectif possessif. *Nere* fait *nerea*, „le mien”; dans ce cas il suit quelquefois le nom; p. ex. *aita gurea*, „notre père”; en s'adressant à la personne dont il est question.

Nahi baduc, eguin dirzagun hemen hirur tabernacle, bat hire, eta bat Moysesen, eta bat Eliasen. Matth. XVII, 4. „Si tu veux, faisons ici trois tentes, une pour toi (litt. de toi), une pour Moïse (litt. de Moïse) & une pour Elie”. — *Hire* est employé ici purement comme génitif, tout comme *Moysesen* & *Eliasen*.

Le nom qui suit le pronom possessif a toujours la forme définie: *nere eichea*, „ma maison”; *bere adiskidea*, „son ami”; excepté quand

ce nom est accompagné d'un qualificatif quelconque, p. ex. *Jainko choillak bere iżate neurri gabekoaż... egiten du* (1). „Dieu seul, par son être, (étant) sans mesure... fait”...

Jondoni Laurendi martyr handi hark garairu quen mundua bere Ipičpiku sainduak bezala (2). „Saint Laurent, ce grand martyr, surmonta le monde, comme son saint évêque”.

§ 4.

Le pronom relatif.

La syntaxe du pronom relatif, maintenant que nous en connaissons l'origine, s'est considérablement modifiée. La phrase *ikusken naun aurra*, „l'enfant qui me voit” était très probablement à l'origine *ikusken nau non aurra*; *non* est „que” & la traduction littérale est : l'enfant que il me voit. De même *ikusken dei non aurra*, „l'enfant que je vois” est pour *ikusken dei non aurra*, littéralement : l'enfant que je le vois.

Il n'y a plus de phrase participiale ou autre ; le basque s'exprime comme les autres langues ; seulement l'agglutination a fait *naun* de *nau non*, & *dedan* de *dei non*. L'explication était sous la main & on l'avait cherchée très loin.

Non primitif se retrouve donc comme *n*, suffixé aux flexions verbales, & est précédé quelquefois d'une voyelle qui est tantôt *a*, tantôt *e* ; il ne paraît pas qu'on observe très rigoureusement une règle à cet égard ; peut-être est-ce l'oreille qui décide. Larramendi écrit *duen* de *du* & *dituan* de *ditu*. Quand la flexion finit par un *i* on ajoute, dit Larramendi, *en*, pour ne pas confondre la 3^{me} pers. sing. prés. ind.; (p. ex. *dakarri* „il porte” avec *n dakarzin*), avec la 2^{me} pers. sing. fém. prés. ind. qui fait déjà *dakarzin*. On écrit donc *dakarzien*.

(1) Chourio, *Imitac.*, lib. II, ch. v, p. 111.

(2) Même ouvrage, ch. ix, p. 120.

Mais puisque *e* suit aussi *u* (*duen*), cette règle n'a que peu de valeur. Puisque l'imparfait finit en *n* on change l'accent sans ajouter aucune lettre; *ikusten nuen*, „je voyais” ; *ikusten nuén giżona*, „l'homme que je voyais”. La syllabe accentuée en représente deux : *en + n*.

Quand le pronom relatif suit un pronom personnel on ajoute encore un démonstratif (1); p. ex. *nik ikusten dedan onek*, „moi qui vois” ; *hik ikusten duan orrek*, „toi qui vois” ; *ikusten duena*, „lui qui voit”. Si le verbe est actif on se servira de *onek*, *orrek*, *a*, pour le sujet singulier & de *oyek*, *oriek*, *ak* pour le sujet pluriel; ces pronoms correspondent aux trois personnes & dans l'ordre où ils sont placés ici; *onek* correspond à la 1^{re} personne; *orrek* à la 2^{me} & *a* à la 3^{me} personne.

Si le verbe est passif on ajoute (indifféremment à toutes les personnes) le démonstratif, ou si l'on veut l'article *a* (jamais *ak*, puisque le sujet est patient), qui est alors suffixé à la flexion: *etorten naiż*, „je viens” ; *etorten naiżen* (*naiż + n*), „moi qui viens” ; *etorten naiżana*, „moi celui qui vient”, correspondant à „moi qui viens” en français. En allemand, quand le pronom personnel est suivi du pronom relatif, on répète le pronom personnel, & si l'on ne répète pas le pronom personnel il faut placer le verbe à la 3^{me} personne, correspondant avec le pronom relatif, & non pas (comme toujours en français) avec le pronom personnel; on ne dit pas en allemand „c'est moi qui suis désireux”, on dit: c'est moi qui est désireux; ou bien, en répétant le pronom personnel: c'est moi qui je suis désireux (2). — *Xi naiż etorten nintzana* (3), „moi qui était venu”. *Xi nauc Gabriel Iaincoaren airżinean assistirzen naicena*. Luc 1, 19. En labourdin: *Gabriel naiż Fainkoaren aitżinean churik nagona*. En guipuzcoan: *Xi naiż Gabriel Jaungoikoaren aurrean servirzen dedana*. „Je suis Gabriel qui me tiens devant l'Eternel. Littéralement: Je suis Gabriel lui qui se tient...

Si la règle de Larramendi, d'ajouter pour l'élegance un pronom

(1) Larramendi, *Arte*, p. 279.

(2) Heyse, *Gr.*, p. 169.

(3) Larramendi, *Arte*, p. 279.

démonstratif, est généralement adoptée, il nous semble que la phrase guipuzcoane *servirzen dedana* devrait être *servirzen dedan onek*, le verbe étant actif. Les autres dialectes ont fait usage d'un verbe passif.

En basque, comme en espagnol, on emploie le pronom relatif avec l'article (lequel, laquelle), quand en français le pronom relatif „qui” suffit; p. ex. *Semeen artean bat iżan żan, bere aitaren maderikazioa bergeganatu żuena.* „Parmi les fils il y en avait un qui (litt. lequel) (el que, esp.) s'était attiré la malédiction de son père”.

Le nom auquel se rapporte la proposition relative se place toujours après le verbe: *etorriżen żan giżona* „l'homme qui venait”; *ikużi dużun giżona* „l'homme que vous (aujourd'hui „tu”) avez vu”; *Bere semeak ondo ażiżen dinużen gurażoak...* „Les pères qui élèvent bien leurs fils”... En souletin on dit indifféremment, selon M. Gèze (1): *ikhousi dużun giżounari eman dut & giżoun ikhousi dużunari eman dut* „je l'ai donné à l'homme que vous avez vu” (2).

Si le nom est un nom propre, on ne peut pas se servir, dit Laramendi (3), du pronom relatif *n*; il faut rendre la phrase d'une autre manière; p. ex. Pierre qui possède tant, pourquoi veut-il davantage? se rendrait 1° par: *Pedrok aimbeste iżanik...*, c'est-à-dire Pierre ayant tant; ou bien 2° par: *Pedrok aimbeste duela, żeriako*. La flexion suivie de *la* correspond au participe présent, ainsi: Pierre ayant... Ou bien 3° par: *Pedrok aimbeste baldin badeu, żeriako naidu geyago.* „Si Pierre a tant, pourquoi veut-il davantage? Dans les dialectes basques français, qui se servent très fréquemment de *żein* comme sujet, la difficulté n'existe pas: *Eta handic Philippsera, cein baita, &c. Act. XVI, 12.* „Et de là à Philippe, qui est, &c.”.

Le pronom relatif *non* ou *n* ne tolère pas de suffixes après lui; *n* ne sert que comme sujet ou objet; du moment qu'il faut un suffixe on prend le pronom *żeina*, *żeña*, *żouna*, selon les dialectes; par conséquent „de qui” sera *żenaren*; „à qui” *żenari*, &c. *Eliż au żenari eman żioten gure gurażoak aimbeste urre.* „Ce temple auquel nos aïeux donnèrent tant d'or”.

(1) Gram., p. 64.

(2) Selon les autres dialectes il y aurait encore une erreur, il faudrait *eman deyot*.

(3) Arte, p. 280.

Zein est en usage, même pour le sujet & l'objet (& surtout dans les dialectes basques français), apparemment par suite de l'usage de *zeina* pour les cas obliques. Comp. les exemples ch. VIII, § 12.

Le pronom relatif peut aussi se rapporter à un pronom démonstratif; p. ex. „celui qui voit”; dans ce cas le pronom est invariablement *a*, pour le sujet comme pour l'objet, puisque le basque ne les distingue pas; *ikusten duena* signifie: celui qui voit ou lui qui voit, mais aussi: ce qu'il voit; *ematen dugu* „nous donnons”, *ematen dugun* „que nous donnons”; *ematen duguna* „ce que nous donnons”; *ematen duena* „celui qui donne” ou „ce qu'il donne”.

S'il y a d'autres rapports à exprimer, p. ex. „à celui qui donne” ou „de celui qui donne”, il n'y a qu'à ajouter les suffixes qui expriment ces rapports: „à” = *i*, „de” = *n*: ainsi *ematen due-nari* „à celui qui donne”; *ematen duenaren* „de celui qui donne”; *ematen duenarentzat* „pour celui qui donne”, &c...

Dans un membre de phrase détaché comme *ematen duena*, il n'est pas clair s'il faut entendre *a* comme sujet ou comme objet, mais dans la phrase le verbe fait disparaître cette incertitude.

§ 5.

Les pronoms indéfinis.

Les pronoms indéfinis sont placés, les uns avant, les autres après le nom.

Ils sont généralement en usage comme adjectif & comme substantif.

Bai „un” est en usage comme dans les autres langues, pour indiquer un objet d'une manière indéfinie.

Dans les dialectes basques espagnols *bai* régit *n* „de” & correspond alors à „quelque”; p. ex. *arriren batek jo du* „une, quelque, pierre l'a frappé”. Si *bai* est employé comme nom de nombre, le

nom ne change pas : *Berce comparatione bat proposa ciecen.* Matth. xiii, 24. „Il leur proposa une autre similitude” (1).

Bat sert aussi comme substantif: *Ceinec fructu ekarten baitu eta eguiten, batac ehun eta berceac hiruroguey.* Matth. xiii, 23. „Et qui porte du fruit, & donne l'un cent & l'autre soixante”. Peut-être vaudrait-il mieux considérer „un” dans ce cas-ci comme nom de nombre ; il est souvent alors en opposition à „autre”.

Bat prend aussi le pluriel ; mais c'est *zu* & non pas *k* qui forme ce pluriel (2). *Barzuek iżan bażiran ere...* „les uns furent même, ou plutôt, quelques-uns”... *Barzu cehażen eta berceac hiltzen ciużiela.* Marc xii, 5. „Battant quelques-uns et tuant les autres”.

Zembait „quelque” a toujours la forme indéfinie ; on ne peut pas y ajouter l'article *a* comme à *bat* (3). *Zembait* précède le nom, qui reste invariable ; p. ex. *Baña erakusleak żembait argibide gai onetan ematen dīzkigute.* Lardizabal, p. 7. „Mais les docteurs nous ont donné quelque éclaircissement dans cette matière”.

Zembait se prend aussi substantivement, et prend alors dans la phrase la place qu'occuperait le nom : *Eta han ciradeneraric cembeitec...* Marc xiv, 47. „Et quelqu'un de ceux qui étaient là”...

Norbaït, norbeit, nourbeit selon les dialectes „quelqu'un”. *Baldin norbeit hil bada haourric ukan gabe.* Matth. xxii, 24. „Si quelqu'un meurt sans avoir enfants”. *Norbaït* n'est jamais suivi de l'article ; & n'est employé qu'en parlant des personnes, & toujours substantivement.

Elgar, elkar, &c. „l'un l'autre” est un singulier selon la forme ; mais le verbe qui accompagne ce pronom est mis au pluriel.

Eżer s'emploie négativement & interrogativement pour „quelque chose” ; mais „quelque chose” dans le sens affirmatif se rend par *żerbait*.

Employé négativement, *eżer* demande encore une négation ; p.

(1) Liçarrague écrit toujours *bat* uni au nom : *comparationebat*.

(2) Comp. notre Dict. pour l'origine de *zu*, s. v. *barzuek*.

(3) Nous avons dit par erreur dans notre Dictionnaire que *żembait* était toujours un pluriel.

ex. *eza ezer*, „il n'y a rien”. Le basque est conforme ici au français. En hollandais, en allemand, en anglais, une négation suffit.

Employé interrogativement, *ezer* seul suffit : *ezer eman diozu*, „lui avez-vous (aujourd'hui, „tu“) donné quelque chose”?

Affirmativement : *eman dior zerbaiz*, „je lui ai donné quelque chose”.

CHAPITRE XXIV.

LE VERBE.

§ I.

Les différents genres de verbes.

Les verbes basques, selon leur signification, se divisent en deux classes :

Verbes transitifs & verbes intransitifs, subdivisés en verbes causatifs, fréquentatifs, &c.

Les verbes transitifs ont toujours la conjugaison qui leur est propre ; mais il arrive que des verbes intransitifs, selon leur signification, se conjuguent d'après le procédé des verbes transitifs, c'est-à-dire ils expriment, du moins au présent, l'objet. *Egoki*, „importer” fait *dagokir*, &c. *Eraunsi*, „couler” fait *daraunisat*, &c. *Erausi*, „parler” fait *darauskit*, &c. *Eritzi*, „paraître” fait *deritzat*, &c. *Irakin*, „bouillir” fait *dirakit*, &c. *Iraun*, „durer” fait *diraut*, &c. *Erion*, „couler” fait *dariot*, &c.

Le *d* initial indique l'objet, l'accusatif de la 3^{me} personne „le”.

Pour quelques-uns de ces noms l'explication s'est trouvée, croyons-nous ; *erausi* est un verbe causatif, de *era-ausi* (1); & comme *era* (pour *erazo*) & *eusi* sont tous les deux des noms transitifs, la forme de la conjugaison est restée, mais la signification s'est modifiée (2). Il en sera de même des autres noms verbaux qui, jusqu'ici, ont résisté à l'analyse.

Les noms verbaux transitifs sont employés comme dans d'autres langues, comme verbes actifs ou passifs, selon qu'ils sont conjugués avec *eduki*, „tenir” ou avec *içan*, „être”. *Mitarzen dut*, „j'aime”; *maitatuua naiç*, „je suis aimé”. Puisque l'adjectif verbal est ici l'attribut & que l'attribut s'accorde en nombre avec le sujet, on dit : *maitatuak gera*, g., „nous sommes aimés”. *Egiñak dira*, „ils sont faits”. *Efanak dira egia oneek*, b., „ces vérités sont dites”.

§ 2.

Le verbe causatif.

Le verbe causatif est exprimé dans tous les dialectes par *erazo* ou *eraſi* ou *era*.

Erazo suit toujours, & *era* précède toujours le nom verbal auquel il s'agit de donner la signification factitive; p. ex. *arerazo* ou *hararaži*, „faire prendre” de *ar* ou *har-erazo*. — *Era baldin eure beguiac trebuca eraciten bahau*. Marc ix, 47. „Et si ton pied te fait trébucher”. *Plazter dužun bezala irudi bažautzu imprimieraži dižazun* (3). „Que vous puissiez les faire imprimer, s'il vous semble que cela vous fait plaisir”.

(1) Comparez notre Dictionnaire basque.

(2) Même en français „parler une langue”.

(3) Dechepare, Introd. de ses Poésies.

§ 3.

Le verbe fréquentatif.

Le verbe fréquentatif est rendu de deux manières : la première est spécialement biscaïenne aujourd'hui ; la seconde appartient aux autres dialectes.

En biscaïen on exprime le fréquentatif par un auxiliaire spécial ; *eroan* pour les verbes transitifs, *joan* pour les verbes intransitifs. *Joan* signifie „aller” & *eroan* „faire aller” causatif de *joan* & formé de *era* pour *erazo* (1) & *joan*.

Il y a seulement à observer dans la composition des temps que c'est l'adjectif, & non pas le substantif verbal qui forme le présent & l'imparfait de l'indicatif ; sans cela la conjugaison n'offre rien de particulier. *Ikasi daroat* „j'apprends d'habitude” & non pas *ikasten daroat*. *Seinchuak erraç te ederto ikasi daroe euskerea*. Confes. 110 (2). „Les jeunes enfants apprennent d'habitude facilement le basque”. *Geyenean yaço doa*. Olaechea. „Il arrive d'habitude”. *Aariak neguan il yoazan* (& non *ilien*). „Les brebis mourraient d'habitude en hiver”. *Askok uts egin daroe* (3). „Beaucoup faillissent d'habitude”. *Davidek busti eroian negar malkor bere oea* (4). David mouillait d'habitude son lit de larmes”.

Quand au lieu du nom verbal il y a un de ces noms que nous nommons invariables & que Zavala nomme „equivalentes” & Larramendi „determinables”, comme *nai*, *al*, *gura*, &c., alors l'usage varie, & l'on dit : *gura daroat* ou *gura içan daroat* „je veux d'habitude”. *Uste eroian* ou *uste içan eroian* „il croit d'habitude”.

L'autre manière, commune à plusieurs dialectes, consiste à com-

(1) Voir le verbe *eroan*, p. 280.

(2) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 23, n° 50.

(3) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 23.

(4) Moguel, 64.

poser la flexion avec le substantif verbal *içaten*; p. ex. *dor*, „j'ai” ; mais *içaten dor*, „j'ai d'habitude” ; *neuan*, „j'avais” ; mais *içaten neuan*, „j'avais d'habitude” ; *içaten dor*, „j'ai eu” ; mais *içaten içan dor*, „j'ai eu d'habitude”.

Zavala est allé un peu loin, croyons-nous, en faisant correspondre un futur fréquentatif „j'aurai d'habitude” au futur ordinaire. Le futur exprimant une action qui doit encore se faire, peut difficilement exprimer, croyons-nous, en même temps l'habitude.

Par contre, nous ne trouvons pas le futur antérieur qui aurait pu être formé, à ce qu'il nous semble. P. ex. il aura trop travaillé d'habitude, il s'est tué.

Le présent du conditionnel se trouve : *içaten içango nuen*, „j'aurais d'habitude”.

Les temps dont nous venons de donner les premières personnes sont ceux de l'auxiliaire, & les noms substantifs, aussi bien que les noms verbaux invariables, comme *uste*, *gura*, &c., se composent avec ces flexions; p. ex. *gosea içaten dor*, „j'ai faim d'habitude”. *ak bear içaten dau*, „il a besoin d'habitude”. Mais les noms verbaux, proprement dits, font exception au présent & à l'imparfait de l'indicatif; ils ne s'allient pas à ces flexions composées; on ne dit pas *yakin içaten dor*, „je fais d'habitude”; *ençuten içaten neuan* (1), „je connaissais d'habitude”; on construit ces noms avec *eroan*: *yakin daroat*; *ençun neroian*. — Les autres temps s'allient à ces flexions composées; il faut seulement observer que dans la conjugaison ordinaire le nom verbal est l'adjectif, tandis qu'ici c'est le substantif verbal; p. ex. *artuten* (& non *artu*) *içan dogu indar geyago*. Urt. vol. 1, p. 139 (1). „Nous avons pris d'habitude plus de force, c'est-à-dire: nous nous sommes mieux fortifiés d'habitude”. *Beti ibilten* (& non *ibilli*) *içan naç aiseginen billa*. Escul., 60 (2). „J'ai toujours été d'habitude à la recherche des plaisirs”.

(1) Zavala fait de nouveau ici une petite confusion dans les noms verbaux, quand il dit (page 24, § 6, n° 66): *Elas verbos propios debieran formarse anteponiendo a los de içan tu participio de presente*. — Le nom de participe présent, qui est notre substantif verbal en *ten*, est applicable à *ençuten*, mais *yakin* est l'adjectif verbal; le subst. verb. est *yakiten*.

(2) Zavala, *Verbo rasc.*, p. 24, n° 68.

Zavala ne dit rien, croyons-nous, du verbe *içan*. En guipuzcoan on conjugue également *içan* avec *içaten*; *naiç*, „je suis”; *içaten naiç*, „je suis d’habitude”.

§ 4.

Le verbe réfléchi.

Le verbe réfléchi n’existe pas en basque.

Le verbe réfléchi proprement dit est un verbe transitif, dont l’action se reporte sur le sujet même (1).

En basque on ne fait pas de différence entre le verbe passif (périphrastique) & le verbe réfléchi; tous les deux ont pour auxiliaire le nom verbal *içan*, „être”; p. ex. *erretzen naiç*, „je me brûle”. *Erre naiç*, „je me suis brûlé”. Si pour plus de clarté il fallait exprimer le pronom, on se servirait du pronom réfléchi, mais dans ce cas-là le verbe reprend la conjugaison transitive, avec *eduki*, „tenir”, puisque l’objet est exprimé. Ainsi en souletin on dit *eho da*, „il s’est tué” (au fond „il est tué”); ou bien : *eho du bere burua*, „il a tué soi-même = il s’est tué”. *Judas urkatu çan*, „Judas s’est tué”; ou bien *Judasek urkatu euan bere burua* (2). — *Manifesta ieçok eure burua munduari*. Jean VII, 4. „Manifeste-toi au monde (litt. manifeste ta tête au monde”). *Ieçok* est la 2^{me} pers. sing. de l’impératif „le à lui”.

§ 5.

Le verbe réciproque.

Le verbe réciproque existe par conséquent tout aussi peu que le verbe réfléchi, & se rend par le nom verbal avec l’auxiliaire de la

(1) Diez, Gram., III, p. 184.

(2) Zavala, Verbo vasco., p. 16, n° 6.

conjugaison transitive; p. ex. *Çuec-ere behar drauzteçue elkarri oinac ikuci*. Jean xiii, 14, T. R., „Vous devez aussi vous laver les pieds réciprocement”. *Ikuci behar drauzteçue* signifie „vous devez les laver à eux. *Orduan hec has cedin cequizquion bata berceari*. Luc xxii, 23, T. R., „Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres, c'est-à-dire: à demander à eux”. *Cristok gura eban loisea batak besteari euki egion*. Zavala, Verbo vasc, p. 28, n° 22. „Christ voulût qu'on eût du respect l'un pour l'autre”.

La réciprocité est rendue en exprimant „les uns les autres” ou „réciproquement” par la flexion du verbe avec le régime de la 3^{me} personne; *euki egion* signifie „qu'on eût à lui”; *egion* de *egi-o-n* (1).

§ 6.

L'emploi des auxiliaires.

Les verbes auxiliaires sont d'un usage plus fréquent en basque qu'en français ou en espagnol, & correspondent souvent à ce qu'on nomme dans les langues hollandaise, allemande ou anglaise, les auxiliaires des modes. En français, l'auxiliaire du mode n'est pas entièrement inconnu; on peut dire: je vais y aller, pour „j'irai”, & je viens de le voir, pour „je l'ai vu”; mais ces locutions ne sont qu'exceptionnelles; tandis que dans les langues que nous venons de citer, le futur, le conditionnel, le potentiel & surtout le subjonctif sont formés régulièrement à l'aide d'auxiliaires; en holl. zullen, kunnen, mögen, &c.; en all. sollen, können, mögen; en angl. shall, will, may, &c. Chaque langue a choisi l'auxiliaire qui lui convenait, & tel auxiliaire, qui indique dans une langue simplement le futur, comme zullen hollandais, „hy zal komen” il viendra, exprime dans une autre langue „devoir”; en allemand: er soll kommen signifie „il doit venir”. Chaque langue a nuancé ses auxiliaires,

(1) Voir ch. xi, § 3. — *Egion* nous paraît devoir être *legion*.

& c'est ce qui est arrivé aussi en basque. L'auxiliaire *ezan* paraît même être entièrement inconnu en biscaïen, du moins de nos jours on n'en retrouve aucune trace.

Du temps de Dechepare, de Liçarrague, &c. (xvi^e siècle), on se servait encore de verbes auxiliaires qui aujourd'hui ne le sont plus, p. ex. *ibili*, & peut-être d'autres encore. Les auxiliaires étaient aussi d'un usage plus étendu qu'ils ne le sont de nos jours ; *ezan*, par exemple, n'est aujourd'hui que l'auxiliaire de l'impératif, du subjonctif & du potentiel des verbes transitifs. Chez Liçarrague *ezan* est l'auxiliaire de l'indicatif & de ce que l'on est convenu d'appeler le subjonctif, mais seulement de la conjugaison relative.

§ 7.

Ezan comme auxiliaire.

La signification primitive de *ezan* n'est pas bien fixée, tout comme celle du verbe auxiliaire hollandais „zullen”, allemand „sollen” (1); mais il y a loin de là, à ne signifier rien du tout, comme le prétendait Oihénart, & comme cela a été répété après lui (2). Selon cet auteur *adi* & *esac* (comme il cite ces deux noms verbaux) ne signifient rien.

Aussi haut que nous puissions remonter, il n'y a pas de trace, autant que nous sachions, de *ezan* employé comme verbe non-auxiliaire. Il est vrai que Larramendi dit, en parlant du potentiel : *Este inflexiones por si solos tienen significacion* (3); & pour exemple il donne : *Eche au egin dezakezu?* „Pourriez-vous bâtir cette maison”? *Badezaker*; *puedolo*. „Je le puis”. Il nous semble cependant que la phrase est ellyptique; en tous cas, l'idée de possibilité exprimée par „puedo” espagnol, est rendue en basque par *ke*; *badezaker* est le potentiel.

(1) Professeur Max Müller, *Chips*, &c., vol. 2.

(2) *Haec duae voces nihil per se significant*. Oihénart, *Notitia utriusque Vasconiae*, p. 69, 2^{me} éd. 1656. — Nous citons d'après M. Vinson (ne possédant pas le livre de Oihénart). *Introd. de l'Evangile selon saint Marc*.

(3) *Arte*, p. 211.

L'imparfait de l'indicatif de *eçan* est employé par Liçarrague comme auxiliaire du parfait défini des verbes transitifs, à l'exclusion de tout autre auxiliaire; tout comme ce même temps de *edin* sert comme auxiliaire du parfait défini des verbes intransitifs. Ainsi : *Orduan Jesus erran ceçan.* „Alors Jésus dit”. *Orduan bere hamabi discipuluac beregana deithuric, eman ciecen...* Matth. x, 1. „Alors Jésus, ayant appelé ses douze disciples, leur donna”... *Eta ikuſſiric Iesusec genderzeac, compassione har ceçan heçaç.* Matth. ix, 36. „Et Jésus ayant vu le peuple, eut compassion d'eux, envers eux”. *Eta nehorc ecin iharderç cieçoyon hirzic.* Matth. xxii, 46. „Et personne ne put répondre un mot”. Les autres temps de l'indicatif ont pour auxiliaire les flexions de *euki*: *dut*, &c., ou s'il y a deux régimes à exprimer : *eroan*. Ainsi : *Eta ihardesten çuela Iesusec erraiten çuen.* Marc xii, 35. „Et Jésus répondant, disait” (1)... *Eta billuci çute-nean...* Matth. xxvii, 28. „Et quand il l'avait dépouillé”...

Liçarrague ne se sert jamais du présent de l'indicatif, si ce n'est dans la phrase hypothétique; mais nous ne voyons pas s'il entend faire une distinction entre *dut* & *deçat*; p. ex. *Baldin hori nahi badut.* Jean xxi, 22. „Si je veux cela”. Par contre : *Baldin igor badirçat.* Marc viii, 3. „Si je les renvoie”. Mais Dechepare s'en sert aussi dans la phrase affirmative (v. la note de la page 101). *Eta baldin eure oinac trebuca eraciten bahau, trenca eçac hura.* Marc ix, 45. „Et si ton pied te fait trébucher, coupe-le”.

De nos jours *eçan* est l'auxiliaire de l'impératif, du subjonctif & du potentiel. L'indicatif primitif se retrouve, comme nous l'avons dit, dans l'impératif. Comme auxiliaire du subjonctif, *eçan* peut se comparer à „mögen” allemand, ou à „may” anglais. Du temps de Liçarrague il en était de même; *eçan* est l'auxiliaire de ces trois modes : *Eta bere safoinean fructuac renda dierçoyoten berce laborariri bere mahastia alocaturen.* Matth. xxii, 41. „Et il louera sa vigne à d'autres ouvriers, afin qu'ils lui rendent les fruits de la saison”. *Iaquin eraci*

(1) La version française a ici le parfait défini, comme d'habitude dans cette locution qui revient si souvent dans le N.-T. Comp. Marc xiii, 2, 5 & xv, 2, 12. Liçarrague se sert généralement aussi du parfait défini : *Eta ihardesten çuela Iesusec erran ciecen.* Matth. xxi 21. „Et Jésus répondant leur dit”. Ziezen de *eçan* avec deux régimes „le à eux”.

ieçadaçue. Matth. II, 8. „Faites-vous savoir, c'est-à-dire informez-vous”. *Baldin nahi baduc, chahu ahal neçaquec.* Marc I, 40. „Si tu veux, tu peux me guérir”.

Jusqu'à présent nous n'avons pas découvert si Liçarrague se sert de *eçan*, comme auxiliaire du subjonctif, quand l'objet est „me, te, nous, vous”. On trouve *eçan* chez lui, quand l'objet est „le” ou „les”, & aussi dans la conjugaison relative, avec deux régimes; p. ex. *Adora deçagunçat.* Matth. II, 2. „Pour que nous l'adorions”. *Uçiac idoqui deçadan...* Matth. VII, 4. „Permet (laisse) que j'ôte”... La première de ces flexions est formée de *deçagu + n + çat*, aujourd'hui *rçat*; la seconde de *deçat + n*.

L'impératif avec „me” pour objet, & probablement avec les autres personnes, se trouve chez Liçarrague. *Iauna aiuta neçac.* Matth. XV, 25. „Seigneur, aide-moi”.

§ 8.

Edin „pouvoir” comme auxiliaire.

Ce n'est qu'en biscaïen que l'on retrouve *edin* comme verbe non auxiliaire, ainsi que nous l'avons déjà dit (ch. XIV, § 6).

Dans les autres dialectes *edin* ne sert que comme auxiliaire, autrefois de toute la conjugaison, aujourd'hui de certains modes seulement. *Ecin dadiit nic neure buruç deus.* Jean, v, 30. „Je ne puis rien par moi-même”. *Dadiit* n'est ici qu'un auxiliaire; aujourd'hui on se servirait de *dut*, ou aussi de *deçaker*, potentiel de *eçan*. La version labourdine du N.-T. (Bayonne, 1828) porte: *Ni haurtaç eç deçaker deus egin.* — *Gaoaç loric ecin daydit* (1). „Pendant la nuit je n'ai pas de sommeil”.

Si *edin* eût eu pour Liçarrague le sens de „pouvoir”, il ne se serait pas servi de *eçin* (*eç edin* „pas pouvoir”), ni dans d'autres cas de

(1) Dechepare, *Poësies*, p. 51.

ahal, „pouvoir” (substantif); p. ex. *accusa ahal neinde* (1) je pourrais être accusé. *Neinde* est la 1^{re} pers. sing. du condit. présent, avec *d* pour *t* après *n*. — *Enehana hel ahal leitela* (1), „qu'elle pût venir vers moi”. *Leitela* est la 3^{me} pers. sing. du cond. potentiel, pour *ledite-la*. Le potentiel indique formellement „pouvoir”; *edin* signifie „pouvoir” & *ahal* signifie „pouvoir” (substantif). Ainsi l'idée de „pouvoir” aurait été rendue trois fois dans la même phrase; cela n'est guère possible. Mais le parfait défini fait disparaître tout doute à cet égard, s'il pouvait en rester. Liçarrague se sert toujours de l'imparfait de *edin* comme auxiliaire du parfait défini des verbes intransitifs; p. ex. *Eta Iesus has* (2) *cedin erraiten*. Marc XIII, 5. „Et Jésus commença à leur dire”. Et aussi : *Baina liura zaiteztenean*. Matth. x, 19. „Mais quand vous serez livrés”. *Zaitezte* est la 2^{me} pers. plur. du plur. „vous pouvez”.

Le présent de l'indicatif *nadi*, *hadi*, &c., n'est employé par Liçarrague que dans la phrase hypothétique, comme c'est le cas avec ce même temps de *ezan* pour les verbes transitifs. *Eta baldin orhoit bahadi*. Matth. v, 23. „Et si tu te souviens”.

§ 9.

L'auxiliaire izan „être”.

La signification primitive de *izan* est au fond tout aussi peu connue que celle de *ezan*; mais *izan* est l'auxiliaire des verbes intransitifs, & correspond par conséquent à „être”.

Izan ou *izandu* ou *izatu* signifie „été”; mais par une étrange anomalie *izan* remplace, dans les temps composés, *ukhen*, „eu”, excepté en souletin & en bas-navarrais. Ces dialectes font usage, l'un de *ukhen*, l'autre de *ukan*. Par conséquent *izan* correspond à „eu”

(1) Dédicace du N.-T. de Liçarrague.

(2) Le verbe *hafi*, *has* est considéré comme étant intransitif. *Orduandanic has cedin Iesus* (& non *Iesusec*) *bere discipuluey declaratzen*. Matth. xv, 21.

en bиск., guip. & lab. dans les temps composés ou périphrastiques du verbe qui correspond à „avoir” : *içan dut*, „j'ai eu”; & il signifie „été” quand il est conjugué avec lui-même. On dit en basque, comme en italien, „je suis été”, *içan naiç*; *içan ninçan*, „j'étais été”, *içan nadin*, „que je sois”, litt. „que je puis être”.

Dans les dialectes basques espagnols cette substitution est si bien établie, que *içan* prend non-seulement la place de „eu” comme auxiliaire, mais encore correspond à „posséder”, non-seulement dans les temps composés, mais en toute circonstance. Larramendi cite, en expliquant le pronom relatif, l'exemple suivant: *Pedrok aimbeste içanik, zertako naidu geyago* (1)? „Pierre, qui possède tant, pourquoi veut-il davantage? *Içanik* est *içan + ik*, espèce de géronditif, signifiant „étant”, & ici ”possédant,,. *Eta aurrik içateko urteetara egon* çan. „Et elle avait passé l'âge d'avoir des enfants”. *Içateko* est *içate-ko*, „de ou pour être”, & ici „pour avoir”.

Nous n'avons aucune hypothèse à offrir pour expliquer cette irrégularité, qui était un mystère pour nous il y a douze ans, & qui l'est malheureusement encore aujourd'hui. Nous savons que cette irrégularité n'en est une que pour nous. M. Inchauspe dit (2): „La langue basque n'a qu'un verbe. Ce verbe a deux voix... La voix intransitive „da, &c.; la voix transitive *du*, &c. Ces deux voix ne doivent être considérées que comme composant un seul verbe”.

L'auteur oublie de dire comment *naiç*, „je suis” devient *dut*, „j'ai”. C'est sans doute un détail qu'il est superflu d'expliquer (3).

Içan est généralement employé dans tous les dialectes de la même manière. Autrefois il n'en était pas ainsi; p. ex. Liçarrague se sert invariablement de *edin* & de *ekin* pour le parfait désini. *Eta hura appartaturic has cequion Pierris reprocharzen*. Matth. xvi, 22. „Et Pierre l'ayant pris à part commença à lui reprocher”. *Cequion* de *z-eki-ho-n*. *Eta gau-herditan oihu eguin cedin*. Matth. xv, 6. „Et sur le minuit on entendit crier”.

(1) *Arte*, p. 280.

(2) *Verbe basque*, p. 1.

(3) Nous passons sous silence les fantaisies de Chaho, dans ses *Etudes*, p. 82.

Les autres temps sont rendus par *içan*: *Ecen alchaturen dirade christ falsuac.* Matth. xxiv, 24. „Car de faux christs s'élèveront”. *Eta menditic iausten ciradela.* Matth. xvii, 9. „Et comme ils descendaient de la montagne”. *Dembora hartan ioaiten cen Iesus.* Matth. XII, 1. „En ce temps-là Jésus passait”.

Içan, comme auxiliaire de la conjugaison relative exprime très souvent un régime indirect; p. ex. *Joan zaizaiçkit lurretik.* „Vous m'êtes en allé de la terre” (vous avez quitté la terre); mais si nous ne nous trompons pas, les flexions de *içan* expriment aussi l'objet; p. ex. *Cembatez areago çuen Aita ceruëtan denac emanen drauzte gauça onac eskarzen caiçquioney.* Matth. vii, 11. „Combien plus votre Père, qui est aux cieux, donnera-t-il les choses bonnes à ceux qui les lui demandent”. — *Eска* se conjugue avec *içan*, & *eskarzen* *zayo* signifie „il demande à lui”, apparemment avec un objet singulier sous-entendu; & *zaizkio* avec l'objet pluriel: il les demande à lui. *Z-iça-ho* a donné *zayo*, & *z-iça-zk-ho* aura donné *zazkio* ou *zaizkio*.

§ 10.

Le nom verbal eduki „tenir”.

Eduki ou *euki* ne signifie jamais „eu”; cet adjectif verbal ne sert jamais comme auxiliaire; il conserve toujours sa signification de „tenu”, puis „possédé”. Dans les dialectes basques français *eduki* est synonyme de *atxiki* & signifie: „tenu, attaché”. *Edo batarequin eduquiren du,* Matth. vi, 24. „Ou il s'attachera à l'un”. *Eritassun diuersez eta tormentaz eduquiac.* Matth. iv, 24. „Détenus de divers maux & tourments”.

Le participe passé „eu” est rendu dans les dialectes basques espagnols & en labourdin par *içan*: *içan dut* „j'ai eu”; & en bas-navarrais & en souletin par *ukan* ou *ukhen*: *ukhen dut* „j'ai eu”. *Eta hala persecutatu vkan ditużte çuen aitxineko Prophetac.* Matth. v, 12. „Car on a (eu) persécuté ainsi les prophètes qui étaient avant

vous (1). *Eta nola hiçaz pietate vkan duen.* Marc v, 19. „Et comment il a eu pitié de toi”.

Eduki ou *euki*, „tenu”, ainsi que les formes fléchies qui en dérivent (*dadukat* ou *daukat*, &c.), sont en usage quand il faut exprimer „tenir” ou „posséder”, dans lequel cas on emploie souvent „avoir” en français; p. ex. *Egiten hari ninzanean begietan iduki dut geyenean*, lab. (2). „Pendant que j’étais occupé à le faire, j’ai eu en vue en grande partie”... Littéralement: j’ai tenu dans l’œil; exactement le holl. „ik heb in’t oog gehouden”. — *Imiñi dabenak eñ dauka beste asmo* (3). „Celui qui l’a fait n’a pas (litt. ne tient pas) d’autre désir”. *Cristok gura euan loisea batak besteari euki egion* (4). „Christ désirait qu’on eût (litt. qu’on tint) du respect l’un pour l’autre”. *Lurreko eta aireko bižikor kuchan iduki zituen gužiak* (5). „Tous les animaux de la terre & de l’air qu’il avait eus (qu’il avait tenus) dans l’arche”.

Quand „tener” esp. & „avoir” sont des auxiliaires, alors le participe passé „eu” est rendu, comme nous l’avons dit, par *iñan* ou par *ukhen*; & les formes fléchies sont les flexions syncopées que l’on connaît: *dor* ou *dut* ou *det*, &c., comme par exemple dans la phrase citée plus haut: *imiñi dabenak eñdauka beste asmo*. *Dauka* est la 3^{me} pers. sing. prés. indic. „il tient”; par contre *dabenak*, flexion auxiliaire de *imiñi*, est la 3^{me} pers. *dau*, „il a” suivi de *n* relatif & du pronom *a*: „celui qui a”.

L’emploi de „tenir” dans le sens de „posséder” & correspondant à „avoir” se retrouve en espagnol (6). Est-ce l’espagnol qui a in-

(1) Liçarrague emploie ce temps: *persecutatu vkan dituque*, pour le parfait indéfini. Voir ch. XII, § 11.

(2) Mendiburu, Introd.

(3) Moguel, Introd.

(4) Il nous semble qu’il aurait fallu *legion*. Nous citons d’après Zavala, *Verbo vasco*, p. 28, n° 22.

(5) Lardizabal, p. 9.

(6) On fait qu’en espagnol „tener” remplace „haber”; aujourd’hui l’emploi de *haber* pour „posséder” est suranné; on ne dit plus: *he muchos vales*; on dit: *tengo muchos vales*, „j’ai beaucoup de valeurs”. Salva, Gr. p. 209. — Mais il faut, comme le remarque Diez (Gr., vol. III, p. 273), que le verbe ait un objet; on dit: *tengo escrito un libro*; par contre il faut dire: *he bebido „j’ai bu”*; *he comido „j’ai mangé”*. — Non seulement „tener” est employé au propre pour „posséder”; mais aussi au figuré; on dit: *tengo hambre*; litt. je tiens faim; *tengo frío*, litt. je tiens froid. Salva, Gram., p. 208.

fluencé le basque ou bien le basque qui a influencé l'espagnol? Nous l'ignorons; mais il ne faudra pas oublier que l'usage de „tener”, comme auxiliaire, n'a pas existé de tout temps en espagnol (1). S'il est vrai, comme nous avons tout lieu de le croire aujourd'hui, que les flexions auxiliaires *dor* ou *dut* ou *der*, &c., dérivent de *euki*, on devra admettre, comme conséquence nécessaire, qu'elles ont servi de tout temps comme telles, puisqu'il n'y a pas d'autres flexions auxiliaires que celles-là pour „j'ai”, etc.; & s'il n'y en a pas eu d'autres jadis, remplacées par celles que nous connaissons aujourd'hui (ce qui n'est guère probable), on pourra peut-être en tirer la conclusion que c'est la langue basque qui a influencé la langue espagnole, qui est la seule des langues romanes, si nous ne nous trompons, qui se serve de „tener” pour auxiliaire. Bien que les règles que nous venons de donner soient généralement observées, on trouve cependant des auteurs qui s'en écartent, sans motif apparent. Lardizabal dit, par exemple: *Zeritako esan didaçun arreba zenduela.* „Pourquoi m'as-tu (litt. m'avez-vous) dit que tu avais une sœur”? — Il est vrai que le présent (*dor* ou *dut*) & l'imparfait (*nuen*) sont employés seuls; dans ce cas les flexions sont généralement précédées de *ba*: *badut, banuen*; p. ex. *badut adina*, f. „il a l'âge”. Nous croyons avoir remarqué que la flexion suivie de *la* n'a jamais *ba* (adv. affirmatif) comme préfixe; mais, quoi qu'il en soit, la flexion appartient à l'auxiliaire (*zenduela*), & non pas au verbe actif (*zenedukala*).

§ II.

Le nom verbal ukhan, ukhen.

Pouvreau, dans son dictionnaire manuscrit, dit que ce nom verbal signifie être, avoir; & il renvoie à *iżaitea* qui signifie aussi être & avoir.

Quoiqu'il soit difficile de prouver que *ukhen* & *eduki* soient des

(1) Diez, Gr., vol. III, 273.

variantes, il est cependant fort probable que ces noms verbaux ont une origine commune, & alors *ukan*, „tenir” ne peut pas être le même nom verbal que *içan*, comme le veulent plusieurs auteurs, ni avoir la même signification, comme le pensent la plupart des basquians.

Euski, biscaïen, *eduki*, guip., bisc. & lab., & *ukan*, bn. & soul. sont tous les trois en usage comme auxiliaire, correspondant à „avoir”, & il ne nous est cependant pas possible d'en démontrer la parenté.

Quant à l'emploi qu'on en fait, il n'y a aucune différence, si ce n'est que *euski* ne se trouve pas, autant que nous sachions, pour „posséder”; dans ce cas-là le biscaïen se sert aussi de *eduki*.

§ 12.

L'emploi des modes & des temps.

LES MODES. — L'INFINITIF.

Le verbe basque n'avait primitivement que trois modes : l'impératif, l'indicatif & le potentiel ou optatif; & encore ce troisième mode n'est que l'indicatif modifié par une syllabe.

Aujourd'hui on trouve le verbe avec une conjugaison complète, à l'exception cependant de l'infinitif. Les substantifs verbaux indéfinis, p. ex. *galtze*, *ikuste*, se rapprochent plus que toute autre forme verbale de notre infinitif, mais ils ne sont jamais employés pour l'infinitif. On dit bien : *bere adiskideak galtzea ezbear bat da*, „le perdre ses amis est un malheur”; mais on ne dit pas : *bere adiskedeak galtze*, &c., „perdre ses amis”. *Galtzea* est un substantif verbal, défini par l'article. On emploie, il est vrai, le substantif verbal indéfini quand un pronom démonstratif suit; p. ex. *etorrze ori*, „ce venir, cette venue”; mais ici le pronom remplace l'article de l'autre exemple, & le substantif verbal est par conséquent défini. L'idée vague de

l'infinitif, qui n'exprime ni temps, ni personne, ni mode, ni nombre, n'existe pas en basque.

L'infinitif est rendu de différentes manières :

1° par le substantif verbal en *ten*; 2° par l'adjectif verbal; 3° par le substantif verbal défini.

Le substantif verbal en *ten* sert :

1° Quand l'infinitif est régi par un verbe, p. ex. „laisse-moi manger” *uʒtažu jaten*. „J'ai appris à lire” *ikasi det irakurten*. „Je l'ai vu battre” *ikusi det joren*.

Si l'infinitif a un complément, celui-ci prend le suffixe *n*, „de”. *Ikusi det aurraren joren*, „je l'ai vu battre l'enfant”, litt. dans le battre de l'enfant. — *Jaungoikoaren ikusten daude doatsuak*, „les bienheureux voient le Seigneur”, litt. sont dans la vue du Seigneur. *Maria Magdalena eta Maria bercea ethor citecen sepulchrearen ikustera*. Matth. xxviii, 1. „Marie Madeleine & l'autre Marie allèrent voir le sépulcre”.

Cette règle n'est pas toujours observée. Moguel dit : *Edozenek daki errezagora dana* (1) *gaužia esaten egiten baño*. „Chacun fait qu'il est plus facile de dire que de faire une chose”. Selon la règle il aurait fallu *gaužiaren*. — *Noek kucha au egiten urte asko igaro zituen*. Lardizabal. „Noé passa plusieurs années dans le (à) faire cette arche”. Ici non plus *kucharen*, ou plutôt *kucha onen*.

2° Après les pronoms interrogatifs : *zer egiten?* „que faire”? *Zer esaten?* „que dire”?

L'adjectif verbal sert :

1° Quand le verbe régissant est un des noms verbaux invariables *gura*, *nai*, *al*, &c. — *Nai ninzan etorri*, „je voulais venir”. *Albanaiž etorri*, „si je puis venir”. *Deabruaren lana da bera kondenatu zelako bestea kondenatu nai iżatea* (2). „C'est l'œuvre du diable, vouloir condamner les autres parce que l'on est condamné soi-même”. *Kondenatu* est régi par *nai iżatea*, „vouloir”.

(1) Il y a une autre erreur dans cette phrase; *dana* aurait dû être *dala*; *dana* est *da + n + a*; „ce qui est”; or, il faut „qu'il est” *du-la*.

(2) Moguel, *Echeco escolia*, p. 17.

2° Quand suit le suffixe *gabe* : *Ioan gabe*, „sans aller”.

Le substantif verbal défini est employé comme sujet ou comme attribut. Comparez l'exemple ci-dessus où *nai izatea*, „vouloir” est le sujet.

L'infinitif est encore rendu par l'adjectif verbal suivi de *ik*. *Dechepare* écrit : *Ioan nendin, enaguien oguen gabe ihesic* (1). „J'allais fuir, sans crimes (n'ayant pas commis de crimes)”. Littéralement : j'allais fuyant.

§ 13.

L'impératif, le subjonctif & le votif.

L'emploi de l'impératif n'offre rien de particulier.

Le subjonctif n'existant pas, on peut faire table rase de toutes les règles qui ont été prises dans les grammaires des langues romanes par rapport à ce mode. Il n'y a qu'à régler l'emploi de la conjonction *n*, „que”.

Il est aisé de prouver par la traduction du N.-T., par Liçarrague, que déjà, de son temps, on se figurait, 1° qu'il y avait un subjonctif en basque, &, 2°, que la conjonction „que” régissait le subjonctif. Cette dernière erreur paraît avoir existé généralement dans la grammaire française aussi, puisque, d'habitude, les grammairiens font remarquer expressément que ce n'est pas la conjonction „que”, mais que c'est le verbe de la phrase principale qui décide l'emploi d'un mode ou d'un autre. — Du moment que la phrase contient la conjonction *n*, „que”, Liçarrague emploie ce qu'il croit être, ou ce que l'on est convenu d'employer pour, le subjonctif; p. ex. *Baina resuscitatu nadin ondoan*. Matth. xxvi, 32. „Mais après que je suis ressuscité”. *Ondoan* régit *n*, „que”; & *n* régit le subjonctif; or, le présent du subjonctif des verbes intransitifs étant rendu par *nadin*, &c., il faut ici *nadin*. C'est là, on le voit, le raisonnement qu'on

(1) *Poësies*, p. 58.

suivait. Ce raisonnement est doublement fautif: 1^o *n* „que” ne régit pas le subjonctif (dans aucune langue); 2^o il n'y a pas de subjonctif. Nous nous sommes conformés à l'usage accepté en parlant de „subjonctif”, afin de ne pas trop bouleverser la grammaire, mais aujourd'hui que nous savons que ce que l'on est convenu d'appeler le „subjonctif” n'est autre chose que l'indicatif suivi de la conjonction *n*, il serait mieux d'abandonner cette expression erronée, prise dans la grammaire d'une autre langue & qui a causé beaucoup de confusion en basque. Aux exemples déjà cités nous ajouterons celui-ci : *Doacen Galileara. Matth. xxviii, 10.* „Qu'ils aillent en Galilée”. *Doaz* 3^{me} perf. plur. du prés. de l'indicatif, suivi de *n*.

Mais si la langue basque ne connaît pas de subjonctif, elle connaît, cela va sans dire, la proposition subordonnée, & par conséquent le verbe régi; or, le verbe régi, quand il faut un auxiliaire, est *edin* pour les verbes intransitifs & *ezan* pour les verbes transitifs. Quand on dit : *Xere aitak nai du joan nadin*, „mon père veut que j'aille”, *nadin* n'est pas le subjonctif; *nadin* est la 1^{re} perf. sing. du prés. de l'indicatif *nadi* suivi de *n* „que” & la traduction littérale est : mon père veut que je puis aller. Le mode du verbe de la proposition subordonnée est souvent le subjonctif, c'est-à-dire, le mode d'incertitude, de doute, d'espoir, & en basque on se sert alors d'un auxiliaire de mode, comme c'est le cas dans beaucoup d'autres langues. Autres exemples : *Hobe duc hire begui batarequin vicitzean sar adin*, „il vaut mieux que tu entres dans la vie avec un œil”. — *Ezta zuen aita vorondatea bat gal dadin. Matth. xviii, 14.* „Ce n'est pas la volonté de votre Père qu'un se perde”. *Sar adin* & *gal dadin* s'expliquent de la même manière par : tu peux entrer; & : il peut (se) perdre. L'auxiliaire est rendu en anglais par l'auxiliaire „shall”; „that he should perish”. En allemand par l'auxiliaire „werden”; „verloren werde”.

LE VOTIF.

Les dialectes basques français ont encore un mode, appelé le votif. On a cru que ce mode était seulement en usage en souletin (1); mais Liçarrague & Axular s'en servent aussi: *aïnençaüe supporta appurbat neure erhogoan.* 2 Cor. xi, 1., „Plût à Dieu que vous supportassiez un peu mon imprudence”. — *Fainkoak aillioisa liren asko* (2). „Veuillez Dieu qu'ils soient assez”...

Les dialectes basques espagnols n'ont pas, ou n'ont plus, cette façon de s'exprimer. „Plût à Dieu” se rend par *fainkoak naita*, de *nai-eta*; „Dieu voulant”, v. p. § 22.

§ 14.

Les temps.

Les temps des verbes basques sont les mêmes que ceux de la langue française ou espagnole, & l'usage qu'on en fait est à peu près le même. Il n'y a qu'un temps (ou qu'un mode) qu'il est nécessaire de discuter ici, & c'est le conditionnel. Nous avons déjà examiné la formation de ce temps, & nous nous sommes débarrassés de cette kyrielle de temps „condicionados” de Larramendi & de Zavala, & „conditionnés” de M. Inchauspe & d'autres.

Il faudra examiner ici l'emploi de ces temps „conditionnés” qui n'existent pas plus, ni pas moins, en basque qu'en français. „J'ai” n'est pas un autre temps que „si j'ai”.

On a cru qu'il n'y avait qu'un seul temps précédé de *ba*, „si”. Larramendi écrit (3) que les temps conditionnés sont formés du participe composé (la flexion composée p. ex. *jan iżan*) & des ter-

(1) *Revue de linguistique*, vol. 8, p. 158.

(2) *Gueroco guero*, p. 419.

(3) *Arte*, p. 79. *Las terminaciones del imperfecto abreviadas.*

minaisons de l'imparfait tronquées; p. ex. *jan iżan banu*, si yo lo hubiera comido „si je l'aurais mangé”. Ceci veut dire que *banu* est l'imparfait tronqué, c'est-à-dire pour *banuen*. Larramendi cependant cite immédiatement au-dessous de ce temps, cet autre: *jan iżan banuen*, si yo avria comido. Ni lui, ni les basquians après lui, ne paraissent s'être aperçu que ce temps contredit sa règle; *banuen* est formé de *ba-nuen*, & cet imparfait n'est nullement syncopé, ni tronqué.

Pour Zavala le conditionnel est formé avec les flexions de l'imparfait de l'indiquatif, en y ajoutant *ke* ou en les tronquant (1). Toujours un imparfait. Ainsi en basque on peut dire *banuen*, „si j'avais”, & l'on ne pourrait pas dire „si j'ai” *badut*. Cela est une erreur.

Nous n'avons pas admis un mode conditionnel; mais il va sans dire qu'il y a une phrase conditionnelle, & cette phrase peut exprimer, en basque comme en français, un présent, un passé ou un futur: si je vois; si je voyais; si je verrai; si j'ai; si j'avais; si j'aurai ou si j'aurais: *badut*, *banuen*, *banuke*. Le conditionnel ou le conditionné n'a rien à faire dans ces phrases-là; c'est un présent de l'indicatif, ou bien un imparfait, ou bien un futur, ou tout autre temps, employé conditionnellement.

La phrase conditionnelle a généralement (chez Liçarrague toujours) en tête la particule conditionnelle *baldin* ou *balin*: p. ex. *Baldin hori nahi badut*. Jean xxI, 22. „Si je veux cela”. *Eta baldin igor baditza*. Marc VIII, 3. „Et si je les renvoie”. *Ba dirza*, de *eżan*; prés. indic. avec accusatif singulier *badeza*. — *Baldin ikuż eżpaheza*. Jean xIII, 8. „Si je ne te lave”. *Ba-heza* de *eżan*, prés. indic. — *Baldin ahożpeż adora banečak*. Matth. IV, 9. „Si tu m'adores en te prosternant”. *Eta baldin eure oinac tħebuca eraciten bahau*. Marc IX, 45. „Et si ton pied te fait trébucher”. *Baina baldin norbeitek io baheza*. Matth. IV, 9. „Mais si quelqu'un te frappe”. *Baldin Jaincoaren semea bahaiż*. Matth. IV, 6. „Si tu es le fils de Dieu”. *Albadagik joan adi elizara*.

(1) *Verbo yasc.*, p. 19, n° 28. Con los artículos imperfectos de aquél modo (indicativo) añadiéndoles *ke*, o sincopandolos. Ainsi, pour l'auteur, *banuke* est un imparfait auquel on a ajouté *ke*; & *banuen* est un imparfait syncopé, c.-à-d. pour *baneun*.

Dechepare, Poésies, p. 8. „Si tu peux, vas à l'église”. *Ni errege balinbaninç*. „Si j'étais roi”. Même ouvrage. *Nik gura baneu apaindu*. Verbo vasc, p. 20, n° 33. „Si je voulais l'orner”.

On le voit, *ba* n'est nullement le préfixe spécial d'un seul temps, comme Larramendi l'enseigne & comme chacun le répète.

Quand la signification ou l'emploi d'un verbe change avec le temps, comme il est arrivé avec *ezan*, il va sans dire que cela a de l'influence sur tous les temps & dans toutes les situations. *Ezan* était en usage du temps de Dechepare, de Liçarrague, &c., comme auxiliaire de toute la conjugaison (1); *badezat*, &c., est donc chez ces auteurs un présent; comp. les exemples ci-dessus; mais du temps de Larramendi *ezan* n'était déjà plus en usage que pour le subjonctif, & cet auteur cite, par conséquent, *badezat* au nombre des temps du subjonctif; il nomme ce temps „futuro condicional”, & le traduit par le futur du subjonctif: *jan badezat*, si yo lo comiere, „si je le mange”. Larramendi aurait pu rendre ce temps aussi, comme en français, par le présent de l'indicatif, puisqu'il est indifférent en espagnol de se servir du présent de l'indicatif ou du futur du subjonctif (2); mais il nous semble que *ezan* donne une autre nuance à la phrase; *ezan* est l'auxiliaire du mode, indiquant le doute, la possibilité, & serait rendu par un auxiliaire de mode dans les langues qui en ont; en allemand par „mögen”, en anglais par „may”. Larramendi n'a donc pas tort de rendre ce temps par le futur.

Pour ce qui regarde la terminaison qui se perd souvent quand la flexion est précédée de *ba*, il nous semble que c'est le *ke* du potentiel, & non pas le *n* de l'imparfait de l'indicatif, qui disparaît. En français ce n'est pas l'usage d'employer le conditionnel après „si”; c'est généralement l'imparfait de l'indicatif qui sert dans ce cas; p. ex. le vers de Dechepare (3): *Ni errege balinbaninç*, se traduit en français par: si j'étais, & non, si je serais, roi.

(1) *Ecen cer probetchu du guisonac, baldin mundu gacia irabaç badeça*. Marc VIII, 36. „Car quel profit a l'homme s'il gagne tout le monde”.

(2) On peut dire: Si salgo (présent) bien de este negocio, ou: si saliere bien, &c. „Si je fors bien, si je me tire bien de cette affaire”. Salva, Gram. esp., p. 185.

(3) Poésies, p. 51.

En espagnol, par contre, c'est le conditionnel (optatif). Zavala traduit : *Nik gura baneu apàindu, si yo lo quisiera engalanar, „si je voudrais l'orner”*. De même en italien on dirait : *se fossi re, „si je fusse roi”*.

Baninç, dans l'exemple cité, est donc, selon nous, pour *baninçake*, & non pour *baninçan*.

Une autre raison qui nous fait croire que c'est le conditionnel, & non l'imparfait, sous une forme syncopée, c'est, que quand dans de pareilles phrases, il y a une troisième personne, on trouve invariablement le *l* initial, qui n'appartient pas à l'imparfait ; p. ex. *Eitorriko balitç fedearen contra esetiren bat.* „S'il venait une persécution contre la foi”. Ici *balitç* est pour *balitçake*, 3^{me} personne de l'imparfait de l'optatif de *içan* : *ba-litçake*. L'imparfait de l'indicatif est *çan*, & aurait donné *baçan*. Si l'on trouve, par conséquent, dans une phrase à sens égal, *baninç*, il faudra en conclure que c'est la forme syncopée de *ba-ninçake* „si je pourrais”.

Il est vrai que Zavala fait une distinction entre les temps avec *ke* & sans *ke*, entre *balitç* & *balitçake*, tous les deux en usage, le premier un futur prochain, le second un futur éloigné ; mais cette nuance qui existe, nous aimons à le croire, n'est que conventionnelle, & l'analyse des temps prouve que la langue basque n'en fait rien. Zavala embrouille, en outre, des flexions qui appartiennent à *edin* & à *içan* ; il dit : *Eitorriko balitçateke o sincopado baliteke*. Si alguna vez viniera (1), „s'il viendrait une fois”. *Balitçateke* est la 3^{me} perf. sing. de l'imparf. de l'optatif (aujourd'hui conditionnel) de *içan* ; *ba-liteke* est la 3^{me} perf. de l'imparfait de l'optatif de *edin*, pour *lediteke*.

Nous ne sommes, par conséquent, pas de l'avis de M. Vinson, qui dit : „Quand de *zintudan* „je vous avais” on tire *baçintut* „si je „vous avais”... il est difficile de soutenir la primitivité du *n* (2)”. — Et ailleurs : „Les colonnes E & F contiennent les formes du

(1) *Verbo vasć*, p. 20, n° 35.

(2) *Revue de Linguistique*, vol. VIII, p. 59. — L'argument de M. Vinson doit servir à combattre notre théorie par rapport à l'*n* final de l'imparfait qui, selon l'auteur, est inutile ou adventice.

,,conditionnel & du suppositif, manifestement dérivées de l'imparfait, ce dont on acquiert d'ailleurs aisément la conviction (?) en comparant l'ensemble des formes de ces trois temps, même dans un seul dialecte (1)’.

Prenons le premier dialecte dans ce tableau, le labourdin.

IMPARFAIT.	CONDITIONNEL.	SUPPOSITIF.
A	E	F
<i>Zen</i>	<i>Liteke</i>	<i>Balitz</i>

Comment on acquiert la conviction, & encore aisément, que *liteke* & *balitz* dérivent manifestement de *zen* nous est un mystère ; mais M. Vinson, qui prend volontiers ses citations & ses arguments dans le verbe du prince Bonaparte, n'a pas vu que ces flexions n'appartiennent pas au même verbe ; *zen* est la 3^{me} pers. sing. de l'imparfait de *iざn* „il était” ; *liteke* est la 3^{me} pers. sing. de l'imparfait (aujourd'hui conditionnel) du potentiel de *edin* „pouvoir” , & *ba-litz* est la 3^{me} pers. sing. tronquée de l'imparf. du potentiel (aujourd'hui conditionnel) de *iざn*, pour *ba-litzake*. M. Vinson qui exprime régulièrement, dans ses articles sur le verbe, ses regrets de ce que nous n'ayons jamais consulté le verbe basque du prince Bonaparte, (à quoi nous n'avons jamais répondu), comprendra maintenant que nous ne sentons pas ce besoin aussi fortement que lui.

On a cru faire de l'analyse grammaticale en classant les flexions morphologiquement, & l'on a fait dériver une flexion (toujours la 3^{me} pers.) d'une autre, tant bien que mal, prenant quelquefois les flexions d'un verbe pour celles d'un autre verbe. La dérivation de *balitz* de *zen* demandait, certes, une explication, pour nous donner cette conviction dont parle M. Vinson, & voici comment il la donne dans la *Revue de Linguistique*, vol. vi, p. 251. „Le *n* de *zen* est adventice ; „le *e* est adventice ; *z* seul est une consonne radicale”. Il résulte,

(1) *Revue de Linguistique*, vol. vi, p. 250.

selon M. Vinson, du tableau précédent (dont nous citons les trois premières flexions), „que la 3^{me} pers. imparf. indic. sing. pure & „primitive (!) était *ziż* ou *liż*“. — *Zen* était donc *ziż*, dont on a fait plus tard *ziż* ou *litż*, puis *ziżen*, *litżen* dont la syllabe *zen* est seule restée. L'auteur a répété cette même théorie dans ses „Notes complémentaires“, à la fin de l'essai sur la langue basque, par M. Ribary, p. 114, n° 108.

Nous nous permettrons de dire qu'il n'y a rien dans la langue basque qui puisse faire supposer l'existence de toutes ces formes hypothétiques, intermédiaires. La forme hypothétique *ziż* ne sert pas ici à expliquer l'imparfait, ce qu'il aurait fallu ; on torture l'imparfait pour expliquer un autre temps, & l'explication de cet autre temps a une vertu rétroactive & mutile l'imparfait. Toutes ces formes hypothétiques doivent servir à relier *balitż* à *zen*, parce que l'on a dit & répété que *balitż* est un imparfait tronqué, croyant découvrir dans *baninż*, &c., un imparfait tronqué, pour *baninżan*.

Admettons la théorie pour un moment. *Baninż* vient de *baninżan*; *bahinż* de *bahinżan*; & *balitż?* de *bażan*, car *żan* est la 3^{me} personne, comme *ninżan* est la première. L'imparfait *żan* ou *zen* (dial. basq. fr.) n'existe seulement pas sous une forme tronquée; *baża* ou *baże* n'est pas basque. Pour nous le temps en question est l'imparfait du potentiel (aujourd'hui conditionnel) tronqué; *baninż* est pour *baninżake*, *bahinż* pour *bahinżake*, & *balitż* pour *balitżake*, de *ba-litżake*, ce qui est la forme actuelle; il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à des formes comme *ziż* & *liż*, &c. De plus *żan*, „il était“ n'est pas une forme obscure ; le *i* initial s'est perdu, fait très commun en basque. Cet *i* reparait du moment qu'il n'est pas initial (voir le verbe *iżan*).

Bażintur (le premier exemple de M. Vinson, que nous citons plus haut) est une flexion tronquée; mais pourquoi supposer qu'elle est formée plutôt de *żintudan* que du conditionnel *żintuker*? Si l'on retranche *an*, ou si l'on retranche *ke*, l'opération reste la même; dans l'un & dans l'autre cas, le pronom, ici *d*, doit reprendre sa forme primitive *i*. La signification n'est pas non plus un obstacle; au contraire elle vient à l'appui de notre théorie, selon laquelle les temps tronqués sont des conditionnels (futurs), des temps en *ke* (imparf.

potent). En souletin, p. ex. *joan baledi* signifie „s'il allait” (dans le futur) (1); & *joaien beret* „s'il allait” (autrefois). La différence est indiquée ici clairement entre l'imparfait & le futur; l'imparfait est rendu par l'imparfait; *zen* est la 3^e pers. de l'imparfait; & le futur par l'imparfait de l'optatif de *edin*, *ledi* pour *ledibe*.

Nous citerons encore quelques exemples tirés du verbe basque de M. Inchauspe, & qui prouvent que si la flexion n'est plus qu'un signe, la signification s'est du moins maintenue. „*Egia baleza biarbo, borz nizate* „s'il le faisait pour demain, je serais content”. „S'il le faisait” exprime ici un futur. *Egiuz berian hechu zen* „s'il le faisait, il était fâché”. „Fâché” dans cette phrase exprime le passé (2). — On voit encore ici que *zin* est & indique le passé; & que *leza*, pour *lezaile* selon nous, optatif de *zen*, indique le futur.

Ces temps, dont on n'a jamais su rendre compte, ont conservé toute leur valeur. La confusion dérive en partie de ce que l'on s'est figuré, comme entraînés le prince Bonaparte, que le *I* initial dénote l'imparfait du subjonctif. Dans un article de la Revue anglaise „the Academy”, du 20 novembre 1875, le prince Bonaparte démontre notre ignorance totale de la langue basque, & dit: „Not „taking into consideration that the first belongs to the imperfect „of the subjunctive, and the second to the conditional”. — En français: „Ne faisant pas attention que le premier (*lakela*) appartient „à l'imparfait du subjonctif, & le second (*lukela*) au conditionnel”. Cette assertion, qui n'est pas du prince lui-même, mais qu'il répète de confiance d'après Oibénart & d'autres, n'est pas de nature à fixer cette question, qui est beaucoup moins simple qu'on ne le croit & à laquelle nous devrons vouer un paragraphe spécial.

(1) Inchauspe, *Verbe basque*, p. 16.

(2) Même ouvrage, p. 94.

§ 15.

Le l comme lettre initiale des 3^{mes} personnes de l'imparfait du subjonctif.

L'emploi de *l* initial sert à indiquer la différence, selon Oihénart, entre la 3^{me} personne de l'imparfait de l'indicatif & la 3^{me} personne de l'imparfait du subjonctif; p. ex. *zedin*, indicatif; *ledin*, subjonctif. Ni lui (il est le premier qui en parle, si nous ne nous trompons pas), ni tous ceux qui répètent ce qu'il a dit, n'ont été frappés de la bizarrerie de cette règle, selon laquelle deux temps, identiquement pareils, ne différeraient que dans l'initiale de la 3^{me} personne. Cette différence, qui n'est observée que dans les dialectes basques français, ne repose, croyons-nous, que sur une erreur, due apparemment à l'influence de la syntaxe des langues romanes.

Le subjonctif n'existant pas en basque, il ne peut être question d'une caractéristique pour une flexion d'un temps du subjonctif. Mais il y a un mode où se trouve cette lettre *l*, & c'est le potentiel. La 3^{me} pers. de l'imparfait du potentiel a toujours & dans tous les dialectes un *l* comme lettre initiale. Or, l'imparfait du potentiel est employé comme présent du conditionnel (comp. *nuke* „j'aurais” ; *ninzake* „je serais”), & puisque le présent du conditionnel est souvent rendu en français & en espagnol par l'imparfait du subjonctif, on s'est figuré, à ce qu'il paraît, que la flexion avec *l* initial appartenait au subjonctif.

La confusion date d'aussi loin que nous puissions remonter. Dechepare & Liçarrague distinguent déjà très soigneusement le temps qu'ils croient devoir être rendu par l'imparfait du subjonctif. Nous n'avons pas de textes pour démontrer l'erreur, les dialectes basques français étant tous d'accord sur ce point; mais nous avons la langue elle-même, ce qui vaut mieux.

Nous croyons donc découvrir chez Liçarrague, & par conséquent dans tous les dialectes basques français, des phrases correctes où

l'imparfait du potentiel est employé, sans qu'on s'en soit rendu compte; & des phrases incorrectes où, par analogie avec une des langues romanes, on a employé des imparfaits, qu'on croyait appartenir au subjonctif. La règle erronée & assez généralement admise, même en français, que la conjonction „que” (& en basque *n* & *la*) régit le subjonctif, a guidé aussi Liçarrague; p. ex. *Orduan keinu eguin cieçoren haren aitari, nola nahi luen hora dei ledin.* Luc 1, 62. „Alors ils firent signe au père (de dire) comment il voulait qu'il fût nommé”. Selon Oihénart, *luen* serait l'imparfait du subjonctif; ce qui demanderait encore une explication; car l'emploi du subjonctif, en admettant qu'il y en eût un en basque, ne serait pas admissible, puisqu'il n'y a rien pour le régir. Aussi dans toutes les autres langues on fait usage ici de l'imparfait de l'indicatif „comment il voulait”. Mais ici intervient la règle erronée, par rapport à la conjonction. En français on dit „comment”; mais en basque on dit „comment que”, tout comme en hollandais „hoe dat”; & puisque „que” régit un subjonctif, selon l'opinion vulgaire, on s'est dit qu'il faut un imparfait du subjonctif; & puisque la 3^{me} personne de l'imparfait a, par suite d'une autre opinion erronée, un *l* initial s'il s'agit du subjonctif, *zuen* est devenu *luen*.

Dans la fin du verset, nous avons *dei ledin*, traduction de „qu'il fût nommé”; c'est-à-dire *ledin* + *n* au lieu de *zedin* + *n*, puisque Liçarrague traduit un imparfait du subjonctif.

Luen pourrait être une forme correcte pour *lukan*. La chute du *k* médial, quand la flexion est suivie d'une conjonction (*nauala* pour *nauk-la*, Matth. xxvi, 34), est à peu près la règle, & le *n* final de *luen* n'est pas le *n* de l'imparfait, c'est la conjonction *n* régie par *nola*; la traduction littérale est donc: comment que il voudrait. Nous serions plus porté à admettre ici cette forme correcte, peu importe si Liçarrague (tout aussi peu que les Basquians modernes) en savait la valeur; il est probable qu'il n'y aura vu qu'un imparfait du subjonctif.

Le cas est le même pour *ledin*; le subjonctif n'existant pas, *ledin* doit appartenir au potentiel, & *ledin* doit avoir perdu *ke*, *ledinke* ou *ledike* (ou, comme on dit aujourd'hui, *leizeke*), tout comme *luen* a

perdu *ke*. Dans ce cas il faudrait traduire ici *dei ledin* par „qu'il serait nommé”; le *n* final est la conjonction „que”. Mais il nous semble que Liçarrague était tout aussi peu renseigné sur la valeur de cette flexion qu'on l'est aujourd'hui, & qu'il a suivi la règle qui est toujours restée en vigueur, d'écrire *l* pour *z* initial, quand le temps appartient au subjonctif dans la langue qu'on traduit, ou bien quand *n* accompagne la flexion. Les exemples suivants le prouveront: *Eta erzituen deabruac minicarzera urziten nola hura eçagutu vkan luten.* Marc I, 34. „Et il ne laissa pas dire aux diables comment ils l'avaient connu”. L'imparfait du subjonctif n'existe pas & l'imparfait du potentiel n'est pas possible ici; on ne peut pas dire ici: „comment ils l'auraient connu”. Il faut donc nécessairement que ce soit l'imparfait de l'indicatif. Mais Liçarrague écrit *luten*, parce que *nola* se construit avec *n*, „que”, & que *n*, comme on se le figure, régit le subjonctif; & de là *luten* au lieu de *zuten*.

Comme nous venons de le dire, Liçarrague se figure qu'il y a un subjonctif, & ensuite que l'imparfait du subjonctif a un *l* initial à la 3^{me} personne. En voici la preuve: *Eta mana citzan eçleçaten deus har bidecorzat..... baina sandaleac iaunciac lituzten eta bira arropaç eçlitecen vezni.* Marc VI, 8, 9. „Et il leur ordonna qu'ils ne prissent rien pour le chemin..... mais qu'ils eussent leurs sandales portées & qu'ils ne se vêtissent pas de deux robes. *Eçleçaten* pour *eç-zeçaten*, *lituzten* pour *zizuzten*, *eçlitecen* pour *eç-zizuzen*, sont les 3^{mes} perf. de l'imparfait, & puisque la version française a l'imparfait du subjonctif, Liçarrague écrit *l* pour *z*. Nous ne croyons pas que ces flexions soient des 3^{mes} personnes tronquées du potentiel; *leçaten* pourrait être pour *leçakeren de leçakere + n*; mais *litezen* ne peut pas être pour *litekezen*; la 3^{me} personne plur. de l'imparfait du potentiel est *litezke* en labourdin, & si le bas-navarrais a *te*, alors *litezke*. La terminaison serait donc *ren* & non *zen*: *litezkeren*.

Le sujet est assez intéressant pour ajouter une dernière observation. Jusqu'ici nous avons examiné la façon d'écrire de Liçarrague; mais, en tenant compte uniquement du caractère de la langue, ces phrases ne nous paraissent pas grammaticalement correctes: 1° Le subjonctif n'existe pas en basque, donc il faut l'imparfait, soit de l'indicatif, soit

du potentiel ; 2° le basque possède des auxiliaires des modes ; par conséquent il est plus que probable que l'auxiliaire du verbe de la proposition subordonnée sera , comme dans beaucoup d'autres langues, l'auxiliaire d'un mode. Or, nous savons que *ezan* & *edin* sont les auxiliaires du potentiel, & ce sont ceux-là que nous retrouvons dans les exemples cités ; par conséquent ils devraient avoir la forme du potentiel, & dans ce cas le basque correspondrait exactement à l'anglais, où l'on fait usage de l'auxiliaire du mode „should” : *And commanded them that they should take nothing for their journey.....*

Il nous semble donc que primitivement (nous ne parlons pas des temps où les auxiliaires n'étaient pas en usage) on a dû employer le potentiel, et que, par suite de la connaissance insuffisante des lois phonétiques, ainsi que de l'influence d'autres langues, on est arrivé à la forme fautive que nous venons de discuter. Ajoutons encore que l'imparfait du potentiel, en perdant la syllabe *ke*, est pareil à l'imparfait de l'indicatif, sauf le *n* final, & que, dans les cas où il y a la conjonction *n*, les deux temps sont identiquement pareils, à l'exception de la 3^{me} personne, & l'on admettra que la confusion était possible.

Ensuite, beaucoup d'expressions peuvent être rendues également bien en français par l'imparfait du subjonctif et par le conditionnel (imparf. du potent.). Les exemples suivants laisseront peu ou point de doute à cet égard. *Nic nuen sperança hirz purac vkanen luela sarte era auançamendu Heuskal herrian* (1). „J'avais espoir que la parole pure aurait entrée dans le pays basque”. En français on aurait pu dire „eût eu entrée”, & comme on n'a pas su probablement que *luela* est pour *lukela*, on a cru écrire ici, & dans toutes les phrases pareilles, un imparfait du subjonctif. Mais puisque le basque n'est pas du français ou de l'espagnol travesti, il vaut mieux juger la langue par elle-même, & puisque nous savons, ce que l'on ne savait pas alors, que le subjonctif n'existe pas, cette théorie s'évanouit d'elle-même ; mais, en dehors de cette considération, le substantif

(1) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

verbal en *n* (comme celui en *go*), suivi, soit de l'imparfait de l'indicatif, soit de l'imparfait de l'optatif (comme aussi en biscaïen), forme le passé du conditionnel. L'erreur de prendre *luela* pour un imparfait du subjonctif, comme le fait aussi le prince Bonaparte (1), est d'autant plus grande, que *luela* n'est pas seul ; *ukanen* avec *luela* décide la question ; *ukanen luela* est un conditionnel & ne peut être qu'un conditionnel, que l'on écrive *luela* ou *lukela*.

Autre exemple : *Orduan hec has cequizquierduna bata berceari galde eguiten elkarren artean, eya cein cen hetaric hura eguiten luena.* Luc, XXII, 23. „Alors ils commencèrent à se demander les uns aux autres qui était celui d'entre eux qui ferait cela“ . *Eguiten luena* est le présent du conditionnel, formé du substantif verbal en *ten*, accompagné de l'imparfait du potentiel comme auxiliaire. *Eguiten luena* est pour *eguiten lukena* & ne peut être que pour *eguiten lukena*, de *luke + n + a*.

Autre exemple : *Bayeta sperançaz ecen ni baino sufficientagoric-ere içanen cela obran esku edukiren luenic* (2). „Espérant aussi qu'il y en aurait de plus suffisants que moi qui tiendraient la main à l'œuvre“ . *Edukiren luen* est le passé du conditionnel, bien que traduit par Liçarrague lui-même par le présent : tiendraient. Un imparfait, soit de l'indicatif, soit du subjonctif, donnerait un contre-sens ; & quand même le subjonctif serait correct en français, le basque n'est pas du français ; de plus la forme est indiscutable, c'est celle du conditionnel basque. Si Liçarrague eût voulu exprimer ce qu'il croit être le subjonctif, il n'aurait jamais pu se servir de la périphrase *edukiren luenic* ; il aurait fallu *edukiten*, ou, comme nous croyons que Liçarrague écrit ce substantif verbal, *eduken luenic*. — On voit, par ces exemples, que Liçarrague écrit correctement, peu importe, pour le moment, s'il n'aurait pas été embarrassé, tout autant que Oihénart, d'analyser ces flexions.

Nous citerons maintenant quelques exemples où la flexion n'est pas correcte : *Harc ezaquiala nola..... Marc, IV, 27.* „Il ne savait

(1) The Academy, 20 nov. 1875.

(2) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

pas comment'. — Ici il faut nécessairement l'imparfait, il aurait fallu, *eȝ-ȝaqiala*; mais la conjonction *la*, „que” régit, comme on le voit, selon Liçarrague, le subjonctif; par conséquent il change *ȝ* en *l*, & écrit *eȝlaqiala*.

La conclusion de tout ce qui vient d'être dit est: 1° que du temps de Liçarrague on ne se rendait pas plus compte de ces flexions qu'on ne le fait de nos jours; & 2° que l'on se figurait que la conjonction régissait le subjonctif. Mais ici l'examen de ces locutions n'est pas fini. Liçarrague écrit *luen*, *luenic*, &c., mais par contre il se sert aussi de ces flexions avec la syllabe *ke*; il fait, par conséquent, une différence entre les unes & les autres; mais cette nuance est difficile à saisir. Il ne suffit pas de dire que Liçarrague emploie *luela* pour l'imparfait du subjonctif (en admettant un moment qu'il y eût un subjonctif) & *lukela* ou *lukeela* pour le conditionnel. Donnons d'abord des exemples: *Milla eriden içan balirade-ere, nic vkan luqueela ham-bat atseguin* (1) „S'il se fût trouvé mille personnes, j'en eusse été autant joyeux”. — Il est curieux que l'auteur traduise lui-même cette phrase par l'imparfait du subjonctif, ainsi que la suivante: *Era baldin edoceinec replicatu nahi balu..... nic baino hobequi berce barec egin vkan luqueela* (2) „Et si on réplique qu'un autre eût mieux fait cela que moi”.

Liçarrague ne traduit pas littéralement ces deux passages. Il aurait fallu „que j'aurais eu autant (de) joie”; & le second: „Et si quelqu'un aurait volonté (de) répliquer”. La traduction de l'auteur n'est qu'une question secondaire. Ce qu'il importe de faire observer, c'est que cette fois-ci c'est bien ce que l'on est convenu d'appeler le conditionnel qu'il emploie. Dans la première phrase, c'est le passé du conditionnel; dans la seconde, c'est une périphrase inusitée en français, mais qu'on comprend au besoin, & que le souletin possède aussi sous le nom de: conditionnel antérieur (3).

La formation de ces temps & leur valeur réelle n'ont donc rien d'obscur, mais on se demande quelle peut être la nuance que Liçar-

(1) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

(2) Dédicace du N. T. de Liçarrague.

(3) Inchauspe, *Verbe basque*. p. 18, *galdu ukhen luke*, „il aurait eu perdu”.

rage a voulu exprimer. Les phrases que nous venons de citer ne disent ni plus, ni autre chose, en considérant le temps comme un imparfait du subjonctif ou bien comme un conditionnel. Aussi Liçarrague traduit-il par un imparfait du subjonctif, ce temps qu'on dit être un conditionnel, & plusieurs des exemples cités avant sont traduits par Liçarrague par le conditionnel, bien qu'on dise que ce sont des imparfaits. Nous ne voulons pas faire valoir cette traduction comme une arme contre nos adversaires, nous en avons de meilleures dans la langue même ; mais elle prouve que Liçarrague ne tient aucun compte de la signification qu'on croit y découvrir.

On voit que la question de *l* initial n'est pas si simple qu'on le croit. Nous avions déjà dit, sans commentaire aucun, dans notre „Etude sur les verbes auxiliaires”, que *luela*, dans l'exemple cité plus haut, était pour *lukela*. Le prince Bonaparte n'est pas de cet avis. Nous avons commis, selon lui, une erreur énorme (1) ; nous n'avions pas vu que *lukela* est le conditionnel & que *luela* est l'imparfait du subjonctif ! — Puis vient l'argument triomphant : „Si *zuela* correspond à *zuen* & *lukela* à *luke*, comment est-ce que *luela* pourrait ne pas correspondre à *luen*? (2) — On a vu comment ; ce n'est pas en comparant, mais en analysant, qu'on le prouve. Nous comprenons qu'il est dur pour le prince Bonaparte d'aller chercher dans notre Essai, des règles de phonétique basque ; mais là il aurait trouvé que *n* est élidé devant *l*, & c'est là l'unique raison pour laquelle on dit *zuela* pour *zuenla*. Si le prince Bonaparte avait su que le subjonctif n'existe pas, s'il avait su que le *n* est la conjonction „que”, s'il avait su que ce qu'il nomme des terminatifs sont des flexions, s'il avait su que ses terminatifs, qui prennent chez lui le nom de forme régie, sont des flexions suivies de la conjonction, s'il avait su tout cela & encore quelques règles de phonétique basque, beaucoup plus sûres que des correspondances, il aurait peut-être écrit un article moins violent, pour ne faire, en fin de compte, qu'une observation très-superficielle & qui est une erreur dans le fond.

(1) An egregious blunder. Academy, 20 nov. 1875.

(2) How can *luela* fail to correspond to *luen*. Même revue.

§ 16.

La flexion relative au lieu de la flexion absolue.

Les auxiliaires (autrefois tous les verbes primitifs) ont, comme nous l'avons vu, des flexions spéciales pour le style familier. En dehors de ces flexions, plusieurs dialectes ont encore conservé (Larramendi n'en parle pas) une façon particulière de s'exprimer, surtout en parlant d'une façon badine (1), & qui consiste à se servir des flexions à deux régimes au lieu des flexions absolues, en exprimant la 2^{me} pers. comme régime si la 1^{re} pers. est le sujet, & en exprimant la 1^{re} pers. si la 2^{me} est le sujet. Ainsi, au lieu de „je prends”, on dira „je te prends” ou „je vous prends”, selon qu'on parle à une ou à plusieurs personnes, & au lieu de dire „tu prends”, on dira „tu me prends”. Au lieu de dire *dōt*, *bisc.*, „j'ai”, on dit „*deuisut*” ou *deuisuet*, „je t'ai” (au fond : je vous) ou „je vous ai”. Au lieu de dire *artu daroak*, „tu prends d'habitude”, on dit *artu daroadak*, „tu me prends d'habitude”. *Neure Jaun maitea joan zarzaiçkit lurretik*, Axular, p. 3, „Mon cher maître vous m'êtes (pour vous vous êtes) en allé de la terre”..... Nous avons comparé dans notre Dictionnaire cette manière de s'exprimer à des locutions analogues, mais exceptionnelles, en hollandais & en français. Mais ce qui distingue entièrement la langue basque des autres langues, autant que nous sachions, c'est que cette mutation de flexions a aussi lieu dans le verbe *içan*, „être”, & alors ce n'est plus un échange de flexions à signification transitive, mais ce sont les flexions de „avoir” qui prennent la place de celles de „être”. Au lieu de dire *naç*, *bisc.*, „je suis”, on dit *noçu*, „vous m'avez” (aujourd'hui „tu m'as”). Au lieu de „tu es”, on dit „tu m'as”. *Nor zire ene semea* se dit *Nor zaitut ene semea*,

(1) Particularmente si la conversacion es jocosa. Zavala, *Verbo vasco.*, p. 9, n° 3 (30 par erreur). Il est possible que ce soit le cas pour les dialectes basques espagnols; mais les auteurs basques français s'en servent dans le style sérieux.

„Qui êtes-vous mon fils?” (1). L’usage, bien que bizarre, est tel ; c’est un échange de flexions pour donner à la phrase une autre tournure & que le basque paraît préférer dans certaines circonstances. Mais si *nok* ou *nauk* ou *nuk* „tu m’as” remplace *naiȝ* ou *naȝ* „je suis”, ce n’est pas que ce soit une variante ou une forme modifiée de *naȝ*, comme *duk* ou *dau* l’est de *duk*. Les tableaux que l’on trouve d’habitude sont dressés de façon à donner cette idée erronée. On trouve pour „j’ai” *dur*, *duk*, *dun*, *duȝu*, ce qui est correct ; mais on trouve aussi *naiȝ*, *nuk*, *nun*, *nuȝu*, ce qui doit induire en erreur ; *nuk*, *nun*, *nuȝu* n’ont rien de commun avec *naiȝ* ; ils sont employés pour *naiȝ*, voilà tout.

CHAPITRE XXV.

LES CONJONCTIONS.

Les deux conjonctions les plus importantes sont *n* & *la*, signifiant toutes les deux „que” ; *n* surtout est d’un usage très commun.

Nous avons vu (p. 61) que la conjonction *n* „que” dérive (comme la conjonction dans beaucoup d’autres langues) d’un adverbe démonstratif *non* „là, où”. *Coazte hirira non bathuren bairzaiçue...* „Allez vers (la) ville, où (ou, là) vous trouverez”...

La conjonction *n* se retrouve aussi sous sa forme primitive *non* ; p. ex. pour relier la proposition secondaire à la proposition principale, après les adverbes ou locutions adverbiales d’intensité, *hain*, *hambar* „si, tant”, &c. : *Eta hambar egin zuen non bere herria eta ingurunekoak ere hetan sartzena zihuan eritasunetik begiratu bairzituen* (2).

(1) Voir Larregui, Test. Zahar, vol. I, p. 72.

(2) Axular, p. 7, anc. éd.

,,Et il avait tant fait, que son pays & les environs, il les avait préservés de la maladie''. *Hain berze dira, non...* „Il y en a tant, que...”.

Dans les exemples cités, *non* relie deux propositions, dont l'une explique l'autre; *non* est encore ici adverbe (ou démonstratif) ayant force conjonctive. Mais si la phrase est purement conjonctive, *non* suit la flexion verbale de la proposition subordonnée & s'unit avec elle sous la forme contractée *n*: *Gazigatu diot eiorri dedin*. Lard., Gr., p. 81. „Je lui ai fait dire qu'il vienne”. *Dedin* de *dedi + n*”.

Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour trouver des analogies dans d'autres langues pour l'emploi de „où” pour „que”. On dit également bien en français „le jour que cela arrivera” ou „le jour où cela arrivera” (1). La locution, aujourd'hui vicieuse: „c'est là où” pour „c'est là que”, était encore en usage du temps de Massillon & prouve l'étroite parenté des deux mots, quant à leur signification. „Où” est aussi employé comme pronom relatif: „Libre du joug superbe où je suis attaché” (2).

Plusieurs adverbes ou locutions adverbiales sont suivies de la conjonction, qui est tantôt *non*, tantôt *n*, sans qu'il nous soit possible de dire la raison qui a dirigé le choix de l'une ou de l'autre forme, & pour le moment ce sera le mieux d'en dresser une liste :

<i>Alako-non</i>	„tel-que”.	<i>Zeren-n</i>	„de ce-que”.
<i>Bezala-non</i>	„ainsi-que”.	<i>Ondoan-n</i>	„après-que”.
<i>Zergatik-non</i>	„de ce-que”.	<i>Aritean-n</i>	„après-que”.
<i>Zein-non</i>	„combien-que”.	<i>Orduan-n</i>	„pendant-que”.
<i>Nola-n</i>	„comment-que”.		

P. ex. *Emen nagoen artean* „pendant que je suis ici”. *Nagoen* de *nago + n*. *Faten dedan orduan* „quand je mange”. *Dedan* de *det + n*. *Ezteçala mirets ceren erran drauadan* (*drauat + n*). Jean III, 7. „Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit”. *Baina refuscita nadin ondoan*.

(1) Diez, Gr., p. 362.

(2) Iph., act. 1, sc. 1. Racine. Gram. des Gram.

Matth. xxvi, 32. „Mais après que je suis ressuscité”¹. *Nadin de nadi + n. Ikas eçaçue nola landaco floreac handirzen diraden.* Matth. vi, 28. „Apprenez comment (que) les lis des champs grandissent”.

Selon Lardizabal, on peut dire : *Ain da ederra non garairzen duen ou garairzen du, eguzkia* (1). „Il est si beau qu'il vainc le soleil”. Il se peut que ce soit l'usage, mais l'usage d'écrire deux fois la conjonction sous deux formes différentes est évidemment vicieux. La confusion datera du temps où la connaissance de la nature de *n*, conjonction, s'est perdue.

Quand l'adverbe est un adverbe de temps comme *orduan*, on peut supprimer *orduan* & suffixer *ean* à la flexion verbale, qui est déjà suivie de la conjonction *n*. Ainsi, au lieu de dire *jaten dedan orduan*, on peut dire *jaten dedanean*, „quand je mange”. *Zer egin behar du Giristino barek irakasten denean de da + n + ean* (2)? „Que doit faire un chrétien quand il se réveille? *Joan denean*, „quand il est parti”. *Ean* remplace ici *orduan*, c'est-à-dire un nom au locatif; or *ean* est la caractéristique du locatif, après les noms en *n* & *r*; ainsi *airzin* fait *airzin-nean* (3); *Joan danean* ne peut se traduire littéralement, mais correspond à „dans le (moment) qu'il est parti”.

Ces locutions sont adoptées par Liçarrague pour rendre le géronde français : *Eta hori erran quenean*. Marc 1, 42. „Et ayant dit cela”. La conjonction *la* remplit exactement la même fonction; ce qui ferait supposer que la caractéristique du locatif *ean* n'ajoute rien au sens. Il faudra considérer ces deux expressions comme n'ayant rien de commun entre elles, mais rendant la même idée. *Eta vrruti iragaiten cela*. Marc 11, 14. „Et en passant”. *Eta predicarzen quen, ciotela*. Marc 1, 7. „Et il prêchait en disant”. *Ni echean sartuten ninzala entzun neuan oñotza* (4). „En entrant dans la maison j'entendis un bruit de pas”. L'emploi de *la* s'explique même par les langues romanes; on dit fort bien „je la trouvais qui lisait son roman” ou „je la trouvais lisant son roman”. Dans la phrase suivante, l'usage

(1) Gram., p. 70, § 4, n° 28.

(2) De la Vieuxville.

(3) V. pp. 57, 58.

(4) Zavala, *Verbo vasco* , p. 58, n° 165.

de *la* est obscur : *Eta mahainean iarriric cegoela.* Marc xxiv, 3. „Et étant assis à table”.

L'emploi de la conjonction est, sous beaucoup de rapports, le même que dans les autres langues ; seulement en français, & dans beaucoup d'autres langues, la conjonction „que” est souvent suivie du subjonctif, mode qui n'existe pas en basque. Les règles données jusqu'ici, par rapport au subjonctif, disparaissent par conséquent, & & il n'y a qu'à régler l'emploi de la conjonction.

Au chapitre précédent, § 15, nous avons vu que, déjà du temps de Liçarrague, il était admis que la conjonction régissait le subjonctif ; cette règle erronée paraît avoir été comprise d'une façon très absolue. Liçarrague écrit invariablement ce qu'il croit être le subjonctif après la conjonction : *Baina resuscitatu nadin ondoan.* Matth. xxvi, 32. „Mais après que je serai ressuscité”. *Nadin* est *nadi + n*, & *nadi* est la 3^{me} pers. du sing. prés. indic. de *edin*. *Ondoan* se construit avec *n* „que”, & *n* régit le subjonctif, selon Liçarrague ; par conséquent il prend le verbe qui est affecté à ce mode & *nadin ondoan* représente : „après que je sois”.

La conjonction sert donc, comme dans toutes les autres langues, à unir deux propositions, déjà unies logiquement, pour en former une phrase grammaticale : *Aitak agitzen du egin dezan*, g. „Le père ordonne qu'il le fait (en français : qu'il le fasse)”. *Dezan* est *deza + n*; *deza* est la 3^{me} pers. sing. prés. indic. de *ezan*. *Uste du hean dathorren*, f. „Croyez-vous qu'il vient (qu'il vienne)”. *Dathor + n*.

Il arrive que la proposition secondaire est unie à la proposition principale par la conjonction *n*, quand en français on se sert de la conjonction „si” ; p. ex. *Ez dakigu joan ore dan (da + n)* g. „Nous ne savons pas s'il (litt. que) est venu peut-être”. *Jakin nai deu ea ikusi zenduen* (1). (Larramendi, Arte, p. 309) „Je veux savoir si (litt. que) vous l'avez vu”. Le *n* final de *zenduen* & la conjonction *n* se sont assimilés. Par ces deux derniers exemples on voit de nouveau que le *n* n'est pas nécessairement la caractéristique du subjonctif (en supposant que ce mode existât), comme cela a été dit ; *da* & *zenduen* appartiennent à l'indicatif. *N* est la conjonction & ne régit rien du tout.

On distingue assez généralement, & surtout dans les dialectes basques français, entre *n* & *la*, dans l'usage qu'on en fait ; *n* s'emploie quand le verbe de la proposition subordonnée serait au subjonctif, dans nos langues ; ou, en d'autres termes, quand la proposition secondaire est conjonctive, & *la* quand ce verbe est à l'indicatif ou quand la proposition secondaire est positive. Nous ignorons jusqu'à quel point s'est établie cette différence, que le biscaïen & le guipuzcoan n'observent pas toujours (1). Au fond elle ne peut pas (ou ne devrait pas) exister, puisqu'il n'y a pas de subjonctif. Etymologiquement elle n'existe pas, du moins si *la* & *n* sont des mots de signification égale. Nous savons que la conjonction est un démonstratif ; & si l'on dit p. ex. „ceux qui disent qu'il n'y a pas de résurrection”, on dit au fond „ceux qui disent cela, il n'y a pas de résurrection”. Que le verbe soit à l'indicatif ou au subjonctif, le démonstratif sera toujours le démonstratif, „cela” sera toujours „cela”.

Jusqu'à ce que nous soyons renseigné sur l'origine de *la* „que”, il faudra laisser la question en suspens. Quoi qu'il en soit de la différence, observée par les uns & négligée par les autres, il est certain que nous la trouvons déjà chez Liçarrague ; p. ex. *Halacos dioisuet ecen edequiren çaiçuela Taincoaren resuma eta emanen çayola*. Matth. xxI, 43. „Ainsi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté & qu'il sera donné aux peuples”. — *Resurrectioneric eziela (ez-da-la) dioitenac*. Matth. xxII, 23. „Ceux qui disent qu'il n'y a pas de résurrection”. Par contre, avec la conjonction *n* : *Eta bere safoinean fructuac renda dierçoyoren*. Matth. xxI, 41. „Afin qu'ils lui rendent les fruits en son temps”; *dierçoyoren* est la 3^{me} perf. plur. indicat. de *ezan*, avec les deux régimes „les à lui”, & suivie de la conjonction *n*; de *d-erç-a-ho-i-n*; Liçarrague cependant ajoute souvent encore le suffixe *içat*; p. ex. *Hau-ere predica deçadançat*. Marc I, 38.

(1) *Ak eztau gura ezer egin dedin* „il ne veut pas qu'on fasse quelque chose”. *Kristok gura euan lotsea batuk besteari euki egion*. „Christ voulait qu'on eût du respect l'un pour l'autre”. *Agostinek gura euan Kristinak komulgatu zitezela domeka guztietan*. „Saint Augustin voulait que les Chrétiens communiafflent tous les dimanches”. Dans ce dernier exemple les dialectes basques français auraient écrit *zitezen*.

Zavala ne connaît pas de différence entre *la* & *n* (1), mais même Liçarrague nous semble oublier quelquefois la règle : *Dedicatzena ausariu içan naicen... accusa ahal neinde* (2). „J'aurais pu être accusé (de ce) que j'ai eu la hardiesse de dénier”... *Naicen de naiç + n* aurait dû être selon la règle *naiçela*. Et : *Ezteçala mirets ceren erran drauadan* (3). „Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit”. *Ecen bacitiat borç anaye, haey testifica diecençat*. Luc XVI, 28. „Et j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse”.

Comme on s'était figuré que la langue basque avait un subjonctif, il fallait bien parler de ce mode ; mais ce qui est une erreur, c'est d'écrire *n.i* pour *la*; *na* est le pronom relatif suivi du pronom démonstratif : ce que, ou celui que ; ce qui, ou celui qui. Cette erreur se trouve assez souvent chez les auteurs biscaïens ; p. ex. *Edozeñek daki erreçago dana* (pour *dala*) *gauçia eçaten egiten baño* (4). „Chacun fait qu'il est plus facile de dire que de faire une chose”. Zavala cite l'exemple suivant (5) : *Zeuek dakiçue eçe era gichi galdu dodaçana* (pour *dodaçala*). „Vous savez que j'ai laissé passer peu d'occasions”. Il va sans dire que les lois phonétiques doivent être observées, quand on suffixe *n* ou *la*.

Puisque *n* est élidé devant *l*, *çan + la* devient *çala*; *duk + la* fait *duala*, puisque le *k* médial est élidé. *Da + la* fait *dela* & en souletin *diala*, plutôt par habitude, puisque les lois phonétiques ne s'opposent pas à la rencontre de *a* & *l*. Généralement, quand *la* vient en contact avec une voyelle, on intercale un *u* ou un *e*; *du* & *ditu*, suivis de *la*, font *duela* & *dituela*. Le *l* de *la* est redoublé dans les dialectes basques espagnols, quand *i* précède : *nendin* fait *nendilla*.

Mais quelles que soient ces influences phonétiques, c'est une erreur de considérer ces flexions comme formant une catégorie spéciale ; „il est” ou „que il est” est toujours la même flexion, en

(1) *Verbo vasco*, p. 28, trozo 5, n° 22.

(2) Dédicace du N.-T.

(3) Jean III, 7.

(4) Moguel, *Echeco escolia*, p. 19.

(5) *Verbo vasco*, p. 58, n° 166.

basque comme en toute autre langue ; & les termes de „forme régie exquise” & „forme régie positive” devront être mis au rebut, avec toutes les autres vieilleries qui embrouillent la grammaire basque.

La peut être suivi de *ko* „de”, & correspond alors à „de que, ou de ce que”. *Damu naiç eritu zeralako*. „J'ai regret de ce que vous (aujourd'hui „tu”) êtes malade”. On peut encore faire précéder *ezen*, ce qui n'empêche pas qu'on ajoute *la* à la flexion : *dio ezen jan dedala*, „il dit que je l'ai mangé”.

Eta. Cette conjonction offre la particularité suivante : suffixée au nom verbal, fléchi ou non fléchi, celui-ci prend la signification du participe passé avec „ayant” ou „étant”. *Ikusita (ikusi-eta)*, „ayant vu”. *Edanda (d pour i après le n)*, „ayant bu”. *Hartan sartu eta*. Luc xix, 30. „Y étant entré”. *Jainkoak naita*, guip. „Dieu voulant, c'est-à-dire : plutôt à Dieu”. *Joan da nagusiak agindu dioia*, guip. „Il est parti, le maître le lui ayant commandé”. *Tauna, ken niganik pekorari galdu bat nañeta* (1). „Seigneur laisse-moi, étant un grand pécheur”.

Ba, conjonction conditionnelle, correspondant à „si”; elle est prefixée à la flexion. La phrase conditionnelle commence souvent (chez Liçarrague, toujours) par *baldin*, ou *balin*, selon le dialecte. *Baldin Jainkoaren semea bahaiç*. Matth. iv, 8. „Si tu es le fils de Dieu”.

Ba reste toujours préfixé à la flexion, quand même un autre mot modifiant vient s'unir à la flexion ; ce mot précède alors *ba*: *Albadagik (al-ba-dagik)*, *joan adi elizara* (2). „Si tu peux, vas à l'église”. *Ariu eñpanituen (eñ-ba-nituen)*, „Si je ne les avais pas pris”.

Ba, paraît ne pas être suivi de la flexion sous sa forme familière ; Christ dit à Pierre : *Baldin hori nai badut* (& non *badiat*) *dagoen nathoreno*, *Cer mengoa duc hic*. Jean xxi, 22. „Si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe”. Et cependant Christ tutoie Pierre : *cer mengoa duc hic*.

(1) Zavala, *Verbo vasco.*, p. 58, n° 170.

(2) Dechepare, *Poésies*, p. 8.

CHAPITRE XXVI.

LES ADVERBES.

Les adverbes de lieu *hemen* ou *emen*, *han* ou *an*, *huna* ou *ona*, *hor* ou *or*, s'emploient seulement avec les verbes qui expriment le repos : *emen*, *an*, *or*, *dago* „il est ici, là”. Avec les verbes qui expriment le mouvement il faut encore le suffixe *ra* „vers”. Ainsi *ara* (pour *anra*) ou *orera noa* „je vais là”. *Emen* „ici” n'est jamais suivi de *ra*; on se sert alors de *ona*: *etortzen da onara* „il vient ici”.

Bai. L'adverbe d'affirmation *bai* „oui” s'écrivait autrefois *bay*: *Era hec erran cieçoren*: *Bay*. Marc, x, 39. „Et ils dirent: oui”.

Bai se retrouve comme mot explétif, mais ayant conservé sa signification affirmative intacte, devant les flexions du verbe; on l'écrit alors *ba*. *Muthaturik baçabilza ia aspaldi handian*. Dechepare, Poésies, p. 50. „Déjà depuis longtemps vous allez en changeant (vous changez)”. *Badakit anhirzek miretseko duela*. (Axular, Gueroco guero, p. 20). „Je fais en effet que beaucoup s'étonneront”. *Aita nerea badakit*. Larramendi, Lettre à Mendiburu. „Mon père, je fais en effet”. On peut comparer ces expressions à celles qui, en anglais, sont formées avec le verbe do : I do know; & mieux aux expressions allemandes où l'adverbe est employé comme en basque : ich weifs ja.

Dans les dialectes basques français, il s'est établi une différence entre *ba* & *bai*. *Ba* est simplement l'affirmation : *badakit* „je fais”; cette affirmation n'est pas rendue en français, apparemment pour aucune autre raison que parce qu'elle n'est pas en usage en français; mais le basque n'est pas du français. En espagnol on rend *ba* par „ya”, comme le dit Larramendi; c'est le già italien qui correspond si souvent à „oui”.

Ainsi *bader*, ya lo tengo esp. „je l'ai”,

Quant à *bai* ou *bay*, les basquians ne sont guère d'accord. Les uns ont vu dans *bay* la caractéristique de la phrase incidente, les autres ont traduit *bai* par „parce que”. Puisque *bai* ou *bei*, comme on écrit aujourd'hui en souletin, se trouve aussi dans des phrases qui ne sont pas incidentes & que *bay* ne signifie jamais „parce que”, il faut chercher une autre solution.

Cette solution se trouve, pour ainsi dire d'elle-même, du moment que nous admettons que *bai* „oui” & le *bai* qui nous occupe dans ce moment, ne sont qu'un seul & même mot, ce que la forme & l'emploi rendent plus que probable. Nous ne savons aucune raison qui pourrait les faire considérer comme des mots différents. La règle pour l'emploi de cet adverbe, est que quand la proposition principale commence par *zeren*, *zoin-ere*, *zer-ere*, *non-ere*, *noiz-ere*, *norat-ere*, *nondik-ere*, *nola-ere*, *hola-nola*, on fait suivre *bai* ou *bei*. *Bai* serait donc une espèce d'adverbe corrélatif, comme p. ex. *nola*, qui suit toujours *hola*. Ainsi, en souletin moderne on dit : *Maria, zoin iزان beita Arreroostiaren ama, Abrahametarik eraisten zen.* „Marie, qui a été la Mère du Rédempteur, descendait d'Abraham”. Liçarrague observe la règle : *Goazte hirira non baituren baitzaigue...* Marc XIV, 13. „Allez vers (la) ville, là vous trouverez”... *Baina cer-ere emanen baitzaigue ordu hartan hura albeitzinarrate.* Marc XIII, 11. „Mais toute chose qui vous sera donnée (inspirée) en cette heure-là, dites-la”. Et Axular (Gueroco guero, p. 4) : *Hala baitzinitut bezala mintzatu nahi natzaitzu.* „Je veux vous parler comme si je vous avais réellement”. Et Dechepare (Poésies, p. 18) : *Nola ere hil baytade* „de quelque manière qu'il meure”. Et Oihénart (Poésies, p. 247, éd. 1847) : *Zein erdia baita gauza gehienetan.* „Ce qui est la moitié (du travail) dans la plupart des choses”.

Les mots explétifs d'une langue sont toujours très difficiles à rendre dans une autre langue; mais il nous semble que dans tous ces exemples l'affirmation est ce que l'on a voulu exprimer, du moins primitivement. Il arrive souvent qu'on n'attache pas une signification bien nette à ces espèces de mots.

L'origine de l'emploi de *bai* devra être cherchée dans les langues romanes, qui, autrefois, quand la proposition principale était placée

après la proposition secondaire la faisait précéder des particules „si” ou „&” quand la proposition principale exprimait temps, condition ou cause (1); p. ex. *S'io fossi ben certo di avere vittoria, si non combatterei.* „Si j'étais sûr de remporter la victoire, certes je ne combattrais pas”. Diez remarque qu'en provençal & en vieux français „si” est aussi fréquent que „so” en allemand moderne, dans la proposition subordonnée.

L'explication selon laquelle *bai* est la caractéristique de la phrase incidente est donc juste, si on la restreint un peu dans le sens donné ci-dessus; mais elle a trait à l'emploi & non à l'origine de *bai*. M. Vinson, comme nous l'avons fait remarquer dans notre Étude sur les auxiliaires, consacre deux pages à cette question, pour nous prouver que *ba* & *bai* sont des mots différents, &, encore dernièrement, il s'exprimait ainsi qu'il suit: „*Bai* correspond à „parce que”... C'est pourquoi le prince Bonaparte les appelle formes causatives” (2). — Ailleurs M. Vinson a donné l'exemple suivant, en discutant cette même question: *Anderetan ceren bayta verthutea. Dechepare.* „Parce que la vertu est dans les dames” (3). Nous avons déjà fait remarquer dans notre Étude sur les auxiliaires, que cette traduction est fautive. *Baita* ne signifie jamais „parce que”; *ceren*, seul, signifie „parce que”, &, par conséquent, la force causative de la phrase ne gît pas dans *bayta*, mais dans *ceren*, „de ce que, parce que”, non-seulement en basque, mais dans toute autre langue. L'exemple cité devra être traduit par: la vertu est certes, ou en effet, dans les dames.

La dénomination de „forme causative” est donc erronée; la langue basque ne donne pas même lieu à cette méprise, p. ex. *Badire bortz principalac... ceinak baidire.* „Il y en a cinq principaux, qui sont”... Est-ce que „qui sont” est une forme causative?

L'explication que M. Vinson a prise ailleurs, & à laquelle il semble

(1) Diez, Gr., vol. III, p. 331.

(2) M. Vinson, Notes complémentaires sur un essai de langue basque, par M. Ribary, p. 115.

(3) Revue de linguistique, vol. VII, p. 343.

tenir, n'acquiert pas plus de vraisemblance, simplement en la répétant.

Le traducteur des Poésies de Dechepare rend *bay* par „car”; mais ces traductions ne sont pas, & n'ont pas, croyons-nous, la prétention d'être littérales; p. ex. *Egun harten iuge date mundu ororen iabia, Baytu ororen gainean potestate handia* (1). „Ce jour-là le Maître de l'univers sera juge, car sa puissance est grande”. — Ne serait-il pas plus correct de traduire „il a en effet, ou, certes, il a grand pouvoir sur tout”.

En outre, si *bay* ne contenait pas une affirmation, on pourrait, on devrait, toujours s'en servir après *nola*, &c., ce qui n'est pas. Quand la phrase est interrogative, l'affirmation serait un contre-sens, & aussi dans ce cas-là *nola* n'est pas suivi de *bai*: *Nola içanen da hori?* Luc 1, 34. „Comment cela se fera-t-il”? — Par contre: *Nola minçatu içan baita.* „Comme il en avait parlé, en effet”.

Quand *bay* précède la flexion, la forme familière est remplacée par la forme indéfinie: *Guciagatic-ere eñ nola nic nai baitur* (& non *baidiat*), *baina nola hic*. Matth. xxvi, 39. „Toutefois, non pas comme je veux, mais comme tu veux”.

Les dialectes basques espagnols ne distinguent pas entre *ba* & *bai*; *bader* ou *baider* (2).

Si l'on n'admettait pas la règle de la grammaire romane, il y aurait des cas où l'emploi de *bai* serait inexplicable par la règle qui a été donnée comme basque. P. ex. *Eta guertha cedin hura iragaiten bairzen Sabbath egun batez*. Marc 11, 23. „Et il arrivait qu'il passait un jour de sabbat’... *Bairzen* n'est pas régi par un des adverbes ou pronoms cités ci-dessus. *Bairzen* n'est pas non plus la phrase incidente.

Autre exemple: *Etha guertha cedin, Iesus propos hauc acabaturic, parti bairzedin Galileatic, era ethor bairzedin Iudeaco baçterretara*. Matth. xix, 1. „Et il arriva que Jésus ayant achevé ces discours, partit de Galilée, & s'en alla dans les quartiers de Judée.

(1) Poésies, p. 24.

(2) Voir Larramendi. Dicc. f. v. *fi*.

La particule affirmative *ba* précède presque toujours les flexions de *eduki* & de *içan*, quand elles sont employées seules ; on ne dit pas *dur*, mais on dit *badur* „j'ai”, & ainsi : *banuen*, *banuke*; *bada* „il est” pour „il y a”; *baçen* „il était” pour „il y avait”. P. ex. *Bacen prophetessabat-ere*. Luc II, 36. „Il y avait aussi la prophétesse”, Cependant Liçarrague écrit aussi la flexion sans *ba*: *Cituan bada çazpi anaye*. Marc XII, 20. „Or il (y) avait sept frères”.

L'adverbe de négation *eç* précède la flexion du verbe, qui, si le temps est composé, précède le nom verbal; affirmativement on dit : *içango dire*, mais négativement on dit : *Eta biak eçdira aragi bat baiçik içango*. „Et les deux ne seront qu'une chair”.

Eç perd quelquefois le ç; on dit *enaiç* pour *eçnaiç*; & si la flexion a un ç pour initiale, un des ç est généralement converti en i: *erçan* pour *eç çan*. *Ohapean nago gorderik, eniroçu ediren*. „Je me tiens cachée sous le lit; vous ne sauriez me trouver”. Prov. 352 d'Oihé-nart. *Eniroçu* est pour *eç-niroçu* (pour *nirokeçu*, v. p. 358, § 35). Dans la réponse : *Eçizaker* „je n'ai garde de vous trouver”, un des ç est élidé, & non pas converti en i: *eç-çizaker*. Aujourd'hui on écrirait *çizaker*, en souletin; *çizaker* est la 1^{re} pers. sing. prés. potentiel de *eçan* avec „vous” comme objet.

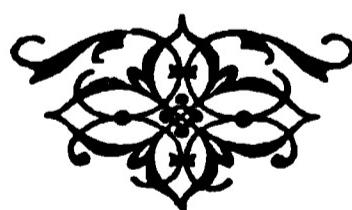




TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
AVANT-PROPOS	v
CHAPITRE PREMIER.	1
§ 1. — Les dialectes basques	1
§ 2. — Le dialecte biscaïen	2
§ 3. — Le dialecte guipuzcoan.	4
§ 4. — Le dialecte labourdin.	4
§ 5. — Le dialecte souletin..	5
§ 6. — Les autres dialectes.	7
CHAPITRE II.	7
§ 1. — Alphabet	7
§ 2. — Prononciation.	10
CHAPITRE III. — Le système phonétique basque	13
§ 1. — Les consonnes, les voyelles & les mutations	13
CHAPITRE IV	25
§ 1. — L'article	25
§ 2. — Le pluriel de l'article	26
CHAPITRE V. — Le nom	28
§ 1. — Les différents noms	28
§ 2. — Les modifications du nom	28
§ 3. — Le nom adjetif	30
§ 4. — Les degrés de comparaison.	31
CHAPITRE VI. — L'agglutination	33
§ 1. — Ce que c'est que l'agglutination.	33
§ 2. — Comme se fait l'agglutination.	34
§ 3. — Voyelles intermédiaires <i>a</i> , <i>e</i> , <i>i</i> , <i>o</i>	34
§ 4. — Voyelles intermédiaires <i>a</i> & <i>e</i>	35
§ 5. — Voyelle intermédiaire <i>i</i> . Suffixe <i>ik</i>	37
§ 6. — Voyelle intermédiaire <i>o</i>	43

	Pages
CHAPITRE VII. — Les suffixes	44
§ 1. — Ce que sont les suffixes	44
§ 2. — Comment les suffixes s'unissent aux noms	46
§ 3. — Les suffixes avec le nom pluriel	47
§ 4. — La valeur des suffixes	48
§ 5. — Différence imaginaire entre le singulier indéfini & le pluriel	49
§ 6. — Le suffixe <i>k</i> (agent)	51
§ 7. — Le suffixe <i>k</i> (pluriel)	52
§ 8. — Y a-t-il un pluriel indéfini?	54
§ 9. — Le suffixe <i>n</i> ; locatif, génitif, pronom relatif, conjonction	56
§ 10. — Le suffixe <i>i</i>	62
§ 11. — Le suffixe <i>z</i>	63
§ 12. — Le suffixe <i>dik, tik</i>	65
§ 13. — Le suffixe <i>ko, go</i>	67
§ 14. — Le suffixe <i>zat, tbat</i>	69
§ 15. — Le suffixe <i>kan</i> ou <i>gan</i>	70
§ 16. — Le suffixe <i>gabe</i>	72
§ 17. — Le suffixe <i>no</i>	73
§ 18. — Le suffixe <i>ra</i>	74
§ 19. — Le suffixe <i>kin</i>	75
§ 20. — Les suffixes <i>rontz, baithan, ka</i>	76
§ 21. — Suffixes composés : <i>kotzat, zko, lako, hiko, rako, rakotzat, rano, kilako, gatik</i>	77
CHAPITRE VIII. — Les pronoms	79
§ 1. — Les pronoms démonstratifs	79
§ 2. — Le pronom démonstratif <i>a</i> , „ce-la“	79
§ 3. — Le pronom pluriel avec les suffixes	84
§ 4. — Le pronom singulier & les suffixes <i>n, z, ko, dik, ra, rontz</i>	84
§ 5. — Le pronom démonstratif <i>haur, hau, au</i>	87
§ 6. — Le pronom démonstratif <i>hun, on</i>	89
§ 7. — Le pronom démonstratif <i>hori, ori</i>	89
§ 8. — Le pronom démonstratif <i>hura</i>	91
§ 9. — Les pronoms personnels	92
§ 10. — Forme intensive du pronom personnel	93
§ 11. — Les pronoms possessifs	97
§ 12. — Le pronom réfléchi	101
§ 13. — Le pronom relatif	102
§ 14. — Les pronoms interrogatifs	103
§ 15. — Les pronoms indéfinis	104
CHAPITRE IX. — Les noms de nombre	111
§ 1. — Noms de nombre cardinaux	111
§ 2. — Noms de nombre ordinaux	112

	Pages
CHAPITRE X. — Le verbe	113
§ 1. — Remarques préliminaires.	113
§ 2. — Le verbe en général. Classification du verbe	117
§ 3. — Les trois formes verbales: le thème, l'adjectif & le substantif verbal	118
§ 4. — L'adjectif verbal	119
§ 5. — Le substantif verbal.	123
§ 6. — Les substantifs verbaux invariables	126
CHAPITRE XI. — Le verbe primitif régulier	129
§ 1. — Ce que c'est que le verbe régulier.	129
§ 2. — La conjugaison du verbe en général. — Conjugaisons absolues & conjugaisons relatives. — Traitements.	132
§ 3. — Lettres caractéristiques dans les flexions du verbe.	134
§ 4. — Le pluriel des pronoms-régimes dans les flexions du verbe . . .	138
§ 5. — La conjugaison absolue du verbe primitif transitif	141
§ 6. — L'indicatif. Le présent	142
§ 7. — L'imparfait de l'indicatif du verbe régulier transitif	144
§ 8. — Le subjonctif	150
§ 9. — L'optatif ou potentiel.	151
§ 10. — La conjugaison relative transitive	152
§ 11. — La conjugaison du verbe primitif intransitif	153
§ 12. — Le présent de l'indicatif.	154
§ 13. — L'imparfait de l'indicatif du verbe intransitif.	156
§ 14. — L'optatif ou potentiel.	158
§ 15. — La conjugaison relative du verbe intransitif	159
CHAPITRE XII. — La formation des modes & des temps des verbes auxiliaires.	160
§ 1. — Remarques préliminaires	160
§ 2. — Modes & temps des verbes auxiliaires	162
§ 3. — L'impératif & l'indicatif.	163
§ 4. — Futur & conditionnel. Optatif ou potentiel.	165
§ 5. — Le subjonctif	169
§ 6. — Le potentiel	170
§ 7. — Conjugaison de <i>euki</i> comme verbe actif.	172
§ 8. — Tableau des modes & des temps de <i>euki</i> comme verbe actif . .	173
§ 10. — Modes & temps du verbe périphrastique	176
§ 11. — Le futur.	180
§ 12. — Le conditionnel	181
§ 13. — La forme du conditionnel dans les dialectes basques français . .	183
§ 14. — Le subjonctif	185
§ 15. — Le potentiel. Tableau du subjonctif & du potentiel selon Zavala & selon nous.	187

	Pages
CHAPITRE XIII. — Les verbes auxiliaires.	196
§ 1. — Observations préliminaires.	196
§ 2. — Conjugaison primitive absolue de <i>ejan</i> .	197
§ 3. — Conjugaison absolue de <i>ejan</i> comme auxiliaire.	201
§ 4. — La suite des conjugaisons avec „me, te, nous, vous” pour objet.	204
§ 5. — Conjugaison primitive, relative, de <i>ejan</i> .	212
§ 6. — <i>Adin</i> ou <i>edin</i> , „pouvoir”.	218
§ 7. — La conjugaison primitive intransitive de <i>edin</i> .	220
§ 8. — La conjugaison absolue de <i>edin</i> comme auxiliaire.	221
§ 9. — L'imparfait de l'indicatif.	223
§ 10. — L'optatif ou potentiel de <i>edin</i> .	224
§ 11. — Le conditionnel du potentiel.	226
§ 12. — L'imparfait du potentiel.	230
§ 13. — L'impératif.	232
§ 14. — Le votif.	232
§ 15. — Les conjugaisons relatives intransitives de <i>edin</i> .	233
§ 16. — La conjugaison primitive transitive de <i>edin</i> .	234
§ 17. — Les conjugaisons primitives absolues du verbe <i>edin</i> .	238
§ 18. — Les conjugaisons relatives, transitives, de <i>edin</i> .	242
§ 19. — Suite; conjugaisons „le à toi” & „les à toi”.	246
§ 20. — „, „, „le à lui” & „les à lui”.	247
§ 21. — „, „, „le à nous” & „les à nous”.	250
§ 22. — „, „, „le à vous” & „les à vous”.	251
§ 23. — „, „, „le à eux” & „les à eux”.	252
§ 24. — Le nom verbal <i>eufsi</i> , „tenir”.	253
N° 1. — Conjugaisons „le à moi” & „les à moi”.	255
N° 2. — „, „, „le à nous”.	257
N° 3. — „, „, „le à toi”.	259
N° 4. — „, „, „le à vous”.	261
N° 5. — „, „, „le à lui”.	262
N° 6. — „, „, „le à eux”.	264
§ 25. — Le nom verbal <i>egin</i> , „faire”.	266
§ 26. — Les six conjugaisons primitives de <i>egin</i> .	268
§ 27. — Les six conjugaisons absolues de <i>egin</i> , comme auxiliaires du subjonctif.	270
§ 28. — Les douze conjugaisons relatives de <i>egin</i> , comme auxiliaires du subjonctif des verbes transitifs.	272
N° 1. — Conjugaisons „le à moi”.	272
N° 2. — „, „, „le à nous”.	274
N° 3. — „, „, „le à toi”.	275
N° 4. — „, „, „le à vous”.	276
N° 5. — „, „, „le à lui”.	277
N° 6. — „, „, „le à eux”.	278
§ 29. — Les six conjugaisons primitives, intransitives, de <i>egin</i> , avec un régime direct.	279
§ 30. — Le nom verbal <i>eroan</i> ou <i>eruan</i> .	280

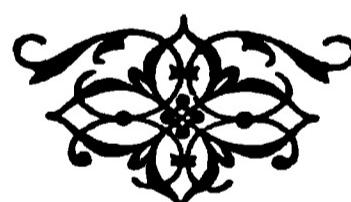
	Pages
§ 31. — Les sept conjugaisons absolues du nom verbal <i>eroan</i>, en dialecte bisc.	286
§ 32. — Les douze conjugaisons relatives du nom verbal <i>eroan</i> en dial. bisc.	290
N° 1. — Conjugaisons „le à moi”	290
N° 2. — „, „le à toi”	292
N° 3. — „, „le à vous”	293
N° 4. — „, „le à lui”	294
N° 5. — „, „le à eux”	296
§ 33. — Conjugaisons de <i>eroan</i> nomme auxiliaire avec deux régimes, correspondant à „avoir”, dans les dialectes lab., soul., bn., guip.	297
N° 1. — Conjugaisons „le à moi”	297
N° 2. — „, „les à moi”	305
N° 3. — „, „le à nous”	309
N° 4. — „, „les à nous”	313
N° 5. — „, „le à toi”	317
N° 6. — „, „les à toi”	322
N° 7. — „, „le à vous”	326
N° 8. — „, „les à vous”	330
N° 9. — „, „le à vous” (honor.)	333
N° 10. — „, „le à lui”	335
N° 11. — „, „les à lui”	341
N° 12. — „, „le à eux”	347
N° 13. — „, „les à eux”	353
§ 35. — L'optatif primitif de la conjugaison absolue de <i>eroan</i>.	358
§ 36. — L'auxiliaire <i>joan</i> „aller”	363
 CHAPITRE XIV. — Le nom verbal <i>eduki</i>	366
§ 1. — L'adjectif verbal transitif <i>eduki</i> „tenu”	366
§ 2. — Conjugaison du verbe transitif <i>eduki</i>	370
§ 3. — <i>Eduki, euki</i> „tenir” comme auxiliaire.	371
§ 4. — Conjugaison de <i>euki</i> comme auxiliaire.	375
§ 5. — Conjugaisons absolues de <i>eduki</i> avec „me, te, nous, vous” pour objet.	381
N° 1. — Objet „me”	381
N° 2. — „, „nous”	385
N° 3. — „, „te”	389
N° 4. — „, „vous”	392
 CHAPITRE XV.	396
§ 1. — Le verbe auxiliaire <i>iざn</i> „être”	396
§ 2. — Les six conjugaisons relatives de l'auxiliaire <i>iざn</i>	406
N° 1. — Conjugaison „à moi”	406
N° 2. — „, „à nous”	419
N° 3. — „, „à toi”	422
N° 4. — „, „à vous”	425
N° 5. — „, „à lui”	427
N° 6. — „, „à eux”	432

	Pages
CHAPITRE XVI. — Les conjugaisons relatives avec „me, te, nous, vous” pour objet	436
CHAPITRE XVII. — Tableau du verbe périphrastique conjugué	438
CHAPITRE XVIII. — Les adverbes	442
§ 1. — Adverbes de lieu (démonstratifs)	442
§ 2. — Adverbes de temps	444
§ 3. — Adverbes de quantité	445
§ 4. — Adverbes de comparaison	446
§ 5. — Les adverbes d'affirmation, de négation & de doute	446
§ 6. — Adverbes de qualités	447
CHAPITRE XIX. — Les conjonctions	448
CHAPITRE XX. — La formation des mots	449
§ 1. — Mode de formation des mots	450
§ 2. — La composition	451
§ 3. — La dérivation	454
§ 4. — Les terminaisons	456
§ 5. — Terminaisons qui forment les substantifs	457
§ 6. — Terminaisons qui forment les adjektifs	462
§ 7. — La dérivation du nom verbal	466

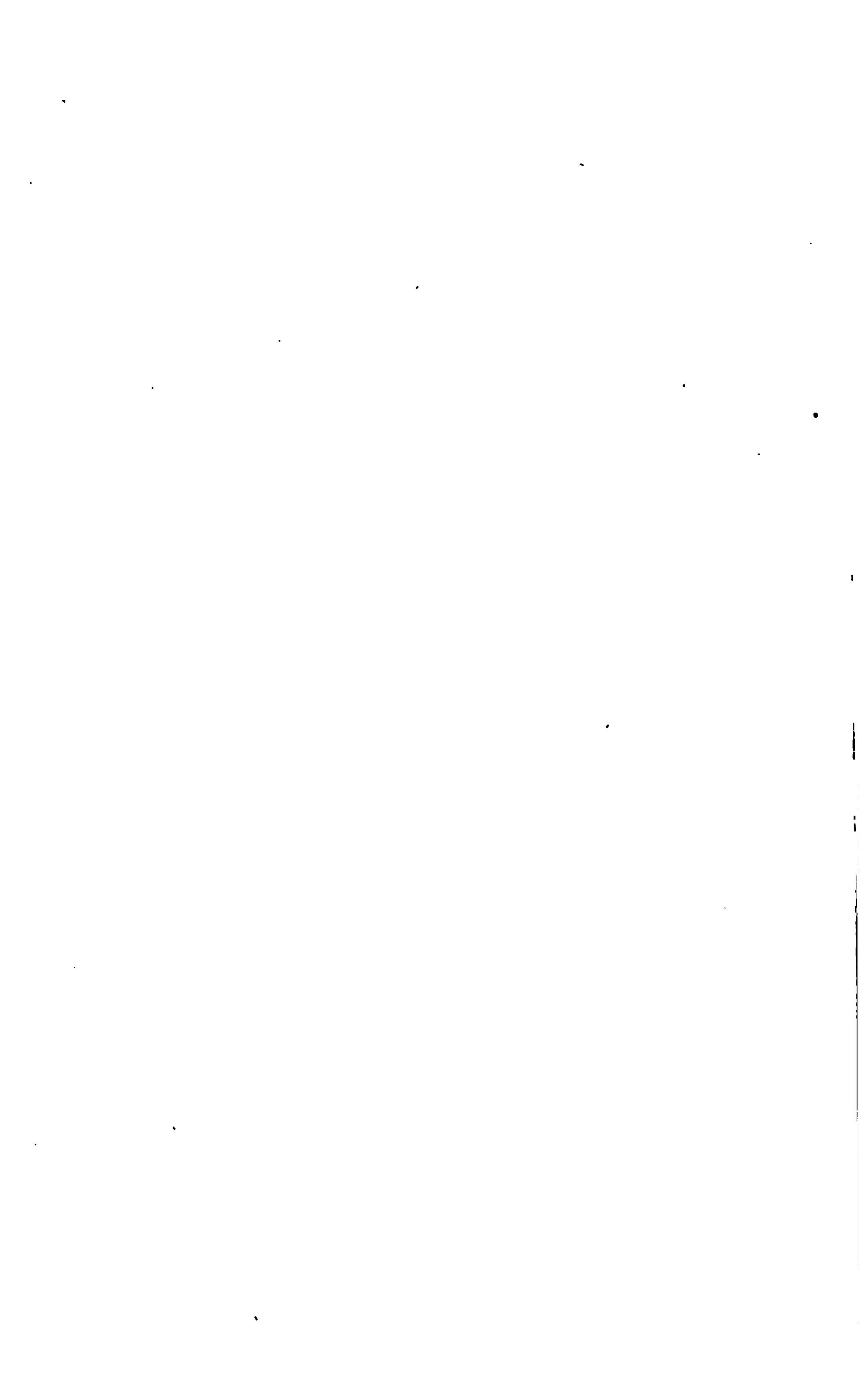
LA SYNTAXE

CHAPITRE XXI. — L'article	469
CHAPITRE XXII. — Le nom:	470
§ 1. — Le sujet & l'objet	470
§ 2. — Accord du nom	471
§ 3. — L'attribut	472
§ 4. — Le nom & son qualificatif	473
§ 5. — L'adjektif	475
CHAPITRE XXIII. — Les pronoms	475
§ 1. — Les pronoms démonstratifs	475
§ 2. — Les pronoms personnels	477
§ 3. — Les pronoms possessifs	477
§ 4. — Le pronom relatif	478
§ 5. — Les pronoms indéfinis	481

	Pages
CHAPITRE XXIV. — Le verbe	483
§ 1. — Les différents genres de verbes	483
§ 2. — Le verbe causatif	484
§ 3. — Le verbe fréquentatif	485
§ 4. — Le verbe réfléchi	487
§ 5. — Le verbe réciproque	487
§ 6. — L'emploi des auxiliaires	488
§ 7. — <i>Ezan</i> comme auxiliaire	489
§ 8. — <i>Edin</i> , „pouvoir“ comme auxiliaire	491
§ 9. — L'auxiliaire <i>iyan</i> , „être“	492
§ 10. — Le nom verbal <i>eduki</i> , „tenir“	494
§ 11. — Le nom verbal <i>ukan</i> , <i>ukhen</i>	496
§ 12. — L'emploi des modes & des temps	497
§ 13. — L'impératif, le subjonctif & le votif	499
§ 14. — Les temps	501
§ 15. — Le <i>l</i> comme lettre initiale des 3 ^{me} personnes de l'imparfait du subjonctif	508
§ 16. — La flexion relative au lieu de la flexion absolue.	515
CHAPITRE XXV. — Les conjonctions.	516
CHAPITRE XXVI. — Les adverbes	523







1 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
Romance Philology
HUMANITIES GRADUATE SERVICE
This publication is due on the LAST DATE
stamped below.

MAY 10 '66 - 10 PM	JUN 9 - REC'D MAY 19 '74 - 4 PM RETURNED
JAN 11 '68 - 10 PM	MAY 20 '74 - 4 PM
RECEIVED	HUM. GRAD. SERVICE
JUN 20 '68 - 5 PM	APR 04 2002
LOAN DEPT.	
MAY 2 '70 - 5 PM	
MAY 11 REC'D	
MAY 26 '70 - 10 PM	
MAY 27 REC'D	
MAY 29 '70 - 10 PM	
JUN 4 '70 - 10 PM	

LD 23-20m-10-'64
(E9217s10)4186

General Library
University of California
Berkeley

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C008479622

